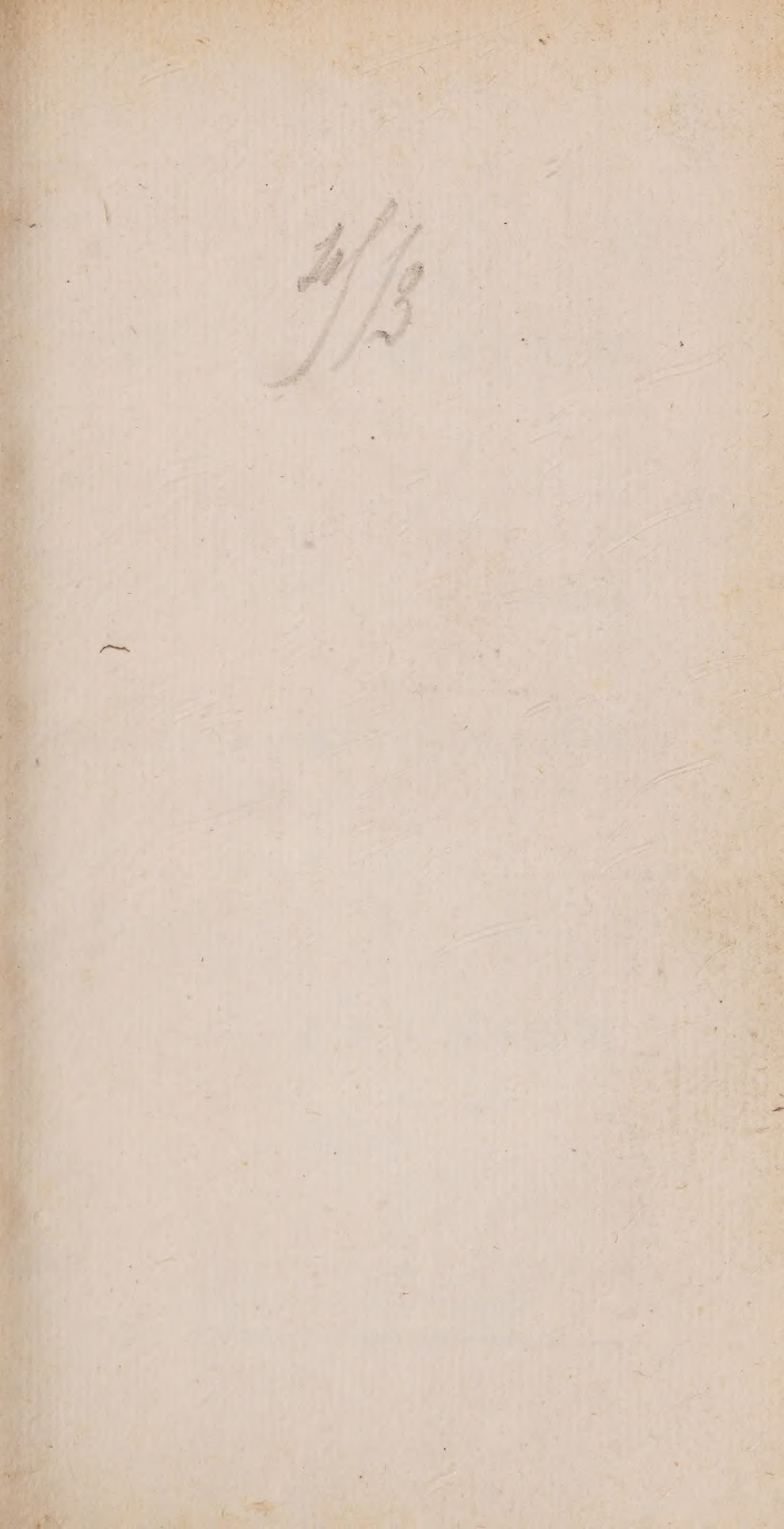
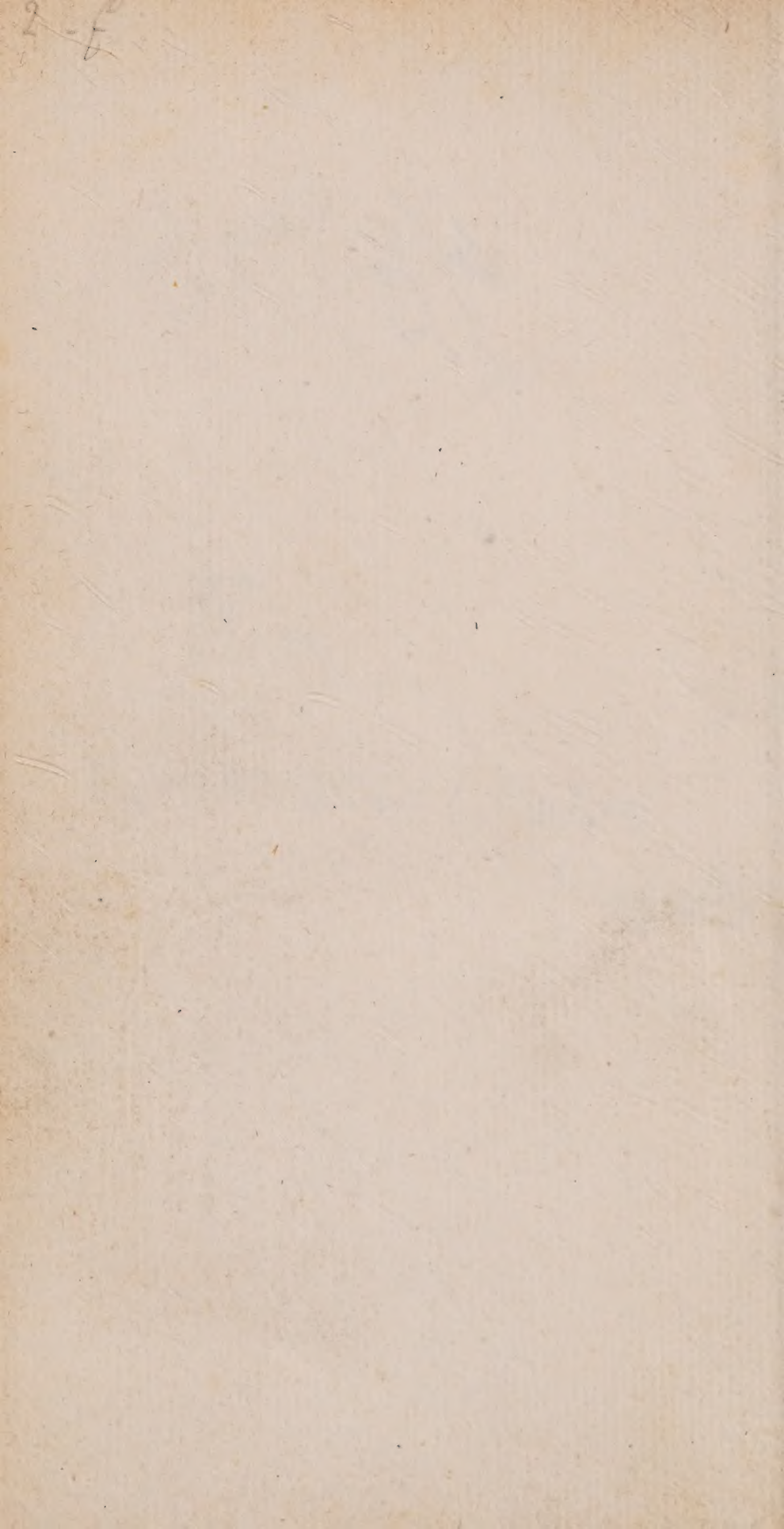










LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE, OU

Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes.

Divisé en XII. Livres, sous les douze Signes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, célébre Poëte, de la STELLADA.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée de

NOTES

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES, & sur autres GRANDES SÇIENCES.

Par Mr. J.B.C. DE LA MONNERIE, Mre. Pr.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez LE PREVOST. & COMPAGNIE, Libraires, sur le Strand.

M. DCC. XXXIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A

SON EXCELLENCE

PHILIPPES STANHOPE,

BARON DE CHELFORT,

COMTE

DE CHESTERFIELD,

PAIR DE LA GRANDE BRETAGNE, DU CONSEIL PRIVE' DE SA MAJESTE'; CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA JARETIERE; GRAND MAITRE DE LA MAISON DU ROI, ET SON AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE AUPRE'S DE LEURS HAUTES-PUISSANCES, LES E'TATS GE'NE'RAUX DES PROVINCES-UNIES, &c. &c. &c.

YLORD,

Je m'estimerois trop heureux, si la Traduction de PALINGENE, *que vous m'avez permis de vous presenter, avoit le bonheur de vous amuser quelques instants.*

ſtants. Je me trouve, MYLORD, *dans le cas de la plûpart des Traducteurs; & par une juſte défiance de mes talents, je crains d'avoir altéré, ou même énervé les beautez de mon Auteur. Il falloit à la tête de ma* Traduction *un nom comme le Vôtre,* MYLORD, *pour ſoûtenir la foibleſſe de mon ſtile. On connoît aſſez vôtre délicateſſe, & le goût exquis qui vous fait juger ſurement du beau, pour qu'on préſume favorablement d'un Ouvrage que vous aurez bien voulu adopter. Mais je me donnerai bien de garde d'en tirer vanité, puiſqu'aſſûrément il y a eu plus d'indulgence de vôtre part, quand vous m'avez permis de vous le dédier, que je n'ai trouvé de mérite dans ma* Traduction. *Après tout,* MYLORD, *c'eſt le ſort de vos pareils, d'être les Protecteurs des Muſes naiſſantes; & vous ne pouvez vous défendre des eſſais qu'on vous adreſſe. La bonté, qui eſt la compagne inſéparable de la vraye Grandeur, vous expoſe à ces ſortes d'importunitez. Vous n'aviez que faire qu'on vous traduiſit* PALINGENE; *vous avez*

plus qu'il ne faut de belles-Lettres pour l'entendre mieux que moi ; la seule curiosité que vous aviez de voir l'air que cet Auteur auroit en François, a pû vous y engager ; & plus, mille fois encore, la grace que vous m'avez faite de m'honorer de vôtre illustre protection. J'avouë cependant à VÔTRE EXCELIENCE, *que je suis dans une surprise inexprimable de ce que, jusques ici, ce Philosophe Poëte n'ait pas été traduit. Il semble que ce soit le propre de tous les bons Livres d'être rendus en différentes Langues, & particuliérement en François ; mais, ou cette maxime n'est pas vraye généralement, ou l'on en infereroit que* PALINGENE *n'en auroit pas valu la peine. Je crois cependant que ce ne seroit pas lui rendre justice, que de penser sur son compte de cette façon : plusieurs Auteurs, du premier ordre, qui le citent & en font mention, tels que Monsieur* BAYLE, *Monsieur de la* MONOYE, *& plusieurs autres, en jugent plus avantageusement que* SCALIGER. *On lui reproche à la vérité d'avoir fait un monstrueux assemblage du*

Sacré

Sacré & du Prophane, & d'avoir associé Dieu avec les monstrueuses Divinitez du Paganisme; & je conviens qu'en le lisant superficiellement, il paroît être tombé dans cét extravaguant défaut; mais pour peu qu'on veüille l'éxaminer avec soin, on sent qu'il a une grande atention, dans tout le corps de son Poëme, de placer Dieu dans une cathégorie particuliére; & l'on voit évidemment que ce qu'il apelle DIVINITEZ, *ne sont que des Intelligences très-pures, dont il prétend que l'Ether & le Ciel sont habitez, & que ces Estres spirituels sont sans cesse prosternez autour du Trône lumineux de Dieu. Il m'a parû qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de cacher une Philosophie secréte sous ce mélange, & de gagner la persuasion de ses Lecteurs, par ces ornements & ces descriptions, sans lesquelles le Poëme Epique languiroit. Le fameux* MYLTON *s'est donné du moins autant de licence, dans une matiére qui a des bornes plus resserrées. En un mot,* MYLORD, *je laisse à vôtre discernement à juger s'il a bien ou mal fait; pour moi, je n'ai eu d'au-*

tre

tre but, que celui de vous prouver que je suis & serai toute ma vie, avec un profond respect,

MYLORD,

DE VÔTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,

DE LA MONNERIE.

AVIS AU LECTEUR.

JE crois qu'il eſt abſolument néceſſaire de faire l'Hiſtoire de ma Traduction, ou, pour mieux dire, des circonſtances qui m'ont engagé à rendre en ma Langue Françoiſe un Auteur, qui, juſqu'à preſent, a eu le ſort malheureux d'être enſéveli dans un profond oubli ; ſur-tout en France, & d'être confondu avec pluſieurs Livres, qui, pour n'être pas entendus du commun des hommes, ont été totalement ignorez.

Je me rendis à la fin de l'année 1729. en Hollande, pour quelques affaires, dont le recit importe très-peu au Public. J'y reſtai, en deux différents Voyages, environ dix-huit mois ; & comme j'étois ſur mon retour pour la France, un Libraire Hollandois, avec qui j'avois lié une eſpéce de commerce, me montra le PALINGENIUS Latin, que je lûs avec l'avidité qu'on reſſent quand on trouve du parfait beau ; ſa lecture ne me laiſſoit pas le temps de reſpirer, par l'admiration perpétuelle qu'éxcitoit chez moi ſa Morale. Sa façon de s'exprimer, ſur la Divinité, me conduiſoit juſqu'à l'enthouſiaſme ; & le mépris qu'il faiſoit de la mort, me tranquiliſoit ſur tous les événements de la vie, & me faiſoit preſque ſouhaiter ma fin. Ce que le commun des hommes déteſte & fuit avec horreur.

Plein de ce ſentiment, je réſolus d'en donner la Traduction, perſuadé qu'une infinité d'honnêtes gens, dont on avoit négligé l'éducation, & chez qui l'eſprit rectifioit, ce qui leur manquoit du côté de la ſcience, me ſçauroient gré des ſoins que je me ſuis donné, pour mettre ſous leurs yeux un Auteur, dont ils n'auroient jamais eu aucune notion, ſi je ne l'avois pas traduit.

Sans différer, je mis la main à l'œuvre. Je traduiſis en Hollande les trois premiers livres, & j'eus l'honneur de les communiquer à mes amis. Mylord CHESTERFIELD, & Mr. le Baron de KREUNING, me parûrent y donner leur aprobation; encouragé, par des ſuffrages ſi authentiques, je priai le premier de vouloir bien me permettre de le lui dédier; ce qu'il m'acorda, avec cette bonté généreuſe, qui ne lui laiſſe jamais refuſer les graces qui dépendent de lui.

Mes affaires m'ayant rapellé en France, je laiſſai à Mr. ROUSSET, à la Haye, ce que j'avois commencé, avec promeſſe de lui faire tenir le reſte de l'Ouvrage, ſi-tôt que j'aurois eu le temps de le finir. J'effectuai ma parole; je lui envoyai le tout complet; il voulut bien en être l'Editeur, & ſe chargea même d'en faire la Préface, à quoi j'aquieſçai; mais, outre les ſoins obligeants qu'il s'eſt donné, il s'eſt gliſſé, dans l'Edition d'Hollande, un nombre infini de fautes groſſiéres, qu'il n'a pas eu le tems de corriger, étant d'ailleurs plus ſérieuſement ocupé

à nous donner ſon RECUEIL DES TRAITEZ DE PAIX, qu'on peut regarder comme une eſpéce de *Corps Diplomatique* excellent ; cela n'empêche pas que je ne lui aye là-deſſus, comme ſur bien d'autres choſes, des obligations infinies.

Malgré les fautes d'impreſſion, le Livre s'eſt trouvé totalement vendu ; & je me ſuis aperçû que le Public ne ſeroit pas faché d'en avoir une ſeconde Edition, & que la plus grande partie des Lecteurs deſiroient des NOTES, pour l'intelligence parfaite d'un Philoſophe qui embraſſe tant de matiéres, comme *Phyſique*, *Métaphyſique*, *Morale*, *Aſtronomie* ; & autres Sçiences, à la portée deſquelles tout le monde n'eſt pas.

Mes ocupations, qui ne ſimpatiſent en rien avec les Muſes, ne m'ont laiſſé que peu de tems pour ce travail. J'ai été obligé de prendre ſur mon repos, pour ſuivre le conſeil que me donne Mr. ROUSSET, dans ſa Préface, de le faire réimprimer avec des NOTES ; & j'ai pris le parti de me faire envoyer par la Poſte, au fur & à meſure, les feüilles d'épreuves, au moyen dequoi j'eſpére que ſi cet Ouvrage n'eſt pas parfait, il ſera moins défectueux. Au reſte, je n'ai eu en vûë que d'amuſer mes Lecteurs, en les inſtruiſant. Si j'y ai réüſſi, j'ai ateint le but que je me ſuis propoſé.



PRÉFACE.

ON peut mettre, entre le prodigieux nombre de fautes & d'inéxactitudes, dont fourmille le Dictionnaire de *Moréri*, presque tout ce qu'il y a dit (*a*) du Poëte *Marcel Palingene*; entr'autres qu'il a composé *d'autres Poëmes* que celui du *Zodiaque de la vie humaine*, & que celui-ci a été traduit *en François & en d'autres Langues*. Quelques recherches que nous ayons faites, & quelques Auteurs que nous ayons consultez, nous n'avons trouvé que dix ou douze endroits de ce Poëte, qui ont été, non traduits, mais imitez en vers François, par le célébre *Scévole de Ste. Marthe*, qui les fit imprimer en 1569. à la tête de ses *premieres Oeuvres*; *comme* (*b*) *échantillons*, disoit-il, *enfin de m'éclaircir & sçavoir si l'Ouvrage contentera nos hommes. Car si ainsi est, ce me sera grand contentement de m'employer à faire au moins ce peu de service à mon Païs... sinon, je n'ai pas délibéré de me tourmenter plus longuement l'esprit en une chose de bien grand travail*, *&c.* Or comme on ne trouve nulle part que Ste. Marthe ait donné de ce Poëte autre chose que ces *échantillons*, il a y aparence qu'il en est resté à cet essai, qui est pourtant fort loüé par la

Croix

(*a*) Dans l'Edition d'Hollande, faite en 1702. & dans celle de Paris, de l'an 1725.

(*b*) Dans la Préface des prémiéres Oeuvres de *Scévole de Ste. Marthe*.

Croix du Maine. Excepté cet Auteur, nous ne trouvons personne qui ait seulement entrepris de traduire le *Zodiaque de la Vie humaine*, peut-être par la même raison qui en a dégoûté *Scévole de Ste. Marthe*; c'est-à-dire, parce qu'on a toûjours trouvé que c'étoit un *grand travail & d'assez peu de plaisir*. Le premier peut être vrai, & je n'en doute pas; mais je ne puis passer le second à *Ste. Marthe*; car on peut avancer qu'il y a peu de lecture plus propre à faire *plaisir* en tous sens, que celle du *Zodiaque de la Vie humaine*; & lui-même avoit déja dit, *Que c'étoit une œuvre certainement bien recommandable, pour la grande & diverse érudition dont il est plein; j'ose dire, autant plus que Poëme qui ait été fait de nôtre temps, & peut-être aussi du passé*. Ce sont les propres termes de *Ste. Marthe*.

La Traduction que l'on donne ici, est donc la premiere complette qui ait parû en *François*; quoiqu'il y ait peu de Poëtes qui ayent mérité cet honneur, autant que *Palingene*. Monsieur *Baillet* a fait la même faute que *Moréri*, en supposant d'autres Ouvrages à *Palingene*, lorsqu'il commence ainsi l'article de ce Poëte; *Le principal Ouvrage de cet Auteur, est un grand Poëme Moral, auquel il a donné le tître de Zodiaque de la Vie humaine*. Messieurs *Baillet* & *Moréri* auroient dû au moins indiquer quelques-uns de ces autres Ouvrages, dont ni *le Giraldi*, ni *Melchior Adam*, ni les autres, qui ont parlé de *Palingene*, n'ont dit un seul mot. Monsieur *Baillet* parle de quatre Editions du *Zodiacus Vitæ*; sçavoir, d'une de 1556. à *Leyde*, in 8°. & d'une autre de 1569. aussi in 8°. dont il ne nomme ni le nom de l'Imprimeur, ni le lieu de l'impression, qui est aparemment celle que Mr. *Bayle* avoit. Ce sçavant parle d'une autre, qui précéde toutes cel-

les-là, faite à *Basle*, en 1537. sur une d'*Italie*, qui l'avoit précédée, mais dont on ne sçait pas la date, & la quatriéme à *Amsterdam*, en 1698. J'en trouve une de *Rotterdam* in 12. de la même année 1698. où l'on a mis des Sommaires à la tête de chaque Livre, & une table fort ample: elle me feroit douter de celle d'*Amsterdam*, de la même année, citée par *Baillet*, d'autant plus que le tître porte, *Editio nova diu desiderata*. On trouve à la tête un Avertissement en Vers, au Lecteur, par *Thomas Scauranus*, qui aparemment a eu soin de cette édition. La plus belle, & la plus correcte, a paru aussi à *Rotterdam*, en 1722. elle est 8o. avec les Sommaires, & une table encore plus ample que celle de 1698. C'est sur celle-ci qu'a été faite la Traduction que l'on donne ici au Public. Je ne parle point de celle qui doit avoir parû *adjectis Commentariis doctissimis*, du sçavant *Wirsungus*, dont le seul *Melchior Adam* a parlé, que Mr. *Bayle* n'a pas vûë, & que j'ai cherchée en vain; car j'ai toûjours été d'avis que des NOTES n'auroient pas été inutiles à une Traduction de *Palingene*; & peut-être que le *Commentaire* de ce Sçavant auroit déterminé *Mr. de la Monnerie* à en ajoûter à sa Traduction, suivant mon conseil, puisqu'il y auroit trouvé des secours qu'il n'a pû trouver ailleurs, ou du moins qu'il auroit été obligé de ramasser en divers endroits.

Les éloges que je donnerois à ce Poëte ne seroient point suspects; je n'en suis pas le Traducteur, & ce ne seroit pas l'amour aveugle, dont ces Messieurs sont ordinairement épris pour leur Auteur, qui me dicteroit tout ce qu'on peut dire à son avantage. *Bayle*, *Baillet*, *Ménage*, *de la Monoye*, *Naudé*, *Colletet*, *Borrichius*, *Scaliger*

Scaliger même, lui ont prodigué des loüanges; & il les a méritées à plusieurs égards, tant par la pureté de sa diction, que par la solidité de ses Préceptes de Morale; sans parler de la vivacité avec laquelle il ataque les superstitions de son tems. Que ne pourroit-on pas dire du courage qu'il eut de fronder, au milieu de l'*Italie*, les rêveries grossiéres des Moines, leur vie luxurieuse & débauchée, & les orguëilleuses prétentions du Pape? Il est vrai qu'on l'acuse d'avoir parlé avec peu de respect de la Religion; mais est-il bien difficile de le défendre à cet égard? De quelle Religion s'agit-il? De la Religion, telle qu'elle étoit en *Italie* dans le XV. Siécle. Un homme, qui a quelque lumiére & qui fait usage de son bon sens & de sa raison, peut-il, en bonne foi, respecter une telle Religion? Peut-il se persuader que ce soit un culte digne de l'Estre éternel & souverainement parfait? Peut-il croire que les pratiques superstitieuses, que les absurditez, que les minuties de ce culte ayent été prescrites par cet Estre souverainement sage, & qu'il en soit honoré? Si cela ne se peut, *Palingene*, qui s'étoit élevé au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, étoit-il coupable de ne pas respecter ce qui portoit le nom de la Religion, & qui n'étoit que l'ombre de ce grand nom? On peut même dire qu'il n'a qu'éfleuré le sujet, & qu'il a trop ménagé des crimes qui méritoient d'être frondez; que dis-je? d'être foudroyez.

Peut-être ne seroit-il pas aussi facile de l'excuser d'avoir raporté les Arguments des Libertins contre la Religion, dans toute leur force, & de n'y avoir répondu que très-foiblement. Chacun n'a pas un même degré de lumiére.

miére. *Palingene* peut n'avoir pas senti quels coups portoient les Arguments qu'il employoit, ou croire les avoir suffisamment réfutez. *Palingene* a pû sentir aussi toute la force de ces Arguments, sans trouver en lui des raisons également fortes à leur oposer. La bonne-foi ne lui permit pas de dissimuler les fortes objections des uns ; sa piété lui mit en main toutes les réponses qu'il pût leur oposer; & l'on peut dire qu'il sentit la foiblesse de celle-ci, puisqu'il implore le secours de plus sçavants que lui, quand il dit :

Non deerit qui recte istis respondeat olim.
Quesitis, nodosque omnes dissolvat ad ungnem.
Vir macte ingenio, vivet tua Gloria mecum,
Nostraque (quid dubitas ?) laudabunt scripta minores ;
Aude opus egregium, & cœlestia differe terris. (a)

Mais on trouve dans le Poëme même plus qu'il n'en faut pour justifier les sentiments du Poëte ; sa piété, sa religion y éclatent de tous côtez : & sur-tout on n'a qu'à lire les Vers qui suivent ceux que l'on vient de citer, pour être convaincu qu'on ne peut avoir plus de véritable piété.

Qu'on ne s'atende pas de trouver ici une Apologie de la Traduction, ou du Traducteur. Je ne puis rien dire du dernier ; il est mon ami. Ce que je pourrois dire de l'autre dévroit être tel, que je ne prétendisse pas ôter aux Lecteurs la liberté d'en juger ; il vaut donc autant ne pas tenter de les prévenir, & employer le peu d'espace qui nous reste à éxaminer quelques difficultez qui concernent *Palingene* même.

Ce Sçavant s'est fait un rang distingué parmi

(a) Lib. VII. Vers 1031.

mi les Poëtes du XV. Siécle. Il étoit originaire de la *Stellada*, petite Ville du *Ferrarois*, sur la rive Méridionale du Pô: c'est de-là qu'il prend son surnom *de Stellatus*, ou, comme quelques-uns le prétendent, celui *Stellatensis*, suivant un usage commun à tous les Sçavants d'*Italie*, qui ne manquent pas d'ajoûter à leur nom celui de leur Patrie. Cette remarque est du sçavant Mr. de la *Monoye*, (*a*) qui veut qu'on écrive ainsi le tître du *Zodiaque de la Vie*; *Marcelli Palingenii Stellati, Poëtæ Doctissimi, Zodiacus Vitæ*. Quant à moi, je n'aprouve pas le *Stellatensis* de *Wirsungus*, Commentateur de *Palingene*, ou plûtôt de *Melchior Adam*, qui signifieroit qu'il étoit du territoire de la *Stellada*, au lieu que *Stellatus*, nous aprend qu'il étoit de la Ville même; c'est la différence de *Parisinus* & de *Parisiensis*.

Ainsi *Scaliger*, & d'autres, ont eu grand tort de s'imaginer que *Palingene* ait pris le nom de *Stellatus*, à cause du tître de *Zodiacus* que porte son Poëme; comme qui diroit, *Poëte Etoilé*, d'où ces Critiques ont pris ocasion de le censurer; car, disent-ils, bien loin de traiter des Astres; le sujet de chacun de ses Livres n'a aucun raport aux influences que l'on attribuë communément aux Constellations, qui président aux douze Maisons du *Zodiaque*. Cela s'apelle critiquer, pour avoir simplement le plaisir de critiquer; maladie aussi commune dans ce temsci que dans celui de *Scaliger*. *Palingene* a pris le *zodiaque* pour tître de son Poëme, parce qu'il l'avoit divisé en douze Livres, & qu'il trouvoit douze Signes dans ce Cercle Céleste; sans autre

(*a*) Dans ses Notes sur *Palingene*; dans les Jugements des Sçavants de *Baillet*. Tom. IV. pag. 343. in 40. *Edit.* de *Paris*.

tre myſtére,que le raport qu'il peut y avoir entre douze & douze ; comme autrefois *Herodote* a donné le nom des neuf Muſes aux IX. Livres de ſon Hiſtoire. Nous remarquerons ici, en paſſant, que *Barthius* a publié auſſi un Poëme Moral, imité de celui de *Palingene*, ſous le tître de *Zodiacus Vitæ Chriſtianæ*, &c. qu'on ne doit pas confondre avec celui de nôtre Auteur.

Scévole de Ste. Marthe aſſure, dans ſa Préface, que j'ai déja citée, que nôtre Auteur étoit Médecin d'*Hercules d'Eſt II.* Duc de *Ferrare* : on ne voit pas bien ſur quoi cette aſſertion peut être fondée, à moins qu'il ne voulut dire qu'il l'a été après la publication de ſon Poëme ; car par l'Epître dédicatoire du même Poëme, il paroît qu'il ne connoiſſoit point le Duc de *Ferrare*, & qu'il n'en étoit pas connu ; outre qu'on peut douter qu'il ait jamais été Médecin, puiſqu'on ne le trouve pas dans le Catalogue des Médecins Poëtes, dreſſé par *Bartholin*, qui ne l'auroit pas ſûrement oublié. A en juger par l'Epître dédicatoire, & par divers endroits du Poëme, nôtre Auteur paſſa la meilleure partie de ſa vie dans ſa Patrie, ocupé à la compoſition de ſon Poëme, & peu favoriſé des biens de la fortune : il ne parût à la Cour du Duc de *Ferrare*, qu'à la ſollicitation de ſon ami *Antoine Muſa Braſavolus*, qui lui vanta ce Duc, comme un Prince qui avoit du goût, qui favoriſoit tous les Sçavants, & qui les encourageoit. C'eſt le ſentiment de Mr. *Bayle*, qui faiſoit un cas particulier de nôtre Poëte.

Si l'on en croit Mr. *Konig*, Docteur & Profeſſeur en Médecine, dans l'Univerſité de *Baſle*, qui a copié *Michel Meyer*, au Livre 8. *in ſymb.*

aureæ

aureæ Mensæ; *Palingene* a été Prêtre; &, au jugement des Auteurs du Journal des Sçavants, (*a*)
» un Prêtre plein de religion ; mais sévère
» Critique, qui ne pouvant souffrir les desor-
» dres de son tems, se mit en tête de les com-
» battre, dans une élégante description de la
» Vie humaine en Vers Latins, où il n'épar-
» gna ni l'Ordre Eclesiastique, ni l'Ordre Mo-
» nastique.

Reste à éxaminer ce qui est arrivé à *Palingene*. Quelques années après sa mort, son corps fut exhumé, dit *Melchior Adam*; il fut brûlé par ordre de l'Inquisition, & ses cendres furent jettées au vent. *Guy Patin* raporte aussi ce fait; mais il ajoûte que ce fut pour les choses qui sont dans son Poëme, contre les Prêtres & les Moines, dont l'Inquisition est composée. Quoiqu'il en soit, c'est un acte de l'Inquisition; c'est tout dire. Les Sentences de ce Tribunal ne peuvent être reçûës comme décision de la Religion ou du libertinage d'un Auteur; tout ce qu'elles peuvent signifier, c'est qu'il a enseigné quelque chose de contraire aux Dogmes ou à la Religion de l'Inquisition, qui brûle sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Ainsi ce Jugement posthume ne signifie rien, par raport à l'Auteur; l'on peut même acuser l'Inquisition d'injustice & de passion à son égard; puisqu'ayant humblement soûmis ses sentimens à la censure de l'Eglise, ce Tribunal ne pouvoit sévir que contre ses Ecrits & nullement contre sa Personne; *puisqu'il ne doit pas punir les erreurs, mais l'opiniâtreté qu'on témoigne en les soûtenant.* Souvent ce Tribunal met le comble à la gloire d'un Auteur, en brûlant ses Ecrits:

(*a*) Mois de Novembre 1703. pag. 1031. *Edit d'Amst.*

Ecrits : c'eſt ordinairement une preuve qu'ils combatent des erreurs avec des arguments auxquels on ne peut répondre, qu'en les réduiſant en cendres. Tel a parû *Palingene*, aux Aſſeſſeurs & qualificateurs de ce vénérable Tribunal ; mais il paroîtra ſans doute tout autre à ceux qui le liront dans d'autres ſentiments que ceux dont ces Meſſieurs ſont animez. Son *Zodiaque de la Vie humaine*, diſent les Auteurs du Journal des Sçavants, » lui atira quelques pieux en» nemis, qui n'ayant pû ſe vanger de lui pen» dant ſa vie, ne manquérent point de ſe ſervir, » après ſa mort, de l'ocaſion favorable qu'ils » trouvérent de le faire paſſer pour Magicien. Ainſi ce ſeroit dans cette prétenduë qualité qu'il auroit été déterré & brûlé ; mais non pas à cauſe de ſon Poëme : & comme la Fable de ſa prétenduë Magie, raportée par *Meyer*, n'a rien que de ridicule ; peut-être, malgré ce qu'en a dit cet Auteur & *Melchior Adam*, trouvera-t-on quelque jour ſes os dans ſon tombeau, où l'on n'aura point touché. Quoiqu'il en ſoit, ni le recit de *Meyer*, ni celui d'*Adam*, n'ôtent rien de la valeur du Poëme de *Palingene* ; & tout ce que l'Inquiſition aura pû faire, n'empêchera pas que les Lecteurs n'y trouvent des beautez qu'on chercheroit en vain ailleurs, & que le nom de *Palingene* ne paſſe à la Poſtérité la plus reculée. Faſſe le Ciel qu'il puiſſe inſpirer la même averſion qu'il portoit à la ſuperſtition & aux mauvaiſes mœurs !

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE,

OU

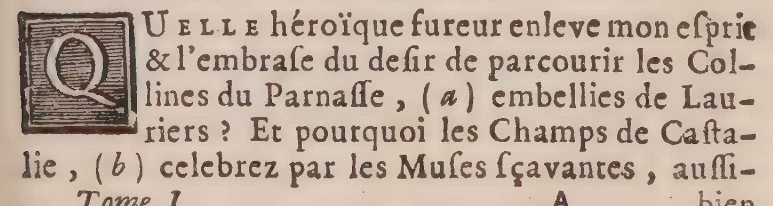
Préceptes pour diriger la conduite & les Mœurs des hommes.

****

LE BELIER.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

L'Auteur après une courte apostrophe à Apollon, aux Muses & au Duc de Ferrare, expose son dessein dans ce Livre, qui ne sert à l'Ouvrage que comme de Préface, ainsi qu'il le désigne lui-même dans le dernier Vers de ce Chant. Son but est d'écrire différentes choses, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûë que ses Lecteurs en puissent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plûpart des Ecrivains; il met en question lequel des deux est préférable, d'être homme de bien, ou d'être sçavant, & donne enfin à la probité la préférence sur le sçavoir.



QUELLE héroïque fureur enleve mon esprit & l'embrase du desir de parcourir les Collines du Parnasse, (*a*) embellies de Lauriers? Et pourquoi les Champs de Castalie, (*b*) celebrez par les Muses sçavantes, aussi-

(*a*) Montagne où se plaisoit APPOLON avec les neuf Muses. Les Poëtes ont regardé cette Montagne comme le Tribunal qui juge en dernier ressort de tous les Ouvrages de Poësie & belles Lettres. (*b*) Fontaine du Mont-Parnasse.

bien que les Forêts, décorées d'une immortelle verdure, que ces Vierges habitent, me sont-elles devenuës si desirables ? De quelles épaisses tenebres vais-je sortir ? Déjà j'aperçois l'aube du jour, qui répand ses premieres clartez dans un Ciel serein.

Noire Fille de la nuit, monstrueuse envie, retire-toi & vas te plonger loin de moi dans les abîmes du Styx.

L'amour des Muses s'empare de mon cœur. Je me sens rempli de l'esprit de la Divinité : rien n'est capable d'effrayer la vertu : elle est invincible, & ne craint point de parcourir le plus rude sentier.

Oh ! Apollon, (*a*) honneur & Pere des Poëtes prophétiques, conduis-moi dans le Labyrinthe où je vais m'engager : & vous, Aganyppe, (*b*) rassasiez la faim insatiable que j'ai de l'Ambrosie : (*c*) que vôtre lumiere me montre les chemins qui conduisent au sanctuaire de vôtre Temple respectable; démélez-moi du prophane Vulgaire : si vôtre Divinité bienfaisante accepte mon hommage, par un caressant auspice, je pourrai me fiâter de vous être agréable, quoique nouvel & inconnu Sacrificateur.

C'est vous qui tirez de la poussiere & ennoblissez les hommes : sans vous l'esprit des mortels dépérit, & ils ne peuvent tirer d'une voix enroüée aucuns sons harmonieux : mais, si vous m'accordez vos faveurs, je vais m'élever jusqu'aux Astres : mon esprit, la plus noble partie de mon Estre, osera regarder les Divinitez.

Latône, (*d*) Mere des Dieux les plus brillants, secondez

(*a*) Dieu de la Poësie, de la Musique, des beaux Arts, & de la Médecine.

(*b*) Fontaine de l'Hélicon, qu'on apelle communément HYPPOCRENE.

(*c*) Mets ordinaire qu'on servoit aux Dieux.

(*d*) Quelquefois regardée comme la Terre, & aussi comme Maîtresse de Jupiter, avec qui elle conçût deux Jumeaux, APOLLON & DIANE. Elle étoit fille de Cœus Titan, & de Phœbé sa sœur, selon Apollodore.

secondez mon entreprise, enlevez-moi dans vôtre sein, ne rejettez pas un Client, qui vous en suplie, si les Destins ne lui sont pas contraires.

Et vous, Nymphes Castalides, (*a*) si jamais j'aprochai vôtre Temple d'un cœur pur, si tout ce qu'une aveugle jeunesse peut inspirer de séducteur, n'a pu me détourner de vôtre culte, & si les charmes trompeurs d'une coupable Vénus n'ont pu faire d'impression sur la chasteté de mon ame, faites éclater ma renommée; que je ne sois plus à l'avenir sur la terre un inutile fardeau, & que quand la Parque viendra trancher mes jours, elle puisse trouver une partie de moi-même, sur laquelle elle n'ait point de droits.

Et vous, Prince, (*b*) qui vous plaisez à porter le nom d'Hercules, & qui l'avez à juste tître, vous êtes au plus haut rang parmi les Héros qu'a fourni l'Italie de nôtre tems : vous faites la gloire la mieux établie de la Maison d'Est : vous êtes un Nourriçon que Minerve (*c*) a pris plaisir à élever dans les grot-

A 2 tes

(*a*) Surnom qu'il donne aux neuf Muses, par raport à la Fontaine du Parnasse, apellée CASTALIE.

(*b*) Hercules d'Est, second du nom, Duc de Ferrare en Italie.

(*c*) Fille de Jupiter, qui sortit de son cerveau, après que ce Dieu eut ordonné à Vulcain de lui donner un coup de marteau dans la tête. Elle préside aux beaux Arts & à toutes les Sciences; &, comme Pallas, elle préside à la Guerre légitime.

Les Poëtes ont peut-être eu intention de nous désigner, par cette Fable, que c'étoit de Jupiter, qu'ils regardoient comme le Pere & le Roi des autres Dieux, que procédoient les Sciences & les beaux Arts; & par le coup de marteau de Vulcain, *Dieu du Feu*, ils ont peut-etre aussi voulu démontrer que le feu de l'imagination est absolument indispensable pour réüssir aux ouvrages d'esprit; ou bien, comme le sçavant d'Espagnette, Auteur d'un Livre latin, qui a pour tître, *Enchyridion Physicæ restitutæ*, nous veut faire entendre la Création du Monde.

Par la naissance de Minerve, il conclut que la Sagesse, les beaux Arts, & les Sciences, sont émanées de la Divinité : & par Vulcain, il infére que c'est la lumiere & le feu, qui est son principe, qui ont débroüillé le Cahos.

tes du Parnasse, & vous avez, dès vôtre tendre enfance, succé le lait des neuf Sœurs : (*a*) c'est de vous qu'elles atendent un honneur immortel ; & c'est enfin sur vous qu'elles se reposent du soin de faire revivre les anciens Lauriers de la Phocyde. (*b*)

Quoique Mars, (*c*) jaloux de vous posseder, fasse ses efforts pour vous atirer aux Combats, par les promesses les plus séduisantes, & par les motifs dont il use ordinairement pour entraîner les Héros : mais non, vos victoires vous ont aquis assez d'honneurs, & vos traces sont suffisamment jonchées de Lauriers, daignez être present à mes Concerts, & jettez un regard favorable sur un Poëte, qui ose s'engager dans des chemins que personne avant lui n'avoit parcourus, & dans lesquels aucune trace ne justifie qu'aucun Sage l'ait devancé.

Qu'une longue vie sur la terre vous soit acordée pour remplir les vœux ardents des Ferrarois : qu'après avoir passé de longs jours, filez d'or & de soye, (*d*) quand les Destins implacables vous feront regretter sur la terre, vous puissiez vous élever à l'Empirée : (*e*) ce jour ne viendra que trop-tôt. Que la cruelle Lachésys (*f*) en retarde le fatal instant, en filant une longue trame, afin que vous soyez plus long-tems l'objet de nos Chants : que vôtre nom fasse retentir l'Inde qu'arrose le Gange ; que les rives de la Mer d'Espagne en résonnent, & le portent, avec vôtre réputation, jusques dans les Villes hyperborées, (*g*) & que le bonheur de le faire connoître aux extrêmitez de la Lybie, (*h*) me soit reservé.

Je

(*a*) Neuf Muses.
(*b*) Contrée d'Achaïe, où étoit le Parnasse.
(*c*) Dieu des Combats.
(*d*) Expression Poëtique, pour dire des jours heureux.
(*e*) Le plus élevé des Cieux.
(*f*) L'une des trois Sœurs, qui filoient la trame de la vie des hommes.
(*g*) Nations tout-à-fait au Nord.
(*h*) Grande Contrée de l'Affrique.

Je publierai jusqu'à quel point vous étendez vôtre amour pour la justice : je ne craindrai point de prodiguer l'encens des Muses, en exprimant jusqu'où va vôtre pieté & vôtre bonne-foi : je ne serai embarrassé que du choix des vertus à laquelle donner la préférence : vôtre prudence dans les Conseils marchera d'un pas égal, avec vôtre valeur dans les Combats : vôtre générosité & vôtre clémence trouveront place dans mes Chants : vôtre esprit enfin, & la pureté de vos mœurs, acheveront vôtre éloge.

Reçevez donc cette Offrande légitime d'un œil serein, & donnez vôtre aprobation à mon entreprise. Mon esprit m'entraîne à décrire des choses, dont la grandeur & la difference sont égales : elles ne peuvent s'exprimer en peu de mots, & je m'abandonnerai à mon inspiration, semblable à un nageur qui est jetté d'un flot sur l'autre, qui tantôt surgit à un Port praticable, & tantôt veut s'arrêter sur une Plage dangereuse.

Pendant cette périlleuse Navigation, conduit par la boussole de la seule raison, je sonderai les chemins cachez de la nature, je découvrirai ce qu'elle a d'oculte, & je la suivrai, sur-tout où elle est bienfaisante, & où elle contribuë à nous donner les mœurs les plus saintes, qui sont presque éteintes dans ce siécle corrompu.

Qu'est-il, hélas! de plus fâcheux que d'être obligé d'avouër & forcé même de convenir d'une si triste verité ? Je n'obmettrai aucun des remedes capables de guérir les maladies d'un esprit languissant : quelle matiere est plus digne des Concerts des Muses, qui sont Vierges, que celle qui traite des bonnes mœurs ?

C'est à l'examen de ce sujet que les hommes doivent un jugement sain & un esprit raisonnable. Si une personne hébêtée, regardée du même œil que le plus vil des animaux, par raport à son impieté, laquelle, au mépris de la justice, suivroit la hon-

teuſe & brutale paſſion de la luxure, ou qui ſeroit ſollicitée par une cupidité ſceleratte, ou intérieurement rongée du cruel poiſon de l'envie, uſant de détours ou de ruſes, capable d'impoſture, ſoûmiſe à l'yvreſſe, ou livrée à tout autre vice; ſi elle prétendoit décrire la route que je me propoſe, elle ſeroit juſtement ſoupçonnée de s'être voulu procurer une vie impunie.

Aucun de ces lâches motifs ne m'a fait écrire: c'eſt ma propre expérience, qui me perſuade qu'il n'y a de vraye doctrine que celle que je vais annoncer.

C'eſt elle qui fait les hommes illuſtres, qui les deſtine aux plus grands emplois, & les rend les plus propres à être utiles à eux-mêmes, à leur famille, & à leur Patrie.

Les perſonnes imbuës de pareils préceptes, ſont les plus capables de prendre leur parti dans les affaires les plus épineuſes.

J'avouë, & me fais honneur de cet aveu, que j'ai toûjours été moins ſenſible aux atraits d'un viſage orné de lis & de roſes, de beaux yeux & de beaux cheveux, & aux autres parties du plus beau corps, euſſent-elles, dans leur arrangement régulier, l'ordre & l'œconomie des Aſtres les plus parfaits: non, je le répete, ils ne m'ont jamais fait de ſi douce impreſſion que les bonnes mœurs, & le brillant d'une ame vertueuſe, exempte de tous vices & adonnée à l'obſervation de la plus exacte juſtice, qui, fondée ſur une ſainte confiance, en conſéquence de cette morale, agit avec la joye que lui donne une bonne conſcience. Une perſonne dans cet heureux état, marche comme ayant toûjours les Dieux propices: elle n'eſt pas inquietée des ſecrets qui ſe debitent à l'oreille: elle ne craint pas d'être citée au Tribunal des Juges, ni au pied du Trône des Rois.

Il n'en eſt pas ainſi de celui qui commet le crime:

il tremble à chaque instant qu'on ne rende public le forfait qu'il a commis en secret. Celui, au contraire, à qui cette même conscience ne fait aucun reproche, aux plus affreux éclats du plus bruïant tonnerre, n'en craint pas les coups foudroïants : il ne conçoit nul soupçon facheux, quand il voit les gens se parler en particulier : il lui importe peu que ce soit de lui qu'ils s'entretiennent ; parce qu'exempt de crime, il ne redoute point le sujet de leur conversation : il n'a jamais l'embarras de se dire à soi-même, que ferai-je ? la Justice des Rois, ou la rigueur des Juges me poursuit. Il ne tombe pas non plus dans le doute de sçavoir s'il doit, en les sollicitant, implorer leur clémence, ou éviter, par la fuite, les dangers dont leur Justice menace sa vie.

Une crainte de la vangeance des justes Dieux persécute toûjours les méchants; car quoique quelquefois le criminel semble se livrer aux plaisirs, il est cependant intérieurement dans une perpétuelle agitation, semblable aux flots écumeux de la Mer, ou au Volcan de l'Ethna, (*a*) tandis qu'il forge ses traits brûlants & bitumineux.

Je n'ai donc point entrepris de chanter la fameuse Troye, qui fut l'objet de l'armement de mille Vaisseaux, & qui dût sa ruïne à l'innocente pitié qu'elle eut du traître Synon. (*b*)

Ce ne sont pas non plus les édifices de cette Ville, ataquez par surprise, qui feront le sujet de mes Chants. On ne me verra pas debiter un encens imposteur à des Héros chimériques, comme ce n'est que trop la coûtume de la plus grande partie des Poëtes. On ne pourra me soupçonner de revêtir le Corbeau des qualitez du Phénix; j'aimerois autant me frayer une

(*a*) Volcan de la Sicile, qui jette des flammes.

(*b*) Transfuge de l'Armée des Grecs, assiégeants de Troye, qui ouvrit la porte du Cheval de bois, lequel renfermoit les Guerriers qui saccagérent cette Ville.

une route dans le vuide de l'air, Empire de Junon, (*a*) porté sur des aîles, pareilles à celles que l'ingénieux Dédale atacha à son imprudent fils Icare, (*b*) qui eut tout lieu de regretter la témérité de sa folle entreprise ; ou bien, que nouvel Ovide, je prisse le futile soin de chanter de nouveau les Métamorphoses impies des hommes & des Dieux.

Pour prix de mes soins, je ne pourrois au plus me flâter que d'avoir rempli des oreilles oisives de sons bruïants & de pénibles bagatelles.

Seroit-il mieux, si j'employois mon loisir à chanter les lascives amours d'une jeunesse effrenée, ou, ce qui ne peut s'imaginer sans horreur, de soüiller l'idée sacrée des Divinitez, par des paroles prophanes ou des aplications impies ?

En effet, qu'est-il de plus saint, qui souvent ne soit en bute à nôtre démence ? De quels crimes n'avons-nous pas noirci ces divines idées ? & de quel oprobre honteux ne les avons-nous pas chargées ?

Nous en faisons des Incubes (*c*) & des Succubes :

(*a*) Junon, sœur & femme de Jupiter, a été regardée comme la Déesse de l'Air. Les Oyseaux étoient par conséquent du ressort de sa Jurisdiction. On la represente dans un Char, traîné par des Paons.

Le nom de JUNON vient du mot Latin *Jurando* ; parce qu'en qualité de Lucine, elle donnoit secours aux femmes en couche, par une heureuse délivrance. Voyez Monfaucon, *De Antiquitatibus.*

(*b*) Dédale, Auteur & Architecte du Labyrinthe de Créte, où étoit renfermé le Minotaure, voulant se sauver avec son fils Icare, lui fit des aîles, dont les plumes n'étoient retenuës que par de la cire ; elles fondirent au soleil, dont il s'aprocha de trop près, & il tomba dans la Mer, qu'on a depuis apellée MER ICARIENNE.

Icarus Icarias, nomine fecit aquas.

Cette Fable nous désigne la témérité des jeunes gens, qui, au mépris des conseils de leurs Peres, font des entreprises au-dessus de leurs forces. Dédale se sauva en planant la moyenne région, & l'imprudent Icare périt en s'élevant trop haut.

(*c*) Démons, ainsi nommez, qu'on a prétendu qui habitoient avec les hommes.

bes : nous polluons leurs celestes substances, en les taxant d'avoir enlevé des garçons : (*a*) nous les faisons séducteurs de filles innocentes : nous osons loger dans les Cieux, & nous donnons, par une legereté impie, la qualité de Déesse à une chimére, (*b*) qui fait un commerce infâme & punissable chez les peuples les plus barbares : un honteux adultére enfin y tient une place éclatante.

Oh honte ! oh pieté ! oh crime ! Sont-ce-là les actions-de-graces ? Sont-ce-là les encens, les foïers, les prémices des Troupeaux, les Autels, les Hymnes, & les justes loüanges qui sont dûës aux justes Dieux ?

Esprits des mortels, de quels mensonges & de quelles monstrueuses fictions n'avez-vous pas été de tous les tems capables, pour vous ouvrir, avec une précipitation indicible, un chemin plus sûr & une licence plus illimitée de vous livrer au crime ?

Oh folle ! oh prophane troupe d'Ecrivains ! qui avez besoin d'une double purgation d'ellebore d'Anthycire, (*c*) c'est à vous que ce discours s'adresse : en ataquant les autres, vous faites verser sur vous-mêmes le mépris à pleines mains : vous devez ces fâcheux retours à l'immodérée pétulence d'une langue indiscrette : devez-vous vous étonner que les foudres que vous brasez (*d*) pour les autres, vous brûlent

(*a*) Jupiter changé en Aigle, taxé par les Poëtes d'avoir enlevé Ganiméde, fils de Tros & de Calirrohé, pour lequel il avoit conçû un amour criminel.

(*b*) Les Poëtes font faire à Vénus un commerce détestable, qui dans la plus grossiére République seroit noté d'infamie ; ce qui fait que le Poëte traite de chimérique cette Divinité.

(*c*) Isle, fameuse par l'Ellebore qu'elle produisoit. On a donné à cette Plante la vertu de guérir de la Folie. Je crois seulement qu'elle purge le cerveau, comme la Bétoine. Quand les Romains taxoient une personne de Folie, ils disoient ; *Naviget Anthyciras.*

(*d*) Terme allégorique, pris de la forge où les Cyclopes forgeoient les foudres de Jupiter.

brûlent vous-mêmes, & que leurs traits soient réversibles ?

Le travail dangereux, auquel vous consacrez vos loisirs & vos veilles, doit retomber sur vous. Quel honneur en pouvez-vous espérer ? Car enfin celui qui n'est occupé que de ses seuls intérêts, & qui au contraire ne se propose pas d'être utile à autrui, mais qui loin de-là se livre à une joye maligne, qui ne doit sa naissance qu'aux maux de son prochain, tandis qu'il croit travailler à son bonheur, par un exact revers de justice, mérite d'être rayé du nombre des hommes & d'être placé au plus bas rang des bêtes les plus stupides.

Il falloit que j'écrivisse de cette façon, pour pouvoir procurer quelque profit à mes lecteurs, afin qu'ils n'eussent pas à se plaindre d'avoir perdu leur tems ou de l'avoir employé à la lecture de pénibles & fausses bagatelles, ou de vaines chiméres.

Je me suis proposé de définir le souverain bien en trois Cathégories, l'utile, l'agréable, &, ce qui est encore plus d'usage, les bonnes & les honnêtes mœurs.

Qu'un Poëme soit rempli de quelqu'unes, ou de toutes ces qualitez, il doit en outre ne jamais s'écarter des justes bornes de l'honnêteté & de la pudeur.

Quels titres affreux, quels noms ne doit-on pas donner, de quel diffamant Corollaire (*a*) ne doit pas être puni celui qui est sans cesse ocupé à debiter des choses vaines, qui loin de rendre aucun fruit, sont plûtôt capables de corrompre l'innocence de nôtre vie, & qui ose rendre publique, par d'odieuses Pancartes, la criminelle audace des insensez & prêter de nouvelles armes à leur détestable fureur, en laissant de honteux Monuments de luxure, qui seront dans

(*a*) S'entend ici comme une mesure excédée, pour exprimer analogiquement le crime outré de ceux que Palingene veut ici corriger.

dans les siécles à venir, des modelles de délire pour les races futures ?

De quels remords de pareils gens ne doivent-ils pas être rongez ? quelle impression fatale de pareils écrits, plus venéneux que l'Aconyth, (*a*) ne doivent-ils pas faire à d'innocentes ames ? quels dangereux éguillons n'en doivent-elles pas ressentir ?

Une parole scelerate ose pénétrer jusque dans le sanctuaire des ames les plus saintes, & répandre le crime par flots dans un jeune cœur palpitant de honte !

Quelqu'un va m'alléguer que souvent de pareilles futilitez font plaisir à un Grand, dont la salle d'audience se trouve peuplée de Gardes ou de Clients, ou à celui que l'abondance de ses richesses fait respecter, & dont le cerveau retréci & le mince génie a fait tout le mérite auprès d'une aveugle & carressante fortune ; les choses sont-elles moins défenduës, quoi qu'elles aient l'aplaudissement d'un riche licentieux ? Il n'en est pas assurément ainsi.

Si l'animal à deux pieds est couvert d'or, il ne doit pas s'en glorifier davantage, que le Quadrupéde n'eut droit de le faire quand il fut chargé de la Pourpre. Il n'est que trop de gens qui sont ennorguëillis des couleurs les plus vives que fournit le Poisson Thyrrien, (*b*) dont le front est ceint de lauriers extorquez, & dont les doigts sont chargez d'énormes brillants ou de perles Orientales. Production fastueuse de leurs innombrables richesses !

Ne feroit-on pas serment, à voir l'extérieur de pareils

(*a*) Herbe venéneuse, que les Poëtes ont prétendu être produite par l'écume de Cerbére.

(*b*) Poisson de Mer à coquilles, avec lequel on teignoit autrefois la plus belle écarlate.

A present elle se teint avec la Cochenille, qui n'est autre chose qu'une petite Mouche qui vient de l'Inde, du corps de laquelle on tire un suc rouge qui forme cette riche couleur.

pareils gens, qu'ils ſurpaſſent Platon (*a*) par l'eſprit, & que la ſainteté de leurs mœurs l'emporte au-deſſus de celles qui firent admirer la conduite & la vie de ce Philoſophe ?

Heureux celui qui ſans ceſſe occupé de chanter Apollon, s'eſt borné aux innocents Concerts des Muſes ; ſa réputation ne paroît pas avoir beaucoup d'étenduë, mais il ne craint point d'être comparé à des Outres vuides, & ſa renommée n'eſt jamais trompeuſe.

La volupté eſt fille de la fortune : la folie l'eſt de la volupté ; & l'une & l'autre enfin obſcurciſſent les lumieres de la raiſon : de-là vient qu'on trouve ſi rarement la ſageſſe, compagne de la fortune & des richeſſes.

Quel eſt celui qui eſt aſſez genereux pour ſouffrir pour la vertu, ſi la récompenſe n'y eſt pas atachée ? Et qui eſt avide de cette récompenſe, ſinon le pauvre ? Le riche ſacrifie à la joye, à la volupté & aux douceurs du repos : les démarches pénibles lui ſont en horreur, auſſi-bien que les chemins, preſque impratiquables, qui conduiſent à la Forteresſe (*b*) où la ſcience eſt renfermée.

J'entre dans une juſte fureur contre les Ouvrages & les Poëtes, qui n'emploient leur Verve (*c*) dépravée qu'à enſeigner une doctrine obſcêne à des enfants, qui n'ont, pour parer de pareils préceptes, que leur innocence. Je les vois par degrez profiter de ces infâmes leçons, devenir pires de jour en jour, & après avoir été abandonnez de leur premiere pudeur, ſe livrer entiers à la ſceleratesſe de leurs mœurs.

(*a*) Fameux Philoſophe, Diſciple de Socrate & Chef d'une Secte, qu'on apelle les *Platoniciens.* Nous parlerons plus amplement de ce Philoſophe dans un lieu plus convenable.

(*b*) *Non jacet in molli veneranda ſcientia lecto.*

(*c*) Sorte d'enthouſiaſme, qui mettant, pour ainſi dire, le Poëte ou le Peintre au-deſſus de lui-méme, font ateindre à l'un & à l'autre les beautez de leur art.

De pareils Maîtres ſemblent vouloir augmenter l'aſcendant du crime originel, afin de ſe précipiter avec plus de rapidité dans les abîmes du noir Tartare. (*a*) Mais ce qui me fournit une ſatisfaiſante conſolation, c'eſt de les voir tomber dans l'ignominie, par les mêmes moyens dont ils s'étoient flâtez d'aquérir une loüable réputation.

Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits, & l'on infére avec raiſon qu'ils ſont tels que leurs œuvres les repreſentent ; car il faut convenir que la parole eſt le miroir de l'ame & le témoin irréprochable des mœurs : celui-là eſt réputé prendre plaiſir aux choſes dont il parle le plus ſouvent & de ſon plein gré.

Le Laboureur ne s'entretient que de bœufs, de ſocs, de ſyllons & de charuës ; le Nautonnier ne parle que de voiles, de rames, de radeaux & de carênes ; le Soldat n'ocupe ſon loiſir qu'en rapellant dans ſa mémoire le nombre des chevaux, des épées, des lances & des Combats ; ainſi les hommes adonnez à l'obſcénité, ne s'écartent guéres dans leur converſation des choſes qui y ont un honteux raport.

Oh ! vous, à la prudence deſquels eſt confiée l'éducation de la jeuneſſe, qui vous chargez du ſoin de former leurs eſprits, ſuſceptibles de toutes impreſſions, comme une cire môle qui prend facilement l'empreinte du doigt, quittez, croyez-moi, ces pernicieux écrits, atachez-vous à de plus belles matiéres, & chargez-vous du ſoin de leur enſeigner des choſes moins arides & qu'on puiſſe citer ſans rougir.

Que l'Hiſtoire de leur païs, & celles des étrangers, ſoient la baze de leur premiere inſtruction ; il

(*a*) Lieu le plus ténébreux des Enfers, aparemment copié ſur ce que la Sainte-Ecriture apelle les TENEBRES EXTE'RIEURES.

il faut s'efforcer de la leur insinuër de façon, qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agréable, afin qu'ils se chargent plus facilement la mémoire des faits qui y sont contenus; ce sont-là de ces sucs de nectar, (*a*) qui nourrissent en flâtant le goût; ils enseignent la conduite de la vie; ils aprennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut suivre, préviennent les fautes par les exemples, & chargent enfin un jeune homme de l'expérience de plusieurs siécles.

On ne doit pas négliger un peu de Fables & de Mythologie, (*b*) dont il faut faire un choix délicat; il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comédies enseignent d'utile, dans les termes les plus châtiez & dans des scénes épurées.

J'avouë qu'il y a dans la plûpart des Poëmes des faits soüillez par les mauvaises mœurs; il ne faut par conséquent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité, & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel, & des préceptes qui peuvent être mis à profit sans crime.

C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter vos jeunes Disciples. Quand ils auront ateint un âge plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaste, où ils pourront, avec certitude & discernement, cuëillir les simples qui leur plairont davantage; il faut ensuite, pour donner la derniere main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation, peser avec soin auquel des deux on doit s'atacher le plus & par lequel on doit commencer le premier, ou d'assurer chez eux une probité à toutes épreuves,

(*a*) Boisson des Dieux, dont ils étoient privez pendant cent ans, quand ils avoient juré sur le Styx & faussé leur serment.

(*b*) Histoire fabuleuse des Dieux du Paganisme, ou Théologie Payenne.

épreuves, ou de leur enseigner une doctrine fixe & qui n'ait rien de superficiel; car la doctrine est par elle-même toute divine; elle s'insinuë facilement aux caractéres doux; les orguëilleux en sont incapables: les voluptueux, & ceux qui sont livrez à la nonchalance & au sommeil, y parviennent difficilement; elle ne s'aquiert enfin qu'au bout d'un long-tems & par une pénible étude; mais quels avantages n'en retire-t'on pas?

C'est cette même Doctrine qui gouverne les Villes & les Etats; c'est à elle qu'on est redevable du bon succès des armes, qu'elle met à la main, ou qu'elle fait quitter, selon l'éxigence des besoins; elle enseigne quelle est la terre que nous habitons, *(a)* elle éleve nos connoissances jusqu'aux Astres, *(b)* elle nous aprend l'art de guérir les

maladies,

(*a*) Par la GE'OGRAPHIE, nous connoissons où sont situez les differens Royaumes ou Monarchies. Nous sçavons qu'il n'y a qu'une Mer, qui est l'Ocean, & que la Méditerranée n'est qu'un Golphe, quoiqu'elle soit apellée Mer improprement, atendu que c'est le plus-grand de tous les Golphes. Nous aprenons que ce même Ocean change de differens noms, selon les differens Païs qu'il arrose, comme Mer d'Espagne, Mer des Indes, Mer Adriatique, &c. Nous partageons le monde en quatre Parties, EUROPE, ASIE, AFFRIQUE, & AME'RIQUE. Nous distinguons les Montagnes des Colines, les Colines des Tertres, & les derniers des Eminences. Nous connoissons un Isthme, d'avec une Langue de Terre; une Isle, d'avec un Continent; & une presqu'Isle, d'avec une Isle véritable.

Par la GE'OME'TRIE, nous mesurons un terrain sur cette même terre; par toisé & par arpentage, on en prend le nivellement; on distingue les mesures courantes, superficielles ou cubes. En un mot, on est a portée de déterminer l'étenduë de toutes sortes de terrains.

(*b*) L'ASTRONOMIE enseigne le cours des Astres, fait prévoir les Phénoménes, & prédire les Eclipses plusieurs années avant qu'elles arrivent. L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE, quoiqu'elle soit décriée dans l'esprit de bien des gens, nous aprend les influences des Astres, & semble, malgré l'incertitude de ses jugemens & de ses calculs, nous faire pénétrer l'avenir.

maladies, elle renferme la peinture, la ſculpture, & l'architecture; en un mot toutes les formes & les figures ſont de ſon reſſort; c'eſt par elle, qu'à l'aide d'une petite quantité de caractéres de chiffres, * (*a*) on s'aſſure avec certitude des nombres les plus innombrables.

L'art ſéduiſant de la Muſique, & de faire parler les inſtrumens muets, releve de l'Empire de cette fille du Ciel; elle nous conduit juſques dans les voûtes éternelles, ſéjour immuable de la Divinité, (*b*) elle pénétre juſqu'au plus profond ſanctuaire de la nature, (*c*) & nous rend les confidens de ſes reſſorts ſecrets. Ce n'eſt que par elle enfin que nous pouvons parvenir à la perfection; elle nous met infiniment au-deſſus des autres animaux, & ſemble nous égaler aux Dieux.

Tous ces talens que la Doctrine renferme perdent cependant tout leur prix & leur éclat; quand elle ſe trouve mêlée dans la lie des vices, elle ſe maſque d'un viſage difforme, comme le Jaſpe ſe ſalit quand il eſt plongé dans un vazeux bourbier, ou comme le ſoleil quand il eſt couvert d'une épaiſſe nuée, ou quand il s'éclipſe par l'interpoſition du corps Opaque de ſa ſœur Diane; non-ſeulement il perd ſon éclat, mais ſes influences ſont nuiſibles & dangereuſes. Il en eſt de même de la Doctrine; chez un méchant homme, elle devient ce qu'eſt une arme dangereuſe entre les mains d'un furieux, qui eſt en état de s'en ſervir à la ruïne de bien des gens, & il paroît extravaguer à meſure qu'il eſt plus ſçavant & plus méchant.

Celui-

(*b*) Ne peut-on pas dire que la MÉTAPHYSIQUE nous aproche de Dieu; celle ſur-tout à laquelle la connoiſſance de la nature a ſervi de degré?

(*c*) La PHYSIQUE nous donne une connoiſſance de la nature, qui, quoiqu'imparfaite, peut ſe réctifier par la Chimie, qui eſt la preuve de la Phyſique.

* (*a*) Par l'ALGE'BRE, & par l'ARITHME'TIQUE, on s'aſſûre des nombre les plus innombrables. On prétend que cette Sçience des Nombres étoit pouſſée, chez les anciens Egyptiens, beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. La raiſon en eſt ſimple.

Les Hébreux, auſſi-bien que les Grecs, avoient donné des valeurs à leur ALPHABETH. Exemple.

ALPHABETH GREC ET HÉBREU, OU ÉOLIQUE.

Avec la valeur des Lettres en Chiffres.

GREC.		*La valeur.*	HE'BREU, ou E'OLIQUE.			
Α, α	ἄλφα	a	1		*aleph*	
Β, β, ϐ	βῆτα	b	2		*beth*	
Γ, γ, Ϛ	γάμμα	g	3		*gimel*	
Δ, δ, ẟ	δέλτα	d	4		*daleth*	
Ε, ε	ἐ ψιλὸν	e bref	5		*hethaliquoties pro. o*	
Ζ, ζ, ϛ	ζῆτα	z, ds	6		*zétha*	
Η, η	ἦτα	ê long	7		*a. aliquoties pro.*	ῆ
Θ, ϑ, θ	θῆτα	th	8		*thet*	
Ι, ι	ἰῶτα	i voyelle	9		*iota, jod*	
Κ, κ	κάππα	K, c	{ 10 / 20 }	*denotat.*	*caph*	
Λ, λ	λάμϐδα	l	{ 11 / 30 }	*denotat.*	*lamed*	
Μ, μ	μῦ	m	{ 12 / 40 }	*denotat.*	*men*	
Ν, ν	νῦ	n	{ 13 / 50 }	*denotat.*	*nun*	
Ξ, ξ	ξῖ	x	{ 14 / 60 }	*denotat.*	*xi*	ϭκ
Ο, ο	ὀμικρὸν	o bref	{ 15 / 70 }	*denotat.*	oc.	οῦ
Π, ϖ, π	πῖ	p	{ 16 / 80 }	*denotat.*	*phé*	
Ρ, ρ	ρῶ	r	{ 17 / 100 }	*denotat.*	*reſch*	
Σ, σ, ς	σῖγμα	ſ	{ 18 / 200 }	*denotat.*	*ſamech dor.*	σαν
Τ, Ʈ, τ	ταῦ	t	{ 19 / 300 }	*denotat.*	*tau*, ou *taf*	
Υ, υ	ὐψιλὸν	u, y françois	{ 20 / 400 }	*denotat.*	*u* diſtinct de l'*u* latin, qui faiſoit *ou*	
Φ, φ	φῖ	ph	{ 21 / 500 }	*denotat.*	*fi*	
Χ, χ	χῖ	ch	{ 22 / 600 }	*denotat.*	*chet*	
Ψ, ψ	ψῖ	pſ	{ 23 / 700 }	*denotat.*	*pſ*	
Ω, ω.	ωμέγα.	ô long.	{ 24 / 800 }	*denotat.*	*oméga*, ou.	

Eſt-il étonnant, après cela, que les anciens Hébreux, en parlant & en s'écrivant, ſe familiariſaſſent avec LES NOMBRES?

Celui-là au contraire qui fait ses efforts afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes, qui respecte les droits des hommes & des Dieux, qui est en garde contre le vice, comme contre les morsures d'un Dragon tourmenté d'une faim dévorante, quand il seroit de la plus basse condition, berger, ou le plus vil esclave, fût-il de la plus crasse ignorance, il doit néanmoins être regardé avec vénération; on lui doit les loüanges les plus exquises; les hommes, & les Dieux mêmes ne sont pas en droit de le mépriser.

Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme? Il faudroit n'avoir point d'ame ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuser des éloges à celui qui respecte les choses sacrées, & qui, amateur de la justice, est incorruptible aux presens les plus prétieux & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle Idole (*a*) à laquelle tant de gens sacrifient.

Avec ces qualitez cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'autrui; il tend aux malheureux une main secourable; il s'éloigne avec horreur des infâmes; il cultive, recherche & prend soin des gens humbles; il a soin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médisante, qui n'épargne pas même les Dieux. Le cynique (*b*) lui fait horreur; il seroit fâché d'offenser qui que ce soit; il est au contraire dans une perpétuelle sollicitude de trouver l'ocasion de rendre service à tout le monde; &, ce qui met le comble à ses vertus, il est humble & modeste à tous égards.

Heureux celui qui est le modèle d'un pareil caractére, mais mille fois plus heureux encore celui qui joint à ces vertus la science. Un pareil homme est digne

(*a*) Statuë inanimée, que les anciens Payens adoroient.
(*b*) Homme satyrique, mordant; terme Allégorique pris du chien.

digne du Diadême ; il eſt autant au-deſſus des autres, que l'or eſt ſupérieur au clinquant, & le diamant préférable au verre.

Un ſçavant fait rarement des fautes, ou du moins elles ſont legéres; mais les ignorants qui n'ont aucune pudeur ſe précipitent ouvertement dans des défauts groſſiers ; c'eſt le propre de la plus ruſtique ignorance, de ſe moquer des loix les plus ſaintes, de même qu'un aveugle ne peut pas ſe garantir de tomber dans des gouffres profonds ; ſes pieds ſont chancelants, comme dans la nuit la plus obſcure, & pendant que Proſerpine (*a*) lui refuſant la lumiere, eſt endormie dans ſon lit infernal, c'eſt ainſi qu'un eſprit aveugle, qui n'eſt pas illuminé par les ſciences, ne fait nulle difficulté de ſe plonger dans le crime, par une pente qui lui eſt comme naturelle : la ſeule terreur du ſuplice eſt capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juſte que ce qui le flâte.

A quelques-uns la ſimple nature a ſervi de maître, & l'intelligence a été acordée à pluſieurs dès leur

(*a*) La ſœur d'Apollon, eſt priſe ſous différentes dénominations. Elle eſt au Ciel, regardée comme Lune ; ſur la terre, à la chaſſe & dans les bois, comme Diane ; & aux Enfers, comme Hécate. Il n'eſt qu'elle qui puiſſe être priſe ici pour Proſerpine ; & non pas la fille de Cérès, enlevée par Pluton, *Dieu des Enfers.*

Je ne peux me diſpenſer de dire ici un mot de Proſerpine, fille de Cérès ; les Poëtes feignent qu'elle fut enlevée par Pluton, Dieu des Enfers. Sa mere ne pouvant ſe paſſer de la voir, convint avec Pluton ſon mari, qu'elle paſſeroit ſix mois de l'année avec lui, & les ſix autres avec ſa mere.

Voici à peu près le ſens de cette Fable. Cérès eſt Déeſſe des Moiſſons. Elle donne la vie à Proſerpine, qui eſt la ſemence, qui demeure durant les ſix mois d'hyver dans le ſein de la terre. Elle eſt mariée à Pluton, pour marquer que c'eſt le feu centrique, ou l'archée, qui ocaſionne la végétation, & elle eſt ſix autres mois paroiſſant ſur la ſurface de la terre.

leur naiſſance; ils ont reçû par un céleſte preſent ce que d'autres n'ont apris qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente ?

On doit donc avoir quelques obligations à celui, dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réünis.

O vous! Divinitez de la double Coline, que j'ai toûjours honorées, auſquelles j'ai conſacré mes années, s'il eſt permis à de foibles mortels d'aſpirer à vos faveurs les plus précieuſes, acordez-moi des accents aſſez doux, & ſauvez mes écrits d'un mépriſable oubli, préſervez-les des fureurs de Vulcain. Le Belier, qui eſt l'entrée de nôtre Zodiaque, veut céder la place au Taureau, qui s'avance & me preſſe de paſſer au prélude d'un nouveau Chant.



LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE TAUREAU.

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIE'ME.

L'Auteur ayant à parler du ſouverain bien, démontre que c'eſt mal à propos qu'on le recherche dans les richeſſes, & il le prouve par pluſieurs raiſons. Il fait un éloge égal de la ſcience & de la vertu; & quoique l'étude des ſciences ſoit difficile au pauvre, parce que les ſoins, dont l'eſprit eſt agité dans la pauvreté, ſont des obſtacles qui s'y opoſent, auſſi-bien que l'inquiétude, cauſée par les miſéres & les néceſſitez les plus urgentes; il conclut qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on eſt égal aux Dieux, quand on poſſéde la ſcience, que de joüir de richeſſes immenſes, ſans ſçavoir & ſans vertu. Il avance que l'homme ſçavant n'a jamais péri par la faim, que le pauvre d'ailleurs a ſes plaiſirs, & que l'abondance au contraire donne de l'indifference pour toutes les voluptez.



ON Navire (*a*) a joüi dans le Port d'un aſſez long repos, il eſt tems que les Nautonniers mettent à la voile; il faut lever l'anchre; les rigueurs de l'hyver ſont adoucies; les neiges, image de la froide vieilleſſe, diſtilent

(*a*) Le Poëte enviſage ici le Chant qu'il va entreprendre comme une Mer orageuſe, ce qui fait qu'il ſe ſert du mot de NAVIRE ou de NACELLE.

diſtilent du ſommet des Montagnes, la terre eſt couverte d'une nouvelle & riante verdure, les arbres ſont ornez d'une chévelure nouvelle, la tendre Philomèle (*a*) fait réſonner les échos de ſes douces plaintes.

Les Napées, (*b*) les cheveux ornez de guirlandes & de feſtons de fleurs, ſont répanduës dans les Prairies; les Dryades (*c*) préparent leurs danſes, & les bondiſſants Satyres (*d*) recommencent leurs laſcives chanſons, dans leurs grottes tapiſſées de la mouſſe la plus tendre.

Cupidon, voltigeant comme une hyrondelle rapide, décoche de toutes parts ſes traits dorez & embraze les jeunes cœurs de ſes flâmes les plus douces.

La mer invite les mortels à parcourir ſes vaſtes campagnes; l'onde eſt tranquile, zéphire arrive du

(*a*) Progné & Philomèle étoient ſœurs; Progné, qui étoit l'aınée, épouſa Térée Roi de Thrace. Philomèle ſa ſœur fit un voyage en Thrace, pour venir la voir. Térée devint amoureux de Philomèle, la viola dans un bois, la renferma dans une petite chaumiere & lui coupa la langue. La pauvre Philomèle s'aviſa de broder ſur de la tapiſſerie des caractéres, où elle expliquoit ſes malheurs à Progné. Cette derniere diſſimula juſqu'au tems de la fête de Cérès. Elle ſe mit à la tête des Bacchantes, vint délivrer ſa ſœur, & la ramena furtivement au Palais de Térée. Enſuite elle égorgea le jeune Itis, fils de Térée ſon mari, le coupa par morceaux, & le fit manger à ſon propre pere. Après ce barbare repas, elle preſenta à Térée la tête de ſon enfant; Térée la voulant tuër eſt changé en hupe, Progné en hyrondelle, & Philomèle en roſſignol; ce qui a fait dire aux Poëtes que ce petit chantre des forêts avoit toûjours les accents plaintifs.

Integrat & Dulces triſtis Philomela querelas.

Apollodore prétend que ce fut Progné qui fut changée en roſſignol, & Philomèle en hyrondelle.

(*b*) Nymphes des Valées.

(*c*) Nymphes des Forêts.

(*d*) Hommes juſqu'à la ceinture, ayant des pieds de chévres.

du couchant & se rend à nos desirs; bannissons nos craintes, l'air est serain, & les astres Athlantides, (a) en paroissant sur nôtre horison, nous annoncent une sûre navigation.

Quelle gloire peut-on aquérir par un repos tranquile ? Jamais la nonchalance ne mérita des lauriers; ils ne sont reservez qu'au succès d'une noble entreprise. La fortune seconde le courage, & l'on voit rarement décerner à la timidité les honneurs du triomphe.

Peut-on s'épouvanter des vains aboyements des Monstres de Sylla. (b) Il est honteux que la vertu céde à de pareilles terreurs. Avançons, nous avons tardé trop long-tems, gagnons la pleine mer.

Le Roi tout-puissant, qui préside à l'Univers, qui d'un seul clin d'œil fixe le cours des astres, & donne le mouvement aux Globes lumineux, qui a créé tant d'espéces d'animaux pour habiter l'immense étenduë de la terre, qui les a multipliez de tant de façons dans les impénétrables gouffres des mers, qui leur conserve la vie dans cet immense fluide, & qui a jugé à propos que de si vastes élémens ne fussent pas privez de ces Colonies, n'a reservé la connoissance de la vérité qu'à l'homme seul,

(a) Astres, qui ne paroissent que dans le beau temps. On les a nommez Athlantides, parce qu'ils brillent du côté de l'Affrique, où se trouve le MONT-ATHLAS. C'est le nom d'un Roi de Mauritanie, sçavant Astronôme; c'est pourquoi les Poëtes ont feint qu'il portoit le Ciel sur ses épaules.

(b) Gouffre de la Mer Méditerranée, qu'on prétend avoir été une belle Nymphe. La chute des eaux de la Mer, en se précipitant dans ce Gouffre, imite des aboyements de chiens, ce qui a fait feindre aux Poëtes qu'il y avoit des Monstres Marins en cet endroit. C'est un roc dans le Détroit, apellé le FARE DE MESSINE, de la Cote de Calabre, très-dangereux aux Pilotes.

Incidit in Scillam cupiens vitare Caribdin.

ſeul, & la faculté de s'en exprimer eſt chez lui une noble diſtinction.

Les autres animaux, condamnez à un éternel ſilence, tournent du côté de la terre leurs ſtupides regards.

Ce Roi des animaux, ſeul muni de ſa raiſon, les a tous ſoûmis à ſa puiſſance; les aigles, les tygres, & les colériques lyons, ſont ſujets à ſa domination : les ſerpents armez d'un venin auſſi exalté que celui de l'hydre de Lerne, (*a*) le craignent : cette énorme maſſe, qui flote ſur les mers, la baleine, en un mot, perd ſes forces devant lui.

Quelle confuſion auroit regné ſur la terre ? Sans cette admirable ſubordination, ſes entrailles condenſées n'ayant pas reſſenti le ſoc tranchant des charuës, n'euſſent pû produire les riches dons de Cérès.

C'étoit à l'homme qu'étoit réſervé la production des loix deſtinées à la conſervation des Etats; il devoit marquer ſa reconnoiſſance aux céleſtes Divinitez, par des Temples; l'innombrable invention des arts lui étoit dûë : il eſt le fatal inventeur de ces horribles machines, (*b*) qui par leurs éclats & leur rapidité imitent la foudre, autant que par le vômiſſement des feux dont elles ſe dégorgent, & qui font voler le plomb, quoiqu'inanimé, dans des eſpaces immenſes; les tours les plus fortes, les murailles les plus élevées, ſuccombent ſous leurs efforts & ſont réduites en poudre; les mugiſſements affreux que jettent ces foudroyantes machines, imitent de loin les coups du tonnerre.

O vous! fabuleuſes Divinitez, euſſiez-vous réſiſté aux géants, (*c*) ſi quand ils vous ataquérent

(*a*) Serpent aquatique, tué par Hercules dans les marais de Lerne. (*b*) Canons.

(*c*) On feint que les Géants entaſſérent autrefois Montagnes ſur Montagnes, pour eſcalader le Ciel & en chaſſer Jupiter. Cette Fable me paroit avoir été ajuſtée ſur la Tour de Babel.

rent dans les Champs Macédoniens, ils avoient été munis d'armes aussi redoutables ? La navigation a été découverte ; on a osé traverser les mers, & l'on peut se transporter aux extrêmitez de l'Univers ; les vents même sont destinez à servir l'homme, & le transportent depuis les païs, sur lesquels le soleil jette ses premiers regards, jusqu'aux lieux où il précipite sa rapide course dans le vaste Ocean ; depuis les lieux que l'étoile du Nord éclaire, jusqu'à l'autre Pôle, qui est habité par des peuples dont la tête semble se précipiter en bas, & dont les traces des pieds (*a*) sont oposées aux nôtres.

Malgré cet esprit inventeur, malgré la fougue de son imagination, qui le fait croire issu d'une semence divine, il ne sçait pas encore, il ne veut pas sçavoir (chose étonnante ! crime horrible ! qui dévroit être expié par une hécatombe) (*b*) de quelle façon il doit vivre, & ce qu'il doit éviter ou suivre.

O ! mortels aveugles, quelles épaisses ténébres vous environnent ! O ! esprits concentrez dans le tourbillon de la folie, vous marchez dans des deserts sans trouver de route marquée.

Il a été acordé à peu de gens de connoître le chemin qui conduit au souverain bien. La science du Droit, quoique tissuë de détours & de subtilitez, ne nous enseigne rien de pareil ; l'art de chasser les maladies du corps se trouve sans effet contre cette maladie de l'esprit, & l'on consulteroit en vain le Rhéteur & le Grammairien, sans en tirer aucune connoissance.

La seule sagesse nous découvre ce grand mystére,

(*a*) Antipodes ; on a prétendu que Péquin, Capitale de la Chine, servoit à Paris d'Antipodes.

(*b*) Du mot Grec εκατομζη, ou εκατον, qui veut dire *Centum*, ce qui a fait qu'on a ainsi nommé un sacrifice de cent bœufs.

cette

cette seule vertu mérite donc à juste titre, le nom de conductrice & de maîtresse des hommes.

Si Dieu m'a donné cette vertu, & qu'avant la fin du jour les trois Sœurs ne tranchent pas le fil de mes destinées, je vais (comme je l'espére) ouvrir le temple du souverain bien: j'expliquerai par quels moyens on peut y parvenir; je sens l'étenduë de mon entreprise, le païs que je vais parcourir étant sans bornes.

La plus grande partie des hommes place cette félicité & lui donne pour tabernacle un vil coffre rempli des dons abondans de Plutus. (*a*)

D'autres, dont l'avarice est plus étenduë, voudroient posséder autant d'or que le Pactole & le Tage (*b*) en entraînent dans leurs brillantes eaux; quelques-uns placent leur chimérique félicité à posséder des champs, égaux en nombre aux cheveux qui ornent leurs têtes; d'autres s'estimeroient au comble de leurs vœux, s'ils étoient servis par un bataillon d'esclaves, ou s'ils possédoient de grands troupeaux de bœufs ou de bêtes à laine, plus nombreux mille fois que ceux que conduisoit en pâture le fameux Polyphême (*c*) dans les Pacages de la Sicile, qui surpassassent ceux d'Aristée, & plus considérables encore que ceux qu'Hercules Tyrinthien enleva des fameuses étable d'Erythée. (*d*)

D'autres portent leurs souhaits jusqu'aux fruits des

(*a*) Dieu des richesses.

(*b*) Le Pactole, fleuve de Lydie, le Tage riviere d'Espagne, dans les sables desquels on trouve quelques petites parties de Mines d'or, chariées aparemment de quelques mines où ces fleuves ont passé.

(*c*) Fils de Neptune, l'un des Cyclopes à qui Ulysses creva l'œil, si l'on en croit Virgile. Ce Cyclope étoit fort riche en bestiaux. Les offres qu'il fait à Galatée justifient de ses possessions à cet égard.

(*d*) Isle de Chypre.

des Jardins d'Alcinoüs (*a*) & des Hefpérides, (*b*) & voudroient des Palais incruftez du plus beau marbre de Numydie.

Voilà les objets ordinaires de la cupidité des hommes, ce font ceux qu'une tendre mere demande aux Dieux, par les vœux les plus ardents, pour un fils qu'elle idolâtre.

Le vulgaire imbécile croit que le fouverain bonheur confifte à poffédet ces biens avec la derniere profufion. Quelle démence ! Les hommes ignorent quels hydres font cachez fous ces fleurs aparentes, & combien ces rofes font acompagnées de mortelles épines : s'ils avoient examiné la conduite de celui qui veut devenir riche, ils auroient plaint fon fort ; de combien de foins jour & nuit fon ame n'eft-elle pas envelopée ?

Quels revers de l'inconftante fortune n'a-t'il pas à effuyer, quelle foule de penfées diverfes & fouvent opofées ne l'agitent-elles pas ? Au milieu des douceurs du repas, la barbare avarice lui porte des coups acérez, (*c*) l'apétit fenfuel femble banni des Palais des Princes ; on y quite avec une précipitation inquiette des tables, où, quoique fervies avec profufion, on n'a point de repos.

Une efpérance incertaine du plus petit gain ; le croira-

(*a*) Roi des Phæaques, dans l'Ifle qu'on nomme aujourd'hui Corfou. Ce Prince étoit fils de Naufithoüs, & petit-fils de Neptune & de Péribée. Homére fait une grande defcription des Jardins d'Alcinoüs, où croiffoient des fruits excellents, qui étoient renouvellez chaque mois de l'année, fans hyver.

(*b*) Jardins qui produifoient des Pommes d'or. Ils étoient gardez par un Dragon, qui ne dormoit point. Hercules le vainquit, pénétra dans l'intérieur de ces Jardins & cueïlla de leurs fruits, ce qui fait qu'on dépeint l'Hercules Farnèze avec trois pommes d'or dans fa main.

(*c*) Terme étimologique, pris du Grec Ἀκίς, ou Ἀκή, qui fignifie pointe ; *Acies*, Acier.

croira-t'on ! eſt cauſe de tout ce deſordre ; la nuit, diſpenſatrice du repos pour les animaux les plus imbéciles, refuſe à ces avares ſes pavots, (*a*) les yeux inquiets de celui qui veut devenir riche, ne peuvent goûter les douceurs du ſommeil ; nulle ſituation ne le rend tranquile ; il ſe roule dans un lit deſtiné au repos, avec autant d'efforts que Syſiphe (*b*) en employe à rouler ſon énorme Rocher : il eſt agité par avance de ce qu'il doit faire avant le lever de l'aurore, & de ce qui doit l'ocuper après que le ſoleil ſe ſera précipité dans le ſein de Thétis. (*c*)

Quels malheurs n'a-t'on pas à craindre pour la conſervation de ces biens, après qu'on les a aquis ! Une

(*a*) Du Pavot ſe tire l'Opium, qui eſt une larme gommeuſe qui ſort d'elle-même, ou par inciſion, de la téte d'un Pavot qui croit en Gréce, au Royaume de Cambaye, ou aux environs du Caire en Egypte. Il eſt vrai que les naturels de ce Païs nous envoyent peu de cette larme gommeuſe, qui eſt le véritable Opium, mais ſeulement le Méconium, qui eſt le ſuc, tiré, par expreſſion, de ces mémes têtes de Pavot, qu'ils laiſſent épaiſſir & l'envelopent dans des feüilles pour le tranſport. C'eſt ce qui s'apelle improprement OPIUM, duquel ſe fait le LAUDANUM, avec l'eau de pluye & l'eſprit de vin, qui le réduit en conſiſtence d'extrait. C'eſt le plus certain Somnifére qu'ait aujourd'hui la Médecine ; ce qui a fait donner par les Poëtes, à la nuit, des Pavots pour atributs.

(*b*) Syſiphe, fils d'Eole & d'Enareté, dont la punition eſt aux Enfers, de monter avec effort un Rocher au haut d'une Montagne, qui retombe ſur le champ, pour l'expiation de ſon indiſcretion, d'avoir découvert à Aſopus que c'étoit Jupiter qui avoit enlevé ſa fille Oegine. Nous nous étendrons ailleurs plus au long ſur ſon compte.

(*c*) Déeſſe de la Mer, où les anciens croyoient que le ſoleil s'alloit précipiter, avant qu'on ſe fut étendu dans les découvertes du nouveau Monde. Elle eſt connuë pour avoir donné la naiſſance à Achilles. Jupiter ne voulut jamais avoir de commerce avec elle, parce que les deſtins avoient prédit qu'il naitroit d'elle un fils qui ſeroit plus grand que ſon pere. Ce fut donc Pelée qui l'épouſa, & ce fut à leur nôce que la diſcorde jetta cette Pomme d'or fatale, qui broüilla Junon, Pallas & Vénus, & ocaſiona la ruïne de Troye.

Une maladie contagieuse & épidémique (*a*) fait périr les bêtes à laine : quel embarras pour le choix des pâturages ! Un jour d'intempérie porte un dommage irréparable aux bêtes à cornes ; un œconôme (*b*) de mauvaise foi, des Pastres (*c*) malicieux ravissent les espérances des troupeaux, les loups enlevent les tendres agneaux, espoir futur de l'agrandissement du troupeau ; le soldat effrené dans un pillage égorge les troupeaux ; murs, portes, barrieres, rien ne résiste à son avidité ; les riches moissons sont en feu, & les presents de Bachus sont ravagez par un fer destructeur ; enfin un débiteur infidéle emporte & confond dans son évasion le capital & les intérêts.

Il n'est plus de bonne foi : la crainte des hauts Dieux est bannie du milieu des hommes.

O ! Jupiter, s'écrie-t'il, qui l'auroit crû ? quel autre que moi n'auroit pas été trompé ? la probité paroissoit peinte sur le visage de ce fugitif ; de quels discours séduisants ne s'est pas servi ce trompeur ? non, la phisionomie la plus belle & l'extérieur le plus pôli ne sont pas le vrai caractére de la probité.

Il faut se consoler. J'ai, poursuit-il, des ressources sûres ; un vaisseau richement chargé m'aporte, des confins du Pôle, les plus précieuses marchandises, l'encens, l'electre, (*d*) l'odoriférente

(*a*) Qui se gagne comme la peste, la petite vérole, qui paroissent extérieurement à la peau. Ces maladies s'apellent EPIDE'MIQUES, du mot Grec Επιδεμις.

(*b*) Conducteur de maison, de Οικος, *domus*, MAISON ; & de Νόμος, *Norma*, RE'GLE ; celui qui a la conduite d'une maison.

(*c*) Bergers.

(*d*) Ambre. Il y en a de gris & de jaune ; le gris est en pâte séche, dure, legere, qui se trouve en grosses pieces, flotantes sur les eaux, en plusieurs endroits de l'Ocean.

rente canelle, & tout ce que produit l'Arabie-Heureuſe : les étoffes les plus précieuſes de l'Inde vont enfin réparer mes pertes. Si pour comble de malheurs ce vaiſſeau alloit périr ; s'il étoit précipité dans les gouffres dévorans de Sylla, ou qu'il fut briſé contre les rochers du Promontoire Capharée, (*a*) à ce coup ma maiſon retentiroit de mes cris ; je me baignerois de mes larmes ; je ne rougirois pas de reſſembler à une femme, par les démonſtrations extérieures que je donnerois de mon deſeſpoir.

Mais non, graces aux Dieux, tant que je vivrai, je ne manquerai pas de richeſſes ; le commerce du froment étant incertain, j'achéterai des olives, je ferai labourer un champ & l'enſemencerai ; j'en recuëillerai la moiſſon, je ferai conſtruire une maiſon & planter des vignes. J'acheterai ceci, je vendrai cela ; je reçevrai tel payement, & m'aquiterai.

Telle eſt une nombreuſe aſſemblée, les yeux fixez ſur un Théâtre, & dont les flots tumultueux, pouſſez avec effort les uns ſur les autres, ſemblent ſe replier ſur eux-mêmes ; chaque particulier eſt affecté de paſſions differentes & d'atitudes diverſes ; l'un aplaudit, l'autre frape du pied ; la joye, le chagrin, la crainte, l'eſpérance, la colére, enfin toutes les paſſions ſe ſuccédent avec une continuelle alternative ; la mer n'eſt pas plus agitée, quand elle eſt livrée aux haleines des vents, que

cean. On prétend que ce n'eſt autre choſe qu'un miel conſolidé & endurci, qui tombe des roches qui ſont au bord de la mer, dans leſquelles les Abeilles font leur miel. C'eſt la mer ou le ſoleil qui le durcit, & lui donne ſa derniere élaboration. Quelques-uns regardent l'ambre comme une gomme minérale.

(*a*) Montagne d'Eubée, qui fait un Promontoire.

que n'eſt ce riche. C'eſt un véritable Ixion, (a) épris d'amour pour une fantaſtique nuée, dont le honteux acouplement donna la naiſſance aux difformes Centaures.

Jupiter, Pere & Roi des Dieux, a ordonné qu'en expiation de ce crime, il ſeroit pour jamais fixement ataché à une rouë, dont les rais ſont des ſerpens, & il eſt perpétuellement tourmenté par ſa volubile viciſſitude.

Qu'eſt-ce que les richeſſes? peut-on mieux repreſenter leur inconſtance, qu'en les comparant à une nuée qui diſparoit, change de forme & ſe diſſipe en fumée, ſi-tôt qu'elle reçoit la ſecouſſe d'un vent du Nord? Ne croit-on pas quelquefois y aperçevoir des formes humaines? Qui a-t'il de plus ſéduiſant que le premier aſpect du riche? mais hélas! on n'eſt a portée de juger de ſon bonheur qu'après qu'on ne le poſſéde plus; ce n'eſt qu'après la mort qu'on peut aſſûrer qu'on a été heureux. C'eſt un beau tableau, dont le revers eſt hydeux.

La fortune roule l'homme par un continuel mouvement. Les ſerpents repreſentent les inquiétudes, dont il eſt ſans ceſſe agité & qui lui rongent les entrailles. De deux choſes l'une, ou le riche connoît le prix de ce qu'il poſſéde, ou il n'en eſt pas perſuadé; s'il n'en eſt pas perſuadé, à quoi lui ſervent ſes treſors? il n'en peut reçevoir ni bonne ni mauvaiſe impreſſion: le voilà de niveau avec celui qui ne poſſéde rien.

S'il connoît au contraire ce qui lui apartient, ou il en aime la poſſeſſion, ou bien elle ne le touche pas; s'il n'en eſt pas touché, dequoi lui ſert cette poſſeſ-

(a) Il fit mourir avec barbarie ſa femme Déé, fille de Déjonée, qu'il avoit épouſé, & voulut embraſſer Junon. Jupiter lui ſubſtitua une nuée, duquel acouplement naquirent les Centaures, en punition dequoi il fut condamné à être éternellement tourné ſur une roue.

possession ? & quel plaisir peut-il ressentir d'une chose qui lui est indifferente & à laquelle il n'est pas plus sensible qu'un homme qui ne boit point de vin, le seroit à une grande quantié de cette liqueur ?

Si le riche au contraire est sensible à son prétendu bonheur, il donne tous ses soins à le conserver : pour y parvenir, quelle inquiétude, quel travail, quelle sollicitude ne ressent-il pas, par la crainte prévoïante de tous les accidents qui peuvent arriver aux biens périssables qu'il posséde ? Il est à la torture ; si quelque partie dépérit, quoiqu'il faille de nécessité que cela arrive, puisque rien ne peut demeurer long-tems dans un état constant, ses pertes seront d'autant plus fréquentes, que ses possessions seront plus étenduës ; par conséquent ses soins & ses inquiétudes augmentent à mesure qu'il devient plus en état de faire des pertes.

Pour peu d'ailleurs qu'on veüille envisager combien sont fréquents les dangers qu'on peut essuyer sur la mer, quels périls ne rencontre-t'on pas sur terre, si on veut augmenter son patrimoine, tant de la part des brigans, habitans-vagabons des forêts, que des Pirates, qui proscrits de tous lieux policez, n'ont d'autre domicile que les immenses mers ?

On sera mille fois échapé ; on est pris à la fin ! Sort affreux ! de cruels assassins livrent le cadavre du malheureux, qu'ils auront massacré, à la voracité des bêtes féroces ou des oyseaux carnassiers, ou l'on tombe dans un dur & honteux esclavage.

Celui-là, dont la téméraire audace l'aura tiré de ces dangers, n'a eu d'autre vûë, en aquérant des richesses, que celle d'être servi ou de commander.

Combien la qualité de maître va-t'elle lui couter ? A peine est-il en sûreté à sa table ; dans son lit même, n'a-t'il pas à craindre le poison ? La main

main impie d'un esclave avide le surprend endormi & met fin, par sa mort, à ses inquiétudes.

C'est ordinairement la brebis la plus grasse qu'on choisit pour l'immoler, & c'est le plus bel arbre qu'on dépoüille de ses fruits; c'est au vin le plus doux que les abeilles & les autres insectes s'atachent; ainsi celui qui a reçû du destin le plus de faveurs, a le plus de dangers & d'embûches à craindre.

Qu'on se rapelle l'histoire du Tyran de Syracuse, (*a*) & qu'on admire l'adresse dont il se servit pour sa sûreté. On le congratuloit sur sa félicité. On lui disoit, vous êtes bon, rien ne manque à vôtre bonheur; les boissons délicieuses, les metz exquis & succulents vous nourrissent; vous avez des esclaves sans nombre, le Sceptre enfin & le Diadême, qui sont l'objet de tant de souhaits, les perles, l'or, rien négale vôtre abondance.

Ah! répondit ce Prince, *vous ne voyez donc pas que ma tête à chaque instant est menacée de la chûte de cette épée, qui n'est suspenduë qu'à un crin délié? les richesses ont toûjours été la proye de l'envie, & la plus noire jalousie n'est ocupée qu'à détruire le meilleur & le plus heureux.*

A ce prix, infortunez mortels, recherchez l'or, livrez vos cœurs aux cuisants éguillons des furies, afin de parvenir à vous précipiter avec plus de vîtesse dans les marais du Styx. (*b*) La ridicule folie de Mydas, qui reçût de Bachus le don de ce trompeur métal, doit vous servir d'exemple; c'étoit avec justice qu'Apollon lui mit des oreilles d'âne; ce malheureux ne tarda pas à se repentir de la priére inconsidérée qu'il avoit faite aux Dieux, qui lui acordérent que tout ce qu'il toucheroit seroit converti en or.

(*a*) Ville de Cicile; Isle qui semble être poussée dans la Mer par l'Italie, qui est faite comme une botte, qui paroît la chasser du pied. Elle est recommandable pour avoir été la patrie d'Archimédes.

(*b*) L'un des Fleuves des Enfers, qui coule & soudit d'un Rocher.

or. Il implora leur clémence par des vœux contraires, après qu'il eut reſſenti que l'indiſcrétion de ſon ſouhait l'expoſoit à périr par la faim.

Un ſort pareil menace les avares, d'autant plus malheureux, qu'ils poſſédent davantage, & que leurs beſoins augmentent à proportion qu'ils acumulent de plus grandes richeſſes.

Ils ſont autant de Tantales, brûlez de la ſoif la plus ardente au milieu des torrents. Malheureux que vous êtes, ſi l'abondance même étoit ſoûmiſe à vos volontez, & qu'elle prit à tâche de combler vos deſirs, lequel choiſiriez-vous du néceſſaire ou du ſuperflu ? Le dernier nuit, & le premier ſe poſſéde aiſément.

La nature nous a conſtituez de façon, que nous ſommes plus tranquiles à meſure que nous ſçavons mieux nous contenter de peu, & c'eſt aller contre ſes ordres que d'étendre ſes deſirs au-delà de la modération.

La table d'un riche eſt couverte de la dépoüille onéreuſe des forêts & des mers ; toute eſpéce de volatilles, tout genre de quadrupédes, & mille poiſſons divers viennent s'y placer par l'art magique des richeſſes. Les vins les plus exquis de Falcône, & ceux des plus riches côteaux, ſont prodiguez pour étancher ſa ſoif. Je tombe dans l'étonnement, & je demande ſi ce gouffre va engloutir tant de metz ? cela eſt contre la vrai-ſemblance ; quand il en auroit le deſir, il ſeroit dans l'impoſſibilité de le faire : ſi la nature bien-faiſante n'avoit pas mis des bornes à ſa cupidité, l'eſtomach ne pouvant ſoutenir une ſi grande abondance de nourritures, il en ſeroit ſuffoqué, & il iroit au tombeau plus que raſſaſié, acompagné d'une troupe d'eſclaves rugiſſans. (*a*) Ce

(*a*) C'étoit la coûtume parmi les Romains de faire acompagner le cadavre d'un grand Seigneur par un grand nombre d'eſclaves, qui le conduiſoient au bucher. Certains peuples mêmes ont pouſſé la manie juſqu'à faire brûler vifs ces malheureux avec le corps de leur Maître.

Ce n'eſt qu'à l'intempérance & au trop de nourriture que les diſciples d'Eſculape (*a*) doivent le beſoin qu'on a d'eux ; c'eſt ce qui cauſe les vomiſſements & nous précipite dans la plus ſale crapule ; c'eſt de-là que ſont produites les fiévres de tant de ſortes d'eſpéces ; c'eſt enfin du peu de ſobriété que nos membres perclus nous deviennent inutiles.

Qui ne ſçait pas que l'intempérance eſt la cauſe de toutes les maladies, & que les dons de Bachus pris ſans modération, irritent les eſprits & augmentent, au lieu d'étancher la ſoif dans nos entrailles ? la tempérance au contraire fait qu'on n'uſe que de peu de choſes au milieu même de l'abondance ; c'eſt par ce moyen qu'avant le tems on n'abrége point le cours de ſa vie, en imitant par une modération volontaire, la modération forcée du pauvre ; l'on ſera donc content de porter comme lui un vétement ſimple.

Que ſert au riche d'être vêtu des habits les plus brillants, de la pourpre, & de la broderie, de porter une chemiſe du plus fin lin, les martres, &

(*a*) Fils d'Apollon & de Coronis, a été le plus célébre Médecin de l'antiquité. Il peut même être regardé comme le premier qui ſe ſoit melé avec dignité de cet art. Les Poëtes ont feint qu'Eſculape étoit fils d'Apollon, qui, comme Phœbus, eſt Dieu de la lumiere & du jour, parce que c'eſt le ſoleil qui fait croître les Plantes médicinales, auſſi-bien que toutes les autres productions de la nature. Ils font Eſculape fils de ce Dieu, pour déſigner qu'il faut néceſſairement qu'un Médecin ſoit grand Phyſicien avant de profeſſer la Médecine, qu'il connoiſſe les trois Familles de la Nature, les MÉTAUX, VÉGÉTAUX, & ANIMAUX, & qu'il s'aplique ſur-tout à la découverte du principe général de toutes ces productions, dont le célébre Hermès Triſmégiſte, nous parle, ſous le nom de principe ou Mercure univerſel, ſuſceptible d'identification à tous les Eſtres, & capable de changer de modification aux différentes matiéres dans leſquelles il ſe rencontre, & avec leſquelles il s'aſſimile.

& les peaux d'animaux habitans du Nord ; en un mot les fourûres les plus précieuses ; les joyaux, les colliers de grand prix, destinez à parer la gorge des femmes, garantissent-ils mieux du froid qu'une laine grossiére ? Une toille simple ne deffend-elle pas aussi-bien des ardeurs du soleil, quand il est au Signe du Lyon (*a*) & de la Canicule, que les habits de soye les plus déliez.

Ah ! celui qui est orné de vêtemens somptueux, m'allez-vous dire, s'atire le respect ; il s'épargne la peine de saluër ; il croit assez faire, de payer d'une legére inclination de tête celui dont il est abordé.

Le peuple, me dira-t'on, se leve sur son passage ; on l'estime issu d'une race auguste. On pousse la crédulité jusqu'à le croire bon, prudent & digne des honneurs qu'on lui rend ; on se croiroit injuste si on ne l'aimoit pas ; on est sur ses gardes, au contraire, & on n'a nulle confiance en celui qui est mal vêtu ; une troupe insolente lui impute, en raillant, l'impression que les tems ont fait sur ses habits ; eut-il (continuera-t'on) en partage toute l'éloquence qu'Arpinas s'aquit dans toute l'Italie, quand la douce persuasion s'épancheroit de ses lévres, comme de celles de ce fameux Orateur, (*b*) qui, quoiqu'il dût sa naissance à un simple artisan, fit jadis l'admiration de la sçavante Gréce ;

(*a*) Mois de Juillet.

(*b*) Démosthéne, célébre Orateur d'Athénes, fils d'un homme du même nom, & de Cléobule. Il fit connoitre les talents qu'il avoit pour l'éloquence à l'âge de 17. ans, en plaidant contre ses Tuteurs, & les ayant fait condamner à lui restituër 30. talents, dont il ne voulut pas être payé. Il suça du poison, qu'il avoit dans une plume, quand Archias vint pour le prendre dans l'Isle de Célauria, de la part d'Antipater, héritier de la haïne de Philippes & d'Aléxandre, contre les Athéniens, & contre les Orateurs, qui avoient déclamé contre ces Princes.

Gréce ; l'art des vers lui fût-il aussi familier qu'il coûtoit peu au fameux Virgile, (*a*) pût-il former des chants & des concerts aussi doux que ceux du fameux Homére le Lydien, (*b*) vous n'avez pas encore ce qu'il faut, lui dira-t'on, pour mettre vos talents en évidence ; vous êtes méprisé, sans examen, & l'on vous laisse inconnu dans les dernieres places ; l'une & l'autre Vénus enfin ne vous sont pas favorables.

Tant de beaux vétemens en imposent, comme s'il étoient toûjours destinez à couvrir la vertu ; si vous ne portez cette décoration extérieure, on infére mal de vos mœurs ; on vous refuse les égards & même le respect réciproque, que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'on ne peut pas même refuser au plus vil des esclaves ; vous perdez vôtre gloire, vous tombez dans le mépris ; jusqu'aux animaux, qu'on destine à la garde des Palais, semblent infectez de cette contagieuse mode & vous font ressentir l'impression que fait sur eux vôtre mauvaise mine.

Un domestique même, que vous aurez élevé dès l'enfance, s'il vous voit mal vétu, par avarice, inférera de ce principe tous les autres vices ; il vous acusera de cruauté, d'orgueïl, d'être sujet à l'yvresse & de manquer d'esprit.

(*a*) Fils d'un Potier d'Audes, dans le territoire de Mantouë. Il composa ses Eglogues a l'imitation de Théocrite ; ses Géorgiques à l'imitation d'Hésiode, & son Enéide à l'imitation d'Homére. Il mourut à 52. ans, & fut enterré à Naples. Voici son Epitaphe.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet tunc Parthenope, cecini pascua, rura duces.

(*b*) Poëte Grec, de son vrai nom apellé MELESIGENT. On prétend qu'il ne prit celui d'Homére, que parce qu'il devint aveugle. On croit qu'il fut si mal pourvû des biens de la fortune, qu'il fut obligé de mendier son pain. Il est Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée. On n'a rien de certain sur sa patrie, puisque sept Villes se sont fait honneur de lui avoir donné la naissance.

Pourquoi, fortune injuste, s'écriera-t'il, ne m'avez vous pas donné un autre Maître ? Me faudra-t'il long-tems encore porter les fers de celui-ci?

Que de gens enlevent l'estime publique, qui n'ont pû se sauver d'être méprisez dans leur domestique.

Il n'en faut pas douter, si vous êtes courageux, juste, prudent, modeste, & que ces vertus soient couronnées par une grande science, quelque habit que vous portiez vous serez respecté, & personne, s'il est sensé, ne sera en droit de vous mépriser.

Vous donc qui êtes avides de réputation & de loüanges & qui cherchez à aquérir l'amitié, suivez les traces de la vertu, & vous éloignez de celles des vices; soyez sur vos gardes, pour ne point donner de prise à la censure; ne faites rien qui puisse vous faire rougir; la vertu a cela de propre, qu'elle se fait respecter même par ses ennemis, sur-tout quand elle est sans tache; mais quel est celui qui peut ateindre à ce haut degré de perfection ? Quel est celui qui quelquefois ne s'écarte pas de ses traces & qui suit scrupuleusement ce raboteux sentier ? Personne n'étant parfait, celui-là est censé le meilleur, qui péche le moins & le plus rarement; un maintien modeste, des discours pôlis, font les frais extérieurs du gain de cette estime; la parole est une divinité à qui on rend une sorte de culte; le sage a par elle une force admirable; il commande & se rend maître de l'esprit & des passions; ces choses établissent une réputation plus sûre que les habillements; n'allez pas sur-tout, épris des beautez du visage d'un enfant, vous livrer à cet infâme penchant. (*a*)

Un tel amour est un crime que le sage doit fuïr; car les enfans ne sont capables ni d'esprit ni de raisonnement, ni de discretion. Ah! périsse

(*a*) Ces préceptes sont plus d'usage en Italie, qu'en ce païs, plus septentrional.

risse quiconque ressent des flâmes si déraisonnables. Si les charmes d'une jolie personne ont sçû vous engager ; c'est un malheur qui vous conduit, si elle est vertueuse, à vous soûmettre aux loix du mariage ; si au contraire elle est Prétresse de Vénus, vous trouverez l'Abesse de ce Temple sur vôtre chemin. Quelle démence de se mettre dans le cas de desirer & d'espérer ce qu'on nous refuse, tandis que cette maladie n'est pas assez incurable pour que la raison n'y aporte pas un prompt remede ! Les richesses sont desirables, afin qu'on soit plus en état d'aquérir la vertu ; les leçons ne s'aquiérent que par elles ; car il est de necessité de donner des honoraires aux savants : une bibliotéque coûte, & il faut consacrer la plus grande partie de son tems à l'étude ; ce qu'on ne peut faire, quand une pressante pauvreté nous entraîne à des soins plus urgents & qu'on est obligé de se livrer à des affaires qui ne satisfont pas. Qu'il est difficile, & que peu de gens sont favorisez des Dieux au point de pouvoir s'élever d'un état rempant au comble de la vertu ; & qu'il est rare de voir les honneurs atribuez à celui qui sçait suporter la pauvreté avec grandeur !

On doit avouër que des jours, passez dans cet état, sont une mort perpétuelle. Quel mépris n'a-t'on pas à essuyer, si l'esprit ne goûte pas quelquefois une innocente volupté, & qu'il soit dans une agitation continuelle par des inquiétudes toûjours nouvelles & toûjours renaissantes ? Ne marcher enfin que sur les traces de la douleur, il vaut mille fois mieux traverser les marais du Styx & se livrer soi-même en pâture à Cerbére. (*a*) Quoi, jamais

(*a*) Chien à triple tête, gardien des Enfers. Quelques personnes se sont imaginé que ces trois têtes désignoient le passé, le present, & l'avenir. On feint qu'il fut ataché par Hercules, pour marquer que les actions héroïques surmontent les âges & les tems, *Vivit post funera virtus.*

jamais ne pouvoir joüir d'un instant de prospérité, jamais ne goûter les délices d'une douce joye ! Car en effet, quels plaisirs, quelles consolations peut goûter le pauvre, qui ressent les plus pressants besoins. La nourriture, les habits, le logement, tout lui manque, à peine peut-il vivre : de quelle façon peut-il parvenir à goûter les douceurs de la vie ? C'est au seul riche qu'apartient cet état tranquile ; il abonde en toutes choses & il est en état d'ateindre à tout ce qu'il desire ; de tout tems rien n'a résisté à la force impérieuse des richesses ; elles sçavent aplanir les montagnes, élever les valées ; & ce n'est que par elles que les grands goûtent les plaisirs.

Les chasses, de toutes espéces, dans lesquelles les cerfs les plus vîtes, les chévreüils les plus agiles, les renards les plus rusez, les liévres les plus timides, cédent à la course des chiens ; on choisit du vol ou de la pêche ; à ces plaisirs succédent ceux de Vénus.

Comus (*a*) presente les viandes les plus exquises ; Bachus verse à pleines coupes les vins délicieux ; l'oisiveté, les jeux sont au commandement du riche ; les Spectacles, & la Musique enfin couronnent ses plaisirs ; il posséde tout, & le doit à ses richesses.

Hélas ! on peut aisément se passer de ces grands avantages : celui qui brûle du desir de sçavoir peut aisément se priver de ces trompeuses faveurs ; s'il est ferme dans sa résolution, il vaincra les obstacles qui se presentent dans l'épineux sentier de la science ; un homme dans ces sentimens, quoique dépourvû de moyens pour parvenir au but qu'il se propose, tire parti de toutes ses ressources ; il engage maison, terre, meubles, rien enfin ne l'arrête : mais, va-t'on m'alléguer, dequoi vivra-t'il

(*b*) Dieu des Festins & de la bonne chére.

t'il après ? il va être réduit à une affreuse mandicité. Ne vaut-il pas mieux être pauvre, quand la science semble nous égaler aux Dieux, que de posséder sans elle les trésors des Rois de Perse. Ce n'est pas au jugement du vulgaire qu'il faut s'en tenir à cet égard ; on ne le trouveroit pas favoriser ce sentiment ; mais qui peut ignorer que ce même vulgaire n'a que des sensations aussi bornées que l'animal le plus imbécile, & que la connoissance du vrai lui est absolument étrangere ? C'est pour vous, ô Sages, que je parle ; souvenez-vous de ces préceptes ; rien n'est permanent que la solide vertu ; les richesses, la beauté, la force, les honneurs, tout périt, la seule vertu n'a point de fin ; sur elle seule les revers d'une inconstante fortune n'ont point de droits, & jamais elle ne fut soûmise à l'empire des tems.

Non, je n'ai jamais vû (& je ne le peux croire) qu'un sçavant soit péri par la faim ; je n'estime même pas possible qu'il ait été réduit à l'affreux état de mandier : sa vertu pare les coups que veut lui porter une fortune ennemie ; la doctrine enfin ne permet pas que ses nourrissons soient long-tems assujettis aux revers de cette capricieuse rivalle ; elle leur fournit, au milieu même du naufrage, des secours inopinez, & les conduit à la nage au milieu des flots les plus irritez.

Avec la vertu on parcourt les deserts de l'Arabie ; (*a*) on n'est pas étranger chez les Ethiopiens basannez : (*b*) les barbares les plus cruels,

(*a*) Arabie Pétrée, qu'on croit être le lieu où habitérent pendant 40. ans les Israélites, & où ils furent nourris par la Manne. C'est-là que sont scituez les Monts de Sinaï & d'Oreb.

(*b*) On feroit un volume de la relation de l'Ethyopie, de la Basse-Ethyopie sur-tout. Cette contrée est dans l'Affrique, dont la pointe forme les Caps Négre & de Bonne-Espérance. Ce dernier est le plus fameux Promontoire du monde. C'est-là que les Vaisseaux, qu'on envoye aux Indes, viennent

cruels, (*a*) les Indiens, (*b*) tous semblent la respecter; ce n'est qu'avec son secours qu'on est en état de faire tête à la fortune, & de parvenir à un triomphe assuré après un combat douteux.

Que les dépenses cessent donc d'effrayer & qu'on n'épargne rien pour l'aquérir. S'il arrivoit qu'une fortune barbare nous eut refusé tous moyens de devenir sçavans, soyons bons, nous sommes assez heureux.

Qu'on fasse ses efforts pour joüir du moins de la conversation des sçavans, & qu'on mette à profit les paroles qu'ils laissent échaper; laissez aux riches le soin d'en recueïllir davantage, s'ils le peuvent, & suportez vôtre calamité d'un visage serein.

Si

---

viennent moüiller, se rafraichir & passer la mauvaise saison. Le Cap de Bonne-Esperance apartient aux Hollandois. Il produit les plus beaux fruits du monde. Il y a des Mines de toutes especes. Les originaires de ce païs sont noirs ou très-basannez. Ils n'ont d'autres ornements que des boyaux de bêtes qu'ils tuënt, dont ils s'entortillent le col, les bras, les jambes, & tout le corps; ce qui fait que ces peuples ont une odeur insuportable. Ils couchent dans les campagnes, avec les betes féroces, comme lyons, tygres, &c. qui leur font rarement du mal, & qui dévoreroient les Européens. On les apelle communément CAFFRES, ou HOTENTOTA. Ces misérables font leurs meilleurs repas de charognes. Tout ce païs est partagé par la Ligne Equinoctiale.

(*a*) Autre païs d'Affrique, le long de la Méditerranée, où est scitué le Royaume de Fez, qui fait face a Cadix en Espagne, & qui en est séparé par ce qu'on apelle le Détroit de Gilbraltar. Alger, Tunis & Tripoli, sont gouvernez par des Beys, qui sont tributaires du Sultan des Turcs. C'est ce que nous apellons Echelles du Levant; & c'est où les Mathurins vont racheter les Captifs. Ce Païs étoit la Lybie des anciens.

(*b*) L'Inde prend son nom du fleuve *Indus*; & c'est une des plus grandes Contrées du monde. Presque tous les Géographes, comme Baudrand, de Fer, de l'Isle, & autres, en donnent d'éxactes descriptions. Je me contente de dire en abregé que le fleuve *Indus*, qui lui donne son nom, prend sa source d'une Montagne qui fait partie du Caucase.

Si par malheur vôtre tempéramment vous entraîne aux plaisirs, vous êtes perdu sans ressource; vous êtes dévoré de la cupidité des richesses. Pour les satisfaire, & pour vous guérir, écoutez les conseils salutaires de la raison; voici comme elle s'exprime.

La volupté est pernicieuse, elle ôte le jugement, elle émousse l'esprit, elle est l'antagoniste de la vertu, le poison des mœurs & la nourriture des vices; elle affoiblit le corps, débilite les organes, détruit les sensations les plus délicates, & toûjours suivie de l'amertume, elle entraîne à sa suite tous les maux.

Tenez-vous-en à cet Oracle & le regardez comme infaillible; tout bien considéré, le pauvre n'a-t'il pas ses plaisirs, qui sont peut-être plus sensibles? Les divertissements flâtent davantage, quand on en joüit plus rarement, & le plaisir est d'autant plus aimable, qu'il est plus atendu & qu'il est moins souvent à nôtre portée; c'est ainsi que les viandes doivent être assaisonnées par l'apétit, & le repos préparé par le travail, la soif rend délicieuse la boisson la plus commune, & le feu n'a jamais tant de charmes qu'après qu'on a ressenti le froid; le passage d'un trop grand chaud à un froid modéré, fait par la même raison un plaisir infini. Vénus redouble de charmes quand elle succéde à la continence; tout enfin puise de nouvelles forces dans ce qui lui est contraire.

Le riche ne veut rien souffrir, acoûtumé qu'il est à un fluide de délices dans lequel il semble nager; il est obligé de chercher hors de chez lui, par caprice, les viandes les plus grossieres, & de les faire succéder aux mets les plus exquis, qui lui sont devenus insipides pour en avoir fait un trop fréquent usage; rien par conséquent n'est doux qu'il n'ait son amertume & parvient tôt ou tard à lasser par l'usage trop souvent répété.

Les

Les choſes qui nous ſont étrangeres, difficiles ou défenduës, ont toûjours eu ſur nos ſens un privilége aſſuré, & elles ont toûjours remporté des avantages certains ſur les choſes permiſes; ce ne ſont donc pas par conſéquent les êtres qui nous ſatisfont par eux-mêmes, mais bien plûtôt le deſir que nous en reſſentons; & c'eſt chez nous & non chez eux que ſe trouve la ſource de nos contentements.

Tout ce qui plaît a des prérogatives certaines pour être aimable. Ce n'eſt pas aux viandes exquiſes qu'on preſente à un malade, qu'il faut s'en prendre s'il ne les goûte pas; elles ont leur goût ordinaire; mais plûtôt à la fiévre qui lui a enlevé l'apétit; il en eſt de même d'un vin délicieux qu'on preſenteroit à celui qui n'en boit pas.

De-là naiſſent les differents ſentimens pour les différents mets: la Muſique, le jeu, les ruelles; chaque amuſement enfin a ſes ſectateurs: dans l'amour même il y a pluſieurs claſſes; l'un recherche avec avidité la Vénus Antiphyſique, (*a*) l'autre convoite les charmes naiſſants d'une jeune beauté, à laquelle un troiſiéme préfére des atraits agoniſans, & s'imagine trouver dans des reſtes, qui lui paroiſſent précieux, d'inimitables nouveautez.

C'eſt dans l'ame même qu'eſt le treſor des plaiſirs, & non dans les objets qu'on ſe propoſe: par cette même raiſon le pauvre en eſt capable comme le riche; ſi le premier peut être plus ſatisfait du peu, que le dernier n'eſt content du ſuperflu, ſouvent le riche aquiert à grands frais ce qui ne coute rien au pauvre: le frugal repas d'un

(*a*) Terme compoſé des deux mots Grecs, ἀντι, & de φύσις. *Gigno φύσις Natura*, nature contre nature. Crime qui a atiré le feu du Ciel ſur Sodóme & Gomorrhe.

d'un matelot ou d'un bucheron l'emporte de bien loin sur les festins des Rois ; la seule volupté qui soit permise, est celle qui ne porte pas de préjudice & qui ne s'écarte jamais des régles des bonnes mœurs.

On n'est donc heureux qu'à proportion qu'on souhaite moins & qu'on sçait soûmettre ses desirs à ses facultez ; par ce moyen on ne risque point d'être trompé par de vaines espérances, & l'on s'épargne les cruels soucis qui acompagnent toûjours les souhaits illimitez.

C'est par ce frein qu'on parvient à mépriser les richesses, dont nous n'avons besoin qu'autant que nos desirs sont sans bornes, & que nous ne sçavons pas nous renfermer dans l'étroite sphére de la médiocrité.

Le bonheur consiste à se contenter de peu & même de ce qu'on a : quand on s'écarte de cette route, rien n'est sacré. La prospérité est mere de l'orgueïl : elle nous fait mépriser les hommes : elle nous amôlit & nous arrache des devoirs indispensables, dont nous sommes tenus envers les Dieux.

La vertu incompatible est forcée de nous abandonner ; car en effet, qu'est-il de plus rare qu'un riche vertueux ?

O ! loüable & desirable pauvreté. O ! present des Dieux, dont on ne connoît pas le mérite ; c'est vous qui êtes gardienne de la vertu, l'assûré rempart de la pudeur, l'obstacle de la luxure & la sûreté de la vie. Ce n'est qu'à vous qu'il est permis de mépriser une fortune contraire, de braver la fureur des vents & la rage des vagues insensées. Vous vous tenez à couvert sous le chaume rustique & ne perdez jamais de vûë le rivage ; les éclats du tonnerre frapent toûjours les sommets des montagnes les plus élevées, & les plus grands ormes sont les plus exposez aux secousses des vents.

Une condition médiocre n'est pas sujette aux grands revers, & rarement la foudre tombe-t'elle dans les vallées : les petites herbes restent immobiles au milieu d'une forêt agitée, & joüissent d'une paix tranquile à l'abri des pins les plus orgueïlleux.

Anaxagore, (*a*) Démocrite, (*b*) & tant d'autres, dont la sagesse a éclaté dans l'Univers, ont eu pour l'or & l'argent un généreux mépris : ils avoient senti de quels maux les richesses sont inséparables : ils ont trouvé le parfait bien dans ce qui est exempt d'inquiétudes, & ils ont évité par cette conduite d'être entraînez dans le gouffre où le vulgaire se précipite.

Fabricius, (*c*) Caton, (*d*) Curius * (*e*) avoient-ils

(*a*) Philosophe, fils d'Eubule, natif de la Ville de Clazoméne ; son systhéme à pû donner lieu à celui de Descartes, au sujet des atômes. Il pensoit que la Lune étoit habitée. C'est peut-être lui qui a été cause que le célébre M. de Fontenelle nous a donné sa *Pluralité des Mondes*. Bon mot de ce Philosophe.

On lui reprochoit de mépriser sa patrie. Il répondit, en montrant le Ciel, qu'il l'estimoit infiniment. Il n'admettoit qu'une Divinité, ce qui de son tems lui atira sans doute bien de pieux ennemis. Il a eu l'honneur d'avoir parmi ses disciples, Socrate le Philosophe, Euripide le Poëte Tragique, & Pericles, grand Capitaine Athénien & bon Orateur. On peut dire de lui ce qu'on a dit du grand Condé ; Anaxagore eut trois célébres disciples, & le grand Condé eut trois de ses Pages qui devinrent Maréchaux de France.

(*b*) Philosophe natif d'Abdére, & grand voyageur. Il pénétra jusques dans les Indes, pour y consulter les Gymnosophistes qui étoient nuds. Il rioit de toutes les folies des hommes ; en cela contraire à Héraclite, qui pleuroit de desespoir. Gymnosophiste est tiré des mots Grecs γυμνός, *Nudus*, nud, & de σοφός, *Sapiens*, Sage nud.

(*c*) Il fut plusieurs fois Consul, & méprisa si fort les richesses, que le Sénat de Rome fut obligé de pourvoir aux frais de ses funérailles.

(*d*) Il paroît que le Poëte veut parler ici de Caton le Censeur

ils les mêmes passions, que ressent le commun des hommes ignorants? Repassez dans vôtre mémoire ces grands modèles; c'est par de pareils exemples que vous trouverez les biens parfaits. Combien de fois Quintius a-t'il porté au Capitole les Enseignes ennemies? Quelle violence ne falloit-il pas lui faire pour l'arracher de la charuë & lui presenter les faisceaux du Consulat & le commandement des armées? Il leur préféroit le hoïau rustique; une simple cabanne renfermoit ces grands hommes, & les fruits les plus grossiers étoient leur nourriture.

Les délices & les Palais semblent ne produire aujourd'hui que des embrions (*a*) ou des hommes effeminez.

Ecoutez donc, mortels, & sortez des épaisses ténébres dont vous êtes environnez; déssillez vos yeux, fixez vos regards, découvrez le précipice où vous conduit vôtre aveuglement.

Vous êtes semblables aux Dieux par la raison, c'est à elle que vous devez l'Empire du monde; que ce soit donc elle & non l'erreur qui vous conduise. Proposez-vous une fin dans vos entreprises, que les mets, capables d'apaiser la faim, vous satisfassent;

Censeur, & non pas de Caton d'Utique, neveu du premier, atendu que le Censeur a marqué une grande oposition au luxe. On lui attribuë trois bons mots. Il disoit qu'il se repentoit de trois choses, d'avoir dit son secret à sa femme, d'avoir passé un jour de sa vie sans rien aprendre, & d'avoir voyagé par eau, quand il l'auroit pû faire par terre.

* (*e*) C'est celui, surnommé Dentatus. Il fut trouvé par les Ambassadeurs des Samnites, qu'il cuisoit pour sa nourriture des raves dans un pot de terre, après avoir eu les honneurs du triomphe.

(*a*) Terme tiré du Grec, Εμβρυον; petit enfant, qui commence à se former dans le ventre de sa mere, du Verbe Βρυω, pulluler, groüiller.

tisfassent; que l'habit suffisant à vous garantir de l'intempérie de l'air vous contente; comptez avoir assez dormi quand vous vous êtes délassé : ces trois choses sont seulement nécessaires, puisque nos corps en ont besoin, & qu'ils ne sont pêtris que d'un corruptible limon; il n'en faut user que pour prévenir les maladies; par cette modération on parvient à se passer des remédes de Galien : (*a*) la nature marâtre ne nous en fournit que trop : la luxure ne doit ses forces qu'aux viandes dont on fait un usage immodéré; la délicatesse des habillements même y contribuë.

N'allez pas tomber dans l'inconvénient d'imiter celui qui s'aperçoit à peine qu'il ait vécu, & qui passe sa vie dans une léthargie (*b*) continuelle; il semble s'ôter l'usage des yeux par un sommeil auquel il est presque toûjours livré.

Heureux mille fois celui qui ayant apris à se contenter d'une médiocrité desirable, ne s'établit point de vaines espérances de posséder les choses qui sont hors de sa portée. Il ne craint point la barbare férocité des Parques, (*c*) & les droits qu'ils ont sur les hommes ne l'effrayent pas, parce qu'il a envisagé

(*a*) Célébre Médecin de la Ville de Pergame en Italie.

(*b*) Terme tiré de ληθαργος, personne qui oublie, parce que le propre de cette maladie est de faire oublier ce qu'on a fait.

Crispin & Lisette, dans la Comédie du Légataire du célébre Poëte Mr. Rénard, alléguent à l'oncle Legataire, que c'est sa léthargie qui lui a fait oublier les articles insérez dans son testament. C'est peut-être ce qui a donné le nom de LETHE' au Fleuve d'Oubli de Enfers.

(*c*) Cloto, Lachésis, & Ατροπος, trois sœurs, filles de la nuit & du cahos. La plus jeune filoit la vie des hommes; la seconde, plus âgée, tournoit le fil sur le fuseau; & la troisiéme, déja vieille, en le coupant, donnoit la mort. Allégorie Mystique, qui represente l'enfance, l'âge meur, & la viellesse.

ſagé par avance & d'un coup d'œil le court eſpace de la vie humaine.

Tout ce qui éxiſte ſur la terre lui paroît frivole; acoûtumé qu'il eſt à n'être pas plus abatu de l'adverſité, qu'ennorguëilli de la proſpérité, il mépriſe les fureurs du Styx, & la juſtice de Minos (*a*) ne l'épouvante pas; il s'atend à reçevoir enfin tout ce que le deſtin lui prépare.

Quand on ſe laiſſe conduire par les ſens, & qu'on n'eſt touché que des impreſſions preſentes, on n'a pas les vûës plus étenduës que les animaux, & l'on eſt réduit, pour ainſi dire, comme eux au ſeul inſtinct.

Autant l'eſprit eſt préférable au corps, autant la réfléxion, qui en émane, eſt ſupérieure aux ſens charnels & groſſiers.

Les richeſſes ceſſent donc d'être de biens véritables, puiſqu'elles ne ſont deſtinées à d'autres uſages qu'à la ſatisfaction des ſens matériels, & que toute leur puiſſance ne peut nous rendre meilleurs.

Qui peut donc les regarder comme le ſouverain bien? C'eſt ſe mettre de niveau avec les animaux, que de placer ſon bonheur dans une poſſeſſion abondante, d'étendre ſes deſirs au-delà de leurs juſtes bornes, & leur donner des limites differentes de celles des beſoins de la vie; ce qui eſt au-delà doit être abandonné aux inſenſez.

Les amas & les magazins remplis de bled, deviennent ſuperflus à celui qui ſçait qu'une ſimple meſure lui ſuffit; c'eſt par la même raiſon qu'on ne doit pas s'inquiéter de poſſéder d'abondants celliers, remplis de vin, pourvû qu'on en ait ſuffiſamment pour ſon uſage. Si l'on eſt favoriſé de

(*a*) L'un des Juges des Enfers, fils de Jupiter, méthamorphosé en taureau, & d'Europe ſœur de Cadmus. Il a été premier Roi de Créte. Les Poëtes en ont fait un Juge des Enfers, par raport à ſon équité.

Plutus

Plutus & de l'abondance, & qu'un aveugle destin nous comble de richesses ; quel usage en faut-il faire ? comment éviter le dangereux écueïl de se pervertir en les possédant, & n'être pas entraîné par le torrent de la folie, qui semble inséparable de leur possession ?

Parlez, expliquez-vous ; êtes-vous instruit ? De quel discernement ne doit-on pas être capable au milieu de l'abondance ? Hélas ! le seul sage en sçait user.

Tous ceux à qui la nature avoit donné des forces peu communes ont été trompez par ces presents. Les Mylons, (*a*) les Hercules en font foi. (*b*) La beauté n'a pas été moins dangereuse. Les Laïs, (*c*) les Phrynés, * (*d*) les Narcisses † (*e*) en font

(*a*) Athlette d'une force extraordinaire. Il aporta un bœuf aux Jeux Olympiques, qu'il tua d'un coup de poing. Il se prit les mains dans un arbre, qu'on avoit commencé de fendre, & fut devoré par les bêtes féroces. La Ville de Crotône produisoit des gens aussi forts, que la Ville de Sybaris en produisoit d'efféminez.

(*b*) Hercules périt par un trait de jalousie de sa femme Déjanire, qui ayant apris qu'Hercules étoit amoureux d'Iole, lui envoya la chemise du Centaure Nesse, qui étoit empoisonnée, pour avoir été trempée dans le sang de ce Centaure, atendu qu'il avoit été blessé d'une fléche d'Hercules, qui avoit été trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne. Ces fléches redoutables furent portées au Siége de Troye, après la mort d'Hercules, par Philoctéte.

M. Rousseau réfute, en badinant, ce sentiment.

Ce ne fut point la robe de Nessus,
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcméne ;
Ce fut le feu de cent baisers reçûs, &c.

(*c*) Fameuse Courtisanne, qui fit commerce de ses charmes à Corinthe. Démostêne voulut suivre le torrent de ses amants. Sa réthorique ne fut pas persuasive auprès de cette belle interressée. Elle lui demanda une grosse somme d'argent, ce qui ocasionna ce bon mot en réponse de sa part : *Tanti pœnitere non emo.* Cette même Laïs devint amoureuse d'un jeune Théssalien, qu'elle suivit au Camp d'Aléxandre. Elle fut assassinée dans un Temple de Vénus, par des femmes jalouses de se voir effacées par elle.

* (*d*) C'é-

ſont un triſte exemple. Les talens de l'éloquence n'ont pas eu un plus heureux ſort. Quelles perſécutions n'ont pas ſouffert les Cicerons, les Démoſthênes ? Mille autres qualitez enfin ont été pernicieuſes à ceux qui en étoient doüez.

Quels généreux efforts ne doit-on pas faire pour être en garde contre l'avarice ? Erynnis, (*a*) la cruelle Erynnis, n'eſt pas ſi dangereuſe que cette paſſion, que les Dieux puniſſent aux enfers, en étanchant ſa ſoif inſatiable des eaux du bourbeux Achéron dont elle a pris naiſſance.

Qu'elle ſoit ſans ceſſe pourſuivie par les flambeaux des Furies, (*b*) qui brûlent d'un feu obſcur, qui n'éclaire jamais le triſte ſéjour des ombres ; qu'elle ſoit toûjours environnée des menaçants objets de mille ſerpents vénéneux ; & que ſemblable aux implacables Euménides, toûjours avides de ſang humain, un ſouhait en entraîne un autre.

Non, rien n'eſt ſacré pour ceux qui ſont tourmentez de cette fureur, les vaſes, les ornements des

---

*(*d*) C'étoit une Courtiſanne, qui offrit de faire rebâtir à ſes dépends les Murailles de Thèbes, aux conditions qu'on y mettroit cette Inſcription, ALEXANDER DIRUIT SED AMICA PHRYNE REFECIT. Les Thébains ſentirent la tache que leur feroit cette Inſcription, & ne voulurent point conſentir à cette réconſtruction. C'eſt une choſe étrange que l'amour-propre. Cette citation en fait foi.

† (*e*) Jeune homme d'une grande beauté. On lui prédit qu'il vivroit long-tems, s'il ne ſe connoiſſoit pas. Il devint amoureux de lui-même, en ſe mirant dans une fontaine, qu'il ne quitta plus, charmé de ſa propre Effigie. Il fut changé en une fleur, qui porte ſon nom. Que de Petits-Maitres, tant à la Cour qu'à la Ville, font, devant les miroirs, le perſonnage de Narciſſe.

(*a*) Furie infernale, qui trouble l'eſprit ; Démon des troubles & des Guerres Civiles, *Erynnis Civilia.*

(*b*) Alecton, Mégére, & Tyſiphône ; la plûpart du tems apellées Euménides, éxécutrices des châtiments aux Enfers.

des Autels, tout ce qui eſt deſtiné au culte des Temples des hauts Dieux eſt expoſé à ſon avidité.

C'eſt d'elle qu'une foule de maux prennent naiſſance, la diſcorde, le carnage, la trahiſon, les querelles, la fraude, la perte de la pudeur, le mépris des Dieux, le parjure, les diviſions & les guerres. Peut-on ſuffire à les décrire?

On ſent donc combien il eſt important d'éviter cette paſſion. Rien n'eſt plus contraire à l'humanité & ne caractériſe davantage la baſſeſſe de l'ame; quand cette paſſion s'empare de celle d'une femme, d'un vieillard, ou d'un enfant, on en peut d'ordinaire inférer qu'ils ſont fragiles, imbéciles & d'un petit entendement.

La prodigalité, qui eſt ſon contraire, quoique moins dangereuſe, doit s'éviter avec ſoin, ſi on ne veut pas tomber dans le cas de convoiter la table d'autrui, après qu'on a follement dépenſé ſon patrimoine.

C'eſt au milieu de ces deux extrêmitez que réſide la vertu; c'eſt à ce centre qu'eſt fixée la demeure de la ſageſſe; c'eſt par elle que nous exerçons nôtre généroſité, ſans ſortir des bornes de nos facultez.

Le meilleur emploi qu'on puiſſe faire des richeſſes, eſt d'en ſoulager les malheureux, en commençant par ceux que la liaiſon ou l'affinité a aprochez de nous. C'eſt s'aquiter d'un devoir auquel la nature nous a aſſujettis; c'eſt remplir les conditions de nôtre être; c'eſt enfin s'égaler aux Dieux, que de rendre l'eſpoir aux deſeſpérez, de nourrir les pauvres & donner des ſecours aux miſérables.

Rien ne nous gagne avec plus de rapidité l'amitié de tout le monde, & rien ne nous établit une ſi ſolide & ſi brillante réputation. C'eſt à de tels faits que pluſieurs ont dû leur apothéoſe. (*a*) Encore

(*a*) Veut dire être mis au rang des Dieux, comme qui diroit *inter Deos*.

core une fois, c'eſt remplir les intentions de la nature que de ſecourir l'homme, qui eſt ſon plus parfait ouvrage ; les Ecoles des ſages retentiſſent de ce précepte.

Oh tems ! oh mœurs ! La charité eſt éteinte ; le riche avare a les mains fermées, tandis qu'il poſſéde mille choſes ſuperfluës & qui ne lui ont été données que pour exercer ſa générosité ; mais hélas ! ſes entrailles ne ſont pas compatiſſantes, ſon cœur eſt d'airain, & il fait à peine une legére aumône à un mendiant, dont les pitoyables accents & les larmes ne le touchent que foiblement.

Il reſerve ſa fortune pour entretenir des bouffons, des Paraſites, ou des gens qui ont l'intendance de ſes plaiſirs honteux, ou les perſonnes qui en ſont le mépriſable objet.

Un ſçavant, ou un homme de mérite ne participent pas à ſa capricieuſe libéralité ; c'eſt même ſe couvrir à ſes yeux d'une tache indélébile & d'un ridicule mépriſable, que d'oſer paroître auteur ou Poëte : il ne peut cependant ignorer que jamais les Muſes n'eurent de coffre fort.

La paſſion des jeux de hazard engloutit ſes richeſſes : qu'eſt-il de plus honteux que de perdre ſon bien, par un moyen & une convention dont il ne réſulte nul honneur ? ſont-ce-là les intentions de la divinité ?

C'eſt oublier les engagements qu'on prend en naiſſant, de ſe ſecourir mutuellement ; c'eſt perdre de vûë que nous ſommes venus au monde nuds & que la même nudité nous doit ſuivre au tombeau.

Quelle démence peut faire croire que nous ſommes les propriétaires des richeſſes ? Nous n'en ſommes que les diſpenſateurs & les uſufruitiers.

Après que l'infernal Nautonnier (*a*) nous aura conduits au-delà du fleuve redoutable, par lequel les

(*a*) Caron, bâtelier des Enfers.

les Dieux craignent de jurer en vain, il faudra abandonner la possession de ces choses à de nouveaux successeurs.

Il faut donc les employer à l'usage auquel elles sont destinées, tandis que les Parques nous en laissent le tems.

Je crois avoir suffisamment prouvé que les richesses ne sont pas le souverain bien. Il est tems que ma Nacelle rentre dans le Port : la navigation à été longue & fatiguante; le vent du Midy rassemble les nuës & prépare un orage, qui veut dégorger dans la mer le tribut qu'il en a reçû ; le retardement deviendroit dangereux : le perfide Orion (*a*) menace les Nautonniers ; gagnons le rivage, nous pourrons, après la tempête, tenter une navigation nouvelle, & nous éviterons les écuëils par le secours de quelque Tryton (*b*) favorable.

(*a*) Signe Céleste. Voyez au Signe du Verseau.

(*b*) Homme marin, à moitié poisson.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES JUMEAUX.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIE'ME.

L'Auteur ayant enseigné dans le second Livre que le souverain bien ne se trouve pas dans la possession des richesses, prouve, par ce troisiéme Chant, qu'il n'éxiste pas non plus dans la volupté; par le personnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du souverain bien est établi dans la volupté. Il fait les objections des vertus & des vices, & nie les peines & les récompenses dûës après la mort, selon le sentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces questions sans les résoudre; il conduit ensuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vûë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à sa droite Vénus & Cupidon, & à sa gauche la gourmandise, avec une troupe innombrable de gens déréglez & dissolus; mais à peine l'Auteur s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à sa rencontre, qui lui explique jusqu'à quel point le visage de la volupté est trompeur; elle l'avertit de son adresse feinte; elle lui conseille de se servir du frein de la raison, pour réprimer les passions immoderées de son ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élevent toutes deux vers les Cieux.

L'AURORE, aux doigts de roses, paroissoit à peine sur son Char, atelé de quatre Cour-

Coursiers ; (*a*) les astres perdoient insensiblement leur vacillante lumiere, & sembloient s'évanoüir aux aproches de phœbus.

Le Globe du soleil sembloit partagé, une partie éclairoit encore les habitans antipodes, & l'autre s'élevoit par degrez sur nôtre hémisphére.

J'étois dans l'admiration de voir des feux sortir du milieu des flots. Ces contraires doivent se détruire, me disois-je à moi-même ! Pourquoi les feux de Tytan (*b*) ne sont-ils pas éteints dans les eaux ?

(*a*) Les Poëtes dépeignoient l'Aurore, dans un Char atelé de quatre chevaux, aux doigts de roses. Ce terme désigne que c'est la fraicheur & la rosée, qui précéde le lever du Soleil, qui font éclore les roses & autres fleurs. C'est dans ce tems qu'abonde ce Mercure, principe qui fertilise la terre ; ce qui a donné lieu a beaucoup de gens de faire bien des experiences inutiles sur les rosées des deux Equinoxes.

(*b*) Est ici regardé comme le Soleil. La MYTHOLOGIE PAYENNE nous enseigne qu'il étoit frere de Saturne, & que l'un & l'autre étoient fils du Ciel. On ne finiroit pas, si l'on vouloit détailler ce que les Payens trouvoient de mystérieux dans cette Fable. Saturne a toûjours été regardé comme le Pere des Dieux, & sur-tout des trois plus grands, Jupiter, Neptune & Pluton, qui divisérent entr'eux trois la Monarchie de l'Univers. Quelques-uns ont regardé Saturne comme le tems qui dévore tout, *Tempus edax ;* d'autres, qui ont voulu rafiner, ont regardé Saturne comme l'antimoine & le plomb, & se sont fondez sur ce que le plomb étoit le premier des métaux, & qui, en prenant des degrez de perfection, parvenoit à la perfection royale de l'or. On a qu'à lire à ce sujet des milliers de volumes, on verra jusqu'à quel point ce sentiment a été poussé. Hormès a été le premier des anciens, Arnaud, de Vilteneuve, Raymond, Lulle, le Trévisan, Zacharie, Flamel ; & mille autres Hermétiques, qui, en écrivant énigmatiquement, ont fait donner dans le travers, les gens même les plus sensez, dont le seul détail feroit un ample Catalogue. Faisons ici une petite réfléxion chimique, & disons qu'effectivement l'antimoine dévore tous les métaux, a l'exception de l'or. Les Latins l'ont apellé *Stibium.* Il ne ressemble à l'or, qu'en ce qu'il ne se dissout bien radicalement qu'avec l'eau régale. Ces dissolutions sont cependant imparfaites, en ce qu'elles ne font que déchirer les parties

eaux ? Il n'eſt donc pas compoſé de feu, ou le vulgaire ignorant eſt dans l'erreur de croire qu'il ſe précipite dans l'Ocean.

Je faiſois de pareilles réfléxions en marchant ſeul ſur le rivage de la mer ; je rencontrai un vieillard, qui s'apuyoit ſur un bâton d'érable, il étoit vêtu d'une robe blanche, dont la couleur étoit confonduë avec une barbe qui lui couvroit toute la poîtrine ; ſa phiſionomie étoit reſpectable, & ſes cheveux blancs étoient treſſez de feſtons de fleurs de diverſes couleurs.

Nous nous aprochâmes, & nous nous fîmes un ſalut récriproque. Il me demanda où j'allois, qui j'étois, & voulut ſçavoir mon nom. Je le ſatisfis, d'un ton qui marquoit ma modeſtie & la douce impreſſion qu'avoit fait ſur moi ſa perſonne vénérable.

Je lui fis à mon tour les mêmes queſtions, & fus ſurpris quand il m'aprit qu'il s'apelloit Epicure : (*a*) c'étoit effectivement lui-même.

Jamais

---

parties du métal, ſans le liquéfier ou le réincruder totalement, ce dont on s'aperçoit par la précipitation, qui fait retrouver tout le métal en poudre impalpables ou en parties intégrantes.

D'autres ont prétendu que ce qui avoit donné lieu à la Fable de Jupiter, qui coupa les génitoires de Saturne ſon pere & les jetta dans la mer, dont Vénus prit naiſſance, n'étoit autre choſe que le plomb & l'étaim ſonnant, mélez & travaillez avec le ſel commun, qui produiſoit le cuivre. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit raporter tous les ſentiments à cet égard ; il faudroit pluſieurs gros volumes, & je n'ai deſſein que de faire une notte.

(*a*) Que n'auroit-on pas à dire de ce Philoſophe, de ſa perſonne, de ſes mœurs, & de ſa doctrine ? C'eſt le Philoſophe le plus connu que nous ayons dans l'antiquité, & peut-être celui dont on a le plus mal interpreté la Philoſophie. Malgré tous les talents que j'ai admiré dans PALINGENIUS, il me paroit n'avoir ſaiſi que l'écorce du ſyſthême d'Epicure. Le langage qu'il lui fait tenir m'en eſt un ſûr garant. Contentons-

Jamais un laboureur, qui auroit découvert un trefor dans les entrailles de la terre, ne fut plus charmé

tentons-nous de dire feulement fon origine. M. Moréri nous dit qu'il étoit fils de Néocles & de Cherécrate. M. Bayle dit, Cherestrata. Ils conviennent l'un & l'autre qu'il étoit natif de Gargette ; qu'il fut elevé à Samos, & qu'il s'adonna à la Philofophie, aprés avoir lu Démocrite. On peut dire que ce Philofophe n'a jamais donné lieu au proverbe qui eft dans la bouche du vulgaire, Pourceau d'Epicure, puifqu'il a toûjours vécu avec beaucoup de tempérance. Il acheta un Jardin à Athénes où il érigea fon Ecole. S. Jérôme le cite aux Chrétiens pour un modèle de continence ; & Sénèque, quoique Stoïcien, qui étoit de tous les Philofophes la fecte la plus févére, lui prodigue des éloges. Il mourut d'une rétention d'urine, aprés quatorze jours de douleurs, qu'il fuporta avec une fermeté philofophique. Après avoir parlé en abregé de la vie de ce Philofophe, je crois qu'il n'eft pas inutile de parler de fa doctrine philofophique, & de celle de Lucrece, l'un de fes principaux fectateurs.

Commençons par Epicure. Le feul trait fuivant va fuffire pour diffuader ceux qui s'imaginent que ce Philofophe fe livroit aux plus fales voluptez.

Il déclare dans fon livre, du souverain bien, que fans les plaifirs des fens, on ne peut donner le nom de bien à quoi que ce foit. Ciceron le fait ainfi parler.

Nec equidem habeo quod intelligam bonum illud,
Detraheus eas voluptates quæ fapore percipiuntur;
Detraheus eas etiam quæ auditu & cantibus;
Detraheus eas etiam quæ ex formâ percipiuntur,
Oculis fuaves motiones, five quæ aliæ voluptates.
In toto homine gignuntur quolibet è fenfu.

Lib. iii. Tuscul. q. q. Pag. clv. Init.

Mais on va le voir s'expliquer différemment, dans la Lettre qu'il écrit à fon ami Ménécée.

Voluptatem finem effe dicimus non afotorum neque in fruendo voluptates pofitas dicimus, ut quidam ignorantes exiftimant, fed ut neque corpore doleamus neque animo perturbemur non enim potus, &c.

C'eft feulement à une volupté fobre qu'il vife, qui confifte à ne reffentir ni douleur dans le corps ni trouble dans l'efprit, à laquelle volupté l'intempérance eft un grand obftacle.

Lucrece, qui femble l'avoir copié, & qui a paffé pour un Epicurien outré; pour fe donner plus de carriere, a d'abord imaginé l'ame mortelle, & dit en parlant d'elle ;

Præterea

charmé que je le fus à cette découverte. Respectable vieillard, lui dis-je, que les Dieux favorissent éternellement vos vœux, vôtre renommée répanduë par toute la terre a publié que la sagesse vous avoit comblé de ses dons, acordez à mes instantes prieres des préceptes salutaires; instruisez un jeune homme qui s'abandonne à vos conseils, si vous n'avez pas à mieux employer vos moments.

Nulle affaire ne me retient, me répondit-il, j'évite les soins & fuis le travail; j'ai coûtume de me promener seul en ces lieux; j'y viens cueïllir ces fleurs qui sont l'ornement de ma tête; je vais vous acorder ce que vous me demandez; les gens de mon âge n'ont rien de plus satisfaisant que la conversation; mais afin de n'être point interrompus, cherchons un lieu écarté: ce chêne que vous voyez près de

---

Præterea gigni pariter cum corpore & unâ.
Crescere sentimus pariter que senescere mentem.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictu que laborat
Et quoniam mentem sanari corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ posse videmus.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai naturam.

Dans un autre endroit, il continuë:

Cum corpore fusa peribit
Dissolvitur interit ergo
Fessa fatiscit.

Voilà, selon Lucrece, l'ame détruite avec le corps; mais il va se démentir.

Cedit item retro de terrâ quod fuit antè
In terras, & quod missum est ex ætheris oris
Id rursum Cœli relatum templa receptant
Id rursus Cœli fulgentia templa receptant.

Voici donc un Philosophe Poëte Epicurien, qui convient que la partie corporelle retourne en terre, & la spirituelle monte au Ciel. Quelle désunion chez la meme personne! Ne pourroit-on pas dire que les passions de l'homme lui auroient dicté les premiers sentiments, & qu'une saine réflexion lui auroit fait écrire les derniers? D'ailleurs le seul nom d'Epicure fait son éloge; Επίκουρος veut dire AUXILIATOR, qui donne des secours ou de bons conseils.

de ces eaux nous fournira une ombre fraîche & délicieuse.

Nous nous assîmes, & d'une voix aussi douce que le néctar, il me parla de la sorte.

Oh! jeune homme, quelque Divinité bienfaisante vous a conduit en ces lieux; je vois que les destins veulent que vous soyez initié dans les mystéres secrets de la sagesse. Oh Dieux! s'écria-t'il, dans quelles épaisses ténébres le genre-humain n'est-il pas plongé? sa plus considérable partie n'est pas des hommes, ce n'en sont que les simulacres, ce n'est qu'un très-petit nombre de gens qui mérite cette glorieuse qualité, & pour vous parler avec la sincérité que je me dois, le monde est le vase & l'antre de l'erreur.

Prêtez à mes discours une entiere atention, si vous avez sincérement résolu de sortir des ténébres du cahos; il faut commencer par vous expliquer en quoi consiste le souverain bien.

Cette matiére demande une examen particulier, & c'est de ce principe que la sagesse sort comme d'une source & nous désaltére par ses délicieux ruisseaux; il n'a pas été donné à tous de pénétrer de si sublimes mystéres; le commun des hommes a toûjours placé la félicité dans les richesses ou dans les honneurs; leurs diverses affections partagent leurs desirs à l'une ou à l'autre de ces alternatives; la seule volupté m'a paru renfermer ce souverain bien; aussi est-ce à elle seule que je me consacre & à qui je sacrifice.

Je vais tâcher de me servir des arguments invincibles de la raison pour apuyer ce systhême, que j'envisage comme la fin & le but qu'on doit se proposer en tout.

C'est sans doute à la volupté (*a*) que les hommes

(*a*) Toute cette tirade philosophique de la volupté me paroit vraye & orthodoxe, jusqu'à l'endroit où il y a, *mille gens déclament & tonnent*.

mes ſacrifient toutes leurs démarches ; ils y viſent, comme un archer s'éforce de conduire ſa fléche au but où il la deſtine.

Quelle peut être, par exemple, l'idée de celui qui déchire les entrailles de la terre par le ſoc tranchant de la charuë ? Quel deſſein anime celui qui garde de nombreux troupeaux ? Quel eſprit enfin excite celui qui fait profeſſion des armes ? Qui eſt celui qui s'évertuëroit à l'étude des arts & des ſciences ; ſi ce n'étoit la volupté, dont on ſe propoſe de joüir par ces diférents moyens ? elle eſt ſans doute le commencement, le milieu & la fin de tous ces travaux.

C'eſt ici où je vous prie d'aporter toute vôtre atention.

Tout travail s'entreprend par raport à une fin ; ſi on ne ſe la propoſoit pas, on mériteroit d'être regardé comme un inſenſé ; nôtre ame ſe fait une idée de volupté & agit en conſéquence ; elle ſe preſcrit une route pour y parvenir ; mais hélas ! après les démarches faites, on eſt ſouvent trompé dans ſes eſpérances, & l'on ne porte un jugement ſain des choſes qu'après leur événement ; la volonté ſe détermine ſur les principes de l'imagination ; elle s'y plaît & nous fait entreprendre un ouvrage, qui paroît d'autant plus doux, que le fruit qu'on eſpére d'en recuëillir ſe maſque ſous la forme de la volupté, qui n'eſt autre choſe que nôtre bien être, pour lequel la nature nous donne une pente douce & involontaire.

Mais comme les novices de ce ſyſtême ont de la peine à reſſentir la force des arguments de la raiſon ; j'aurai recours aux exemples, pour mettre la vérité dans ſon plus grand jour.

Pourquoi la main endurcie du laboureur creuſe-t'elle de profonds ſillons dans la terre, ſans que la chaleur la plus brûlante ni le froid le plus inſuportable ſoient capables de le détourner de ſon entre-

priſe ? Quel motif peut déterminer le Nautonnier téméraire à mépriſer la rage des implacables mers ? leurs écueils & leurs rochers menaçants, & la mort, qui paroît s'y multiplier & paroître ſous tant de formes differentes, rien ne l'arrête, il s'embarque & ne leur opoſe que le foible préſervatif du mât & de ſes voiles.

Quel but en un mot peut avoir le ſoldat en s'expoſant dans les Combats ? Sa barbare férocité prend un plaiſir cruel au ſon belliqueux d s inſtruments de guerre ; Bellône, qui l'anime & l'agite, lui fait trouver une bruyante douceur aux henniſſements des chevaux.

Pourquoi cet autre enfin pâlit-il dans une mer de papiers, & recherche-t'il jour & nuit des Livres de tant d'eſpéces différentes ? Qui peut l'entraîner & le livrer à un travail ſi pénible ? Quelle autre raiſon, ſinon ſa réputation ou l'intérêt, qui lui aparoiſſent & ne le déterminent que ſous la forme ou l'aparence de la volupté.

C'eſt effectivement elle ſeule qui nous flâte, les beaux arts ceſſeroient d'avoir des charmes & périroient ſans le ſecours qu'ils empruntent d'elle ; les commencements paroiſſant hériſſez d'épines & de difficultez nous rebuteroient, les milieux ceſſeroient d'être interreſſants, ſi la fin n'étoit maſquée de l'aparence la plus douce de la volupté.

C'eſt par elle que les choſes les plus honteuſes ſont vernies de l'extérieur de l'honnêteté, & c'eſt d'elle que le plus infâme commerce prend des raiſons d'étourdiſſements qui nous ſéduiſent.

Les plaiſirs les plus laſcifs, auſſi-bien que la vertu la plus auſtére, n'enchantent que par les aparences de la volupté, qui peut ſeule concilier ces opoſitions.

C'eſt donc elle qui devient le mobile univerſel, & c'eſt d'elle qu'on reçoit l'impulſion involontaire ; les maux les plus affreux paroiſſent ſous une

forme plaiſante, l'auſtére vertu ſe déride à nos yeux, l'intérêt perd ce qu'il a de ſordide & ne conſerve que les avantages de l'utile ; tout emprunte d'elle une forme agréable ; c'eſt à cette divinité qu'il apartient de faire le bonheur des Dieux mêmes.

Leurs beſoins, s'ils en ont, ſont remplis ; leurs deſirs ſont comblez par ce ſeul moyen.

Mais, va-t'on m'aléguer, les Dieux abondent en toutes ſortes de biens : qu'en réſultera-t'il ? ce n'eſt que le plaiſir inéfable qu'ils goûtent qui les peut ſatisfaire, autrement ils ſeroient ſemblables, par leur inſenſibilité, à un bois inanimé qui ſeroit orné de perles Orientales, ou à des ſimulacres d'or ou d'argent, qui ne ſentent aucun plaiſir du prix de la matiere précieuſe, qui fait leur compoſition.

Joignez à cet argument que d'une cauſe parfaite il doit en réſulter un effet rempli de perfections ; ſi l'ame eſt bien diſpoſée, ſes ſpirituelles facultez ſe complaiſent au bien. Qui peut nier en pareil cas que la volupté ne ſoit le but que le principe ſe propoſe dans ſes conſéquences ?

C'eſt ce raport qui fait la ſource de la volupté. C'eſt par elle que les mélodieux concerts de la Muſique ont des droits impérieux ſur l'ouïe : les formes & les couleurs n'agiſſent que par elle ſur la vûë ; les odeurs lui doivent le doux prurit qu'elles excitent dans nôtre odorat, & conſéquemment des autres ſens.

Ce n'eſt pas à Vénus que tous les animaux doivent leur naiſſance, c'eſt à la volupté, puiſque le travail & les douleurs, qui ſont ſes contraires, ont moins de force que les plaiſirs qu'elle prépare dans la génération.

Nous ne pouvons plus douter qu'elle ne ſoit le ſouverain bien ; rien d'ailleurs ne prouve mieux l'excellence d'une choſe que le mauvais de ſon

opofé. La nature, par fon feul inftinct, recherche avec empreffement ce qui la flâte & fuit avec horreur ce qui peut lui nuire ou l'atrifter ; peut-on fe tromper en plaçant le fouverain bien dans les chofes recherchées par tous les animaux ? & que recherchent-ils avec plus d'avidité que ce qui les fatisfait, qui n'eft autre chofe que la volupté ?

Mille gens déclament & tonnent, qu'il faut aquérir la vertu, par les fueurs & les travaux les plus pénibles, que nôtre vie eft deftinée à cette aquifition, & qu'il faut au contraire fuïr la volupté, dont il fe faut referver la joüiffance après nôtre mort, & que les Dieux nous deftinent une félicité inexprimable pour prix de nos combats fur nous-mêmes : (*a*) cette promeffe ne paroît pas s'acorder avec un fain raifonnement & femble être abfolument vaine.

En effet, peut-on s'imaginer que les ames vivent après la deftruction des corps, (*b*) qu'elles voltigent errantes fur les lacs du Tartare, & foient récompenfées ou punies felon leurs mérites ? Il faut pour conçevoir une femblable abfurdité avoir le cerveau dérangé. Miférables que vous êtes ! de pareilles idées n'ont été forgées que par des efprits furieux & des devins infenfez ; c'eft la coûtume de pareilles gens de debiter pareilles bagatelles, & c'eft avec ces fictions qu'ils repaiffent les ames foibles.

Ils ont inventé les fombres Royaumes du Styx, le Phlégéton embrafé de flâmes pétillantes, le chymérique chien à trois gueules ; la Tyfiphône, redoutable par fa chevelure de ferpents de diverfes couleurs, les géants qui ocupent de vaftes efpaces, par les énormes maffes de leurs corps monftrueux. C'eft dans ces lieux que les ombres éxiftent

(*a*) C'eft Epicure qui parle.

(*b*) Tout ce paffage eft d'une philofophie abominable, jufqu'à l'endroit où l'on trouve : *J'avouë que ces paroles, &c.*

ſtent ſans lumieres, des foyers perpétuels y brûlent ſans matiere combuſtible, qui les nourriſſe & les embraſe; le froid des hyvers y régne ſans privation & ſans ſaiſons; la Nacelle de Caron n'étant compoſée d'aucun bois, eſt cependant gémiſſante, quand ce phantaſtique Nautonnier traverſe les plus grandes ames. Syſiphe, fils d'Eole, y roule un énorme rocher; Tantale y meurt de ſoif au milieu des torrents d'eaux fugitives; les Danaïdes tentent un vain travail en voulant remplir des vaſes percez, & mille autres chiméres que les enfants auroient peine à croire.

Ces Royaumes ne doivent leur éxiſtence qu'aux fictions Poëtiques, ou pour mieux dire n'éxiſtent que chez elles.

Oh Dieux! quelle plus grande marque peut-on donner de la petiteſſe de l'eſprit humain, & quelle pente n'avons-nous pas pour les bagatelles merveilleuſes? Pourquoi inſenſez que vous êtes! ajoûter foi à de pareilles inventions, qui ne ſont ſoûtenuës d'aucunes preuves & qui ne peuvent tomber ſous les ſens? Pourquoi s'allarmer de ces vaines frayeurs? C'eſt vôtre facile crédulité qui ocaſionne vôtre conviction.

C'eſt ſur de pareilles chiméres que les Prêtres fondent leur plus ſolide revenu; ce ſont-là leurs lucratives tromperies. Dès l'inſtant que la vie nous quitte, il ne reſte de nous qu'une vaine fumée, qui ſe diſſipe dans les airs, après la deſtruction du concert organique des eſprits animaux; nous ne ſommes pas plus après nôtre mort que nous n'étions avant nôtre naiſſance, & l'humanité n'eſt compoſée que d'une complication d'infirmité, de fragilité, d'orgueïl & d'audace.

C'eſt à cette envie que nous avons de ne pas nous manquer qu'eſt dûë l'invention d'une vie éternelle; ceſſez de viſer au ſort des Dieux, vile compoſition de bouë! Tout ce qui a eu commencement

ment doit avoir une fin, & tout ce qui est né doit mourir.

Les grandes Villes, les peuples entiers, les Royaumes immenses, les plus hautes montagnes, les fleuves les plus considérables, sont sujets à cette vicissitude; & vous par conséquent, oh mortels! qui n'êtes qu'une vile poussiere.

De quelle étonnante confiance ne sont pas capables vos petits génies? C'est se travailler en vain que de chercher la vertu; c'est courir après des phantômes; c'est faire de beaux rêves & se forger des chiméres & des illusions; quelle folie de préférer l'incertitude à la réalité, & d'abandonner les choses palpables & sensibles pour les douteuses; mais comptez-vous pour rien, dira-t'on, ce qu'a de flâteur une grande renommée? Ce n'est rien, puisqu'après vôtre mort vous n'êtes rien; à quoi sert la réputation, si elle ne touche point les morts? Les pierres & les rochers, avec qui vous êtes de niveau en cette occasion, ressentent-ils les charmes de la réputation?

Jamais il n'y eut de plaisirs posthumes: il n'en est pas d'autres que ceux que vous goûtez pendant vôtre vie; puisqu'elle est si courte & d'une durée si incertaine, le Sage doit se livrer à la volupté de toutes ses forces & n'être point sensible aux revers de la fortune.

Il doit chercher à réparer, par ce qui pourra lui rester de douceurs, tout ce qui pourroit lui arriver d'amer & de facheux. Pour ne vous pas retenir plus long-tems dans le labyrinthe où vous êtes, oh jeune homme! nous vous exhortons de vous livrer aux plaisirs pendant que les destins vous en laissent la faculté, & de donner tous vos soins à bannir de chez vous les idées lugubres & funestes.

J'avouë que ces paroles proférées par un vieillard, dont l'extérieur étoit si vénérable, firent quelque impression sur moi, quoiqu'il m'arracha avec barbarie

des espérances qui souvent avoient été le plus cher object de ma spéculation.

Je ne peux, lui dis-je, vous exprimer la vive reconnoissance que j'ai du service que vous venez de me rendre, & je vous aurai une obligation qui ne finira que quand je cesserai de voir la lumiere; vos paroles vont être gravées dans mon cœur.

Il me reste, poursuivis-je, un doute; c'est de sçavoir non-seulement ce que vous faites; mais ce qu'il faut que je fasse, & que vous m'enseignez par quels moyens je peux parvenir à posséder cette volupté, que vous me vantez avec de si grands éloges? Que je sache, s'il est possible, le chemin qui nous y peut conduire.

Il en est un, poursuivit Epicure, court, large (*a*) & facile à pratiquer, *la Reine Volupté* n'est pas loin d'ici, si vous voulez suivre mes traces, vous pourrez bientôt vous réjoüir de l'avoir trouvée.

Après cet entretien, le vieillard se leve avec effort; je le suivis dans un profond silence; nous marchâmes dans des sentiers écartez. A peine eûmes nous fait quelques pas, que nous aperçûmes un Palais de petite structure. Je m'enquis de mon conducteur à qui apartenoit cet édifice tout brillant d'or, & quel étoit celui qui en étoit en possession? C'est, me répondit-il, le Palais de Plutus, (*b*) des gardes armez en défendent les aproches, & s'oposent au passage de ceux qui voudroient y pénétrer, à moins qu'on ne leur fasse de grandes soûmissions, ou qu'on n'adoucisse leur férocité par des presens.

Plutus lui-même réside dans cette Citadelle élevée; il a trois filles qui couchent dans le même lit, dont

(*a*) Pour désigner que la route du plaisir est la plus recherchée, & qu'elle a le plus de sectateurs.

(*b*) Le Poëte entend peut-être ici un coffre fort atendu. La petite structure, & par les Gardes armez, les serrures.

dont voici les noms; *la sordide Luxure,* (*a*) *la Superbe revétuë d'atours orgueilleux,* (*b*) *& l'Ignorance dont le visage audacieux semble bouffi de vaine gloire.* (*c*)

Qui donc, lui dis-je, pourra nous introduire & nous faire pénétrer jusqu'au maître de ce Palais ?

Il a, répondit le vieillard, trois escaves, par le ministére desquelles vous pourrez parvenir jusqu'à lui, *la Fortune, la Fraude, & l'Usure.* (*d*)

C'est sous leur conduite que vous pourrez vous ouvrir un facile chemin.

Mais, lui dis-je, je n'ai rien que je puisse donner, par conséquent je ne pourrois me confier avec assurance à des conductrices aussi interressées; montrez-moi, je vous en conjure, un autre chemin. Nous nous détournâmes & descendîmes dans une profonde vallée, à laquelle conduisoit un chemin taillé dans le roc où nous n'aperçûmes aucune trace d'hommes.

Nous découvrîmes, chemin faisant, *le domicile de*

(*a*) Je ne crois pas qu'on puisse donner à la luxure une plus riche épithéte que celle de sordide ; ce qui quelquefois nous paroit le plus brillant, dans une beauté qui fait l'objet de toute nôtre tendresse dans l'âge critique des amours, ne sert souvent qu'à cacher un poison dont on ne ressent que trop les dangereux effets.

Beaucoup de gens conviendront en secret de ce que j'avance.

(*b*) En effet, qu'est-il de plus orguëilleux qu'un Petit-Maitre, superbement décoré, qui décend d'un équipage, comblé de domestiques, avec une riche livrée. Causez avec cet homme, vous ne trouvez qu'un symétrique étalage d'étoffes, portées avec ostentation, par un homme, qui, par ses étourderies & sa suffisance, deshonore l'humanité.

(*c*) Les ignorants semblent avoir des visages faits exprès pour en imposer aux honnêtes gens. Un demi sçavant tranche, décide *ex Cathedra*, & sans apel.

(*d*) Il n'est presque point de fortune rapide qui n'ait été faite par ces deux dernieres esclaves. Les fortunes légitimes sont plus lentes ; & il faut, pour ainsi dire, plusieurs âges d'hommes pour les établir.

de la Pauvreté. Un toît de chaume délabré couvroit ce petit édifice. Nous passâmes outre, & nous découvrîmes une vaste forêt.

Le bois, dit-il, que vous voyez, dont les arbres orguëilleux s'élévent jusqu'aux astres, est la demeure de la Reine Volupté, par laquelle nous pouvons être heureux ; mais nous n'en pouvons aprocher qu'après nous être lavé les mains & la face ; ainsi, autant que vous le pouvez, ornez-vous & vous rassérénez le visage ; cette Déesse ne sçauroit souffrir ni la mal-propreté ni les soucis cuisants.

Dans cet endroit un ruisseau couloit parmi de petits cailloux, & sembloit par son doux murmure inviter au sommeil. Je m'y lavai, selon l'instruction qui venoit de m'être donnée ; j'arrangeai mes cheveux & donnai à mes habits toute la décence dont ils étoient capables. Je pris un air de gayeté, qui me fut inspiré par les ris & les jeux que j'aperçûs, qui me marquérent les aproches du séjour de la volupté.

Je m'avance avec joye, nous étions encore éloignez de la forêt, à la distance qu'une pierre chassée par une fronde pouvoit parcourir, quand nous entendîmes la douce mélodie du chant de mille oyseaux, qui par la confusion de leurs différents ramages, formoient un rustique, mais agréable concert ; les odeurs de mille fleurs, ou de simples diverses, composoient le plus délicieux des parfums ; jamais l'Arabie-Heureuse, (*a*) qui produit l'encens consacré aux Dieux, n'a donné de production si flâteuse aux sens. Tout ce que produit l'Inde & les païs Méridionnaux ne pouvoit lui être comparé ;

(*a*) Entre la Deserte & la Pétrée est une presqu'Isle, où est scituée Médine, célebre pour etre la Cité de Mahomet. La Mecque lui sert de Port. Cette Contrée produit la myrrhe, l'encens, la gomme, la casse, la manne, le baûme, & différents autres aromätes.

paré ; la Sythie, recommandab'e par ſes rameaux d'or, (*a*) ni le climat où Atlas porte ſur ſes robuſtes épaules le globe Céleſte n'égaloient pas ces merveilles. Par tout les Satyres aux pieds de chévres chantoient les feux qu'allumoient dans leurs cœurs les Nymphes & les Dryades; ils témoignoient leur allégreſſe, par leurs danſes & les folâtres jeux qu'ils faiſoient ſur une pelouze émaillée de mille couleurs.

Une petite riviere, qui ſembloit ralentir ſa courſe, (*b*) pour demeurer plus long-tems en ces beaux lieux, en faiſoit l'enceinte : un cerf, pouſſé par la fureur des chiens & des chaſſeurs, auroit pû franchir ce fleuve charmant, d'un rivage à l'autre ; ſur un ſable brillant rouloient des flots argentez, qui laiſſoient découvrir à travers leur limpidité des poiſſons revêtus d'écailles admirables, qui, animez de l'eſprit de la divinité qui régnoit en ces lieux, folâtroient au gré de leurs deſirs ; des pins d'une hauteur prodigieuſe, par leur arrangement ſimétrique, formoient une eſpéce de muraille à ces bocages enchantez.

Ces arbres ſont chéris de Cybelle, (*c*) parce qu'ils renferment ſous leur écorce un jeune homme

(*a*) Aparemment Eglé, Aréthuſe & Heſpéréthuſe, niéces d'Atlas, filles d'Heſper ſon frere. On prétend qu'elles avoient un Verger qui produiſoit des pommes d'or.

(*b*) Le fameux Poëte latin, M. de Santeüil, s'eſt ſervi de cette expreſſion, dans une Inſcription ſur la Pompe Nôtre-Dame. Il dit, en parlant de la Seine :

Et dulces nectit in urbe moras
Captus amore loci
Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

(*c*) Regardée comme femme de Saturne, & comme la terre. On la repreſentoit couronnée de tours, ayant un nombre infini de mammelles, dans un char trainé par quatre animaux, repreſentant peut-être les quatre Elements, dont la terre eſt le plus groſſier, & la matrice où ſe forment les productions des trois autres, avoit changé le jeune Atis en pin, après avoir aimé ce jeune homme.

me à qui cette Déesse prodigua ses bontez. Le cyprès, (*a*) chéri d'Apollon, élevoit sa tête sourcilleuse jusqu'aux nuës, le chêne de trois espéces, (*b*) l'orme, le platane, l'aulne, le noyer, le peuplier, le tilleul, le palmier, le sapin, le myrrhe, le hêtre, & mille autres, se disputoient la gloire de fournir de l'ombrage.

Ils étoient toûjours verds, comme aux tems heureux du siécle d'or & du régne de Saturne; on y trouvoit de la vigne, des figuiers, aussi-bien que l'arbre consacré à Priape, (*c*) du lierre & des lauriers destinez à couronner les Poëtes; le meurier & le peuplier agréable à Hercules, le poirier, le saule, le prunier, le pâle buis, le néflier, l'olivier, le cérisier, le cormier & l'amandier, qui montre le premier ses fleurs, & mille autres.

On auroit aussi-tôt compté les grains de sable de la mer.

Nous traversâmes un pont, après lequel se rencontroit un vaste espace, où l'on trouvoit un parterre d'une admirable symétrie, émaillé par tout de mille fleurs différentes, entre lesquelles paroissent les roses blanches & rouges, les hyacinthes, les narcisses, les violettes, les lys, & l'immortel amaranthe, le thim, & mille autres fleurs odoriférentes, telles qu'elles croissent dans les bocages d'Idalie. (*d*) De tous côtez on respiroit

(*a*) Cyparisse, jeune homme d'une grande beauté, qui avoit élevé un cerf qu'il tua imprudemment. Apollon, qui l'aimoit, le métamorphosa en cyprès.

(*b*) Chêne verd, chêne noir, & chêne blanc; en latin: *Quercus, robur, & ilex.*

(*c*) Obscêne Divinité, fils de Bachus & de Vénus. On a prétendu nous faire entendre que de cet acouplement il ne pouvoit rien résulter que de honteux. Priape étoit dans les Jardins un espéce d'épouventail, qui empéchoit les oyseaux, & autres animaux, de manger les fruits. Cette Divinité étoit adorée à Lampsaque.

(*d*) Dans l'Isle de Cythère, Vénus avoit trois endroits principaux, Idalie, Paphos & Amathonte.

piroit les plus ſuaves odeurs ; mille eſpéces d'oyſeaux faiſoient retentir cette forêt charmante d'un murmure d'une flâteuſe douceur, & mettoient l'air en mouvement par des ſons différents.

Progné y regrétoit l'amour inceſtueux de ſon mari Térée ; la tendre Philomèle y déploroit ſon ſort fatal, & celui du jeune Itis; le perroquet, d'un goſier ingénieux, imitoit les ſons de la voix humaine ; par tout les fontaines étoient bordées de fleurs, & rouloient leurs eaux ſur un gravier doré. On n'y entendoit point la voix enroüée du ſacrilége Lycaon (*a*) changé en loup, l'ours & le ſanglier étoient bannis de ce ſéjour enchanté, auſſibien que le ſerpent à langue dangereuſe.

Les abeilles y rempliſſoient les champs d'un miel plus doux que l'ambroſie.

Ce lieu n'étoit peuplé que d'animaux, amateurs de la paix, comme de liévres craintifs, de cerfs, de daims & de chévreüils. Quoiqu'un printems perpétuel régnât dans ce lieu de délices, cependant, choſe admirable ! on n'y manquoit jamais des plus beaux fruits, abondante production de la riche automne. Le flambeau du jour ſembloit être fixé au milieu de ces charmantes contrées, où la Déeſſe faiſoit ſon domicile. Au centre de la forêt étoit une ſpatieuſe campagne, tapiſſée de gazons odoriférants ; mille tables y étoient ſervies & chargées de mets exquis.

Il eſt tems, me dit Epicure, que nous réparions nos forces ; livrons-nous à ces mets qui nous ſont deſtinez ; car il eſt défendu d'aborder à jeun la Déeſſe ; elle a en horreur la ſobriété. Tout le monde peut, de quelques climats qu'il arrive, prendre

(*a*) Cruel tyran d'Arcadie, qui aſſaſſinoit ceux qui le viſitoient, fut changé en loup par Jupiter. Pour mieux deſigner ſa cruauté, cette Fable auroit pû être bâtie ſur nôtre NABUCHODONOSOR.

prendre place à ces tables, qui doivent leur magnificence à la générosité de la Déesse. Ses Nymphes réparent à l'instant, par des mets nouveaux, ceux qui sont consommez. Nous mangeâmes & nous nous livrâmes aux dons de bachus, de façon que nous eûmes de la peine à quiter les tables; nos libations furent fréquentes, & nos pas chancellants justifioient que nous étions en état décent pour aborder la Déesse

Nous marchâmes du côté, où nous vîmes une troupe innombrable qui l'entouroit; des jeunes garçons, des enfans, des jeunes filles, & même des vieillards étoient livrez à des plaisirs qu'on n'auroit pas atendu qu'ils dûssent goûter à leur âge.

A la droite de la Déesse étoit une femme d'une beauté ravissante, qui menoit par la main un jeune enfant, qui portoit sur son épaule un carquois rempli de fléches dangereuses; il étoit aveugle & nud, & ses aîles étoient peintes de differentes couleurs; il tenoit un arc dans sa main, & il étoit dans une perpétuelle action de s'en servir.

Cet enfant, quoiqu'aussi beau que le jour, avoit cependant quelque chose de cruel, & quoiqu'aveugle, ses coups étoient inévitables; presque tout le monde en étoit blessé: un trait succédoit à l'autre, avec tant de rapidité, qu'il auroit en peu de tems dépeuplé la Cour de la Déesse, si une certaine femme (*a*) charitable, touchée de ces maux, n'eut pas aporté les remédes nécessaires pour en prévenir les suites facheuses; desorte qu'aussi-tôt qu'on se sentoit blessé, on avoit recours à ses salutaires remédes; c'est par-là qu'on conservoit la vie, sans guérir de ses blessûres.

A la gauche de la volupté étoit une autre femme, qui paroissoit avoir toûjours des viandes dans la bouche, ses habits & ses mains en paroissent

(*a*) La joüissance.

soüillez;

soüillez, elle ne sembloit ocupée d'autre soin que de satisfaire son apetit extraordinaire : elle vuidoit en un instant une coupe pleine de liqueur ; un jeune enfant marchoit avec elle, qui suportoit avec peine sa tête, de laquelle il faisoit des signes ; ses yeux paroissoient tournez, ses regards étoient indécis, & non fixes, & il ne pouvoit dormir, quoiqu'il parut acablé par les symptômes du sommeil.

L'une & l'autre ne devoient cet état qu'à l'usage immodéré du vin & des viandes ; alternativement elle bûvoit d'une sorte de liqueur & rendoit quelques sons enroüez d'un instrument de buis ; d'autres joüoient de differents instruments à cordes.

Orphée (*a*) paroissoit touché du regret de sa chére Euridice, qui étoit morte de la blessûre dangereuse de la dent d'un serpent ; il se plaignoit de la dureté des loix des sombres bords, & déploroit l'inutilité des peines qu'il s'étoit données pour la ramener à la lumiere.

Ses chants étoient si doux, que les rochers & les bêtes devenus sensibles, marchoient sur ses traces.

Arion, (*b*) suivi par des Dauphins, racontoit son malheureux naufrage, & la perfidie des cruels Nautonniers qui l'avoient précipité dans la mer.

L'illustre

(*a*) Poëte de Thrace. Il ne pût retirer sa femme Euridice des Enfers, qu'aux conditions qu'il ne retourneroit pas la tete en arriere, en la ramenant à la lumiere. L'inquiétude qu'il avoit qu'elle ne le suivit pas, le fit regarder derriere lui ; il ne pût par conséquent éxécuter les loix du Manoir ténébreux.

(*b*) Fameux joüeur de luth, qui se trouva au Festin que Périandre, Tyran de Corinthe, donna aux sept Sages de la Gréce. Il voyagea en differents endroits ; & comme il s'étoit embarqué pour revenir en cette ville, des Matelots le jettérent a la mer pour avoir son argent. Un Dauphin, charmé de l'harmonie de son luth & de sa voix, le porta à terre sur son dos. Périandre, à qui il s'en plaignit à son arrivée, punit la déloyauté de ces Matelots. Cette Fable a quelque ressemblance à la vérité qui arriva à JONAS.

L'illuſtre Amphion (*a*) bâtiſſoit, par ſes tendres accents, les Murs de la fameuſe Thébes, théâtre affreux des malheurs de la famille d'Oedipe. (*b*) Le reſte de la troupe ſuivoit, en ſautant comme des Bachantes; ils paroiſſoient avoir ſur les yeux des bandeaux de ténébres, & de petits nuages leur entouroient la tête.

J'en vis un parmi eux, que je reconnus à l'inſcription qui étoit ſur des tablettes qu'il tenoit dans ſa

(*a*) Il bâtit les Murailles de Thébes par les ſons de ſa lyre, pour exprimer qu'il perſuada aux Thebains de les rebâtir. C'eſt ce qu'Horace avance dans ſon Art Poëtique, pour exprimer la force de l'expreſſion de la Poëſie.

Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono reſtitudinis, & prece Blanda
Ducere quo vellet.

Le *prece Blandâ* déſigne une douce perſuaſion.

(*b*) Fils de Laïus & de Jocaſte. Il fut expoſé à ſa naiſſance. On lui perça les pieds. On y paſſa une branche d'arbre, & on le ſuſpendit de cette maniere. Il fut delivré par Phorbas, & élevé à la Cour de Polybe. La raiſon de ſon expoſition fut, que l'Oracle avoit prédit qu'il tuëroit ſon pere & épouſeroit ſa mere. Il vint effectivement à la Cour de ſon pere, avec lequel il prit querelle ſur le pas, ſans le connoitre, & le tua. Il monta ſur le Mont Cythéron. Il devina l'énigme du Sphinx.

QUEL EST L'ANIMAL QUI VA LE MATIN A QUATRE PIEDS, A MIDY A DEUX, ET LE SOIR A TROIS?

C'eſt l'homme, qui dans ſon enfance, ne pouvant ſe ſoûtenir, marche ſur ſes quatre membres; étant homme, il ſe ſoûtient ſur ſes jambes, & il a recours a un bâton dans ſa vieilleſſe.

Il tua le Sphix, moitié femme & moitié lion. C'eſt un hyérogliphe, qui repreſente le ſecret. Les anciens Egyptiens le gravoient ſur leurs Cachets.

Il épouſa Jocaſte ſa mere, & en eut deux fils, Etéocle & Polinice. M. de Cornelle a fait une belle Tragédie d Oedipe. Le méme ſujet a été remanié par M. de Voltaire, avec un prodigieux ſuccès, dans un âge encore fort tendre; & M. de Racine a fait la Thébaïde, ou les Freres Ennemis. Il falloit aparemment que les malheurs d'Oedipe, & de ſa famille, dûſſent ſervir de coups d'eſſai aux grands hommes de nôtre tems.

sa main ; c'étoit Sardanapale , (*a*) jadis Roi d'Assyrie : il s'exprimoit en ces termes. Je posséde à present tout ce que j'ai mangé, & je joüis de tous les plaisirs que j'ai goûté de mon vivant avec cupidité. Pendant que vous éxistez , misérables , ne fuyez point les plaisirs ; car il n'y a , je vous l'assure , aucune volupté à espérer après la mort : aprenez-le par mon exemple.

A ces gens succédoient , à la suite de la troupe , deux Monstres , dont un offensoit les passans, par differents coups d'une langue venimeuse , & l'autre les blessoit par des éguillons acérez. L'amertume troubloit ces jeux enchantez ; nous nous aperçûmes de l'envie que le Ciel portoit à leurs plaisirs , & une Divinité ennemie sembloit se réjoüir de leurs maux.

Malheureux que nous sommes , puisque nous devons être toûjours acablez par l'adversité, pendant le cours d'une vie qui ne finit que trop-tôt , à peine avons-nous une heure exempte de chagrins , un moment de repos nous est refusé , & goûtons-nous jamais un plaisir parfait ? Oh ! vie des mortels, méritez-vous ce nom ? Il faut vous regarder comme un éxil ; dequoi servent aux Dieux les malheurs des hommes , & pourquoi semblent-ils prendre un barbare plaisir à nous affliger ? Quelle peut être la raison qui a atiré sur nous tant de haine ? La seule patience peut vaincre les Dieux & faire suporter l'adversité.

Nous étions éloignez de la troupe, d'un fort petit espace , quand nous aperçûmes tout-à-coup une femme d'une taille majestueuse, qui avoit le visage d'une Vierge & un sévére maintien ; elle parois-

(*a*) Le dernier des Rois d'Assyrie , de tous les hommes, étoit le plus voluptueux. Il fut obligé de se brûler lui-même dans son Sérail , quand Arbacès fit le Siége de Ninive sa capitale.

paroiſſoit enfin telle qu'on nous dépeint Junon ; quand elle marche acompagnée de tous les habitans de l'Olympe ; elle vint au-devant de nous, ſes cheveux étoient en deſordre, ſon ſein paroiſſoit déchiré & meurtri, une vive douleur étoit répanduë ſur ſon viſage, & elle paroiſſoit couverte de lambeaux funéraires ; malgré ce deſordre, elle inſpiroit du reſpect, & d'un ton d'une douceur perſuaſive, elle nous tint ce diſcours.

Où allez-vous, miſérables ? où vous conduit vôtre folie ? Arrêtez, ceſſez de chercher vôtre perte, & prêtez-moi un muet ſilence. Ces paroles nous en imposérent ; nous nous arrêtâmes pour lui donner une entiere atention.

Celle que vous ſuivez, dit-elle, n'eſt pas une Déeſſe ; elle n'eſt pas même iſſuë du ſang des Dieux. Qui ſuivez-vous ? Pourquoi groſſir ſa Cour ? Oh aveugles ! ne reconnoiſſez-vous pas la cruelle & dangereuſe Erynnis ? Elle ſe jouë ſans ceſſe, ſous des aparences trompeuſes, de ceux qui ne s'y atendent pas, & au lieu du miel, qu'elle ſemble preſenter, elle cauſe les plus cuiſantes amertumes ; ne ſoyez pas trompez à la beauté de ſon viſage ; que l'or & les perles, dont elle eſt parée, ceſſent de vous ébloüir ; ſi vous la voyez dépoüillée de ſes trompeurs habits, vous en auriez horreur ; elle cache mille maux & détruit ſes propres Courtiſants, après les avoir ſéduits par la plus fauſſe douceur.

C'eſt ainſi qu'un pêcheur, armé d'une ligne meurtriére, du haut d'un rocher, ſur lequel il eſt aſſis, atire les humides habitants par de dangereux hameçons, cachez ſous une amorce trompeuſe ; ils y courent avidement : ils croyent poſſéder ces biens ; ils s'y atachent & en ſont entraînez.

Les deſerts ſablonneux de la Lybie, la demeure d'Anthiphates Roi des Leſtrygons, (a) les écuëils dévorans

(a) Peuples cruels, qui vivoient de chair humaine, comme les Cannibales, les Caraïbes, & les Antropophages.

dévorans de Carybde & de Sylla ne ſont pas ſi dangereux que la volupté.

De combien de malheurs n'eſt-elle pas la cauſe ? Combien de grands hommes, de villes & de Royaumes n'a-t'elle pas précipitez dans une ruïne totale ? Mais vous faut-il d'autre exemple ? Quel Héros fut plus grand qu'Hercules ? Qui peut nombrer ſes exploits ? Dans ſon enfance, étant encore au berceau, il étouffa deux monſtrueux ſerpents, ſans autres armes que ſes mains enfantines.

N'a-t'il pas terraſſé le fameux lion de Némée ! N'eſt-ce pas lui qui a détruit l'hydre ſerpent de Lerne, dont les têtes renaiſſoient à meſure qu'il les coupoit ? N'a-t'il pas vaincu à la courſe la biche aux pieds d'airain ? Ses fléches n'ont-elles pas détruit ces oyſeaux Symphalides ? N'a-t'il pas renverſé les étables cruelles du Tyran de Thrace, qui faiſoit manger ſes hôtes par ſes chevaux carnaſſiers ? N'a-t'il pas arraché une corne au fleuve Achéloüs en combat ſingulier, quand ce Dieu ſe méthamorphoſa en taureau pour lui diſputer la conquête de Déjanire ? Quelqu'autre que lui eut oſé pénétrer l'enceinte du jardin fameux des Heſpérides, pour en dépoüiller les arbres des fruits précieux qu'ils produiſoient. C'étoit à ſa conquête qu'étoient reſervés les bœufs de l'habitant de l'Hébre. Ne s'eſt-il pas introduit juſques dans les enfers ? N'en a-t'il pas arraché le Cerbére à triple gueule dévorante, malgré l'écume empoiſonnée que ce monſtre forme des ſucs de l'aconith ſa pâture ordinaire ? Le ſanglier d'Erymanthe, n'a-t'il pas ſuccombé ſous ſes coups ? Anthée, fils de la terre, a-t'il pû réſiſter à ſes bras nerveux ? Ne l'a-t'il pas étouffé dans les airs, en le ſéparant de l'atouchement de ſa mere qui redoubloit ſes forces ? Cacus, fils de Vulcain, n'a-t'il pas porté la juſte peine du larcin qu'il avoit fait en enlevant les taureaux à ce fils de Jupiter ? Quel autre pouvoit avoir des épaules aſſez robuſtes pour ſoulager Ath-

las du poids de l'axe de l'Univers ? C'étoit à la seule volupté que la défaite de ce Héros étoit réservée. La jeunesse & la beauté d'Omphale, Reine de Lydie, pouvoit vaincre les forces de celui que les fureurs de Mégére, que les frimats du Tartare & les flâmes du Phlégéton n'avoient pu épouventer, qui avoit méprisé la rage impuissante des fiéres Euménides, aussi-bien que les affreux sifflements des serpents de leurs têtes. Le même, tremblant & soûmis, étoit atentif & obéïssoit servilement au moindre regard d'une maîtresse tendrement aimée ; la moindre menace de sa part le faisoit frémir.

Ce Héros n'a-t'il pas prostitué toute sa gloire en quitant le bouclier pour la quenoüille, & en prenant pour casque la coëffure des femmes Asiatiques ? Sa main acoûtumée à manier une massuë énorme, n'étoit plus ocupée qu'à tourner un vil fuseau, & raportoit à sa maîtresse la tâche du tissu qu'elle lui avoit imposé.

Oh fils d'Alchméne ! quelle fureur vous aveugloit ? Quel poison séducteur pouvoit vous engager à vous revêtir de l'habit d'une femme ? N'a-t'on pas vû Circé (*a*) exercer ses magiques maléfices sur les compagnons du Roi d'Ithaque, les changer en de vils pourceaux, & couvrir en un instant leurs corps des soyes de ces animaux immondes.

Cette volupté, poursuivit-elle, n'en fait-elle pas autant à ceux qui lui sont soûmis ? Peut-on, après cela, regarder comme Reine, celle qui est au-dessous de la plus vile esclave ! Elle presente une coupe fatale, remplie du plus doux des poisons ; quand quelqu'un boit ce philtre dangereux, il devient à l'instant lion, sanglier écumant, il prend la pesanteur

(*a*) Femme du Roi des Sarmates, qu'elle empoisonna, & s'alla établir sur un Promontoire en Italie, où Ulysses fit naufrage. Elle changea ses Compagnons en différents animaux ; ce qui désigne que la volupté nous abrutit.

fânteur & la forme d'un bœuf, celle d'un chien, ou d'un loup dévorant, terreur des troupeaux & des bergers; d'autres enfin, perdant leur forme ordinaire, sont transmuez en différentes espéces d'animaux. Peu de gens de ce peuple innombrable qui forme sa Cour, sont éxemts de la boisson dangereuse. Le même sort vous atend, si vous vous enrôlez sous les étendars de cette infâme. Je vous en avertis, fuyez pendant qu'il en est encore tems, fuyez ses cruels enchantements, déterminez vôtre esprit chancelant, par les exemples qui sont sous vos yeux; voyez les piéges cachez qu'elle vous tend, semblable à l'aragnée, qui, pour prendre d'innocens moucherons, ourdit une trame déliée & dangereuse; elle se cache dans une étroite embuscade; mais si-tôt qu'elle aperçoit sa proye, embarassée dans ses lacs, elle acourt avec avidité, l'envelope dans des nœuds étroits, la met en un monceau, lui arrache sa trompe, & succe son sang, jusqu'à la derniere goute.

Oh démence aveugle! qui s'empare des hommes, qui après leur avoir enlevé une raison qui les peut conduire sur les traces des Dieux, les entraîne sur les vestiges de Vénus & de sa compagne la volupté! Ne doit-on pas rougir des voyes honteuses qu'on se fraye pour satisfaire à ses apétits déréglez?

Mon vieillard conducteur ne put souffrir plus long-tems ces discours; il perdit patience, & gémissant de honte, il nous quitta brusquement, en murmurant de rage & de colére, & se confondit dans la foule voluptueuse qui lui étoit familiere.

Pour lors la vertu, car c'étoit effectivement elle-même, me dit, ne soyez pas en peine, laissez-le fuïr, c'est un oyseau nocturne qui ne peut suporter la lumiere du jour, l'éclat de la vérité l'offusque & les ténébres les plus épaisses lui sont familieres; c'est un malade dégoûté par une longue fiévre; qui refuse les meilleurs aliments. Il fuit les remédes qui

qui pourroient lui rendre la ſanté & ſe livre à tout ce qui eſt contraire à la conſervation de ſa vie. Les inſenſez fuyent la vérité pour s'atacher à des apa-rences trompeuſes.

Pour vous, continua-t'elle, en m'adreſſant la pa-role, s'il vous reſte quelqu'amour de vous-même, ſi vôtre propre conſervation vous interreſſe, profitez de mes conſeils ſalutaires, ſuivez-moi, ſortez de ces lieux empoiſonnez, la fuite eſt le moyen le plus ſûr pour éviter de pareils dangers. Ce que je vois ici me trouble; le bruit de ce peuple tumultueux nous empêche de nous entretenir. Elle m'entraîne; je la ſuis, & nous allâmes nous placer à l'ombre d'un laurier où elle me tint ce langage.

Le divin ouvrier des Cieux, de la terre & de la mer orguëilleuſe, après avoir ordonné que les Or-bes lumineux parcouruſſent des routes dans leſquel-les ils ſemblent venir à la rencontre les uns des au-tres par une ſorte d'opoſition, en conſéquence de ſon immenſe ſageſſe, a voulu que chez nous la raiſon fut combatuë par des paſſions opoſées, pour empêcher l'eſprit de s'engourdir, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver s'il avoit régné ſeul dans un individu.

Dans l'homme, où il eſt enfermé, comme un Prince au milieu de ſa Cour, il ſe trouve réveillé par les paſſions, comme le cheval eſt excité par l'épe-ron & le bœuf par l'éguillon. Nos ſenſations ne doi-vent l'augmentation de leurs forces qu'à ce qui les contrarie; ſans cette opoſition l'ame tomberoit dans une morne langueur & ceſſeroit de ſe porter aux belles actions.

Ce n'eſt que des rames qu'un vaiſſeau reçoit ſon mouvement, & ſouvent les vents contraires lui font faire la route qu'il ſe propoſe.

C'eſt être dans une erreur groſſiére que d'imagi-ner que le ſage ſoit exempt de ces mouvements tumultueux, il ne différeroit pas du marbre inanimé; ce

ce qu'on ne peut conçevoir ſans tomber dans le délire.

La nature n'a pas en vain donné à l'homme ces mouvements, & il ſeroit abſurde d'eſtimer cette même nature ſuſceptible d'erreur; il faut régler ſes impulſions, par un art légitime & par le ſecours d'une ſaine raiſon. Celui-là ſeul mérite le nom de ſage qui ſait tempérer ſes paſſions, comme un écuyer habile ſçait manier, par le ſecours des rênes, un courſier indompté, & ſe garantir, par une ſage adreſſe, d'être emporté par ſes ardeurs.

Mais qu'il eſt peu de gens qui ayent trouvé un juſte milieu & qui puiſſent garder d'éxactes meſures! De-là vient que les uns tombent dans une extrêmité, & les autres dans ce qu'elle a de plus opoſé. L'erreur préſide aux deux extrêmes: les Dieux ſeuls joüiſſent d'une raiſon entiere.

Les bêtes, par exemple, n'ont en partage que les ſens qui les entraînent à la volupté, & il n'apartient qu'à la raiſon, cette noble fille du Ciel, de nous élever à la ſublimité de nôtre origine; les ſens au contraire nous entraînent dans les abîmes les plus profonds & conduiſent à l'extravagance. Il faut donc être ſur ſes gardes contr'eux. O! aveugle nature de l'humanité, qui vous laiſſez entraîner à leurs poids, ceſſez de vous livrer aux ſens & prenez la raiſon pour conductrice.

Quelle foule innombrable de malheureux nous venons de voir s'ébatre d'une joye folâtre dans la forêt de la volupté, vous-même ſuiviez aveuglément vôtre conducteur inſenſé. Si je ne vous avois pas arraché des mains de ce dangereux maître, que n'aviez-vous pas à craindre de la part des deux monſtres qui marchoient ſur vos pas? Vous n'en aviez nulle connoiſſance, & vous étiez ſuivi, ſans le ſçavoir, du repentir & de l'infâmie.

Mais pourquoi ſalir plus long-tems nos entretiens de pareils recits? diſcourons des plaiſirs ſpirituels, qui

qui ne procédent que d'une ame juste & contente de ses mœurs ; j'avouë que ces plaisirs ne se presentent pas en foule ; mais ils sont délicats & procurent une satisfaction exquise, d'autant plus estimable qu'ils sont aprêtez par la vertu, au lieu que ceux qui procédent de la volupté veulent être goûtez en secret ; il en résulteroit une honte inexprimable qui répandroit un fiel amer sur ce qu'ils ont de douceur aparente;les plaisirs de la vertu au contraire ont cela de propre, que plus on les goûte, plus on aproche de la perfection, & plus on se rend digne du sort immortel des divinitez.

Ceux de la volupté détruisent la réputation, & par l'acablement qu'ils nous causent, ils nous réduisent à l'état des animaux les plus stupides;ils nous nuisent davantage, à proportion que nous en usons plus fréquemment ; ils émoussent les facultez de l'ame & nous exposent aux plus cruels dangers. Je conviens qu'il n'est pas possible que l'esprit soit toûjours apliqué,une atention sévére & continuelle seroit d'un trop pénible usage pour la fragilité de la nature ; il faut que le repos & le délassement succédent aux réfléxions sérieuses ; il est quelquefois avantageux de quitter le sommet des montagnes pour descendre dans la plaine.

C'est ainsi que Jupiter, plein d'une juste horreur pour les crimes du monde, fait porter par son aigle ses foudres brasées dans les fournaises bitumineuses de la Sicile ; elle descend de l'Empirée ; elle admire les voutes Célestes, brillantes de mille escarboucles ; elle se plaît à considérer ces somptueux Palais, elle en observe les colomnes construites du diamant le plus dur & le plus brillant ; elle se plaît à considérer les planchers couverts de l'yvoire, produite des dents des élephants Indiens, elle envisage ces espaces immenses, qui contiennent l'intarissable fluide d'une éternelle lumiere : ce sont-là les délices des Dieux, dont l'idée est inénarrable

&

& dont nos foibles ames n'ont jamais pû conçevoir l'étenduë ; elle se transporte d'un vol rapide d'un & d'autre côté, & paroît quelquefois immobile dans l'immense liquide de l'Ether ; elle se balance & s'apuye sur le soufle invisible des vents ; elle paroît avoir abandonné la terre & oublié ses aiglons, tant le séjour du maître du tonnerre a pour elle de charmes ; mais elle perd ses forces : la pâle faim la presse, sa chaleur naturelle diminuë faute d'aliments ; elle abandonne les astres & fond d'un vol précipité sur la terre, qu'elle avoit méprisée, pour y reprendre des nourritures.

Je m'étois tenu depuis long-tems dans un profond silence. Je ne craignis point de l'interrompre & me hazardai de parler en ces termes. Le soleil s'aproche du couchant & s'empresse d'engloutir sa lumiere dans l'Ocean ; avant que son flambeau soit tout-à-fait couvert des voiles de la nuit, ne me refusez pas Déesse, (car je ne puis vous prendre pour une mortelle) de m'enseigner les noms de celles qui acompagnoient la volupté, & qui sont les enfants qu'elles tenoient par la main.

Je vais, dit-elle, satisfaire vôtre curiosité, qui n'a rien d'injuste, s'il nous reste assez de tems ; je commence par celle que vous avez vûë à la gauche de la volupté.

Sçachez que c'est la gourmandise ; ses sales inclinations la portent à manger sans cesse & à passer les jours & les nuits dans de bachiques festins. Le plus grand nombre des hommes en a fait une Déesse ; ce n'est qu'à leur intempérance qu'elle doit son apothéose & leurs adorations ; ils lui sacrifient des vins pétillants, dans des coupes cizelées, & lui consacrent les mets exquis dont leurs tables sont couvertes ; ils placent enfin leur parfait bonheur au culte de cette divinité prétenduë.

Quelle

Quelle groſſiére erreur ! Qu'eſt-il de plus obſcêne ? Non, rien n'eſt plus contraire aux hommes que ces ſacrifices impies, qui après les avoir dégradez les font deſcendre au rang des animaux immondes. L'intention du grand Jupiter n'étoit pas telle ; il les avoit créez pour une ocupation plus noble ; ils étoient deſtinez à être conduits par l'entendement, & leur vie devoit être employée à aquérir des connoiſſances qui les miſſent au rang des habitans de l'Olympe, & les rendiſſent dignes de l'Empire de l'Univers.

O douleur ! Ceux qui ſe livrent à l'intempérance, en ſuivant leurs apétits déréglez, deviennent imbéciles, & la fumée des viandes fait ſur leurs ames la même impreſſion qu'une nuée ſur le ſoleil ; elle les obſcurcit au point de les empêcher de voir la vérité malgré ſon éclat.

La chaleur immodérée du vin émouſſe, à force d'irriter leurs eſprits animaux, & les envelope dans les plus épaiſſes ténébres. Cet excès les empêche de ſe livrer à l'étude ; ils abandonnent la recherche de la ſageſſe, & s'écartent inſenſiblement de la fin que la nature s'étoit propoſée en les mettant ſur la terre.

Leurs connoiſſances diminuënt, & ils deviennent auſſi bornez que les animaux qui ont le moins d'inſtinct ; & quand ils pouſſent la débauche à un certain point, leurs imaginations ſe confondent ; ils ceſſent d'aperçevoir les objets tels qu'ils ſont ; leurs regards incertains les multiplient ; & ce qui les environne, quoique dans un parfait repos, leur paroît ſe mouvoir.

O honteuſe yvreſſe ! mort de l'eſprit, nourrice des vices & des plus grands forfaits, à quelles extrêmitez ne conduiſez-vous pas les hommes ? Quelles limites ne leur faites-vous pas franchir, & de quelles extrêmitez ne ſont-ils pas capables ? Les querelles, les procès, les combats les plus

plus cruels en résultent. Ils goûtent en cet état un barbare plaisir à répandre le sang : les secrets les plus inviolables sont révélez, par d'involontaires confidences, & la plus scélerate médisance régne dans leurs bachiques conversations.

Dans ces instants critiques où vous vous réduisez, la crainte & la pudeur vous abandonnent ; fuyez, misérables, cette peste honteuse, qui vous rend furieux & vous conduit à une démence égale à celle qui agitoit Oreste (*a*) quand il trempa ses mains impies dans le sang de sa mere Clytemnestre.

Qu'est-il de plus sordide ? Que peut-on imaginer de plus vil qu'un homme yvre ? On le voit rejetter des viandes à demi dévorées ; le vin lui donne une odeur desagréable ; il chancelle, tombe, se précipite & se brise : il balbutie ; ses paroles sont inintelligibles. Il fait & dit mille choses dont il rougit, & qu'il condamne avec horreur, quand la nuée est dissipée & qu'il est rentré en possession de son bon sens.

C'est ainsi que le fils de Philippes, le fameux Aléxandre Macédonien, assassinoit ses amis (*b*) & se préparoit, dans sa bachique fureur, des regrets qui lui faisoient répandre les larmes les plus améres.

Ce Prince se condamnoit, mais trop tard ; il se livroit à un tardif desespoir, & vouloit, par sa mort, expier celle de ceux qu'il avoit assassinez dans son yvresse.

Qu'on

(*a*) Fils d'Agamemnon. Il tua sa mere Clytemnestre, pour vanger la mort d'Agamemnon, que sa mere avoit fait assassiner pour épouser Egyste.

(*b*) Clytus fut tué par Aléxandre dans un festin, quoiqu'il fut un des principaux Favoris de ce Prince. Cette action se passa dans l'yvresse. Quand Aléxandre eut repris son bon sens, il expia ce crime par un autre plus grand. Il fit égorger des Villes entieres, sur le tombeau de Clytus, pour apaiser ses Mánes.

Qu'on cesse de faire vôtre éloge, ô montagne de Béotie ! Cythéron, (*a*) qu'avez-vous de recommandable ? & vous, détestables Orgies, brisez vos thyrses furieux ; imposez un éternel silence à vos bruyantes tymbales ; non, ce n'est pas la race de Cadmus, (*b*) ce n'est pas le fils de Jupiter & de Sémelé, Bachus n'est pas enfin la divinité dont on célébre les fêtes ; mais c'est plûtôt le fils de l'immense Tartare & de Mégére. Non, ce n'est pas un Dieu ; mais un démon, qui méprise & insulte aux justes Dieux.

Ceux qui se livrent au vin sont ordinairement peu touchez de ce qui regarde les divinitez, & jamais l'yvresse ne fit de sacrificateur.

A quoi bon rapeller le nombre des maladies, & les cuisantes douleurs que l'intempérance est capable de nous atirer ? N'est-elle pas la source inépuisable de la fiévre, des ulcéres envenimez, de la goutte douloureuse, & de mille autres qui interdisent l'usage des membres ? Elle débilite la vûë, elle fait trembler les dents, elle donne une haleine empestée, l'estomach devient languissant, l'organique mouvement de ce viscére est déconcerté ; il en résulte enfin une mort subite.

Non, jamais le fer ne commit tant d'homicides que la gourmandise. C'est à la voracité de leurs estomachs,

(*b*) Montagne de Béotie, consacrée à Bachus, Orgies, étoient des Fêtes consacrées à ce Dieu, où les femmes, furieuses de débauche & de vin, couroient les champs avec de petites tymbales & des thyrses, qui étoient des batons entortillez de lierre, de pampires & de feüilles de vigne.

(*b*) Fils d'Agénor, frere d'Europe, enlevée par Jupiter, changé en taureau, reçût ordre de son pere d'aller chercher sa sœur, & de ne pas revenir qu'il ne l'eut trouvée. Il consulta l'Oracle, qui lui dit de passer en Béotie, de suivre la premiére vache qu'il y rencontreroit, & de batir une Ville à l'endroit où elle s'arrêteroit. Sémelé étoit fille de Cadmus, & Bachus, fils de Jupiter & de Sémelé.

eſtomachs, que la plûpart des hommes ſacrifient leurs biens, leurs maiſons & leurs meubles ; & c'eſt ſouvent par ces moyens qu'on ſe précipite dans la pauvreté la plus affreuſe ; il faut ſe nourrir, pour ſoûtenir ſa vie, & ne pas employer ſes plus beaux jours au crapule emploi d'une digeſtion forcée.

Voilà quelle étoit celle que vous avez vûë au côté gauche de la volupté ; ſçachez maintenant quel étoit l'enfant qui étoit près d'elle, dont la tête chancelante ſembloit tenir le milieu entre la veille & le ſommeil.

C'eſt le fils de la gourmandiſe ; le travail eſt ſon pere : il s'apelle enfin le ſommeil ; le Léthé ou l'Oubli l'a nourri de ſes pavots : il eſt frere de la mort ; mais il ne s'empare pas comme elle éternellement des hommes ; il chaſſe les ſoins & les ſoucis de leurs cœurs ; il délaſſe leurs corps des fatigues du jour & rétablit leurs forces. Quoique néceſſaire à la vie, il fait cependant beaucoup de maux : il couvre l'eſprit d'épaiſſes ténébres ; il cauſe des maladies, il débilite les corps & engourdit les membres quand on n'en uſe pas avec modération.

On s'y livrera ſobrement, ſi l'on ne s'adonne pas à la gourmandiſe ; c'eſt le propre de la ſobriété de dormir peu ; l'eſtomach en cette diſpoſition veille aiſément ; il ſe contente d'un ſommeil plus court & moins profond, & produit les plus agréables ſonges ; c'eſt le plus grand ſoulagement des afflictions, & rien n'eſt ſi deſirable que le repos à ceux qui ont le cœur pénétré d'un amour violent : il aporte le reméde, fait eſpérer la guériſon des maladies les plus deſeſpérées & conſole des pertes irréparables ; en ce cas, il eſt préférable à tous les treſors. On peut y joindre que le ſommeil & la mort rendent tous les hommes égaux.

Celui à qui les deſtins préparent d'heureux jours, qui

qui veut faire de grandes actions & immortaliser sa mémoire, doit souvent veiller ; l'on ne peut parvenir aux grandes choses quand on est enseveli dans les bras du sommeil, & la gloire ne fut jamais compagne de la môlesse.

Evitez donc de toutes vos forces un sommeil immodéré ; les destins ne vous en réservent qu'un trop durable. Quand cette nuit derniere arrivera, à laquelle le jour ne succéde point ; quand cet esprit délicat qui vous anime vous aura abandonné, ce soufle est mille fois plus délié que l'air le plus volatil, & c'est à son départ qu'un sommeil éternel fermera vos yeux pour jamais.

Tandis que la Déesse parloit de la sorte, la messagére Iris (*a*) descend du haut des Cieux, & laisse sur ses traces une route variée de mille couleurs, causées par la réfraction du soleil sur les nuées. Elle l'aborda, & de ses lévres incarnates elle prononça ces paroles.

Je vous saluë, ô la plus chére au Roi, qui fait les délices de l'Univers ! ô vertu, selon moi, la plus grande des Déesses ! je viens vous prier de revenir avec moi ; les divins habitants du séjour Céleste souhaitent vôtre presence ; quitez ces contrées, indignes de vous posséder, & fuyez un séjour peuplé d'hommes si méchants. Ces lieux ne sont pas sûrs pour les bons : les crimes y régnent, la bonne-foi & la Religion en sont bannies ; la vertu méprisée voit le sceptre entre les mains de l'ignorance, & la fraude est une monnoye courante dont tout le monde se paye réciproquement dans ces dangereux climats.

Vous n'avez pas de tems à perdre ; interrompez vos éloquents discours, le moindre retardement seroit périlleux ; remontons ensemble aux Cieux où vous êtes atenduë.

La

(*a*) Messagére de Junon, qui forme L'ARC-EN-CIEL.

La vertu jetta ſur moi ſes précieux regards. Je ne peux, me dit-elle, comme je l'aurois voulu, vous en dire davantage; mais je ne vous quitte pas pour long-tems; demain, ſi-tôt que l'aurore, par ſon haleine de roſes, aura mis en fuite les pâles ténébres qui précédent le matin, je vous enverrai qui pourra vous achever les inſtructions que j'avois commencées de vous donner: adieu.

A ces mots, je les vis s'élever vers le Ciel, leur courſe rapide me les fit perdre de vûë en un moment, les zéphirs les enlevérent toutes deux, & elles ſe frayérent une route lumineuſe dans le vuide des airs. C'eſt ainſi que la perfide Scylla fuit Nyſus ſon pere, Roi de Mégare, à qui elle avoit arraché, pendant ſon ſommeil, le fatal cheveu dont dépendoient les deſtins de la ville. Elle s'éleve, il la pourſuit en colére, & fait pluſieurs détours dans l'air pour la punir de ſa perfidie; elle fait ſes efforts pour ſe cacher dans les nuës & dérober ſa honte à tous ceux qui pourroient la voir.

Son pere la pourſuit, & ils paroiſſent tous deux dans une continuelle agitation. Le ſoleil avoit déjà plongé ſon char de feu dans la Mer Athlantique; & Veſper, après avoir atelé les tranquiles courſiers de la nuit, revenoit aux ordinaires pâturages d'ambroiſie. Je me retirai l'eſprit agité; je repris le même chemin par lequel Epicure m'avoit conduit, en atendant avec impatience l'acompliſſement des promeſſes flâteuſes qui m'avoient été faites.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

****

L'ECREVISSE.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L'Auteur après avoir fait un invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en exposent le sujet, ils sont interrompus par sept loups. Le fils de la vertu, envoyé par sa mere, arrête le Poëte; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec éxécration les passions déréglées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour sur toutes les autres affections de l'esprit, & démontre que tous les Estres ne doivent leur conservation qu'à l'amour Divin. Il s'étend sur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges; après avoir donné à la Paix les loüanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courte dissertation sur les choses sublunaires.

SOLEIL, qui d'un cours assidu & d'un regard lumineux, pénétrez l'Univers; en le parcourant, vous donnez la naissance à tous les Estres & leur fournissez une féconde nourriture; vous êtes le plus brillant ornement des Cieux; vous avez une juste prééminence sur tous les autres astres; vous êtes la source inépuisable d'une lumiere éternelle, rien enfin n'échape

chape à vos regards ; vous prodiguez vos bénignes influences depuis les extrêmitez de la Perſe ; (*a*) région trop heureuſe d'être éclairée de vos premiers aſpects ; vous êtes toûjours libéral des écoulements de vos feux, juſqu'à ce que vous finiſſiez vôtre courſe éclatante.

Soit que vous vous plongiez dans la mer voiſine de la grande Heſpérie, (*b*) ſoit que vous vous couchiez aux colomnes d'Hercules, (*c*) vous n'êtes jamais las de parcourir vôtre voye brillante.

C'eſt par vous que tous les Eſtres ſe preſentent à découvert ; vous chaſſez les ombres de la nuit, vous formez les couleurs, (*d*) & vôtre auguſte preſence met en fuite les ténébres du cahos.

Grand

(*a*) La Perſe eſt ſous la Zône tempérée. Ses peuples ſont pôlis & ſubtils. Ils parlent preſque tous l'Arabe, ou, pour mieux dire, la Langue Perſanne en différe peu. Le ſoleil, en ſe levant, paſſe par-deſſus le Royaume des Perſes, avant de venir dans l'Italie, d'où étoit PALINGENE, de façon que la plus grande partie de l'Europe eſt regardée, par les Perſans, comme peuples Occidentaux, cet Empire étant dans l'Aſie.

(*b*) Italie, qui portoit ce nom chez les anciens, de HESPER, frere d'Athlas.

(*c*) Détroit de Gibraltar, ſelon la plus commune opinion. Ce Détroit eſt fameux, en ce qu'il fait la jonction de l'Ocean, avec le plus grand Golphe du monde, qui eſt la Mer Méditerranée. On l'apelle jonction des deux Mers ; ou bien on entend, par Colomnes d'Hercules, le Cap de Finiſterre, comme qui diroit, *finis terræ*, fin de la terre ; parce que ce Héros n'a pas cru qu'il ſe trouva de terre par-delà.

(*d*) Ce paſſage me paroît mériter une note. La plûpart des Philoſophes ſe ſont imaginez qu'il n'y avoit point de couleur autre que la lumiere. Ils ont prétendu que la teinture, dans laquelle on plongeoit un ſujet, ne le coloroit pas; mais que cette même compoſition de teinture modifioit les ſurfaces de ce même ſujet, teint, de façon, qu'il étoit ſuſceptible de réfléchir d'une certaine maniere la lumiere. Ils ont fondé leur opinion ſur ce que l'on a donné différents degrez de lumiere aux couleurs. Le blanc, ſelon eux, eſt celui qui abonde le plus en degrez de lumieres. Le jaune enſuite,

qui

Grand œil du monde, qui parcourez successivement les douze célestes Palais, vous changez les saisons & les climats, & vous fixez les tems; c'est à vôtre divin flambeau que l'Univers doit sa naissance, & vous êtes le Tabernacle de l'Eternel. (*a*)

O le

---

qui n'est qu'un blanc rembruni. Le rouge, qui est le plus dur & le plus éclatant à la vûë, en a moins; mais il a, selon eux, des surfaces rectilignes, qui portent à la vûë une réfraction fatiguante & capable de l'éblouïr. Le verd est, selon ces Messieurs, la couleur la plus douce, parce qu'elle ne renvoye que des rayons de lumieres obliques & brisez, qui ne frapent la rétine de l'œil que par contre-coup. Le noir enfin ne renvoye que des corpuscules arondis, qui font que la vuë ne sçauroit soûtenir long-tems les objets de cette couleur, parce qu'elle est dans une indécision plus éblouïssante que le blanc même, qui est le plus homogêne à la lumiere; ce qui fait, selon eux, une espéce de cercle, qui joint les deux oposez, le blanc & le noir. Le bleu, selon les mêmes, ce bel azur que nous remarquons dans le Ciel, n'est autre chose qu'une lumiere immense, dans laquelle nôtre vuë se confond, faute d'un sujet réfléchissant, qui renvoye, comme par contre-coup, la lumiere à nôtre optique. Ils prétendent que ce bleu n'est qu'un espéce de noir lumineux. Ils donnent une sorte de preuve, en ce que, pour faire un beau drap noir, il faut qu'il ait passé par le bleu. Pour être à portée de juger de la vérité de ces sentimens, il faudroit pouvoir discerner sans lumiere les objets, & voir s'ils ont une couleur distincte de la lumiere; ce qu'on ne sera jamais à portée d'expérimenter. Ils fondent encore leurs conjectures sur ce qu'un sujet d'une couleur, au grand jour du soleil, perd des degrez de teinture, étant éxaminé à la luëur d'une bougie. Je laisse au Lynx à décider la question.

(*a*) Je ne peux m'empêcher de citer ici le grand d'Espagnette. C'est lui qui m'a fourni cette expression. (TABERNACLE DE L'ETERNEL.) Voici comme il s'en explique, dans son ENCHYRIDION PHYSICÆ RESTITUTÆ, *Canon* 35. „ Deus „ triplicem Divinitatis suæ imaginem in sole expressit pri„ mam in unitate neque enim solem multiplicem natura, si„ cut nec Deorum pluritatem Divinitas patitur; ut sic ab „ uno fluant omnia; secundam in Trinitate seu triplici mu„ nere. Sol enim tamquam Dei Vicarius omnia naturæ be„ neficia distribuit per lucem motum & calorem inde vita

„ quæ

O le plus puiſſant & le plus beau des Dieux ! recevez mes ſincéres hommages. Ma chétive & foible voix ne peut fournir à vos loüanges. Jettez un regard favorable ſur moi ; amenez ſur nôtre horiſon un beau jour ; revenez toûjours plus brillant & plus ſerein.

Que les nuées diſſipées nous laiſſent aperçevoir les voûtes azurées des Cieux ; que les flots ſalez de la mer demeurent dans un tranquile repos, & que les avides Nautonniers puiſſent avec confiance parcourir les vaſtes plaines de l'Ocean ; que les moiſſons, les forêts, & les riches côteaux, conſacrez au fils de Sémelé, (*a*) ne ſouffrent point de dangereux orages ; qu'ils ſoient garantis des ravages d'un tourbillon furieux & preſervez des carreaux d'une grêle orageuſe ; que l'étoile de Mars careſſe les mortels de ſes benins aſpects ; qu'ils reſſentent à vos aproches la paix la plus tranquile.

Divinité ſecourable, protégez les chantres de la

„ quæ ſupremus & perfectiſſimus eſt in mundo noſtro naturæ „ actus ultra quem progreſſus non fit ſed regreſſus : à luce „ autem & motu calor procedit ſicut tertia a primâ & ſecundâ Trinitatis perſonna, poſtremo Deus qui eſt lux „ Æterna infinita & incomprehenſibilis per ſolam lucem ſe „ ipſum exprimere & mundo exhibere potuit. Nemo itaque „ miretur, cur Sol Æternus præſtantiſſimam ſui ipſius imaginem cujus ipſe ſculptor fuit, ſolem Cœleſtem tantis dotibus decoravit in eo enim Tabernaculum ſuum poſuit.

Il me paroît que ce paſſage a été pris dans l'idée que le divin Platon a eu de la Trinité, par une legere comparaiſon, je l'avouë. Ce Philoſophe n'étant pas éclairé des lumieres du Chriſtianiſme, a ſemblé prévoir ce que nous ne pouvons enviſager que par les yeux de la foi & de la vérité révélée. Ceux qui ont voulu définir ce Myſtére ſont tombez dans le Trithéiſme. Il croyoit que le mouvement & la lumiere engendroient la chaleur, de même que les deux hypoſtaſes, du Pere & du Fils, produiſent la perſonne du Saint Eſprit.

(*a*) Bachus.

la double coline, animez leurs accents (*a*) & formez leurs plus doux concerts; disposez enfin leurs organes aux doux sons des neuf Sœurs, (*b*) couronnez-

(*a*) Il faut prendre garde que le Poëte, qui avoit d'abord invoqué le Soleil, ou Phœbus, invoque à present Apollon, qui est le même, comme Dieu de la Poësie.

(*b*) Neuf Muses, filles de Jupiter & de Mnémosine, qui veut dire MÉMOIRE. Par Jupiter on a entendu L'ESPRIT, qui, comme le meilleur des dons, procéde du Ciel; & par MNÉMOSYNE, *la Mémoire*, qui arrange & donne l'ordre aux idées dans le cerveau. L'un & l'autre ont donné la naissance aux neuf Muses, qui sont :

CLIO, Κλιω, GLOIRE, parce qu'elle préside aux actions d'éclat & de mémoire.

URANIE, *ΟΥΡΑΝΟΣ*, à L'ASTRONOMIE, & à tout ce qui concerne le Céleste, & les idées d'élévation. Elle est habillée de bleu, semé d'étoiles.

CALLIOPE, à la RHÉTORIQUE, & à certains Poëmes.

EUTERPE, à la FLÛTE, aux Idyles, aux Pastorales, & quelquefois à la Dialectique, du mot Grec διαλεχτικη', l'Art de discourir familierement. C'est une passion qui ne nous quite qu'à la mort.

ERATO, préside aux AMOURS. Elle est couronnée de roses & de myrrhes, & a pour atribut un Cupidon.

THALIE, à la GÉOMÉTRIE, l'Agriculture, & à la Comédie; ce qui est désigné par un Masque qu'elle tient à la main, & par des Brodequins dont elle est chaussée. Elle a le visage lascif & folâtre.

MELPOMÉNE a un visage sévére, & préside à la TRAGÉDIE, un habillement riche, qui represente les Rois ou les vêtements à la Romaine, chaussée avec le Cothurne, des Sceptres & des Couronnes à ses pieds, & un poignard à la main, qui désigne le catastophe de la Tragédie,

ronnez-les des Lauriers du Parnaſſe & les placez enfin au Temple de Mémoire.

Reçevez encore une fois mes ſincéres adorations; tirez l'harmonie de ma lyre; ſoûtenez mon haleine, & conduiſez enfin ma Nacelle dans un Port aſſuré.

Pendant que proſterné près des limpides eaux de la fontaine Caſtalide, j'adreſſois ces vœux ardants en preſence des Muſes aſſemblées, Apollon du haut de ſon Temple de Delphes, (*a*) où il rend ſes Oracles, entendit ma priere. Les portiques du Temple parûrent s'émouvoir; une ſainte horreur s'empara de mon ame; je frémis, & fus frapé d'une éclatante lumiere, qui ſembloit embraſer les avenuës du Périſtyle.

La Terre, tremblante ſous mes pieds, paroiſſoit vouloir s'entr'ouvirir; une voix formidable ſe fit entendre, & s'exprima dans ces termes.

Malheureux jeune homme, qui éprouve les deſtins

---

die, du mot Grec, καταστροφή, dénouëment, iſſuë d'une choſe, du Verbe στρέφω, tourmenter.

TERPSICORE, au Bal, à la Danſe, couronnée de Guirlandes, une Harpe ou une Lyre à la main, & des Inſtruments de Muſique à ſes pieds.

POLYMNIE, eſt regardée comme la Muſe qui préſide à la Memoire, à l'Hiſtoire, à la Rhétorique. Elle eſt couronnée de Perles; elle a une Robe blanche, la main droite geſticulant comme un Orateur; quelquefois, pour la mieux déſigner, on lui met auprès d'elle une Prouë de Vaiſſeau, apellée en latin *Roſtrum*. C'eſt ainſi que s'apelloit la Tribune aux Harangues, chez les Romains, ſelon Cicéron, & un Rouleau de Papier à la main, où eſt écrit *Suadere*.

(*a*) Ville de la Phocide, près du Parnaſſe, où Apollon rendoit des Oracles. C'étoit le plus fameux Temple que ce Dieu eut dans l'Univers.

destins contraires, & dont les années sont traversées par tant d'adversitez, armes-toi d'un généreux courage; ta patience surmontera tous les obstacles. Quand on sçait dans une fortune contraire mépriser la prospérité, on s'éléve au-dessus du sort, & la vertu prend de nouvelles forces quand elle se soûtient contre les ataques d'une destinée ennemie. Par un retour heureux, la fortune éleve au plus éminent degré de ses faveurs ceux qui lui servoient de marche-pied; cette aveugle Divinité se plaît à ces vicissitudes; rien n'est durable sous le Ciel, tout est conduit par de successives révolutions; les plus affreuses tempêtes font place aux plus beaux jours; les flots écumeux de la mer, après une longue agitation, se calment à la fin; la saison consacrée à la jeunesse, le Printems couronné de fleurs, succéde aux frimats des hyvers. Rassûre ton ame, combats généreusement la dureté du sort, & réserve-toi pour des destins plus heureux. Je lis dans le sombre avenir; je vois arriver les tems, les jours se succédent avec empressement, déja le moment se presente. Si la Parque fatale differe de couper ta trame, ton nom, aussi connu qu'il est à present ignoré, sera l'entretien de tous les hommes; je serai toûjours prêt à te secourir, & les neuf Vierges, mes compagnes, favoriseront tes entreprises & t'ouvriront des passages dans les lieux où tu voudras pénétrer; elles sçauront te distinguer de la foule & te rendront illustre dans les siécles à venir.

La Pythonisse (*a*) agitée, me parla de la sorte: A

(*a*) Nom qu'on donnoit à la Sybile, qui rendoit les Oracles d'Apollon, parce que ce Dieu avoit tué de ses fléches le Serpent Python, qui s'étoit formé du limon de la terre après le Déluge. Réduisons cette Fable à la simplicité, & disons que le soleil, par sa chaleur, purifie & desséche l'humidité; ce qui m'a fait, en traduisant, ajouter cette périphrase pour embellir ma traduction.

peine

peine ajoûtai-je foi aux oracles infaillibles des Dieux, tant l'aſtre qui préſide à ma naiſſance m'étoit contraire, & tant le Ciel m'avoit acablé de revers aſſidus. Je me retire transporté de joye; j'errois çà & là, dans les Campagnes, ſans tenir de route aſſurée, & repaſſois dans mon eſprit les hautes prédictions dont je venois d'être flâté.

O! ſi par hazard, diſois-je, quelque homme ou quelque Dieu venoit à ma rencontre, & que la vertu m'envoyât celui qu'elle m'a promis pour m'inſtruire des choſes qu'elle a obmis de me dire, ou, ce que je ſouhaiterois avec paſſion, qu'elle m'enſeignât elle-même ſes divins préceptes.

En m'entretenant de pareilles choſes, j'arrivai près d'une vallée, étenduë entre deux montagnes voiſines; je pris un ſentier de traverſe qui ſe preſenta, j'aperçûs deux Bergers (*a*) couchez ſur un tendre gazon, à couvert d'une voûte de rocher; leurs panetiéres étoient à côté d'eux; ils ſembloient jouër, à l'envi, de leurs cornemuſes, & ſe diſputoient le prix par une émulation paſtorale; il leur manquoit un Juge dont le ſentiment pût décider leur innocente querelle & donner gain de cauſe au vainqueur.

Du plus loin qu'ils m'aperçûrent, l'un & l'autre, ils m'apellérent d'une commune voix, & m'invitérent à m'aſſeoir avec eux ſous ces rochers & à décider leurs differends. L'un d'eux, après avoir préludé d'un champêtre chalumeau, levant les yeux au Ciel, proféra ces paroles. O! vous, Reine d'Amathonte:

(*b*) *Oh flos Dardaniæ, Puer, ô Dilecte Tonanti,*

Poculæ

(*a*) Cet entretien de bergers eſt une Imitation des Bucoliques de Virgile, que je n'ai pas voulu traduire literalement; j'ai mieux aimé y ſubſtituer cette eſpéce de Paſtorale. Je n'ai changé que les noms; j'ai ſubſtitué Amarilis à Philéthe, & Vénus a Ganiméde.

(*b*) J'ai cru ne devoir pas traduire ce paſſage. Ceux qui entendent le latin en ſentiront la raiſon. Je le raporte tel qu'il eſt dans l'original, & je lui ai ſubſtitué ce morceau d'Imitation.

Pocula qui superis spumantia nectare misces!
Cede Polo, jam cede Polo, formosior alter.
In terris nunc est qui pocula sacra ministret:
Jupiter hunc rapiens, te spreto, ad sidera tollet:
Invidiâ rumpere miser, moriere dolore.
Sed potius ne cede Polo, tu vina propines
Cœlicolis, maneat mecum mea cura Philetus:
Quo sine nec mihi dulce aliquid, nec vivere gratum est.
Hunc quoties pernicis equi per devia Tergo
Invectum, capreas arcu cervosque petentem
Najades aspiciunt, cœco stimulantur amore
Multaque cum multis cupiunt dare basia donis
Certatimque ferunt vario de flore Corollas.

Vénus, cédez l'Empire de la beauté, une autre surpasse vos charmes; la belle Amarillis doit faire le bonheur des hommes & des Dieux; le Dieu des Combats, le terrible Mars, ne tardera pas à vous la préférer; elle seule pouvoit vous le rendre infidèle; il n'étoit dû qu'à cette innocente bergére d'habiter les célestes lambris; mourez de jalousie, les amours vous quitent en foule, grossissent sa Cour, & lui aportent en hommage leurs carquois & leurs brandons.

Mais non, vivez plûtôt belle Cythérée, continuez de reçevoir les encens qu'on vous offre à Paphos. Restez dans les délicieux jardins d'Amathonte, & parfumez de vôtre haleine d'ambre les bocages d'Idalie.

Cédez à Amarillis vôtre fameuse ceinture; que les Graces rassemblées viennent la lui aporter, comme elle fait mon unique souci; qu'elle ne m'abandonne pas; sans sa presence je cesserois de goûter de solides plaisirs, & la vie me deviendroit insuportable. Soit qu'habillée en Amazône elle monte un cheval indompté, soit qu'armée d'un épieu elle chasse les cerfs & les chévreüils; les satyres, les faunes, les bergers

bergers & Pan (*a*) lui-même sont éperdus de l'amour le plus violent ; ils souhaitent la combler de leurs plus tendres caresses; ils lui aportent à l'envi des couronnes de toutes sortes de fleurs, des corbeilles remplies des fruits les plus exquis, & des raisins les plus délicieux.

O ! si cette belle étoit traitable ; si elle se prêtoit à l'amour que je ressens pour elle, mon bonheur seroit inexprimable, & mon sort feroit bien des jaloux ; mais elle méprise également mes prieres & mes plaintes, & me fuit avec la même vîtesse qu'une fléche fuit l'arc dont elle est décochée.

Ne me fuyez plus cessez; de me mépriser, aimable Amarilis ; le sang barbare des Lesthrigons ne coule pas dans mes veines, & si vous me connoissiez vous ne me trouveriez peut-être pas si indigne d'être aimé ; car malgré le poil épais & hérissé qui couvre ma peau, & ma barbe mêlée & touffuë, (*b*) je ne suis cependant pas difforme ; la barbe a ses beautez, elle désigne un homme robuste & propre aux exercices de Mars, & ce n'est qu'aux efféminez qu'il convient d'avoir des membres délicats. Eh quoi ! quelque berger est-il plus riche que moi ? J'ai de grand troupeaux de bêtes à cornes & de bêtes à laine ; j'ai mille genisses qui paissent dans ces prairies, & un pareil nombre de porcs répandus dans ces bois ; j'ai des brebis

(*a*) Dieu des Bergers, fils de Mercure, transformé en Bouc, & de Pénélope. Pan veut aussi dire *tout*, en Grec ; c'est-à-dire, *Dieu de la Nature*. On lui donnoit l'Echo pour femme ; ce qui signifie qu'en connoissant la Nature, on est à portée de parler de tout. Sa naissance donne lieu à une petite réfléxion. Cette sage Pénélope, qui avoit tant refusé d'Amants, & qui se livre à un Bouc, ne désigneroit-elle pas ces jeunes personnes si difficiles quand on veut les marier, & qui, après quelques années de jeunesse écoulées, se marient a un vieillard dégoûtant, hydeux & maléficié ?

(*b*) Imitation du Polipheme d'Ovide, de la description de ses amours avec Galatée, & de ses richesses en troupeaux.

brebis prêtes à mettre bas. & des chévres qui traînent leurs jeunes chévreaux à leur mammelle. Prenez ce qui peut vous satisfaire, disposez de mon bien, tout ce que je posséde est plus à vous qu'à moi-même. Pourquoi refuser mes dons, ingrate que vous êtes ? Si vous m'aimiez, vous viendriez quelquefois avec moi ; je monterois aux plus hauts arbres, j'y cuëillerois des fruits pour vous les presenter ; je vous donnerois le miel le plus exquis qu'on tire de sa cire, des fraises meures, & des corbeilles remplies de noix ; je vous embrasserois mille & mille fois.

Croyez-moi, jeune & tendre Bergere, venez avec moi, nous nous assoirons près d'une claire fontaine ; nous goûterons, en nous embrassant, un sommeil délicieux. Le petit bruit que cause le mouvement des feüilles, & le murmure d'un ruisseau, nous y excitera, nous passerons de cette façon les moments où les cygales paresseuses remplissent les campagnes pendant les grandes chaleurs d'un beau jour.

Malheureux que je suis, vous méprisez ma personne & mes presents ; les larmes les plus améres & les discours les plus flâteurs ne vous font aucune impression. Vous êtes plus cruelle qu'une tygresse des forêts d'Hyrcanie, dont on voudroit enlever les petits ; vous êtes plus sourde à mes plaintes qu'une statuë de marbre ; plus insensible & plus dure qu'un rocher des Alpes & qu'un diamant d'Arabie. A quoi vous sert vôtre beauté, si vous êtes cruelle ? Si vous méprisez tout le monde & que vous fassiez mourir de desespoir ceux qui vous aiment ? Vous êtes semblable, par ces sentiments, à un serpent horrible, caché sous les plus belles fleurs, ou au poison le plus mortel, mêlé au miel le plus doux du Mont-Hymette.

Défaites-vous de vos mépris ; l'orguëil déplaît aux Dieux. Ne vous y trompez pas, vôtre beauté se passera, vos graces fugitives se dissiperont & seront enlevées sur les aîles du tems.

tems. (*a*) La beauté ne dure pas plus qu'une fleur, qui jamais n'eſt plus belle que dans ſa naiſſance, & qui languit de jour en jour, tant que dure le printems. Il en eſt de même d'un beau viſage, qui n'emprunte ſes charmes que de l'éclat d'un beau teint. Amarillis, ne perdez pas ces tems heureux; uſez des dons qui vous ſont acordez, tandis qu'ils ſont en vôtre puiſſance, car les choſes ne ſont recommandables que par l'uſage qu'on en fait.

Un tems viendra que des rides affreuſes couvriront vôtre beau front, une vieilleſſe décrépite blanchira vos cheveux, qui ſont aujourd'hui l'objet de la plus tendre admiration; vous regréterez pour lors mille fois vôtre beauté inutilement perduë, & vous direz; que ſont devenuës ces graces que je poſſédois autrefois? Que ſont devenus ces lys confondus avec ces roſes? Ils ſont évanoüis, ſans eſpoir de retour.

Vous ſerez étonnée du changement de vôtre viſage, quand un miroir trop fidèle vous en fera voir la difformité.

Mais je remplis les airs de plaintes inutiles, ſemblable à un laboureur qui ſémeroit ſur des ſables arides. Deſtins cruels & contraires! vous vous faites un barbare plaiſir de mes peines, & je ſuis déchiré par un cruel amour. C'eſt vous qui décidez ſouverainement du ſort des amants, & vous avez plus de pouvoir ſur les cœurs, que tous les treſors & la plus illuſtre naiſſance.

Aveugles Deſtins, vous décidez rarement en faveur du mérite! & l'on voit ſouvent l'eſclave préféré au Potentat. Non, quand vous ſurpaſſeriez un

(*a*) On dépeint le Tems avec des aîles, pour marquer la viteſſe avec laquelle il s'écoule. On lui met une Faulx dans une main, & un Sable dans l'autre. Le premier atribut déſigne la détruction de toutes choſes; & le ſecond, les heures & les moments. Il eſt auſſi quelquefois regardé comme Saturne.

un hydre en cruauté. dûssiez-vous ne pas faire de moi plus de cas, que des feüilles des plantes marécageuses des étangs, je vous suivrai par tout, & vous chérirai à l'égal de ma vie. Amarillis régnera dans mon cœur, & son nom sera toûjours dans ma bouche. Il se tût, après ces mots, & l'autre berger lui parla de la sorte.

Quelle erreur d'aimer une cruelle ! (*a*) Que peut-on atendre d'une personne qui ne nous aime point ? C'est une fureur de vouloir forcer les inclinations. Imitez-moi, j'aime un belle sensible.

O Méline ! s'écria-t-il, vous êtes plus blanche que la fleur de farine, que la chaux vierge, que les écumes de la mer en fureur & que le lait cuit ; plus vermeille que les cérises dans leur maturité & que les meures qui n'ont pas encore pris leur derniere couleur. Vous êtes plus belle que les arbres quand ils fleurissent au printems ; plus douce qu'une figue séche & que le vin le plus doux.

Jamais la Reine d'Amathonte n'eut une gorge si belle, des yeux pareils ; & ses lévres, si vantées, n'aprochent pas de la beauté des vôtres. Que dirai-je de vos cuisses, & des parties de vôtre beau corps, qui en sont les plus voisines ? mais il faut garder un muet silence, il est beaucoup plus aisé de les imaginer que de les décrire. Ce n'est pas seulement parmi les hommes que Méline fait des conquêtes, elle les étend jusques sur les Dieux mêmes. Je la vis l'autre jour poursuivie par un Satyre, qui l'ateignit à la course & la persécutoit sous un liége; elle crioit, je volai à son secours; mais je craignis les cornes de cette Divinité veluë, & n'osai avoir affaire à un rival aussi féroce. Ah !

(*a*) Pour lier la comparaison des deux Bergers, & donner une suite au défi du Chant de ces Pasteurs, j'ai été obligé de faire la comparaison d'une cruelle avec une sensible, au lieu de comparer le goût de cet amour permis, avec cette passion abominable & deffenduë.

Ah ! toutes les fois qu'elle me fait un clin d'œil favorable, qu'elle m'apelle & me ſerre dans ſes bras, plus blancs que la neige, avec la même force que le lierre ou la vigne embraſſent les branches d'un arbriſſeau qui en eſt prochain; la laſcive qu'elle eſt me mord & me donne de petits ſouflets ; elle me jure cependant & me fait mille ſerments qu'elle n'aime que moi.

Je ne ſuis pas à la vérité bien convaincu de ſa ſincérité, car rien n'eſt plus faux que cette belle, même dans les momens critiques où nous nous envoyons réciproquement nos ames errantes ſur nos lévres.(*a*) Je l'adore ſans pouvoir l'eſtimer ; & je m'en défie, d'autant plus qu'elle me fait de plus grandes careſſes.

Ce berger n'en ſeroit pas demeuré-là ; le ſujet de ſon diſcours le touchoit de trop près pour qu'il en reſtât en ſi beau chemin ; & je me préparois à en entendre la concluſion, quand dans ce même inſtant ſept loups, tourmentez d'une faim dévorante, ſortent des bois-taillis, dont le ſommet des rochers étoit couvert, & parviennent juſqu'aux troupeaux par un ſentier étroit ; ils ſe précipitent ſur les moutons; ils ravagent & déchirent les innocentes brebis.

On entend le bêlement craintif des tendres agneaux. Leurs gueules ſont dégoutantes de ſang : le carnage redouble ; une troupe de chiens, armez de coliers de fer, s'opoſent à ce ravage ; ils intimident leurs cruels adverſaires, par leurs aboyemens. On eſt étonné d'un bruit affreux, les vallées retentiſſent de hurlemens ; les bergers tremblans, ſe levent abandonnent le défi du chant, & différent à un autre tems à faire valoir la préférence de leurs inclinations. Ils s'arment à la hâte de leur fronde

&

(*a*) J'ai cru embellir ce morceau, qui déſigne une joüiſſance, en y mettant cette citation de Pétrone.

Qualis nox iſta fuit dii, deæ, quam mollis Thorus hæſimus calentes errantes animas hinc & hinc Labellis effudimus.

& de leurs bâtons de chêne pleins de nœuds, ils courent & me laissent seul.

Je m'en allai par un autre chemin, flotant entre la crainte & l'espérante. Tandis que j'avançois, agité de doutes & de pensées diverses, je parvins environ à la distance que pourroit parcourir trois fois un boulet lancé avec impétuosité, par une machine guerriere d'airain.

Je trouvai une fontaine claire & pure, qui augmentoit à mesure quelle s'éloignoit de sa source, & qui se distribuoit en différents ruisseaux parmi des platanes touffus; ses bords étoient couverts de gazons verdoïants, parsémez de pierres tendres, destinées sans doute à servir de siéges sacrez aux Nymphes de ces lieux, & à leur procurer une agréable fraîcheur dans les tems que l'Eté répand ses arides influences, ou que la Canicule altérée domine sur nôtre horison.

Ces bocages charmants étoient environnez de cormiers, dont les branches plioient sous la pesante quantité de leurs fruits: je m'en aprochai à la hâte; je cueïllis les plus mûrs & les mangeai. Je m'aprochai de la fontaine, pour étancher ma soif avec ses eaux pures; j'admirois, en me panchant sur leur miroir de cristal, le brillant du gravier sur lequel elles rouloient.

La divine vertu se ressouvint de moi; un jeune Jouvenceau, aussi beau qu'Apollon, descend de l'Olympe, il fend les airs d'un vol rapide, & surpasse en vîtesse les plus dévorants éperviers. (*a*) Il vient à moi, m'aborde; il me trouve acablé de fatigue, étendu languissant sur le gazon qui bordoit ce ruisseau; il me saluë; je me leve & me prosterne devant lui. Sa taille étoit au-dessus de la commune.

Je suis, dit-il, le fils de la vertu; je m'apelle Tymal-

(*a*) Oyseaux de proye, milan, épervier, faucon, &c.

Tymalphe, (*a*) ma mere m'envoye vers vous, afin que je vous explique par ordre, en ſon nom, ce qui lui reſtoit à vous dire. Je m'aſſis près de lui, & il me parla en ces termes; vous avez ſçû quelle étoit la femme qui étoit au côté gauche de la volupté. Vous n'ignorez pas non plus quel eſt ſon fils; ma mere, vous a expliqué ces choſes; il me reſte à vous aprendre quelle eſt l'autre qui tenoit un enfant par la main, & qui étoit à la droite de la volupté.

Les hommes l'apellent communément Vénus; ils feignent qu'elle doit ſa naiſſance aux écumes de la mer, & aux parties naturelles de Saturne, que l'impie Jupiter ſon fils lui coupa & les jetta dans la mer; c'eſt ainſi que la Mythologie des Grecs l'aſſure. De tous les tems les hommes ſe ſont repus de bagatelles, & leur inclination à parler beaucoup les a rendus auteurs de mille fictions chimériques.

Uranius (*b*) & la Nymphe Lopade, ſont ſes pere & mere. Uranius eſt le pere de toutes choſes; il eſt plus grand qu'Athlas, que le féroce Encelade, que l'orguëil-

(*a*) Ce nom peut bien avoir été compoſé par Palingene, des mots *timor*, crainte; & d'ἀλφα, qui eſt la premiere lettre des Grecs, qui ſignifie quelquefois Dieu.

Initium ſapientiæ timor Domini.

(*b*) Uranius eſt ici regardé comme le Ciel, du mot Grec, ΟΥΡΑΝΟΣ, *Cælum*. La Nymphe Lopade eſt regardée comme la premiere matiere, ou la ſemence de tous les Eſtres; c'eſt ce que nous veulent déſigner tous les Philoſophes hermétiques, par leur Vierge ailée. *Virginem alatam optime lotam & mundatam ſemine ſpirituali primi maſculi imprægnatam intemeratæ Virginis gloriâ remanente gravidam tinctæ puniceo colore genæ prodent.* Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus. *Canon* 58.

Cette Lopade pourroit bien être l'ancienne Isis des Egyptiens, d'autant qu'on la repreſente couronnée d'épics de bled, qui caractériſent la fécondité de la terre. De tout ce que deſſus, on peut inférer que le Poëte n'entend par l'amour que la fécondité de tous les Eſtres, comme Lucrece s'en eſt lui-même exprimé.

l'orgueïlleux Typhon, (*a*) & que tous les géants, monstrueux enfans de la terre. La nature lui donna neuf têtes, (*b*) l'une desquelles est sans yeux & toûjours tournée du côté des rivages de l'Andalousie; les autres sont tournées du côté de l'aurore, ou du soleil levant.

La seconde de ces têtes a des yeux, au nombre de plus de mille; les têtes restantes ont chacune un œil seul; sa main droite a le gouvernement du monde, du côté Septentrional; & sa gauche s'étend du côté que dessêchent les brûlantes haleines des Vents du Midy. Il contient l'Univers dans ses deux mains; ses pieds

(*a*) Géans, qui voulurent détrôner Jupiter pour le chasser de l'Olimpe. Il les foudroya & les enterra sous les ruïnes des montagnes, qu'ils avoient entassé les unes sur les autres.

(*b*) Expression figurée, pour dire que le vaste espace qui environne la terre est partagé en neuf Cercles; le plus éloigné s'apelle le premier mobile. Quand il dit que la premiere de ces têtes n'a point d'yeux, il entend ce même premier mobile où il n'y a point d'étoiles. Cette seconde tête est le second Cercle, ou le Ciel des étoiles, qui en est tout parsemé, qui a par conséquent des yeux plus de mille; & les sept autres têtes, qui ont chacune un œil, sont les Cercles sur lesquels roulent les sept Planettes; il s'en explique ainsi lui-même dans son Chant du Verseau.

Quand il dit que cet URANIUS a sa tête élevée jusques sur l'Empirée & ses pieds jusqu'au sombre séjour des Manes, on peut entendre qu'il a voulu parler de Dieu, dont l'Esprit saint & adorable est present par tout; aussi l'Ecriture-Sainte se sert-elle du terme *Gigas:* elle dépeint Dieu comme un GE'ANT. On ne peut assez admirer ces Mystéres, ces nombres septenaires, ces 7. Eglises de L'APOCALYPSE, ces 7. Esprits qui sont devant le Throne de Dieu, ces 7. Chandeliers d'Or, ces 7. Etoiles dans la main droite du Fils-de-l'Homme, ces 7. Planettes, les 7. tons de Musique, & les 7. Métaux, qu'on prétend qui émanent des 7. Planettes, ces 4. Animaux, ces 24. Vieillards. S'il étoit permis d'interpréter, ces 4. Animaux ne seroient-ils pas les 4. Elements, ces 24. Vieillards, les 24. heures ou les 24. moitiez de Lune? cet Ange, qui a un pied sur la Terre & l'autre sur la Mer, ne seroit-il pas le modèle sur lequel nôtre Poëte auroit formé son URANIUS?

pieds pénétrent juſqu'au ſombre ſéjour des Mânes, & ſa tête s'éleve juſqu'à l'Empirée. Il repaît avec une riche fécondité les animaux de toutes eſpéces; & c'eſt par lui que les terres deviennent fécondes. Les animaux ſe multiplieroient à l'infini, & leur nombre n'auroit plus de bornes, ſi ſon fils Panphagus, (*a*) ou Dieu du Tems, monſtre plein de rage, armé de trois goziers, ne dévoroit continuellement tous les Eſtres avec ſa femme Atropos.

Cette Vénus eſt donc la fille d'Uranius, qu'il a marié avec le Dieu boiteux, Vulcain, (*b*) afin qu'ils produiſiſſent des races nouvelles, qui fuſſent ſubſtituées à celles qui auroient été détruites par Panphage & Atropos? Voilà quelle eſt Vénus. C'eſt à elle que l'Univers doit ſes habitans & les Divinitez leurs cultes. Sans elle, l'Univers dépeuplé, ſeroit dans les plus ſolitaires horreurs; elle eſt donc deſtinée à réparer les brêches du tems? Ce que Dieu même a établi ne peut être condamnable.

Que peut-on dire de ceux, qui, paſſant la vie dans le célibat, ne ſe mettent pas en peine d'avoir des enfans? Ceux-là meurent radicalement, & ne laiſſent ſur la terre aucuns monumens qui ateſtent qu'ils ont éxiſté; ils agiſſent certainement contre les loix de la nature; &, s'il faut rendre juſtice à la vérité,

(*a*) Terme compoſé de παν, *tout*, & de φαγο, *mange*, MANGE TOUT, ce qu'on apelle le tems; *Edax*, ou la mort, & ατροπος.

(*b*) Dieu du feu, pour marquer que toutes les GE'NE'RATIONS ne ſe peuvent faire ſans le chaud & l'humide. VIRGILE s'en exprime ainſi.

Inde hominum pecudum qui Genus
Vita que volantum
Et qua marmoreo ſert monſtra ſur
Æquore pontus
Igneus eſt illis vigor & Cœleſtis
Origo.
Seminibus.

rité, celui-là n'étoit pas digne de naître, par qui un autre n'a pas reçû la naissance : nous sommes, en naissant, redevables à nos peres, & nous devons nous aquiter envers eux de la naissance qu'ils nous ont donnée, en la procurant à nos enfants.

Ce devoir est indispensable, à moins qu'une maladie, ou quelque autre raison n'empéche chez nous les fonctions de cette vicissitude. Telle est, par exemple, une juste crainte de donner la naissance à des malheureux, auxquels on ne pourroit laisser d'autre héritage qu'une affreuse pauvreté, ou bien le desir de passer sa vie dans la contemplation de la Sagesse éternelle & des choses Célestes.

Peu de gens sont déterminez par ce dernier motif; c'est à ces conditions que l'abstinence est permise. Mais ceux qui ne veulent pas épouser une femme, pour avoir plus de liberté d'abuser d'un plus grand nombre d'autres, & de pouvoir plus librement fourager dans les pâturages de l'amour, & qui, pour mieux tromper le public, ne font point de difficulté de se livrer aux choses Sacrées, au service des Temples & au culte des Dieux; & qui conséquemment se soûmettent à différentes régles, & vétissent des habits extraordinaires, dans l'espérance de gagner le Ciel par une Tonsure; ceux-là fuyent le monde, pour suivre l'immonde.

C'est souvent pour mieux se livrer à la gourmandise & à la paresse, qui sont les alimens de la méchanceté. Ils font parade d'une pudeur extérieure, & cachent leurs vices sous les obscures ténèbres & les voiles d'une nuit très-épaisse.

Peu de gens nez avec un tempérament sain peuvent parvenir à être chastes, & l'on ne doit souvent la tempérance qu'aux infirmitez de la vieillesse, à une nonchalante langueur, ou à quelque grand chagrin qui ocupe l'esprit; mais on doit regarder, comme un present du Ciel, celle qui n'est dûë qu'à la sagesse; c'est elle seule qui peut nous contenir dans les bornes de la pudeur.

C'est

C'eſt le propre de la nature, de faire ſortir de tous les corps ce qui leur eſt ſuperflu; c'eſt à cette opération naturelle que Vénus doit l'empire qu'elle a ſur nous, dans les rêves ou des plaiſirs idéels, enfans de l'imagination, imitent la réalité.

Il en eſt beaucoup qui ne doivent la réputation, qu'ils ont d'être chaſtes, qu'au ſoin qu'ils prennent de cacher leur intempérance.

Je veux ſupoſer même que ces gens l'emportent ſur les Veſtales (*a*) & les Sybiles, par leur chaſteté: qu'en doit-on inférer à leur avantage? Je demande lequel eſt préférable, ou d'un arbre ſtérile ou de celui qui aporte des fruits, d'une terre abondante, ou de celle qui eſt en friche?

O vains ſoins des hommes! ô vœux inutiles! Aprenez à ne vous pas écarter des loix de la nature, dont les deſſeins ont été que celui qui a été engendré, engendrât à ſon tour. Elle n'a pas placé tant de volupté, & une ſi chatoüilleuſe démangeaiſon (*b*) aux exercices de Vénus, pour nous en éloigner; mais plûtôt pour nous y exciter. Pourquoi s'opoſer à ſes intentions? Vénus ceſſe d'être coupable, quand elle eſt légitime & qu'elle eſt renfermée dans les bornes de l'équité. Quand on l'excite trop, elle énerve les forces, elle affoiblit les membres, elle émouſſe l'eſprit & racourcit la vie.

Nous avons à preſent à parler du fils de Vénus. Il eſt le conquérant des hommes & des Dieux; ſon carquois & ſon flambeau épouventent l'Univers; rien

(*a*) Filles conſacrées à entretenir le feu perpétuel dans le Temple de la Déeſſe VESTA, qui étoit regardée comme fille & quelquefois comme mere de Saturne, grand objet de Myſtére chez les Payens; ces filles ſe pouvoient marier au bout de 30. années de veſtalité. Je crois qu'elles trouvoient peu de curieux d'une virginité auſſi ſuranée.

(*b*) Je dois cette expreſſion a M. Moriceau, célébre Acoucheur, en ſon Traité DE MULIERIBUS GRAVIDIS PRÆGNANTIBUS, &c.

rien ne peut échaper à cet enfant, quoiqu'il soit aveugle. Les habitants de la terre ; les humides citoyens des mers ; les volatiles animaux de l'air ; les Cieux mêmes sont du ressort de sa jurisdiction.

Que de feux & d'incendies allume cet amour enfant ! Aucunes forces ne lui résistent ; les bêtes, les hommes & les Dieux ne peuvent éviter son brandon. Combien de fois le grand Jupiter, blessé de ses traits, n'a-t'il pas soûpiré ? De quelles métamorphoses n'a-t'il pas été capable, pour obéïr aux douces impulsions de Cupidon ? On l'a vû mille fois mettre bas les foudres, abandonner l'Olympe & ne pas dédaigner de descendre sur la terre; quelquefois, sous la forme d'un aigle, sous celle d'un jeune taureau, d'un berger, d'un serpent, quelquefois sous les aparances du feu, sous la figure d'un Satyre, en pluye d'or, & sous la métamorphose d'un cygne d'une blancheur éclatante.

Le Dieu des Mers ressent pareillement les flâmes de Cupidon, il quitte l'humide élément, quand il ressent la force de ses traits ; il devient dauphin, bélier, coursier, & ne peut éteindre, par toutes les eaux de la mer, les feux allumez dans son ame. Que n'auroit-on pas à dire de tous les autres Dieux ?

Apollon, pour le même sujet, est quelquefois épervier & quelquefois lion.

Pluton, environné du redoutable Styx, n'a pû se garantir des forces de l'amour. Pourquoi employer un tems inutile au recit de pareils faits ? Veut-on nombrer les demi-Dieux & les Héroïnes, qui en ont reçû des blessûres mortelles ? Quelle immense description ce seroit entreprendre ! Le soleil auroit plûtôt plongé les rouës fumantes de son char dans la mer de la grande Hespérie, que l'on n'auroit achevé.

Passons-les sous silence, assez d'autres en ont parlé ; atachons-nous à la vérité. Ce n'est pas Bachus qui est le pere de cet enfant, comme la Gréce sçavante

ſçavante veut nous le faire croire; ſi cela étoit, ceux qui ne boivent point de vin, ne ſeroient pas adonnez à l'amour; mais il eſt le fils du deſtin. (*a*)

C'eſt par le deſtin que ſont formées les plus douces ſympathies; & toutes les choſes corruptibles & mortelles ſont ſujettes à ſa puiſſance. C'eſt lui qui forme nos mœurs, qui décide de nôtre bonheur, & fixe la durée de nos ans. Nous devons ſouvent plus au deſtin qu'au mérite. C'eſt donc par lui que le feu du deſir eſt allumé, & il enchaîne les jeunes cœurs avec des liens indiſſolubles.

Les richeſſes ne ſçauroient prévaloir contre lui; quoi qu'on diſe que le fils de Saturne ne s'eſt introduit dans la tour de Danaé qu'en pluye d'or. (*b*) La fréquentation continuelle, la liberté de demeurer ſouvent enſemble, pouvoir ſe parler ſans témoins, ſont les moyens qui conduiſent les jeunes cœurs à l'amour; c'eſt par de telles ocaſions qu'on donne priſe à cet enfant ſuborneur, qui n'auroit point de force ſi le deſtin lui étoit contraire. C'eſt par le même deſtin que les inclinations ſont unies & que les liaiſons ſe rompent; une perſonne laide, de baſſe naiſſance & pauvre, plaira au préjudice de celle qui concilie les richeſſes, la naiſſance & la beauté.

Une femme belle & ſage ſera mépriſée de ſon mari,

(*a*) Les Payens imaginoient que tous les Dieux étoient ſubordonnez au deſtin, ce qui faiſoit qu'ils croyoient preſque tous à la prédeſtination. Virgile fait parler Jupiter lui-même, comme ſoûmis à l'ordre des deſtins.

(*b*) Fille d'Acriſe, renfermée dans une tour d'airain, parce que ce Prince craignoit la prédiction qui lui avoit été faite, que celui qui naîtroit de ſa fille le tüeroit. Jupiter, pour en joüir, ſe transforma en PLUYE D'OR. Elle acoucha de Perſée. Quelqu'Amant libéral, qui, par ſes preſents gagna le Géolier de cette tour, pourroit bien être le Jupiter de cette Danaé. Il eſt plus d'un exemple pareil ne nos jours, & nous voyons plus d'un Amant n'avoir réüſſi que par ce moyen, pour fléchir les Duegnes en Eſpagne & en Italie.

mari, qui lui préférera une concubine, dont il partage les faveurs avec le public; une femme, par le même caprice du destin, ne pourra souffrir son mari, quoique bienfait, & lui préférera le plus vil des esclaves, ou quelque heureux avanturier qu'elle connoît à peine.

Si les destins ne fixoient pas à chacun les inclinations qui lui sont propres & qu'il n'y eut point de bornes pour chaque individu à cet égard, il s'ensuivroit qu'une seule personne pourroit se faire aimer de tout le monde & pourroit aussi, par un retour égal, concilier les inclinations de tout l'Univers, & chacun pourroit par conséquent joüir indifféremment de celle qui lui plairoit.

Il n'en est pas ainsi, le pêcheur ne peut pas prendre tous les poissons, l'oyseleur tous les oyseaux, & le chasseur ne peut dépeupler toutes les tanieres des bêtes fauves. Chacun ne reçoit que ce que le sort lui acorde; c'est donc par un ordre supérieur que les sentimens sont assortis; que l'esclave est admis au lit de sa maîtresse; le vieillard lipu, hydeux, maléficié lui a l'obligation de posséder une fort belle fille.

C'est le même destin, qui conduit à bon port un marchand à travers les flots & les écuëils, & qui fait faire naufrage à l'autre ou le fait prendre par des Forbans. Personne ne peut résister à une destinée contraire; c'est perdre son tems que de la combatre; vouloir se faire aimer, malgré le sort, c'est s'exposer à une honte certaine, & quelquefois à la mort, qui est la suite d'un desespoir amoureux.

Celui, au contraire, qui a la fortune propice & les destins favorables, joüit d'une paix profonde. Il peut aimer avec tranquilité. Ces faveurs ne sont acordées qu'à un très-petit nombre, & peu de gens sont assez amis des Dieux, pour joüir de ces célestes dons, auquel cas il est de la prudence de cacher son bonheur; il n'en faut faire confidence à personne:

sonne : on ne doit se fier à qui que ce soit. Presque tous les hommes sont fourbes & trompeurs; chacun en veut imposer à son pareil, & l'on craint un ami si-tôt qu'on l'a fait dépositaire de son secret; on craint du moins que l'amitié ne se rompe; on apréhende, qu'ayant changé de sentiment, il ne révéle ce qu'il tenoit auparavant caché dans le fond de son cœur.

Si vous voulez conserver vôtre liberté, ne faites jamais de confidence grave. Il y a de l'injustice à éxiger qu'un autre garde nôtre secret, quand nous, qui y sommes les plus interressez, ne pouvons pas le garder nous-mêmes; & nous devons regarder nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. (*a*)

Les véritables amis sont rares; l'envie broüille les plus belles amitiez : elle en veut sur-tout à la prospérité.

Amants, je vous en avertis, craignez l'envie, personne ne connoît jamais les inclinations du sage, & son feu reste toûjours caché dans le fond de son cœur. Monstre horrible de l'envie! peste cruelle! mal mortel! tu poursuis sans cesse la vertu; tu déchires, par tes traits empoisonnez, les plus belles actions en leur donnant une interprétation maligne; tu haïs jusqu'à l'honneur des plus honnêtes gens; tu rougis des justes éloges qu'on donne à celui qui les mérite.

Quelques efforts qu'on fasse pour cacher ses inclinations, on ne peut le faire si le destin ne se met pas du secret, & si des influences ennemies contribuënt à les découvrir. La prudence humaine n'aporte que de foibles obstacles à la volonté des Dieux, & c'est se travailler inutilement que d'entreprendre quelque chose sans leur aveu.

Cela ne doit cependant pas empêcher qu'on n'a-porte

(*a*) Ce sentiment est tiré de Machiavel. Je ne l'aprouve pas.

porte tous ses soins, & toute son étude pour se bien conduire, & l'on ne mérite pas moins de loüange, quand le succès ne justifie pas une entreprise formée par la prudence : s'il y a du blâme à encoûrir, il doit être pour le compte des destins, qui souvent couronnent de la réüssite les plus noirs forfaits & s'oposent à l'éxécution des justes entreprises.

Heureux qui est favorisé des Cieux, à qui les Dieux sont propices & qui se trouve né sous une heureuse constellation ; il réüssira au gré de ses desirs & goûtera une joye exempte d'amertume. Tout ce qu'on aime nous paroît doux ; l'objet aimé seul nous flâte ; ce n'est qu'à lui qu'il apartient de nous faire goûter les jeux & les délices, & il ne le peut faire qu'avec l'aveu du destin, sans lequel l'amertume se mêle aux plaisirs les plus exquis.

Celui qui jamais n'éprouva les traits empoisonnez d'un destin contraire, doit être regardé comme un homme à qui l'expérience manque ; le creuset de l'adversité le raffine, sans quoi il a quelque chose de moins que les animaux, qui quoi qu'affectez de passions pour des choses viles & de petite conséquence, sont cependant tourmentez des soins que forme le desir.

Il semble que les arrêts du destin ont rendu les choses divines à proportion qu'elles sont plus aimées ; & si le maître des hommes & des Dieux cessoit un instant d'être touché d'un ardent amour (*a*) pour tout ce qui éxiste, le monde entier seroit détruit, & les élémens confondus rentreroient bien-tôt dans leur ancien cahos.

Il conserve tous les Estres, parce qu'il les aime, & cesseroit de les défendre de la destruction, s'il cessoit de les aimer.

Grand

(*a*) C'est le sentiment du Poëte Lucrece. Il prétend que c'est à Vénus que tous les Estres doivent leur naissance, & à l'amour leur conservation.

Grand argument pour la durée éternelle de la matiére! Car n'y ayant point de ſucceſſion dans Dieu, ſes affections devant être éternelles comme ſon eſſence ; il la doit conſerver éternellement ; car quoique nous voyons mourir ce qui eſt né, nous ne voyons cependant périr aucune eſpéce ; c'eſt pour la conſervation de ces eſpéces différentes que Dieu donne ſes ſoins, & non pour la conſervation particuliere des individus qui doivent payer un tribut à la mort, à la deſtruction ou au changement de forme.

Perſonne ne permet la deſtruction de ce qu'il aime, s'il le peut conſerver ; or tout le monde convient de la toute-puiſſance de Dieu. Il peut donc conſerver ce qui lui plaît ? Ce n'eſt donc pas pour les individus que la Divinité a de l'affection, mais pour les différentes eſpéces, qui ſont les différentes cathégories des individus, qu'on voit être conſervées ſans altération.

Qu'importe-t'il au potier de terre ſi tel ou tel autre vaſe d'argile ſe briſe ? Un tour de rouë en forme de nouveaux, qui lui font mépriſer les premiers.

Le Ciel, la terre, l'air, la mer, le feu & la machine entiere de l'Univers, durent depuis tant de ſiécles par un arrangement indiſſoluble ; ils ne doivent leur conſervation qu'à cet amour de leur auteur, ſans lequel les Eſtres ſe détruiroient réciproquement & briſeroient les liens de leur union.

Le Ciel refuſeroit à la terre ſa lumiere éclatante : ſes rayons de chaleur ceſſant d'agir, la faculté ſéminative de toutes les productions ſeroit détruite.

Le feu dévorant conſumeroit l'air, qui en eſt l'élement le plus voiſin.

L'air ceſſeroit de répandre des pluyes fécondes; la terre ne produiroit plus ; les eaux éteindroient le feu, ou lui-même, en les deſſéchant, détruiroit les habitans de cet immenſe fluide.

L'on verroit arriver un dérangement pareil à celui que

que causa autrefois Phaëton, (*a*) fils de Climéne, pour n'avoir pas sçû conduire les chevaux du soleil; épouventé qu'il fut par les Monstres du Zodiaque, il oublia les leçons de son Pere, ses souhaits ardents furent sa ruïne; le monde s'embrasoit d'un affreux incendie, si la foudre ne l'eut pas précipité au milieu des eaux de l'Eridan pour y éteindre ses feux.

La Paix est fille de l'amour, & elle est le plus rare present des Cieux. Tous les Estres ne sont formez que par la paix; c'est par elle que tout fructifie; on ne sauroit lui donner de trop grands éloges. C'est d'elle que procéde toute volupté; elle fait la sûreté des hommes; c'est à elle que le voyageur doit la liberté des chemins; c'est par elle qu'il est préservé des cruels brigands.

C'est pendant le régne de la paix que les abeilles produisent leur plus douce ambrosie, que les troupeaux se multiplient, que les campagnes sont cultivées, & qu'elles rendent dans la riche Automne les abondantes moissons de la blonde Cérès.

Le lait, plus doux que le nectar, coule dans des vases; Bachus fournit sa séduisante liqueur; c'est dans ce tems heureux qu'on exprime l'huile, riche present de l'arbre de Pallas. (*b*)

Les

(*a*) Fils du Soleil & de Climéne. Il fut si faché du reproche que lui fit Epaphe, fils de Jupiter, qu'il n'étoit qu'un fils supolé du Soleil, qu'il alla trouver son pere & le pria de lui donner la conduite de son Char pendant un jour; mais comme il ignoroit la route, le monde alloit périr d'un affreux incendie, si Jupiter ne l'eut pas foudroyé. Grand argument pour ceux qui forment des entreprises au-dessus de leurs forces. Que de Phaëtons dans les grandes Charges!

(*b*) Ici regardée comme Minerve. Elle eût une grande contestation avec Neptune à qui nommeroit la ville d'Athénes. Des Juges convinrent que celui qui feroit naitre la chose la plus utile auroit la préférence. Neptune frapa la terre de son Trident, & il en sortit un Cheval, SYMBOLE DE LA GUERRE; Pallas frapa de sa Pique, à son tour, & fit naitre un Olivier, SYMBOLE DE LA PAIX. La derniere eut la préférence. Un Gouvernement tranquile est préférable à toutes les belliqueuses folies.

Les jeux & les ris marchent ſur les traces de la paix, & le champêtre chalumeau excite les danſes ruſtiques : tout abonde dans ces tems heureux ; il n'apartient qu'aux inſenſez d'en être ennemis & de rechercher les combats.

C'eſt ainſi que couloient avec rapidité les jours délicieux de l'âge d'or, ſous le régne du pacifique Saturne.

O âge enchanté ! qu'êtes-vous devenu ? ô douleur ! la diſcorde, par ſes mouvemens tumultueux, étonne, frape, renverſe ; rien ne réſiſte à ſes fureurs. La cruauté devient néceſſaire ; on enfraint les Loix les plus ſaintes : la Juſtice ne ſe régle que par le pouvoir arbitraire. On s'arme des ſerpents & des flambeaux des furies ; les habitans de l'Univers ſemblent autant de Bachantes : les cruelles Euménides enfin ébranlent les Etats & les Monarchies par les plus violentes ſecouſſes.

Pourquoi, miſérables mortels, hâtez-vous vôtre mort par d'inhumains combats ? Craignez-vous qu'elle n'arrive trop tard ? Cruel orguëil, vous cauſez tous ces maux ! Deſirs inſenſez ! cupidité inſatiable ! reconnoiſſez-vous à vos fureurs. Pourquoi, juſqu'à preſent, la poſſeſſion d'une vile terre a-t'elle été recherchée avec tant d'empreſſement par les orguëilleux mortels ? Je vois déja la pourriture qui s'empare de leurs perſonnes, & des inſectes fétides & cadavereux ſe préparent à leur ronger les entrailles.

Croyez-vous tenir la victoire aſſervie ? Eſt-elle convenuë de ſuivre vôtre char ? Regardez en arriere, & par un retour ſenſé ſur vous-mêmes voyez la courte durée de vos jours.

La plus petite urne ſuffit pour contenir vos cendres, & l'eſpace d'un tombeau n'eſt pas fort étendu.

Si l'amour réciproque animoit vos eſprits, vous penſeriez bien autrement ; chacun ſe feroit une loi ſacrée de ſervir un ami malheureux, & l'on ſecou-

reroit avec empressement ceux que l'on aimeroit.

Qu'est-il de plus flâteur que de savoir qu'on est aimé & de pouvoir être persuadé que quelqu'un dans le monde s'interresse aussi parfaitement que nous-mêmes à tout ce qui nous arrive?

C'est dans l'adversité qu'on reconnoît le prix d'un ami. Quelle consolation ! quelle tranquilité pour l'ame ! on réüssit par les tendres efforts de ses amis ; ils détruisent les bruits injurieux & les cuisans soucis ; ils réparent les pertes & la réputation ataquée; ils partagent enfin vos peines & vos plaisirs. Non, jamais on n'a péri quand on est riche en amis.

Dans une fortune riante, partagez avec eux vos commoditez & vos satisfactions:faites-les avec vous célébrer vôtre bonheur au milieu des festins où régne une joye innocente. Ils augmentent vos possessions par leurs soins ou par leurs conseils. En un mot, ce n'est qu'à proportion du nombre des vrais amis qu'on parvient à passer une vie plus délicieuse, & cela par bien des raisons que je vais faire mes efforts pour déduire.

Il faut premierement savoir que ce qu'on apelle vulgairement amour, est un certain mouvement de la volonté dont nous reconnoissons l'excellence en ce qu'elle nous porte à aimer. Cette même faculté de l'ame se panche du côté qui lui paroît bon & fuït ce qui a les aparances du mauvais ; c'est par ces deux contraires qu'elle s'émeut : ce sont-là les fondements certains de l'amour.

Or tout ce qui est bon peut se diviser en trois classes ; la premiere renferme ce qui plaît ; la seconde ce qui est honnête, & la troisiéme ce qui est utile. Le mal est triple aussi, le ruïneux, le honteux & l'incommode. Nous n'aimons que par le mouvement que fait l'ame, pour suivre les premiers & pour fuïr les derniers. Il y a donc différent amour, comme la source dont il procéde est différente ; & il est conséquemment à son principe digne de blâme ou de loüan-

loüanges. Ces trois ſources de l'amour different non-ſeulement entr'elles par le genre, mais elles ſont encore diſtinguées par eſpéces ; le délectable, l'utile & l'honnête, produiſent differents amours, comme nous avons dit.

L'utile doit s'entendre par tout ce qui nous eſt avantageux, tant du côté du corps que de l'ame.

Les avantages du corps ſont, la force, la ſanté, la beauté & la legéreté ; & tout ce qui peut procurer ces avantages, ſoit homme, ſoit autre choſe, eſt mis au rang de l'utile.

L'ame renferme les mœurs & la doctrine, & elle a auſſi deux vertus ou facultez.

La volonté d'où émanent les mœurs, & l'eſprit ou l'intellect, du reſſort duquel eſt le jugement & la connoiſſance de la vérité.

Les avantages de l'eſprit ſe diviſent en neuf ſciences principales, auſquelles les Poëtes ont donné le nom de Muſes, qui préſident à l'enchaînement de toutes les ſciences, qu'on nomme ENCYCLOPEDIE.

La volonté a auſſi pluſieurs avantages, dont les quatre principaux ſont, la prudence, la juſtice, le courage qui nous porte aux grandes entrepriſes, & la modeſtie qui lui ſert de frein.

De ces vertus procédent toutes les autres. Pour s'inſtruire plus en détail, qu'on ait recours aux livres d'Ariſtote & de Platon ; (*a*) ils méritent d'être

(*a*) Commençons par l'Ecolier avant de parler du Maître, puiſqu'ils ſont arrangez de cette façon. Ariſtote étoit Diſciple de Platon, & ce dernier de Socrate. Il étoit infatigable à l'étude, & il tenoit toûjours une main hors de ſon lit, dans laquelle étoit une boule, pour qu'elle le réveilla par ſa chute dans un vaſe d'airain ; ce qu'Aléxandre, qui a été ſon Diſciple, a auſſi éxécuté pour ne pas trop dormir. Il enſeigna à Aléxandre, en huit ans, l'Eloquence, la Phyſique, la Morale, la Politique, & une ſorte de Science, qu'il ne communiquoit à perſonne, qui étoit la SCIENCE HERME'TIQUE, dont il nous a laiſſé des Traitez très-obſcurs. Il ſe broüilla avec

tre regardez comme les deux lumieres du monde.

Nous devons donc regarder comme utile tout ce qui nous enrichit de pareilles qualitez. Nous devons regarder ces préceptes, comme une médecine souveraine à la conservation de la santé des corps & à celle de la pureté de l'ame. Nous devons donner le premier rang à ce qui influë sur l'esprit, parce qu'il est beaucoup plus noble que le corps.

Il y a entr'eux la différence du maître à l'esclave, du navire au Nautonnier, & du cocher au char.

Il y a cependant entr'eux un raport mitoyen ou une liaison immédiate. On peut atribuër le même raport à ce qui flâte; on peut le diviser en plus d'une espéce, & l'on est à portée de distinguer plusieurs

---

avec ce Prince, vint à Athénes où les Magistrats lui donnérent le Lycée pour y ériger ses Ecoles. Il étoit chef de la Secte des PE'RIPATHE'TICIENS qui étudioient en se promenant. Il y a différents sentiments sur le genre de sa mort; quelques-uns croyent qu'il se jetta dans l'Euripe, Détroit près de l'Isle de Négrepont, où il y a sept flux & reflus dans un jour, en disant ces paroles; PUISQUE JE NE PUIS TE COMPRENDRE, COMPRENDS-MOI; ou, comme quelques-uns l'estiment, il mourut d'une colique, ce qui me paroit plus vrai-semblable. Je crois que ces flux & reflux de l'Euripe ne procédent que des courants qui se rencontrent en oposition dans ce Détroit. Le Pilote de l'Onde vive prétend les expliquer; mais c'est d'une façon plus allégorique que démonstrative.

Platon, chef de la Secte, qu'on apelle ACADE'MICIENS, ainsi apellée, parce que ses Ecoles Philosophiques se tenoient à Athénes, dans une maison qui avoit apartenu à ACADEMUS. Il suivoit la Physique d'Héraclite, la Logique de Pithagore, & la Morale de Socrate son Maître. Il n'admétoit qu'un seul Dieu, souverain Créateur de toutes choses. Saint Augustin avouë qu'il a trouvé dans les Livres de Platon presque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. Saint Justin, S. Clément, Eusèbe, & plusieurs autres grands Personnages, disent que Platon avoit pénétré dans le Mystére de la Très-Sainte-Trinité. Il mourut à 81. an, le propre jour de sa naissance.

membres

membres de ce tout, dont quelques-uns ſont deſtinez à réjoüir les eſprits, d'autres à rétablir & conſerver les corps.

Les plaiſirs de l'eſprit ſont plus vrais que ceux du corps, plus durables, plus nobles, & nous ſont communs avec les Dieux.

De même que nous partageons ceux du corps ou des ſens avec les bêtes qui en ſont flâtées comme nous.

Ceux de l'eſprit, au contraire, ſont interdits aux animaux, qui n'étant pas ſuſceptibles de ſenſations ſi délicates, ſont bornez aux plaiſirs du goût & de l'atouchement; ils ſont inſenſibles à l'harmonie & aux odeurs.

Les tableaux d'Apelles, ou les vaſes d'airain de Corinthe, ne leur font nulle impreſſion; les ſpectacles du Colyſée, (*a*) & les aplaudiſſemens qu'on y donne, ne leur cauſent aucune admiration.

Si les odeurs, les ſons & la vûë, ſemblent quelquefois les déterminer, ce n'eſt que par le raport qu'ils ont avec le goût & l'atouchement.

De la même maniere qu'un lion affamé, ſaute, bondit, hériſſe ſes crins, & par les mouvemens de ſa queuë témoigne ſa joye, en voyant une geniſſe, par l'avidité qu'il reſſent de dévorer cette proye, ou bien lorſqu'un cheval rencontre au milieu des prairies une jument, il eſt entraîné par l'aiguillon de Vénus; après s'être roulé dans des bruyéres inhabitées, il s'avance en bondiſſant, & remplit l'air de ſes henniſſemens. Puiſque les viandes & les plaiſirs de Vénus ſont du reſſort des ſenſations des animaux, ce ſont les plaiſirs les plus mépriſables: ils ſont infiniment au-deſſous des eſclaves les plus bornez.

Un uſage immodéré de ces vils plaiſirs rend l'eſprit hébêté & fait à nos corps un tort irréparable.

Celui,

(*a*) Amphithéâtre fait en cercle, pour aſſeoir le peuple aux Spectacles.

Celui par conséquent qui s'y livre, devient insensé & plus propre à servir qu'à commander. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit honteux de s'y livrer avec modération ; mais souvenez-vous de ce que j'ai dit ci-devant ; la doctrine & les mœurs sont les mets de l'esprit.

Gravez sur-tout dans vôtre mémoire ce que je vais vous aprendre. Les biens qui font la félicité de la plûpart des hommes, plus ils sont de durée & plus ils méritent le nom de vrais plaisirs ; mais ceux qui sont passagers & momentanez, comme ceux de Vénus, & celui que nous causent les sons harmonieux de la Musique ; en un mot, tout ce qui flâte nos sens corporels, quoique regardé à certain égard comme utile, n'est pas le vrai bien. Il ne nous satisfait que de la même maniere que la santé flâte nos corps : mais le vrai bien, est la Médecine qui nous la procure.

Par conséquent ce qui procure les biens de l'esprit doit, à bien plus forte raison, être placé au premier dégré de l'utile ; car dès l'instant qu'on est en possession des biens de l'esprit, on en retire l'agréable & & l'honnête, parce que nous devons mettre au premier rang de l'utile ce qui nous rend vertueux ; & dès l'instant que nous sommes en possession de la vertu, nous le sommes aussi de l'agréable & de l'honnête, par l'honneur & la récompense qui doit être atribuée à la seule vertu.

Quiconque veut donc s'atirer l'amitié pendant sa vie, doit s'atacher à plaire ou à être utile. Il faut suposer, avant toutes choses, qu'il ait les vertus requises, que les méchants eux-mêmes sont forcez d'admirer & de respecter, malgré la haine qu'ils leur portent. Il faut pour plaire s'atacher à connoître les mœurs de ceux à qui on veut faire cette douce impression. Tous les hommes n'ont pas la même volonté, & sont par conséquent affectez d'inclinations différentes.

Autant la nature, en formant les hommes, a mis

des

de différence entr'eux, autant leurs affections ſont diverſes.

Celui-ci, par exemple, recherche avec empreſſement ce que cet autre ne ſçauroit ſouffrir; celui-ci fait l'éloge d'une choſe que celui-là condamne de toutes ſes forces.

Les mêmes choſes n'ayant pas le don de plaire univerſellement, les hommes ne regardent donc pas les mêmes comme utiles & honnêtes. Il faut en pareil cas s'éforcer de connoître ce qui est regardé comme le plus univerſellement utile, ſans quoi on perdroit ſon tems & ſes ſoins, & ce ſeroit labourer le ſable de la mer. Il n'eſt pas non plus difficile de s'aperçevoir des choſes qui déplaiſent.

L'entretien de ceux à qui on a affaire vous met bien-tôt au fait de leurs mœurs & du goût de leur eſprit. Celui-là parle fréquemment de ce qu'il aime le plus & reſſent du plaiſir d'en entendre parler. On connoît les inclinations des hommes juſques dans leurs maiſons.

On trouvera, par exemple, dans celle d'un laboureur, des ſocs, des jougs pour acoupler les bœufs, des aiguillons, des bêches & des hoyaux.

Chez le ſoldat, les murs ſont garnis d'armes offenſives; & l'on doit regarder, comme amateurs de l'étude, ceux chez leſquels on trouve beaucoup de livres; ainſi des autres hommes; les geſtes, les diſcours d'ailleurs découvrent les ſecrets de leurs cœurs.

Il faut donc, pour ſe faire des amis, s'étudier à plaire par la ſympathie & la douceur.

Mais, me dira-t'on, la plûpart des hommes ne recherchent que leur intérêt, l'argent ou les preſens, & c'eſt par ces derniers qu'on aquiert beaucoup d'amis; à quoi je réponds, qu'une amitié gagnée de cette façon, n'eſt durable qu'autant que l'utilité y eſt atachée & que l'eſpoir d'un gain nouveau la peut conſerver, ce qui part d'une vûë ſervile & d'un intérêt groſſier.

Il est peu de gens qui aiment leurs bienfaicteurs ; le nombre des ingrats n'est que trop considérable. Les gens reconnoissans sont des Phénix, (*a*) que l'Uni-

(*a*) Sorte d'oyseau fabuleux, qu'on prétend qui renaissoit de ses cendres. On dit qu'il est unique, qu'il habite dans l'Arabie-Heureuse, & qu'au bout de six cens ans il bâtit un petit bucher de bois odoriférants, qui s'embrase à l'ardeur du soleil ; le Phénix se met dessus, le soufle du battemement de ses ailes & se brûle lui-même. J'ai vû des gens regarder cette Fable comme allégorique, & prétendre qu'elle désignoit la coction de l'Oeuvre Philosophal. Ils prétendoient que les cendres, dont ce Phénix renaissoit, étoit la couleur blanche qui succédoit dans l'œuf Philosophique, à la putrefaction ou a la couleur noire, qui devenoit blanche après qu'on avoit coupé la tête du corbeau.

Voyons ce qu'en dit le PILOTE DE L'ONDE VIVE, *Pag.* 124. „ Il met au jour plusieurs sentiments. Par le premier, il dé„ peint cet oyseau comme ayant un plumage luisant de cou„ leur changeante, comme la gorge d'un Pigeon, & l'apelle „ ALCION. Il prétend qu'il fait ses petits en hyver, dans „ l'écume grasse, qui est poussée au bord de la mer par l'im„ pulsion des ondes & des flots, qui pendant neuf jours, qui „ est le tems qu'il employe pour les éclore, la mer se calme „ & ne s'y fait jamais d'orage, & que les Crocodils du Nil „ dorment pendant ce tems.

Ce passage a quelque ressemblance à la haute Montagne, que nous décrit Nicolas Flamel, dans ses FIGURES D'ABRAHAM JUIF.

„ Le second sentiment, PAG. 125. est que son plumage est „ grisâtre; que c'est un Phénix, & qu'il se renouvelle au prin„ temps ; que ces petites sources d'eau claire & limpide qui „ l'environnent se desséchent peu de tems après, & en leur „ lieu succéde un Jonc odorant & piquant, duquel, lorsqu'il „ est sec & fort, cet oyseau dresse un bucher, de douze brins* „ seulement, & l'allume par son mouvement à la faveur des „ rayons du soleil, se consomme, & renait de ses cendres „ beaucoup plus fort qu'il n'étoit.

„ Le troisiéme, que son plumage est très-luisant, mais d'un „ rouge-brun ; qu'il fait ses petits en été ; que c'est un Péli„ lican, parce (dit-il) que ses petits naissent de ces sources „ d'eau, & qu'après qu'ils sont éclos, de son bec il ouvre sa „ poitrine & les nourrit de son sang ; † il meurt & ressuscite „ plus fort que la premiere fois.

** Ces 12 brins, ne seroient-ils point les 12 mois ?*

† Les Philosophes conviennent que la Pierre étant conduite à une certaine rougeur, & multipliée, elle communique aux sept Métaux ses enfants, la teinture & la fixité.

„ Le

l'Univers produit en petit nombre ; malgré cela, l'on doit ſe faire une loi ſacrée de rendre ſervice à tout

,, Le quatriéme enfin, qu'il a ſon plumage luiſant & noir* ,, comme l'aigle ; qu'il eſt preſque fait comme un dragon ; ,, qu'il fait ſes petits en automne, & que c'eſt un ſerpent aîlé ,, de la mer ; qu'il habite avec les dragons, & conçoit ; & ,, lorſque les petits qu'il a dans ſon ventre ſont à terme, ils ,, lui percent les flancs, le tuënt & ſe repaiſſent de ſon ſang ,, & de ſa chair, meurent & reſſuſcitent enſemble.

,, Et dans un autre endroit, Pag. 128. il pourſuit de cette ,, façon ; après avoir marché une heure, ou environ, éxa- ,, minant en paſſant toutes les écumes que nous rencontrions ,, le long de la mer, nous entendîmes une forte piaillerie ,, d'oyſeaux ; ayant tiré de ce côté & en étant proche ; nôtre ,, voyage ſera heureux, dit mon Pilote, car j'aperçois un ,, flocon d'écume extraordinairement élevé, & une infinité ,, d'oyſeaux marins qui l'environnent, qui eſt une marque ,, indubitable que celui que nous cherchons n'en eſt pas loin : ,, comme nous aprochions, ces oyſeaux nous voyant, ſe re- ,, tirérent dans des trous, qui étoient à des rochers près de là ; ,, & nous regardoient ſi fixement, qu'ils nous donnoient de la ,, crainte ; neanmoins ils ne branlérent pas, & nous laiſſérent ,, éxaminer à loiſir cette écume, que nous trouvames d'une ,, qualité graſſe comme bitume, & d'une conſiſtance ſi ſoli- ,, de, que nous la pouvions facilement manier ſans la rompre.

,, Après en avoir éxaminé quantité, nous parvinmes enfin ,, à un flocon plus elevé que les autres ; nous étant avancez, ,, nous y aperçûmes une ouverture, comme celle d'un nid ,, d'oyſeau, & un petit œuf dedans, avec pluſieurs petites ,, ſources d'eau, plus claire que du criſtal, qui adhéroient à ,, l'écume tout autour du nid.

Cette ecume de mer, dont il eſt tant parlé dans les quatre deſcriptions ci-deſſus du Phénix, ne reſſemble pas mal à ce que les Philoſophes apellent leur Fray de Grenoüilles : il paroît que les Grecs entendoient ſeulement, par ce terme φοῖνιξ, un Palmier, ſoit que cet oyſeau fabuleux eut une couleur reſſemblante à cet arbre, ou bien qu'ils vouluſſent déſigner, par cette Fable, la fin d'une grande entrepriſe qui merite des Palmes, comme ſigne de la victoire ; ſoit enfin qu'ils vouluſſent marquer que cet oyſeau fabuleux batiſſoit ſon bucher de branches de Palmier, ou que ce ſoit la choſe introuvable qu'on auroit voulu figurer. Il ſemble que dans les grandes Sciences, il y a une fin chimerique que les hommes ſe ſont propoſé

* *Ce peut-être tendre pendant la putréfaction, à laquelle ſuccéde la verdeur.*

tout le monde & de ſecourir ſon prochain de toutes ſes forces.

C'eſt s'ouvrir une route aſſurée dans les Cieux. C'eſt le chemin par lequel le grand Hercules, & pluſieurs autres Héros, y ſont montez. Leur illuſtre renommée dure encore & ſe ſoûtiendra toûjours. Celui qui donne avec magnificence, reſſemble le plus aux Dieux. La plus grande partie des hommes recherchant leur bien-être, chériſſent par conſéquent ceux qui leur fourniſſent les moyens d'en joüir; juſqu'aux enfans, & aux jeunes gens, recherchent le plaiſir & les divertiſſemens: c'eſt leur plaire ſûrement que de les leur procurer. Mais on riſque de ne conſerver leur amitié qu'autant de tems que durent les ſatisfactions qu'on leur ocaſionne ou qu'ils en eſpérent de nouvelles; & les bornes de leur amitié ſont celles de leurs plaiſirs ou des eſpérances d'en reſſentir.

C'eſt par l'art de plaire qu'on aquiert les richeſſes & la faveur. Il eſt permis de ſe faire une étude de ſe faire aimer, pourvû qu'on n'employe pour y réüſſir que des moyens juſtes & honnêtes.

Il y a deux voyes pour y parvenir, les paroles & les actions; il eſt cependant plus ſûr, & l'on ſacrifie beaucoup moins en cherchant à plaire par les ſeules paroles; on doit donc s'atacher à connoître par quels moyens on peut parvenir à ce but.

C'eſt par des paroles inſtructives & des avertiſſements ſalutaires qu'on ſe rend utile, & en faiſant ſentir aux hommes la différence de ce qui peut leur ſervir ou leur être nuiſible, & par quelles voyes ils peuvent

---

propoſé pour but, afin d'encourager mieux ceux qui les aprennent. Dans la Chimie, le grand Oeuvre ou la Pierre Philoſophale, dans les Mathematiques, le Mouvement Perpétuel, dans l'Art de Galien, la Medecine-Univerſelle inſéparable, a ce qu'on pretend, du grand Oeuvre; dans la Navigation les Longitudes, & dans la Geometrie la Quadrature-du-Cercle.

vent aquérir l'un & éviter l'autre;de faire des vœux pour le rétablissement des affaires de celui que tourmente une âpre adversité, d'agir pour eux par recommandations, ou de faire ses efforts pour leur procurer quelques consolations. Vous aquérez infailliblement leur amitié par ces moyens.

Si vous voulez flâter quelqu'un par vos paroles, sçachez loüer avec décence leurs personnes & leurs actions; atachez-vous à leur prouver que ce qu'ils ont fait de bien mérite les loüanges que vous leur atribuez. Ayez pour principe que le sage est avide de loüanges comme l'insensé.

Vous captivez leur bienveillance par des paroles pôlies, elles excitent chez eux une douce joye dont ils vous sçavent gré. Ne dites rien que d'agréable, y dûssiez-vous employer la fable ou raporter quelque histoire qui ait quelque chose de relatif ou de flâteur pour les faits sur lesquels vous voulez répandre des éloges. En un mot, ne vous atachez qu'à ce qui peut être agréable.

Paroissez toûjours du sentiment de celui qui parle, autant que les régles austéres de la vérité vous le permettent, ou s'il vous falloit rougir de convenir des faits avancez, gardez le silence.

C'est par lui que le prudent dissimule. Celui-là ne sçût jamais vivre qui ne sçût pas dissimuler. Il est quelquefois dangereux de prendre le parti de la vérité: il faut avoir égard au tems, aux lieux & à la condition de ceux ausquels on a affaire.

Cette conduite prévient de facheux démêlez. Les loüanges qu'on donne à une personne absente sont plus délicates, plus agréables, moins suspectes & portent moins à faux. On évite la qualité de flâteur, qui ne s'ocupe qu'à loüer la personne presente pour extorquer son amitié. Ces mêmes gens sont suspects, & par un retour d'inconstance qui leur est naturelle, ils médisent avec autant de fiel des absents, qu'ils loüent avec une basse flâterie les personnes presentes.

Les

Les éloges de pareilles personnes sont méprisables. Assez d'autres se chargent du soin de raporter ce qui s'est dit des absens & de leur rendre un compte fidèle de vôtre conversation.

Ces vils délateurs fourmillent, & ce sont eux qui remettent en main propre la loüange & le blâme, & l'on ne voit que trop de ces personnes chargées de recits de blâme ou de loüanges dont ils se veulent faire un criminel mérite.

Pour conclusion, enfin, rien ne plaît plus universellement que des mœurs franches & ingénuës, & qu'une vie intégre & irréprochable.

Les connoissances aquises & les richesses mémes ne sont pas d'un aussi grand mérite; rien n'atire plus indubitablement l'amitié.

Le méchant, quoique fort sçavant & abondamment pourvû des biens de la fortune, ne sçauroit se faire aimer; les vices ayant cela de particulier qu'ils sont par tout odieux.

L'honnête homme, au contraire, s'il n'est pas aimé, du moins ne sera pas haï. Un Proverbe ancien justifie ce que j'avance: c'est la conformité des mœurs qui fait nos atachemens & l'objet de nôtre étude; c'est elle qui fait la liaison subite de la plus solide amitié; c'est pour cela qu'un homme vain s'atache à celui qui est orguëilleux. Le studieux recherche celui qui est adonné à l'étude; les animaux se plaisent avec ceux de leur même espéce.

J'ose l'atester, rien n'est capable de former des liens d'union entre gens d'esprit & de volonté différens; puisque le propre de l'amitié est de n'agir qu'en conséquence de la sympathie.

Les traitez faits entre les scélérats s'enfraignent aisément; le commerce des insensez n'est pas de longue durée; les gens de mauvaise-foi ne cherchent que leur propre utilité: le permis & l'illicite, tout leur est bon; l'envie cruelle de nuire, apanage ordinaire des méchans, l'orguëil & la colére etant

les

les compagnes assiduës des insensez, ces passions ne tardent pas à allumer entr'eux le flambeau de la discorde ; elles excitent des quérelles & des démêlez irréconciliables.

Quand la vertu fait la base & le fondement de l'amitié, elle est durable ; elle semble être fille de la probité. Il n'est, en un mot, que les espris sincéres & les hommes pieux qui soient susceptibles d'une union inséparable ; chez eux elle a plus de pouvoir que les liens du sang & de l'affinité. C'est par elle que le pere & le fils se chérissent & que les aliez sont unis ; sans elle le pere déteste son fils, & le fils, par un retour impie, abhorre son pere, & le frere tend des piéges à son propre germain.

C'est par elle qu'on a vû Oreste ataché à Pilade, & le dernier s'exposer à mourir pour Oreste.

Ce seroit faire de vains efforts que de vouloir s'aquérir une amitié générale ; plus l'amitié est partagée, moins elle a d'action ; il en est d'elle comme de la force, qui n'emprunte sa vigueur que de l'unité de son principe, & qui perd sa puissance à proportion de la multiplicité des sujets ausquels elle est distribuée. C'est donc avec raison qu'on avance ; faites-vous un petit nombre d'amis. Il est presque impossible de pouvoir vivre avec tout le monde. on ne peut payer d'assiduité qu'à un très-petit nombre de gens ; la foi mutuelle ne peut s'observer qu'entre peu de personnes & ne peut habiter que dans un petit cercle de gens.

Ne comptez donc pas sur la fidélité de plusieurs, & ne visez pas à aquérir une amitié vulgaire.

La tumultueuse discorde est le partage du peuple : la paix réside rarement dans les grandes assemblées. Choisissez un petit nombre d'honnêtes gens avec qui vous puissiez passer une vie tranquile.

Nous ne pouvons aimer avec violence plusieurs personnes à la fois ni ne pouvons espérer d'eux un retour sincére, parce que l'amitié se paye par l'amitié, & l'on seroit injuste d'en éxiger de celui pour lequel on auroit de la haïne.

Il

Il est cependant une amitié générale & civile qu'on doit avoir pour son prochain, qui nous fait vivre avec les bons & souffrir les mauvais; elle nous empêche de faire tort à qui ce soit, par paroles ou par effets; c'est elle qui nous fait vivre en paix avec tout le monde & nous exempte de tous reproches.

Elle consiste en des dehors de civilité & de pôlitesse & en des saluts réciproques; mais il faut surtout ne pas se répandre avec le grand monde, ou le faire rarement. C'est le plus sûr moyen d'éviter tous debats & de vivre tranquile à l'abri des méchants. On ne peut éviter de se blesser, quand on marche à travers des ronces & des épines.

L'amitié des méchants ne mérite pas qu'on se donne le soin de se l'aquérir; il suffit de n'en être pas haï, & l'on encourt rarement leur haïne quand on n'a nul commerce avec eux. Le serpent ne blesse que celui qui est sur son chemin.

Si par son état on est dans la nécessité de parler en public & de se confondre avec une troupe de peuple, quels ménagemens ne faut-il pas avoir dans ses discours? Peut-on trop peser ses expressions? Ne doit-on pas écouter volontiers & s'armer de silence? Ce sont ces maximes qui atirent le respect, qu'on acorde rarement à celui qui parle beaucoup. On a mauvaise idée de sa gravité, & il tombe dans des défauts inévitables au grand parleur.

Les éloges semblent être réservez aux courtes harangues, & les honneurs sont une récompense immanquable à celui qui agit avec cette prudence.

Que vos paroles ne puissent porter coup aux absens ni aux presens; c'est la premiere régle & le conseil le plus salutaire qu'on puisse suivre.

Retranchez l'inutile; que les discours soient remplis de raison & de sens. Si l'on parle à quelqu'un ou qu'on lui réponde, le faire avec réflexion pour ne pas tomber dans le ridicule. Il faut se consulter avant de prononcer la moindre parole; il n'en est

plus

plus tems après avoir parlé, & l'on souhaiteroit en vain retenir un mot hazardé dans ces ocasions.

Il sied bien de pouvoir citer les gens sages; on est bien reçû à donner les idées des grands hommes.

Un passage d'histoire convenable au discours l'embellit. Il faut un peu de lecture, afin d'en pouvoir ramasser les traits, comme une abeille recueïlle le suc des fleurs.

Il faut en un mot parler sans passion, sans colére, & sur-tout sans orgueïl. On n'aime pas ceux qui parlent avec ces sortes d'emportemens; la douceur & la modération préparent l'atention & assûrent d'avance l'impression du discours.

Si quelqu'un vous offense, repoussez l'injure par les convictions de la raison & de l'esprit, & ne vous servez pas des armes de la passion.

Les forces obéïssent au génie, & la prudence victorieuse soûmet tout à ses douces Loix.

L'art adoucit la rage du tygre & soûmet la férocité du lion. C'est par l'adresse que la mer est soûmise au Nautonnier; que l'Elephant, (*a*) dressé à la guerre, porte une tour sur ses robustes épaules; que le taureau est soûmis au joug; que le cheval est dompté par l'écuyer & conduit par le mors. Le corps éxécute les ordres de l'esprit.

C'est le propre des ames foibles de faire des menaces dont ils ne sont pas capables.

Les paroles conviennent à une femme, & les faits aux hommes.

Le prudent dissimule; le courageux se taît; mais il agit avec vigueur; quand l'ocasion se presente.

Evitez

(*a*) Dans les Guerres qu'Aléxandre fit à Darius, ce dernier avoit dans son Armée des Eléphans instruits à porter une tour, avec des Soldats qui y étoient renfermez. On prétend que de tous les animaux, l'Elephant est le plus susceptible de discipline & d'instruction.

M. de la Mothe, de son vivant Académicien, universellement regrété de tous les Sçavants, commence ainsi une de ses Fables. *Parmi les animaux l'Eléphant est un sage.*

Evitez que quelqu'un ait droit de se plaindre de vous ; si vous êtes offensé, vangez-vous avec justice, si vous le pouvez : sinon dissimulez vôtre chagrin, afin de ne pas vous atirer de plus fâcheuses affaires.

C'est être insensé que d'irriter un ennemi trop puissant ; c'est augmenter son mal par des paroles insultantes.

Le sage atend le tems de la vengeance & cache sa colére ; il céde avec prudence, & adoucit par des termes pôlis la fureur de son ennemi ; il l'atire par de douces caresses, jusqu'à ce qu'il l'ait précipité dans ses filets. (*a*) C'est ainsi qu'un habile écuyer dompte un jeune poulain, & que le laboureur sçait façonner au joug un jeune taureau ; c'est ainsi que les lions (*b*) traînent docilement le char de Cybelle, que les féroces tygres sont atelez à celui de Bachus. (*c*) La victoire la plus sûre se gagne par la

(*a*) Machiavelisme, Italien contraire aux bonnes mœurs ; ce dernier trait de morale a le goût de terroir.

(*b*) Athalante fut recherchée en mariage par plusieurs jeunes hommes ; son pere ne la promit qu'à celui qui la vaincroit à la course. Hypoméne eut cet avantage, par une ruse dont il se servit ; il lui jetta, en trois différentes fois, trois pommes d'or que Vénus lui avoit données. Pendant que cette belle coureuse s'amusoit à les ramasser, il ateignit le but de la carriere. Je n'en suis pas surpris ; quelles fausses démarches l'or ne fait-il pas faire aux belles ? Hypoméne l'emmena avec lui. Il étoit trop amoureux pour retarder la consommation du mariage, jusqu'à ce qu'il eut emmené sa femme chez lui ; cette cérémonie nuptiale se passa dans le Temple de Cibelle. La bonne Dame, fâchée de ce que ces jeunes gens soüilloient son Temple, les métamorphosa en lions. Ce sont eux qui traînent son char. Que de lions, si les prophanations qui se commettent dans nos Temples étoient aussi sévérement punies.

(*c*) Son char étoit traîné par des tygres, parce que le vin & la bonne chére adoucissent la férocité de bien des gens, ce qui fait qu'on a apellé Bachus *Lysien*, ou *Dénoüeur*, parce qu'il fait déveloper les secrets & qu'il ocasionne des confidences & des épanchements de cœur. Il n'est point de plus sûr moyen de racommoder deux personnes que de les faire boire ensemble.

douceur, quand on sait cacher son chagrin jusqu'au tems convenable.

Ne vous livrez pas à un ris éclatant : il faut rire avec modération, quand les choses en méritent la peine. Un rire excédé est la marque d'un esprit borné ; être trop sérieux dénote un homme sévére ; fuyez ces deux extrêmes. Le milieu fut toûjours la demeure de la sagesse ; soyez enfin enjoüé, sans être bouffon.

Mais je m'aperçois que je vous ai suffisamment entretenu ; je me suis aquité des ordres de ma mere, qui m'a fait descendre de l'Olympe pour vous instruire. Il est tems que je quitte ces bas lieux, & que d'un rapide vol je regagne les célestes demeures. C'est de-là que j'envisage la terre, qui paroît ronde & n'excéde pas la grosseur d'une pomme. Elle est contre-balancée dans le milieu de l'air, où elle se soûtient sans effort par l'équilibre de son propre poids. Je vois l'Ocean qui l'environne, comme un serpent par ses tortueux replis. Du sommet de ces voutes brillantes, les liquides plaines de Nérée ne paroissent qu'un petit ruisseau, le Pau, le Tanaïs, le Gange, ne sont pas plus considérables, que les creux formez par les inégalitez de la terre, qui se remplissent de pluye. Et vous, fleuve du Nil, quand je regarde vos sept immenses embouchûres, elles me paroissent de fort petits canaux. Je vois les bataillons combattre, avec leurs armes brillantes & polies ; j'aperçois avec horreur les campagnes teintes de sang. Et vous, Rois insensez, qui courez après des biens fugitifs & imaginaires, qui vous croyez immortels, qui faites la guerre sur de legers prétextes & exposez à la mort des peuples innocens, quels tristes spectacles ne donnez-vous pas aux Dieux ? Quelle vicissitude fait la décoration de l'Univers ? Je vois les mers reculer leurs limites, les fleuves changer leurs cours, les fontaines jaillir par des sources nouvelles ; les montagnes

les plus élevées s'affaissent & deviennent de profondes valées, les plaines se gonflent au niveau des montagnes; par la révolution des tems; les forêts les plus antiques, sont tranchées par le soc des charuës, &, par un retour naturel, les Plaines reproduissent des cédres nouveaux; les villes & les Etats entiers, transportez de côté & d'autre, sont sujets à l'inconstance des tems.

Heureux qui peut joüir d'un spectacle pareil! Il voit avec indifférence le luxe & la môlesse des Asiatiques, la férocité de la Lybie, & n'envie point à l'Europe sa fertilité & ses inclinations belliqueuses. L'Ethiopie, brûlée par les aspects du Tropique du Cancer, est soûmise à ses regards; les Indes sur lesquelles Phœbus à son lever prodigue ses influences; les Affriquains, les Tartares agiles, les brigands de Cilicie, les Sauromathes, les Parthes adroits à tirer de l'arc, les peuples de l'Arabie-Heureuse, les Thraces, les Scythes vigoureux de l'Asie, les Espagnols; ceux qui boivent les eaux de l'Eridan; ceux qui habitent les bords du Rhône; les Bretons forts & vigoureux, & tant d'autres peuples que le soleil éclaire par sa route orbiculaire, sont soûmis à ses connoissances.

Que vous seriez heureux de pouvoir monter dans ces lieux, où jamais on ne parvint revêtu d'un corps mortel! Les seuls habitans des Cieux ont cette faculté; ils ne sont composez que du plus pur Ether, (*a*) & leurs corps ne sont plus apesantis du poids des éléments. Qu'allez-vous devenir, jusqu'à l'heureux moment que vôtre esprit sera délivré de vôtre corps mortel? Adieu; je vous quitte à regret. Je me préparois à le remercier; mais il me quitta avec une vitesse égale à la rapidité des vents, & remonta dans les Temples Célestes.

(*a*) Région du feu.

LIE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE LION.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.

Le Poëte, après avoir méprisé les richesses & les autres biens du corps, ne regarde comme biens véritables que ceux qui concernent l'esprit ; il envisage Dieu, principe de toutes choses & leur unique fin, comme le seul souverain bien. Il prend de-là ocasion de parler, en passant, des miséres & de la félicité des hommes. Il expose les avantages & les incommoditez du mariage ; il en établit la nécessité, donne des conseils convenables aux gens mariez, & des préceptes pour l'éducation des enfants, parmi lesquels il avertit les femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il dépeint avec des couleurs affreuses. Il maltraite les Médecins, dont il regarde l'art comme surperficiel ; & il finit en assûrant que celui-là, qui a pû aquérir la sagesse & la vertu, n'a plus rien à desirer.

CE ne sont pas les richesses de l'Arabie qui excitent mes desirs. Les pierres précieuses, que produit la Mer Rouge me sont indifférentes. Les sables d'or, que l'Hébre & le Tage (*a*) roulent dans leurs lits brillants, ne me font nulle envie. Jamais je n'aspirerai au Gouvernement des grandes Monarchies. Je regarde avec indifférence le Diadême des grands Rois. Les destins ne m'ont

(*a*) Ces deux Fleuves ont déja été définis à la note du Taureau. PAG. 25.

n'ont pas réſervé pour de ſi grandes choſes, & l'on ne m'entendra pas pour cela les taxer d'injuſtice.

Je ſens les dangers qu'on encourt quand on poſſéde de grandes richeſſes, ſoit qu'on en faſſe un bon ou un mauvais uſage, le péril eſt à peu près égal. Car combien de fois a-t'on vû ceindre du Diadême des têtes ſans eſprit ?

Qu'il y a peu de ceux qui ſont revêtus de la Pourpre Tyrienne (*a*) qui méritent cette décoration ! Pour moi je borne mes ſouhaits & prie l'Auteur de la nature de m'acorder tout ce que les méchants & les gens ſans eſprit ne peuvent poſſeder ; je veux dire la ſcience & la vertu.

Ce ſont ces qualitez qui aprochent l'homme du caractére des Dieux. C'eſt de vous, Jupiter tout-puiſſant, que ces dons émanent ; nous ne pouvons les tenir que de vos bienfaits.

La beauté, la force, & les richeſſes, ſont des preſents de la nature & du hazard, qui ſe rencontrent par tout où préſident ces deux Divinitez.

Mais quel autre que vous, Arbitre Souverain de l'immenſe Univers, peut acorder la ſageſſe ? Peut-on s'imaginer qu'il y ait de l'avantage à être Roi & à commander à des inſenſez ? On infére avantageuſement d'un Potentat, à proportion que les ſujets qui lui ſont ſoûmis ſont plus nobles. Il eſt aſſurément plus glorieux, dira-t'on, de commander de nombreuſes Armées que de conduire des Troupeaux d'animaux: hélas ! cette illuſion ne nous ſéduit que pour mieux nous confondre & nous montrer plus clairement combien la puiſſance infinie ſe joüe de la vanité de nos projets.

Les

(*b*) Tir, capitale de la Phénicie, recommandable par ſon grand commerce. On y teignoit mieux qu'ailleurs l'écarlate. Aparemment qu'on pêchoit ſur les Cotes de cette ville ce petit Poiſſon à coquilles, dont on a parlé a la *Pag.* 11. & duquel ſe tiroit la plus belle teinture. M. de Fénélon, dans ſon TELEMAQUE, en fait une ample deſcription.

Les mortels les plus élevez ne sont à ses yeux que de vils bouffons ; toute la vie n'est qu'une belle fable & un songe imposteur ; de la même maniere qu'un singe est ridicule, par ses gestes & ses mouvements, les hommes deviennent le joüet des Céléstes habitants, toutes les fois que l'orguëil s'empare de leur ame, & qu'ils font des démarches conséquentes à des illusions qu'ils se sont forgées. Quand ils recherchent d'un cerveau indécis, tantôt les honneurs & tantôt les richesses, ou bien qu'ils respirent l'air contagieux de l'ambition, alors ils ne visent qu'aux plus grandes chiméres, & en sont d'autant plus flâtez, que leurs espérances sont plus outrées & plus au-dessus de leurs forces.

Telles gens sont des Pantomimes qui se donnent en spectacle ; ce sont des hybous couronnez & armez du Sceptre, sur-tout lorsqu'ils méprisent leurs semblables & qu'ils regardent les autres hommes comme des animaux sans jugement.

On aperçoit d'autant plus les défauts de leurs personnes, qu'ils sont dans le plus grand jour du Thrône. C'est le vil Quadrupéde chargé de reliques ; ils veulent être maîtres, & poussent la manie jusqu'à éxiger des adorations ; ils souffrent enfin qu'on leur baise les pieds.

Insensez que vous êtes ! ne voyez-vous pas combien vôtre état est frivole, & combien vos grandeurs ressemblent à ces bouteilles d'eau ou à ces cotons volatils qui viennent de certaines plantes ? Je le déclare ; je ne pense pas comme vous, & vos projets ne furent jamais de mon goût.

O vous ! citoyens de l'Ether, auxquels seuls il apartient d'être heureux, vous auxquels une félicité éternelle est assurée ; si du milieu des torrents de délices qui vous environnent, vous êtes sensibles aux prieres des misérables mortels, & si vous vous souvenez du sort malheureux des humains, acordez-moi un esprit & un cœur purs qui sçachent démêler

le faux d'avec le vrai, qui choisissent les biens véritables, & qui me garantissent de ce qui est contraire à cette vérité. Que je ne prenne pas enfin le change, en évitant ce qu'il faudroit suivre & en fuyant ce qu'il faudroit rechercher. Ah! si jamais les mortels furent capables d'être heureux, ils ne parvinrent à la félicité que par les secours que je vous demande. Mais hélas! je me trompe, & tous ceux qui croyent qu'il est un bonheur parfait. Jamais personne ne fut, n'est, ni ne sera heureux en ce monde.

La riche possession de l'Univers entier ne pourroit satisfaire à l'immensité des desirs de l'homme; la sagesse de tous les Mâges (*a*) ensemble ne lui fourniroit qu'une imparfaite félicité.

N'en doutez plus, lecteurs, je crois l'avoir suffisamment prouvé; la matiere que je traite vous doit convaincre, combien le parfait bonheur est au-dessus des forces humaines.

Et vous, Nymphes Pierrides, (*b*) ouvrez vôtre saint Temple, & rassasiez mon avidité, par les sources intarrissables des eaux du Parnasse. Faites-moi pénétrer les entrées les plus étroites & les plus secretes; découvrez-moi l'aimable vérité.

Le cercle des tems, le passé, le present & l'avenir, vous sont connus; c'est par vôtre divin secours que je vais expliquer, quel est celui qui seul mérite d'être regardé comme heureux. Je marcherai ensuite sur les traces d'Apollon & me livrerai à l'essort de

(*a*) La plûpart des hommes ont regardé les Mâges comme des Magiciens, trompez par le sens litéral. Les Mâges étoient d'anciens Sages & Philosophes Persans. On les a regardez comme des Magiciens, parce que ces Philosophes connoissoient la nature mieux que les autres hommes & causoient, par leurs expériences, de l'admiration au commun peuple, qui n'étoit pas initié comme eux dans les Arcanes naturels. Le mot de Mage est souvent synonime à celui de sage.

On a souvent choisi, entre ces Philosophes, des gens pour gouverner l'Empire des Perses. Ils s'atachoient à l'Astrologie, à la Devination, & à la plus practique Physique.

(*b*) Les Muses.

de son inspiration. J'avance que celui-là seul doit être regardé comme heureux qui posséde le souverain bien; mais helas! que peu de gens le connoissent.

On n'imagine les choses bonnes qu'à proportion qu'elles nous plaisent davantage. Le cheval & le mulet préféreront l'orge aux viandes les plus exquises & aux poissons de mer les mieux aprêtez; ainsi l'avare s'en tient aux richesses; l'ambitieux aux honneurs, & l'éféminé ne fait cas que des plaisirs de Vénus.

Qu'il y a peu de gens en état de connoître la vérité! dans quelles épaises ténébres nos jugements ne sont-ils pas ensevelis? & qu'il est acordé à peu de joüir d'un esprit sain. Chacun parle & juge selon l'affection de ses mœurs. (a) Il y a cependant des biens réels qui éxistent par eux-mêmes, sans avoir besoin que nôtre fertile imagination y mette le prix.

Peu sujets au goût, aux lieux & aux caprices, ils subsistent par eux-mêmes, sans être susceptibles d'être altérez par des qualitez contraires.

Il est d'autres biens qui ne sont pas tels par eux-mêmes; ceux-là ont deux faces, & sont quelquefois utiles & quelquefois nuisibles; tels sont ceux qui concernent le corps, qui ne doivent être regardez que comme biens étrangers. Ce n'est que leur usage qui en fait la différence. La force, par exemple, qu'un homme auroit reçûë de la nature, si elle étoit employée pour la conservation de la Patrie, dévroit être regardée comme un bien; mais si le même l'employoit à la destruction de ses Concitoyens; cette même force, en cessant d'être un bien, deviendroit un mal pernicieux.

Il en est de même des honneurs, des richesses, des Empires & de plusieurs autres choses de même nature. L'on a souvent vû des gens périr, quoiqu'ils

(a) Ancien proverbe Latin.
Quisque loquitur pro ut affectus est.

qu'ils se servissent de ces biens prétendus, sans s'écarter des régles de la modération.

C'est ainsi que le miel peut nuire aux abeilles. Une trop abondante transpiration énerve les corps, & une trop grande quantité d'eau fait déborder les fleuves; ils sortent de leurs lits ordinaires, ils n'ont plus de routes assûrées & ils inondent les campagnes de toutes parts.

Ce ne sont pas-là les biens véritables; leur possession ne nous permet pas d'être heureux, parce qu'on ne peut regarder comme biens parfaits les choses qui ont deux faces; car autrement le poison seroit un bien, par la raison que souvent on en fait une Médecine excellente. Rien par conséquent ne seroit mauvais dans l'Univers, parce qu'il n'est pas de chose si mauvaise & si nuisible par elle-même qui ne puisse quelquefois devenir très-utile. On ne doit donc regarder comme bien parfait, que ce qui est tel par lui-même, qui jamais ne peut nuire & qui fait toûjours la félicité de celui qui le posséde. Mais tout le monde ne connoît pas ce bien; je l'ai cherché avec un soin extrême, & j'espére le trouver par l'inspiration de Minerve.

On voit aisément qu'il n'est pas placé au nombre des biens corporels, puisque j'exclus les dons de la fortune qui ne regardent que le corps, mais qu'il doit être placé parmi les biens qui concernent l'esprit. C'est aprocher de mon sentiment, je l'avouë, mais on n'est pas encore au but. Il faut entrer auparavant dans des détails généraux, qui puissent indiquer les chemins pour y parvenir, & répandre une clarté pareille à celle que les torches allumées rendent dans une nuit obscure.

Tout ce qui éxiste, est, ou un ouvrage, ou une opération, ou l'agent qui opére. (*a*) Il faut s'apliquer

(*a*) On apelle *Agent*, ce qui produit quelqu'éfet, quelque chose, ou quelque terme distinct de soi.

quer à connoître quelle est la plus noble de ces trois choses.

Tout ce qui donne le mouvement est préférable à ce qui le reçoit : cela est clair ; la fin détermine par conséquent celui qui agit ; car il cesseroit d'agir sans elle ; elle est donc la plus noble ?

L'action d'agir doit céder la primauté à la fin qui la détermine ; cela prouve évidemment que le souverain bien doit être une fin générale & un but commun où doivent tendre toutes les opérations.

Toute fin n'étant pas bonne par elle-même ; celle-là seule doit être réputée bien, qui est la derniere de toutes & la plus excellente.

En cette qualité elle est comme une mer, à laquelle aboutissent toutes les autres fins, comme les ruisseaux & les rivieres se vont dégorger dans l'Ocean. Nous devons aussi inférer que l'imparfait doit tendre à la perfection, & que, par une pente naturelle, il s'efforce de devenir meilleur, sans quoi il n'y auroit point d'ordre progressif dans la nature.

Il faut donc par conséquent croire que ce qui est la derniere fin de tout, est le souverain & le plus parfait des biens ; elle commence où les autres fins finissent. (*a*)

L'Univers est rempli de deux sortes de choses, de celles qui sont vivantes & de celles qui sont inanimées ;

(*a*) Expliquons un peu ce Théorême : l'Auteur veut prouver ici que la derniere des fins est la plus noble & la plus éloignée, qui est par conséquent Dieu.

Exemple. Un homme veut faire son salut. Il croit qu'un Monastére est le lieu le plus propre à la méditation. Pour parvenir à être reçû dans ce lieu, il étudie les Langues Grecques & Latines. La fin qu'il se propose la plus prochaine est l'étude, qui elle-même a une fin plus noble, qui est celle de vivre religieusement. La fin, qui suit cette seconde, est de mourir selon la Morale Chrétienne. Cette troisiéme est plus noble encore. La derniere enfin est de joüir de la Béatitude, accordée aux justes, qui est donc la plus noble, la derniere & la plus éloignée, qui est Dieu même.]

mées ; celles qui joüissent de la vie sont les plus nobles ; le plus parfait des biens doit par conséquent être vivant.

Les choses qui joüissent de la vie doivent être partagées en plusieurs classes, celles qui sont doüées de raison & celles qui en sont privées, aussi-bien que de l'usage de la parole. Les Estres les plus estimables sont ceux qui joüissent du raisonnement & de la parole. Le souverain bien doit donc joüir par excellence de ces deux prérogatives ?

Parmi les Estres, qui peuvent parler & se servir de la raison, il y a encore deux classes ; sçavoir les Estres, dont la vie est tissuë d'une félicité durable, & ceux dont la vie est remplie de peines & de travaux. Ceux qui joüissent d'une vie heureuse doivent être les plus nobles ; donc la vie du souverain bien doit être une mer de félicitez.

Les Estres qui joüissent d'une vie heureuse se partagent encore en deux classes ; sçavoir, ceux qui après avoir joüi d'une vie heureuse sont obligez, après de courtes années, de payer un tribut à la mort, & ceux à qui les Parques filent des jours éternels & dont les plaisirs sont impérissables. Ces derniers, sans doute, sont les plus nobles. Le souverain bien doit par conséquent être la source des plaisirs impérissables ; c'est-là précisément ce que nous apellons Dieu ; car quel autre que lui peut renfermer les qualitez de vivant, puisqu'il est la source de la vie, de raisonnable parlant, puisque c'est lui de qui nous tenons la faculté de nous exprimer ? Il doit par conséquent être un Océan de délices impérissables.

C'est lui qu'on a apellé Jupiter ; il est le dépositaire des foudres ; c'est lui qui avec un bruit, qui fait frémir les plus audacieux, lance les feux destructeurs qui partent de la nuée ; il obscurcit l'air, par les orages & les ténèbres les plus épais ; il lâche les vents orageux, qui renversent les flots,

les

les précipitent les uns sur les autres & les brisent enfin, avec des mugissements épouvantables, sur les rivages d'Amphytrite; (*a*) ils ébranlent la terre, jusques dans ses fondements, par l'éfort qu'ils employent à sortir des soûterrains affreux & des profondes cavernes dans lesquelles ils sont prisonniers; ils renversent les tours les plus fortes & les Citadelles les mieux bâties; les villes entieres cédent enfin à leur furie impétueuse.

Quelqu'un, peut-être, reste dans le doute de sçavoir si ce même Jupiter, que nous avons prouvé devoir être le souverain bien, est aussi la fin de toutes choses? L'argument précédent ne laisse là-dessus aucun doute. Il n'est personne, pour peu qu'il soit capable de penser, qui puisse croire qu'il ait jamais eu de commencement ni de milieu, il a toûjours été & n'aura jamais de fin. Il a tout créé, & n'a reçû de qui que ce soit la création; rien ne fut avant lui & rien n'éxistera après. Quelqu'un peut-il douter de cette importante vérité? Nous disons donc que le premier Agent de toutes choses, & de tout l'Univers, est Dieu. Nous avançons qu'il en est aussi la fin. Il ne nous est donc pas permis de le confondre avec ses ouvrages, (*b*) quelques

(*a*) La Mer, la partie prise ici pour le tout. Il y a eu deux Amphytrites. La premiere est une Néréide, parce qu'elle étoit fille de Nérée & de Doris. La seconde étoit fille de l'Océan & de Thétis. Elle fut femme de Neptune. Elle nourrit Eumolpe, à la priere de son mari. Cet Eumolpe étoit fils de Neptune & de Chionne, fille d'Orythie.

(*b*) PALINGENE avoit aparemment connu, dans son tems, des gens qui pensoient comme Spinosa; erreur Chinoise, qui depuis a donné lieu a son systhême que M. Bayle combat, avec toute la force du raisonnement dont ce grand homme étoit capable; *Il ne nous est donc pas permis de confondre Dieu avec ses ouvrages, quelques parfaits qu'ils soient*, dit PALINGENE. Ce passage confond les Spinosistes. Selon ces derniers, Dieu, cet Etre si pur & si parfait, est tout au plus l'ame matérielle du monde, & en cette qualité Dieu seroit susceptible de destruction, comme la matiére dont le monde

ques parfaits qu'ils soient, car jamais la fin ne fut la même chose que l'ouvrage ?

Celui qui fait un ouvrage, ne le fait pas pour l'ouvrage même, mais pour le but où il se propose de parvenir en le faisant; ses pensées s'étendent bien au-delà.

Celui qui, par exemple, fait un coffre ne se propose pas pour but & pour fin la peine de le fabriquer; ses vûës sont plus étenduës : il ne le fait que pour le vendre, ou pour y renfermer quelque chose. Plus la fin qu'on se propose est éloignée plus elle est noble. C'est par cet éloignement que les choses les moins bonnes sont conduites de degrez en degrez à toute la perfection dont elles sont capables.

Dieu est donc la derniere fin à laquelle toutes choses tendent, puisqu'il est la fin la plus élognée. C'est pour lui & par lui que le monde, & tout ce qui en dépend, est formé. Comme il est Créateur, il a tout fait pour lui-même & non pas pour nous, comme de vains Docteurs le publient hautement dans les Chaires. Ils font une honteuse profession d'enseigner de

---

monde est composé, ce qui est absurde; ou il faut reconnoitre qu'il n'y a point d'esprit ni d'ame dans l'Univers, mais seulement la matiére; s'il n'y a que la matiére, il ne doit se trouver ni ordre ni arrangement. Or nous voyons un ordre & un arrangement admirable; nous devons donc inférer qu'il y a un esprit intelligent qui y preside, qui est Dieu ? Cet Esprit intelligent n'est point matiére; il en est totalement distinct & peut subsister sans elle; raison pourquoi si cet Esprit, selon les Spinosistes, étoit confondu avec la matiére, il seroit entrainé par elle sans pouvoir combatre son action; il cesseroit conséquemment d'avoir l'empire; dès-lors plus d'ordre & plus d'arrangement. Nous voyons l'ordre & l'arrangement, donc l'esprit n'est pas confondu avec la matiére ? Il y préside & lui commande impérativement & peut subsister distinct sans elle. Disons, en passant, que Spinosa étoit né Juif, qu'il a long-tems demeuré à la Haye en Hollande, qu'il étoit presque toûjours retiré à la campagne où une infinité d'honnêtes gens, à la Doctrine près, alloient le visiter.

folles chiméres & de duper le prophane vulgaire, qu'ils imbuënt de leurs fatales erreurs, & trompent par leurs enseignements captieux le peuple insensé.

Quel mérite avons-nous, quelle sagesse est la nôtre, pour avoir mérité qu'un si grand Prince eut construit un si parfait ouvrage ? Adonnez que nous sommes de tout tems au crime, conduits sans cesse par la folie, de quel front osons-nous nous flâter d'avoir tant mérité de graces?

Est-il un homme sur la terre exempt d'avarice ou de passions déréglées ? La colére nous entraîne & l'aveugle volupté nous conduit; par quel étrange caprice avons-nous pû imagnier qu'un si grand Ouvrier ait tout fait pour nous? Ces terres si fecondes, ce fluide immense, ces mers, cet Ether resplendissant d'escarboucles étoillez.

Mais, dira-on, il nous aime, quoique nous en soyons indignes. Quelle erreur à imaginer ! Qui est celui qui aime une chose qui n'en vaut pas la peine, à moins qu'il ne soit insensé; & comment des Estres d'une si immense disproportion pourroient-ils s'aimer ? (*a*)

Dieu

(*a*) Cet endroit mérite une explication. Dieu n'aime chez nous ni la matiére, qui nous compose, ni l'esprit qui nous anime ; il aime seulement le degre de perfection, auquel nous fait parvenir la solide méditation de sa grandeur. Plus notre ame se livre à la contemplation des choses Célestes, plus nous aquerons de degrez de cet amour Divin, qui est le trésor impérissable des vertus & l'assuré garant des récompenses. Dieu met devant nos yeux un spectacle éternel de beautez ; il prodigue ses largesses & ses bienfaits pour concilier nôtre amour, qui est produit par une juste reconnoissance, qui procéde de nôtre libre arbitre. Ce n'est donc que la contemplation qui nous conduit à l'adoration & au culte, qui sont agréables à Dieu, & non pas nous-mêmes. Quand nous ne sommes pas ornez de ces qualitez, nous sommes seulement des matiéres animees, qui nous ecartons de la fin pour laquelle nous sommes nez ; je veux dire de l'adoration ; en cet état nous sommes indifférents à Dieu.

Dieu est au-dessus des siécles, il n'a point eu d'origine & n'aura point de fin ; il est très-bon, tout-puissant & immense ; rien n'aproche de ses perfections ; rien n'est si grand, si parfait, si excellent ; il n'a besoin de rien, & tous les Estres ne peuvent un instant se passer de lui ; il voit tout, & rien ne le voit ; c'est la source intarissable, qui renferme, dans sa divine essence, tous les biens & qui est impassible à tous les maux.

Nous misérables, au contraire, nez d'une honteuse semence, destinez aux pleurs, aux gémissements, & à mille & mille dangers ; affligez sans cesse par des maladies de mille espéces différentes, nous passons une vie courte, d'une durée incertaine & tissuë d'une infinité de travaux ; nous marchons dans d'épaisses ténébres, conduits par la pusillanimité de nos foibles entendements, exposez sans cesse à différents dangers ou à de périlleux hazards ; nous pleurons & regrétons continuellement, tantôt une chose & tantôt l'autre ; nous ne sommes affectez que de vices, de crimes & de fraude. Après tant de maux, nous sommes obligez d'abandonner une vie courte, misérable & souvent scélérate & de porter nos membres à un sépulchre pourri, où nous sommes enfin changez en une vile poussiere, sans nom & sans mémoire.

Quelle distance, ô mon Dieu, est entre vous & nous ! Le plus petit insecte, le cyron enfin, différe beaucoup moins de l'éléphant. Quel nœud d'amour joindra ces deux opositions ? (*a*) Qui peut raprocher des extrêmitez si éloignées ? Ce n'est qu'entre les semblables que l'amour domine ; la haïne & la discorde régnent entre les extrêmitez oposées, ou du moins l'on ne voit jamais ni confiance

(*a*) Le Verbe Incarné a semblé descendre de la dignité de Dieu, pour s'abaisser à la condition de l'homme, afin de concilier ces opositions.

fiance ni douce liaiſon entre ceux dont les caractéres & les ſentimens ſont opoſez. En vain les Moines en capuchonnez, pleins de l'eſpérance de poſſéder le Ciel & la compagnie des Dieux, nous apellent-ils Hérétiques, prophanes, inſenſez & d'un eſprit épais; en vain veulent-ils nous flâter de l'eſpoir d'une félicité éternelle & de mille autres bagatelles.

Il n'y a qu'un eſprit fou & hébêté qui nous puiſſe promettre de telles choſes, auſſi-bien qu'une langue babillarde, qui nous met au-deſſus des autres animaux.

Car en effet, ſi les Dieux, (*a*) par un preſent Céleſte, ne nous avoient pas acordé la parole, & les deux mains qui opérent les plus grands ouvrages, nul animal n'auroit été plus malheureux que l'homme, dont la nature ne doit qu'à ces deux diſtinctions ſa prééminence ſur les autres animaux. C'eſt cette ſeule différence qui fait la baſe de tout nôtre orguëil; c'eſt de ces dons que procédent les Arts & les Sciences. On ſe ſert de la parole pour avertir la perſonne preſente

(*a*) Ce Paſſage eſt réfutable. Un homme ſourd & muet, par exemple, eſt capable de bien peindre, parce que les mains lui reſtent pour éxécuter ce que ſon eſprit à conçû. Nous connoiſſons, par ſes ouvrages, qu'il a penſé. Il eſt vrai que s'il n'avoit point eu de mains, nous ne jugerions pas ſi aiſément qu'il auroit penſé; ce qui ne ſeroit pas moins, quoique nous n'en euſſions pas eu de preuves. J'ai connu un très-habile peintre en mignature qui étoit ſourd & muet. Je ſupoſe que cet homme vienne à perdre ſes mains, il ne ſera pas moins peintre en puiſſance, quoiqu'il ne le fut plus en acte. Si dès ſa naiſſance ce même homme n'avoit pas eu de mains, il n'auroit pas moins eu chez lui cet eſprit de comparaiſon & de diſcernememt, qui l'ont fait parvenir par degrez à la perfection de ſon art. Il auroit été en état d'éxécuter, ſi la nature lui avoit fourni les outils, qui ſont les mains; ainſi Palingene a tort de confondre l'homme avec les animaux, en lui ôtant la langue & les mains; auſſi ai-je mis à la fin de cette tirade, Pag. 148. Lig. 31. *Voilà les honteux argumengs des libertins les plus abominables.*

preſente de ce qu'il faut faire ou éviter ; c'eſt par elle qu'on écrit à la perſonne abſente.

Si les autres animaux pouvoient en parlant découvrir leurs ſecrettes penſées, s'entretenir entr'eux ; enfin faire des Livres, l'âne ſeroit plus ſage que nous, & les moindres animaux auroient plus de raiſon.

Ils pourroient préférer leur eſpéce à toutes les autres & la regarder comme beaucoup plus noble que la nôtre. C'eſt la langue & les mains, & non la raiſon, qui nous ſoûmettent toutes choſes.

Qu'on mette dans les bois des hommes élevez par des parens muets ; qu'on leur coupe les mains & la langue, & qu'on les laiſſe éloignez de tout commerce & de toute fréquentation ; dès l'inſtant qu'ils ſeront privez de ces organes, que deviendra l'eſprit humain ? Quelle raiſon trouvera-t'on chez eux ? Ils vivront comme les autres animaux, ſous un corps groſſier ; ils ceſſeront de rien avoir qui les diſtinguent.

L'eſprit eſt le même dans tous les animaux, & ils ne différent que par les aparences extérieures, ou parce que leurs membres ſont doüez de facultez différentes ; de même que parmi pluſieurs ouvriers égaux dans le même art, ſi l'on ôte les outils aux uns, ils paroîtront infiniment inférieurs aux autres, & ne pourront rien faire de ce qui concerne leur profeſſion s'ils n'ont les inſtrumens néceſſaires.

Le Poëte de Thrace auroit-il, ſans ſa lyre, entraîné après lui les rochers & les bêtes féroces ? Paris armé n'auroit pas été vaincu par Achilles, ſans armes.

Voilà les honteux argumens des libertins les plus abominables ; voilà les diſcours dont ils tâchent de ſéduire nôtre crédulité. Mais on me verra me ſervir de raiſons opoſées & plus convainquantes, quand il ſera queſtion de prouver l'immortalité de l'ame, & de démontrer qu'elle participe en quelque façon de la Divinité. Avantage que l'ame humaine a de plus que celle des bêtes. Je reviens à ma premiere propoſition.

Dieu

Dieu est le suprême & le souverain bien; celui qui peut parvenir à le posséder doit seul être regardé comme heureux.

Mais, dira-t'on encore, qui peut y parvenir? Car toute possession est ordinairement inférieure à celui qui la posséde, & la chose possédée est plus vile que la personne qui en est en possession. On auroit plûtôt renfermé le vaste Ocean dans une petite coquille.

O bouë mortelle! ô étincelle exposée à être éteinte par les aquillons! par quel moyen pouvez-vous renfermer vôtre Maître? (*a*) Dieu seul embrasse tout, & il est seul capable de se contenir soi-même; il est donc le seul qui soit heureux?

Il est donc un autre souverain bien que tout animal peut posséder; mais il n'est pas le même pour tous les animaux. La nature ayant mis entr'eux de la différence, une chose convient aux uns & point aux autres. Tout le genre animal peut donc être heureux? mais non pas simplement & parfaitement comme Dieu lui-même.

L'animal est censé posséder ce bien, par certain moyen & pendant la durée d'un tems limité, pourvû qu'il se trouve possesseur de ce qui lui convient & qu'il ne souffre rien de ce qui lui est contraire. Mais passons sous silence les autres animaux, pour n'avoir à parler que de l'homme.

Celui-là doit être regardé comme heureux qui a en sa puissance tout ce qui est homogêne à sa nature, & qui, dans le cours de sa vie, ne sent point de fâcheux revers. Nous devons ensuite regarder comme souverain bien, celui qui renferme tous les autres biens & qui éloigne tous les maux, qui n'a en soi rien de triste ni de fâcheux & chez qui les douceurs

(*a*) Il faut entendre cet endroit. L'homme, en possédant Dieu, n'est pas censé le renfermer; mais il est censé s'unir intimement avec le principe de tout bien.

ceurs abondent davantage ; car la ſeule vertu & la ſeule volupté ne peuvent chacune en particulier rendre l'homme heureux ; c'eſt le bonheur imaginaire & romaneſque des bergers d'Arcadie. (*a*)

Quelques-uns attribuënt le ſouverain bien, plûtôt à la poſſeſſion abondante de pluſieurs biens à la fois, qu'à une petite quantité de choſes avantageuſes, de la même maniere qu'ils préféreroient un monceau à un ſeul grain de bled.

Nous ne pouvons pas être heureux par une ſeule choſe, quoiqu'excellente & la premiere en qualité; mais il faut, pour être parfaitement heureux, un concours de biens dont on ſe trouve pour ainſi dire environné.

Un Potentat, par exemple, ne compoſe pas lui ſeul une Ville ou un Etat ; le pouce ne fait pas la main, quoiqu'il en ſoit le doigt le plus conſidérable.

Nous ſommes compoſez de deux parties, le corps & l'eſprit : pour être vrayment heureux, il faut que l'un & l'autre ſoient ſatisfaits ; il faut au corps, de l'agilité, de la beauté, de la force & de la ſanté ; il faut à l'eſprit, de la ſageſſe, de la grandeur d'ame, de la prudence, de la ſcience & de la bonté. Avec ces ſens corporels, parfaits, & ces dons de l'eſprit, il faut n'être pas tourmenté de la pauvreté & n'avoir pas de fâcheux revers à eſſuyer.

Tous les agréments de la vie ne ſuffiſent pas encore il faut en joüir long-tems ; car le bien qui n'eſt pas durable doit être compté preſque pour rien ; &, comme nous l'enſeigne le proverbe, un ſeul jour, ni un ſeule hyrondelle ne font pas le printems.

(*a*) On eſtime que l'Eglogue, l'Idile & la Paſtorale, ont pris naiſſance en Arcadie, parce que les Arcadiens étoient amateurs de la Muſique. Les paîtres & les bergers y étoient polis & avoient des mœurs douces. C'eſt le propre de la Muſique & de la Poëſie d'adoucir la ferocité, ce qui fait que M. de Fénélon fait paſſer ſon TELEMAQUE par l'état de berger.

tems. Il faut, pour former le ſouverain bien, joüir avec facilité de la vie, & on paſſe le Styx ſans regret. Il faut outre cela que la gloire, qu'on a poſſédée pendant la vie, ſurvive après nôtre mort. Quel eſt celui qui a pû réünir tant de choſes à la fois ? Je crois qu'on eſt encore à le trouver. En eſt-il un qui poſſéde tout ce qu'il peut deſirer, à qui il ne ſoit jamais rien arrivé de fâcheux dans le cours de ſa vie, & qui après des jours heureux ſoit parvenu à une douce mort ? Celui-là eſt le Phénix, inventé par les Grecs amateurs de fictions.

C'eſt à la dépravation du cerveau de ces peuples que cette fable doit ſa naiſſance ; comment en effet avoient-ils pû imaginer qu'une eſpéce pût être formée par un ſeul individu ; qu'un oyſeau pût renaître de ſes propres cendres ? Auſſi eſt-on encore à le découvrir. (*a*)

Mais ce ne ſont pas là les ſeules bagatelles qu'ils ayent forgées ; le merveilleux fut toûjours du goût de la Gréce ; elle le préféroit à la vérité ; elle ſemble avoir été de tout tems livrée aux idées monſtrueuſes. Les Latins ont hérité de cette contagion, & ont admiré avec ſurpriſe ces modèles de délire. Si l'homme heureux eſt auſſi rare que le Phénix, nous devons donc inférer que nous ſommes tous miſérables, du plus au moins ? car tout le monde n'eſt pas dans le même état ni dans la même condition.

Celui-là doit être cenſé le plus heureux, qui abonde davantage en biens & qui ſouffre par conſéquent le moins d'averſité ; & par la raiſon du contraire, celui-là eſt réputé pour plus miſérable qui a le moins de biens & le plus d'adverſité. N'y ayant donc perſonne d'heureux, il faut par conſéquent rechercher le moyen d'être le moins miſérable qu'il eſt poſſible.

Pour

(*a*) Voyez la note du Phénix, dans le Chant de l'Ecreviſſe, PAG. 124.

Pour y parvenir, il faut s'atacher à l'usage de la vie le plus noble, le meilleur & le plus flâteur. Je ne crois pas, comme le vulgaire se l'imagine, que la félicité soit inséparable des Thyarres & des Diadêmes, exclusivement à tous autres états, ni que ceux qui les possédent passent de plus heureux jours que les autres hommes. Dans les richesses, comme dans toutes les autres choses, tout ce qui est extrême est toûjours un mal; il n'est de salutaire que le milieu. Tout ce qui est au-delà, nuit; une trop grande abondance est aussi pernicieuse qu'une trop grande pauvreté; l'une & l'autre nous exposent à des maux pareils.

Un homme trop gros ou trop gras, par exemple, qui par la vaste enflure d'un énorme ventre, n'étant susceptible ni de disposition, ni de mouvement, est à plaindre; aussi-bien que celui qui, par une trop grande maigreur, a la peau adhérente aux os. Celui-là ne peut, non plus que le premier, avoir de forces dans un corps épuisé de maigreur; ils sont sans doute l'un & l'autre également malheureux; comme, lorsque pendant les rigueurs de l'hyver, la mer s'enfle, gonfle ses flots écumeux & les éleve de niveau aux plus hautes montagnes, ou bien qu'elle ouvre des gouffres immenses qui semblent découvrir la route du noir Tartare; le tout, selon le caprice des vents, la même chose arrive; mais avec plus de bruit & des mugissements plus affreux: quand elle a à combattre des rochers ou un rivage sablonneux, sa fureur augmente à proportion de la résistance qu'elle rencontre.

Il en est de même des Rois, qui, étant placez au comble de l'élevation, ont beaucoup plus de soucis & d'inquiétudes que les autres hommes; ils cachent leurs playes avec une politique plus forcée; ils ressentent de très-violentes douleurs, quoique muettes. Ils sont souvent tourmentez par des craintes & des terreurs panniques, qui les acompagnent par tout.

Tout

Tout leur eſt ſuſpect ; ils imaginent rencontrer des embûches ſous leurs pas. Ils craignent le poiſon : ils n'oſent conçevoir l'idée de marcher ſeuls : ils ſont réduits enfin au point de miſére de n'oſer manger, avant que quelqu'un ait goûté ou fait l'eſſai des viandes qui leur ſont deſtinées.

Chére liberté ! vous êtes ſans prix & vous méritez la préférence ſur tous les treſors ; c'eſt chez vous que ſe rencontre le ſouverain bien ; rien ſans vous n'eſt doux dans la vie ; les hommes n'ont rien de plus agréable, & c'eſt une mort continuelle que de vivre ſans vous poſſéder.

Le pauvre joüit le jour comme la nuit d'une profonde ſécurité ; il ſe tranſporte en tous lieux au gré de ſes deſirs : la ville, la campagne, les ſpectacles, & les tombeaux, lui preſentent une égale aſſurance. Tout lui eſt indifférent. La douce ſolitude de la campagne ne l'effraye pas : il marche ſeul, exempt du tumulte, confus d'un grand nombre de domeſtiques: il n'eſt pas incommodé d'une fatiguante troupe de courtiſants; il peut ſatisfaire à ſes apétits, ſans craindre que ſes viandes ou ſa boiſſon ſoient empoiſonnées.

Les oyſeaux, par exemple, ſe nourriſſent de viandes mille fois plus exquiſes, au milieu des forêts, quoiqu'elles leurs coûtent de grand ſoins pour en faire la recherche, que ſi on leur preſentoit les mets les plus exquis de la table des Rois, dans une cage d'yvoire, d'or ou de perles. Les mêmes Rois ſont ſans doute plus miſérables qu'eux. Il n'apartient qu'aux inſenſez de regarder le Diadême avec des yeux d'envie. C'eſt ne pas connoître l'amertume qui en eſt inſéparable.

Celui qui joüit d'une fortune médiocre, qui vit ſans ambition & ſans envie, qui, content d'une maiſon honnête, ne ſouhaite pas la poſſeſſion d'une terre d'un gros revenu : quand un petit champ bien cultivé lui ſuffit ; il eſt content, dis-je, d'une moiſſon médiocre & d'une ſuffiſante récolte de vin ou d'autres fruits, ſans avoir beſoin de les acheter.

Combien profite une terre bien cultivée ? Celui qui la laboure prudemment & avec soin manquera de très-peu de choses : on y plante des arbres d'espéces differentes ; on les range par allées ; on les environne de petits fossez afin que les pluyes, qui les emplissent, en humectent la racine, ils raportent en cet état de grands profits, sans presque éxiger de dépenses : on fait des couches ; on ensemence, dans de petits sillons, mille différentes légumes ; ou, si l'on veut, on peut cultiver des jardins, dont les productions fournissent des mets, d'autant plus délicieux, qu'ils sont préparez par la nature & la frugalité.

Non, ces nourritures ne le cédent en rien aux mets servis sur les tables somptueuses des Rois. On doit s'en contenter, dès qu'on préfére la raison à la gourmandise.

C'est le bien médiocre qui est le plus desirable ; de quelque façon qu'il nous soit échû en partage ; soit par le caprice du sort, par un héritage, ou la dot d'une femme, on doit en être satisfait ; soit encore que nous ayons aquis ce bien par quelqu'art ou métier ; soit par l'industrice d'un esprit soigneux & apliqué au commerce, par lequel on achete à propos, pour revendre dans un autre tems ; soit en nourrissant & en faisant multiplier des troupeaux de bêtes à laine & à corne dans de grandes étables, ou en peuplant un colombier d'oyseaux consacrez à Vénus, ou avec des ruches de mouches à miel ; en exprimant sous le pressoir pendant l'hyver l'huile d'olive, ou enfin en faisant broyer, sous de lourdes meules, les riches presens de Cérès.

Mille façons en un mot, presentent un gain sûr à ceux qui ne s'abandonnent pas à une paresse léthargique ; mal, d'autant plus dangereux, qu'il est plus doux ; venin, d'autant plus pernicieux, qu'il est plus flâteur. J'avouë cependant qu'il faut que la fortune seconde les entreprises : c'est elle assûrément qui couronne

ronne les travaux d'un ſuccès aſſuré ; tout eſt en ſa poſſeſſion, & elle eſt la diſpenſatrice des richeſſes.

Quels efforts ne doit-on pas faire pour ne dépendre de perſonne ? Une ame généreuſe n'a rien plus à cœur que ſa liberté. C'eſt être né eſclave ; c'eſt avoir des ſentimens ignobles ; c'eſt, en un mot, le dernier des malheurs que d'apartenir à quelqu'un & d'être obligé d'exécuter ſes ordres. Eſt-il quelque gain qui puiſſe dédommager du joug de la ſervitude ?

L'eſpérance de la plus grande poſſeſſion de terres, tout l'or de l'Univers, toutes les pierres précieuſes, que l'avide Indien ramaſſe ſur les ſables de la Mer Arabique, peuvent-ils conſoler de la peine qu'il y a d'atendre, pour manger, l'apétit d'un maître ? Pour dormir, qu'il prenne le repos ? Quel ſuplice de ſe tranſporter dans differents endroits, ſelon ſes ordres ou ſes caprices, comme un balon eſt pouſſé ſelon l'intention du joüeur ? Comment ſuporter la domination d'un maître tyrannique, qui ſouvent eſt pire que nous, ignorant, inſenſé, ou livré au vin & à la luxure ? N'eſt-il pas honteux que, pouvant vivre de peu, l'on cherche dans la ſervitude le moyen de vivre plus graſſement ; de vendre ſa liberté pour cela, & de ſe ſoûmettre à l'eſclavage d'un maître orguëilleux ?

Que cherchez-vous, ames viles, dans les Cours des Grands, ſinon de vous deshonorer en leur faiſant honneur ? Malheur à vous, qui, ſemblables à des animaux, avez beſoin d'un berger qui vous méne en pâture, ne pouvant pas vivre par vous-même ! celui qui ſert, de quelque facon que ce ſoit, ne peut être heureux, il eſt de niveau à la bête de charge.

Celui qui eſt bien élevé, & qui doit le jour à des peres & meres d'une noble origine, a aſſez reçû des Dieux & doit être content de ſon ſort.

Examinons maintenant lequel eſt préférable du célibat ou du mariage. Une femme, dira-t'on, eſt ſouvent d'un eſprit altier, querelleuſe, d'une humeur difficile,

difficile, sujette aux caprices, & quelquefois adultére.

On y joindra les inquiétudes que causent les enfants. Une maladie, dont on ignore la nature, les fait languir; ils meurent. Une fille, déjà grande, atend impatiemment d'être pourvûë; il lui faut une dot & un mari: on peut craindre que son impatience ne la porte à des extrêmitez qui deshonorent une famille. Si c'est un fils, il peut s'adonner au larcin, aux femmes de mauvaise vie: il peut être étourdi, quérelleur, effronté; en un mot, l'aquisition d'une femme semble être le signal de la perte de la liberté, & le commencement de tous les maux.

Il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune homme, être tranquile dans son ménage, ne pas s'écarter beaucoup, renoncer aux voyages: cesser de courir la ville pendant la nuit & d'aller, en ce qu'on apelle improprement, *bonnes fortunes*. Il faut se comporter avec plus de gravité, avoir soin de ses affaires, afin qu'elles augmentent, au lieu de dépérir, si l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieillesse.

Malgré tous ces inconvénients, je crois qu'il vaut mieux allumer le flambeau d'un hymen légitime, & suivre l'éxemple que la prévoyante nature nous donne par les oyseaux & les animaux les plus féroces. On voit chez eux le mâle se joindre à la femelle, demeurer ensemble & nourrir de concert, par un soin assidu, les petits auxquels ils ont donné l'être, sans quoi le genre auroit péri & n'auroit pû subsister tant de siécles.

L'empire que l'amour a non-seulement sur nous, mais sur tous les animaux, nous oblige de nous soûmettre au lien du mariage, ou, ce qui est beaucoup plus dangereux, de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maîtresse, qui, comme un gouffre, engloutit les richesses.

On meurt sans enfants, & on a le chagrin d'enrichir, par sa mort, un héritier collatéral. On devient

vient vieux ; une maladie de longue durée vient assiéger ; on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état ? Sera-ce un cousin, un ami, un frere même ? Ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercuëil, afin de joüir avec plus de vîtesse de vôtre succession. Les caresses qu'ils vous font pendant vôtre vie, ne tendent qu'à vous dépoüiller après vôtre mort ; & ce sont vos richesses qu'ils respectent, & non vôtre personne.

O scélérate & détestable cupidité de posséder ! contagion misérable, qui est répanduë dans l'Univers ! chacun, au préjudice de la vertu, ne vise qu'à l'utile. L'espérance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus saintes ; il prévaut aux liens du sang ; la pudeur, la bonne-foi, le culte des Dieux mêmes lui sont sacrifiez.

Il n'en est pas de même d'une femme ; elle abandonne ses pere & mere & la maison où elle a pris naissance, pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race féconde & devient la source d'une famille nouvelle ; elle vous fournit des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers; elle a sa part enfin dans tout ce qui vous arrive d'avantageux.

Si une maladie vous survient, ou que la vieillesse vous acable ; elle vous parle, vous exhorte, vous console, vous donne ses soins, vous veille & vous sert.

D'ailleurs des enfants caressent leur pere de toutes leurs forces ; vous voyez dans leur visage un mêlange d'une double ressemblance : après vôtre mort, enfin, vous ne mourez pas entier, & vous paroissez revivre en eux.

Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfants d'une maîtresse, (ce qui les éloigne du mariage:) je blâme de pareilles personnes. Je ne les crois même pas sensées : en voici les raisons.

Une femme vous aporte une dot ; une maîtresse

ne vous en donne point : les parents d'une femme sont vos amis ; ceux d'une maîtresse sont vos plus irréconciliables ennemis : vous possédez l'une avec honneur & sûreté, & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquiétude : l'une est fidèle, & l'autre est perfide ; elle s'empare de vôtre bien, parce qu'elle craint d'être abandonnée ; elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot, les biens & les meubles ne sont pas en sûreté avec une maîtresse. Vous avez des enfants légitimes & certains d'une femme, au lieu que ceux d'une maîtresse sont tachez d'infâmie, & souvent très-douteux. Il faut donc prendre une femme ; mais on ne sçauroit trop prendre garde au choix qu'on en doit faire.

Il faut d'abord examiner les mœurs de ses pere & mere ; car souvent les enfants leur ressemblent. Tel est l'arbre, tels sont ses fruits. Il faut s'informer d'elle secrettement dans le voisinage ; & si vous connoissez quelque femme à qui vous puissiez vous fier, l'envoyer, sans qu'il paroisse que ce soit de vôtre part, aux informations ; qu'elle s'enquiére avec finesse si elle n'a point de défauts cachez sur sa personne ; si elle est laborieuse, & si elle est capable de s'ocuper des petits soins inséparables du ménage.

Une femme qui s'ocupe chez elle conserve ordinairement sa pudeur ; l'oisiveté est presque toûjours la source de tous les vices, & le libertinage s'en écarte rarement.

C'est elle qui a renversé les plus grandes villes. Si Lucréce & Pénélope (*a*) ne s'étoient pas ocupées chez

(*a*) La premiere Dame Romaine, femme de Collatin ; ce dernier vanta indiscretement la beauté de sa femme devant Sexte Tarquin, l'aîné des fils du Superbe, qui la viola. Cette Dame se poignarda de desespoir en presence de ses parents. Quelques gens auroient voulu qu'elle se fut poignardée plutôt devant qu'après avoir eté violée.

Péné-

chez elles à leurs ouvrages de laine, de mille amants qui les sollicitoient, un plus heureux auroit été écouté; & Lucrèce, en mourant, n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté.

On doit même, pour l'éxamen de ses talents, ne s'en raporter qu'à soi-même; car il est très-rare de trouver des agents fidèles, puisque la plus grande partie des hommes se fait une loi d'en imposer. Une chose qui touche d'aussi près mérite d'être examinée par soi-même, & l'on ne sçauroit s'enquérir avec trop de soin de celle qu'on veut épouser, si l'on veut s'épargner un subit repentir.

Si cependant, par un destin & une Junon (*a*) contraires, on est assez malheureux pour avoir une femme de mauvaises mœurs, il faut d'abord l'avertir de ce qui déplaît dans sa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'apaiser par de petits presents & la charmer par des caresses.

On doit, en pareil cas, l'embrasser, lui donner les baisers les plus tendres, oposer la douceur à toute sa furie. Si ces moyens ne réüssissent pas, il faut avoir recours à la rigueur: il faut parler avec authorité, l'épouventer par des menaces; si les paroles n'y suffisent pas, il en faut venir aux effets; mais le plus tard qu'on peut.

Si une femme est suspecte & que sa pudeur soit chancelante, il faut éviter d'avoir chez soi de beaux domestiques & ne lui pas procurer de fréquentation avec gens dangereux sur la coquetterie. Sur cet article aucun ami n'est fidèle, & c'est le propre de Vénus

Pénélope, femme d'Ulysses, pendant les 20. ans que son mari fut a la guerre de Troyes, éluda ses amants qui vouloient l'épouser, sous le prétexte de la mort de son mari, en leur promettant de se remarier quand elle auroit fini un ouvrage de laine qu'elle avoit commencé. Elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait pendant la journée. Cette fable signifie qu'une femme qui s'ocupe ne donne point de prise a l'amour.

(*a*) Cette Déesse présidoit au mariage, conjointement avec l'hymen, chez les Payens.

nus de faire des perfides ; cette Déesse se plaît à la tromperie, & l'amour ne procéde que de la fraude; mais sur-tout défendez les aproches de vôtre maison aux Prêtres & aux Moines ; (*a*) fuyez-les comme la peste la plus dangereuse.

Ils sont la lie des hommes, la source de la folie & l'égout de tous les maux ; ce sont des loups sous des peaux d'agneau, & c'est plus souvent l'intérêt que la pieté qui les fait se vouër à Dieu.

Ils trompent les insensez, par des aparences fardées,& couvrent du voile de la Religion mille actions défenduës & mille crimes qu'il faudroit expier.

Ils sont ravisseurs, adultéres, corrupteurs d'enfants, entiérement adonnez à la luxure & à la gourmandise ; ils font un commerce impie des choses Célestes.

De quelles monstrueuses fictions ne sont-ils pas capables ? Quels miracles ne suposent-ils pas, afin de tromper le peuple, duquel ils retirent le prix lucratif de leurs pieuses tromperies ? C'est delà que procéde la superstition ; c'est ce qui fait que l'on tourne en ridicule une Religion dont les Dieux mêmes, s'ils sont sages, comme on doit le croire, doivent se moquer, ou du moins rejetter ces ridicules adorations.

Jamais le juste n'adora Dieu par intérêt, mais par amour.

Otez aux Moines le gain, qui résulte des Autels, ils cesseront de prêcher l'éxistence des Dieux, & rien ne leur sera plus sacré. Cette troupe ne sert donc pas la Divinité, mais se sert elle-même. La seule utilité chez eux est ce qui donne aux Dieux leur éxistence.

Si

(*a*) Ces invectives ne regardent que les mauvais Moines. PALINGENE étoit Italien. On prétend que les Moines de ce Païs sont licentieux. Il auroit sans doute pensé différemment sur leur compte en France, où ils sont censez être moins libidineux.

Si vous ôtez l'utile, les Temples seront renversez, les Autels détruits & Jupiter cessera d'être adoré.

Chassez ces imposteurs, plus remplis d'astuces que les plus fins renards; ne les laissez même pas aprocher de vôtre porte, & craignez que leur probité simulée ne vous coëffe comme les maris des chévres.

Ne vous confiez pas trop à certains compéres; car bien des gens se sont efficacement servis de ce nom pour abuser de leurs comméres. Observez que vôtre servante ne sorte pas trop souvent seule de chez vous; défendez-lui d'avoir commerce dans les maisons voisines; car c'est assez ordinairement dans le voisinage que le galant de la maîtresse du logis a coûtume de se cacher.

Ayez soin que vôtre épouse ne fréquente que des femmes d'une chasteté & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infâmes vieilles, qui sont ordinairement des avares apareilleuses.

Vous, de vôtre côté, soyez sage: N'allez pas, épris de l'amour d'une maîtresse nouvelle, rechercher à soüiller la couche d'autrui. Fuyez le concubinage; rien ne peut vous causer de plus violens chagrins, & rien n'éxige une vengeance plus implacable que les infidélitez entre gens mariez.

Une femme brûle de se vanger de son mari, par les mêmes moyens dont il l'a offensée; il se forme entr'eux une haine implacable; l'épouse devient furieuse, comme une Prêtresse de Bachus, qui a pris une trop forte dose des libations de ce Dieu. Il en est peu, croyez-moi, qui ne cherchent à se dédommager des droits voluptueux dont leurs maris les privent.

Si la constitution de leur tempéramment ne les portent pas à une vengeance où le corps ait part, leur esprit s'aliéne & leur volonté se porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne.

S'il arrivoit qu'elle fût surprise en adultére, ne rougissez pas d'avoir recours aux Loix. Le respect qu'on doit avoir pour elles nous engage à y avoir recours. Elles sont la régle principale de nôtre vie. N'allez pas aussi, par un aveuglement de colére, éxiger une punition qui ne soit pas proportionnée au crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité, & c'est s'assujettir à une façon de penser vulgaire dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le vulgaire est sujet aux mêmes fureurs & aux mêmes mouvements impétueux que les animaux les plus stupides ?

Dès l'instant qu'on est marié, on cesse d'être libre. Préférez, en cet état, le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligez aux engagements du mariage. Leur liberté prétenduë n'est qu'un libertinage & une licence dépravée ; c'est être esclave que d'être libre à pareil prix. Une telle liberté n'est pas desirable, puisqu'elle précipite dans des desordres inévitables celui qui en joüit. Il est toûjours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal, (*a*) que d'être libre à tous égards pour pouvoir s'y livrer.

Combien

(*a*) *Systême Anglois*. Cette Nation judicieuse laisse à son Roi le pouvoir arbitraire, pour faire tout le bien qu'il veut, & il a les bras liez pour faire le moindre mal. Quelques spéculatifs, parmi ces Peuples, regardent leur Prince comme le soleil qui, par ses aspects, ne peut faire que du bien, & ne peut jamais etre la cause d'aucun mal. Heureuses Loix ! qui le rendent juste malgré lui. Heureuse impuissance ! que celle qui l'empeche de nuire. J'en ai vû, parmi eux, qui poussoient plus loin ce sentiment. On leur reprochoit d'avoir fait périr leur Roi sur un échaffaut, & conséquemment d'être tous CRIMINELS DE LEZE-MAJESTE'. Ils répondent a cet argument, sans s'échauffer, que chez eux la Majesté ne réside pas dans la personne du Roi ; mais bien dans la Nation rassemblée. Que quand cette Nation apelle un sujet au Trone, soit par la succession du Sang, ou par le

Combien de gens ont péri pour avoir joüi de cette dangereuse liberté ! combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été privez ! Pourquoi se livrer au chagrin, si une maladie emporte vos enfants ? Secourez-les des remédes dont vous êtes capables ; s'ils sont insuffisants, ce n'est plus vôtre faute. Consolez-vous cependant de leur mort, après avoir rempli tous les engagements de l'état de pere. Vous n'êtes assurément pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même cas.

Il semble que les maux partagez soient soulagez en quelque façon. Ne doit-on pas se faire une raison sur la mort ? Pour peu qu'on réfléchisse que nôtre naissance n'est qu'un engagement de mort, & que l'action de naître est précisément la source de celle de mourir ? Chacun de nous a reçû en partage une certaine mesure de jours. C'est plûtôt ou plus tard que nous devons passer les ondes du Styx. La mort devient la fin de tous les maux. Un homme courageux n'apréhende pas ce passage. Pourquoi donc regréter les morts ? Est-ce une si grande perte que de quitter la folie de ce monde, de s'arracher à mille dangers qui nous menacent sans cesse, & de faire succéder une paix tranquile à tant d'agitations ?

De quelque façon, en un mot, qu'on envisage la mort, ou elle est un repos éternel, ou le commencement d'une véritable vie.

Dans quelque état fâcheux que vous vous trouviez, quelque douleur que vous ressentiez, il est consolant

---

le choix de la Nation ; elle a en vûë que ce Prince fasse son bonheur, & non pas que sa servitude fasse la félicité d'un seul homme. On le fait jurer sur les Saintes - Ecritures de maintenir les Loix Angloises. Si-tot qu'il s'écarte de ces mêmes Loix, il devient lui-même CRIMINEL DE LEZE-MAJESTE'. Ce sentiment ne seroit pas bien reçû dans les Gouvernements arbitraires.

ſolant d'imaginer que vos larmes & vos gémiſſements finiront, & que les tems mettront enfin des bornes à vos ſoucis.

Si vos enfans ſont adonnez à la luxure ou à tout autre défaut qui puiſſe les faire rougir : peres négligents, c'eſt preſque toûjours vôtre faute ; vous méritez vous-mêmes les châtiments dont vous ne les avez pas punis, tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leurs caractéres & qu'une jeuneſſe, ſuſceptible de bonnes impreſſions, vous donnoit la facilité de les élever ſans de grands ſoins, qui deviennent tardifs dès qu'un âge avancé les a acoûtumez & endurcis aux chaînes des vices.

Pourquoi, au contraire, ne les avoir pas imbus des ſemences de la vertu ? Vous vous êtes atachez à la nourriture de leurs corps & vous avez négligé les talents de leurs ames. C'eſt pour cela que nous voyons abonder dans tous les états des gens mal élevez, qui repreſentent dans les Villes ce que la fougére, l'ortie, & le figuier ſauvage, (qui eſt la véritable image de ceux qui font parade d'un vain ſçavoir) repreſentent dans les jardins mal cultivez.

Quel eſt celui qui peut dans ſa vieilleſſe être maître de l'aſcendant de l'éducation qu'il a eûë dans ſa jeuneſſe ? Qui peut vaincre de ſi forts préjugez ? Il tombera dans l'âge adulte, dans les mêmes défauts qui lui ont été familiers dans ſa jeuneſſe.

Un jeune & tendre arbriſſeau ſe plie de tous côtez; mais un arbre formé n'eſt plus capable de céder à aucunes forces.

Rarement eſt-on ſuſceptible d'autres mouvements que de ceux qu'on a reçûs dès l'enfance. L'ame d'un jeune enfant eſt diſpoſée à ſe porter indifféremment de tous côtez : mais dans un âge avancé, il ne s'écarte plus de la route que l'éducation de la jeuneſſe lui a preſcrite. On ne détruit pas aiſément ce qui s'eſt fortifié avec les années, & l'uſage eſt une ſecon de nature. La derniere céde partie de ſes forces aux actes répétez. Ah !

Ah! quel bonheur, quand les Dieux ſe mêlent de nôtre éducation, & que dès le ſein de ſa mere on eſt rempli d'un penchant heureux. (*a*) Celui qui eſt né ſous de pareils aſpects, en reçoit les bénignes influences pendant le cours de toute ſa vie. Celui-là, au contraire, qui eſt livré au mal dès ſa naiſſance, eſt rarement corrigé par les inſtructions morales de la plus ſage Académie.

Mille & mille maîtres peuvent bien donner un frein à la nature; mais jamais ils ne peuvent la changer, & toûjours l'art lui céde avec ſoûmiſſion. Un long uſage cependant la corrige; & nous voyons les champs les plus ſtériles céder à une culture aſſiduë. C'eſt par l'éducation que les lions les plus féroces obéïſſent à l'homme. L'art enfin ne doit ſa perfection qu'à l'uſage. Dans un âge tendre inſtruiſez vos enfants à la pratique des vertus; aprenez-leur de bonne heure à ſuivre la route de la probité; ne leur laiſſez pas la liberté d'aller où les portent leur penchant. Rien n'eſt ſi pernicieux que la licence pour de jeunes ames. Arrêtez-les, ſi vous êtes ſage; la nature des mortels ne les portent qu'au mal; ſi on ne les conduit par un frein & un travail aſſidu, la nature ſans l'art ne produit rien de bon.

Dieu l'a voulu ainſi, afin de nous retirer de la léthargie dans laquelle nous aurions été plongez, ſans cette ſage diſpoſition.

Ce ſont les ſoins & les ſoucis qui nous réveillent & nous excitent; ce ſont les éperons qui font marcher le pareſſeux.

Il eſt un lieu délicieux au ſommet d'un Mont eſcarpé. Jamais on ne vit rien qui aprochât des beautez de cet endroit enchanté; jamais la Valée de Tempé (*b*) en Theſſalie, ombragée dans quelques

(*a*) *Gaudeant bene nati.*

(*b*) Agréable Valée, entre les Montagnes d'Oſſa & d'Olimpe, arroſée par le Fleuve Pénée, très-célébrée par les Poëtes.

ques cantons d'arbres toûjours verds, & arroſée de ruiſſeaux de l'onde la plus pure, auſſi-bien que les demeures fortunées des juſtes aux Champs Eliſiens, n'ont aproché de la beauté du ſéjour céleſte de la vertu. Ce lieu eſt voiſin du Pôle & confine avec les aſtres les plus élevez. On ne parvient à ce ſéjour que par un chemin étroit, difficile & raboteux. Mille ſentiers de traverſes nous écartent de la droite route, & forment un labyrinthe où ſe perdent les eſprits lâches & ſoüillez du poids des choſes terreſtres. Il n'y a que ceux qu'un eſprit de feu, ou que le choix du grand Jupiter authoriſent, qui puiſſent y parvenir.

O vertu ! que de peines & de ſoins il faut pour vous aquérir ! la pente précipitée que nous avons aux vices nous éloigne ſans ceſſe de vous. On ne ſçauroit donc aporter trop d'atention pour élever ſes enfants, quand on ne veut pas ſe repentir de porter la qualité de pere.

Rien au monde ne s'aquiert ſans peine; & il n'apartient qu'au travail ſans relâche de ſurmonter tous les obſtacles. C'eſt à vous, peres, que ce diſcours s'adreſſe. Empêchez avec une tendre ſollicitude que vos enfants ne ſe trouvent dans la compagnie des méchans. L'habitude a ſur les mœurs un empire abſolu, & les hommes les plus ſaints ne peuvent ſe garantir d'être pervertis par la fréquentation des ſcélérats, ſur-tout dans une jeuneſſe ſans expérience.

C'eſt à cet âge critique que le mal ſe préfére au bien ; que l'obſcênité fait la baze de la converſation, & que les choſes les plus honteuſes ſont les plus à la mode.

La luxure ayant ſur la jeuneſſe des droits impérieux, que la compagnie contagieuſe des jeunes gens ſoit donc interdite à vos enfants. Employez les paroles ſévéres & les châtimens, s'il en eſt beſoin; n'ayez pas pour eux trop de douceur ; diſſimulez avec ſoin l'amour paternel, & paroiſſez vrayment en colére.

Rien

Rien n'eſt ſi dangereux que de trop flâter les enfants. Soyez en garde contre les détours de ces jeunes imposteurs, & n'allez pas réputer pour légitimes les excuſes qu'ils vous donnent.

Qu'un amour extravagant n'aille pas vous aveugler ſur leurs défauts. La ſeule crainte les corrige & non pas la raiſon ; & par une pente naturelle, ils ſe livrent au vice, ſi on ne les tient pas de court. Ils y tombent d'eux-mêmes, & ſont incapables d'en ſortir ſi on ne les en retire. Ils ne ſont enfin que ce qu'on les fait être.

Il faut enſuite s'atacher à conſerver leur ſanté, qui eſt le plus précieux de tous les biens. Celui qui, en bêchant la terre, joüit d'une ſanté robuſte, eſt plus heureux mille fois qu'un Roi malade. Il faut par conſéquent étudier quelle eſt la ſource de toutes les maladies qui nous affligent : quand on en connoit la cauſe, on en prévient bien-tôt l'effet.

Quelques-uns ſont nez d'une mauvaiſe conſtitution & ſont mal diſpoſez par la nature ; les mêmes reſſentent des tourments qui procédent du Ciel ; ces derniers ſont ordinairement formez d'une ſemence impure, & leurs peres ſont la cauſe de leurs maladies.

Il y a pluſieurs autres cauſes, telles que le repos, le travail, le chaud, le froid, le ſommeil, les nourritures, & Vénus. Chacune de ces choſes débilite les forces & nuit aux fonctions des membres, ſoit que nous en faſſions un uſage immodéré ou une abſtinence outrée. L'une & l'autre extrêmité eſt également dangereuſe ; la médiocrité au contraire, dans la façon de s'en ſervir, eſt plus utile que nuiſible & conſerve la vie. Les paſſions illimitées de l'ame cauſent auſſi des maladies. Une crainte violente, le chagrin, la douleur ; une trop grande joye même nous tuë, ſi l'on en croit mille faits hiſtoriques qui l'ateſtent. L'air, l'eau même, deviennent nuiſibles, quand ils ont contracté quelque choſe de contagieux. De-là naiſſent les peſtes, qui brûlent les entrailles

&

& donnent une mort générale à des peuples entiers.

Les quérelles, les accidents, & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades de la même maniére. Employez donc vôtre raison à connoître les sources & les fondements de tous ces maux, si vous voulez joüir d'une santé parfaite.

Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne différez pas de recourir aux remédes. Donnez tous vos soins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire. Avant que cet ennemi ait pénétré jusqu'à l'intérieur de la maison : il faut peu d'eau pour éteindre un feu qui n'est pas encore bien allumé ; mais quand il s'est acrû & que ses flâmes montent jusqu'au Ciel, les puits, les fontaines, les fleuves entiers peuvent à peine l'éteindre.

Connoissez de bonne heure la cause d'une maladie, & prenez ce qui lui est contraire. (*a*) Ce n'est que par leurs oposez que les maux se guérissent.

Si vous êtes incommodé d'un trop grand froid, guérissez-vous par des remédes chauds. Faites la même chose à une maladie qui procéde d'un travail outré ou d'avoir trop mangé. Ayez recours à leurs contraires ; car ils se détruisent alternativement.

Consultez, s'il est besoin, un Médecin ou un Chirurgien. L'art du dernier est beaucoup plus certain. Tout ce qu'il fait est assuré & se démontre clairement. Le Médecin, qui se vante mal-à-propos d'être Physicien, qui ne s'atache qu'à un breuvage malheureux, tâte le poulx, éxamine les excréments : il croit faire beaucoup. Il trompe les autres & se trompe lui-même. Ah malheureuse condition des hommes ! Le malade meurt, & donne ocasion aux Moines & aux Prêtres de chanter. Un autre, largement payé de ses visites, met les Dieux en jeu, & s'en

(*a*) Il y a des Auteurs qui prétendent que toutes les maladies procédent de l'une des quatre humeurs, BILE, FLEGME, PITUITE, SE'ROSITEZ, ou bien du froid & de l'humide, du chaux & du sec.

prend

prend aux destins si quelqu'un meurt. Il remplit cependant sa bourse.

Le seul hazard guérit les malades, sans le secours de l'art. (*a*)

Celui, au contraire, qui connoît la Médecine fera rarement des fautes. (*b*) Mais ceux dont je veux parler, à peine de cent d'entr'eux s'en trouvera-t'il un qui puisse guérir un malade pour mille qu'il assassine. D'où vient cet abus? Il ne part que de leur profonde ignorance. Dans leurs études ils se remplissent l'esprit d'arguments sophistiquez & de grands mots d'une dialectique outrée, dont ils éblouïssent le vulgaire; à peine sçavent-ils les élements de la Médecine; ils ne chargent leur mémoire que de détours, & ne sont armez que de silogismes imparfaits. Vous les voyez, parez de ces talents, marcher avec orgueil

(*a*) Moliére a dit qu'un Médecin étoit un homme gagé pour entretenir un malade, jusqu'a ce que la nature ou la mort eussent décidé entr'elles a qui en seroit la maîtresse.

(*b*) La Médecine, selon PALINGENE, étoit une science fort simple. Il n'est question d'autre chose que de connoître le dissolvant universel de tous les Mixtes de la nature, & par son moyen d'extraire le sel essentiel de ses trois régnes, pour les apliquer aux maladies, dont ils sont les correctifs.

Dans la Chimie vulgaire on extrait, par l'addition des eaux corrosives, & a l'aide du feu élémentaire, un sel imparfait, dépoüillé de son Soulphre & de son Mercure, & par conséquent sans action. Le Soulphre a été brûlé par le feu, & le Mercure a été mis en fuite par la rapidité de ce destructeur. Ainsi l'on peut dire que toute la Chimie & la Pharmacie ordinaires, ne peuvent pas nous donner un sel essentiel. Le seul dissolvant universel en est capable, puisqu'il dissout tous les corps, sans aucune addition de principes étrangers, sans corrosion & sans feu, & par la seule volatilisation des sels. C'est donc par lui que nous conservons, sous les seules aparences du sel d'un Mixte, les Sel, Soulphre & Mercure du même Mixte; de façon, que 15. grains de sel de QUINQUINA, extraits par ce dissolvant, guériront plûtôt la fiévre, que dix onces de sel de QUINQUINA extraits par la Chimie vulgaire. Cela soit dit en passant.

guëil & demander effrontément les plus grandes récompenses ; ils croyent qu'il leur suffit (& ils ne se trompent pas à cet égard) d'être, sous un nom honnête, les boureaux du genre-humain.

Misérables Loix qui souffrez de tels crimes ! aveugles Rois, qui ne vous en aperçevez pas. Vous qui avez l'empire & les rênes du monde, ne permettez pas de si grands abus ; chassez cette peste, & que le genre-humain vous ait cette obligation. Combien nuit & jour ces cruels n'en envoyent-ils pas au tombeau ? Qu'ils aprennent parfaitement leur art, ou qu'ils ne s'en mêlent pas. On peut dans les autres sciences tolérer la médiocrité ; mais celle-ci, si elle n'est pas parfaite, est très-dangeruse & plus nuisible qu'une peste cachée & domestique. Il faut prendre garde de ne se pas livrer à ces sortes de gens, dont toute la doctrine consiste à paroître bien habillez & à porter au doigt un beau diamant.

Observez ce que je vais vous dire : pour prévenir leurs abus, soyez atentif sur vôtre nourriture, ne mangez & ne prenez rien de nuisible ; voilà les deux choses les plus pernicieuses, rien ne cause tant de maladies ; ne mangez que des viandes faites & qui soient bien cuites. Donnez tous les jours à vôtre corps de l'exercice pour réveiller la chaleur naturelle.

Le mouvement est la cause de la chaleur ; il aide l'estomac & rétablit ses forces ; il dissout les humeurs inutiles & chasse les corrompuës.

Prenez un repos modéré ; le sommeil répare les forces du corps & de l'esprit. Une veille trop longue énerve l'un & l'autre. Il faut ne point prendre de chagrin & regarder la tristesse comme pernicieuse aux corps. C'est elle qui blanchit les cheveux avant le tems ; la gayeté au contraire rajeunit les corps & fortifie les membres.

Il est enfin une chose plus précieuse & plus noble qui seule peut faire le bonheur des hommes, les rendre semblables aux Dieux, & les faire joüir sur la terre de

la

la félicité des Cieux. Cette grace est acordée à peu de gens; un très-petit nombre est digne de cet honneur; je veux dire la sagesse. Elle est préférable à tous les biens, & les Dieux ne peuvent nous faire un present plus considérable. Toutes les richesses de la Mer Rouge, du Tage, du Pactole, & les Royaumes entiers, ne lui sont pas comparables.

C'est la vertu qui est la mere des demi-Dieux. Heureux, trois fois heureux, celui qui la posséde. Mais quelqu'un demandera, peut-être, qu'est-ce que c'est que la sagesse? C'est la premiere des Sciences; c'est elle qui nous rend libres des affections terrestres, qui nous fait parcourir les Cieux & nous entretenir avec les Dieux. Elle nous fait mépriser, comme frivoles, toutes les choses mortelles. Elle est comme un feu qui monte toûjours en haut. Elle s'éleve infiniment au-dessus de la terre. Ce n'est qu'à elle enfin qu'il est permis de discerner les biens & les maux, & le faux d'avec le vrai.

Elle regarde, avec un souverain mépris, les Royaumes, les plaisirs, les richesses, & les orgueilleux triomphes, qui font l'objet de la cupidité des hommes, & pour l'aquisition desquels ils employent les jours & les nuits. Elle regarde en pitié tous ces vains soucis.

Elle montre la façon de bien vivre & celle de bien mourir. En un mot, le sage est autant au-dessus des autres hommes, que le soleil est au-dessus des autres astres; il méprise en sûreté l'empire de la fortune, & foule aux pieds, d'un courage inébranlable, tous les événements. La mort même ne sçauroit l'épouventer. Sa conscience ne lui faisant aucuns reproches, il n'apréhende pas les peines des enfers; il meurt content; il se rit des vains phantômes qui épouventent le vulgaire, & ne balance pas à quitter une vie pleine de travaux, pour aquérir une paix éternelle. Le sage enfin ne céde qu'au seul Jupiter.

Quatre choses lui conviennent & le font recon-

noître; il prend de justes mesures; il juge sainement; il est exempt d'erreur & capable de bien gouverner, & ce n'est qu'à lui qu'il apartient de penser avec discernement des choses Divines & humaines.

Quel tresor peut être comparé à ces qualitez? Personne ne sçauroit devenir sage qu'il ne soit exempt de tous crimes. La sagesse n'habite pas dans un cœur soüillé, & sa pureté a en horreur les esprits immondes. Elle ne marche pas sans la prudence & sans la doctrine. Voilà les degrez par où on l'aquiert. Il me paroît qu'en voilà assez; la queuë du lion est déja suffisamment étenduë. Muse, restez dans le silence, & vous reposez pour quelque-tems.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LA VIERGE.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIE'ME.

Calliope se trouve à la rencontre du Poëte, épouventé de la considération des vanitez humaines. Il est démontré, par le personnage de cette Muse, combien il est impossible à un esprit, plein d'une confiance téméraire, de connoître les véritables biens, au nombre desquels la Noblesse, & à plus forte raison les richesses & la volupté, ne doivent pas être placées. C'est pourquoi il parle de la Noblesse dans ce sixiéme Livre. Il aprofondit cette matiére fort au long; il démontre que ce ne sont pas les arbres généalogiques, la réputation ni les honneurs; mais bien plûtôt la vertu & la science, qui ennoblissent les hommes. Et après avoir passé en revuë les miséres infinies de la vie humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la mort; mais que bien plûtôt on doit se hâter de la reçevoir, comme le seul azile contre tous ses maux.

IL peut y avoir des gens de mauvaise humeur, d'un visage sévére, qui s'imaginent qu'il n'est réservé qu'à eux de sçavoir & connoître le vrai, & qu'ils sont les seuls à qui les Dieux ayent acordé d'examiner & de définir les choses les plus difficiles & les plus embroüillées avec un jugement sain.

Ces mêmes gens diront peut-être que je n'ai jamais bû des eaux ſacrées de la Phocide, ni connu les heureuſes fontaines de la Béotie, & que par conſéquent je ne mérite ni le tître ni les lauriers de Poëte, & cela pour ne m'être pas ataché à décrire des bagatelles enflées & des monſtres merveilleux, pour n'avoir pas debité des illuſions dans de vaines fictions.

Ces gens ſemblent n'éxiger des Poëtes que des Fables, comme ſi il étoit honteux & même défendu aux Poëtes de dire la vérité.

J'apelle du jugement de pareilles gens, que je regarde comme faux & condamnable; rien ne m'ayant paru meilleur & plus doux que d'embraſſer la vérité; j'ai crû que les bagatelles, ou les Fables, devoient être abandonnées, comme apartenantes aux vieilles femmes & aux enfants.

Que d'autres exaltent avec pompe les guerres des féroces Géants; les cruelles Harpies, (*a*) les Gorgônes, (*b*) les Cyclopes, & les Nautonniers épris du chant ſéducteur des Syrénes; (*c*) qu'ils chantent

(*a*) Filles de la terre & de l'Ocean. Elles étoient trois, Stello, Occipete & Sténélo. Elles repreſentent l'avarice. Voyez Virgile, dans ſon ENEÏDE.

(*b*) Trois ſœurs, filles de Phorcus & de Céta, qui s'apelloient Méduſe, Euriale & Sténio. Elles repreſentent les paſſions, en ce qu'elles pétrifioient ceux qui les regardoient; pour déſigner que ceux qui ſe laiſſent aller à leurs deſirs, perdent le ſens & ſont ſemblables aux choſes les plus inanimées. Perſée coupa la tete de Méduſe & la mit ſur l'Egide de Minerve, dont l'aſpect pétrifioit ceux qui la regardoient; ce qui juſtifie que quand on s'eſt rendu maitre de ſes paſſions, on ſe ſert de cette victoire comme d'un contre-poiſon, qui n'eſt autre choſe que l'expérience contre les paſſions mêmes.

(*c*) Trois ſœurs, moitié femmes & moitié poiſſons, Parthénope, Ligée & Léucoſie. Elles atiroient ſur les Côtes de Sicile les paſſants. On prétend qu'elles étoient trois ſœurs, qui, par leurs charmes, trompoient les jeunes gens. Ulyſſes les évita, en ſe faiſant atacher au mât de ſon Vaiſſeau, les

tent Circé, qui produit des monstres & la triple chimére. (*a*) Athlas, changé en énorme rocher, qui porte sur ses robustes épaules le Ciel étoilé; Persée (*b*) qui s'éleve jusqu'aux nuës; Tantale, (*c*) Titie, & le téméraire Prométhée, (*d*) justement punis pour avoir dérobé le feu Céleste; les Danaïdes, (*e*) &

---

les oreilles bouchées, pour nous marquer qu'on n'évite le danger de l'amour qu'en fuyant l'objet & en ne l'ecoutant point.

(*a*) Montagne de Licie, qu'on a prétendu être un Volcan. Les Poëtes ont feint un animal monstrueux à tête de Lion, corps de Chévres & queuë de Dragon, que Bellérophon avoit tué. La vérité est que ce même rendit la Montagne chimére habitable. A son sommet étoient des Lions & autres bêtes féroces, à mi côte des troupeaux de Chévres & autres; & le pied de la Montagne abondoit en serpents & autres reptiles, atendu ses eaux croupies.

(*b*) Fils de Jupiter & de Danaé, s'eleva dans les nuës, monté sur le Cheval Pegase, & vint fondre sur le Monstre qui alloit dévorer Andromede. Après avoir tué le Monstre, il épousa celle qu'il venoit de délivrer. Cette Fable me paroit avoir été copiée sur le fils de Tobie, à qui l'Ange, qui l'avoit conduit à Ragès, chez Gabélus, debiteur de son pere, donna un parfum pour chasser le Démon, qui avoit étranglé les maris de Sara, qu'il épousa.

(*c*) Roi de Phrigie, fort avare, qui a donné lieu au Tantale des enfers, mourant de soif au milieu des eaux.

(*d*) Fils de Japet, taxé par les Poëtes d'avoir dérobé le feu du Ciel, pour en animer la composition de terre & d'eau, dont il avoit formé l'homme, fut ataché sur le Caucase, pour que ses entrailles, toûjours renaissantes, fussent rongées par un Vautour; grand Astronôme, perpetuellement apliqué sur le sommet de cette Montagne, a la connoissance de l'Astronomie. On lui atribuë l'invention de tirer le feu du caillou, en le battant contre le fer, dont il se servoit à allumer des foyers, qui ranimoient les habitans de cette Montagne transis de froid.

(*e*) Cinquante filles de Danaüs. Elles épousérent leurs cinquante cousins germains, fils d'Egyptus. Les uns & les autres avoient pour ayeul Bélus, issû de Neptune & de Lydie, la derniere fille d'Epaphe, dont la mere fut Io, ou Memphis, fille du Nil. Dans ce seul trait on reconnoit le fondement

& tout ce que la Gréce a fait dans un extravaguant délire ; contagion qui s'est répanduë sur les Latins, qui nous l'ont transmise.

Je regréterois d'employer la boisson des eaux de l'Hypocrêne à chanter le Monstre de Bellérophon ; & je croirois soüiller les lauriers d'Apollon. Je renoncerois plûtôt à ceindre ma tête de couronnes de lierre, consacré à Bachus, que d'être saisi d'une pareille folie ; & je rougirois mille fois de la qualité de Poëte, s'il falloit s'asservir à ne reciter que des amusements enfantins, ou qu'il falut que je me livrasse à d'agréables mensonges, au mépris de la vérité.

Bien des gens ont de l'éloquence ; mais il est rare de trouver du jugement. On en trouve aisément qui font des vers sublimes & qui sont sçavans dans les Langues Grecques & Latines ; ils sçavent beaucoup de choses qui ne leur procurent pas la sagesse. Leurs paroles sont brillantes comme des coliers de pierres précieuses: mais dans un sérieux examen, elles n'ont rien dont on puisse profiter. C'est une peinture délicate & plate qu'on regarde extérieurement, mais qui n'a ni suc ni substance. Quel fruit l'esprit en peut-il retirer ? Que peut-on aprendre d'une pareille lecture ? Que sçait-on enfin, sinon des songes & des rêveries, qui ne servent pas à la conduite de la vie & qui ne rendent rien d'utile. L'on est aussi avancé à les sçavoir qu'à les ignorer.

Que le vulgaire m'acorde ou me refuse le titre de Poëte, je ne debiterai pas des mensonges si vains ; je suivrai la vérité, parce que c'est elle qui perfectionne l'esprit. Nous sommes plus heureux & plus sem-

---

fondement de la Religion des anciens Egyptiens, leur Isis, leur Osiris, &c. Ces cruelles Danaides égorgérent, pendant la nuit de leurs noces, leurs maris. On pretend que pour l'éxpiation de leur crime, elles sont condamnées aux enfers de remplir une cuve percée.

semblables aux Dieux à mesure que nous la connoissons davantage, quoi qu'il n'y ait pas de grands aplaudissements sur cette matiére à espérer du vulgaire ignorant, & qu'il ne reçoive peut-être pas ces traitez avec beaucoup d'empressement, ni qu'il n'y ait pas une grande renommée atachée à manier des sujets pareils.

Cependant je vais, en presence des Muses & des critiques, entrer dans un chemin couvert de l'ombre funeste de l'if & du cyprès. (*a*)

J'aperçois déjà les tristes champs des morts & les pâles Royaumes de Proserpine, qu'entourrent les torrents du Lethé (*b*) de leurs ondes obscures, des campagnes couvertes de livides pavots, où régne le sommeil & un affreux silence.

Où me conduisez-vous, Callioppe? (*c*) Quels monstres me faites-vous voir? Quelles clameurs me faites-vous entendre? Les forêts retentissent des cris funestes des hybous, & l'affreuse choüette forme des accents funébres; des phantômes hydeux m'effrayent par leurs hurlements. Encore une fois, où m'entraînez-vous, Muse? Les colines, les valées, & l'écho même, retentissent du bruit affreux des tons plaintifs qu'on entend dans ces tristes lieux? Quel est donc le sujet d'une si grande douleur? Quel est ce peuple vétu de voiles obscurs? Ils traînent après eux de funestes lambeaux. Ils ont la tête voilée & remplissent l'air de leurs tristes plaintes.

Que vois-je? Quel horrible carnage? La terre est de tous côtez jonchée d'affreux cadavres! Qui a pû se baigner dans ces flots de sang? Combien vois-je de corps de Rois & de Pontifes? Je les reconnois

(*a*) Sortes d'arbres mortuaires, parce qu'on les mettoit, chez les Romains, à la porte des maisons quand quelqu'un étoit mort.

(*b*) Fleuve d'Oubli des Enfers.

(*c*) Voyez la Note du Cancer.

connois aux marques de leurs dignitez; mais la mort n'est pas loin ; je la vois s'aprocher furieuse.

Quel horrible aspect ! sa cruelle faulx est toute ensanglantée ! mille bataillons de maladies la précédent, & mille dangers la devancent. De combien de cruels Ministres est-elle accompagnée ? Mais que dit-elle avec tant de bruit ? Elle s'avance ; je l'entends, & je vais le redire.

Je suis la mort, dit cette cruelle ; je moissonne, avec cette faulx, tout ce qui est sur la terre, comme on fauche le foin. Jupiter m'a donné sur l'Univers des droits incontestables. J'ai des ordres de n'épargner personne. Le pauvre, en sa cabanne, est soûmis à mes loix, & la garde des Palais les plus somptueux n'en sçauroit garantir les Monarques. (*a*)

Personne ne peut m'échaper. Les Rois sont soûmis à mon joug ; j'humilie & j'aterre le faste orguëilleux des Pontifes. Il n'est enfin point de tête exempte de ce tribut. On se réfugieroit en vain aux extrêmitez de l'Ourse glacée. (*b*) Les confins du monde ne peuvent cacher ni mettre les hommes à couvert de ma colére. Mes coups sont par tout inévitables.

Dût-on se précipiter dans le sombre séjour des Mânes, (*c*) se réfugier sur les plages Méridionales les plus reculées ; dût-on enfin monter jusqu'aux astres les plus inconnus, on me trouve par tout, & cette faulx abbat les jeunes gens, comme les vieillards. Je n'ai nul égard pour les richesses, ni pour la Noblesse, fondée sur les plus anciens monuments.

Combien

(*a*) *Mors æquo pulsal pède Regum turres,*
Pauperum que Tabernas
Horat.

(*b*) Constellation du Pole - Arctique, ainsi nommé de *αρκτος*, qui signifie OURSE.

(*c*) Divinitez infernales, ou ames des morts, du salut desquelles on étoit incertain. LEMUR - AMES des damnez ; & LARES, ames des justes.

Combien d'hommes cette main a-t'elle précipitez dans les abymes du Tartare ? Priam (*a*) frapé aux pieds des Autels, a été ma victime. Ce ſuperbe Roi de Macédoine (*b*) qui, par l'éfort de ſes armes, avoit renverſé de ſi grands Royaumes, dont l'immenſe Univers ne pouvoit contenir l'eſprit vaſte, a été aſſené de ce dard dans la ſuperbe Babylône.

Peut-on nombrer les Héros Latins, deſcendants de Mars, qui ont plié ſous l'éfort de mes coups ? Ces Maîtres de la terre, dont la vertu héroïque avoit porté la renommée juſqu'aux aſtres, & qui s'étoient aſſujettis l'Ocean, n'ont pû m'échaper. Quel eſt celui qui m'a réſiſté, & qui a pû s'exempter de la loi générale ? J'ay arraché le Sceptre de la main des uns, & enlevé le Diadême de la tête orgueilleuſe des autres : la parole leur a manqué ; je les ai privez de l'éclatante lumiere ; leurs corps inanimez, dépourvûs enfin de mouvement, ont été renfermez dans de ténébreuſes ſépultures.

L'Indien, l'Arabe, le Maure, le Scythe, l'Européen, l'Aſiatique, & l'Affriquain, brûlé des chaleurs de la Lybie, me craignent également. Je n'ai nul égard pour les perſonnes ni pour les différents lieux. Les tems, les mœurs, & les années, me ſont indifférents. Le méchant & l'homme de probité ; le ſage & l'inſenſé ; les enfans, les jeunes gens, les vieillards ; la laideur & la beauté n'ont aucune recommandation auprès de moi. Celui

(*a*) Roi de Troyes, Ville fameuſe par le ſiége de dix ans qu'en firent les Grecs, qui a donné lieu à L'ILIADE D'HOMERE, du mot *Ilium*, Forteresse de Troyes.

(*b*) Alexandre ſe plaignoit de ce que l'Univers étoit trop petit pour le renfermer, & ſouhaitoit un monde nouveau pour avoir le plaiſir de le conquérir. Quel monſtre d'orgueil. M. Deſpreaux lui rend une éxacte juſtice, en diſant :

Heureux ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons,
La Macédoine eut eu des petites maiſons.
Et qu'un ſage tuteur, l'eut dans cette demeure,
Par avis de parents, renfermé de bonne-heure.

Celui-là même que je vois qui entre avant le tems dans mon Royaume, sera mis au rang des pâles ombres quand les destins l'auront ordonné. Cette sacrilége implacable acheva ce discours.

Une grande frayeur s'empara de mon ame; mon sang glacé se retira dans le fond de mon cœur; surtout quand j'aperçûs cette sourde éxécutrice députer dans tout l'Univers ses cruels Ministres, qui composoient une troupe innombrable. Elle paroissoit se glorifier d'une ruïne générale. Les détestables éxécuteurs de ses cruelles volontez se distribuënt de toutes parts, chacun d'eux s'empare d'une personne différente.

On voyoit des corps languissants par terre, tourmentez des plus affreuses douleurs; elle arrivoit ensuite elle-même, & mettoit fin par sa faulx redoutable à leurs peines mortelles: elle remarquoit, en passant, ceux dont la trâme n'étoit pas achevée de filer par Lachésis, & dont le destin n'étoit pas rempli, & prenoit une joye barbare au carnage futur qu'elle devoit en faire.

Etonné, confus & tremblant, je proférai ces mots. O soins inutiles! ô vœux des hommes! ô vains travaux! espérances trompeuses! consolations d'un esprit aveuglé! ô honneurs des humains! que vous êtes passagers! ô tems! que vous êtes sujet à des variations! que nôtre vie est courte, incertaine & remplie de maux & de dangers! que vos aparences sont trompeuses! vous paroissez extérieurement douce & agréable, mais quel fiel & quel venin ne renfermez-vous pas?

Que sommes-nous, misérables? sinon une poussiére élevée par les vents, aussi fragiles que le verre, aussi peu considérables que l'ombre fugitive, d'aussi courte durée que les roses, qui brillent le matin & languissent le soir. A present guais & vivants, dans l'instant la pâture des vers; maintenant forts & doüez de beauté, peu de tems après des cadavres hydeux.

De quoi peut nous servir d'amasser des tresors ? A quoi sont bonnes les perles, l'or, l'argent & les habits précieux ? A quoi peut même servir la Royauté ? De quel usage sont les Palais incrustez de marbre de Numidie ? Pourquoi d'un regard orgueïlleux mépriser tout le monde & vouloir s'égaler aux Dieux, si la mort enleve tout ; si, misérables que nous sommes, nous devons périr comme l'ombre & la poussiere ; si, tôt ou tard, nôtre faste & nôtre vaine gloire doivent être détruits sans retour ?

Comme je faisois en moi-même ces réfléxions, Calliope, mere d'Orphée, vit la pâleur peinte sur mon visage, la crainte marquée sur mon front, tremblant & pâle, j'observois & marchois en frémissant.

Rassurez-vous, me dit-elle, & munissez-vous d'une noble hardiesse. La crainte ne convient qu'à une ame vile ; elle ne sied pas aux grands hommes. Quelle raison avez-vous de tant craindre la mort?

Déesse, lui répondis-je, ma crainte est légitime : ce mouvement est donné par la nature à tous les animaux : il n'en est pas un qui n'en ait horreur & ne la fuïe. Elle ôte la vie, les richesses & les délices : elle détruit le corps, le réduit au néant ; & jusques aux os mêmes, sont réduits en poussiére : elle prive de tous les biens; elle est enfin le plus grand des maux. Il faudroit être de fer pour ne pas apréhender un monstre si cruel.

La fille de Jupiter me dit, en soûriant, vous vous trompez & vous vous laissez deçevoir par l'aparence & par l'ombre du vrai ; mais il n'a pas été acordé à tout le monde de découvrir la vérité.

Il y a un rameau (*a*) au milieu de cette forêt, entouré d'arbres les plus épais & caché dans les détours les plus reculez ; ce rameau d'or enfin n'est découvert

(*a*) Imitation de l'Enéïde de Virgile.
Quem tegit omnis
Lucus, & obscuris claudunt convallibus umbræ.

vert que par ceux à qui des colombes (*a*) pures le démontrent. Pour moi, qui suis de l'illustre sang des Dieux, il m'est permis de connoître la vérité, & je peux vous la dire si vous voulez me prêter atention. Déesse, lui répondis-je, je n'ai rien plus à cœur. Il faut, dit-elle, nous écarter un peu d'ici ; suivez-moi.

Elle me conduisit dans un lieu élevé, qui n'étoit pas éloigné: on y voyoit la lumiére du soleil, qui frapoit le sommet de la montagne de ses rayons les plus purs. Cet agréable flambeau en avoit chassé les plus épaisses ténébres. Nous nous assîmes auprès d'une fontaine, à l'ombre d'un laurier, & ma conductrice, de sa bouche divine, prononça ce discours.

L'homme qui se confie témérairement à son esprit & à ses lumiéres, devient la risée & le joüet des Dieux; quand il ose sur-tout pénétrer les secrets de la nature & foüiller dans les arcanes Divins : comme son esprit est effectivement imbécile à ce point, qu'il ne peut distinguer ce qu'il a devant ses pieds, de quel droit peut-il espérer de découvrir ce que Dieu a caché dans le sein de la nature ? Il croit cependant tout sçavoir : il est causeur, malheureux, aveugle, téméraire, plein de démence. Il se flâte lui-même & s'estime beaucoup: l'amour-propre est l'origne de cette folie. C'est le nuage épais qui l'empêche de connoître la vérité.

Défaites-vous de l'amour-propre, vos yeux verront plus clair, & ce qui vous paroît bon, ne tardera pas à vous paroître moins bon ou peut-être mauvais. Ce que vous envisagez comme de grands maux, deviendra le plus souverain des biens.

Après

(*a*) Autre Imitation de L'ENEÏDE.

Maternas agnoscit aves,
Et geminæ cui forte columbæ,
Ipsa sub ora viri cœlo venere
Volantes.

On n'a qu'à lire d'Espagnette, & l'on trouvera l'allégorie de ce passage.

Après avoir chaſſé les épaiſſes ténèbres qui vous environnent, aprenez que le genre-humain n'eſt autre choſe qu'un Outre rempli de vents, que la fortune roule avec ſa boule d'un & d'autre côté; mais hélas! celui qui eſt ſage préfére la mort à la vie, puiſque les hommes ſont continuellement tourmentez pendant qu'ils ſont ſur la terre, ou qu'ils ne joüiſſent tout au plus que de biens périſſables mêlez d'un affreuſe amertume.

Vous ſerez aiſément perſuadé de cette vérité, ſi je vous repreſente les biens & les maux de la vie des hommes; ce que je vais faire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible. Après les avoir comparez, vous connoîtrez la vie telle qu'elle eſt, & vous verrez ſi la mort eſt ſi redoutable que vous vous l'êtes figuré. Il faut commencer par les richeſſes, que tout le monde deſire & recherche, qu'on loüe & qu'on admire: je vais m'éforcer de vous démontrer ce qu'elles ſont. Déeſſe, répondis-je, vous pouvez vous épargner cette peine, j'ai apris de Minerve juſqu'à quel point elles ſont mépriſables. La vertu, & ſon fils Timalphes, m'ont fait mépriſer la volupté. A ces deux choſes près, Déeſſe, parlez & m'enſeignez, de grace, ce qu'il vous plaira. Nous allons donc commencer par la Nobleſſe, répondit-elle, qui eſt placée au nombre des ſouverains biens.

Aujourd'hui tout le monde veut être noble, & chacun croit l'être à juſte tître, quoi qu'on ſoit auſſi éloigné d'en mériter la glorieuſe qualité, qu'il y a de diſtance de l'Ebre aux Indes. Mais qu'eſt-ce au fond que la Nobleſſe pour en faire tant de cas! je tâcherai de ne pas m'écarter de la vérité; mais, hélas! à quoi bon la confeſſer ſi l'on refuſe de la croire? Certains animaux naiſſent & fuïent le jour, & ne marchent que dans les ténèbres. (*a*) C'eſt de cette maniere

(*a*) Comme la Choüette, la Chauve-ſouris, le Duc, &c.

maniere que la plûpart des hommes ne peuvent connoître la vérité & ne s'en soucient même pas. C'est de cette façon que Dieu & la nature ont distingué mille cathégories (*a*) différentes dans la race mortelle; & celui-là, qui a un juste discernement, reconnoît dans la seule espéce des hommes tous les autres animaux rassemblez, puisque jusqu'à present les hommes ont différentes mœurs & différents génies.

La plus considérable partie du genre-humain suit les ombres & les ténèbres, & ils ne peuvent reconnoître la vérité; leurs foibles yeux ne peuvent soûtenir l'éclat du soleil, & un très-petit nombre est capable de le regarder fixement. Ces derniers sont doüez d'un espirit Divin.

La Noblesse, selon les idées du vulgaire ignorant, procéde ou des grandes richesses ou du sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'ayeux, de bisayeux & de blazons antiques.

On y voit de somptueux éloges rendus à la vertu des peres. Mais, hélas! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la vérité, comme ce n'est que trop la coûtume. L'opinion commune est le partage de bien des gens; mais la raison n'est du ressort que de peu de personnes.

Si celui qui est riche doit être regardé comme noble, il s'ensuivra qu'un boucher, un barbier, un pêcheur, un marchand de chevaux, un berger, un boulanger, un corroyeur, un bouvier, un fripon, un brigand, & tout autre, de la plus basse lie du peuple, y pourra parvenir; car il faut avoüer que plusieurs de ces gens se trouvent riches, ou peuvent le devenir. (*b*)

Il

(*a*) Du mot Grec, κατηγορια, certaines classes ou distributions dans lesquelles les Philosophes renferment toutes choses, & qui forment les partages d'un discours ou les articles d'une science.

(*b*) En effet, que de gens se sont levez Roturiers qui se couchent

Il arrive souvent que la fortune éleve les miférables, & quelquefois les précipite, selon le caprice inconstant de sa rouë. Marius (*a*) ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la ville de Rome, avec les aplaudissements du peuple & du Sénat, couronné de lauriers, monté sur un char, traîné par quatre chevaux plus blancs que le nége ? Mais, le même, après avoir été chassé par Sylla, éxilé de sa patrie, obligé de se cacher à Minturne, dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuse prison ; quand, dis-je, il étoit obligé de mandier dans les campagnes de Carthage & qu'il mangeoit du pain destiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même cessoit-il d'être noble ?

O jugement des Dieux, que vous êtes impénétrable ! Mais non, dira le peuple imbecile, sa Noblesse l'avoit abandonné, & elle n'est revenuë que quand Marius revint à Rome, le sort ayant changé de face, ce sentiment seroit extravagant sans doute.

Si la Noblesse procéde de l'or, qui naît de la terre, de la fraude, du vol ou de l'usure, la Noblesse par conséquent tireroit son origine de l'usure, du vol & de la fraude. O jugement insensé du vulgaire! ô troupe sans ame ! jamais les richesses n'ont pû ennoblir

---

couchent le soir Nobles, après avoir obtenu certaines Panchartes munies de certains Sceaux, tandis qu'un homme aura exposé pendant des 40. ans la vie pour le salut de sa Patrie, auquel le degré de Lieutenant-Général des Armées ne peut donner la Noblesse. Mr. de Catinat, & le Maréchal de Fabert, nous en sont d'illustres exemples.

(*a*) Il étoit d'une obscure origine. Il fut sept fois Consul. La brigue de Sylla s'étant trouvée plus forte que celle de Marius, le dernier fut obligé de se sauver & de se cacher dans les roseaux d'un marais, près de Minturne. On dit qu'un soldat, qu'on avoit chargé de le tuer, sentit à sa vûe tant de respect qu'il ne put éxécuter son assassinat. Il fut longtems en Affrique, menant la condition d'un pauvre banni.

ennoblir l'homme : la vraye Noblesse est sans prix & ne peut s'aquérir au poids de l'or.

Quoi, race misérable ! vous vantez la vertu de vos peres ; vous loüez vôtre illustre origine, lorsque par vous-mêmes vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentiments ! On se contente de raconter les actions de ses peres ; on montre les monuments glorieux de ses ancêtres, & les trophées élevez par ses bisayeux, tandis que soi-même on est livré à des crimes innombrables, & pendant que l'on est lâche & sans vertu ; & l'on ose se croire noble, par ce qu'on doit le jour à un sang illustre.

De quel droit s'aproprier les dépoüilles d'autrui ? Et pourquoi la loüange aquise par vos peres seroit-elle la vôtre, puisque vous leur faites deshonneur, & que, dégénérant de leurs vertus, vous êtes un infâme ? C'est le geay qui prend le nom du cygne, & la corneille, qui, revétuë des plumes du paon, veut paroître telle : mais la nature vous fait reconnoître ; elle est la source de la Noblesse ; c'est d'elle que procédent les ames viles, aussi-bien que les cœurs Célestes. C'est elle qui donne les semences à tous les Estres : *C'est à l'esprit que la Noblesse est dûë, & non pas au corps.*

On voit tous les jours des esclaves qui sont beaux, grands & robustes. La Noblesse est la décoration de l'ame ; c'est un certain courage qui naît avec nous, qui nous porte aux grandes actions & nous fait mépriser les choses viles. Elle s'éforce de monter en haut, comme le feu, & veut pénétrer jusqu'aux nuës.

Celui qui, par un céleste present, a reçû cette force, deviendra bon, patient dans l'adversité, sera doüé d'un jugement sain & sera atentif & avide d'aquérir de la loüange à juste tître. Mais, hélas ! la nature n'acorde pas à tout le monde un si grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens, qu'elle en a gra-

a gratifiez, se conserve long-tems après leur mort. Cependant, ô mœurs ! ô folie ! chacun se dit & veut être crû noble.

O troupe de fourbes audacieux ! ô vil troupeau ! les grands noms vous flâtent ; la réputation & la gloire vous plaisent. Pourquoi le travail & la vertu n'ont-ils par sur vos cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux que vous pouvez être nobles à juste tître ? Mais, hélas ! vous préférez d'être regardez comme sages & justes, sans en avoir aquis le nom glorieux ! Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne vous plaisent-ils pas, comme le faux nom de la Noblesse ?

Aprenez, ô esprits fols ! à mettre un frein à vos desirs, à réprimer vos passions aveugles & à vous servir de vôtre raison, pour vous empêcher de tomber dans le crime & pour vous faire suivre la justice. Commencez par vous connoître vous-mêmes ; que le travail cesse de vous effrayer ; fuyez la nonchalance ; ce sont les vrais moyens d'aquérir la vertu ; pour lors vous êtes nobles à juste tître : voilà la vraye Noblesse ; ce sont les vrais presents des Dieux, inconnus des ignorants. C'est par de pareils moyens que les Romains, issus de la Race Troyenne, (*a*) ont porté jusqu'aux astres la gloire de leur Empire. C'est en quittant cette route qu'ils se sont détruits & précipitez ; car dès l'instant que leurs lâches descendants, (*b*) au milieu de la prospérité & d'un Empire tranquile, se sont livrez aux délices, aux jeux & au luxe, ils ont en peu de tems dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

La

(*a*) Enée, fils d'Anchise, étoit Troyen & a jetté les premiers fondements de l'Empire Romain ; ce qui a donné lieu à L'ENE'IDE DE VIRGILE.

(*b*) Les Romains se sont conservez dans leur vigueur, sous leurs Consuls, & ont commencé à dégénérer sous leurs Empereurs.

La vraye Noblesse, pour laquelle ils avoient conçû de l'aversion, les a abandonnez ; elle s'est retirée chez les Dieux. La luxure & le vice de leurs neveux, croissant de jour en jour, tout l'orgueil de Rome s'est enfin trouvé confondu.

Non, ce n'est ni la race ni le sang ni l'ordre successif des statuës antiques ni l'abondance de l'or qui peuvent ennoblir; mais la seule vertu; c'est d'elle qu'Hector (*a*) & Hercules ont reçû la Noblesse, aussi-bien que celui qui a aquis à Troyes une gloire immortelle, & tant d'autres Héros, dont la réputation s'est conservée depuis tant de siécles.

Pourquoi se glorifier d'être issu de parents nobles ? Qu'en peut-on inférer à vôtre avantage, si vous n'êtes rien par vous-mêmes & si vous soüillez une illustre famille à laquelle vous faites une tache irréparable, si vous en êtes la honte & le deshonneur ? C'est comme si un lion donnoit la naissance à un âne. Vous n'êtes plus qu'un monstre, qui deshonorez une grande maison.

La Noblesse, croyez-moi, ne se laisse pas par testament; la vertu n'est pas héréditaire, comme une maison des champs & des meubles. C'est un don que la nature avoit fait à vos ancêtres, qu'elle ne prodigue pas à tout le monde.

Remontez jusqu'à l'origine de vôtre race, vous y trouverez des artisants, des laboureurs, & vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ses descendants le principe de la Noblesse, qui s'est acruë petit-à petit & par degrez pendant un longtems, & qui vieillit & se détruit à la fin. Le tems enleve

(*a*) Fils de Priam, Roi de Troyes, grand guerrier, qui fut vaincu par Achilles.

Je me souviens à cet égard d'un parfaitement beau vers Latin, fait à l'éloge de Monseigneur le Maréchal de Villars. Ce grand Capitaine s'apelle Hector.

Hic novus Hector adest quem contra
Nullus Achilles.

C'est-à-dire qu'il est invincible.

leve & détruit tout. Qu'eſt devenuë la Race des Pompées (*a*) & des Cézars ? (*b*) Qu'eſt enfin devenu Scipion, (*c*) qui par ſa vertu avoit aquis le fameux ſurnom d'Afriquain ? Qui pourroit croire l'extinction d'une Race ſi illuſtre ?

Une grande maiſon tombe, ſe détruit preſque, eſt enſuite relevée, & retombe à la fin. Rien enfin n'eſt durable en ce monde. Si le Ciel a coûtume de varier, il en eſt ainſi de toutes les choſes périſſables. Pouvez-vous reconnoître la race, pouvez-vous diſcerner l'arbre que par ſes fruits ? Rien ne prouve mieux qu'on eſt d'une Race illuſtre, que de l'être ſoi-même: mais, hélas ! il n'en eſt pas ainſi.

De grands Seigneurs ont ſouvent donné la naiſſance à un homme mépriſable : la laideur quelquefois nâquit de la beauté.

Les gens les plus robuſtes ont eu des enfants foibles & infirmes, & l'on a vû des fols devoir l'eſtre à des gens très-ſenſez.

L'eſprit, comme le corps, émanent de nos peres. Ils ne ſont cependant pas les maîtres de nous acorder l'eſprit. C'eſt à la nature que ce droit eſt réſervé.

La plus noble origine ne fera rien de bon, ſi elle n'eſt pas ſecondée des Céleſtes influences. Rien n'eſt ſi

(*a*) D'une race très-noble, parmi les Sénateurs. Il triompha de l'Affrique, de l'Europe & de l'Aſie. Cézar le défit à la Bataille de Pharſale. Il ſe retira chez Ptolomée Roi d'Egypte, où un vil eſclave lui coupa la tête, après trois Conſulats, autant de triomphes, & après avoir remporté des Victoires dans toutes les parties du monde. Qui peut être aſſez inſenſé pour ſe fier à la proſpérité ?

(*b*) Originaire D'ANCUS MARTIUS, quatriéme Roi de Rome ; & du côté paternel, D'IULUS ou ASCAGNE, fils d'Enée, premier Prince Romain. Il fut aſſaſſiné au Sénat. Il dit, avec beaucoup de douceur à Brutus, l'un de ſes aſſaſſins ; *Tu quoque mi Brute*.

(*c*) Il étoit d'une très-illuſtre famille de Rome. On ne ſçauroit tarir ſur l'éloge de ce fameux Romain. Il étoit magnanime, courageux, debonnaire. Il vainquit Annibal, & conquit Carthage ; ce qui le fit ſurnommer L'AFRIQUAIN.

ſi vrai que le proverbe vulgaire : c'eſt l'année qui produit les moiſſons & non pas la culture. Les meilleures graines, ſi elles ſont enſemencées ſous des aſtres contraires, ne produiront que de l'yvroye ou périront tout-à-fait.

Ce n'eſt donc pas un pere qui peut ſeul donner la naiſſance à des enfants nobles ? Il faut que le Ciel y concoure; c'eſt pour cela qu'on voit naître du milieu du plus bas peuple, des gens illuſtres qui s'aquiérent une grande renommée qui leur ſurvit.

Qui étoit Virgile ? (*a*) Qu'étoit-ce que Ciceron ? (*b*) Le ſage Caton (*c*) lui-même ? En un mot, qui étoit Horace ? (*d*) Ils étoient tous nez du milieu du peuple. Quel étoit le ſçavant Homére, (*e*) auquel nous ne connoiſſons ni patrie ni parents certains ? Quel étoit le pere de Démoſthénes ? (*f*) La mere d'Euripide ? (*g*) Qui étoit Socrate (*h*) le divin ? Socrate, dans les leçons

(*a*) Fils d'un Potier d'Andes, dans le territoire de Mantouë.

(*b*) Je crois que PALINGENE s'eſt trompé, quand il regarde Ciceron comme iſſu d'une baſſe origine. Il étoit fils de Chevalier Romain, & iſſu de TATIUS Roi des Sabins.

(*c*) C'eſt aparemment Caton d'Utique & le Philoſophe; il étoit neveu de Caton le Cenſeur, dont on n'a jamais bien ſçû l'origine.

(*d*) Fameux Poëte Latin Lyrique, étoit fils d'un affranchi. Son pere avoit par conſéquent été eſclave.

(*e*) Voyez la note d'Homére, dans le Taureau, PAG. 36.

(*f*) Il me paroit que PALINGENE s'eſt mépris, en regardant Démoſthénes comme iſſu d'une baſſe extraction. Il falloit qu'il dût ſa naiſſance du moins à des Bourgeois aiſez, puiſqu'il fit condamner ſes tuteurs à lui rendre trente talents.

(*g*) Fameux Poëte Tragique, contemporain de Platon & de Socrate. On dit qu'il fut dévoré par des chiens ; d'autres, qu'il fut mis en piéces par des femmes. Peut être eut-il beaucoup de jaloux, des ouvrages qu'il mit au jour en ſon tems, qui ſont les chiens & les femmes qui le dévorérent & le déchirérent.

(*h*) L'Oracle d'Apollon, étant conſulté pour ſçavoir quel étoit le plus ſage des Athéniens, nomma SOCRATE. Cet Oracle pouvoit bien être la voix publique.

Vox populi, vox Dei.

Il mourut empoiſonné par du jus de ciguë.

leçons duquel Platon a puisé, comme dans des sources Divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a parû être le seul qui fut vrayment sage? Le même étoit fils d'un marbrier, & sa mere étoit une matrône ou une acoûcheuse.

N'avons-nous pas vû des Rois s'élever du milieu du peuple, des Consuls, des Empereurs? Enfin, pourquoi les chevaux, les chiens, & les autres brutes, dégénérent-ils de leur premiere race? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout dépérit. C'est la loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent; c'est la vicissitude du monde.

Dieu, du milieu de sa gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencements; & il réduit, avec la même facilité qu'il augmente, avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie. (*a*)

Je ne veux pas pour cela inférer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parents illustres & de naître d'une race noble: c'est un avantage qu'on doit au destin. Un grand nom fournit quelquefois des secours, des exemples: c'est une perpétuelle exhortation au bien qu'une haute naissance, & souvent de pareils enfants ressemblent à leurs peres, pourvû que les destins & la fortune ne s'oposent pas au dessein de la nature.

C'est cette même nature qu'il faut suivre; s'écarter de ses loix, c'est entasser montagnes sur montagnes, pour chasser Jupiter de son Trône Céleste, comme l'entreprirent autrefois les Géans dans la Macédoine, quand ils entassérent Ossa sur l'Olympe, & Pélion sur Ossa.

Il faut donc conclure qu'il ne suffit pas d'être regardé comme noble par le peuple, pour l'être effectivement. Si vous êtes toûjours paré, le visage lavé,

(*a*) *Attoniti mirentur qui rerum causas ignorant videntes mundum nihil aliud esse quam perpetuam metamorphosim.*

lavé, nourri de mets exquis, magnifique dans vos habits, & que vous parliez avec oſtentation de vôtre famille ou de vôtre maiſon, vous n'êtes pas noble pour cela, mais ſeulement fortuné : vous êtes un Outre doré, ou ſemblable à une ſtatuë de marbre : cependant perſonne ne s'embarraſſe d'autre choſe ; l'on ſe contente du ſimple nom de la Nobleſſe & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement.

O Dieux! chacun veut porter des noms magnifiques & des tîtres illuſtres ; on les affecte, on ſe les arroge, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs : c'eſt un âne qui veut paſſer pour un léopard, & une fourmi pour un lion.

On s'embarraſſe peu d'être ſage, généreux, juſte, ſçavant, & même honnête homme. On eſt content de l'écorce, & de paſſer pour tels.

L'ombre de ces choſes eſt le voile qui cache les plus mauvaiſes mœurs ; c'eſt un lys qui n'eſt blanc que de nom & non pas d'éfet. C'eſt à pareil tître que bien des gens ſont nobles, comme Paſquin paſſe à Rome pour être un homme ; parce que ſouvent on lui donne des épithétes, de courageux, de noble, de femme de mauvaiſe vie.

Cette ſtatuë de marbre prend-elle pour cela ces qualitez ? Je ſupoſe même que vous ſoyez noble, de nom & d'éfet ; qu'en réſultera-t'il ? Mais j'aurai des loüanges & des honneurs, me direz-vous, ces choſes ne méritent-t'elles pas d'être recherchées ?

La vertu procéde de la vraye Nobleſſe : la loüange & les honneurs procédent de la vertu. Qu'il eſt difficile de l'aquérir cette vertu ! Si vos vûës étoient moins bornées, vous connoîtriez quels travaux en coute l'aquiſition : combien les hommes ont de peine à la poſſéder, & combien elle rend la vie amére, quoiqu'en puiſſent dire les Stoïciens. (*a*)

Examinons

(*a*) Sexte de Philoſophes, diſciples de Zénon, ainſi nom-

Examinons d'abord quelle eſt la vertu, qu'on apelle morale ; cette partie eſt difficile. Quels immenſes travaux ne faut-il pas employer pour la poſſéder ? Il faut déclarer une guerre ouverte à la nature, puiſqu'elle a créé le genre-humain infirme, ayant une pente involontaire au mal & une opoſition directe au bien.

O Dieux ! combien nos pas ſont gliſſants vers le vice! Pourquoi ces ſemences pour le mal ſont-elles ſi homogênes à l'homme ?

O Prométhée ! fut-ce vôtre faute ? ou bien ſi, comme on le dit, un mauvais démon a mis ces maladies dans nos cœurs & nous a pêtris de l'amour prophane du crime ? O chemin plein de difficultez, de détours & de travaux ! qui nous conduiſez à la pratique des bonnes mœurs & à la vie des Dieux.

Qui eſt-ce qui eſt bon ? Perſonne ne l'eſt de ſon propre mouvement. Qui eſt-ce qui n'eſt pas mauvais, ſinon celui qui refuſe de pécher par la crainte des Loix ? (*a*) Heureuſe impuiſſance qui nous empêchez de commettre le crime ! qu'il eſt difficile de réſiſter au fatal penchant de la nature ! & que ne coûte pas la victoire qu'on remporte ſur ſoi-même ? Que les folles paſſions du cœur ont de force ! c'eſt pourquoi il faut dès l'enfance leur livrer un combat continuel, afin de pouvoir donner des rênes aux vices.

La ſeule habitude peut rompre les forces de la nature, & il faut bien des années pour affermir la pratique des vertus.

La vie de l'homme eſt un combat perpétuel ; c'eſt un champ rempli d'ennemis & une embuſcade pleine

nommée, du mot Grec Στοά, *Portique*, parce qu'ils diſcouroient publiquement ſous les Portiques d'Athénes. La baſe de leur ſyſtéme étoit de croire qu'un homme vertueux ne ſouffroit rien, même au milieu des ſuplices.

(*a*) Ce proverbe Latin le juſtifie, *Nitimur, in vetitum.*

ne de voleurs. Quel eſt l'athlette aſſez vigoureux pour échaper à tant de dangers ?

Quand on eſt partagé des faveurs de la fortune, les paſſions déréglées s'emparent de nôtre ame ; l'orguëil nous ataque de toutes ſes forces, la pareſſe, la gourmandiſe & l'audace impudente ſe mettent de la partie. Si au contraire on ſe trouve dans l'adverſité ; la douleur & la crainte nous aſſiégent, le cruel poiſon de l'envie & de la colére nous tourmente. On ſaiſit avec avidité tous les moyens qui ſe preſentent pour chaſſer la pauvreté ; la fraude, les rapines, le larcin ſont employez pour réparer la cruauté du ſort.

O mortels ! vous flotez entre Scylla & Carybde, & vous trouvez de toutes parts les écuëils des vices : pour éviter un mal, vous tombez dans un autre. Que de travaux, que de dangers n'avez-vous pas à ſoûtenir pour devenir vertueux ?

Pour aquérir cette vertu, qui eſt la modératrice des actions, il faut abandonner les plaiſirs, pour ſe livrer à une triſte prudence & mener une vie peu agréable; pour ſuivre la juſtice, il faut abandonner l'utile.

Chacun aime la juſtice chez autrui, & peu de gens veulent loger chez eux cette vertu.

Si l'on veut être prudent, on devient martyr des précautions & la douce confiance eſt bannie de nos cœurs, puiſqu'on ne rencontre de toutes parts que fourbes & que détours.

Celui, qui eſt bon & doux, eſt ſouvent offenſé ; il eſt plus en danger, & les embuſches ſemblent naître ſous ſes pas.

Le monde eſt une maiſon remplie de maux & la patrie des crimes. La probité en eſt éxilée.

On voit le chaſſeur ſans ceſſe ocupé à chaſſer les liévres, les daims & les chévreüils. Ces animaux ſont doux & timides ; mais le voit-on ſi ſouvent ocupé à chaſſer les ours & les lions, qui au contraire reſtent tranquiles dans leurs forêts ?

Soyez

Soyez doux & simple de cœur, & de mœurs innocentes, vous ne tarderez pas à être la proye des loups dévorants. Le monde semble être le païs natal de tous les tyrans; le fort écrase le foible, & le grand oprime le petit: l'aigle, porte-foudres, épouvente les cygnes timides, & l'épervier dévore les grives & les colombes: le serpent, émaillé de diverses couleurs, engloutit les misérables grenoüilles. Dans les forêts, les bêtes féroces font une guerre continuelle aux bêtes fauves. Et vous, Empire de Nérée, (*a*) n'avez-vous pas vos monstres, qui absorbent dans leurs énormes gosiers les plus petits poissons?

Dangers de toutes parts, sur mer, sur terre, jusques dans l'air; l'ennemi est par tout.

A quoi sert donc l'innocence? Quel avantage a donc cette vertu qui nous rend doux, puisqu'elle nous livre desarmez au milieu de nos ennemis? Mais, m'allez-vous dire, la probité est protégée par les Loix & par les Princes. Plût-il aux Dieux que cela fût!

Les Loix par tout se taisent devant les richesses & la faveur: les Rois s'apaisent par des presents & se laissent fléchir par les prieres de leurs Courtisans. Ils condamnent souvent la personne, qui n'a fait d'autre crime que celui d'être pauvre & de n'avoir pas de faveur. D'autres sortent innocents des mains de la justice.

Hélas! un petit moucheron reste envelopé dans une toile d'araignée, tandis qu'une grosse mouche au contraire brise la toile & se retire saine & sauve. Les Loix, disoit le sage Scythe Anacharsis, (*b*) n'envelopent que les misérables; mais elles fournissent de larges issuës aux gens puissants.

L'autre partie de la vertu, qui s'aplique à la recherche

(*a*) Fils de l'Ocean & de Thétis. Il étoit pere des cinquante Néréïdes.

(*b*) L'un des sept Sages de la Gréce.

cherche des causes de la nature & de la vérité presque impénétrable, est d'une difficulté & d'un travail qui ne peut être exprimé que par ceux qui la connoissent.

Il faut, dès la plus tendre jeunesse, être soûmis à la férule d'un pédant de Précepteur, essuyer des châtiments de toutes espéces, reciter les larmes aux yeux d'ennuyeuses leçons, être renfermé dans une école, comme dans le plus obscur cachot : nulle liberté d'aller où l'on veut, que sous le bon plaisir d'un Pédagogue tyran. Il faut même se gêner sur les nécessitez les plus naturelles, & se passer enfin de manger & de jouër ; privation difficile à décrire pour de jeunes écoliers.

On arrive à l'âge de puberté ; nouvelles études ; il faut se rendre à Naples, s'exposer sur le Golphe Adriatique & courir les Mers de Toscane. Un autre va à Pérouse ou à Rome. (*a*) Quelle incommodité n'a-t'on pas à souffrir, éloigné de sa patrie ? Il faut presque renoncer à la nourriture, au sommeil & à Vénus, pour se livrer entier à la lecture & à l'étude ; sans quoi l'on ne peut parvenir à être vrayment sçavant ; beaucoup en ayant le nom, mais très-peu l'étant en effet. Il faut que ceux qui visent au comble de la doctrine, renoncent aux plaisirs & abandonnent la séduisante volupté ; elles détournent l'esprit du pénible chemin qu'il faut parcourir pour arriver au sanctuaire de la blonde Minerve, & il faut sacrifier de longs & assidus travaux pour aquérir de la réputation & se faire un nom dans le monde.

A force d'études l'estomac se débilite & ne fait plus sa coction ordinaire ; la vuë s'affoiblit, la pâleur, la maigreur & la vieillesse mettent fin à tous nos maux. Qu'y a-t'il d'étonnant en cela ? Il n'est pas de la nature des hommes de connoître la vérité ; c'est le propre des Dieux. C'est comme une chauve-

(*a*) Il faut se souvenir que l'auteur étoit Italien.

chauve-souris, qui a la vuë trop foible pour soûtenir les rayons du soleil : ainsi l'esprit humain est forcé de retomber, toutes les fois qu'il veut s'élever trop haut & pénetrer jusqu'aux Cieux d'un vol téméraire, & les mortels n'entreprennent pas impunément ce qui n'est possible qu'aux Dieux. Ils extravaguent d'autant plus, qu'ils en sont plus entêtez, n'ayant par eux-mêmes aucune connoissance que les secours & les lumiéres qu'ils reçoivent d'en-haut.

O heureuses intelligences ! quel est celui des mortels qui connoît le monde ? Qui peut avoir une juste idée de son immensité ? Qui peut avoir la moindre notion de sa formation ? Quel est l'imagination qui peut conçevoir la grandeur du Maître de ce monde, des espéces qu'il a animées & des innombrables causes cachées de tous les estres, les semences dont ils procédent & leurs qualitez ocultes ?

O suprêmes intelligences ! ces connoissances sont les attributs de la félicité de vôtre vie, & sont vos éternels plaisirs, exempts du soin de prendre des nourritures, de vous livrer au sommeil ; affranchis de maladies, de travaux, de soucis, de crainte & d'espérance, vôtre essence impassible n'est éternellement ocupée que de la vérité.

C'est à vous seuls que convient la sagesse : les mortels, incapables de l'aquérir en entier, doivent se contenter d'être prudents à se conduire, d'éviter ce qui les incommode le plus, de rechercher ce qui leur est utile afin de passer doucement cette vie d'éxil.

Que peut faire de mieux l'homme, que ce qui lui est enseigné par la prudence ? C'est elle qu'on doit consulter pour la conduite de la vie ; elle seule nous peut préserver des épines, au milieu desquelles nous marchons.

En effet, ne doit-on pas regarder comme insensé celui qui, au mépris des choses utiles & qui lui sont propres, recherche avec empressement les choses

vaines & qui lui ſont étrangéres ? Mal inſtruit de ſes propres forces, il entreprend ce qui eſt au-deſſus d'elles ; il s'éleve trop haut & ſe trouve forcé de tomber, avec autant de précipitation qu'Icare qui fut englouti dans la mer.

C'eſt l'image de la grenoüille, orguëilleuſe imitatrice du bœuf : c'eſt un Phaëton, qui d'une main mortelle s'empare des rênes des chevaux Céleſtes, qui eſt précipité dans le Pô, & quite le char lumineux avec la vie.

Le prudent ſe renferme dans les bornes de la nature ; ſa hardieſſe eſt meſurée, & s'il ſe livre à une heureuſe audace, il ne le fait qu'avec les ſecours de la Divinité.

Mortels, n'allez donc pas entreprendre des choſes au-deſſus de vos forces, & jaloux des droits des Dieux n'empiétez pas ſur leurs facultez.

Les hautes entrepriſes ſont ordinairement ſuivies de chutes précipitées & de railleries. C'eſt un bœuf qui voudroit voler du haut d'un rocher, ou un âne joüer de la guitâre.

Quand un homme raſſembleroit tous les talents & toute la doctrine, qu'il ſeroit en état d'écrire ſur tous les ſujets, qu'en réſultera-t'il d'avantageux pour lui ? Quelle récompenſe eſt atachée à de ſi grands travaux ? La loüange, la gloire & la réputation, m'allez-vous dire, ou l'immortalité de la renommée. Je vois qu'il faut que je vous explique ce que c'eſt que la loüange, l'honneur & la réputation. Ces choſes paroiſſent bien différentes de ce qu'elles ſont en effet ; leur aparence faſcine les yeux par un ombre & par un voile épais. C'eſt par leur faux extérieur que ſéduits, nous prenons les maux pour les biens, & la honte pour la loüange. Voilà la ſource de la folie. C'eſt un cuivre argenté ou un fer doré : ce ſont des châtaignes pourries enfermées d'une écorce trompeuſe, & des loups revêtus de la peau des agneaux : ce ſont des murailles couver-

tes

tes de tapiſſeries, dont les fentes antiques ſont cachées.

La partie de l'eſprit, qui examine les choſes par leur intérieur, & qui les examine juſques dans ce qu'elles ont de plus caché, eſt préférable: c'eſt d'elle qu'on doit ſe ſervir; c'eſt avec elle qu'on juge ſainement & qu'on fait des découvertes merveilleuſes.

Je demande à ceux qui penſent de cette façon à quoi ſert la réputation, la gloire & la loüange à ceux qui ſont endormis ou privez de la vie? Non, ces vanitez ne leur font pas plus d'impreſſion, que les ſons harmoineux d'une guitâre n'en font à un ſourd, & les ſpectacles les plus pompeux à un aveugle.

On peut me répondre qu'ils en joüiſſent, quand ils ſont éveillez & vivants. Mais, hélas! la réputation éclatante ne s'aquiert qu'en bravant les plus grands dangers, & il faut pour l'aquérir répandre très-ſouvent tout ſon ſang. L'ambition eſt l'éperon qui pouſſe la plus grande partie des hommes aux actions d'éclat: c'eſt elle enfin qui les éléve à la forteresſe de la vertu. C'eſt l'aiguillon qui réveille les pareſſeux & les lâches, & leur fait prendre les armes: ſi les forces leur manquent, ils s'efforcent du moins à s'immortaliſer par leur génie.

Cette ambition eſt cependant un vice dont perſonne ne veut être taxé: il porte avec lui une idée de legéreté, d'inconſtance & même le caractére de quelque choſe de honteux.

C'eſt ainſi qu'autrefois les plus grands Romains ayant mis bas toute honte prioient les Plébéïens, (*a*) dont ils achetoient les ſuffrages. Ils captivoient les eſprits des plus vils artiſans, par les démarches les plus ſerviles & les ſoûmiſſions les plus honteuſes, pour avoir le maniment des affaires publiques, au mépris de leurs affaires particulieres, dans la vûë ambitieuſe de paroître eſcortez d'une foule de clients

(*a*) Race populaire, chez les Romains.

clients dans une place publique, auſſi gonflez d'orgueïl qu'un ſouflet l'eſt de vent.

C'eſt pour elle-même qu'on doit rechercher la vertu, & non pour l'honneur qui en eſt inſéparable. Il n'apartient qu'au peuple imbécile de n'être pas touché par la vertu ſeule : il s'en moque, au contraire, quand la fortune & les richeſſes ne ſont pas de la partie.

C'eſt de cet aſſemblage que réſultent l'honneur & la loüange publiques dont on fait tant de cas.

La vertu iſolée eſt par tout languiſſante. Le jaſpe eſt cependant toûjours précieux, quoi qu'enterré dans la bouë.

L'honnête homme, content par lui-même de poſſéder la vertu, mépriſe & a même de la haïne pour les loüanges publiques. Il n'eſt point avide de cette fumée & ne ſe repaît pas de ce vent impoſteur.

Un beau viſage n'a que faire d'ornements ; l'or, qui eſt beau par lui-même, ſe montre nud : mais celui qui n'a pas ces qualitez réünies dans ſa perſonne même, ne peut éclater que par quelque induſtrie. Il eſt obligé de ſe revêtir d'un perſonnage comme un Comédien.

Prenez-y garde, toute la vie n'eſt qu'une belle fable, & le monde, ſujet à révolutions, n'eſt qu'un tiſſu de ſcènes différentes : chaque homme y jouë un différent perſonnage, & l'on en impoſe au peuple hébêté par des fauſſes reſſemblances. C'eſt ainſi que dans tous les ſiécles les hommes ont aprêté à rire aux Dieux.

L'honneur, la réputation, la gloire & la loüange ne ſont que de beaux ſonges qui ne conduiſent à rien, ſur-tout quand ils ſont aquis par le hazard & non par la vertu. Je ſupoſe même qu'on s'en ſoit rendu digne, à quoi peuvent-ils être bons pour nos corps & nos ames ? Ils ne font que nous ennorguëillir & nous cauſer des inquiétudes. Celui qui en eſt ambitieux, doit faire auprès de certaines gens, des ſoûmiſſions &

même

même des bassesses. Il faut solliciter, prier, faire enfin des presents : cet homme outre cela puise chez les uns la grandeur en gros, pour la distribuër en détail aux autres. Une telle vie est tellement misérable & pleine de troubles, qu'elle est toûjours soûmise à l'envie & souvent au danger.

Celui, au contraire, qui pratique la vertu, par la seule satisfaction d'être vertueux, est tranquile, heureux & abandonne sagement aux Dieux tout autre soin.

Celui-là est assez honoré qui se sent digne des honneurs; ceux que l'on atribuë à celui qui ne les mérite pas sont pour lui un fardeau. C'est une raillerie comme celle qui retombe sur un bouffon, qui dans un spectacle represente le Roi. Parlons maintenant des maux qui assiégent le genre-humain.

L'homme est à peine sorti (*a*) d'un lieu fétide, je veux dire le sein de sa mere, qu'encore soüillé de sang & d'ordure, il gémit & naît sous les auspices des larmes. La nature semble lui désigner par-là combien la vie est mauvaise, & lui montrer de combien de dangers il va devenir la proye. C'est ainsi qu'un marchand, qui se prépare à faire par mer un long voyage, est d'avance épouventé. Il tire du fond de son cœur des gémissements plaintifs; il craint par prévoyance les écuëils, les détrois, les vents, le naufrage, la renconte des Pirates : en un mot, tous les dangers de la terrible mer.

A peine l'enfant est-il né, qu'il est comme enchaîné; on emmaillotte ses membres délicats dans des bandes, qui sont les fâcheux présages de la dure servitude

(*a*) Monsieur Rousseau, dans ses Mise'res Humaines, a pensé comme Palingene.

Que l'homme est bien, pendant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs.

Ces vers semblent avoir été faits sur ce passage de Palingene.

vitude à laquelle il va être livré : car en effet, quel est celui qui est véritablement libre ? Tous les hommes sont sujets aux Loix, quelquefois aux Rois, aux vices & aux jugements des hommes.

Les uns s'asservissent de bon gré, n'entreprenant rien que dans l'espoir de la récompense ; les autres sont esclaves par le contraire; je veux dire par force.

Tout animal marche & va où il lui plaît immédiatement après sa naissance : il n'en est pas de même de l'homme; il est long-tems sans pouvoir se servir de ses pieds, de sa bouche & de son esprit. C'est enfin une statuë qui rend des sons; il remplit l'air de ses cris ; il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naissance, & semble leur reprocher la fatalité du present qu'ils lui ont fait. Quand il peut se soûtenir sur ses jambes & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir esclave ; il se trouve assujetti aux ordres, aux menaces & au châtiment d'un maître : il est exposé aux mauvais traitements d'un pere, d'une mere, & quelquefois d'un frere. Que sera-ce s'il a affaire à un beau-pere ou à une belle-mere ?

Il entre dans la jeunesse, ses forces augmentent; alors il méprise les conseils; il se soustrait à la domination paternelle ; il néglige & ne fait pas de cas des avis salutaires. Il commence à devenir furieux de colére & de luxure. Il se livre à tout avec une téméraire imprudence : il s'adonne au plus mauvais penchant, au mépris des avertissemens charitables qu'on lui donne; content, pourvû qu'il satisfasse aveuglement sa passion dereglée : il dispute, il conteste contre les droits des hommes.

Esclave des préjugez de son cerveau, il veut se soustraire au joug des Loix. En un mot, la plus grande partie des jeunes gens semblent être agitez des furies. Un très-petit nombre, arrêté par la crainte, la pudeur ou la prudence, passent leur jeunesse sans tache.

Un

Un âge plus grave, meilleur & plus prudent, ſuccéde à cette fougue. Il eſt acompagné de ſoucis & de travaux. A peine eſt-on homme, qu'on s'éforce de faire ſa fortune de mille façons & qu'on ſe donne mille tortures pour y parvenir. Par conſéquent on n'eſt jamais débaraſſé d'affaires, tant à la ville qu'à la campagne & dans les Païs étrangers: ces ſoins redoublent, ſi l'on eſt chargé d'une femme, d'enfans & de domeſtiques. On eſt acablé ſeul de tous les ſoucis des autres. A peine a-t'on le tems de manger avec agrément, & l'on paſſe peu de nuits tranquiles. L'ambition vous ſollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques; tandis qu'on ſe livre follement à de vains honneurs, on ſouffre mille maux de la part de la haine & de l'envie qu'on porte à vôtre avancement.

Les cheveux blanchiſſent, & l'on parvient enfin à une vieilleſſe ridée; on ſe trouve à la fois aſſailli des incommoditez du corps & de celle de l'eſprit; les forces ſe détruiſent; le viſage devient difforme; le coloris ſe perd; les ſenſations ſe débilitent. On entend & l'on voit à piene: les viandes ſemblent perdre leur goût; pluſieurs maladies vous ataquent. A peine peut-on manger, avec une bouche démeublée. Vos jambes, aidées d'un bâton, refuſent de vous porter. L'eſprit baiſſe, on tombe en enfance & l'on eſt acablé ſous le poids des années. (*a*)

Il eſt outre cela des maux communs à tous les âges; le froid aigu vous pénétre; les néges des hyvers vous glacent; le tempêtueux vent du Nord vient vous incommoder. Pendant ce tems, d'horribles goutes d'eau congelée pendent aux toits des maiſons, & les rivieres ſont immobiles & glacées.

L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ſes chaleurs, dans

(*a*) Le même Poëte François finit comme Palingene.

Il meurt enfin, peu regretté;
C'étoit bien la peine de naître.

dans le tems de la canicule; les campagnes & les moissons languissent, & la terre arride & calcinée semble, par ses fentes, comme par autant de bouches, demander la pluye. Les herbes mourantes n'ont plus d'humidité; les viviers & les marais se desséchent; l'air est embrasé de feux Célestes. La soif, la famine & la disette de toutes les choses nécessaires vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la vie est sujette? Que de fiévres, de langueurs, de douleurs, de la tête aux pieds, le corps humain est affligé dedans & dehors! La nature semble avoir répandu le venin dans tous nos membres, avec le sang. La tête, les mains, les pieds, le côté, l'estomach, les oreilles, les yeux, le gosier, les reins, rien n'en est exempt. J'aurois plûtôt compté les cygnes du tortueux Méandre. (*a*)

L'esprit aussi se déplace de son assiette naturelle, par des breuvages, des enchantements ou une maladie dangereuse. On paroît comme insensé, comme possédé d'un mauvais génie, ou comme dans une yvresse furieuse. Nous voyons, par expérience, que l'avarice, l'ambition, la douleur, la colére & la volupté, nous ôtent l'usage des sens, comme le vin, & couvrent l'esprit de ténèbres. Il faut enfin avouër que la plus grande partie des hommes paroît enyvrée de ses folles passions. Il en est peu, qui ne chancellent, qui voyent sainement les objets tels qu'ils sont & qui soient gouvernez par la raison.

C'étoit avec justice que quelqu'un disoit, que tous les hommes étoient une troupe d'insensez; car quel est celui qui n'a pas besoin d'une dose d'ellébore blanc? Hélas! tout celui que produit l'Isle d'Anthycire ni suffiroit pas.

(*a*) Fleuve de Phrygie, qui faisoit beaucoup de détours. On pretend qu'il s'y trouvoit une abondante quantité de cygnes, qui, quand ils étoient prêts à mourir, avoient une voye très-mélodieuse.

A peine la Gréce, parmi tant de milliers d'hommes, a-t'elle pû rassembler sept personnes qui méritassent d'être apellez Sages. (*a*)

Assurément la folie est la mere & la nourrice du genre-humain : sans elle toutes les choses mortelles périroient : les hommes ne feroient aucunes démarches.

C'est par les influences de la folie (*b*) qu'on se fait la guerre; sans elle les Combats, les armes, les boucliers, & tant d'enseignes & d'étendarts, distinguez par differentes figures, deviendroient inutiles. C'est elle qui a fourni l'invention des jeux, des danses & des chœurs de Musique; tant de délices, de spectacles & d'ornements lui doivent leur invention, ainsi que les Bibliothéques les plus nombreuses de livres, dont elle semble avoir dicté le stile & partagé la distribution.

Quels intarissables torrents de bagatelles n'a-t'elle pas formez ? Presque toutes les actions des hommes, en un mot, viennent de cette source. L'homme le plus éloquent enfin ne pourroit raporter toutes les miséres, les inconvénients & les événements sinistres auxquels les malheureux mortels sont exposez.

Celui-ci, par son avidité pour les richesses, se noye dans les eaux & devient la pâture des poissons : cet autre tombe, se tuë, ou languit après s'être brisé les membres : un autre est enterré dans des gouffres remplis de nége, de grêle ou de pluye; l'autre se trouve frapé d'un coup de foudre inopiné : cet autre est écrasé sous les décombres d'un bâtiment : un autre périt dans un incendie : cet autre est empoisonné d'une herbe vénimeuse ou d'un champignon :

(*a*) Les sept Sages de la Gréce étoient, Périandre, Solon, Pittacus, Anacharsis, Thales, &c.

(*b*) Lisez L'ELOGE DE LA FOLIE, du sçavant Erasme; son seul nom fait son éloge, ἐράσμιος, qui veut dire *aimable.*

gnon : d'autres s'étranglent en mangeant. Combien n'ont pas péri, par la morſûre de quelques bêtes, ou par des coups de pieds de chevaux ou de cornes de taureaux furieux ? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne ſont arrivez aux hommes le plus ſouvent que par leurs fautes ?

Mais, hélas ! il n'eſt pas de bête ſi farouche, qu'on doive tant aprêhender que l'homme. Que de voleurs, de brigands, de ſacriléges, de délateurs, de faux-témoins, d'adultéres & de boureaux, qui troublent la tranquilité de la vie, comme une lionne effraye de jeunes taureaux ! L'un offenſe avec la langue, l'autre avec le fer, & la plûpart avec la fraude & la tromperie. Celui-ci pille ouvertement cet autre en cachette. Combien en trouve-t'on, qui ſous le beau nom de l'amitié, ſous le prétexte reſpectable de la Religion, en impoſent à pluſieurs, qu'ils ont trouvé remplis d'une trop facile crédulité & de trop de bonne-foy ? Race déteſtable ! preſque tous ſe réjoüiſſent des maux d'autrui : il n'eſt point de confiance entre le freres, entre les amis, ni même entre le pere & le fils ; & l'on trouve ſur la terre toutes les horreurs du Tartare ; le Cerbére, les furies, le cahos & le Styx ; en un mot, tous les crimes qui peuplent le ſombre Royaume de Pluton.

Le ſeul tems que les hommes employent au ſommeil eſt celui de la paix : c'eſt le tems le plus doux qu'on paſſe dans la vie, pourvû qu'on ne ſoit pas encore inquiété par des ſonges affreux. Il délivre des ſoins & des ſoucis, & embraſſe de ſes aîles tranquiles les malheureux mortels. Il ſemble cependant que la nature ait envié aux hommes ce court intervale de repos : ces plaiſirs pacifiques ſont interrompus par les piqûres de différents inſectes. Elle ſembloit aprêhender que les maux ne nous manquaſſent jour & nuit.

La mort eſt donc mille fois préférable au ſommeil qui en eſt l'image : car quiconque a paſſé le détroit

détroit de la vie, après une navigation périlleuse, doit regarder la mort comme un port assuré : il est à l'anchre ; il se rit des vents & des tempêtes : il adore les Dieux marins ; & la tête couronnée, il offre des presents à Mélicerte, (*a*) fils d'Athamas, & célébre divers jeux sur un rivage sûr.

La mort met fin à toutes les peines ; elle rompt les chaînes & finit l'esclavage ; elle dissipe la crainte & les dangers. On se trouve dans le même état où l'on étoit avant de naître. Dans l'une & l'autre situation, on ne souffre ni douleur ni pauvreté. Peut-on avoir à se plaindre des moments dans lesquels on n'a pas vécu, & dans ceux où l'on ne doit pas vivre ?

Peut-on se plaindre d'un sommeil qui nous plonge dans une insensibilité, pareille à celle d'un bois inanimé ou d'un cadavre sans chaleur & sans vie ?

La mort n'est autre chose qu'un sommeil éternel, & le sommeil represente une courte mort.

Mais on va m'alléguer que les ames sont immortelles, & me démontrer que les morts joüissent d'une nouvelle vie après avoir été dépoüillez de leurs corps, comme un limaçon qu'on a tiré de sa coquille ; qu'en cet état elles se rendent avec précipitation dans les Royaumes sombres de Pluton & dans le noir Tartare. On feint qu'il est un bois de myrrhe, qui est le séjour des amants & où leurs desirs sont comblez ; qu'on trouve en d'autres lieux des monstres, qui exhalent de leurs goziers du poison plus subtil que celui des vipéres, où les enfants rendent des gémissements affreux. Un autre où les cruelles Euménides punissent les coupables avec des foüets ensanglantez & de lugubres flambeaux, & qu'il est enfin

(*a*) Fils d'Athamas & d'Ino, se précipita dans la mer, & fut changé en Dieu-Marin. On célébroit, en son honneur, les Jeux Istmiques sur le rivage de la mer, après une heureuse navigation.

enfin des campagnes décorées d'une verdure éternelle où les bienheureux font leur demeure ; & mille autres choses qu'on nous dit des Mânes & des ombres. Que ceux, qui pendant leur vie ont été Justes, sont élevez au Ciel & placez au rang des astres ; que ceux, au contraire, qui, semblables aux animaux, n'ont satisfait qu'à la brutalité & abandonné le culte des Dieux, par un juste Jugement, sont revêtus des corps de bêtes. Qu'ils expient pendant quelque tems leurs crimes en cet état, ne faisant que changer de prison, & qu'ils sont ensuite enlevez dans les espaces de l'Ether.

Si ces choses sont vrayes, il faut craindre jusqu'à la mort même, & il faut passer sa vie sans se livrer aux vices, puisque les justes seront récompensez & les injustes punis ; il est plus sûr d'être juste, de quelque maniere qu'on examine les choses, soit qu'après la mort nous soyons capables de sentiments, soit que nous soyons inanimez & détruits comme les néges de l'hyver, qui fondent au soleil du printems, ou comme les nuées qui sont dissipées par les vents. Il ne m'apartient pas de décider l'alternative.

Consultons la sagesse à cet égard : c'est elle qui s'aplique à de pareilles recherches : elle est toûjours ocupée des causes ocultes & de la perquisition de la vérité. Vous pourrez, par son moyen, connoître la nature des Estres animez. Pour moi, je me contente de vous dire que la mort n'est pas à craindre, surtout pour ceux qui ont vécu avec un cœur pur, parce qu'ils joüiront d'une paix durable, & trouveront des récompenses qui feront leur éternelle félicité. C'est pourquoi il faut donner tous ses soins à aquérir de saintes mœurs, & faire les derniers efforts pour bannir de son cœur tous les vices : à ces conditions, la mort cesse d'effrayer.

C'est en pareil état qu'on rend volontiers à la nature le dépôt qu'elle nous avoit confié, & l'on meurt avec confiance & avec joye.

Faites-

Faites-vous à vous-même ce raisonnement : quel tort peut me faire la mort ? assûrément aucun : que peut-elle m'ôter ? les richesses ; je n'en aurai plus besoin. Ne serai-je pas beaucoup plus riche, quand je n'aurai plus besoin d'aucunes choses ? L'on ne doit pas regarder comme plus riche celui qui posséde davantage : mais bien plûtôt celui qui a le moins de besoins. Je vais mépriser l'or, l'argent, les perles, les Palais, les héritages, les habits & toutes les autres choses de cette nature. Rien de tout cela ne me conviendra plus : la volupté cessera d'avoir de l'empire sur mes sens ; les animaux ressentent-ils la privation de n'avoir pas des vins délicieux & des gâteaux de miel & de saffran ; & perd-on quelque chose en ne possédant pas ce qu'on ne desire point ?

Mais, dira-t'on, être obligé d'abandonner ses enfants & ses amis ? Qu'y a-t'il de si fâcheux ? Ne seroit-il pas bien plus mortifiant de leur survivre, & d'avoir de leur perte un chagrin éternel, pareil à celui que ressentit Nestor, (*a*) après la mort de son fils ? Ou à celui d'Evandre, (*b*) à la perte du sien, quand Rutulus le tua dans l'armée des Troyens ? Ce Prince en eut un regret qui ne finit qu'avec sa vie.

Ne peut-on pas d'ailleurs se consoler, en se disant à soi-même ; je quitte les personnes qui me sont les plus chéres ; je ne fais que les précéder, & elles me suivront peu de tems après ; je leur serai réüni, quand Dieu l'aura jugé à propos ; elles marcheront sur mes traces, si les Mânes éxistent, & que l'ame soit immortelle, comme les Préceptes du Christ & ceux de plusieurs sages l'enseignent ?

Quel-

(*a*) Il se trouva au Siége de Troyes, avec Agamemnon. Il étoit Roi de Pyle. Il vécut trois ages d'hommes ou 300. ans.

(*b*) Il enseigna le labourage aux Latins. Il reçût favorablement Enée, à son passage en Italie, & lui donna quelques troupes Auxiliaires, commandées par son fils, pour faire la guerre à Rutulus, qui étoit promis à Lavinie ; Ene'ide de Virgile.

Quelque choſe qu'il en ſoit enfin, jamais la mort ne peut me paroître dure pour m'ôter les richeſſes & les plaiſirs.

Qui peut ignorer que ces choſes ne nous ont été que prêtées ? La nature n'en a acordé que l'uſufruit aux miſérables mortels: rien de ces dons ne nous apartenant, doit-on, en mourant, regréter ce qui ne nous apartient pas ? Quand on ne perd rien du ſien & qu'on n'abandonne que des choſes étrangéres, pourquoi ſe plaindre de rendre à la nature ce qui lui apartient ?

Pour peu qu'on veüille ſe rendre juſtice, on conſent aiſément à s'en aller nud de ce monde, pour peu qu'on ſe ſouvienne qu'on y eſt venu en pareil état. (*a*)

Le monde doit être regardé comme un lieu d'hoſpice, dans lequel vient loger une troupe innombrable d'Eſtres animez, qui pendant un tems limité joüiſſent des nourritures que le maître de cet hoſpice leur fournit *gratis* & libéralement.

Il me ſemble l'entendre parler & leur dire; prenez, ce n'eſt pas à vos mérites que vous devez ces largeſſes, mais à ma magnificence : je vous fournirai de ces mets exquis, juſqu'à ce qu'il me plaiſe de vous renvoyer; en atendant aſſeyez-vous à ce banquet; mangez & ſoyez contents; mais quand la derniere heure ſera venuë, & que je vous commanderai de vous retirer, obéïſſez de bon gré & cédez la place de bonne grace à de nouveaux conviez, afin qu'ils puiſſent joüir à leur tour des bienfaits de ma munificence.

Quel eſt celui qui refuſera, en pareil cas, de ſe retirer de la maiſon d'autrui, à moins qu'il ne fut ingrat, injuſte ou inſenſé ? Oſera-t'il reſter, malgré le conſentement du maître de la maiſon, qui ſeroit en droit

(*a*) Un Philoſophe faiſoit à Dieu cette priere. *Nudus veni dubius vixi incertus morior, ens entium cauſa cauſarum miſerere mei.*

droit de lui dire ; allez méchant, retirez-vous, ou de le faire chasser par force ?

Pourquoi donc vouloir joüir de la vie malgré l'Arbitre de l'urne fatale ? Pourquoi suivre en cela le mauvais exemple de la plûpart des hommes ? Il faut avec grandeur d'ame quitter ce monde ; rien ne console davantage que de se rapeller de combien de crimes il est rempli, de combien de fraudes, de tromperies, d'incestes, & de rapines ; qu'on n'y trouve ni bonne-foi, ni piété, ni justice, ni paix, ni repos ; où abondent tous les forfaits, où le frere veut tromper son propre frere, où le fils atend la mort de son pere avec une impatience impie, la femme celle de son mari, le mari celle de son épouse ; où il n'est presque personne qui ne vole, quand il croit le faire avec impunité, & qui ne soit au moins trompeur.

Ne pourroit-on pas regarder le monde comme une caverne de brigands ? Les Rois & les Pontifes, sous un nom honnête, ne dépouillent-ils pas les peuples ? Ne pillent-ils pas, comme à l'envi, leurs Citoyens, déchirant les entrailles de la Patrie, qui, comme une mere, leur a donné la naissance ? Ne voit-on pas dans ce même monde des gens qui se font un honneur infâme de deshonorer les jeunes filles ? Tout est rempli de passions déréglées, qui tous les jours font de nouveaux progrès. On enterre en cachette des jeunes gens assassinez. (*a*) Rougit-on d'être adultére ?

Ceux qui sont initiez dans les saints Mystéres, & les Moines rusez, à qui il convient d'être chastes, & de prêcher d'exemple, font publiquement jour & nuit un infâme commerce avec des filles de mauvaise vie, des matrônes & des vierges ; &, en cachette, avec des enfants. Il en est encore qui poussent le crime

(*a*) Il a été un tems où l'on assassinoit communément en Italie ; mais Sixte-Quint, par sa Police, a bien corrigé ces desordres.

me jusqu'à l'inceste & à la bestialité. Ils font enfin des champs, des bois & de la ville, un horrible lieu de débauches.

Que de hazards, que de dangers vous menacent, malheureux mortels, que de travaux !

Des bataillons de superstitions vous imposent surtout un joug onéreux ; peut-on le reciter sans rougir ? Quand les peuples, les villes, les Etats sont soûmis & livrez à des ignorants, insensez, stupides, qui osent se méler de prêcher la Doctrine, n'ayant d'autre étude que celle des jeux de hazard, d'autre soin que d'entretenir un grand nombre de chevaux, des meutes de chiens, des oyseaux de proye, & de passer leur vie fainéante dans les jeux & dans les plaisirs. Voilà d'où procéde cette lépre incurable d'erreurs, cet amas de folies, & tant de sortes de crimes.

Repassez toutes ces choses dans vôtre mémoire, vous quitterez sans regret un pareil monde. De semblables réfléxions feroient presque loüer la résolution de ceux qui se sont donné une mort volontaire, pour sortir de cet antre de crimes & de cette étable de bêtes. Ils ont hâté les destins, (*a*) trop lents à leur gré : ils étoient ennuyez de repaître ce corps moribond & d'être asservis aux besoins d'une chair malheureuse.

Si les Loix de Platon, la Religion, Dieu même, ne le deffendoient pas, je vous exhorterois à vous donner la mort & à abandonner ce monde scélérat. On ne souhaite pas le vin, pour le vin même ; mais en tant qu'il renferme une bonne qualité.

La vie, considérée simplement comme vie, n'est rien, si elle n'est pas bonne ; que si elle est misérable, elle mérite d'être méprisée, comme du vin gâté.

Un

(*a*) On a quelquefois vû des Anglois se détruire, sans aucun chagrin aparent, & par le seul ennui de la vie. Ce procédé est contraire aux Loix de la Divinité & de la nature.

Un estre par soi-même, ne mérite pas d'être aimé ni d'être haï. La plus petite chose posséde l'estre, puisqu'elle éxiste : le vermisseau, la mouche, la pierre, &c. possédent la qualité d'estre, & n'en sont pas pour cela plus recommandables ; rien de toutes les choses du monde ne peut être desirable si on lui ôte la qualité de bon. Si donc un tel estre n'est pas bon, je ne vois pas qu'on doive l'aimer ni le desirer : c'est pourquoi celui qui craint la mort me paroît insensé, puisqu'il préfére de souffrir beaucoup de maux, tant du corps que de l'esprit, plûtôt que de subir la mort & de joüir d'une paix perpétuelle.

Car qu'est-il de plus flâteur que ne plus craindre de douleurs & de parcourir tout le monde avec les Dieux, de joüir d'une spéculation inénarrable, de marcher sur les aîles des vents, (*a*) d'être débarassé du poids des vices qui nous entraînent vers la terre? Callioppe se leva, après avoir parlé de la sorte, me mit la Couronne d'Apollon sur la tête, malgré mes refus, disparut dans l'immensité du vuide & regagna les Cieux.

(*a*) Expression figurée, tirée de l'Ecriture-Sainte, où il est dit : *Deus qui de ambulas super alas ventorum.*

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE
Des Sommaires, Livres & Signes, contenus au Tom. I.

pas non plus dans la volupté; par le personnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du souverain bien est établi dans la volupté par ce Philosophe. Il fait les objections des vertus & des vices, & nie les peines & les récompenses dûës après la mort, selon le sentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces questions sans les résoudre; il conduit ensuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vûë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à sa droite Vénus & Cupidon, & à sa gauche la gourmandise, avec une troupe innombrable de gens dereglez & dissolus; mais à peine l'Auteur s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à sa rencontre, qui lui explique jusqu'à quel point le visage de la volupté est trompeur; elle l'avertit de son adresse feinte; & elle lui conseille de se servir du frein de la raison, pour réprimer les passions immodérées de son ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élevent toutes deux vers les Cieux. 54

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L'ECREVISSE.

L'Auteur après avoir fait une invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en exposent le sujet, ils sont interrompus par sept loups. Le fils de la vertu, envoyé par sa mere, arrête le Poëte; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec éxecration les passions déréglées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour sur toutes les autres affections de l'esprit, & démontre que tous les Estres ne doivent leur conservation qu'à l'amour Divin. Il s'étend sur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges, après avoir donné à la Paix les loüanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courte

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.

LE LION.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIE'ME.

LA VIERGE.

Fin de la Table du Tome I.

LE
ZODIAQUE
DE LA
VIE HUMAINE,
OU
Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes.

Divisé en XII. Livres, sous les douze Signes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, célébre Poëte, de la STELLADA.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée de

NOTES

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES, & sur autres GRANDES SCIENCES.

Par Mr. J.B.C. DE LA MONNERIE, Mre. Pr.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez LE PREVOST, & COMPAGNIE, Libraires, sur le Strantd.

M. DCC. XXXIII.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

****

LA BALANCE.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME.

Dans ce Chant, l'unité de Dieu, premier principe de toutes choſes, eſt prouvée ; on y montre évidemment qu'il eſt ſouverainement parfait, ſimple, éxiſtant, très-ſage ; qu'il eſt le ſouverain bien ; qu'il eſt éternel, infini & incorporel. Le Poëte traite, en paſſant, de la peſanteur & de la legereté. Il y établit qu'au défaut des ſens, qui ſont trompeurs, on doit ſe conduire par une ſaine raiſon, qui eſt la régle infaillible de la vérité. Il dévelope ſon ſyſtême des habitans raiſonnables de l'Ether, qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hommes. Il recherche s'il y a pluſieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il atribuë la cauſe du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne enſuite ſon ſentiment ſur la douleur & la laſſitude, ſur les paſſions de l'ame & les ſens du corps. Il croit que c'eſt l'ame ſeule qui agit par les organes corporels ; que par conſéquent ce ne ſont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainſi des autres ſens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirez des plus pures ſources de la Philoſophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la néceſſité & l'utilité de ce dogme, qu'il inſinuë & qu'il inculque, en ſe faiſant à lui-même des objections qu'il réfute.

MUSE, c'eſt à preſent qu'il faut s'armer d'une ſainte témérité; préparez-vous à des ſons harmonieux & livrez-vous à de pompeux accents ; em-

pruntez des aîles nouvelles pour vous élever au sublime, & méprisez desormais tous sujets bas & rampants. C'est dans l'élévation que vous aquérerez la gloire & que vous trouverez un honneur im mortel.

Allez, partez, volez, & d'une aîle rapide élevez-vous jusques aux Dieux : parcourez le lumineux espace de l'Ether. (*a*) C'est-là que régne un printems sans interruption & une paix éternelle, où un globe immense des feux les plus purs n'est jamais éclipsé, où le jour, (*b*) pere de la vie, n'est pas interrompu par d'affreuses ténèbres. L'orageux vent du Midy, & les aquilons insensez y font place aux caressantes haleines des zéphirs, qui font fructifier des Pacages (*c*) heureux d'ambrosie.

C'est ce Céleste espace, Muse, que vous avez à parcourir : c'est-là, qu'avec une liberté sainte, vous pourrez vous transporter du centre au centre, (*d*) de la fin au commencement, (*e*) & redescendre du principe (*f*) aux conséquences.

Elevez-

(*a*) Région du feu.

(*b*) Le Poëte, par cette expression de jour, pere de la vie, veut nous faire entendre que la vie, qui n'est autre chose que la chaleur, procéde de la lumiere & du mouvement.

(*c*) S'entend ici comme pâturages.

(*d*) Le Poëte entend ici l'unité de la Divinité, conséquemment à ce qu'a dit un fameux Philosophe, en voulant définir Dieu. (C'est un Estre) dit-il, dont le centre est par tout, & dont la circonférence ne se trouve à pas un lieu. Ce qui a fait que je me suis servi de cette expression, est que l'on compare Dieu à un cercle, parce que c'est la figure Géométrique la plus parfaite. Tout cercle n'a que des vertus finies. Nous pouvons en trouver le centre & la circonférence ; mais Dieu, qui est un cercle infini, & dont les parties ne se peuvent donner, a par conséquent son centre par tout, & sa circonférence n'est nulle part, parce qu'il est infini.

(*e*) De la fin au commencement ; cette expression se trouve prouvée par ces termes de l'Ecriture ; je suis l'αλφα & l'ωμεγα : *Ego sum qui sum.*

(*f*) Du principe aux conséquences, pour exprimer du Créateur aux créatures.

le
le
cit

TABLE DE L'ÉCOULEMENT DES ESTRES,
ET LE PRINCIPE DES ARTS ET DES SÇIENCES.

ESTRE, qui se communique par action, durée, puissance & unité.

- INCRE'E'.... DIEU......
  - Les Dignitez.
  - Les Personnes.
    - I. Chœur. — SE'RAPHIN. CHE'RUBIN. TRÔNE.
- NÔTRE-SEIGNEUR-JESUS-CHRIST.
  - Les Notions.
    - II. Chœur. — DOMINATION. VERTU. PUISSANCE.
- CRE'E'......
  - Intellectuel.
    - III. Chœur. — PRINCIPAUTEZ. ARCHANGES. ANGES.
- Il y a trois Principes. *La Forme. Le Moyen. La Matiére.* De la Matiére, dérivent *Substance. Mixte. Accident.* Trois conditions. *Commencement. Composition. Dépendance.*
  - Spirituel.
    - *L'Agent universel.* — GLORIEUX.
    - *L'Esprit influent.*
    - *La Vertu spécifique.* — PE'NE'TRANT.
  - Corporel.
    - *Simple.* — IMPASSIBLE.
    - *Céleste.* — LE CIEL EMPIRE'E.
    - *Sensible.* — LE PREMIER MOBILE.
    - *Inférieur.* — LE CIEL DES E'TOILES.
- CRE'E', & ARTIFICIEL.
  - Illumination.
  - Prophétie.
  - Sçience.

- ANIME'.
  - *Animal.* — Imaginatif. Sensitif. Imparfait. — INDIVIDU. — *Raisonnable.* *Brute.*
  - *Mixte.* — Le Plant Animal, *ou* la Plante sensitive.
  - *Végétal.* — L'Arbre. L'Arbrisseau. La Plante. L'Herbe. La Surcroissance. La Mousse. Le Champignon. La Truffe.
- MIXTE.
  - *Métal.* — Or, Argent, Cuivre, Etaim, Fer, Plomb, Mercure.
  - *Sémi-Minéral.* — Alum, Talc, &c.
  - *Minéral.* — Antimoine, Bismuth, Vitriol, &c.
- INANIME'.
  - *Pierre. Sable.* *Elément-composé.* — Météores, dans le Ciel, & dans les quatre Eléments.

SCIENCES.

- GE'NE'RALES. — Artificielle. Surnaturelle.
- SPE'CIALES. — *ARTS.* — *Libéraux. Mixtes. Méchaniques.*
- PARTICULIE'RES. — Ouvrages d'une espéce nouvelle.

SCIENCES.

- DE'RIVE'ES. — Astronomie. Musique. Instruments. Fortifications. Danse.
- DE'FENDUES.
  - *CABALE.* — *Talismanique. Divinatrice. Magique.*
  - Astrologie. — *Judiciaire.*
  - Astronomie. — *Des Intelligences.*

SCIENCES, soûmises aux connoissances de l'homme.

LA SPE'CULATION. LA ME'THAPHYSIQUE.	L'Estre. L'Existant. Les Modes, *ou* maniéres d'être. Le Principe, *ou* la cause.	*Théologie. Mystique. Interprétative. Scolastique.*
LES MATHE'MATIQUES.	Algébre. Arithmétique. Géométrie.	
LA PHYSIQUE.	Connoissance des choses naturelles, par leurs causes.	
MORALE.	Naturelle, *ou* Etique. Politique. Oeconomique.	*Justice Divine. Naturelle. Démonstrative. Positive.*
CHIMIE.	Sujet. Opération. Instrument.	*Médecine Divine. Naturelle. Démonstrative. Positive.*
LA PRATIQUE COMMUNICATIVE.	Judiciaire. Des Finances. Du Commerce.	*Milice, ou Discipline. Intellectuelle. Spirituelle. Corporelle.*
LA LOGIQUE.	Les quatre opérations de l'entendement.	
RHE'TORIQUE.	Oraison. Per-Oraison. Figure. Poësie persuasive.	
GRAMMAIRE.	Méthodique. Critique. Historique.	

Elevez-vous par-dessus les astres, comme on a coûtume de chercher les lieux les plus exhaussez pour être mieux à la découverte. Pénétrez jusqu'au Parvis Sacré du Palais de Jupiter ; là, comme d'une citadelle élevée, vous verrez l'Univers éclairé d'une lumiére inextingible. (*a*)

Il n'est qu'un seul premier principe, immense, admirable, grand, d'où, comme d'une source éternelle & intarissable, découlent tous les Estres divers. ¶ (*b*) Ce seroit révolter l'imagination que d'en admettre plusieurs ; car s'il y avoit une multiplicité de premiers principes, ou ils ne pourroient différer en rien entr'eux, & par conséquent ils ne seroient qu'un; ou bien, au contraire, il y auroit entr'eux une grande disproportion. Il faudroit donc, de nécessité, que parmi eux il s'en rencontrât un plus grand, meilleur & plus excellent, qui seroit la source des principes inférieurs.

Ce seroit de la volonté immuable de ce dernier que les autres principes reçevroient leur motion ; car si plusieurs principes étoient égaux en puissance ; si ils donnoient, avec des forces égales, un mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même esprit & la même volonté ; il se feroit entr'eux de cruels combats ; la discorde interromproit par conséquent le mouvement harmonique : comme si, par exemple, plusieurs vents poussoient un vaisseau, (*c*) à l'envi les uns des autres, il seroit arrêté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Agité par ces soufles différents, incertain auquel il obéïroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, sans pouvoir faire route. Si, au contraire, on

(*a*) L'Univers est éclairé d'une lumiere inxtingible, parce que sa source est en Dieu, qui n'aura jamais de fin.

¶ (*b*) *Renvoy à la Table de l'écoulement*, &c. T. 2. P. 3.

(*c*) Quand à la mer, si on veut rester immobile malgré le vent, on expose une voile de façon, que le vent pousse le Vaisseau en avant ; & une autre de façon, qu'il est poussé est arriere ; ce qui s'apelle mettre en panne.

on admet que ces principes ayent la même volonté, ils doivent cesser d'être plusieurs, & ne sont plus qu'un; car si un principe ne suffit pas & qu'il ait besoin du secours des autres, & s'ils ne peuvent acorder le mouvement que quand ils sont unis, il faut par conséquent que chacum d'eux en particulier soit imparfait : ils cesseront donc de devoir être regardez comme premiers principes ; (*a*) car il faut que le parfait soit devant & précéde l'imparfait ; le simple doit l'emporter sur le composé, & l'unité sur la pluralité, (*b*) le simple sur le mixte ; ce qu'aucune personne sensée ne peut nier. Il est besoin de prouver cela par la raison.

La cause précéde l'effet ; l'auteur est devant l'ouvrage ; le parfait contient toutes ses parties ;] il ne lui manque rien ; il est par conséquent le plus fort & le plus robuste ; donc il agit, il meut, & commande, d'où l'on infére qu'il est cause & auteur.

L'imparfait, au contraire, est foible, par ce qu'il n'a pas toutes ses parties & qu'il lui manque quelque chose. C'est pourquoi il est soûmis, & reçoit le mouvement & l'ordre du parfait ; il obéït & ne commande pas : par conséquent on doit le regarder comme un effet ou comme un ouvrage, & il doit être moins estimé que le parfait.

Que

(*a*) Ce passage détruit l'erreur des Manichéens & des Gnostiques, qui admettoient deux premiers principes, l'un bon & l'autre mauvais. Ils croyoient que du bon procédoit tout bien, & du mauvais tout le mal. De deux choses l'une, ou ces deux principes étoient égaux en puissance, l'un dans le bien & l'autre dans le mal, ou ils etoient inferieurs ; s'ils étoient égaux, ils avoient assez d'ocupation à se combattre l'un l'autre, pour qu'ils ne pussent faire aucune diversion, qui ocasionnât dans le monde le bien ou le mal ; ou bien si l'un des deux étoit inferieur à l'autre, il s'ensuit néceſſairement que le supérieur doit détruire l'inférieur. Il est impossible d'ailleurs d'admettre plus d'un principe ni de lui donner d'autre qualité que celle de souverainement bon, puisque le bien est l'image de l'Estre, comme le mal l'est du néant.

(*b*) Tous les nombres ne sont composez que d'unitez répétées.

Que si le premier principe, qui a tout créé, étoit imparfait, il seroit lui-même misérable, & rien de parfait n'en auroit pû jusqu'ici résulter : il seroit semblable à l'art, qui n'étant pas parfait ne peut donner à aucun ouvrage le degré de perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs principes des choses ; mais seulement un, parce qu'il n'y a de parfait que l'unité, d'où procéde l'ordre éternel de tous les Estres, de même que les nombres les plus innombrables ne procédent que du nombre d'un, ou de l'unité, qui est aussi pure & simple; car les autres nombres qui le suivent sont mixtes & composez.

Or comment pourroit-on composer, ou faire un mélange, si on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire ? Il a falu auparavant que chacun de ces nombres existât en unité, chacun en son particulier, afin qu'on pût les joindre & les réünir : donc le premier principe, comme nous l'avons dit, est un, simple & pur ?

Il faut à present prouver qu'il vit; car s'il ne vivoit pas, d'où pourroit procéder la vie des autres Estres, qui ne la tiennent tous que de lui? Il vit donc, & il est sage? Sans la sagesse il n'auroit pû créer tant de différentes choses, si bonnes & si belles, & avec un si grand ordre. Et il ne pourroit, s'il n'étoit pas sage, connoître tout parfaitement. (*a*)

Non-seulement on ne sçauroit douter, mais on est encore obligé d'avouër, de cœur & de bouche, qu'il est par lui-même le bien parfait, qu'il ne peut & ne doit jamais manquer de bonté, & qu'il est par conséquent l'origine & la cause de tous les biens ; car une source d'eau douce ne produit pas des ruisseaux amers.

Ou l'on ne doit rien admettre de bon, ou l'on doit donner

(*a*) Le mot *sapiens*, vient du Verbe *sapere*, qui veut dire SÇAVOIR.

donner cette qualité, par excellence, à celui qui est l'origine de tous les Estres & le grand Auteur du monde. Les hommes ont donné à l'Estre Souverain differents noms.

Pour nous, qui parlons en langue latine, nous l'apellons la plûpart du tems DIEU, & quelquefois JUPITER, lequel étant le premier Estre & le Créateur de toutes choses, est par conséquent par lui-même vivant, sage & bon. Il n'a reçû de personne tout ce qu'il posséde, & tous les autres Estres ont tout reçû de lui : ils peuvent par conséquent perdre ce qu'ils possédent, quand ce magnifique distributeur de tous dons voudra cesser ses fécondes largesses, de la même maniere que les ruisseaux se desséchent quand la source leur refuse les eaux, sans que pour cela la source cesse d'éxister ; car elle produit les eaux par elle-même sans dépendre de rien.

Ainsi Dieu, qui éxiste par lui-même, ne peut jamais manquer ; quand tout l'Univers périroit, il ne pourroit être entraîné dans cette ruïne générale, parce que tout ce qui éxiste par soi-même doit toûjours durer ; puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration & qu'il ne dépend que de soi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui, il ne le doit pas ni ne peut le faire de son plein gré : il est enfin le tout ; & tout ce qui éxiste n'est que ses parties ; il est cependant un tout indépendant de ces mêmes parties, & distinct par lui-même. (*a*) Il n'en est pas composé, puisqu'il est simple sur toutes choses ; mais il est tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste, & tout ce qu'il contient dans son immense étenduë.

Tous les Estres vivants, & ceux qui sont privez de vie ; tout ce qui paroît, & tout ce qui ne paroît pas, lui doit sa création. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul : c'est par cette raison

(*a*) Ce passage détruit le Spinosisme.

ſon qu'il eſt apellé Tout, & qu'il l'eſt effectivement; comme la ſemence contient en elle tout un arbre, puiſque d'elle, quoique fort petite, il en naît un qui, par ſes branches acruës, fournit beaucoup d'ombre.

Il y a des gens qui s'imaginent que Dieu eſt un corps. Ceux-là croyent que rien n'éxiſte qui ne ſoit corporel; & qu'il n'y a d'éxiſtant que les choſes qui ſe peuvent comprendre par les ſens corporels. Examinons ſi ces gens-là penſent juſte.

Tout ce qui eſt corps doit être diſtingué par qualité & par extenſion; ce ſont ces deux choſes qui rendent le corps ſenſible & palpable; s'il n'avoit pas ces deux qualitez, il ceſſeroit d'être ſuſceptible des ſenſations corporelles: or tout ce qui a qualité & extenſion eſt compoſé. Dieu étant ſimple par lui-même, comme nous l'avons dit, par conſéquent n'eſt point corps.

Joignez à cet argument que tout corps eſt compoſé de matiére, ou du moins de forme.

Dieu, pour être Eternel, doit avoir une vertu infinie, & une qualité ſans bornes, ſans quoi le monde ſe détruiroit: or nul corps ne poſſéde cette vertu infinie.

Tout corps eſt fini; ſoit qu'il ſoit rond, la rondeur étant la plus parfaite des formes, parce qu'elle eſt environnée par des bornes égales, ou bien qu'il ſoit quarré, triangulaire, ou de tout autre forme ou configuration. Ces corps n'ont pas une vertu infinie, & je le démontre de cette façon.

Que la Lettre *A*. ſoit ſupoſée le milieu d'un corps, que la Lettre *B*. ſoit l'autre partie *A*. pourra-t'il autant que *B*. & je demande ſi l'une & l'autre de ces parties ont une puiſſance infinie? Si elles l'avoient, une des deux parties ſeroit inutile & même ſuperfluë; l'autre ſuffiroit. Or ſi chacune des parties a des forces finies, il eſt abſolument néceſſaire que le tout ſoit comme ſes parties & qu'il n'ait qu'une vertu finie.

Qui

Qui pourra à present être assez téméraire pour dire que l'infini lui-même soit composé de parties finies : il y auroit de la folie. Donc celui qui a créé tous les corps n'en a pas lui-même.

Mais quelqu'un va peut-être m'objecter, Dieu est un corps infini. Je nie que cela puisse être ; car il rempliroit tout l'espace, & il ne resteroit plus de lieu vuide pour contenir les autres Estres : il n'y auroit point de monde ; nous ne serions point. Rien en effet n'éxisteroit.

Nous devons admettre que tout corps vivant est plus noble & meilleur que celui qui est privé de vie ; l'action de vivre lui devient une qualité qu'il posséde de plus que celui qui ne vit point.

Je demande à present si la vie est substance, & si un corps mort à quelques modifications ou accidents de moins qu'un vivant ? Non assurément. Si la vie étoit substance, elle seroit beaucoup moins noble que tout ce qui n'est pas substance ; ce seroit, selon le sentiment de tous les Philosophes, une absurdité d'estimer le substantiel autant que le spirituel : d'ailleurs, si la vie étoit une substance, elle n'auroit pas besoin d'être jointe à un corps ; elle éxisteroit plus purement & plus commodément par elle-même, qu'elle n'éxiste jointe à un corps.

Qu'auroit-elle besoin d'un corps, si elle pouvoit subsister libre par elle-même, à l'imitation du Créateur du monde ? Elle doit naturellement regarder la masse du corps comme lui étant superfluë, comme une prison, où ses forces sont renfermées & qui ôte à l'ame la liberté d'aller où elle voudroit.

Or ce Prince suprême, bon, tout-puissant, éternel & sage, vit & éxiste sans avoir de corps. Ce qui fait que la plus grande partie des hommes n'est pas de ce sentiment, c'est qu'étant envelopez d'un corps épais ; ils ne peuvent, avec leurs sensations corporelles, pénétrer au-delà de ce qui est corps ; de la même maniere que si on se met devant les yeux un verre,

verre, de couleur quelconque, trompé qu'on eſt, par l'aparence du verre, on croit que tous les objets qu'on voit à travers ſont de la même couleur.

Toute erreur à part, nous devons ſçavoir & même croire qu'il y a une prodigieuſe quantité d'autres Eſtres, qui vivent ſans avoir de corps, ou qui, s'ils en ont, ſont ſi déliez qu'ils ſont inviſibles & impalpables, & par conſéquent meilleurs & plus nobles que les nôtres; ce qui peut ſe prouver par cet exemple.

Une choſe peſante & épaiſſe, & dont la compoſition renferme des fécès terreſtres, eſt ſans doute beaucoup plus vile que celle dont la maſſe eſt compoſée de matiéres ſubtiles, legéres & délicates.

Chacun des métaux ne nous laiſſe aucun doute de cette vérité; car dès l'inſtant qu'on le met au feu, il ſe fond & ſe liquéfie; alors ſes plus mauvaiſes parties, dans leſquelles il y a plus de terre & de peſanteur, ne ſont comptées pour rien & ſe tournent en ſcories. (*a*) Les plus délicates parties, au contraire, ſont d'une pureté plus brillante, ont un meilleur ſon & une meilleure aparence : de même, le meilleur pain ſe fait de la meilleure farine; c'eſt-là le pain des Maîtres; le plus matériel eſt la nourriture des domeſtiques; & le ſon, en un mot, eſt la pâture deſtinée aux chiens qui gardent les troupeaux. Il en eſt de même de l'eau, du vin, de l'huile, & de toute liqueur, qui eſt eſtimée plus précieuſe à meſure qu'elle eſt plus ſubtible. Il en eſt ainſi de toutes les nourritures, dont les parties les plus terreſtres ſe tournent dans le corps en excréments, & celles qui ſont les plus délicates & les moins peſantes, ſe convertiſſent en chair, en ſang, & en nourritures.

On infére la même choſe des pierres, dont les unes ſont viles, parce qu'elles ont une ſubſtance opâque &

(*a*) Terme Chimique, pour dire ordure.

& grossiére ; & d'autres sont précieuses, comme les perles & le marbre ; ces derniers ont moins de terrestréïtez : (*a*) la liaison de leurs parties est plus éxacte ; car ce n'est que la condensation des parties terrestres qui donne le poids, qui ôte la qualité diaphâne & le brillant. Les choses enfin ne sont d'autant plus belles, qu'elles participent moins de la terre.

On en peut dire autant de tous les Estres ; car la terre est le plus vil des éléments, & peut même passer pour leur crasse. (*b*) C'est pourquoi le grand Ouvrier l'a mise au plus bas lieu, & l'a éloignée, le plus qu'il étoit possible, de l'Ether ou de l'élément du feu. Il l'a rassemblée en un globe rond, afin que ses parties étant plus serrées, elle tint moins de place & nuisit moins à l'écoulement de la lumiere des astres, & empêchât moins les Intelligences de pénétrer de leurs regards jusques dans l'intérieur de l'immense Univers.

Dieu s'est plû à orner l'Amphithéâtre (*c*) où sont placées les Intelligences, de mille & mille étoiles lumineuses : il a ensuite ordonné aux vents de disperser & de dissiper tout ce qui pourroit être resté d'impur & de matériel. On les voit éxécuter avec soûmission les ordres de ce grand Maître.

Depuis ces tems, les aquilons, le vent du Midy, celui d'Orient, & les zéphirs, balient à l'envi les campagnes de l'air, & rassemblent en un monceau la poussiere impure & la pressent enfin par leurs haleines.

C'est ainsi que la terre a été faite, dont toutes les parties,

(*a*) Terme Chimique, pour exprimer les parties les plus terrestres.

(*b*) Terme de Chimie. On apelle crasse, *terre damnée*, ou *tête morte* ; ce qui reste dans la cornuë après la distilation d'un Mixte.

(*c*) Expression métaphorique, pour dire le CIEL DES ETOILLES.

arties, chaſſées également de tous côtez de l'E-
her, ſe ſont trouvé forcées de ſe réfugier au cen-
re, comme dans un lieu de repos & de gravité,
n'ayant rencontré d'autre endroit, ni plus éloigné,
ni plus bas, où la terre pût ſe placer. (*a*)

Les qualitez de la terre ſont moindres que celles des autres éléments, auſſi eſt-elle plus foible & plus infirme; car ſi elle eſt fenduë par la chaleur, par le fer, ou par quelqu'autre raiſon, elle ne peut pas retourner ſur elle-même ni rejoindre ſes parties ſéparées; comme l'eau, qui étant diviſée, ſe réünit ſur le champ & redevient entiére comme auparavant. Il en eſt de même de l'air & du feu; on a beau en partager les parties, elles ſe raſſemblent à l'inſtant, ſans qu'il paroiſſe aucune cicatrice de la bleſſûre qu'ils ont reçûë. (*b*) Cela n'arrive, que parce que ces éléments ſont meilleurs & plus parfaits, & ſont capables de ſe mouvoir par leur propre vertu.

Or la terre eſt dans un repos, ocaſionné par ſon poids & ſa gravité, & les autres Eſtres ſont immobiles & ne peuvent d'eux-mêmes changer de lieu à proportion qu'ils participent davantage de ſa nature; parce que plus il y a de poids, & moins il y a de mouvement; & par la raiſon des contraires, plus il y a de legereté plus le mouvement eſt facile; & plus enfin il y a d'affinité avec la vie, qui eſt elle-même la cauſe du mouvement.

Ce

(*a*) Tous les Philoſophes ont prétendu que la terre étoit contre-balancée dans le milieu de nôtre tourbillon, par une égale preſſion de colomnes d'air, de fluide ou de matiére ſubtile, qui la preſſoient également & lui faiſoient ocuper le centre de ce tourbillon, comme les rais d'une rouë tiennent le moyeu dans le centre, en le preſſant également de toutes parts.

(*b*) C'eſt peut-être la raiſon qui a déterminé plus d'un Alchymiſte a donner tant de vertu au Mercure métallique, parce qu'il a la faculté de ſe réünir, comme le feu, l'air & l'eau; ce que les autres métaux ne peuvent faire, ſi le feu ne liquéfie leurs parties.

Ce qui eſt prouvé, en ce que les choſes mortes ſont privées de mouvement ; mais comme les choſes vivantes ſont les meilleures, rien n'étant ſi précieux que la vie par elle-même, il s'enſuit ſans doute que les Eſtres, les plus legers & les plus mobiles, ſont les plus nobles & les plus précieux.

C'eſt donc une erreur de croire qu'il n'y a d'exiſtant que les Eſtres, qui paroiſſent aux yeux & qui ſont palpales & groſſiers : car en effet, qu'eſt-il de plus ſubtil que l'air ? Qu'y a-t'il qui ſe puiſſe moins voir & moins toucher ? Ce qui a même fait croire à quelques-uns que ce n'étoit autre choſe que le vuide. C'eſt cependant un Eſtre, mais parfaitement délicat : c'eſt un corps, & l'un des quatre premiers éléments, qui eſt plus noble que la terre & les eaux qui l'humectent : c'eſt pour cela qu'il ocupe une place plus élevée : car on doit regarder comme plus nobles les choſes qui aprochent le plus du Ciel & des étoiles.

Les vents, par exemple, ſont ſi délicats qu'ils échapent aux regards ; on ne peut cependant diſconvenir que ce ne ſoit des corps, puiſqu'après être ſortis avec effort, & avoir briſé les barrieres des priſons d'Eole, ils ébranlent les plus groſſes montagnes, ils renverſent les ormes, après avoir fracaſſé leurs fortes racines ; ils bouleverſent la mer ; ils pénétrent juſques dans ſes gouffres les plus profonds, ils chaſſent & diſſipent les nuées ; ils excitent des tonnerres terribles, & précipitent la foudre avec la derniere violence.

Peut-on refuſer l'Eſtre à des choſes qui ont tant de force, par la ſeule raiſon qu'on ne peut les voir ni les prendre dans la main ?

Il y a de la folie à vouloir juger de tout par ſes ſens : les yeux trompent ſouvent, & nous font voir une choſe pour l'autre. Plongez, par exemple, un bâton droit dans des eaux claires, il vous paroîtra courbe. Qu'on ſoit dans une chaloupe, qui vogue avec rapité, en côtoyant un rivage, le rivage paroîtra courir & la chaloupe reſter tranquile.

Les

Les sens sont susceptibles d'erreur, soit par l'âge ou par une maladie, & sont altérez par mille autres causes; ils différent même chez différentes personnes. Ne voit-on pas des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme ? Une chose paroît douce à l'un & amére à l'autre; l'un regarde de sens froid ce que l'autre brûle de posséder: les sens, en un mot, sont variez par le corps; les chairs sont différentes, & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit.

Un homme yvre aperçoit deux flâmes où il n'y en a qu'une, & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquile repos. Les yeux troublez par le vin, troublent aussi le raport qu'ils en font à l'intellect. L'air ne fait-il pas différentes impressions sur les sens, selon qu'il est clair, obscur, humide, sec, épais ou leger? Il presente aux sens différentes illusions: c'est de-là que le soleil paroît quelquefois rouge (*a*) comme du sang, & que la lune semble plus ou moins grande.

C'est par cette même raison que quelques gens se sont récriez qu'ils avoient vû des spectres, dont leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes.

Il y a enfin mille façons de se tromper. C'est en pareil cas à la raison qu'il faut avoir recours: c'est par elle qu'on démêle la vérité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui est sage, l'aime, la suit & s'y atache de toutes ses forces.

Celui qui a l'esprit vif l'emporte ordinairement sur les autres pour le génie; son ame participe plus de l'Ether: mais il n'apartient pas au vulgaire épais de discerner les objets; il a les yeux louches; c'est de-là que résulte l'erreur, la sotte crédulité, l'opiniâtreté, & l'aveuglement des sentiments.

La

(*a*) L'or dissous, par L'ALKÆST, paroît sous la forme d'un sel rouge.

La raiſon eſt la conductrice des gens prudens ; mais le peuple n'eſt entraîné que par l'opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la raiſon : elle doit être regardée comme le ſoleil qui preſcrit une route certaine : c'eſt elle enfin qui nous diſtingue des bêtes brutes.

L'opinion reſſemble en quelque façon à la lune, par ſa lumiere obſcure & par la facilité qu'elle a de changer. La raiſon enfin nous dicte qu'il y a pluſieurs Eſtres vivants, qui ne ſont pas perceptibles à nos ſens, parce qu'ils ſont trop ſubtils & trop déliez. (*a*)

Si le grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait de meilleur & de plus noble que le genre-humain, ſes ouvrages ſeroient bien moins admirables, ſon Empire ſeroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas ſont ocupez par l'homme & par les bêtes viles, ſans eſprit, miſérables, uniquement ocupées de ſe repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'eſtres animez plus nobles, le monde ne ſeroit qu'une honteuſe étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier.

Dieu ne ſeroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine. Ah ! dira-t'on, il a fait l'homme, cet ouvrage n'eſt-il pas aſſez glorieux ? A-t'il pû ou dû rien faire de meilleur? L'Univers pouvoit-il être plus parfait ? C'eſt-là qu'on voit éclater ſa puiſſance infinie.

Eſt-il permis que l'amour-propre nous dicte pareilles choſes ? N'eſt-ce pas s'écarter d'une ſaine raiſon d'oſer même le penſer ? Qu'eſt-ce que l'homme, ſinon un animal fol & malin, & plus miſérable mille fois que tous les autres, s'il ſe connoiſſoit ? Hélas ! quel eſt celui qui de ſon plein gré ne ſuit pas le mauvais & le large chemin des vices, dans lequel il ſe hâte

(*a*) L'on découvre, dans le vinaigre & dans pluſieurs autres liqueurs, de petits animaux, quand on a un bon microſcope.

hâté & se précipite de marcher ? Ce chemin est toûjours rempli : à peine les conseils, la loi, les suplices & la crainte même peuvent - ils en détourner les hommes. Ne faut-il pas les contraindre & les forcer même de suivre le sentier étroit de la vertu ? Que peu de gens le suivent de leur propre mouvement !

Quel est le sage ? Se trouve-t'il parmi les enfants, parmi les femmes, & au milieu du petit peuple ? Non, sans doute, c'est une troupe insensée : ils sont dans d'aveugles ténèbres ; conduits par leurs seules passions, il n'en est point qui suivent la raison, ou du moins il n'y a que le petit nombre qu'a choisi le Maître de l'Olympe. (*a*)

Quel est celui qui est capable de contemplation ? Avons-nous assez de loisir pour chercher la vérité cachée ? Distraits par mille soins, nous employons la meilleure partie de nôtre vie à dormir & à être malades ; des peines assiduës nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble ; la paresse & la volupté furieuse nous dérobent à nous - mêmes : nous sommes insensez ; la sagesse ne peut résider en nous : elle demande une étude longue & assiduë ; un esprit en paix & une ame tranquile. (*b*) Ah ! si je ne me trompe, il est assez démontré dans le Livre VI. combien le genre-humain est misérable, de combien de crimes & de folies nous sommes capables. A quel nombre de punitions ne sommes-nous pas sujets ? Dans la situation même la plus abondante, peut-on être exempt de mille inquiétudes ?

Cependant le vulgaire stupide & épais ne pense pas ; rempli de sa folie, il chante au milieu des plus affreux travaux

(*a*) *Pauci*
Quos aequus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad athera virtus.

(*b*) Ne pourroit-on pas apliquer ici cette belle Anagramme latine.
Oh ! beata solitudo,
Sola beatitudo.

travaux;il rit;il perd de vûë sa misére;il souffre mille peines, qu'il oublie sur le champ, pourvû qu'une legére douceur leur succéde. (*a*) Ah ! c'est le Fleuve d'Oubli, qui par avance influë sur nos ames ; la nature sage & prévoyante en a usé ainsi ; car en effet, si nous pensions avec délicatesse, qui pourroit suporter les ennuis de cette vie misérable ?

La sagesse enfante la tristesse & les soucis les plus fatiguants.

Mais la nature nous flâte d'une vaine espérance, sans laquelle, qui pourroit différer un instant de se donner la mort L'espérance & la folie (*b*) sont les deux remédes pharmaciques que la prudente nature nous fournit, afin que nous ne soyons pas acablez par tant de maux.

Ah ! s'il n'est pas d'animal plus excellent que l'homme, que seroit l'Auteur de la nature ? Il deviendroit le Roi, le Pere, le Prince, le Seigneur des fous, des misérables & des scélérats.

Oh! le b l Empire! le grand & admirable Royaume! oh ! les jolis compagnons que les hommes pour un si grand Auteur. Ecoutez leur amour-propre ; voici le langage qu'ils vont vous tenir.

Avez-vous besoin d'autres choses, grand Jupiter? Vous n'êtes pas seul, & vous avez bien fait de créer un si beau monde pour l'amour d'eux. Pouviez-vous en moins faire, que de créer le Ciel, le soleil, la lune, les astres, l'air, la terre, la mer ? Et pourquoi non ? diront ces insensez orguëilleux. Hélas ! rien ne les guérit de leur amour-propre; ils sont réduits

(*a*) On voit la vérité de ce passage dans la joye folâtre, qui anime le peuple de Paris, quand ils s'assemblent en troupes un jour de fête, & qu'il se répand dans différentes Tavernes des environs de cette Capitale, pour y consommer, dans de bachiques fureurs en un jour, le salaire des travaux d'une semaine.

(*b*) L'amour-propre, qui est une folie, & l'espérance, ne nous quittent qu'à la mort.

réduits en cendres, ils périssent, comme la nége aux aproches de la chaleur, & comme les feüilles au commencement de l'hyver. Combien n'en est-il pas d'assez imbéciles pour penser de cette façon ? Le genre-humain entier ne fait qu'un fort petit nombre, dont la durée des jours est mesurée à leur petitesse.

Doit-on s'imaginer qu'il n'y ait que la terre & la mer qui soient habitées ? Le Ciel, & tout ce qui en dépend, n'est-il rien ? Qu'est-ce que la terre & la mer, en comparaison de l'espace immense & admirable du monde ? Si vous l'éxaminez avec atention, vous trouverez que l'Orbe terrestre que nous habitons n'est qu'un point.

Le moindre des astres n'est-il pas plus grand, si l'on en croit les suputations astronomiques ? (*a*) Quoi ! un lieu si petit & si vil sera peuplé de poissons, d'hommes, d'animaux, d'oyseaux, de bêtes féroces, &c. tandis que le reste de l'Univers sera vuide d'habitans ? Quoi, l'air & l'Olympe seront deserts ? Non, il faut être hébêté pour pouvoir le penser.

Au contraire, il faut croire que de plus excellentes colonies peuplent ces lieux charmants, & que leur félicité est proportionnée à l'excellence des lieux qu'ils habitent, & avoüer avec franchise que la terre est la derniere des habitations, encore trop bonne pour les hommes & les bêtes. Mais l'air, supérieur aux nuës, est un Ciel heureux & serein. C'est-là que régne une paix éternelle : c'est-là que brille la lumiere du plus beau jour : c'est-là la royale demeure des Dieux, que nos yeux corporels ne peuvent aperçevoir. La nature déliée & délicate des Divinitez ne peut tomber sous nos connoissances.

Ces

(*a*) La terre n'a que neuf mille lieuës de circuit, par conséquent trois mille lieuës de diamétre, & le soleil a un million de lieuës de circuit, par conséquent trois cens trente-trois mille lieuës de diamétre.

Ces hautes intelligences (*a*) ſont en plus grand nombre que les grains de ſable des rivages d'Amphytrite & que les herbes des gazons verdoyants qui décorent la nature.

Encore une fois, quel délire peut imaginer que l'immenſité du Ciel & que ſa beauté ſoient deſertes, lorſqu'une terre vile fourmille d'habitans ? De quelles épaiſſes ténèbres ne faut-il pas être aveuglé? Il faut, pour le croire, être enſeveli, comme les bêtes les plus ſtupides, dans la lie la plus terreſtre.

Si l'on a pû trouver des Iſles fortunées dans le vaſte Ocean; (*b*) lieux enchantez, remplis de biens & de délices, où la vie ne fut jamais ataquée de douleurs; le Ciel ne peut-il pas à cet égard être regardé comme l'Ocean, a qui il communique ſa couleur & ſa vîteſſe ? Et ſes étoiles ne pourroient-elles pas paſſer pour des Iſles? Pourquoi non? Les Philoſophes ne leur ont-ils pas donné le nom de Maiſons? (*c*) Ne ſont-elles pas chacunes diſtinctes & ſéparées ? C'eſt une erreur que de conteſter cette vérité.

Ne voyons-nous pas leurs repreſentations dans les Iſles de nôtre Ocean ? Ah! que les Rois ambitieux ne tarderoient pas d'y porter la guerre & d'ataquer ces Iſles, pour les joindre à leur domination, s'ils en pouvoient aborder. Il eſt vrai que toutes ces choſes ne ſont que des fictions inventées par la Gréce; mais on ne peut pas diſconvenir que le Ciel & les aſtres ne ſoient peuplez.

C'eſt

(*a*) Ce ſentiment me paroît émané de ſa ſecte des Caïnites, qui s'étoit formée en partie ſur celle des Gnoſtiques. Monſieur Bayle, dans l'article des Caïnites, défend avec energie le ſentiment des Caïnites, ſur l'éxiſtence des Génies, en paroiſſant les condamner. Je m'en raporte à cet égard au jugement des gens ſenſez qui voudront le lire.

(*b*) Pluſieurs Voyageurs raportent avoir abordé dans des Iſles, qu'ils n'ont pû retrouver dans un autre voyage; ce qui peut donner lieu à croire que ces Iſles étoient flotantes.

(*c*) Les Aſtronomes apellent Maiſons, les douze Signes du Zodiaque, & quelquefois les autres conſtellations.

C'est porter envie aux bienheureux & blaſphêmer la Majeſté de Dieu, que d'en contredire le dogme. N'eſt-ce pas en effet un blaſphême que d'oſer dire que le Ciel eſt deſert, qu'il n'a point de citoyens, & que Dieu ne commande qu'aux hommes & aux bêtes, qui ſont de ſi petits, de ſi miſérables & de ſi ridicules animaux ? Certes, le tout-puiſſant a ſçû, a pû & a voulu créér des Eſtres meilleurs que nous.

Il les a deſtinez à vivre dans des lieux plus agréables, afin que ſa gloire & ſon Empire fuſſent plus grands & l'Univers plus parfait.

Plus ſes œuvres ſont abondantes & bonnes, plus l'ornement du monde & la puiſſance de Dieu ſe manifeſtent. Il eſt à preſent queſtion de ſçavoir ſi ce ſont des formes pures & ſans corps, ou ſi ces heureux habitants ſont compoſez de membres comme nous ?

La raiſon nous dicte que tous les habitants de l'air & du feu doivent avoir des corps ; car s'ils ne ſont pas corporels, l'air & le feu ſont deſerts, & l'un & l'autre élément ſera apellé vuide ; car il n'y a que le corps qui ocupe une place, & ce qui n'a point de corps n'a point de lieu ; il n'en a pas beſoin, comme nous l'enſeigne les ſentiments de tous les Philoſophes.

Il faut encore éxaminer ſi ces Eſtres ſont mortels. Il faut croire qu'ils vivent long-tems dans une grande félicité & qu'ils meurent enſuite ; car ſi l'air & le feu ſont ſuſceptibles de corruption, les Eſtres qui les habitent y doivent être ſujets à proportion.

On ſera curieux, ſans doute, de ſçavoir quel eſt la nature du lieu & de quelle eſpéce & figure ſont ces choſes ? Il eſt naturel de croire que ces Eſtres ont un viſage, un extérieur & une forme qui diffère totalement des Eſtres deſtinez à habiter la terre & l'eau : ils ont par conſéquent une nature plus parfaite & plus noble que la nôtre, ſans que nous puiſſions ni les voir ni les définir au juſte. Nous devons auſſi croire que les habitans du Ciel, qui vivent dans les étoiles & dans la plus pure région du feu, doivent

vent être immortels ; parce que nous ne voyons pas les astres vieillir, & qu'aucun âge n'aporte de changement à l'Olympe. (*a*)

Nous devons par conséquent conclure que ces Estres ont des corps plus forts, plus déliez & plus lumineux que ceux qui sont dessous l'Ether, qui habitent les éléments & qui sont sujets à la vicissitude des tems.

Mais, dira-t'on, à quoi s'ocupent-ils ? Ils usent de différentes choses & joüissent d'admirables délices, tels enfin que l'esprit humain ne peut les imaginer ni nôtre langue les décrire.

Ce sont ces régions qu'on peut apeller monde à juste titre : ce sont les véritables Estres, qui joüissent des vrayes richesses, qui ont des mœurs pures & des plaisirs parfaits ; mais ici, au contraire, ce ne sont que les images frivoles des choses, qui se fondent en un moment comme de la cire.

Nôtre monde n'en est qu'une imitation, qui en diffère autant, que la peinture diffère de la réalité de l'objet. Quelques-uns croyent, & avec une aparente vérité, que hors de ce Ciel, & sur tous les corps, il y a un autre monde meilleur & incorporel, que les sens ne peuvent imaginer ; mais qui est compris par l'esprit : car de la même maniere que nous voyons jusqu'à quel point l'esprit l'emporte sur les sens ; pourquoi cet esprit n'auroit-il pas un monde qui lui fut propre, & des Estres qui lui soient adoptifs, qui éxistent vrayment & qui soient susceptibles de ses perceptions? Pourquoi le borner à des ombres délicates, à des songes & à de vains spectres ? Tout ce

(*a*) Cet endroit me paroît mériter une petite objection. Le Poëte a prétendu que les Génies, qui habitoient le soleil & les étoiles, étoient immortels, parce que ces Globes ne paroissent pas diminuër de leur essence. Ces conjectures pourroient être fausses, par la même raison que les hommes meurent, quoique la terre que nous habitons ne vieillisse pas.

ce qui n'éxiſte pas par ſoi-même ne peut ſe regarder comme un Eſtre.

Ou l'eſprit par lui-même n'eſt rien, ou la nature lui a créé un monde qui lui eſt convenable, qui contient en ſoi des choſes vrayes, ſtables, pures & immatérielles, qui éxiſtent par elles-mêmes d'une façon plus noble que les choſes ſenſibles.

Ce monde archétype doit être regardé comme l'original des autres mondes, par conſéquent comme plus parfait. On doit lui attribuër ſur les autres mondes la même prééminence que celle que l'eſprit a ſur les corps dans ce monde.

Le ſoleil doit y faire la fonction de divinité du premier ordre, & les autres aſtres y doivent être regardez comme des divinitez d'un ordre inférieur.

Ce monde étant plus parfait, doit renfermer plus de choſes & plus diverſifiées que le monde matériel & corporel. Tout doit y être exempt de corruption.

Le tems & le mouvement n'en doivent pas altérer les Eſtres; tout doit au contraire y ſubſiſter, fixe, éternel, ſans avoir beſoin de place, & ſans être ſujet au détriment de la variation. C'eſt-là que doivent être placées les cauſes & les ſemences de toutes choſes.

Le monde ſenſible doit découler, comme d'une ſource, de ce ſpirituel archétype, dont il n'eſt que l'imparfaite imitation. C'eſt-là que ſe rencontrent les choſes parfaites & les totalitez; c'eſt de-là que procédent les parties des choſes, qui ſe propagent par la jonction vicieuſe de la matiére.

C'eſt ainſi que les animaux ſe ſont multipliez; c'eſt de cette vertu créatrice que procédent les cerfs, les renards, les lions, & les autres animaux contenus dans nôtre tourbillon.

En un mot, toutes les choſes multipliées par leur nombre, & unique par leurs eſpéces, en procédent, & ne doivent leur Eſtre qu'aux vertus de cet archétype. De la même façon que pluſieurs ouvriers, de diffé-

différentes professions, font différentes choses dans une grande Ville; de la même maniére, le monde que nous habitons, n'est composé que de parties; le monde original est complé de touts vivants, chacun par soi-même & d'une nature différente les uns des autres.

Il y a des gens dont le sentiment est, que les astres sont des mondes, & que la terre que nous habitons est un astre opâque, (*a*) auquel préside la Divinité de l'ordre le plus inférieur; parce que son empire est au-dessous des nuées, & que c'est elle qui produit les habitants de la terre, de la mer & de l'air le plus grossier: qu'il est le Seigneur des ombres; qu'il gouverne des simulacres vivants; qu'il a le maniment & le soin des choses, qui ne peuvent être regardées que comme des ombres, à cause qu'elles sont sujettes au tems, & par conséquent d'une courte durée.

Je crois que c'est-là le Pluton (*b*) dont les Poëtes ont voulu parler; que ce sont-là les Royaumes ténébreux, parce qu'au-dessous des nuées régne une perpétuelle nuit, en comparaison de la lumiere brillante & de la splendeur éternelle qui est au-dessus.

Dieu, (*c*) le Roi & le Pere des autres Dieux, lui a donné le plus vil Royaume, & a distribué aux autres de meilleurs astres, selon qu'ils étoient plus excellents en qualité, & a partagé de cette façon son Empire à ses enfants. Aucun de nous cependant ne peut regarder ces choses comme certaines: car qui peut connoître les secrets de Dieu? Qui a jamais été au

(*a*) Ceux qui admettent la pluralité des Mondes, prétendent que la terre, que nous habitons, est une lune; ainsi la sœur de Phœbus, & nôtre terre, se servent réciproquement de lunes respectives, par la refraction de leurs mers, dans lesquelles le soleil est réfléchi comme dans un miroir. La terre est par conséquent une huitiéme Planette.

(*b*) JESUS-CHRIST a dit le Prince du monde.

(*c*) Le Poëte me paroit confondre ici Dieu avec Saturne.

au Ciel ? Qui en eſt revenu pour en dire des particularitez ? Le genre-humain n'eſt pas réſervé à de ſi grandes choſes:nôtre eſprit a trop de pente vers la terre, trop d'éloignement pour les choſes Céleſtes, & nos regards, acoûtumez à une nuit éternelle, ne peuvent ſe fixer ſur le ſoleil.

Chacun, conduit par ſon propre génie, invente des choſes nouvelles, en conſéquence de ſon imagination.

Les Poëtes ſur-tout, parce qu'ils abondent davantage en confiance pour eux-mêmes. Il ſemble que de tous les tems il leur ait été permis d'extravaguer impunément, quand ils ſont agitez de l'enthouſiaſme d'Apollon ou étourdis d'une bachique fureur. N'auroient-ils pas pû dire la vérité dans leur plus fort délire ?

Les Sybilles, remplies du Dieu qui les rendoit furieuſes, malgré leurs convulſions ſacrées, ne s'écartoient jamais de la route du vrai. (*a*)

Mais je me ſuis ſuffiſamment aquité de ma parole: je crois avoir démontré qu'il y a bien des choſes qui éxiſtent, qui l'emportent ſur nous par leur degré d'excellence & que nous ne pouvons voir ; que ces Eſtres cependant vivent & ſont doüez de raiſon. Les plus ſçavants des Philoſophes apuyent mon ſyſtême, en

(*a*) Les Sybilles étoient des filles Payennes. Ce nom tire ſon étimologie du Grec, qui veut dire *Conſeil des Dieux*. On en compte dix.

La Delphique, parce qu'elle rendoit les Oracles d'Apollon au Temple de Delphes.

La Sybille Erythrée.

La Sybille de Cume.

La Samienne.

L'Heles Poutique.

La Lybique.

Celle de Perse.

Celle d'Ancyre.

La Phrigienne.

Et l'Albunée.

en donnant à nos ames la qualité d'immortelles ; ils conviennent de leur éternelle durée, quand elles sont dépoüillées de nos corps mortels.

Platon, le Philosophe Samien, le divin Plotin, (*a*) ont été de ce sentiment : presque tous les Poëtes retentissent de l'immortalité de l'ame. Il me paroît donc juste de s'atacher à prouver cette vérité, qu'on ne peut ignorer sans crime : car que peut-on faire de mieux que de s'apliquer à se connoître ? Les enfants mêmes ont une connoissance assez éxacte du corps, qui n'est qu'une poussiére extraite d'une autre ; (*b*) mais la difficulté consiste à connoître parfaitement quelle est l'ame.

Plein de confiance, par l'inspiration des Muses, je vais, de toutes les forces de mon esprit, tâcher de démontrer cette matiére & de la mettre dans tout son jour ; après-quoi je quiterai le Signe de la Balance, pour entrer dans celui du Scorpion. Là, je parlerai des forces & des droits des destins, pourvû qu'eux-mêmes ne me soient pas contraires. Mais comme dans les choses ambiguës & d'une difficile explication, l'ordre progressif est absolument nécessaire, nous commencerons par celles qui sont les plus certaines & les plus aisées à démontrer : car si les commencements & les principes étoient obscurs, les conséquences seroient incertaines ; & si les fondements ne sont pas solides, ce qu'on auroit apuyé sur eux se trouveroit en peu de tems détruit. Les effets nous sont toûjours mieux connus & plus certains que les causes

(*a*) Célébre Philosophe du troisiéme siécle. Il enseigna la Philosophie, indiferemment aux Chrétiens & aux Idolâtres. Il voulut mettre en pratique l'idée de la République de Platon. Il est un de ceux qui a le plus combatu les Gnostiques. MARCILE FICIN, Ecclésiastique de Florence, mit en latin les *Oeuvres des grands hommes*, qui avoient souscrit à la Philosophie de Platon, à la tête desquels est PLOTIN.

(*b*) Nôtre corps n'est effectivement que terre. *Memento homo quia pulvis es & in pulverem reverteris.*

dont

dont ils émanent. Commençons donc par ces mêmes effets, afin de pouvoir ouvrir les portes des ſecrets de la nature.

Commençons par le mouvement, qui eſt une qualité qui convient aux eſtres vivants : & comme enfin le mouvement eſt le principal principe de la vie, comme on peut s'en aperçevoir, nous voyons que les corps ſont deſtinez par eux-mêmes à l'inaction, au repos & à la dégradation de la pourriture.

La chaleur eſt la cauſe du mouvement, comme la la chaleur qui eſt dans le ſang. Mais, dira-t'on, les choſes vivantes reſtent ſouvent immobiles, quoiqu'elles ſoient pourvûës de ſang & de chaleur toutes les fois qu'elles veulent ſe repoſer ? Il s'enſuivroit de-là que ce ſeroit la volonté qu'il faudroit regarder comme le principe & la cauſe du mouvement.

On répondra que ſouvent les choſes animées, veulent ſe mouvoir & ne le peuvent pas : il faut que ces deux conditions réünies faſſent le mouvement. L'une commande, & l'autre éxécute; car l'action de vouloir n'eſt rien, ſi elle n'eſt ſuivie par la poſſibilité de l'éxécution ; or qui eſt-ce qui détermine la volonté de l'animal pour changer de lieu ?

Comme la volonté eſt muë, par un bien que l'eſprit lui montre, elle eſt elle-même émuë & atirée par la vertu de l'objet, comme le feu eſt atiré par une matiére combuſtible, comme le fer eſt atiré par la pierre d'aimant, les pailles par l'ambre, qui tranſporte ces corps de côté & d'autre. C'eſt ainſi que le Tout-puiſſant a conſtitué le monde par un ordre admirable, de façon que pluſieurs choſes ſe joigniſſent d'un nœud ſympatique, & que d'autres, au contraire, ſe combatiſſent ſans ceſſe, par une antipathie inſurmontable.

Ce qui a fait croire à quelques Philoſophes, que l'amitié & la haïne étoient les deux principes moteurs, & qu'ils avoient opéré toutes les créations.

Le bien, comme nous le diſons, donne le premier

mouvement à la volonté, qui le rend elle-même aux membres & les agite, afin qu'ils transportent le corps de côté & d'autre. Par conséquent le même bien n'est pas le moteur de tous les animaux, parce qu'ils n'ont pas le même desir.

Différents animaux sont affectez par différentes choses, & la nature leur a donné à chacun des objets qui leur procurent des plaisirs; comme nous voyons qu'un enfant aime & desire des choses différentes de celles qui flâtent dans un âge meur.

Car autant il y a de corps, autant trouve-t'on le plus souvent d'esprits, & par conséquent de volontez: ce qui fait aussi que nous changeons de goût, que nous voulons tantôt une chose & tantôt l'autre, & que nous parvenons à mépriser ce qui avoit auparavant été l'objet de nôtre plus ardente amitié: ce qui n'arrive qu'à cause que le corps est lui-même sujet au changement, & qu'il se revêt de différentes habitudes dans différents tems.

Il entraîne avec soi la nature de l'ame; comme nous voyons que cela arrive, par la faim, la soif & l'ardeur pour les voluptez de Vénus. Bien des choses encore changent le corps; l'âge, le tems ou les accidents; le boire, le manger, l'air; &, si l'on en croit plusieurs, les astres.

Non-seulement l'objet peut mouvoir la volonté; mais la constitution presente du corps y influë aussi.

Il est un petit nombre de gens qui se laissent conduire par la raison, & qui suivent le chemin que leur prescrit la vertu. Il faut convenir que cette route n'est pas fort fréquentée; car les affections corporelles obscurcissent autant les lumieres de l'esprit, comme les fumées, qui épaississent l'air, nuisent au flambeau du jour.

C'est cependant par ces causes que le corps mortel est émû.

La qualité, motrice de l'ame, éxécute les ordres de la volonté qui lui commande, & elle est à l'instant distri-

distribuée dans les membres & leur donne une impulsion au-dedans, au-dehors & de tous côtez, pourvû qu'ils ne ſoient pas empêchez par quelque accident.

Mais on demandera par quelle raiſon les membres ſont languiſſants, quand ils ont ſouffert un trop grand travail ? Et pourquoi les bras & les jambes paroiſſent engourdis ? Je crois que cela procéde de ce que le ſang étant diſſous par la trop grande chaleur, ſon mouvement étant interrompu & ſon fluide congelé, il ceſſe de circuler dans les parties & s'exhale en ſueurs par des tranſpirations trop abondantes ; de la même façon à peu près que quand les fiévres exténuënt les corps.

Car le ſang, ou tout autre humeur qui tient ſa place (telle que la lymphe, qui y eſt ordinairement mêlée) ſe répand, par le moyen de la circulation, dans les membres, y porte l'ame & la vie, nourrit le corps, & c'eſt par lui que la force motrice anime les membres & les jointures.

L'eſprit (*a*) eſt quelque choſe de délié & de délicat qui eſt formé par la chaleur, ou bien ce n'eſt qu'un ſang exalté en vapeur par la même chaleur; de la même maniére que les rayons du ſoleil éxaltent, ſubliment & diſſolvent l'eau & la changent en un air très-ſubtil & très-délié.

Cet eſprit, étant renfermé dans les viſcéres, s'écoule dans les veines, les artéres & les petites cellules du corps, & ſe trouve toûjours à propos pour ſervir l'ame, quand elle veut que quelque choſe ſe faſſe ou que le corps ſoit mis dans quelque mouvement.

Mais on va m'objecter, comment ſe peut-il faire que

(*a*) Ici le Poëte regarde l'eſprit comme le milieu d'union entre le corps & l'ame. C'eſt l'union de ces trois parties qui nous compoſe, que quelques Philoſophes ont apellé Hyle, Azoth, & Archée, qui veulent dire, *ame, eſprit, & corps.*

que ceux qui dorment puiſſent ſe donner du mouvement ? Comme les Somnambules, qui quelquefois ſe levent tout endormis, prennent les armes, montent à cheval, écrivent, à ce qu'on dit, & joüent enfin de la guitâre.

Il faut ſçavoir que les images des choſes que nous avons vûës, & qui nous ont fait une forte impreſſion, demeurent chez nous ; ce qui fait que ſouvent nous croyons voir une perſonne abſente, qu'il nous ſemble entendre encore des voix que nous avons entenduës.

Dans cet état, la vapeur volatile qui monte du fond de l'eſtomac, excite ces images, renfermées dans les petites cellules du cerveau. Dès-lors l'eſprit reçoit la motion & la communique au corps, quand l'image eſt bien forte.

Mais, dira-t'on, eſt-ce la volonté qui donne le mouvement à la partie de la queuë qu'on a coupée à une couleuvre, ou a un ſerpent, ou ſi c'eſt la force de l'ame, que les Grecs ont apellée fantaiſie ou imagination ? Comme ceux qui ſont dans une phrénéſie, ou qui ſont tourmentez par une yvreſſe violente, ou par ce qu'on apelle rêveries ? Ce mouvement arrive à la partie de la couleuvre de toute autre maniére.

C'eſt que l'eſprit végétable ſe trouvant enfermé dans les parties noüeuſes de la queuë de l'animal, cherche de toutes ſes forces à s'échaper & à ſe mettre en liberté, & il excite, par ſes efforts, les replis tortueux que nous lui voyons faire, juſqu'à ce que, petit-à-petit, il ſe ſoit exhalé dans les airs.

Ou bien la partie de l'ame, qui eſt reſtée diviſée dans cette partie de la queuë, en excite le mouvement ; car, par la même raiſon, je crois que ceux qui ont perdu le jugement, ne peuvent reſſentir de douleur ni avoir aucun autre ſentiment, parce que toutes les forces des ſenſations ne procédent que de la connoiſſance. Et l'on doit conclure que plus une

perſonne

personne a de connoissance & de jugement, & plus elle est capable de peine & de plaisirs.

Les gens stupides & hébêtez, au contraire, ont moins de souci; leurs blessûres sont moins grandes, ils sont moins sujets à la crainte; le froid & le chaud leur font de moindres impressions: à peine distinguent-ils l'adversité d'avec la prospérité. (*a*) Ce n'est pas que je veüille dire que cette partie coupée du serpent s'émeuve, parce qu'elle ressent de la douleur: elle n'est capable d'aucun sentiment, parce que le jugement n'y est pas, mais il est resté dans la tête, qui est la plus noble partie de l'animal: ce qui prouve de nouveau ma premiere thèse.

Le mouvement enfin procéde de ce que les choses vivantes ont entr'elles une perpétuelle agitation ou communication d'esprits: ajoûtons cependant cette circonstance que le bien, quoique present, aisé à posséder & à obtenir n'émeut point, quand on ne le connoît pas pour tel qu'il est: donc la connoissance est le principe du mouvement?

Qui est-ce qui s'avise de souhaiter les choses qu'il ne connoît pas? La volonté est par elle-même aveugle, & personne n'a de desir qu'en conséquence des notions de l'ame: & c'est enfin le défaut de lumieres de l'ame, qui nous fait prendre le change & nous fait tomber dans l'erreur, parce que nous sommes déçûs par les aparences d'un bien trompeur; mais en voilà assez sur le mouvement.

Examinons maintenant de quelle maniére le corps vivant s'acroît & s'agrandit, & pourquoi sa cruë s'arrête à un certain terme?

Il est un certain feu éthéré, qui étant renfermé & répandu également dans les membres & dans l'estomac des animaux, leur donne la vie: cette humeur

(*a*) On prétend que les gens bouchez & mal organisez, sont moins sensibles, parce qu'ils sont moins délicats, & par conséquent moins spirituels.

meur générative nourrit à peu près de la même maniere, que l'huile d'olive nourrit la flâme renfermée dans une lanterne.

C'est elle qui cuit les aliments dans l'estomac, & de ce centre les parties les plus subtiles sont répanduës dans les membres : c'est de-là que procédent la mouële, les os, la chair, les nerfs & le sang : c'est enfin par-là que le corps s'augmente, peu-à-peu, de la même maniere que les herbes croissent, quand elles sont arrosées par les pluyes, & aidées par la chaleur du soleil. Si le feu est plus fort & plus proportionné à l'humide, la croissance est plus précipitée.

Elle est cependant bornée, & ses limites sont les mêmes que celles de la chaleur, qui lui est convenable, qui n'a qu'une vertu finie, au-delà de laquelle le corps commence à languir & à dépérir : ce que nous voyons arriver aux vieillards ; car ils diminuënt ; ils se voûtent ; ils deviennent courbez, & regardent la terre, leur mere, avec des yeux creux.

C'est le feu éthéré qui manque ; cette chaleur animale qui languit ; l'humidité générative qui se desséche, sans laquelle on ne sçauroit vivre, de la même maniere que la flâme s'éteint au défaut d'aliments combustibles, & les ténèbres lui succédent. Nous allons à present expliquer quels sont les mouvements de l'esprit & d'où ils procédent. Quoique cette matiére soit obscure & abstraite, nous tâcherons cependant de la mettre dans tout son jour; nous parlerons aussi de la colére, autant que nous le permettra l'étenduë bornée de nos connoissances.

C'est la colére, dont le propre est de mépriser les dangers qui rend les gens audacieux. Elle augmente la force & l'a fait excéder le tempéramment. C'est fort souvent à elle qu'on doit l'assurance qu'on a devant ses ennemis, & qu'on s'expose à des combats très-sanglants : c'est elle enfin qui nous fait prendre les armes meurtrieres.

La cause de cette passion n'est autre chose qu'un sang

ſang qui s'embraſe, & le cœur, qui, dans les moments où il eſt agité, ſemble vômir des flâmes. C'eſt enfin la liqueur d'un fiel amer qui paroît ſe répandre ; car le fiel paroît être le ſiége de la colére, & c'eſt la bile qui fournit les éguillons & la matiére nutritive de la plus aveugle fureur.

C'eſt pour cela que nous voyons les animaux, qui n'ont point de fiel, incapables de colére & amateurs de la paix. Ils ſont timides & fuyent les combats: (*a*) ceux, au contraire, dont le ſang eſt dans une plus grande efferveſcence, & dont la chaleur naturelle eſt plus forte, ſont plus ſujets à cette paſſion. Les jeunes gens, par exemple, & les gens pleins de vin y ſont les plus livrez.

L'ame, indignée dans ces moments, mêle la bile avec le ſang; les mains courent aux armes; les bleſſûres & le carnage en réſultent. L'injure a d'abord bleſſé & troublé l'ame, qui communique ſon trouble au corps.

C'eſt-là ce qui prouve l'erreur de ceux qui croyent (comme les Stoïciens) que l'ame eſt incapable d'émotion; car ſi l'ame n'étoit pas émuë, le corps, dans lequel elle eſt renfermée, reſteroit toûjours dans la même aſſiéte. Ce n'eſt que par les différents mouvements du corps que nous diſtinguons la différence du moteur.

Les ombres ne ſe meuvent que par la motion du ſoleil; & ce n'eſt que le mouvement des organes qui fait la différence de ſons qui en émanent. Ce ne ſont enfin que les mouvements de la main, & ſes différents atouchements, qui font rendre à la flûte les ſons différents.

C'eſt ainſi que l'ame reçoit en ſecret les différentes affections qu'elle rend publiques, ou elle veut qu'elles ſoient telles & ſe ſert de différents membres pour y parvenir, & elle partage à l'organe, dont elle

(*a*) Comme la tourterelle & la colombe, qui ſont les ſymboles de la douceur.

le a besoin, ce qu'elle a de caché chez elle, afin qu'il le rende aparent, de la même maniere qu'un Roi, qui fait à un favori fidéle une importante confidence, afin que le même la rende publique à ses peuples.

C'est de cette façon que l'amour se forme dans le cœur ; car l'ame, qui souhaite quelque chose d'agréable, se sert du ministére du cœur pour déclarer son amour. C'est enfin dans le cœur que la colére, la crainte, les vœux, l'espérance, les soins & la volupté résident avec l'ame, comme dans une citadelle, d'où ils sortent, par le moyen des membres, pour se répandre dans le corps, comme dans une ville. Nous pourrons sur ce sujet nous étendre davantage, s'il plaît au Souverain de l'Univers, & si les Muses nous en fournissent les moyens.

Qu'il suffise donc de sçavoir que toutes les passions prennent naissance dans l'ame, par les causes extérieures qui la touchent, & qu'elles éclatent ensuite par les secours du sang & des humeurs. Il est d'ailleurs nécessaire que le corps & l'esprit soient susceptibles des mêmes mouvemens, puisqu'ils sont intimement unis, & qu'ils doivent réciproquement se faire part de ce qui les blesse & les offense ; & l'un ne peut rester insensible tandis que l'autre est touché, tant leur sympatie & la convention, qui les unissent, sont étroites.

Et vous, Muse, comme vous aprochez des serres du Scorpion, hâtez-vous de parler des sens.

La nature a donné cinq sens aux animaux les plus parfaits, & elle en a donné moins à ceux qui n'ont pas ce degré de perfection ; du nombre des derniers, sont les vers, les taupes, les coquillages de mer, l'escargot, & le piquant hérisson.

Celui des sens, qui est le plus estimable, est la vuë ; (*a*) c'est celui qui fait à l'ame les plus fidèles raports ;

(*a*) *Præpollent sensibus,*
Lynx visu,
Canis odoratu,
Vulpes auditu,
Simia gustu,
Aranea tactu.

raports; il lui montre presque tous les estres que forme la nature, par un instinct & une vertu admirable: tant de fleurs, d'herbes, de fruits, d'animaux, de plantes; tant d'espéces de pierres & de métaux.

Il lui fait distinguer les différentes sortes de peuples écaillez, qui habitent la mer & qui sont les troupeaux que Prothée (*a*) a soin de paître: il lui fait aperçevoir les monstres qui nagent dans son fluide; &, ce qui est encore plus grand, il lui fait découvrir les Temples Célestes des Dieux; les globes des étoiles, & les rayons lumineux du soleil respectable.

Je passe enfin sous silence mille actions des hommes, qu'il seroit impossible de détailler & qui ne parviennent à la connoissance de l'ame que par ce sens, qui doit à juste tître être regardé comme le plus beau & le meilleur de tous.

On croit, avec justice, qu'il est le siége & le palais de l'ame. Toutes les fois que nous parlons à quelqu'un, par une action purement naturelle, nous fixons l'un sur l'autre nos regards mutuels, comme si l'homme & l'ame entiere se trouvoient concentrez dans ce petit espace: c'est donc avec raison qu'on l'a apellé le miroir de l'ame; c'est dans les yeux que brille le tendre amour; c'est-là que paroissent successivement la haïne, la férocité, la clémence, le chagrin, la joye, la mauvaise-foi, la piété, la prudence, la folie, l'ambition, la crainte, la colére, l'audace, & les reproches du crime. Je laisse à d'autres gens le soin de rassembler tous les sentiments des Philosophes au sujet de la façon dont ce sens agit; pour moi je me contenterai de raporter ceux de leurs sentiments qui m'ont parû les plus judicieux.

Il

(*a*) Fils & Pasteur de Néptune, il avoit la faculté de prendre toutes sortes de formes. C'étoit un Roi d'Egypte, qui avoit ses Etats le long de la mer, qui changeoit souvent d'armûres, ou bien la mer changeoit souvent la disposition de ses Etats, par les sables mouvants qu'elle entraînoit ou qu'elle charioit.

Il faut sçavoir que l'ame est une, & quoiqu'elle soit si délicate, qu'on ne sçauroit l'aperçevoir, elle est cependant capable d'émouvoir les forces innombrables que la nature & le souverain Créateur lui ont acordées.

C'est elle qui augmente, nourrit, engendre, émeut, affecte, entend, goûte, flaire, touche, voit & connoît; c'est elle qui a la principale & la plus grande vertu: elle participe à la nature des habitants du Ciel; c'est elle qui distribuë les forces & l'action à chacune des parties; elle reçoit, par les yeux, la lumiere & les différentes couleurs; par le moyen de la prunelle, elle distingue les figures & considére en fin tout l'Univers.

Par les narines, elle recuëille les différentes odeurs. Par les oreilles, elle puise les sens, les voix & le bruit; par le goût, elle différentie les diverses saveurs; par le toucher, elle distingue les choses dures d'avec celles qui sont môles & tendres; elle sent le chaud & le froid. Voilà en un mot les cinq compagnons & les fidèles ministres de l'ame; c'est par eux que ses connoissances sont exactes, & ils ne la quittent que dans le sommeil de la mort.

Les yeux étant diaphânes, d'une composition transparente comme le verre & d'un éclat condensé, se saisissent des simulacres des choses & les retiennent; comme un miroir represente la lumiere qui lui est oposée; de même la faculté des yeux est une source inépuisable des images des choses qu'ils rendent à l'ame, qui est prochaine & dont le siége est fixé dans la tête, où elle habite comme dans une citadelle élevée.

Alors l'esprit se sert de son discernement, pour connoître la chose qui lui est representée. Il en use de la même maniere pour distinguer les sons, quand un air délicat, mobile & frapé par les corps sonôres, s'insinuë dans les oreilles; c'est à ses parties déliées que l'air doit son mouvement.

Ces petits corpuscules se poussent les uns les autres, &

& l'air frapé rend le coup à l'air le plus voiſin, & ainſi ſucceſſiviment, juſqu'à ce que le ſon ſoit parvenu à s'inſinuër avec violence dans la cavité des oreilles qu'il pénétre, quoiqu'elles ſoient éxactement fermées.

Mais l'air eſt ſi ſubtil & ſi délié, que les poiſſons fuyent le moindre bruit que les pêcheurs font en parlant, quoique l'eau ſoit interpoſée entr'eux, & ils ſe précipitent, tout épouventez, dans des filets. L'air ne pénétre-t'il pas juſques dans les gouffres de la mer? Ne fait-il pas enfler les flots, ſur-tout dans l'hyver, tems fâcheux qui fait ſouvent faire aux Nautonniers des vœux forcez?

Toutes les fois donc que des corps durs ſe frapent, l'air eſt pouſſé avec violence & pénétre les petites ouvertures des oreilles. De-là procédent les ſons & les voix différentes, ſelon la nature des choſes & des lieux, qui ocaſionnent la violence du mouvement de l'air; comme dans les différents inſtruments où l'air forme des ſons. Ce qui fait qu'une trompette ſe fait entendre de plus loin qu'une flûte, & que le ſiſtre de Diaméte différe des ſons du pſaltérion.

De la même maniére que quand on jette une pierre dans l'eau, ce fluide ſe retire & forme différents cercles; l'air frapé fait de même pluſieurs cercles autour du centre de ſon mouvement, ce qui fait qu'une ſeule voix ſe fait entendre à pluſieurs oreilles, & qu'une image fait avec la lumiere une impreſſion à pluſieurs miroirs.

Il faut expliquer à preſent l'odeur; elle pénétre les narines; il ſort toûjours des fumées délicates ou des corpuſcules des choſes qui ſont ſulphureuſes & qui ont par conſéquent de l'odeur; ils parfument l'air, comme quand on brûle de l'encens dans un encenſoir. Le goût ſe fait par l'atouchement de la langue & du palais; c'eſt par eux qu'eſt reſſentie l'humidité des choſes qui ont du goût, qui touche

ce ſens & forme les ſaveurs ſucculentes ; c'eſt auſſi le ſang & l'eſprit qui forment le toucher, parce qu'ils fluënt dans toute l'habitude du corps.

Ce ſens eſt dans tous les animaux, & il y a de l'aparence que le goût ſe rencontre auſſi généralement chez eux ; mais l'un & l'autre ſont plus délicats dans l'homme. L'homme eſt auſſi doüé d'une prudence ſupérieure à celle des bêtes.

Il y a des gens dont le ſentiment eſt différent, & qui prétendent que les choſes ſuſdites ſe paſſent d'une autre façon ; ils nient que les images des choſes reçûës par les yeux ſoient la cauſe de la vuë, & que l'air ne contribuë ni à la vuë ni à l'ouïe, & prétendent que Dieu a donné à l'ame autant de qualitez & de forces, qu'il a lui-même créé de genres de choſes différentes, afin qu'elle les pût comprendre toutes.

Chaque animal a de ſon genre une connoiſſance parfaite qui ne s'étend pas beaucoup plus loin ; mais l'ame contemple toutes choſes ; elle eſt capable de les examiner avec un jugement ſain, & de peſer, par une ſérieuſe atention, les objets qu'elle aperçoit par le moyen des ſens.

L'eſprit eſt le ſoleil de l'ame, les aſtres ſont les ſens ; c'eſt le ſentiment de quelques gens ; ce que nous laiſſons à examiner à d'autres, parce que nous aprochons de la fin de ce Chant, & que nous touchons preſque les pinces du Scorpion. Il faut cependant inférer de ce que nous avons dit ci-deſſus, que l'ame eſt quelque choſe qui participe de l'Ether, qui vit ſans corps, qui vivifie tout, qui a la connoiſſance de toutes choſes, autant cependant que l'a voulu le pere des hommes & des Dieux : car c'eſt lui qui a donné une puiſſance certaine & finie à chaque choſe ; il eſt le ſeul qui ait une force ſans bornes ; il peut faire toutes les choſes qui ſont faiſables ; il eſt exempt & ſupérieur aux loix & aux régles.

L'ame

L'ame ne peut être regardée que comme incorporelle, puisqu'elle ſent & comprend toutes choſes ; elle n'eſt ni de terre, ni d'eau, ni d'air, ni de feu. Les choſes, qui ſont compoſées des quatre éléments, ne ſont pas doüées des mêmes forces que l'ame. Il faut donc qu'elle ſoit quelque choſe de Céleſte & qu'elle procéde de Jupiter, puiſqu'il lui a acordé autant de connoiſſance qu'elle en a beſoin pour comprendre tout l'Univers.

Les atômes, qui ſont la baze du ſyſtême de pluſieurs Philoſophes, ont plûtôt dû contribuër à la formation des corps qu'à celle de l'ame. Nous le voyons, puiſque les corps ont de l'extenſion & peuvent ſe partager de toutes parts : l'ame, au contraire, eſt indiviſible & immatérielle ; elle eſt comme le centre d'un cercle, où pluſieurs lignes aboutiſſent, qui ſont les ſens qu'ils cherchent, comme les fleuves ſe précipitent dans la mer.

Je ne peux aſſez m'étonner qu'il y ait des gens qui puiſſent croire que l'ame & le corps ſont détruits enſemble ; quand même cela ſeroit, on dévroit s'en taire : ces choſes ne doivent pas ſe dire ouvertement & ne doivent pas être divulguées au peuple : la plûpart des hommes ſont méchants & ſeroient capables de tous les crimes, s'ils croyoient la mortalité de l'ame, & qu'ils ne craigniſſent pas les punitions deſtinées à cette ame. Ils ſe précipiteroient dans les plus grands forfaits & ne tarderoient pas à confondre le permis & le défendu.

Outre cela, c'eſt l'eſpérance de la félicité après la mort, & d'être toûjours inſéparablement unis à Dieu, qui engage les hommes à la pratique des vertus : c'eſt-là le principe de leur charité, les uns envers les autres ; ſans quoi ils s'engourdiroient dans une affreuſe nonchalance. Les dons charitables ceſſeroient ; les Temples les plus beaux ſeroient renverſez, les Autels d'or & de marbre ne fumeroient plus du ſang des Victimes ; enfin, la Religion, la piété, l'hon-

l'honneur, & le culte des grands Dieux seroient absolument détruits, si les hommes estimoient ne se pas survivre, & que leurs ames fussent dissipées par les vents.

Le peuple, à moitié féroce, doit être arrêté par un frein & par la crainte des punitions. L'esprit populaire est naturellement enclin au mal; il ne va jamais au bien par son propre mouvement, & la vertu lui est absolument à charge.

La Religion est l'honneur & la gloire du genre-humain; elle nous unit aux Dieux; elle nous joint à l'Olympe. Non, il n'est pas d'honnête homme qui ose dire ouvertement que l'ame soit mortelle. Nous allons prouver, par la force de la raison, qu'elle est exempte de mort, & par conséquent éternelle, comme tout bon chrétien doit le croire, & comme le fameux Juif, (*a*) qui le premier fit Circoncire son peuple, nous l'enseigne. (*b*)

Dieu ne se seroit pas servi de lui pour enseigner le dogme de la Circoncision, s'il ne l'avoit pas jugé à propos; & presque toutes les nations, même les plus barbares, d'une voix unanime sont persuadées de la vérité incontestable de l'immortalité de l'ame.

Que peut-on en effet imaginer dans l'Univers qui soit plus semblable que l'ame au principe tout-puissant, Maître de tous les Estres? Qu'est-il de plus durable & de plus parfait? Car qui est-ce qui peut nier que ce qui n'est que d'une courte durée ne soit pas imparfait? Ce qui fait que les choses Célestes durent toûjours, c'est qu'elles sont les plus divines & les plus parfaites; mais les choses, au contraire, qui sont les plus prochaines de la terre & plus éloignées du Ciel, étant plus imparfaites, ne peuvent durer long-tems.

Mais

(*a*) MOÏSE.

(*b*) Abraham a été le premier, avant Moïse, qui se fit Circoncire, & fit faire cette opération à plus de 400. hommes, qui composoient sa famille & son domestique.

Mais nôtre esprit, dira-t'on, quoiqu'il paroisse doüé de vie & de connoissance, & qu'il semble aprocher le plus de la Nature-Divine, se trouvant renfermé dans des bornes corporelles, ne doit pas avoir une durée plus étenduë ni vivre au-delà du corps.

Malgré ce raisonnement captieux, je dis que l'esprit est incapable de corruption, par la raison qu'il est simple & séparé de la matière. On peut aussi joindre à ce raisonnement l'expérience, qui nous démontre qu'à mesure que le corps s'afoiblit, l'esprit semble augmenter de force.

Ce qui fait que les vieilles gens ont plus de prudence & de bon sens que les jeunes hommes, & que nous voyons rarement les gens extrêmement vigoureux de corps être spirituels. Il est rare que Dieu ait réüni ces dons: l'on ne voit presque pas les gens en même-tems très-robustes de tempérament, être fort délicats par leur génie.

On doit donc inférer que si l'esprit semble se revêtir des forces qu'une longue vie a ôtées au corps, qu'il en est absolument indépendant, & qu'il est quelque chose qui éxiste par soi-même & qu'il survit à la mort. Mais, dira-t'on, quand on a mal au pied, l'esprit souffre, en indiquant la nature de la douleur: cela est sans doute.

Il faut éxaminer de quelle maniere cette douleur parvient jusqu'à l'esprit. Monte-elle du bas en haut, petit-à-petit, comme une fumée? Non assurément; car si cela étoit, il faudroit que toutes les parties, par où cette fumée passeroit, ressentissent du mal à son passage. Le pied ne seroit donc plus le seul à être malade, & il faudroit de nécessité que ce fut la partie la plus voisine de l'esprit qui fut la plus malade, pour donner connoissance à l'ame de sa douleur; ce qui n'est pas; par conséquent l'ame n'est pas corporelle ni mortelle, puisqu'elle distingue les parties du corps dans lesquelles elle est renfermée, sans être susceptible des mêmes impressions; & que d'ail-

leurs elle n'a pas besoin d'aucun milieu pour sçavoir ce qui se passe d'une extrêmité à l'autre du corps.

Il faut faire encore cette réfléxion, que toutes les fois que nous voulons nous ressouvenir de quelque chose, faire quelque ouvrage, ou entendre ce qui est le plus difficile, nous semblons séparer nôtre ame de nos sens ; nous la recuëillons en elle-même en fermant nos yeux, en nous enfonçant dans la retraite, en prenant le tems de la nuit & du silence.

C'est dans ce tems que nous semblons joüir de nôtre ame, indépendante du corps. Les sens troublent l'ame, aussi-bien que les différentes passions ; elles la rendent débile & la plongent dans les ténèbres, de même que les nuées obscurcissent l'éclat du soleil.

Si donc cette ame est plus capable de réfléxion, quand elle est séparée des sens & des passions violentes, & qu'elle est absolument renfermée en elle-même, il s'ensuit indubitablement que quand elle pourra être libre & délivrée de cette chair mortelle, que ses connoissances seront bien plus étenduës, qu'elle ne sera plus atachée qu'aux choses les plus parfaites, & que par conséquent sa durée doit être éternelle.

Il y a d'ailleurs une autre réfléxion à faire ; l'homme semble être le milieu entre les intelligences & les brutes ; il doit par conséquent être composé de quelque chose de commun à ces deux extrêmitez. Le corps participe des brutes, & l'esprit des Célestes habitans ; par conséquent une partie est mortelle & l'autre éternelle. Ainsi la mort ne détruit qu'une partie de nous-mêmes. On peut encore ajoûter cette preuve, que si après nôtre mort nous étions totalement détruits, Dieu par-là paroîtroit injuste, & ce seroit une faveur qu'il acorderoit aux méchants, parce qu'ils joüissent souvent pendant leur vie des richesses, de la volupté, des honneurs & de l'amitié du peuple, & que les honnêtes gens, au contraire, sont maltraitez par la fortune & par les

adversitez ; tantôt pauvres, tantôt malades, & presque toûjours dans une affreuse tristesse.

Il paroît juste qu'il y ait une compensation, & qu'après la mort on soit récompensé ou puni selon ses mérites ; mille preuves nous indiquent que l'ame est immortelle & absolument incorporelle. Mais en voilà suffisamment sur cette matiére.

Il y a des gens qui regardent l'ame comme une harmonie, (*a*) de la même maniére que de plusieurs voix & de plusieurs instruments, il en résulte un tout harmonieux, ou que de plusieurs drogues & simples, il en résulte un composé médecinal excellent. On pourroit inférer, selon ce sentiment, que l'ame est un composé de la vertu des Cieux & de la jonction des éléments ; qu'elle est renfermée dans des limites, en partie corporelles & en partie spirituelles ; comme ce qu'on apelle la vuë, qui est composée de deux choses ; sçavoir, de l'objet qu'on voit, & de la vertu de la vuë qui l'aperçoit ; que le Ciel est la cause premiere qui forme tous les estres, & que sans lui la terre & la mer cesseroient d'être féconds : ce sentiment me paroît faux ; car, si cela étoit ainsi, le corps ne pourroit se révolter contre l'ame, non plus que l'ame ne pourroit résister aux inclinations du corps ; le consentement seroit entr'eux unanime, & ils auroient une force égale, telle qu'est celle qu'on trouve dans tous les mixtes qui naissent par la puissance Divine, comme dans le genre des herbes & des pierres précieuses.

D'autres s'imaginent, avec aussi peu de raison, que l'ame est détruite avec le corps ; & ils se fondent sur ce que le sommeil, qui est l'image de la mort, nous ôte l'esprit & les sens : ils apuyent leur sentiment

(*a*) Quelques Mathématiciens se sont imaginé que l'ame n'etoit autre chose que l'acord & l'harmonie des organes & des sens, & que cet acord venant à se desunir, l'ame, qui n'en étoit que le concert, se détruisoit. Erreur pitoyable.

ment sur ce qu'ils voyent que l'ame a ses maladies qui l'empêchent de joüir de ses facultez:ils observent que l'esprit est sujet à être blessé & même détruit, qu'il croît & dépérit avec le corps, comme on le voit dans les enfants, les vieillards & les hommes: l'enfant est ignorant, l'homme est prudent, & le vieillard est en enfance: la vieillesse détruit le corps & l'esprit.

Que ne disent-ils pas enfin. Si l'ame, continuënt-ils, est divine, & peut vivre séparée des membres mortels, pourquoi se revêtit-elle de cette chair misérable, avec laquelle elle est obligée de souffrir tant de maux & de se prêter à tant de crimes?

Il faut donc qu'elle soit insensée, si elle s'y joint de son bon gré. Ou bien, qui est-ce qui la force à entrer malgré elle dans cette prison? Est-ce Dieu même? Il la haït donc, puisqu'il l'a renferme de cette maniere? Ils ajoûtent que cette ame n'étant pas corps & n'ayant par conséquent point d'extension, le corps ne peut la renfermer d'aucune maniére. Ils disent encore qu'elle ne sçait rien par elle-même, qu'elle ne l'aprenne avec beaucoup de soin, & qu'elle est assez foible pour l'oublier en peu de tems: ils concluënt enfin par assurer que l'esprit n'est rien sans le corps; qu'il ne peut rien aprendre sans les sens, qui sont les organes par lesquels se forme la doctrine.

D'autres, d'un sentiment différent, prétendent qu'il n'y a qu'une seule ame (*a*) dans le monde, qui distribuë la vie à tous les Estres vivants, de même que le soleil est l'unique cause qui éclaire & fait que tous les yeux voyent: ils la croyent éternelle, quoique les

(*a*) Détestable erreur de Spinosa, Athée par systême, qui prétendoit que Dieu n'étoit autre chose que la vertu de la nature répanduë dans toutes les Créatures. Est-il possible que l'esprit de l'homme puisse concevoir de pareilles absurditez!

les corps se détruisent, de la même maniére que les yeux des morts ne voyent plus la lumiere du soleil. Il est aisé de détruire toutes ces bagatelles par les secours d une solide raison ; mais j'apréhende d'être trop long. Quelqu'un sans doute se joindra un jour à moi pour les confondre & réfuter totalement leur systême. Homme courageux ! qui que vous soyez, vôtre gloire sera mêlée avec la mienne, & nos arrieres-neveux loüeront nos écrits. Osez entreprendre ce grand ouvrage, & aquitez-vous sur terre d'un devoir digne des Dieux.

Oüi, je le proteste, que celui qui veut être persuadé de l'immortalité de l'ame y parviendra, s'il sçait réprimer toutes ses passions ; si, au mépris de ce qui fait la félicité des mortels, il se détache parfaitement du soin des choses terrestres, & s'il fait des efforts assidus pour élever son esprit vers le Ciel, il connoîtra bien-tôt qu'il porte dans son sein quelque chose de divin ; il deviendra sage au plus parfait degré ; il aura de l'avenir des notions certaines, soit par rêves ou par révélations.

C'est à cet heureux état que les Prophêtes autrefois ont dû la connoissance de l'avenir. Un esprit sobre s'aproche d'autant plus de l'Ether, qu'il s'éloigne davantage de la terre & de l'amour charnel. Mais, hélas ! presque tous les hommes ne suivent que les plaisirs des sens, & ne connoissent d'autres biens que ceux du corps. C'est-là ce qui les fait croire que l'ame est mortelle. Leurs yeux affoiblis ne peuvent soûtenir les regards des objets divins, & d'épais nuages leur obscurcissent la vuë. Mais c'est assez parler de l'ame : revenons au grand Auteur du monde.

Nous concluons qu'il n'a point de corps, non plus qu'une quantité d'autres Estres, qui lui sont infiniment inférieurs, plus nombreux mille fois que les feüilles de la plus vaste forêt, ou que si ces Estres ont un corps, il est si délicat qu'il n'est perceptible

par aucun ſens, & ne peut être vû que par les yeux de l'eſprit : que ces Intelligences ſont des Eſtres par excellence & qui ne ſont ſoüillez par rien de charnel. Il eſt tems, Muſe, de garder le ſilence ; dans peu de tems, avec l'aſſiſtance de celui qui donne le mouvement à mes lévres, vous aprofondirez avec moi les cauſes des choſes qui arrivent dans ce monde ſublunaire ; vous éxaminerez ſi elles ſont conduites par un capricieux deſtin ou par une raiſon éclairée.

Enfin, pendant que le ſoleil, par ſes rayons brûlants, échauffera les traces du lion de Némée, & que les pareſſeuſes cigales, à l'ombre des feüilles épaiſſes, formeront leurs ſons rauques & peu harmonieux, nous irons reſpirer un air rafraîchiſſant & une odeur délicieuſe à l'ombre d'un laurier ou d'un myrrhe, près d'un ruiſſeau, qui par ſon doux murmure nous provoque à un tranquile ſommeil.

Le doux repos délaſſe l'eſprit, rétablit la vigueur: mais quand après le repos j'aurai pris des forces nouvelles, Muſe, reprenez vos accents les plus pompeux ; ſoyez ma compagne fidèle & ne me refuſez pas vos inſpirations ; réchauffez mon zèle, j'entreprendrai de nouveaux Chants : & ſi, par hazard, la fortune, émuë de pitié pour tous nos maux, jette ſur nous un regard favorable, qu'elle chaſſe la pauvreté & les ſoucis les plus preſſants ; je ſerai pour lors tout entier avec vous : je ſerai ſans ceſſe renfermé dans les grotes des Muſes. Quelles conſolations mutuelles ne goûterons-nous pas ? Nous nous déſaltérerons à longs traits des eaux de l'Hypocrêne, & nous ferons retentir le Mont-Sacré d'une mélodie nouvelle.

LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

****

LE SCORPION.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé; que c'est delà que procédent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'éforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine; mais bien plûtôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine joüit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continuelle à la raison; que si, au contraire, elle est soûmise & entraînée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la derniere, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens sont souvent malheureux & les méchants presque toûjours fortunez, & cela par la distinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'esprit, de ceux du vulgaire & de ceux des sages. Dans toute l'étenduë de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

ENSEIGNEZ-MOI, belle Nymphe Piéride, pourquoi les choses mortelles sont conduites par une route différente? Pourquoi les unes sont en honneur

neur dans cette vie, tandis que les autres semblent tourmentées par des peines infinies ; ce n'est qu'à vous qu'il est permis d'être admise au conseil des Dieux & de connoître les causes secrétes.

En vain s'imagine-t'on que tout ce qui arrive dans la vie est conduit par un aveugle hazard, sans que la raison se mêle des événements de ce monde : les hommes sont entraînez à penser de cette façon, parce qu'ils voyent souvent les crimes couronnez du plus heureux succès, & les vertus échoüées être regardées avec indignation. Ils aperçoivent les hommes justes & prudents gémir dans une injuste opression, & les scélérats, au contraire, enlever les faveurs d'une aveugle fortune ; ils sentent que le vice est préféré à la vertu, les Temples frapez & consumez par la foudre, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs, par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus méprisable infâmie.

Quand on voit de pareils revers, la plûpart des hommes croyent, ou que les Dieux n'éxistent point, ou qu'au mépris de la terre, leurs soins sont bornez dans les Cieux, & ils atribuënt tout à un hazard incertain.

Ou bien l'on vous donne, fortune chimérique, (*a*) la conduite de l'Univers ; on vous croit la maîtresse & la dispensatrice des Sceptres ; on atribuë au revers incertain de vôtre rouë ces avantures monstrueuses. C'est à cette folle opinion que vous devez les Autels sacriléges, que les anciens ignorants vous ont érigés, aussi-bien que les prophanes hosties qu'ils vous ont immolées.

Les destins ont eu leur part de ces sacrifices ; on les

(*a*) Personne ne démontre mieux que Juvenal, combien la fortune est une chimérique divinité. Il s'étoit de son tems mis au-dessus des préjugez vulgaires.

Nullum numen adest si sit prudentia sed te,
Nos facimus fortuna deam cœloque locamus.

les a regardez comme les Législateurs du monde ; on a crû qu'ils avoient le gouvernement du Globe terrestre, & qu'ils le régissoient par un ordre éternel & permanent : on les a envisagez comme les distributeurs des fêtes & des triomphes ; on a crû que chaque personne reçevoit d'eux ce qui lui étoit destiné. Mais, hélas ! de tout tems les fables ont été reçûës des humains avec avidité, & le merveilleux aura toûjours des droits sur les mortels. Cette question utile & difficile à agiter, m'a parû digne des Muses.

Non, rien ne peut éxister ni être fait sans une cause, & ce n'est que la distance qui se trouve, de la cause à l'effet, qui en fait la différence ; rien ne s'engendre, rien ne se produit, rien enfin ne peut être la cause de soi-même : il y a non-seulement dans les causes une infinité de progrès différents ; mais il faut encore qu'il y ait quelque chose qui les précéde, d'où résulte & commence leur grand ordre, qui par degrez parvient jusqu'à des effets entiérement finis.

Nous avons apellé destin cet ordre des causes, qui n'est autre chose que le decret que Dieu a une fois prononcé, qui devient une loi permanente : or plus chaque cause est voisine de ce premier degré, plus elle a de dignité ; elle commande & gouverne les causes qui la suivent, & ainsi successivement jusqu'aux effets.

On prétend, par exemple, que le premier Estre est une cause, & que ce qui est oposé à l'autre extrêmité doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrêmes doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud & une continuité perpétuelle des causes ; qu'une chose dépend immédiatement de l'autre, & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend, par différents chaînons, depuis l'Olympe jusqu'aux sombres bords ; ce qui paroît absurde.

Car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs pre-

miers principes, & plusieurs causes premieres, fussent réünis dans un même sujet : tant de Rois ne pourroient subsister long-tems d'acord entr'eux ; ils ne tarderoient pas long-tems à se combatre ; parce que la puissance souveraine ne peut se partager. Le monde cesseroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable de ses parties.

Mais on peut objecter que plusieurs causes, distinctes & séparées entr'elles, procédent du souverain principe de tout, qui est un, de la même maniere que plusieurs rayons émanent du soleil, qui ont cependant entr'eux une différence, qui fait qu'un rayon ne dépend absolument point de l'autre, quoiqu'ils sortent tous de la même source, & que malgré cela ils ne sont pas dans le cas de se combatre & de se nuire l'un à l'autre, puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît apuyé sur la vray-semblance & peut être vrai.

Examinons-le cependant intérieurement, afin de tirer nôtre entendement des ténèbres. L'esprit humain ne sçauroit en si peu de tems rencontrer la vérité; il est sujet à se tromper facilement; c'est ce qui a donné lieu à tant de sectes différentes & à tant de sentiments contraires. Celui-ci assure avec opiniâtreté ce que l'autre nie absolument.

En un mot, l'opinion nous est propre, comme la raison l'est aux Dieux, & nous n'avons de certain que l'incertitude. S'il y a donc plusieurs causes, qui procédent immédiatement de la premiere, comme nous l'avons dit, je demande si chacune d'elles est égale en perfection, auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entr'elles; car où l'on ne trouve ni primauté, ni degré, ni différence, il cesse d'y avoir de l'ordre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu & la fin; il n'est par conséquent pas de genre sans ordre : si, au contraire, chacune de ces causes différe en perfection, il s'en-

suivra

ſuivra que Dieu a fait quelque choſe d'imparfait, ce qui me paroît difficile à imaginer.

Je ſuis donc du ſentiment de croire que les cauſes ſont en leur particulier chacune également parfaite, de façon que l'éfet primitif, qui en réſulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion que ces effets s'éloignent de leur premier principe, ils ſont plus ou moins parfaits; de la même maniere qu'un arbre ou une plante s'abâtardit & ne rend pas des fruits également bons, à meſure qu'elle s'éloigne de la ſemence primordiale; ce qui fait qu'on voit les maux excéder en nombre les biens, & les choſes affligeantes beaucoup plus fréquentes que les choſes qui nous procurent de la ſatisfaction: parmi ces cauſes, celle qui a le plus de vie & de raiſon, eſt la plus puiſſante, la meilleure, la plus ſimple & de la plus pure ſubſtance; celle, au contraire, qui renferme le moins de vie & de raiſon, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaiſſe & d'une ſubſtance la plus imparfaite; ce qui eſt juſtifié par ce qui arrive ſur la terre, où tous les Eſtres ne ſont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raiſon able, où rien n'eſt pur & où toutes choſes ſont des mixtes, compoſez de pluſieurs autres choſes.

Il n'y a preſque pas dans le monde de ſubſtance pure; on ne la connoît même point, & elle n'eſt honorée que du petit nombre de gens qui la connoiſſent: (*a*) elle eſt cachée dans d'obſcures cavernes.

(*a*) Le Poëte a ſans doute entendu ici parler de la premiere matiére du Diſſolvant Univerſel de tous les mixtes de la nature, qui eſt le principe dont ils ſont tous compoſez, que veut nous déſigner obſcurément Ariſtée, par ces termes; PRENDRE L'AIR DE L'AIR. Il faut obſerver ici que ce qui donne le change à preſque tous les hommes, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas aperçûs que toutes les choſes qui ſont dans la nature, ſont couvertes d'une robe ou d'une écorce,

vernes. C'eſt ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du corps & de la fortune, que de ceux de l'eſprit; car la ſubſtance eſt preſque la même choſe que la vertu; mais cette ſubſtance eſt dans ce monde, comme dans un éxil : ſa patrie, & ſon ſiége ordinaire, eſt le Ciel, où elle a pour compagnons fidèles, la vérité & le bien parfait; c'eſt de cette façon que le monde n'eſt qu'un tiſſu de cauſes; il conſerve toutes choſes par une convention certaine. Rien ne peut briſer cette chaîne, ni les tems, ni la force; Dieu ſeul peut la briſer. C'eſt de ces cauſes que provient tout ce qui a été, tout ce qui eſt, ou qui ſera. Ces cauſes ont reçû leurs forces du Roi des Divinitez; c'eſt lui qui leur a preſcrit les tems, les limites & leurs progreſſions.

Il faut ſçavoir que pluſieurs cauſes concourent pour faire une choſe; mais ce concours n'eſt jamais fortuit; au contraire, tout marche par un ordre certain des deſtins; le tout-puiſſant Ouvrier des aſtres a tout ſoûmis à des loix certaines & a meſuré les jours qu'il a créez. Il n'eſt donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout ſoit conduit par le hazard, & que Dieu abandonne les choſes mortelles.

Le hazard n'eſt par lui-même autre choſe qu'une futile opinion, qui ne différe pas de l'image d'un ſonge; quoiqu'en diſent Ariſtote, & pluſieurs autres Philoſophes : leur ſentiment ne me fait nulle impreſſion, quand ils s'écartent de la vérité. Il eſt ſouvent arrivé que les plus grands hommes, les plus graves, & dont la réputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de ſectateurs, qui ont prêché leur doctrine; tant l'exemple

écorce, ce qui fait retentir tous les Philoſophes Hermétiques de ce précepte.

Cape, quod non videtur donec
Sagaci artifici placeat.

l'exemple & l'erreur ont de puissance. Pour moi, qui ne suis partisan de personnne, je me livre à la seule raison, qui est la fidèle conductrice des sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer & la suivre sur toutes choses.

C'est cette même raison, dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par hazard; car si (comme il a été dit) tout procéde de causes, d'ordre & de tems certains, par l'ordre du suprême dispensateur, ce qui étoit nécessaire, pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le desordre ne détruisit un si grand ouvrage; que devient le hazard, qui est ambigu & plus changeant que Vertumme & Prothée. (*a*)

La nature, en un mot, a en horreur le hazard, comme le vuide; rien n'est incertain dans le monde; Dieu lui-même, la nature, l'Ether, les éléments, & tout ce qui en résulte, a été & sera éternellement. Si quelque chose étoit incertain, l'esprit de Dieu ne sçauroit pas tout, & il seroit lui-même susceptible d'erreur, (*b*) ce qui est absurde; car celui qui a tout fait, doit tout sçavoir; rien en aucun endroit ne lui peut être caché: quoique quelques gens disent, que si le Pere des lumiéres connoissoit tout ce qui se passe ici bas, cette connoissance diminuëroit sa grandeur.

Ce sentiment est erroné; car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui est tel; l'on n'est pas avili

(*a*) Vertumme, regardé comme Dieu des Jardins & du Printems, & comme l'union des fleurs & des fruits, ce qui fait qu'on l'a feint Amant de Pomône. Les Poëtes ont prétendu qu'il avoit la faculté de se transformer en toutes sortes de formes, ce qui prouve encore cette premiere matiére de tous les Estres, ou cette matiére sans formes d'Aristote, qui l'a fait critiquer par tous les ignorants Philosophastres, Prothée fils & Pasteur des troupeaux de Néptune.

(*b*) Dieu, par sa prescience infinie, sçait l'avenir, comme le passé & le present. Sçachant l'avenir, rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission; l'avenir cesse donc d'être gouverné par le hazard, puisque Dieu le sçait & le prévoit?

avili pour ignorer les choſes les plus ſublimes; & une perſonne ne blanchit pas pour avoir la connoiſſance d'une choſe blanche;le ſoleil ne perd pas de ſon éclat pour éclairer les méchans & ne ſe ſalit pas en éclairant un bourbier ; la lumiere en fin ne perd pas ſa pureté,quoiqu'elle touche à des choſes ſales : ainſi l'eſprit peut comprendre les choſes les plus viles , ſans s'avilir pour cela : il convient de connoître le mal , comme il eſt défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien , il ſçait le paſſé , le preſent , & l'avenir ; tout lui eſt certain , ſans quoi il ne le ſçauroit pas ; car on ne peut ſçavoir les choſes incertaines ; c'eſt pourquoi les Prophêtes , quand ils prédiſent l'avenir, ils prédiſent des jours certains, & des choſes certaines ; ce qu'ils ne pourroient faire, ſi le paſſé , le preſent & l'avènir , ne leur étoient pas certains.

Il faut cependant avoüer que pluſieurs choſes paroiſſent arriver par pur hazard ; comme quand une tuile , chaſſée du haut d'une maiſon , par la force du vent , vient fraper quelqu'un , ou bien qu'on trouve un treſor , en creuſant un puits.

Le vulgaire croit que cela arrive par hazard ; mais nous ne penſons pas de même ; car quoique de telles choſes nous arrivent contre nôtre eſpérance , nous ne devons pas pour cela croire que le hazard y ait part; car ſoit que nous ſçachions, ou que nous ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des évènements n'eſt pas pour cela changé : le ſoleil n'eſt pas brillant , la nége blanche , & le feu chaud , parce que nous ſçavons qu'ils ſont tels ; mais parce qu'au contraire ils ſont tels naturellement ; & nous ne ſçavons leurs qualitez que parce qu'ils les poſſédent réellement.

Nôtre eſprit peut ſe tromper , mais jamais la choſe ; or c'eſt de la choſe dont il eſt queſtion dans l'évènement. Je demande à preſent ſi l'on peut admettre que le hazard la domine ? Si une choſe ſe fait , ſoit que nous la ſçachions ou que nous ne la ſçachions pas ?

pas ? Le hazard se trouve en nous, & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hazard que quand nous y en croyons, & ce, parce que nous en ignorons la cause, qui est très-connuë de Dieu.

Tout est donc certain : le Ciel a toûjours le même mouvement; les mêmes choses naissent toûjours des mêmes semences ; les éléments conservent toûjours leurs facultez; l'année a toûjours ses mêmes parties; la chaleur de l'été succéde au printems ; l'automne, avec ses fruits & ses raisins, suit l'été; & l'hyver vient ensuite, avec ses frimats & ses vents, qui congelent tout ; les herbes ne changent point ; les animaux ont toûjours les mêmes membres & les mêmes coûtumes: il ne faut pas croire que les monstres (*a*) soient formez par hazard ; ils ont des causes certaines qui les font naître, d'où leurs noms procédent, & qui les font regarder comme monstres.

C'est de son propre mouvement que la nature les fait ; elle semble se joüer en les formant, comme un peintre qui, quoiqu'excellent dans son art, & grand maître, se fait un plaisir de faire des figures grotesques, (*b*) sans proportion ; digne spectacle du petit peuple.

Toutes choses se faisant donc de cette façon, le hazard cesse d'avoir des droits dans l'Univers, qui n'est régi que par la souveraine puissance de Dieu; ce dont on ne sçauroit douter, pour peu qu'on éxamine l'ordre perpétuel & admirable, & l'harmonie parfaite avec lesquels ce monde a été créé & se conserve ; & pour peu qu'on jette les yeux sur l'éxacte proportion des membres des animaux, sur leurs fonctions, on sera pleinement convaincu que Dieu, & la nature, n'ont rien fait en vain & par hazard.

On

(*a*) Se doit ici entendre comme production, qui s'écarte des loix ordinaires de la nature. Un mulet, par exemple, est un monstre, parce qu'il doit la naissance à l'acouplement de deux sexes d'espéces différentes.

(*b*) Comme Calot.

On y verra, au contraire, une raison & une prudence acomplies, qui ne peut procéder que des suprêmes décrets de la Divinité.

Il faut à present éxaminer si la fortune gouverne les choses mortelles, comme quelques gens se le sont imaginez. C'est à cet éxamen que nous allons donner une entiere atention. Il faut d'abord sçavoir ce qu'on a entendu sous le nom de fortune. Les anciens l'ont adorée, la croyant une Déesse puissante au Ciel & sur la terre; ils lui ont érigé des Autels & fait des offrandes. Cette Divinité (*a*) ne pouvoit pas être une femme, ni l'épouse de quelque Dieu, comme ils l'ont crû mais elle devoit être aussi-tôt un Dieu, qu'une Déesse; car les Divinitez n'ont point de sexe; ils ne sont pas engendrez, ni sujets à la mort, comme les anciens Poëtes les ont dépeints, semblables à nous, & les ont chargez de toutes nos infirmitez. Il faloit que ces gens fussent bien aveuglez.

Oh! cerveaux insensez, de quelle dose d'ellébore n'aviez-vous pas besoin, quand vous vous êtes chymériquement figurez que les Dieux étoient comme nous, qu'ils entroient dans un lit nuptial, & qu'ils engendroient des enfants, par le tendre embrassement des Déesses!

Regardons par conséquent la fortune comme un Dieu de l'ordre le plus inférieur: ce qui fait qu'il est ocupé du soin des vils Royaumes de la terre & de la mer, où régnent tant de maux & de dangers, où rien n'est assuré; car tout est plein d'embusches & de fraudes.

Cette Divinité a été apellée par le Christ, & par S. Paul, *le Prince de ce Monde*; les Poëtes l'apellent

(*a*) Les Romains & les Grecs la regardoient comme fortune favorable. En ce cas, ils la dépeignoient avec une rouë & une corne d'abondance. Quand on la regardoit comme favorable aux amours, on la dépeignoit avec un toupet de cheveux, qui marquoit qu'il falloit saisir l'ocasion & sçavoir profiter de l'heure du berger. Elle étoit alors acompagnée d'un amour, armé d'un carquois & d'un brandon.

lent Pluton, ou la richesse, (*a*) qui prodigue ses faveurs aux méchants & aux insensez, & se fait un cruel plaisir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes. Le Siége, le Palais & le Trône, est digne du tyran, que nous apellons la fortune, puisque sa domination s'étend sur le monde sublunaire, qui n'est rempli que de maux, où régne une nuit perpétuelle, des tempêtes affreuses, le froid, la chaleur, l'importune vieillesse, la pauvreté, qui éxcite au crime, (*b*) le travail, la douleur, la mauvaise foi, & la mort.

Au contraire, dans le monde supérieur à la lune, régnent la joye & une paix perpétuelle; le tems, l'erreur, la mort en sont bannies, aussi-bien que la vieillesse; en un mot, tout ce qui est nuisible.

Heureux mille fois celui à qui les Dieux, par un céleste present, ont acordé d'habiter de si belles, si agréables & si heureuses demeures! Au reste quelques gens ont crû que ce monde sublunaire étoit rempli de Génies, qui passoient leurs vies dans les spatieuses campagnes de l'air.

Les Grecs leur ont donné le nom de Démons, (*c*) & ils ont crû qu'ils prenoient soin des hommes, des animaux & de tout ce que la terre nourrit,

(*a*) Junon étoit aussi la dispensatrice des richesses, des grandeurs, des Royaumes & des possessions. J'ai vû quelques gens interpréter cette fable, & dire que Junon, comme Déesse de l'Air, préside aux acouchemens, parce qu'ils prétendent que dans l'air est renfermée la vie de tous les Estres. *Vita rerum est aer.* On dépeint cette Déesse, trainée par des Paons; & on lui donne, pour Messagére, Iris, pour désigner le changement des couleurs, qui se succédent entre la dissolution & la coagulation d'un mixte.

(*b*) On pourroit apliquer ici cette belle maxime,

Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames.

aussi-bien que ce beau passage d'Horace.

Mox reficit rates indocilis pauperiem pati.

(*c*) Du mot Grec Δαιμων, Dieu, Ange, Intelligence.

rit, (*a*) que c'étoit eux qui, à leur gré, faisoient faire naufrage sur mer ; qu'ils étoient les dispensateurs des maux, des honneurs, de la félicité & des richesses, aussi-bien que de l'adversité, d'où ils inférent qu'il est absolument nécessaire de leur plaire ; ce qui se peut faire, selon le sentiment de quelques-uns, par des paroles, des charmes, & par l'art magique.

On estime que si l'on apelle ces Génies, comme on doit le faire, qu'ils paroissent, qu'ils parlent & se rendent à nos vœux ; que rien n'est plus avantageux à l'homme que leur conversation, ce que je crois être arrivé à peu de gens, du petit nombre de ceux qui sont justes, & qui par un généreux effort, ayant évité les charmes de la volupté charnelle, ont sçû mépriser les plaisirs lascifs ; qui se sont dépoüillez des soucis terrestres, pour se livrer tout entiers à la contemplation des choses Célestes.

Les gens de cette opinion ont crû que parmi ces Démons, il y en avoit de mauvais qui obéïssoient aux méchants, quand ils étoient forcez par des charmes magiques, & que les choses honteuses s'opéroient par leur moyen. (*b*) Je n'ai pas dessein d'examiner cette matiére ; ce n'en est pas ici le lieu : j'en parlerai dans le Chant où président les Poissons, brillants de leurs écailles dorées : là je m'entretiendrai des Dieux, si la Divinité suprême me le permet & me dicte mes accents.

Passons donc ces choses sous silence, à peine puis-je croire qu'il y ait quelque mauvaise Divinité ; la sagesse est incapable de faire du mal : l'ignorance, au

(*a*) Les Caïnites, sorte de Secte, qui révéroit Caïn, & qui ne différe que de peu de choses avec les Gnostiques, ont prétendu, d'après les Grecs, qu'il n'y avoit pas de si petite créature qui n'eut un génie qui en prit soin. Jusqu'aux moindres herbes avoient le leur, selon eux.

(*b*) C'est ce qu'on a entendu, par le terme de Magie-noire.

au contraire, eſt mere de l'erreur, des fautes & du crime; il paroît même que perſonne de ſon plein gré ne veut être méchant. Il me ſemble que la volonté eſt naturellement portée au bien; il eſt ſûr qu'un Démon (*a*) eſt ſage & prévoyant, ou il ne mérite pas ce nom; s'il eſt vrai qu'on leur ait acordé, auſſi-bien qu'à la fortune, les rênes & le gouvernement de ce monde. Rien ne me paroît donc abandonné à l'aveugle deſtin; l'Eſprit-Saint, du ſuprême Roi des Rois, meſure tout avec une ſageſſe inéfable, & rien ne ſe fait ſans ſon ordre ou à ſon inſçû; de-là on inſére qu'il y a une deſtinée, qui eſt un nœud gordien, (*b*) pour ainſi dire inexpliquable; pour le dénoüer, il ne faut pas moins que les forces d'Hercules, ou la téméraire valeur d'Aléxandre.

C'eſt-là ce qui de tout tems a troublé les eſprits & a été la ſource de plus d'une héréſie; car ſi le deſtin ordonne des choſes, il faut néceſſairement qu'elles ſoient faites comme il l'a ordonné; nos actions ceſſent donc d'être libres, & les Dieux mêmes ne peuvent pas diſpoſer de leur volonté; le Libre-Arbitre eſt détruit; la vertu par conſéquent ceſſera d'être récompenſée & le vice d'être puni, ce qui eſt abſurde à imaginer.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des Dieux; mais atachons-nous plûtôt à l'éxamen de nous-mêmes &

(*a*) La qualité de Démon s'entend ici comme Eſprit élémentaire.

(*b*) Nœud d'écorces d'arbres, qui noüoit le joug d'un couple de bœufs. Ce joug fut conſacré à Jupiter par Midas, en reconnoiſſance de ce que ſon pere GORDIUS avoit été élû Roi de Phrigie, étant monté ſur le chariot où ce nœud étoit ataché. On aſſûre qu'il étoit ſi adroitement noüé, qu'on n'en pouvoit trouver les bouts; & c'étoit à celui qui le dénoüeroit, qu'on diſoit qu'étoit reſervé l'Empire de l'Aſie. Aléxandre vint à Gordes, & le coupa en deux d'un coup d'épée. C'eſt ainſi que la politique des Souverains les fait s'aſſujétir en partie aux préjugez reçûs, ſans cependant devoir en être trop captivez.

& aux choses qui sont soûmises à nos connoissances & qui peuvent être examinées par les simples secours des lumiéres humaines.

Je dis donc que dans les choses qui sont soûmises à l'empire de la fortune, rien ne s'éxécute sans les ordres du destin ; comme la distribution des richesses, des consolations, des plaisirs, des honneurs : pour les Sceptres & les Couronnes, elles procédent d'en-haut, nôtre volonté ne peut nous les aquérir ; car quel est celui qui ne les ambitionneroit pas ? Mais la volonté n'y fait rien ; elle y nuit même, si les destins sont contraires.

Que de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les destins adverses ont toûjours précipitez ! chacune de leurs entreprises réïtérée est tournée par le destin en une nouvelle ruïne : ceux, au contraire, qui ont les astres favorables, reçoivent de la fortune des faveurs inespérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, sans qu'ils ayent pris le soin de les rechercher.

Ce sont des pêcheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent leurs filets remplis de poisson ; ce sont de ces fortunez mortels qui doivent le jour à un pere riche & d'une illustre famille, qui suçent les délices avec le lait, qui s'élevent au faîte des grandeurs, & qui sont (quoique souvent indignes) destinez à commander & gouverner les autres.

Ce sont des aveugles choisis pour régir des gens qui ne sont pas beaucoup plus éclairez, & qui ne leur donnent d'autre exemple que celui d'une vie licentieuse.

D'autres, au contraire, doivent la naissance à de pauvres parents & d'une origine obscure ; ils sont livrez à la peine & aux larmes ; ils sont surchargez de travaux assidus & souvent inutiles ; tous leurs soins & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim, & ils sont toûjours écrasez par la plus affreuse misére. Qui peut nier que ces choses n'arrivent

rivent par l'ordre des destins ? Les uns sont beaux, agiles, vigoureux ; les autres naissent difformes, maladifs & délicats.

Peut-on croire que cette différence soit ocasionnée par nos mérites, ou bien par nos crimes ; & nôtre Libre-Arbitre est-il consulté en pareil cas? Tout cela procéde assurément des destins ; les choses mêmes qui concernent nos corps y sont sujétes ; jusqu'à l'heure, & le genre de nôtre mort, en dépendent.

L'un périt d'une mort infâme ; l'autre est assassiné ; celui-ci est noyé ; un autre finit ses jours par un incendie ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; celui-là par trop de nourriture ; & la plus grande partie par la douleur, les maladies & les accidents, ou bien ils sont abatus par la vieillesse.

La mort est certaine à tous les hommes, mais la durée de leurs jours n'est pas déterminée. La sombre mort donne des bornes au cours de nôtre vie.

C'est ainsi que par un jonc mourut le fameux Apologiste (*a*) du grand Achilles.

Eschyle (*b*) périt sur les confins de la Sicile, écrasé par l'écaille d'une tortuë.

Anacréon (*c*) finit ses jours, étranglé par un pepin de raisin. O mort cruelle! de combien de moyens ne

(*a*) Homére.

(*b*) Fameux Poëte Grec, Prédécesseur de Sophocles. Le même Eschyle, avoit été aussi grand guerrier, que Poëte. Il fut tué en Sicile, où il s'étoit retiré, par la chute d'une tortuë qu'un aigle avoit enlevé pour la manger, qui ne pouvant venir à bout d'en briser les écailles, la laissa tomber sur la tête chauve de ce Poëte Drammatique, la prenant pour une pointe de rocher. On prétend qu'on lui avoit prédit qu'il périroit par la chûte d'une maison. Je trouve plus simple de croire que ce fut l'éfet du hazard, & que l'aigle, lasse du poids de la tortuë, l'aura laissé tomber sans aucun rafinement.

(*c*) Poëte Lyrique, Grec de naissance, étoit homme de bonne chére ; un pepin de raisin l'étrangla ; ce qui est possible, atendu la grosseur des raisins de la Gréce.

ne vous servez-vous pas pour détruire le genre-humain! Plus on la croit éloignée, plus elle nous menace : rien n'est plus certain que la nécessité de mourir, & rien n'est si incertain que le tems de la mort.

Quelques Astrologues se sont piquez de prédire, par la connoissance de l'état du Ciel, & du Pôle Céleste, les choses à venir, l'heure & le genre de mort, je ne sçais quelle divinité instruisoit ces inspirez, parce que la nature de l'avenir est certaine, comme celle du passé & du present : je dis certaine, dans la cause premiere & dans les causes secondes, qui en dépendent par enchaînement. Ne peut-on pas aussi croire que les biens & les maux, qui concernent l'esprit, proviennent du destin ? Le génie & la doctrine en paroissent aussi émanez. Qui est-ce qui pourra être instruit, s'il n'a pas un certain génie ; & si la nature ne lui en fournit pas les forces, & si la fortune & une santé languissante lui sont contraires ?

L'un devient Rhéteur, l'autre Philosophe, un autre s'aplique à expliquer les Mystéres des Dieux & s'atache à l'Astrologie; d'autres, ennyvrez de la Poësie, boivent les eaux de la fontaine de Castalie, dans une grande pauvreté, & aquérent, en souffrant la faim, sa proche parente, la renommée.

Encore une fois, d'où procédent ces inclinations, si ce n'est du destin ? C'est de lui que dépendent les arts & les Charges publiques : la nature se plaît à ces différences, qui ornent différemment le théâtre du monde. C'est par ces différentes routes, par ces travaux divers, par ce culte différentié que l'Univers est décoré. Il faut éxaminer à present si c'est le destin ou la volonté qui forment en nous les mœurs & les différentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile que de découvrir cette vérité.

Il faut assurément qu'il nous reste quelque partie de nôtre Libre-Arbitre, sans quoi c'[illegible]eroit fait de nous, & la faculté du choix seroit ôtée au genre-humain : si l'on acordoit au destin une puissance

sans

ſans bornes, il nous forceroit d'être méchans, & nous ne pourrions plus opoſer au crime le frein de la raiſon. Il faut donner à cet éxamen toute l'atention dont nous ſommes capables, & nous eſpérons, avec l'aſſiſtance de Dieu, de découvrir la vérité.

Il faut d'abord expliquer ce qu'on entend par Libre-Arbitre, (*a*) qui n'eſt autre choſe qu'une puiſſance libre & abſoluë, que Dieu a acordée à l'homme, par laquelle il dépend de lui de ſuivre le bien ou le mal. Cette liberté ne lui a cependant pas été acordée, afin qu'il s'adonnât au vice, au préjudice de la vertu; mais afin qu'il s'apliquât, au contraire, à aquérir de bonnes mœurs, au mépris du vice; car les mauvaiſes actions ſont nuiſibles, & les bonnes méritent une juſte loüange.

Il faut éxaminer enſuite ſi le Libre-Arbitre eſt égal en toutes choſes & ſi ſa durée a des tems limitez. Il ne ſe rencontre pas aſſûrément dans les enfants, non plus que dans ceux qui ſont tourmentez d'une maladie trop violente, ou dans ceux qui ſont dans un profond ſommeil; puiſqu'il eſt regardé comme l'image de la mort. Si l'on veut éxaminer avec ſoin la vérité, on trouvera peu de gens, parmi le grand nombre, qui ſe ſervent de leur Franc-Arbitre & de leur liberté.

Je paſſe ſous ſilence les fautes de la jeuneſſe & je pardonne aux premieres années: j'excepte encore les gens endormis, les fébricitants & les malades de toute autre eſpéce. Le nombre de ces premiers eſt grand; mais il n'égale pas, à beaucoup près, celui des

(*a*) Je dirai, en paſſant, que ſi l'homme n'avoit pas ſon Libre-Arbitre, il ceſſeroit de mériter envers Dieu; une perſonne ne peut mériter qu'autant qu'elle fait le bien par choix, ce qui donne le mérite à la bonne action, ſans cela Dieu récompenſeroit, non pas le bien qu'on auroit fait, mais celui qu'il auroit forcé de faire, & puniroit de même des maux involontaires. Prédeſtitation terrible, qui jetteroit l'homme dans le découragement.

des gens dont l'eſprit eſt livré aux crimes les plus honteux, & dont l'ame eſt ſoüillée des maladies de l'eſprit : ceux-là s'écartent de la raiſon & du droit chemin, qu'on doit ſe preſcrire pendant le cours de ſa vie. Je demande ſi ces ſortes de gens ont leur Libre-Arbitre, & s'ils joüiſſent de ce qu'on apelle libre-puiſſance ? Cette queſtion eſt problématique, & je ſçais plus d'une perſonne qui n'en conviendra pas.

Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre, que la perſonne qui ſe conduit par la raiſon, qui ſçait réſiſter à ſes paſſions & ne ſe laiſſe pas emporter avec impétuoſité dans les écueils de la mer orageuſe de ſes deſirs éfrénez ; mais qui, au contraire, les combat de toutes ſes forces, qui tient le gouvernail avec intrépidité & gagne enfin le port.

Celui-là ſeul mérite d'être regardé comme homme libre & ſage ; il peut, par la raiſon ſeule, corriger les mouvements de l'eſprit & les ſens révoltez ; mais les autres hommes n'en peuvent pas faire autant. Pourquoi, dira-t'on, Dieu ne leur a-t'il pas donné leur Libre-Arbitre ? La raiſon eſt par tout aſſurément avec la liberté ; elles marchent toûjours de compagnie ; c'eſt ce qui fait que les bêtes n'ont point de Libre-Arbitre, parce qu'elles ſont dépourvuës de raiſon ; &, par la preuve du contraire, comme les hommes ont tous de la raiſon, ils ont par conſéquent cette liberté du choix.

La raiſon eſt une certaine lumiére & une force de l'eſprit, qui nous fait diſcerner ce qui eſt courbé d'avec ce qui eſt droit, & le honteux d'avec ce qui eſt honnête ; elle s'apelle ordinairement l'œil de l'eſprit. C'eſt peut-être ce que les Poëtes ont voulu nous marquer par l'œil du Cyclope Poliphême, (*a*) dont il ſe

(*a*) Le plus fort & le plus grand des Cyclopes. On prétendoit qu'ils habitoient en Sicile, près le Volcan Ethna. On feint qu'ils y forgçoient, sous la conduite de Vulcain, les foudres de Jupiter, parce que ce païs eſt un climat très-chaud,

se servoit pour admirer la blancheur du corps de Galathée (*a*) qui se baignoit dans la mer ; mais le méchant & le cruel Ulysses le lui creva d'une souche embrasée ; (qui peut, hélas! se garantir des méchants ?) & priva le visage de ce Cyclope de son plus bel ornement. (*b*)

La raison enfin ressemble à l'œil du lynx, (*c*) qui pénétre seul à travers des ténèbres & de la nuit la plus obscure. La souveraine sagesse de Prométhée, (*d*) qui, en nous créant, a fait de si admirables ouvrages d'argile, nous a donné à tous un œil sem-

---

chaud, & que d'ailleurs les mines de soulphre & de bitume y sont abondantes, ce qui y cause des tremblements de terre & de fréquents tonnerres.

(*a*) Divinité Marine, fille de Nérée & de Doris, ainsi que s'en explique Apollodore. On prétend que Poliphéme devint amoureux de cette Nymphe. Je crois qu'il est plus aisé d'imaginer que le nom de Galatée procéde de celui de Galatie, γαλατια, région de l'Asie Mineure ; comme si l'on disoit γαλακτια ; LACTEA, composé de γαλα ; & ακτος, LAC DU LAICT. Les Gaulois prennent leur nom de γαλα, LAC, à cause de la blancheur de leur teint. Elle a été aussi nommée GALLOGRÆCIA, parce que les Gaulois la conquirent.

(*b*) Je ne suis pas de l'avis de PALINGENE, quand il traite Ulysses de méchant, pour avoir crevé l'œil de Poliphéme. Il étoit question d'aveugler ce Cyclope, ou d'en être mangé ; facheuse alternative. Je suis certain que PALINGENE n'auroit pas balancé à prendre le parti que prit Ulysses en pareil cas. J'avouë que ce Grec étoit un grand fourbe & un méchant homme ; mais je le justifie volontiers, par ce qu'il fit dans la conjoncture du Cyclope.

(*c*) Sorte d'animal fabuleux, qu'on prétend qui avoit de si bons yeux, qu'il discernoit les objets à travers les plus épaisses murailles & dans les plus obscures ténèbres. C'est peut-être ce qu'on nous a voulu faire entendre par le basilic.

Super aspidem & basilicum,
Ambulabis & conculcabis,
Leonem & draconem.

(*d*) Prométhée est ici allégoriquement pris pour Dieu,

ſemblable ; mais, hélas ! peu de gens en font uſage; il n'eſt que ceux qui ſont chéris du juſte Jupiter.

C'eſt de-là que procédent tant de crimes & d'erreurs ; car ſi tout le monde ſuivoit la raiſon, une paix éternelle régneroit ſur la terre ; la cruelle épée de Mars n'auroit pas tant fait de carnages ; elle n'auroit pas fait verſer tant de larmes, & les murs de tant de Villes n'auroient pas été renverſez ; tant d'armes n'auroient pas été fabriquées par les Euménides (*a*) dans les forges des enfers ; les terres auroient été cultivées, & l'on eût changé ces armes dangereuſes en ſocs & en hoyaux.

Les abeilles, & d'innombrables troupeaux, richeſſes ruſtiques des laboureurs, auroient peuplé les campagnes; le ſiécle d'or (*b*) renaîtroit; les hommes & les Dieux n'auroient eu qu'une même demeure, & on les verroit encore habiter parmi nous.

Je vais expliquer, autant qu'il me ſera poſſible, pourquoi ſi peu de gens ſe ſervent de leur raiſon & paroiſſent n'avoir pas plus de Libre-Arbitre que les bêtes, qu'ils imitent dans leur façon de vivre.

Il y a en nous quelque choſe de divin, qui eſt ce qu'on apelle eſprit & raiſon ; la prudente nature les a placez dans la tête, (*c*) comme le lieu le plus élevé;

(*a*) Nom qu'on donne aux Furies.

(*b*) Il y a eu quatre Siécles ; celui d'Or, ſous le régne de Saturne & de Rhéa, ſa ſœur & ſa femme. Ces mariages inceſtueux étoient de ſaintes unions chez les anciens Guébres. Ignicoles, ou adorateurs du feu ; celui d'Argent. Là, ſuivit enſuite celui d'Airain, & celui de Fer. Cette Fable me paroit avoir été copiée ſur la fameuſe ſtatuë que vit en ſonge NABUCHODONOSOR.

(*c*) On n'eſt pas bien d'acord ſur le ſiége de l'ame ; quelques Philoſophes ont prétendu qu'elle ſurnageoit ſur le fluide du ſang, qui circule dans toute l'habitude du corps. Ils ont fondé leur opinion ſur ce qu'ils regardent l'homme comme le Microcoſme, ou petit Monde, fait à l'imitation du Macrocoſme, ou grand Monde ; ils s'apuyent ſur l'Ecriture, qui nous dit : *In principio Spiritus. Dei ferebatur ſuper aquas.*

Ils ont cru, que de la même maniére l'eſprit de l'homme

élevé ; elle a ordonné que les ſens en fuſſent les eſclaves, par le ſecours deſquels l'homme pût conçevoir les idées du Ciel, de la terre, de la mer ; en un mot, toutes les choſes qui ſont compriſes dans l'Univers.

Il y a auſſi quelque choſe de mortel (*a*) renfermé

me flue ſur ſon ſang. Il me paroît plus naturel de croire que le ſiége de l'ame eſt la tête, puiſque les organes les plus délicats y ſont atachez. L'ame eſt donc renfermée en eſſence dans la tête, & répanduë par puiſſance dans tous le corps, comme Dieu eſt en eſſence dans les plus hauts Cieux, & en puiſſance ſur la terre & dans tout l'Univers.

Je crois convenable de raporter à ce ſujet quelques fragments d'un chapitre du *Traité ſur l'Homme*, imprimé à Paris en 1714. *in-quarto*, *p.* 126.

„ De même c'eſt par le moyen d'une glande, apellée pi„ néale, à cauſe qu'ils prétendent qu'elle eſt en forme de „ pomme de pin ; que le corps de l'homme a tous ſes mou„ vements, parce que cette glande étant ſuſpenduë vers le „ milieu du cerveau, auquel aboutiſſent les nerfs des orga„ nes corporels & qui tire de lui leur origine. Les diverſes „ impreſſions des objets extérieurs, ſur ces organes, ne peu„ vent ébranler cette glande & en changer la diſpoſition, „ que l'ame preſente ſubſtantiellement, & par elle-même, à „ cette glande, qu'elle ne ſoit avertie en même-tems de tout ce „ qui ſe paſſe dans le corps & dans chacune de ſes parties ; „ deſorte qu'auſſi-tôt que ces objets des ſens viennent à faire „ impreſſion ſur quelqu'un des organes du corps, ils ébran„ lent tellement les fibres des nerfs, qui touchent à cette „ glande, que par le moyen de ces fibres leur impreſſion „ paſſe juſqu'à la glande, dont la diſpoſition ne peut être „ changée, que l'ame n'ait des idées de ces objets conve„ nables a l'impreſſion qu'ils font ſur la glande, à laquelle „ l'ame eſt preſente ſubſtantiellement & par elle-même.

(*a*) Ce quelque choſe eſt l'eſprit corporel, qui eſt ſuſceptible de végétation & d'acroiſſement ; ce qu'on apelle humide radical. C'eſt préciſément de lui que procédent les paſſions qui tendent à ſatisfaire les apétits corporels ; c'eſt lui qui renferme la faculté ſéminale. Il eſt, en un mot, dans le corps, ce que la ſemence eſt dans le ſperme la deux mille deux centiéme partie, comme l'ont prétendu les plus grands Philoſophes. Je crois que le ſiége de cet eſprit corporel eſt dans le cœur, qui eſt le Soleil du Microcoſme.

mé dans nôtre ſein, par le ſecours de qui nous croiſſons & nous végétons, par le miniſtére du feu qui eſt renfermé chez nous : ce dernier eſt l'ennemi juré de l'eſprit (les Dieux l'ont voulu ainſi ;) il diminuë les facultez de l'ame, il la débilite & la trouble : ce quelque choſe a plus d'un ſatélite, tel que la pareſſeuſe volupté, la colére, la douleur, la crainte, la déteſtable cupidité, & l'ambition, qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'eſt avec ces eſclaves, & ces ſortes de ſoldats, qu'il déclare la guerre à l'eſprit. On peut les comparer à ces géants féroces, qui firent leurs efforts pour chaſſer Jupiter de l'Olympe, tels que Japet, (*a*) le farouche Gyges, (*b*) l'orguëilleux Typhon, le cruel Encélade, livré aux conſeils ſanguinaires, & le redoutable Briarée.

Ces paſſions entaſſent les ſoins les uns ſur les autres, comme des montagnes, pour aſſiéger la partie divine qui eſt dans la tête, juſqu'à ce que la grace, venant du haut du Ciel au ſecours, les précipite à l'imitation de la foudre ; de la même maniere qu'un cocher, qui a laiſſé échaper les rênes, voit briſer en éclats ſon char, tout fracaſſé par l'impétuoſité de ſa courſe. C'eſt dans les commencements qu'il faut combatre avec le plus de force.

Une petite étincelle paroît d'abord languiſſante ; mais l'incendie venant à croître, la flâme ſort avec impétuoſité par le toît & monte juſqu'au Ciel ; ſurtout

(*a*) Ce Japet étoit fils du Ciel & de la terre, ſelon Apollodore. J'imagine ce Japet fabuleux, avoir été copié ſur le JAPHET, fis de Noé, qui, avec ſes freres, SEM & CHAM, ſe renfermérent dans l'Arche au tems du Déluge.

(*b*) Pour mieux dire, ſelon Apollodore, Gyas étoit frere de Briarée. Ils avoient chacun cent mains. Ils étoient fils du Ciel, qui s'apelle en Grec ουρανος, dont nôtre Poëte a fait URANIUS, & qui a donné le nom à la Muſe Uranie, qui préſide à l'Aſtrologie. Encélade & Typhon, autres Titans.

tout ſi elle eſt excitée par le glacial Borée, (*a*) c'eſt en vain alors que le trop lent voiſinage aporte de l'eau pour l'éteindre; c'eſt une énorme pierre qui tombe du haut d'un rocher: qui peut la retenir? Elle renverſe, par ſa chûte rapide & impétueuſe, les ormes, enfants des montagnes; le moindre apui l'auroit pû retenir dans les commencements.

Il en eſt de même des mouvements de l'eſprit; quand ils ont toutes leurs forces, la raiſon impuiſſante s'y opoſe en vain; elle eſt obligée d'abandonner le gouvernail; elle eſt batuë des vents & des flots, & elle devient captive de l'ennemi.

C'eſt donc les ſemences des vices qu'il faut commencer à déraciner, & en détruire les cauſes avant qu'elles ayent pris des forces. C'eſt alors que l'on joüit du Libre-Arbitre & que l'eſprit eſt en liberté. Honorez alors vôtre victoire des palmes glorieuſes de l'Idumée; (*b*) mais ſi vous avez laiſſé engager le combat, ſi déja le féroce & cruel ennemi ébranle la citadelle, & ſi le Belier (*c*) a renverſé les murailles; la raiſon, croyez-moi, ſucombe ſous tant d'éforts, à moins qu'une divinité bienfaiſante ne vous prête une main ſecourable.

Ne voit-on pas combien la liqueur du fils de Sémelé (*d*) nuit à l'eſprit? De quelle fureur ne le rend-il pas capable, ſur-tout ſi l'on en uſe ſans reſerve & ſans mêlange? L'yvreſſe s'empare de la tête & l'aſſiége de ſes fumées: la ſobriété, au contraire, joüit du Libre-Arbitre: la perſonne à jeun ſe laiſſe conduire par la raiſon; mais dans l'yvreſſe elle ne

(*a*) Vent du Nord, qui enleva Orythie.

(*b*) Province de la Paleſtine, ſelon l'Ecriture-Sainte, Edom qui produiſoit des palmiers.

(*c*) Sorte de machine de Guerre, dont ſe ſervoient les anciens, pour ébranler les murailles des Villes dans les Siéges, avant l'invention de la poudre & des canons. Voyez les *Commentaires de Cézar* à ce ſujet.

(*d*) Bachus.

le ne sçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire; elle ne tarde pas à s'en repentir; quand le bon sens a repris tous ses droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable.

Les passions n'ennyvrent pas moins l'esprit & ne dérangent pas moins le cerveau que la vapeur du vin, & elles l'enveloppent d'épaisses ténèbres.

On ne doit donc regarder comme libre, & comme possesseur du Franc-Arbitre, que celui qui est gouverné par la raison : ce n'est que celui qui se rend maître de ses passions, qui s'est acoûtumé dès sa tendre jeunesse à la pratique des vertus & qui s'est livré aux beaux arts, tant l'habitude & l'usage ont de forces.

Les autres hommes se conduisent comme les bêtes; ce qui a fait dire au Poëte, (*a*) que chacun se laisse entraîner par la volupté qui lui est propre : ce qui fait que le Franc-Arbitre perd entiérement ses forces. Celui qui veut donc être vrayment libre, doit résister aux passions dès leur naissance, les soûmettre à la raison, & leur imposer des rênes.

La chair s'éleve & déclare à l'esprit une guerre perpétuelle; l'esprit de son côté, est porté, par sa nature & sa délicatesse, à s'élever aux contemplations sublimes; la chair, au contraire, ne desire que les choses de la terre, parce qu'étant terre elle-même, elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si différentes en un même sujet.

Quand même vous seriez parvenu à posséder la sagesse, à ne vous laisser conduire que par la seule raison, & que vous joüiriez parfaitement de vôtre Libre-Arbitre; croyez-vous pour cela être exempt d'être agité par un destin contraire? Non assûrément, vous y serez encore davantage assujetti; mais vous sçaurez lui obéïr, & vous ferez un sacrifice

(*a*) *Sua trahit quemque voluptas.*

fice d'obéïssance à la volonté divine, en vous y soûmettant sans murmure: c'est le comble de la sagesse que cette soûmission.

L'insensé & le méchant, au contraire, en a horreur & veut, d'une tête orguëilleuse, éviter d'éxécuter les ordres divins. Mais, dira quelqu'un, il est donc libre, puisqu'il n'obéït point au destin? Non assurément, car il est dans l'esclavage du crime & de sa sœur la folie; ce qui est beaucoup plus facheux, quoique cela procéde encore de la permission divine & non de ses ordres: ainsi tout est soûmis au destin, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & ordonne les autres, & il est le premier auteur du destin.

En conséquence de ce principe, j'entends des gens se récrier: mortels, livrez-vous aux plaisirs, tandis que Lachésis (*a*) file vôtre trame; chassez de vôtre esprit les soucis cuisants; le seul present doit vous toucher, sans vous embarrasser de l'avenir; car tout se fait par une loi établie, & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte vaine? Chacun a son sort fixé, chacun porte sa destinée écrite dans son sein, sans sçavoir qu'elle elle est. Chaque jour nous la dévelope & nous l'explique peu-à-peu.

Qu'a-t'on besoin de se livrer aux larmes & aux gémissements? Les corps Célestes ne rétrogradent jamais; tout ce que Dieu a une fois établi est immuable, parce que l'ordre qu'il a ordonné est parfait. Que s'il arrivoit, par suposition, que quelque chose s'écartât de cet ordre, ce qui est impossible, ce ne seroit que pour devenir pire; car elle ne pourroit devenir meilleure, n'y ayant rien de plus parfait que le parfait même.

On peut encore faire cette douteuse; grande & admirable objection: si toutes choses, comme on vient de le dire, sont sujettes au destin; pourquoi, dira-

(*a*) L'une des trois Sœurs, qui filoient la vie des hommes.

dira-t'on, Dieu tourmente & punit-il certaines choses; & pourquoi, au contraire, semble-t'il récompenser certaines autres? Pourquoi la condition de toutes n'est-elle pas égale? Pourquoi y a-t'il une plus grande félicité atribuée aux unes qu'aux autres? Pourquoi la nature est-elle une mere tendre & bienfaisante aux unes, & une marâtre cruelle pour les autres? Il est aisé de résoudre cette difficulté, diront quelques gens.

C'est que Dieu punit, par les maux, les coupables, & acorde les biens, comme une récompense à la justice. Je ne crois pas cela, dira-t'on, & cela est contre la vray-semblance; car qu'ont pû mériter les brutes qui n'ont pas de raison? Quelle faute, ou quel crime les arbres ont-ils pû commettre? On voit cependant qu'ils éprouvent un sort bien différent. Les bêtes sont dans le même cas: un voleur, par exemple, en dérobe une; un boucher en égorge une autre; les loups en mangent quelques autres; d'autres meurent de maladies, se noyent ou périssent par le froid; quelques-unes enfin vieillissent; les unes ont un sort plus heureux que les autres.

Les arbres ont une destinée aussi différente; les uns sont cassez ou déracinez par les vents; un autre est coupé pour être employé à divers usages des métiers ou des arts; l'autre est destiné à servir d'aliment au feu; un autre enfin est foudroyé: en un mot, les bêtes, les poissons mêmes ont un sort différent, que le destin leur a partagé.

Cependant le sensitif, (*a*) comme le végétal, sont

(*a*) Quelques Philosophes ont dit qu'il y avoit de trois sortes d'ames; l'ame raisonnable, qui est celle de l'homme; la sensitive, qui est celle de la brute; la végétative, qui est celle de la plante ou de l'arbre. Je pourrois en admettre une quatriéme matérielle, qui est la minérale; car si l'on acorde une ame à un arbre, parce qu'il est susceptible d'acroissement, & par conséquent de vie, pourquoi la refuser à une pierre, qui est susceptible de ces deux qualitez dans les entrailles

font incapables de pécher. Outre cela nous voyons, parmi les hommes, les bons & les justes être perpétuellement agitez par une fortune contraire : nous la voyons acorder ses faveurs avec prodigalité aux criminels & aux scélérats, qui se trouvent placez au comble des honneurs.

Les presents du destin ne sont donc pas proportionnez aux mérites ; il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira, la cause n'est autre que la volonté divine, & s'en tiendra-là. Cela ne suffit pas ; il faut tâcher de pénétrer l'intérieur de cette douteuse vérité.

Il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant sage, & très-bon, puisse vouloir quelque chose qui manque de raison : la divine volonté, au contraire, choisit toûjours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à éxécution ; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire, à proportion qu'elle s'éloigne & qu'elle est moins semblable à la cause premiere, & à proportion que son effet s'acorde moins avec les desseins de la cause primordiale.

Dieu étant simple par lui-même, au plus parfait degré, la derniere des causes, qui est la plus éloignée de lui, est la moins simple, & produit différens effets, à proportion des différences, des modifications & des mêlanges qu'elle a contractez dans son éloignement ; ses effets doivent donc être aussi variez que ses forces.

C'est donc cette cause mixte qui gouverne le monde & les choses terrestres ; c'est elle qui est la source de l'incertitude des évenements que nous voyons

---

trailles de la terre. J'ose même avancer qu'il y a, dans tous les Estres de la nature, une partie fixe, qu'on apelle ame, qui est indestructible. Un grain de chénevis, passé par le feu de réverbére le plus violent, laisse des cendres, où est renfermé un sel fixe que rien ne peut détruire.

voyons arriver ; c'eſt-là cette fortune qui différencie ſes facultez, & qui prend plaiſir à tourmenter les hommes par différents accidents.

Il eſt difficile de connoître la raiſon, qui fait que l'un eſt plus heureux que l'autre ; pourquoi l'un eſt riche, l'autre pauvre ? Pourquoi les peines onéreuſes écraſent celui-ci, & les honneurs ſont diſtribuez avec profuſion à cet autre : cela eſt auſſi inexplicable que de définir pourquoi le feu eſt chaud, la nége blanche, l'abſynthe amére ; pourquoi cette herbe eſt vénimeuſe, cette autre bienfaiſante ; pourquoi tel arbre a les feüilles faites de telle façon ; d'où vient que certains animaux ſont naturellement chauds & d'autres plus imbéciles ; pourquoi l'ambre enleve la paille, l'aimant le fer, & pourquoi il perd ſa faculté atractive quand il eſt près du diamant.

Dieu a envelopé ces ſecrets dans d'obſcures ténèbres ; il a borné les hommes par une ſphére de connoiſſances limitées, au-delà deſquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un potier de terre a ſéparé une maſſe d'argile, & qu'il deſtine les différentes parties de cette maſſe à differentes figures ; pourquoi, dira-t'on, fait-il de l'une une marmite, un plat, ou une taſſe ? Pourquoi, de l'autre, fait-il une urne, & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau ? Il n'a aſſûrément d'autre raiſon, que ſa ſeule volonté, & ſon ſeul Franc-Arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plû.

Il eſt auſſi difficile de pénétrer les raiſons de ce ſuprême Artiſte. De même, celui qui veut connoître pourquoi la fortune oprime l'un & favoriſe l'autre, recherche des choſes impoſſibles à réſoudre ; qu'il lui ſuffiſe de ſçavoir que la ſouveraine Puiſſance du monde, & des choſes terreſtres, lui ont été acordées, que Jupiter lui a donné la liberté de faire ce qu'il lui plaît, en ſuivant cependant l'ordre du deſtin. Pourquoi n'en uſera-t'elle pas ? Et quelle loi eſt capable de la reprendre ? Non, jamais les eſclaves n'impo-

ſérent

ſérent des loix à leurs maîtres, & nous lui ſommes aſſûrément aſſervis pendant que nous vivons.

Ce démon nous peut conduire où il lui plaît. Il n'a cependant pas de pouvoir ſur nôtre ame, puiſqu'elle eſt d'une céleſte origine, & Dieu l'a exemptée ſeule du joug de cette tyranie. Il a livré, tout ce qui dépend de la terre & de la mer, à ſon capricieux arbitre & lui a permis de faire tout ce qu'il lui plaît, ſoit qu'il ſoit juſte, ou qu'il ſoit inique.

Mais quelqu'un va objecter, Dieu eſt donc la cauſe des maux, & par conſéquent injuſte; par la raiſon que celui qui fait le mal, comme celui qui ne l'empêche pas d'être fait, quand il le peut, commettent l'un & l'autre le crime & péchent tous deux également; les Loix mêmes deſtinent à l'un comme à l'autre une égale punition: c'eſt pourquoi, ſi Dieu ſouffre tant de maux ſur la terre & qu'il ne les empêche pas, pouvant le faire, il paroît être la cauſe du mal & conſentir au crime?

Je vais répondre à ce captieux argument, auquel je ſuis préparé, pourvû qu'un rayon de la lumiére Divine m'éclaire. Il faut d'abord remarquer, avec un eſprit induſtrieux, que parmi les cauſes il en eſt de viles & de mépriſables, de plus nobles & plus excellentes qui marchent les premieres; de la même façon que les Généraux précédent une grande armée, dont la ſoldateſque n'eſt regardée que comme un vil troupeau.

Le Souverain Pere de toutes choſes, & le Seigneur des ſeigneurs, qui habite une lumiére immenſe, qui eſt au-delà de l'enceinte du monde la plus reculée, & qui d'un clin d'œil fait mouvoir les globes des aſtres, en a, dis-je, confié le gouvernement avec une raiſon admirable à ces cauſes primitives; il leur a atribué les forces & les dons, & les a renfermées dans des limites certaines, afin qu'elles agiſſent ſelon ſes decrets, & qu'il ne leur fût pas permis de tranſgreſſer de telles bornes.

Comme il a disposé tout avec sagesse ; il faut que toutes choses conservent éternellement un ordre constant ; parce que ce qui a été une fois bien fait ne doit pas être capable de changer, par aucune erreur ni par aucun tems. L'ordre des choses est donc immuable ; parce que la suprême Sagesse de la Divinité a tout bien fait : c'est pour cela que si le Démon, qui préside à la terre, tombe dans l'erreur, c'est qu'il est naturellement méchant ; & ce, parce qu'il n'est qu'une cause très-éloignée de la cause premiere & de la lumiére ; & qu'au contraire, il est très-voisin des ténèbres ; ce qui fait qu'il préfére la vray-semblance à la vérité même, dont il ne saisit que l'écorce. Il faut expliquer à present pourquoi Dieu le souffre.

Le bel ordre des choses, & la perfection du monde, éxige cette tolérance, de la même maniére que l'ombre marque l'espace de la lumiére & lui augmente de son prix; de même que les contraires se succédent les uns aux autres, sans quoi on ne pourroit les distinguer.

Il est donc nécessaire que le nombre & l'ordre successif des bonnes causes, soient terminez par une cause dépravée & misérable, qui doit naturellement influër sur les Royaumes les plus vils & les plus méchants ; (*a*) c'est d'elle que procédent la discorde, les

(*a*) Expliquons, s'il est possible, ce qu'a entendu PALINGENE, il a envisagé Dieu comme un Soleil de Justice ; plus une chose, par sa nature, est eloignée de ce Soleil de Justice, plus elle est soüillée d'iniquité ; de la même maniére qu'un objet, plus il est éloigné du Soleil du Monde, qui est le Vicaire de Dieu ; moins il est éclairé, & plus il est enfoncé dans les entrailles de la terre, il est totalement ténébreux ; de même Dieu, qui est Soleil de Justice du Monde archétype, abandonne à leur sort réprouvé les ames qui se soüillent de vices & qui se livrent aux apétits du corps, qui est l'envelope & la terre qui obscurcit l'ame, & qui la dérobe à la contemplation de son Dieu.

les querelles, les disputes, les combats, les guerres, les fourberies, les fraudes, les incendies, les carnages, les larcins, les vols, les embusches, la disette, & la peste : les tremblements de terre les plus effrayants, les plus cruelles tempêtes, tant de maladies & tant de dangers si fréquents : en un mot, tous les maux, qui arrivent de toutes parts, proviennent de cette cause malheureuse & du Prince du monde.

Ah ! qu'Hermés Trismégiste a eu grande raison, quand il s'est récrié que le monde étoit l'assemblage de tous les maux. Et cela, parce que le Démon, qui préside à l'Univers, est mauvais & se plaît à une cruelle tyranie ; de la même façon, que la premiere cause est la source de tous les biens, la derniere est celle de tous les maux.

Ce n'est donc plus la faute de la suprême Divinité, si de nouveaux Sardanapales ocupent les Trônes de l'Univers, si le Diadême est conféré à des brutes, sous la figure de Rois, si la garde des brebis est confiée aux loups, si les Temples sont habitez par des femmes de mauvaise vie & des efféminez, si une main impie offre les sacrifices d'expiation du Christ, si le Prêtre avare vend le Ciel & les enfers, & si tant de choses honteuses se commettent impunément; il faut s'en prendre à ce Démon, que nous nommons, tantôt la fortune, & quelquefois Pluton.

On pourroit l'apeller Dieu charnel, puisqu'il a la puissance & la domination de la chair. Celui qui est charnel, & qui aime son corps plus qu'il ne faut, lui fait de perpétuels sacrifices ; les corps lui apartiennent, parce qu'ils sont enclins aux vices, & sont ennemis des esprits, parce que l'origine & la force des ames est céleste, & que les corps sont terrestres & ennemis du Ciel.

Ce Dieu charnel, qui préside donc au bas monde, haït, persécute, tourmente, oprime, nuit, & chagrine les hommes Célestes, qui méprisent les satis-

factions charnelles, qui sont adonnez à la vertu & aux plaisirs de l'esprit : il agit avec eux comme un Prince insensé & un cruel tyran, qui se fait un barbare plaisir d'incommoder sans cesse les gens les plus sages & les meilleurs, par la seule raison que la vertu est odieuse & suspecte aux méchants. Il est naturel que chacun haïsse ses ennemis, qu'on les craigne & qu'on s'en défie ; c'est pourquoi ce mauvais Démon opose le plus d'obstacles à ceux dont l'esprit est plus élevé ; qui ne sont ocupez que de la flâteuse idée des demeures Célestes & des ressorts cachez de la nature.

Ce Dieu charnel ne veut pas être connu ; il y perdroit trop, si sa difformité étoit dans un plus grand jour ; on découvriroit en lui le Pere de tous les crimes ; on détesteroit avec horreur le boureau ensanglanté du genre-humain ; on le haïroit avec une juste fureur, & on l'acableroit des plus éxécrables malédictions.

De quels noms affreux ne l'apelleroit-on pas ? Cruel, insensé, trompeur, détestable, n'exprimeroient pas ses forfaits : mais il se tient à couvert & caché, comme la médisance, & fuït les gens sages, qu'il déteste, & dont il ne veut pas être connu : il ne craint pas les aveugles ; mais les yeux du lynx l'éfrayent ; c'est ainsi qu'en usent les voleurs, & tous les scélérats, ennemis de la lumiére ; ils se plaisent dans les ténèbres, à l'ombre desquels ils cachent leurs larcins & leurs méfaits.

Voilà ce qui est cause que toutes les fois que les mortels souffrent quelque revers fâcheux, par leur ignorance & l'aveuglement de leurs esprits, qui sont la cause de toutes les erreurs, ils s'en prennent à l'Auteur de tous biens ; ils osent blasphêmer (*a*) son

(*a*) Je ne crois pas qu'il y ait d'assez rigoureux suplices pour les blasphêmateurs. Il seroit à souhaiter que ce ne fut que pour eux qu'eut été établie l'Inquisition. En ce cas, il n'y

ſon Saint & adorable nom, par de ſacriléges imprécations.

Dans ces inſtants, le mauvais Démon treſaillit de joye, & ſe félicite furtivement de n'être pas connu & d'avoir pû nuire ſans paroître l'avoir fait, par ce qu'il eſt l'ennemi de Dieu, dont il veut être l'imitateur & l'émule, ce qui eſt cauſe que Dieu l'a chaſſé du Ciel, & qu'il ſe trouve renfermé entre la lune & la terre, où il régne.

Aprenez, miſérables mortels, aprenez enfin quelle eſt la cauſe de tous vos maux; connoiſſez la ſource d'où fluë ce qui vous afflige ſans ceſſe; voyez quel eſt vôtre meurtrier: il n'eſt autre que ce Dieu charnel, le perfide Sarcothée, (*a*) qui vous tourmente ſans relâche & prend une joye cruelle à vos plus grands chagrins.

De la même maniere que les Romains, iſſus du Dieu Mars, (*b*) après avoir conquis le monde, trouvoient une barbare douceur aux ſpectacles, où régnoit le carnage de miſérables hommes ou de bêtes féroces.

Les Sénateurs, les Chevaliers, & tout le peuple enfin, ſe trouvoient répandus dans un Cirque ſpatieux, ſelon les ordres de l'Empereur Othon.

---

n'y auroit pas d'honnête homme qui deſaprouvât les Autodaffé du Saint-Office. On ne peut donner de trop grands éloges à François I. pour avoir réformé ces abus.

Ora impia lege repreſſit.

(*b*) Nom, composé de σαρξ. CARO, *chair*; & de θεος, DEUS, *Dieu*, Divinité de la chair, Dieu charnel.

(*a*) Romulus, frere de Rémus, fils de Rhéa-Silvia, fille de Numitor, Roi légitime d'Albe, détrôné par ſon frere Amulius, qui mit, parmi les Veſtales, cette Rhéa-Silvia ſa niéce, qui devint groſſe du fait de Mars, & acoucha de Rémus & de Romulus, freres jumeaux. Ce dernier fut fondateur de Rome; ce qui fait dire au Poëte, les Romains iſſus du Dieu Mars.

Othon. (*a*) On voyoit entrer ſur l'arêne un gladiateur, ou quelque autre miſérable, qui alloit être déchiré par les bêtes féroces, par les lions ou par les tigres, ou toute autre bête, qui étoit prête dans ces Jeux, pour ſervir de ſpectacle aux Romains, ſoit par ſa mort, ſoit en répandant tout ſon ſang par ſes bleſſures.

Hélas ! on ne voit que trop ſouvent la douleur des uns faire le plaiſir des autres. C'eſt par conſéquent agir, avec la derniere ſcélérateſſe, que d'oſer irriter l'Eſtre Souverain par des paroles de blaſphême, lui qui eſt la cauſe de tous biens ; de qui proprement il ne peut jamais procéder de mal, ſinon indirectement ; comme quand le ſoleil produit les ténèbres, quand il eſt aux antipodes, ou bien comme le froid, qui ne procéde que de la privation du feu, (*b*) ſans qu'on puiſſe inférer pour cela que le ſoleil ſoit obſcur & le feu froid.

C'eſt ce qui fait que je ſuis étonné de voir certains Docteurs aſſurer que ce Souverain & vrai Bien eſt offenſé, eſt en colére, & qu'il nous punit par la peſte, par la famine & par la guerre ; car s'il pouvoit être offenſé par les actions des hommes, qui ſeroit dans le monde plus malheureux que lui ? A chaque heure & à chaque moment, il ſe fait pluſieurs crimes dans

(*a*) Marcus-Silvius-Otho a été Favori de Néron, & enſuite Courtiſan de Galba, ſucceſſeur de Néron. Il fit maſſacrer ce dernier avec Piſon, qu'il avoit adopté, & fut lui-même Empereur. Il fut Inſtituteur de ces barbares ſpectacles, que critique PALINGENE, & qu'on peut reprocher aux Anglois, qui, a cet article près, peuvent paſſer pour les peuples les plus ſçavants de l'Europe.

(*b*) La chaleur eſt un accident, & le froid une privation. L'accident eſt une choſe qui ſe joint à une autre, & qui, par ſa jonction, lui donne une nouvelle modification. Le feu échauffe le ſujet dont il s'empare, & en lui donnant une modification chaude, eſt nommé accident ; au lieu que le froid eſt la qualité naturelle de tous les Eſtres, qui, par la privation du feu, ſont froids.

dans le monde ; la bouche des hommes eſt ſans ceſſe remplie de blaſphêmes ; il ne ſeroit pas un inſtant en repos, & Dieu même ceſſeroit d'être heureux, s'il étoit offenſé toutes les fois que les hommes péchent & s'il étoit émû de leurs paroles & de leurs actions injuſtes.

Dieu ne peut être offenſé ni bleſſé, ſi nous conſultons la vérité ; tant la nature de Dieu eſt puiſſante, parfaite, & plus éloignée de nos baſſeſſes, mille fois que nous ne le ſommes de la condition du plus vil des animaux. Comment, miſérables & abjects que nous ſommes, pourrrions-nous donc offenſer une Divinité grande & ſi puiſſante ?

Dieu n'eſt-il pas impaſſible ? Peut-il ſentir de la douleur, puiſqu'il eſt éternellement heureux ? Convient-il à un grand Roi de ſe mettre en colére ſi un vil bouffon lui dit quelque choſe d'offençant ? Il le doit mépriſer ſans doute. Convient-il à un géant de combatre contre un enfant ?

Outre cela, puiſqu'il eſt ſage & qu'il a la preſcience infinie, a-t'il dû créer quelque choſe qui pût lui nuire & dont il eut lieu de ſe repentir, ſans doute que celui qui prend ſoin de l'Univers, a dû prendre le ſoin de lui-même.

Qu'on réponde à cette queſtion ; s'il eſt capable d'être offenſé, veut-il l'être ? S'il le veut, il ceſſe donc d'être offenſé ; au contraire, il ſe plaît à l'être ? S'il ne le veut pas, pourquoi le permet-il ? N'eſt-il pas tout-puiſſant ? Sans doute ; tout le monde en convient : il dévroit donc l'empêcher, ce qu'il ne fait pas.

Ce qui fait que la raiſon nous dicte qu'il ne peut rien ſentir qui le fâche & qu'il eſt toûjours tranquile. On va dire, s'il eſt vrai qu'on n'eſt pas capable d'offenſer Dieu ; livrons-nous donc au vice & précipitons-nous dans le crime. Il faut, pour en être détourné, écouter ce que je vais dire, par la bouche de la vérité.

Toutes

Toutes les fois que quelqu'un péche, il se soustrait de la source du bien, il abandonne la justice, la lumiére & la paix ; outre qu'il se fait toûjours tort à lui-même. Telle est la nature des oposez, que plus vous vous écartez d'une extrêmité, plus vous vous aprochez de l'autre.

C'est ainsi qu'en péchant, on s'éloigne de Dieu, & l'on s'aproche du Dieu charnel, qui, quand il vous a une fois imposé son joug cruel, vous punit de différents maux ; & ce tyran vous afflige de différentes douleurs: par conséquent on ne peut pécher impunément.

Quoique Dieu, proprement & par lui-même, ne puisse être la cause d'aucuns maux, comme nous l'avons dit, celui qui péche cependant se prépare une punition & se livre au suplice du tyran de ce monde. Delà il résulte une question douteuse ; car si le péché est la cause de nos maux ; pourquoi, dira-t'on, l'injuste, le scélérat, l'impie, passe-t'il une vie heureuse & finit-il par une heureuse mort ? Pourquoi l'honnête homme, & pieux, au contraire, est-il exposé pendant sa vie aux plus grands maux, & meurt-il très-souvent d'une mort misérable ? Il a été démontré ci-dessus, & pleinement prouvé, que les biens & les maux nous arrivent indifféremment, sans égard pour nos bonnes ou mauvaises actions ; mais que cette distribution est faite par l'ordre capricieux d'une Divinité, qui est en possession de la terre, de la mer & de l'air.

Pourquoi, dira-t'on, suis-je contraire à moi-même, & pourquoi mes sentiments paroissent-ils opozez ? Qui que vous soyez, lecteur, vous pourrez reconnoître la vérité, & vous pourrez chasser les ténèbres de vôtre entendement, si vous voulez acorder une oreille atentive à mes discours.

Sçachez que ce qu'on apelle bien, est partagé en deux classes ; celui du vulgaire, & celui des sages ; il en est de même du mal : or le sentiment vulgaire est

eſt toûjours le plus mauvais ; car il part ordinairement d'un cerveau épais & hébêté, & il manque abſolument de jugement;ce qui fait qu'il n'admire & ne deſire que les biens de la fortune & du corps, & n'a nulle connoiſſance des biens de l'eſprit, qu'il regarde comme frivoles ; le ſage, au contraire, ne fait cas que de ces derniers & mépriſe tout autre choſe. Ci-devant nous avons ſuivi les biens du vulgaire dans la théſe précédente ; à preſent nous en ſortons, en diſtinguant les biens & les maux des ſages & du vulgaire ; c'eſt par-là que je ne me contrarie pas dans mes arguments : par-là je peux aſſûrer qu'il n'arrive aucun bien aux méchants & aucuns maux aux bons; ce que je vais démontrer clairement & par les ſecours de la raiſon.

Il faut d'abord ſçavoir que tous les vices ou les crimes ſont une maladie de l'eſprit car les hommes ſont ſujets aux maladies d'eſprit comme à celles du corps. Tout homme méchant eſt malade, parçe que ſa volonté eſt telle, auſſi-bien que ſon jugement, ce qui fait que, miſérable qu'il eſt, il préfére les choſes nuiſibles à celles qui lui ſont utiles,& les choſes honteuſes à celles qui ſont honnêtes ; ſi ſon eſprit & ſa volonté n'étoient pas malades, il ne pourroit être méchant ; il ſeroit, au contraire, juſte & pieux.

Voilà donc en quoi conſiſte la différence : ainſi le corps languit, quand l'eſprit & le cerveau ſont malades, comme l'eſprit ſouffre quand le cœur & la volonté ſont affligez : de la même maniere que la nourriture la plus douce paroît amére à un eſtomach languiſſant & n'eſt d'aucune utilité aux malades ; de même rien de bon ne peut plaire aux méchants ; ce que je vais prouver par ce qui ſuit.

Un homme, par exemple, qui ſera grand Juriſconſulte, qui connoîtra parfaitement les loix, & qui ſera ruſé pour les mal interpréter, injuſte, plein de cupidité & de mépris pour la probité ; à quoi lui peut

peut servir la science ? Qu'en résulte-t'il de bon ? hélas ! il dépoüille & trompe de pauvres clients & fait tort à beaucoup d'autres.

La doctrine est chez le méchant, ce que l'épée est entre les mains d'un furieux ; car le méchant a coûtume d'abuser des choses qu'il posséde; il ne s'en sert que pour le dommage d'autrui, pour détruire sa propre réputation & se faire haïr : ce sont des épines qu'il séme, qui lui blessent les pieds, & il est réduit à craindre les ennemis qu'il s'est fait.

Peut-on alors regarder comme un bien cette science qui ne sert qu'à nuire aux autres, comme un serpent dangereux, & qui n'épargne pas ceux qui ont quelque chose à perdre ? Il en est de même de tout autre talent dont le méchant peut être doüé ; on ne peut assûrément convenir que ce soient des biens. Mais ce méchant est, dira-t'on, riche en perles & en or ; ces richesses ne sont-elles pas véritables ? Je réponds que non ; & pourquoi ? va-t'on repliquer ; je crois l'avoir suffisamment prouvé. Parce qu'il s'en sert honteusement à entretenir sa gourmandise & des femmes débauchées : il en use pour corrompre une pauvre fille, afin qu'elle lui acorde tout ce que sa passion lui suggére. Il ne s'embarrasse pas des droits des hommes ni des Dieux ; la justice & la piété ne lui font aucune impression. Que si ce même homme est avare, de quel crime ne sera-t'il pas capable ? Il sera semblable à un loup, qui a toûjours la gueule ensanglantée du carnage d'un troupeau ; il se précipite avec fureur où l'entraîne sa cupidité.

Rien n'est plus insuportable qu'un riche avare, qu'un fou qui a des facultez, & qu'un homme injuste fortuné : ces sortes de gens ne s'atachent qu'aux choses charnelles, comme les bêtes ; ce sont des Tantales, qui se nuisent à eux-mêmes à force d'épargner leurs bourses & ce qu'ils ont d'aquis ; ils amassent sans sçavoir pour qui, comme le pourceau

qui

qui s'engraiſſe, non pour ſa propre utilité, mais pour celle des autres.

Je crois qu'il eſt évident que les richeſſes, entre les mains des méchants, ceſſent d'être des biens. Si le méchant poſſéde une ſanté robuſte ; il ſera quéreleur, violent ; il inſultera les uns & les autres ; il s'adonnera à la guerre, ou deviendra voleur, parce qu'il ſe plaît au carnage & dans le ſang, comme les bêtes féroces : farouche qu'il eſt, il préférera les armes, la guerre, & le crime, à une réputation aquiſe par la vertu, & il deviendra par conſéquent l'oprobre & la perte des ſiens.

Combien de fois les forces du corps, quand elles ne ſont pas acompagnées de l'eſprit & de la probité, ont-elles aporté du dommage à l'homme ? Qu'elles ſont peu durables & parviennent rarement juſqu'à la vieilleſſe ! mais qu'eſt-il beſoin de s'étendre davantage ſur ces choſes ? Les exemples que nous avons raportez ne ſont-ils pas ſuffiſants pour faire connoître la vérité ? Il faut éxaminer maintenant s'il peut arriver du mal aux hommes juſtes & de probité, comme pluſieurs gens l'aſſurent. La queſtion eſt épineuſe ; je vais cependant la dévéloper, enhardi par le ſecours des Muſes & de la Divinité du Parnaſſe.

Pour qu'un homme ſoit cenſé bon, il faut qu'il ſoit ſain d'ame & d'eſprit, quand même ſon corps ſeroit malade & languiſſant, que ſes membres ſeroient tourmentez des douleurs les plus violentes, pourvû qu'un ſain jugement, & une volonté déterminée, ne l'ayent pas abandonné ; car, ſans ces choſes, on ne peut être bon ni pieux : ce ſont-là les fondements d'une vertu ſolide.

Un pareil homme uſe avec ſageſſe des dons qu'il poſſéde chez lui : la ſcience, l'argent, les forces, en un mot, tout ce qu'il a, devient autant de biens, parce que ce n'eſt que l'uſage des choſes qui les rend bonnes ou mauvaiſes ; & ſi les Dieux immortels ſont chargez de quelques ſoins, ils doivent ſans doute être ocupez

à ſe-

à secourir & protéger les gens pieux & justes ; s'ils ne le faisoient pas, ils manqueroient de raison ; ils cesseroient de mériter des Temples, des encens & des Autels.

Ce qui fait que je ne vois pas de quelle façon le bon pourroit souffrir du mal, tant du corps que de l'esprit, puisque Dieu l'aime, en prend soin & le preserve de danger ; car quel est celui qui ne défend pas son ami, quand il le peut, s'il l'aime véritablement ? Mais, malgré tout cela, dira-t'on, le juste paroît être misérable, souffrir la pauvreté, les maladies & les accidents : cela n'arrive que quand il n'est pas vrayment juste, mais hypocrite, tel qu'on en trouve en grand nombre, qui sous une peau d'agneau & un extérieur composé, cachent un poison de vipéres & des mœurs de loups, & trompent par ce moyen les crédules esprits par l'aparence simulée de la vertu.

Dieu, qui connoît les cœurs & les secrets de l'ame, ne les conserve ni ne les aime ; mais nous, qui pensons d'une façon grossiére & superficielle, nous nous imaginons que le juste souffre (*a*) & qu'il est misérable. Hélas ! combien les jugements des hommes sont faux & insensez, & que l'esprit humain est peu capable de connoître la vérité ! chacun se plaît à soi-même & se croit sage : jusqu'à quel point ne devons-nous pas servir de raillerie aux Dieux par une erreur aussi grossiére ?

Quand bien même le juste seroit affligé de maladies ; quand il passeroit sa vie dans l'obscurité de la plus affreuse pauvreté ; quand il seroit éxilé de sa patrie ou dans une dure captivité, & assailli de mille autres dangers ; il ne souffre pas pour cela de véritables maux, parce que ces fâcheuses épreuves le rendent meilleur & plus illustre. Toutes ces calamitez tournent au profit du juste, par l'ordre de Jupiter.

(*a*) Bien des gens se sont récriez contre la Justice Divine, en voyant souffrir le juste, & ont dit, avec l'Apôtre ; *Oh altitudo divitiarum.*

De

De la même maniére que les Médecins employent souvent l'aloës (*a*) & les sucs les plus amers pour guérir leurs malades, Dieu, de la même façon, éprouve les justes, pour les éxciter & les fortifier davantage dans la pratique de la vertu : car, comme la volupté rend les hommes fous & dépravez, ainsi la douleur nous recueïlle en nous-mêmes, éxcite en nous la réfléxion & corrige le vice : c'est un frein contre le crime, & l'éperon des vertus.

Ne voit-on pas l'or se rafiner au feu, & la terre devenir plus fertile, quand elle a senti le soc tranchant de la charruë : l'eau, qui n'a point d'agitation, se croupit ; plus on se sert du fer, plus il est brillant & beau ; il se roüille, au contraire, quand on n'en fait pas d'usage : il y a une infinité de choses que l'agitation perfectionne ; la vertu sur-tout, qui brille d'autant plus, qu'elle est acompagnée de mauvais succès, comme le feu est plus resplendissant dans les ténèbres.

C'est pourquoi l'homme bon & juste ne souffre rien, ou, si cela lui arrive, sa patience est tournée à son profit, & elle devient une médecine très-salutaire, malgré son amertume : ce que je dis est constant, & je n'invente pas de fictions, en avançant que la même chose peut être très-utile aux uns & très-pernicieuse aux autres : c'est ainsi qu'on voit le vin & les viandes faire mal aux uns, & l'absinthe (*b*) être excel-

(*a*) Suc épaissi d'une plante, portant le même nom, qui croît aux païs chauds. On l'apelle hépatique & SUCCOTRIN ; parce qu'il est, à ce qu'on prétend, analogue au foye, & qu'on en tiroit de l'Isle de SOCCOTRA. Il a une odeur désagréable, & il est fort amer. Les Maréchaux se servent du plus grossier aloës, surnommé CABALIN, parce qu'ils l'employent pour les chevaux.

(*a*) Plante très-sulphureuse, qui contient une huile éxaltée, qui lui donne beaucoup d'odeur, beaucoup de sel, & très-peu de flegme. Ses propriétez sont de tuër les vers, de fortifier l'estomach. Elle est vulnéraire, apéritive & hystérique.

excellente pour les autres : c'eſt ainſi que la chaleur diſſout la cire, la nége & la glace, & endurcit l'argile ; ainſi différentes choſes produiſent différents effets dans les corps : certaines paroles font rire quelques-uns, & atriſtent ou mettent en colére quelques autres ; les choſes changent, à proportion du lieu où elles ſe trouvent ; le meilleur vin s'aigrit dans de mauvais tonneaux ; mais tout ſe conſerve en bon état dans des lieux ſains, & les meilleures choſes ſont capables d'incommoder & même de faire mourir des gens malades.

Ainſi, pour revenir à mon diſcours, les maux du corps, & les aiguillons de la fortune, ſont pernicieux aux méchants ; mais ils ſont utiles aux bons, en leur voulant nuire. Je crois que voilà qui eſt ſuffiſant ; ma Muſe m'ordonne de finir ce livre & apelle le Sagittaire Chiron, qui meurt du deſir de décrire les mœurs des hommes, & d'examiner les choſes les plus ſacrées de la vie.

C'eſt pourquoi il faut que j'abandonne, pour quelque-tems, les tons du Parnaſſe, & qu'en ſilence je me repoſe dans les bois conſacrez aux Muſes, que je pende ma lyre à la voûte des grottes pierrides, juſqu'à ce que ces tems fâcheux & déplorables ſoient paſſez, où la diſcorde entre les Princes fait tous ſes efforts pour ruïner l'Italie par une guerre ſanglante : ce qui fait que Rome recherche ſes Dieux Pénates diſperſez.

Narny, Pavie, ont été ruïnées, & Naples illuſtre, pour être le tombeau des Syrénes, a vû ravager ſes vergers par la main des François. Qu'ai-je affaire de rapeller la ſcandaleuſe hiſtoire de ces flâmes, qui par leur éclat ont effacé le Ciel, & de ces ſauterelles de mauvaiſe augure, qui, comme une nuée, ont obſcurci le ſoleil & détruit les moiſſons, eſpérance future des avides laboureurs ? Combien de villes la peſte & la famine n'ont-elles pas dépeuplé de Citoyens? Que d'endroits ravagez par des

torrents

torrents & des déluges! Les vengeances des justes Dieux nous punissent sévérement: quels crimes en effet n'avons-nous pas commis? Qu'est devenuë la justice? Où est l'amour & le culte des Dieux? La Religion n'est plus que tromperie; on vend les choses Célestes; les choses sacrées sont prophanées par les mains de gens qui font un commerce éxécrable. Les Rois de la terre voyent ces choses avec tranquilité & gardent un honteux silence, sans s'embarrasser qu'on deshonore le Christ: nous sommes gouvernez par des Idoles. Je vais m'enfoncer dans les rochers élevez du Parnasse, & m'y cacherai jusqu'à ce que ma Muse m'en fasse sortir de nouveau.



LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE SAGITTAIRE.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il eſt enlevé dans la lune, où pendant qu'il expoſe ce qu'il a vû, il ſemble propoſer le ſentiment des Pithagoriciens ſur la Métempſicoſe : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'éxcitent à la volupté, à l'avarice, à l'orguëil & à l'envie. Les Démons conſpirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui ſont ſoûmis à un ſeul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-deſſus. Il tourne enſuite ſon éxamen ſur le ſpectacle des choſes humaines. Il diſtingue cinq eſpéces d'hommes ; ſçavoir, les pieux, les prudents, les ruſez, les fols, & les furieux. Il corrige, par la ſeule doctrine des mœurs, les fols & les ruſez. La ſcience & la ſageſſe ſont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui eſt la plus néceſſaire. Il prend delà ocaſion de donner différents préceptes ſuccints & ſolides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Pape lui-même, à la fin de ce livre.

MUSE, que tardez-vous ? Déjà l'aurore, avant-couriere de Phœbus, paroît ſur l'horiſon : nous nous ſommes aſſez repoſez dans les antres de Caſtalie.

Castalie. Reprenez le courage, l'archet & la lyre. Acordez vos accents; faites résonner vôtre ancienne mélodie à la maniere acoûtumée. Que vôtre esprit enfante les vers harmonieux, que le carressant Apollon vous dictoit autrefois dans les bois de lauriers, près des claires eaux du Fleuve du Permesse.

Une entreprise bien plus glorieuse nous apelle; nous allons, de la cime élevée du Parnasse, contempler la vie & les différentes mœurs des hommes.

Ma nacelle avoit déja traversé la moitié du Fleuve, & les cimes des arbres étoient encore couvertes de gelées blanches, (*a*) quand je ne sçais quelle Divinité s'arrêta devant moi, qui par sa lumiére éclatante éloignoit le sombre crépuscule (*b*) du matin.

Je découvris un rocher, dont la cime orguëilleuse s'élevoit par-dessus les nuës, d'où l'on pouvoit apercevoir le Ciel ouvert: il étoit difficile d'y monter; sa baze étoit environnée de grosses pierres, qui ne laissoient que des sentiers rudes, étroits, coupez & presqu'impratiquables; le bas de cette roche étoit d'ailleurs entourée de toutes parts de buissons champêtres & de hâliers rustiques, qu'il étoit difficile de pénétrer. A mesure qu'on montoit, le chemin paroissoit s'adoucir, de plus en plus, à proportion qu'on aprochoit des demeures Ethérées.

Ce rocher se nommoit Théorée. (*c*) Mon génie me

(*a*) Pour exprimer les fraîches matinées de l'Automne, ou du mois de Novembre, où préside le Sagittaire.

(*b*) Il y a deux sortes de Crépuscules; celui du matin & celui du soir. L'un & l'autre semblent etre une sorte de mélange de la lumiére & des ténèbres.

(*c*) Montagne Divine, Rocher Divin. Il est à remarquer que tous les lieux élevez semblent être faits pour la contemplation. Je ne suis pas étonné de ce que les voyageurs, qui visitent la Chartreuse de Grenoble, ressentent une douce extase en montant sur les rochers, sur lesquels elle est située. Cet effet est naturel & divin: Quand nous sommes dans des lieux bas, nôtre vûë est bornée par une infinité d'objets qui nous distrayent de l'intérieur de nous-mêmes;

me conduisit en cet endroit : quand nous fûmes parvenus au sommet, j'aperçûs d'admirables délices; le soleil se seroit plûtôt précipité aux antipodes, & la nuit auroit plûtôt caché le monde par son voile humide, que je ne les aurois racontées.

Tandis qu'étonné, je m'arrête à admirer ces lieux enchantez, une voix se fait entendre du haut du Ciel, & me dit, en me nommant, prosternez-vous & priez, en supliant le maître & le Roi des habitants des Cieux, sans l'invocation de qui vous ne pourriez goûter les délices qu'on ressent sur ce rocher mystérieux. Adorez donc Dieu avec humilité ; c'est de lui que procédent tous les biens qui enrichissent la terre. Rien n'est plus salutaire aux mortels malheureux que de rechercher, par des oraisons saintes & pieuses, les célestes secours qu'on reçoit des Dieux.

A peine cette voix eut-elle achevé ces mots, que, prosterné la face contre terre, je fis cette priere.

O Pere immortel des Dieux, souveraine puissance de l'Univers, qui êtes plus grand que toutes choses, qui, fort éloigné d'éxister dans une masse corporelle, êtes cependant le Créateur de tous les corps, qui, sans être sujet au changement, avez devancé les tems les plus reculez ! Principe qui jamais n'avez eu de commencement, source de laquelle, avec une immense effusion, dérivent tous les biens ; Auteur puissant,

---

au lieu que, dans les lieux élevez, nôtre horison étant moins borné, nous sommes plus à portée d'admirer l'immensité du Ciel ; réfléxion qui naturellement nous conduit à Dieu, outre que les lieux élevez sont environnez de précipices, qui nous effrayent & qui nous laissent en proye à nôtre timidité. Délicieux instants, qui nous font chercher ailleurs, que dans la prudence humaine, un Protecteur invincible, dont alors nous sentons l'éxistence. Il n'est point de navigateur, quelque déterminé qu'il soit, qui dans une grande tempête, n'ait senti ces syndérèses de cœur, qui l'ont fait implorer l'Auteur de la nature.

puissant, & sage conservateur de la nature, vous comprenez tout & rien ne sçauroit vous comprendre; Majesté immense, bien parfait, Sagesse infinie, vie immortelle, ordre sans dérangement, honneur; derniere fin, esprit, vérité, lumiere éclatante, voye, vertu, qui habitez par tout, sans qu'on vous trouve à pas un lieu.

Vous êtes immobile & donnez le mouvement assidu à tous les Estres; c'est de vous que tout procéde; c'est en vous que tout est contenu; & c'est par vous enfin que tout éxiste.

Vôtre condition est éternellement la même, & les milliers de siécles n'y peuvent aporter d'altération! O la premiere & la plus sublime des causes, qui fixez le cours des Globes énormes des astres, par une loi certaine & permanente; les irrévocables destinées (*a*) sont soûmises à vôtre saint Empire!

Roi des Rois, qui êtes environné & servi de mille & mille Chérubins, & des innombrables Armées de Célestes Intelligences, qui, éperduës de joye, chantent des hymnes à vôtre loüange, dans des campagnes d'une immense (*b*) lumiére, hors de l'enceinte du monde.

C'est-

(*a*) *Astra regunt homines.*
Deus autem astra regit.
Sapiens vero dominabitur astris.

Par la priere, on peut forcer la destinée.

(*b*) PALINGENE envisage ici le plus élevé des Cieux, comme le Marche-pied de la Divinité. Par les Campagnes d'immense lumiére, il entend cette lumiére incorporelle, qui a sa source dans Dieu, qui illumine nos entendements, comme le soleil illumine nos corps. Les plus grands Philosophes ont cru que nos ames étoient créatures de cette lumiére inextingible, comme tous les corps du monde matériels n'etoient composez que de la lumiére corporelle du soleil; qu'ainsi nos ames devoient être immortelles, ayant pris leur origine d'une source éternelle, qui est Dieu, de la même maniére que les corps subissent la destruction, parce qu'ils ne doivent leur origine qu'au soleil, qui est une créature.

C'eſt-là qu'eſt le ſéjour éternel de la vérité. (*a*) Je vous aime, je vous reſpecte, je vous adore avec révérence, & vous ſuplie enfin que vous daigniez jetter ſur moi un regard favorable, que vous exauciez ma priere : couvrez-moi d'un rayon de vôtre lumiére ; chaſſez les ténèbres de mon ame, oprimée dans un corps moribond ; (*b*) enſeignez-moi le chemin de la juſtice ; empêchez-moi d'être entraîné par une nuiſible erreur, une vaine crédulité ou une opinion aveugle, afin que je ne ſois pas précipité dans les embarras des choſes terreſtres & contagieuſes de la vie.

Sans vôtre ſecours, l'eſprit humain ne peut s'élever ni quitter la terre, ſur laquelle il rampe.

Quand on n'eſt ſoûtenu que de la vertu humaine, on eſt précipité, comme Icare le fut autrefois, après la déſunion de ſes aîles, & jamais on ne peut parvenir à la connoiſſance de la vérité qui ſemble ſe cacher ; on ne ſçait de quel côté & par quel moyen rechercher le ſalut.

Accordez-moi donc, ô le plus digne Roi des Rois, que je puiſſe vous plaire, vous connoître & me connoître moi-même ! Aprenez-moi quelle eſt la cauſe qui m'a mis au monde ; d'où j'y ſuis venu, & où je dois me rendre à la fin de ma vie ; ce qu'il faut que je faſſe ; dequoi il faut que je me garde pendant la durée incertaine de mes jours ; afin que quand la cruelle Lachéſis aura achevé de filer la trame de ma deſtinée, & que j'aurai dépoſé mes membres dans

une

(*a*) On peut apliquer ici cette maxime.

Omnis homo mendax,

Omnis vero intelligentia Cæleſtis vera.

(*b*) Ne doit pas s'entendre ici comme prêt à mourir ; mais comme ſujet à la mort.

Statutum eſt omnem hominem ;

Semel mori.

un triste tombeau, je trouve dans la mort un doux repos & un port salutaire. (*a*)

Je

(*a*) On peut dire que PALINGENE se livre, par la précédente priere, à la plus respectueuse adoration; loin de vouloir définir, par la Théologie ordinaire cet Estre si incompréhensible, il s'en forme une idée proportionnée à l'étenduë de ses lumiéres; il ne veut pas l'aprofondir; il veut seulement l'adorer; il n'est donc pas coupable d'une indiscréte curiosité? En cela fort éloigné de ces Philosophes prophanes, qui, après des définitions ampoulées, ressentent chez eux un vuide qui ne remplit pas leur atente. Mr. Bayle nous cite à ce sujet un beau passage, dans son TRAITE' DES ATHE'ES.

M. Balsac, dit-il, a dit d'excellentes choses dans le cinquiéme Discours de son SOCRATE CHRE'TIEN. En voici un échantillon, sur lequel on pourra juger de la piéce.

,, Ceux qui ont traduit, d'une langue en une autre avec ,, le plus de succès, ont pris souvent le change; les rivieres ,, sont devenuës montagnes; les villes ont été à leurs yeux ,, fascinez de simples hommes: les Docteurs commenta- ,, teurs ont été soûmis à de pareils *qui-pro-quo*. Il est un pro- ,, verbe qui dit, qu'on ne doit pas être curieux dans la ré- ,, publique d'autrui.

,, Quelle audace est-ce, je vous prie, quel atentât à un ,, citoyen du bas monde, à un vil habitant de la terre, de ,, se mêler si avant des choses supérieures & des affaires du ,, Ciel? En quel païs est-il plus étranger qu'en celui-là? Est- ,, il république qui lui soit plus inconnuë? Est-il un autrui ,, dont il soit plus éloigné, avec lequel il ait moins de so- ,, ciété & de commerce?

,, Nous devons ce respect à cette Majesté, qui se cache, ,, de ne vouloir pas la découvrir, de ne la pas rechercher ,, avec tant de diligence & d'empressement. Arrêtons-nous ,, à ses dehors & à ses ramparts, sans la poursuivre jusques ,, dans son fort & dans ses retranchements.

,, Adorons les voiles & les nuages, qui sont entr'elle & ,, nous; puisqu'elle habite une lumiére inaccessible, ne fai- ,, sons point de téméraires desseins sur le lieu de sa demeure.

,, N'essayons point de la surprendre, par la subtilité de nos ,, questions, & de la forcer par la violence de nos argu- ,, ments. Si nous avons soin de la conservation de nos yeux; ,, si notre vie nous est chére, fuyons cette presence redou- ,, table, cette fatale lumiére, qui ébloüit les Anges & tuë ,, les hommes.

,, Eloi-

Je n'eus pas achevé cette ardente priere, qu'une nouvelle voix se fit entendre & proféra ces mots : vous vous êtes rendu la divinité propice, & vos vœux sont devenus un sacrifice agréable à ses yeux.

Rassurez-vous ; il vous est acordé de pouvoir demeurer sur ce rocher & d'y pouvoir cueïllir les fruits Célestes ; (*a*) après ces mots, elle se tût.

Je me sentis à l'instant rempli d'un esprit nouveau ; une nouvelle lumiére éclaira mes yeux, dont les avides regards n'étoient plus bornez. Jamais le lynx ne découvrit de si loin & avec tant de justesse ; je me sentis enlever avec une délicieuse douceur, & les vents me portérent jusqu'aux Voûtes Eternelles d'un Ciel plus transparent que le cristal. (*b*) Semblable à l'oyseau de Jupiter, quand il porte les foudres forgées par Vulcain, qui ébranlant le Ciel, par leurs flâmes brillantes & leurs coups foudroyants, effrayent les scélérats, dont les forfaits méritent le tonnerre.

Dejà j'aprochois de la sphére de la lune ; je voyois les portes, dont une partie brilloit d'or, & l'autre de l'écla-

---

„ Eloignez que nous sommes d'elle, d'une distance qui ne „ se peut mesurer, confinez au plus bas étage du monde „ qu'il a bâti, nous voulons monter sur son Trône & tou- „ cher à sa Couronne.

„ Nous aspirons à sa plus étroite confidence & à sa dernie- „ re familiarité ; au moins prétendons-nous l'entrevoir avec „ des yeux de chair, de la comprendre avec un esprit, noyé „ dans le sang & enseveli dans la matiére, nous entrepre- „ nons de discourir de sa nature & de son essence, de faire „ des relations de sa conduite & de ses desseins, avec le „ jargon de la Philosophie ordinaire.

Hélas ! les vrais Philosophes admirent, adorent en conséquence & restent dans un silence de stupéfaction ; ils ne sont que trop souvent, malgré cela, contre leurs intentions, les Patriarches des hérétiques.

(*a*) Les graces Célestes.

(*b*) Le plus élevé des Cieux, est apellé Ciel *Cristalin*, APOCALYPSE, *Ch.* 21. *V.* 11.

l'éclatante blancheur de l'argent, dont elles étoient composées. (*a*) J'entre, je porte par tout des regards avides & curieux; je rencontre un jeune homme d'une figure parfaite; mais plus considérable encore par l'auguste vertu qui brilloit dans ses traits. C'étoit enfin Timalphes, qui devoit sa naissance à Jupiter & à la vertu même: il me reconnut à l'instant; (car il m'avoit autrefois parlé, par l'ordre de sa mere;) après nous être saluez réciproquement de part & d'autre, il me fait avec étonnement mille questions; il me conduit enfin dans une Ville plus grande que les plus considérables Citez de l'Univers.

Ses murailles étoient construites du diamant, le plus dur & le plus brillant; ses forteresses étoient bâties d'escarboucles enflâmez. Qui peut nombrer les Palais que j'aperçûs? Qui peut décrire leur magnificence? Quels temples, quels spectacles, quelles places puliques! Les rües étoient pavées d'or, d'argent & de pierres précieuses. (*b*) J'y vis, en un mot, les plus belles choses: ma mémoire ne peut suffire les décrire; & quand j'en aurois la faculté, les Dieux ne veulent pas que de pareils secrets soient révelez au vulgaire.

J'y vis un peuple immense & des Citoyens innombrables, vêtus de robes plus blanches que la nége. Ils étoient couronnez, & leurs cheveux étoient tressez de festons de fleurs; ils portoient chacun à leur main des lys, au lieu de palmes victorieuses; ils chantoient de concert des hymnes, à la loüange du Monarque Souverain des Royaumes lunaires, & formoient des sons plus doux que ceux des rossignols; leur tendre mélodie, & leurs rimes harmonieuses, retentissoient de son nom, & l'écho, toûjours renouvellé, répétoit le nom de *Ménarque*.

C'est lui, disoient-ils, qui, après un combat heureux

(*a*) Toute cette description, de ce que l'Auteur aperçoit dans la lune, semble avoir été imitée de l'Apocalypse.

(*b*) Imitation de la *Jérusalem Céleste*.

reux, a terrassé les géants d'Arcadie. Timalphes à cet endroit prit la parole ; il faut que vous sçachiez, me dit-il, que toute l'Arcadie étoit autrefois une vaste plaine & des campagnes immenses ; elle n'avoit pas de montagnes ; les géants, Manales, Pholoë, Lycas, amateur de la prostitution, qui portoit sur ses robustes épaules la peau du sanglier d'Erymanthe, & Cyléne, brûlant de haïne contre les habitants des Cieux, furent les premiers, qui se confiant à la force qu'ils avoient reçûë de la nature, osérent injurier la lune ; disant qu'ils étoient nez avant elle ; (*a*) qu'ils étoient d'une plus illustre origine ; qu'ils méritoient mieux d'être placez au rang des astres, & d'être regardez comme des Divinitez.

Que ne firent pas ces insensez ? Ils bâtirent vôtre Tour fastueuse, ô Nemroth ! (*b*) pour s'élever jusqu'aux astres ; & par un fer crochu, ils firent trois fois des efforts inutiles pour arracher (*c*) des Cieux cette Divinité, dont le visage a la couleur du sang & qui craint les armes mortelles.

Trois fois Ménarque les repoussa avec force, & trois fois il leur jetta du suc exprimé de l'herbe du noir Saturne, (*d*) & le poison s'insinua jusques dans leurs veines ; ils se roidirent à l'instant, & acablez

(*a*) Les Géants, suivant la Mythologie Payenne, étoient fils du Ciel & de la terre, & par conséquent se croyoient plus anciens que la lune, qui est le petit luminaire.

(*b*) Petit-fils de Cham, l'un des fils de Noë, grand chasseur. On prétend que Nembroth etoit le même que le Saturne des anciens, qu'il étoit aussi le même que Bélus. Il fut premier Roi d'Assyrie. Il bâtit cette suberbe Babylone, & commença d'édifier cette fameuse TOUR DE BABEL. Semiramis y travailla depuis, & fit ces Jardins, qui ont été regardez comme une des SEPT MERVEILLES DU MONDE.

(*c*) Pour démontrer l'orguëil de ces premiers habitants du monde, qui voulurent s'élever jusqu'au Ciel, il y a dans cet endroit une Philosophie mystérieuse, que les MAGES n'ont communiquée qu'à leurs favoris.

(*d*) Signifie ici la confusion des Langues, ou celle du cahos.

de douleurs, ils abandonnérent la vie & leurs ames, pour être éternellement tourmentez dans le noir Tartare.

Leurs corps, renversez par la force de ce poison, ont été transmuez en montagnes, qui, quoique changée de figure, ont conservé leurs noms. Voilà pourquoi les habitans de la lune, en mémoire de ce fait & d'une si éclatante victoire, célébrent un pompeux & solemnel anniversaire, & renouvellent triomphans la gloire de leur Roi.

Nous nous avançâmes enfin près de la citadelle, qui brilloit d'or, & étoit parsemée de toutes les couleurs des pierres précieuses.

Mon conducteur me dit, il n'est permis à personne d'y entrer. Nous nous arrêtâmes aux portes, dans un très-grand espace, nous vîmes de toutes parts arriver des ames (*a*) dans cette place immense; elles s'arrêtoient devant un Tribunal, que étoit placé vis-à-vis de la citadelle, & préparé avec un art merveilleux : c'étoit-là qu'on rendoit la justice aux ames; & des Juges, qui étoient assis sur des estrades élevées, opinoient sur les crimes & remarquoient les bonnes actions; ils étoient tous trois fils de Jupiter & de la science.

Télescope, Dorophon, & Philorthe, ami de la Justice, y pesoient les crimes & les vertus avec une juste balance. Un très-petit nombre, après avoir subi leurs jugements irrévocables, s'élevoit vers les astres; mais une innombrable multitude étoit précipitée vers la terre; quelques-uns restoient dans la lune, après un muet étonnement. Je rompis le silence, & fis cette question à mon conducteur.

Dites-

(*a*) La Secte des Gnostiques, s'imaginoit que les ames, après cette vie, montoient dans la Sphére de la Lune. Il me paroît que ce passage est puisé dans cette source, en le prenant à la lettre; mais il y en a une plus mystique, qu'un petit nombre de Sçavants entendront.

Dites-moi, je vous prie, si les enfers sont dans les entrailles de la terre & proche de son centre, & si c'est-là qu'Eaque, Minos, & le terrible Radamanthe, font conduire les ames après la mort, pour les punir ou les récompenser selon leurs mérites ? Pourquoi est-ce que je vois faire les mêmes choses ici ? Pourquoi expose-t'on de nouveau les actions des hommes, & d'où vient les juger une seconde fois ? Il me répondit, en ces termes.

L'erreur & l'ignorance tiennent l'esprit humain enfermé dans l'épaisse prison du corps, ce qui fait que les hommes donnent tête baissée dans des bagatelles & des rêveries ; & ils s'éloignent de la vérité pour se livrer à des chiméres, à moins que quelque Divinité ne les secoure. Vous ne devez plus être étonné si vos Poëtes feignent tant de faussetez, parce que le vrai leur est absolument inconnu.

Pour vous, gravez dans vôtre mémoire ce que je vais vous dire ; sçachez que tout ce qui est au-dessus de la lune est éternel & bon, & que rien de sinistre & de fâcheux n'aproche des choses Célestes, & que tout ce que la nature a placé au-dessous de la lune est mauvais & sujet aux loix sévéres de la mort & du tems destructeur.

Le milieu du globe de la lune est le point de séparation, entre le monde terrestre & les confins du Ciel; une partie du Globe lunaire participe par conséquent de la terre,& l'autre du Ciel. Toutes les ames, après avoir quité leurs corps terrestres, viennent ici pour y rendre à ces Juges un compte éxact de leurs actions, & sont ensuite jugées à ocuper les lieux les plus convenables à leurs mœurs & où elles trouvent ce qu'elles ont mérité.

Plus ces ames ont été apesanties par la lie des vices, plus elles se trouvent enfoncées dans les lieux obscurs du centre de la terre ; & plus ces mêmes ames, au contraire, sont pieuses, plus elles s'élevent vers le Ciel & les extrêmitez du Globle ; & celles enfin,

chez

chez qui la mesure du bien & du mal est égale, demeurent ici & habitent long-tems les Royaumes lunaires : après plusieurs siécles, si elles retombent encore une fois dans le vice, elles sont précipitées de nouveau vers la terre ; ou bien, quand elles se sont données toutes entieres à la pratique des vertus, elles sont élevées vers les astres. (*a*)

Pourquoi, lui dis-je, en est-il si peu qui montent aux astres & qui gagnent l'Olympe ? Pourquoi, par une pente naturelle, tombent-elles dans le vice & fuyent-elles la vertu ? Par quelle raison préférer les ténèbres à la lumiére ? Quelle fureur les engage à se livrer aux choses honteuses, au mépris de la pureté ? Qu'est-ce qui peut aveugler leur volonté jusqu'à ce point ? Ce Céleste Héros me répondit de la sorte.

Je veux bien vous découvrir beaucoup de choses, qui sont d'une grande conséquence & qui méritent d'être sçûës, comme vous en allez juger ; ce que je me crois permis de faire, parce que j'estime que vous n'êtes pas parvenu jusqu'ici sans la permission des Dieux, qui veulent aparemment bien que vous soyez instruit, puisqu'aucun homme vivant n'est parvenu dans ces Royaumes, sans que les Dieux ne l'y ayent transporté. Donnez-moi donc toute vôtre atention, & gravez profondément dans vôtre

(*a*) Cette description n'est formée que sur la Métempsicose de Pytagore. Ce Philosophe étoit natif de Samos, où Epicure fut élevé. Il voyagea en Chaldée, pour y aprendre la doctrine des Mâges. Il s'y mit au fait de la Religion des Juifs ; il fut depuis Chef de la Secte Italique. Il fut grand Mathématicien, & aquit parfaitement la Science des Nombres. Comme il croyoit l'immortalité des ames ; il s'avisa, pour mieux le prouver, de faire son Systéme de leur transmigration d'un corps en un autre. On prétend que la ville de Métapont lui dressa des Autels. Ce Philosophe auroit dû être mis au nombre des Sages de la Gréce, & même au premier rang. Il est vrai qu'il n'étoit pas contemporain des sept, dont la Gréce fait mention.

vôtre mémoire ce que je vais vous dire. Nous allâmes ensemble nous asseoir dans un lieu élevé, d'où nous pouvions découvrir le globe de la terre & de la mer, & il commença de cette sorte.

Les ames, qui sont émanées de l'Ether, ne peuvent être mauvaises par elles-mêmes, & de leur propre mouvement, elles ne peuvent se livrer au vice, puisque leur origine vient d'une semence Divine: la nature des ames, que Dieu a créées lui-même, ne peut donc être mauvaise, pusque Dieu n'est Auteur d'aucun mal; mais il y a d'autres causes qui les précipitent dans le noir Tartare & les soüillent de crimes, entr'autres le corps, qui est la prison de l'ame, & qui, pendant qu'elle est étroitement unie aux membres, émousse la pointe la plus délicate de l'esprit; de la même maniére qu'une flâme, quand elle est renfermée dans un vase d'argile fermé, ou comme ces nuées qui couvrent les extrêmitez du globe de feu, ainsi l'ame renfermée oublie toute chose, elle boit du Lethé & devient semblable à un tableau d'une surface très-unie & où l'on ne retrouve plus aucuns traits.

Dans cet état de captivité, prisonniere d'un corps moribond, mille monstres & mille maux l'assiégent de toutes parts & se servent de toutes sortes de ruses pour la tenter; de même que quand un chardonneret, renfermé dans une cage d'osier, qui charme sa captivité par son chant, est guetté par un chat trompeur; il s'en aproche, il l'épouvente de toutes parts; ce chasseur de souris & d'oyseaux poursuit le fugitif, qui craignant la rage de ce brigand, voltige dans tous les coins de sa petite prison; cet oyseau conserve sa vie par sa fuite; mais si un second ennemi vient avec une égale fureur, il l'effarouche & l'étonne, jusqu'à ce qu'après l'avoir arraché avec ses griffes, par le plus large intervale de sa cage, il le dévore, en grondant, selon la coûtume de ces animaux.

C'est

C'eſt de la même façon que l'ame malheureuſe eſt preſſée de toutes parts par ſes ennemis ; elle n'évite un piége que pour tomber dans un autre ; tant qu'elle eſt renfermée dans la priſon du corps, elle ne ſçait que faire, où fuïr, ni où ſe réfugier, trompée qu'elle eſt, par l'aparence du bien, elle chancelle, comme ſi elle étoit dans l'yvreſſe ; elle cherche inceſſamment le mal & fuit toûjours le bien ; ſi des conſeils ſalutaires, ou des leçons utiles ne la raménent à la lumiére, après l'avoir tirée des ténèbres où elle eſt plongée.

La premiere tache, la premiere maladie contagieuſe, & le premier des maux que l'ame contracte, par ſa liaiſon avec le corps, eſt l'ignorance du bien & de la vérité ; d'où s'enſuit un jugement faux, qui eſt la principale peſte du genre-humain, d'où proviennent deux monſtres, le crime & la folie.

C'eſt de ces derniers que procédent tous les maux, que les mortels font & qu'ils ſouffrent ; vû que tous les hommes péchent, parce qu'ils ſuivent de faux biens, ſous la conduite de la folie, ou bien parce que le crime les aiguillonne & les engage à commettre juſqu'aux impiétez. Celui donc qui péche, en abandonnant la raiſon, mérite à juſte tître d'être regardé comme fou & comme ſcélérat.

La folie choiſit la partie de l'ame à ſon gré ; elle prend celle qu'elle veut pour y établir ſon domicile, & le crime ſe loge dans la partie iraſcible, (*a*) qui fait prendre les armes, qui fait avoir recours aux trahiſons & aux plus dangereux poiſons. Voilà les deux grands Rois, qui ſont à la tête de deux nombreuſes armées de vices qui les ſuivent pour ravager le genre-humain.

Ce ſont eux enfin, qui ne connoiſſant pas la vérité,

(*a*) Iraſcible, ou colérique ; cette partie de l'ame a ſon ſiége, à ce qu'on a prétendu, dans la bile, qui eſt la plus chaude des quatre humeurs.

rité, & qui n'ayant, au contraire, qu'un faux-jugement, entraînent dans les trois étangs de l'Erébe (a) & de la mort, les ames ensevelies dans la chair, qui ne se ressouviennent plus de la pureté de leur origine.

Un de ces étangs est bourbeux; c'est celui où précipite la volupté; l'autre est plein d'épines, où régne l'avarice & l'avidité, illimitée du gain; le dernier est rempli de fumée, où l'orguëilleuse soif des honneurs & l'ambition enfin tiennent leur empire.

La plus grande partie des hommes se précipite dans ces trois étangs; c'est l'atachement à la chair & aux biens fugitifs, qui les plongent dans ces eaux, aussi-bien que ceux qui se sont oubliez au point de croire qu'il n'y a pas d'autre vie que celle du corps & qui estiment être entiérement détruits par la mort.

O viles & grossiéres ames, que vous êtes éloignées de l'Ether! Vous n'êtes capables de rien concevoir de beau & de sublime: vos vûës sont bornées par la terre, comme celles des bêtes les plus stupides.

Il y a encore d'autres causes qui rendent les ames dépravées, ce qui fait qu'elles sont justement punies par différents maux; car quand les nuées s'épaississent, que les pluyes se forment, & que les vents, par leurs horribles sifflements, excitent les tempêtes & les foudres, il y a, dans cette moyenne région de l'air, de mauvais Démons, qui enfantent les pestes, les guerres & les orages furieux, qui arrivent sur terre & sur mer.

C'est à leur instigation persuasive, & par leur trompeuse impulsion, que la troupe ignorante des hommes

(b) Quelquefois regardé comme Dieu des Enfers, fils du cahos & des ténébres, que les Poëtes ont marié à la Nuit, dans le present passage. C'est le nom d'un Fleuve de l'Enfer. VIRGILE s'en explique ainsi :

Et magnos erebi tranavimus amnes.

hommes se précipite dans les crimes les plus honteux : c'est ce qui leur fait oublier la justice & la probité : mais comme il n'a été permis qu'à un petit nombre de gens de pouvoir aperçevoir ces mauvais Démons tentateurs ; c'est-là ce qui fait qu'on doute de leur éxistence, & qu'on croit que ce n'est qu'un nom chimérique & imaginaire, & l'on s'en moque, comme des rêveries d'une fiévre chaude.

Pour vous, poursuivit-il, prenez-garde de tomber dans la même erreur : ayez à mes paroles une foi entiere, puisqu'elles sont la vérité même. Et pour mieux vous faire voir que je ne vous avance pas des bagatelles, je veux que vous les voyez par vous-mêmes : mais il faut auparavant faire des vœux à l'Iris, méssagere de Junon, pour vous la rendre propice, afin qu'elle dissipe les nuées par le vent; qu'elle rende le Ciel serein ; afin qu'un air, trouble & épais, ne vous empêche pas de découvrir les objets. Je fis donc à l'Iris cette priere.

Belle Iris, honneur du Ciel, qui paroissez éclatante des plus vives couleurs, qui formez un arc immense de l'humidité de la nuë; qui, par vôtre oposition, réfléchissez les lumiéres de Phœbus, qui puisez & enlevez les eaux pour les changer en nuées: Iris, étonnement des hommes, & la méssagere de la grande Junon, fille admirable de l'ancien Thaumante, rendez à l'Ether toute sa pureté. Belle Déesse, enfermez les vents pluvieux du Midy, dans la prison d'Eole & leur substituez le serein Borée, pour parcourir les immenses campagnes d'un beau Ciel étoilé. A peine avois-je achevé ces paroles, que sept vents partent & s'élevent de la grande Ourse, qui par leurs séches haleines purifiérent les airs.

Je ne sçais de quelle liqueur mon conducteur me me frota les yeux : regardez, me dit-il, vous voyez tous les secrets les plus cachez du monde.

Muses, c'est à present qu'il faut m'ouvrir vos fontaines sacrées & vos grotes mystérieuses : c'est à vous,

vous, sçavantes Sœurs, qui régnez sur le double coupeau du Parnasse, ombragé de lauriers immortels, que j'ai recours. C'est à present que j'aurois besoin de cent bouches, pour exprimer mes accents, pour décrire les Rois Aëriens & les peuples malins, qui se joüent des mortels & sont les instigateurs des crimes, qui par une constante cruauté tourmentent les hommes, & qui par de détestables artifices précipitent les ames humaines dans les abîmes du Tartare.

Du côté du lever de la jeune Aurore, où cette aimable épouse du vieux Tython, (*a*) sort du sein de l'Ocean, assise sur un char brillant, du rouge le plus éclatant; si-tôt qu'elle a chassé les humides ténèbres de la nuit, je vis un Roi, d'une grandeur énorme, assis sur un Trône proportionné: il portoit sur sa tête un diadême enflâmé; il avoit le visage & la poitrine enflez, les yeux très-brillants, le sourcil élevé, & son visage sembloit être toûjours menaçant; ses narines étoient larges, aussi-bien que les cornes qu'il portoit; il étoit entiérement noir.

La nature a donné aux mauvais Démons des corps de cette couleur & des figures hydeuses: il avoit les dents blanches, & deux défenses lui sortoient de la bouche: il avoit aux épaules des aîles, semblables à celles des chauve-souris, faites de membranes étenduës; ses pieds étoient semblables à ceux des canards, amateurs des rivieres, ou des oyes, dont le cri sauva jadis le Capitole. (*b*) Il avoit la queuë d'un

(*a*) Tython, étoit fils de Laomédon & de Strymno. L'Aurore l'enleva, à cause de sa grande beauté, & l'aima jusques dans une vieillesse décrépite. Elle pria Jupiter de le rajeunir, qui lui acorda sa priére, à des conditions onéreuses, pour l'amour qu'elle lui portoit. Mr. de Montérif a mis cette Fable en vers, avec beaucoup de succès, & l'a intitulée: LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

(*b*) Nom de la forteresse de Rome, ainsi nommée, d'une tête que les Latins nomment CAPUT, qui fut trouvée en creusant les fondements du Temple de Jupiter.

d'un lion ; il étoit nud, & son corps étoit couvert de longs poils ; il étoit environné de gardes & d'une troupe innombrable.

Jamais Xerxès (*a*) n'eut une armée si nombreuse, quand il voulut ataquer les Grecs, & que, desarmé, il eut peine à se sauver par sa fuite. Chacun de ces Démons tenoit un croc & un souflet, le dernier étoit destiné à enfler & remplir de vent les têtes de ceux que la fortune a comblé de richesses, ou qui ont été doüez de science, de force, de beauté, de noblesse ou d'autres dons : & leur crochet servoit à les atirer dans les étangs enfumez du Tartare, après qu'ils avoient eu la tête enflée & remplie : là ils devenoient la proye des crapeaux, des serpents & d'autres monstres qui sont dans ce gouffre ; ce Roi s'apelloit Typhurgon, à ce que m'aprit mon conducteur.

Je tournai mes regards curieux, du côté que le soleil se plonge dans les eaux des Mers Occidentales & que son char se précipite aux confins de l'Espagne ; je vis un autre Roi, semblable au premier, qui étoit comme lui assis sur un Trône élevé, il se nommoit Apleston, & gouvernoit des peuples innombrables d'esprits de toutes les nations, situées au couchant du soleil ; chacun des Démons de son Empire, portoit d'une main un petit serpent très-dangereux, & de l'autre un crochet.

Timalphes me fit faire cette remarque ; voyez-vous, me dit-il, comme ils irritent sans cesse les serpents dont ils sont armez, afin que leurs morsûres &

(*a*) Second fils de Darius, vint à Sardes, avec une armée de huit cents mille hommes. Il fit jetter un Pont, sur le Détroit de l'Hellespont. Il arriva à celui des Thermopiles, qui fut courageusement deffendu par Léonidas, à la tête de trois cents Lacédémoniens. Les Athéniens en même-tems gagnerent la Bataille Navale de Salamine. Ce succès des Athéniens, avec divers naufrages que firent les Perses, effraya si fort Xercès, qu'il se retira dans son païs.

& leurs poisons soient plus dangereux, & qu'ils fassent des blessûres plus mortelles aux cœurs des hommes, afin que ceux qui sont mordus de leurs dents pestiférées, perdent le jugement, méprisent les choses Célestes, & soient brûlez de la soif insatiable d'avoir & de posséder; pendant que ces malheureux boivent, sans pouvoir se désaltérer, ils perdent la mémoire & cessent de se souvenir de la mort, de leur sort, du Ciel, & d'eux-mêmes; les Démons les entraînent, avec leurs crochets, & les plongent, altérez qu'ils sont encore, dans les gouffres de l'étang épineux.

Ils y souffrent mille peines différentes; mille monstres & mille suplices les y tourmentent, comme des sangsuës, qui les piquent jour & nuit sans relâche, & rendent aux autres le sang qu'ils leur ont autrefois suçé, sans que les plus longs siécles aportent de soulagement à leurs peines: c'est de cette façon que ce Roi punit ceux qu'il a rendus avares.

Je tournai ensuite la vuë du côté des astres froids de la petite Ourse, où le Bouvier conduit sa pesante voiture; j'y découvris un autre Roi, & j'y vis des troupes innombrables d'esprits, qui habitoient les Royaumes des gelez aquilons; ils portoient dans leurs mains des hameçons.

Ce Roi, me dit mon conducteur, qui régne dans les cantons Boreaux, est le Prince de la luxure & de la gourmandise; il s'apelle Philocrée, & ne céde en rien aux autres, pour les forces & la fraude. Combien ne nuit-il pas aux mortels! Il cache, sous les aparences d'une douce nourriture, ses apas dangereux; cette viande est infectée d'un poison oculte, aussi vénimeux que le Styx: les insensez s'y trompent, & se laissent entraîner dans les étangs noirs & bouëux; ils sont abîmez dans leurs gouffres & changez en différentes bêtes brutes, en porcs, en ânes, en taureaux, en renards, en ours, en loups, & autres animaux semblables, aux vices dont l'esprit humain

main eſt capable. Ils n'en ſont pas quites pour cette métamorphoſe, ils ſont continuellement tourmentez par des guêpes, des freſlons, des écarbots, & autres inſectes volants, qui ne quitent jamais les rivages de cet étang infernal.

Les peuples de ce Roi Philocrée ſe plaiſent aux tourments de ceux qui ſe ſont livrez aux plaiſirs charnels & qui ont abandonné la vertu. Je me tournai enſuite du côté le plus élevé du Pôle, je veux dire au Midy, qui engendre le vent pluvieux & qui le chaſſe dans les contrées de la Lybie, qui produit des ſerpents.

Je regarde avec atention. Quelle troupe je découvre ! Quelles aſſemblées de Démons j'aperçois, qui volent de toutes parts, avec des aîles noires, dans un immenſe fluide ! Leur Roi paroiſſoit au milieu d'eux, d'une énorme grandeur, & avoit une couronne qui le diſtinguoit ; il avoit un regard affreux, un viſage malin; il grinçoit les dents & agitoit, dans une gueule béante, une langue à trois pointes, comme les vipéres ; il vômiſſoit le poiſon & le ſang corrompu.

Comme un ſerpent épris d'amour pour une lamproye, & qui craignant de ſoüiller les plaiſirs de ſon acouplement, ſe décharge de tout ſon venin ſur un rocher ; il le répand parmi des cailloux, & puis ſe précipite d'un ſaut dans un fleuve plein de détours, & cherche celle qu'il aime avec d'horribles fiflements ; la lamproye acourt au bruit, & ils joignent leurs corps par mille nœuds differents ; mais après qu'ils ont goûté les délices de Vénus, le ſerpent joyeux ſort de l'eau, il reprend le poiſon qu'il avoit laiſſé ſur le rocher & ſe munit prudemment de ſes armes ; mais s'il ne les retrouve plus, ou qu'on les ait foulées aux pieds, il en reſſent une ſi vive douleur, qu'il en conçoit une forte haine pour la vie ; il ſe frape trois ou quatre fois la tête contre les pierres les plus pointuës, juſqu'à ce qu'il ait terminé ſon chagrin par ſa mort.

Ce Roi paroiſſoit tel à peu près que le ſerpent que

je viens de décrire, & ses peuples lui ressembloient; (le peuple est ordinairement l'imitateur des Rois, dont il copie les mœurs:) leurs mains droites étoient armées d'un bâton trompeur, qui renfermoit un poignard; leurs visages étoient livides; leurs dents noires, & leurs lévres remplies d'écume. Timalphes me disoit que ce Roi étoit pere de l'envie, qu'il s'apelloit Miastore, & que ses Ministres, par ses ordres, avoient le soin de remplir les cœurs des hommes d'écume du Tartare, & que cette peste se répandoit ensuite dans tous leurs membres, qu'elle troubloit, sur-tout, les yeux de façon, qu'ils ne pouvoient plus suporter la prospérité d'autrui, & que cette vûë les faisoit sécher & tomber en langueur, jusqu'à ce qu'un Démon, leur plongeant son poignard dans le dos, leur arrachât leur ame, qui est ensuite dévorée par le triple gozier de Cerbére & changée en aconith.

Leurs corps deviennent des scorpions, qui blessent de la pointe de leurs queuës, quoiqu'ils paroissent flâteurs. Mais regardez au milieu des airs, me dit Timalphes; voyez Sarcothée, qui est le premier Roi & le plus méchant de tous; les autres Rois le craignent & l'adorent; il commande à tout l'Empire des Démons; c'est de lui, d'où, comme d'un centre, procédent tous lesmaux, comme les rayons du soleil émanent de son globe.

Je le vis; il étoit cruel, horrible; il étoit assis sur un Trône superbe & tenoit un Sceptre criminel; il avoit sept cornes, & sept crêtes de sang. Ces sept cornes portoient chacune une tour; le feu lui sortoit par les yeux, les oreilles & les narines; & sa bouche jettoit des flâmes & de la fumée. Combien n'avoit-il pas de compagnons! Quelles innombrables Phalanges, qui lançoient des traits & faisoient d'affreux bourdonnements! En un mot, ce tyran fait incessamment de vains efforts pour briser le Ciel, comme s'il vouloit chasser les Dieux des Célestes lambris. Mon conducteur me dit; celui-ci a autrefois

fois été la plus belle de toutes les créatures, & celle que Jupiter aimoit le mieux; mais la malheureuse condition de son esprit, & l'orguëil, proche parent de la prospérité, ont fait sa ruïne; parce qu'il a voulu s'égaler à Dieu, & s'est voulu asseoir sur son Trône; il a mérité d'être rélégué du Ciel, & l'Archange Michel a eu ordre de lui fixer de certaines bornes dans les nuées. Il lui passe souvent des ressouvenirs de ses anciens honneurs; il déclare la guerre aux Dieux; trompé d'une vaine espérance, il essaye de s'emparer du Ciel. C'est delà que procédent les bruits des tonnerres, des foudres, des feux & des éclairs, qui partent du milieu d'une noire nuée & semblent partager le bandeau de la nuit.

Les bêtes en sont épouventées, & les hommes en frémissent d'horreur; mais ses fureurs sont vaines & ses travaux inutiles: il ne peut pénétrer dans les demeures Ethérées. Enfin lui, qui s'apelloit autrefois Lucifer, ou, porte-lumiére, est devenu amateur de la nuit: c'est pendant ce tems qu'il se plaît à marcher, & il entraîne après soi les phantômes hydeux, les lutins, les spectres, & les esprits folets.

Toutes les fois qu'il veut députer ses armées de Démons, qu'il veut joncher les campagnes de corps morts, qu'il prépare aux Nautoniers une cruelle destinée, en ouvrant leurs Vaisseaux, ou qu'il médite quelque grand crime, pour lors il se montre à la lumiére, mais en cachette, & il envoye secrettement ses Ministres en certains lieux, qui inspirent les cœurs des mortels malheureux: ils les agitent & les remplissent de fureurs, en parlant à leur esprit un langage muet. A la fin, je dis à mon conducteur, passons sous silence les Démons, afin d'éxaminer les choses humaines; car de cet endroit élevé il est facile de voir la terre & la mer; ce spectacle est plus satisfaisant.

Nous commençâmes donc à faire nos contempla-

tions. J'admirois les différentes couleurs qui distinguoient les corps des peuples : la nation, par exemple, qui habite sous le milieu de la Zône-torride, est noire; elle a les lévres épaisses & les cheveux crêpus;elle est nuë ou grossiérement vétuë de peaux de chévres : la nation, au contraire, qui habite les contrées glaciales, où régne le Borée, surpasse la nége en blancheur & se garantit à peine du froid, par les habits les plus longs & les étoffes les plus moëleuses. Les peuples innombrables, qui sont entre ces deux nations, sont d'une couleur bazanée, qui tient du blanc & du noir, selon qu'ils sont plus ou moins éloignez du soleil.

Tandis que j'admirois follement ces choses; à quelles bagatelles vous amusez-vous, me dit mon conducteur ? Pourquoi éxaminer les différentes couleurs des carnations humaines ? Ne vaut-il pas bien mieux éxaminer leurs mœurs; les différentes habitudes de leurs ames, & les différences de leurs ouvrages, d'où vous aprendrez, par mon secours, quelle est la vie des hommes, & combien est grand le cahos de l'erreur qui en est inséparable ?

Imaginez-vous, pour un moment, que le genre des hommes est, par exemple, comme la main tournée de façon, que le pouce soit du côté du Ciel; mettez à ce pouce le genre de ceux dont l'ame est excellente, qui méprisent les choses humaines & ne sont épris que des divines; qui sur-tout possédent la sagesse, qui se plaisent à contempler la nature & les Cieux; qui ont des mœurs innocentes; qui sont doux, justes & pieux, qui s'embarrassent peu des richesses & des plaisirs charnels, & qui ne sont pas flâtez par le faux brillant des vains honneurs. Ces hommes célestes sont des Divinitez, révétuës d'un corps humain; qu'ils sont rares : hélas ! les choses parfaites se trouvent difficilement. O plût à Dieu que Jupiter vous rendit tel !

Le doigt le plus prochain du pouce est l'index, où il

il faut placer les gens prudens ; ce genre n'eſt que le ſecond ; il eſt cependant bon, mais il panche vers la terre : il eſt propre à gouverner les villes & les peuples, à s'ocuper aux grandes choſes ; il obſerve la Juſtice, la fidélité & ne s'écarte jamais des loix de la pudeur ; mais il n'eſt pas tout-à-fait dépoüillé de l'amour des choſes terreſtres. Si Dieu confie aux hommes de cet ordre les rênes d'un gouvernement ; ſi les honneurs de la ſouveraine puiſſance étoient entre les mains de pareilles gens, ils feroient renaître le ſiécle d'or ; la vertu fleuriroit, & Aſtrée reviendroit habiter ſur la terre : la paix y régneroit, & le vice ſeroit fortement réprimé.

Le doigt du milieu ſuit, qui eſt regardé comme moins pur ; il faut y placer un autre genre ; celui, par exemple, de ceux qui ont une grande habil.té de génie, une grande vigueur d'entendement, & une grande éloquence ; ceux-là ſont mauvais, injuſtes & ſujets aux vices ; toûjours atachez à la terre, jamais ils ne regardent le Ciel ; ils ſont ſur-tout ruſez & portent un renard dans leur cœur ; il trompent le vulgaire ignorant ; ils n'aiment par la vertu, & mépriſent les Dieux ; ils feignent cependant d'être juſtes & vertueux : ces gens parlent differemment de ce qu'ils penſent, & ne font rien que pour l'intérêt & le vain honneur ; ils ne craignent & n'eſpérent que la vie preſente ; ces perſonnes ſont toûjours contraires aux gens prudents ; ils s'arment de tromperies, & ſe confient à la faveur qu'ils ſe ſont conciliée, par des actions baſſes & par des preſents flâteurs ; ils s'opoſent aux ſaintes entrepriſes des gens prudents, & s'étudient à embroüiller les meilleures raiſons : s'ils ne peuvent réüſſir par artifice, ils employent la force, le fer, le feu, & même le poiſon ; s'ils ne peuvent porter des coups cachez, ils ataquent à découvert.

C'eſt par ces ſortes de ſoldats que le mauvais Démon défend ſes Royaumes & ſa perſonne, & voilà

la force sur laquelle il s'apuye. C'est par de tel[s] secours enfin qu'il se soûmet toute la terre ; car i[l] y a un bien plus grand nombre de ces gens durs & rusez, qu'il n'y a de gens prudents ; ce qui fait qu'il[s] remportent la victoire & triomphent de la probité.

Quand ces gens se sont emparez du Sceptre & du gouvernement des Etats, leur régne est un siécle de fer : l'Univers est ravagé, par les guerres les plus violentes ; la fureur desarme la justice & les loix tous les vices se commettent impunément, & la vertu languissante est tout-à-fait oprimée. Voilà l'espéce des hommes, la plus scélérate & la plus odieuse aux habitans des Cieux.

Il y a ensuite l'espéce des insensez, qui est la plus nombreuse, & qu'il faut placer au doigt annulaire. On ne peut presque pas douter que la nature ne trouve du plaisir à former des insensez, comme elle se plaît à produire des mauves, des ortyes, & d'autres mauvaises herbes : ces sortes de gens ont un esprit borné & un cerveau épais ; ils n'estiment nullement les biens de l'esprit, & ne recherchent que les plaisirs grossiers & corporels de Vénus & de la gourmandise. Les gens rusez conduisent, par mille artifices, ces animaux à deux pieds, leur persuadent facilement les choses les plus injustes & les plus fausses, & les ménent ou les précipitent, par leur éloquence, où bon leur semble. Les fols & les enfants sont ordinairement crédules, sur-tout quand il est question du vice, & ceux qui ont l'esprit le plus mauvais s'atachent le plus fortement à la plus mauvaise opinion ; ce qui fait que les insensez ont beaucoup plus de foi pour les discours des gens rusez, que pour ceux des personnes prudentes. Les rusez leur donnent de mauvais & de fourbes conseils, & leur masquent le vice sous une belle aparence. Quoiqu'ils ayent mille façons de mener les insensez, cependant celle qui leur est la plus ordinaire, la plus facile & la mieux connuë dans tous les tems, est la superstition dont se servent les rusez.

Ils

Ils ſe conſacrent ordinairement au culte des Temples & deſſervent les Autels. C'eſt alors qu'on les voit épouventer les ames crédules des inſenſez ; ils les effrayent par des menaces, s'ils n'apaiſent, par des preſents, les Dieux irritez ; & ils leur font racheter leurs péchez à force d'argent : ils ont le ſoin de s'aproprier cette offrande, & ces chaſtes Prêtres s'en ſervent à entretenir des femmes de mauvaiſe vie & à engraiſſer des mules. Quoi, ne voit-on pas la façon dont les Prêtres trompent les inſenſez ? Ils le font cependant impunément, tant la clémence des Rois eſt grande, qui de leur côté ne s'ocupent qu'au jeu, à la gourmandiſe & à la luxure. Les Dieux faciles tolérent ces abus, & ſemblent même ne pas ſe ſoucier quelle main & quel cœur traite les choſes ſacrées, ni ne paroiſſent s'interreſſer au bon, ou mauvais culte qu'on leur rend.

Mais revenons aux inſenſez. Ne diroit-on pas que la fortune ſe réjoüit quand elle les met dans les grandes Places ? C'eſt dans des cas pareils qu'on voit régner la folie. Peut-t'on nombrer les maux qui en réſultent ? La mauvaiſe-foi triomphe, & la vertu devient l'objet de la riſée. On ne ſonge qu'aux danſes, aux feſtins, aux fêtes, & aux jeux. On voit par tout des bataillons de Prêtreſſes de Vénus, & des femmes qui font les plus honteux commerces. L'infâme volupté régne alors ſur la terre. Tel eſt un Roi, tel eſt ordinairement le peuple qui lui eſt ſoûmis, & les ſujets ont le plus ſouvent les mêmes inclinations qu'ils voyent à leurs Princes.

La volupté n'eſt pas la ſeule paſſion qui domine les inſenſez ; ils ſont outre cela ſujets à la colére ; car l'ame d'un fol s'embraſe facilement ; pour lors il eſt capable de tous les crimes, quand il ſe trouve bouffi d'un fiel émû : on a pour lors recours au fer ; on ſe livre les plus ſanglants combats ; on ſe tuë ; c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop ſe défier de ce genre d'hommes féroces. Nous ſommes enfin parvenus au

petit doigt, qu'on nomme le plus souvent auriculaire.

C'est ici le lieu de ceux qui ayant absolument perdu le sens, ont l'esprit aliéné, & qui sont tout-à-fait privez de la raison, du nombre desquels on doit mettre ceux qui sont furieux, sans aucuns intervales. Ils doivent être tuez, la mort étant le seul remède à la maladie de ces malheureux. Il n'y a donc que deux espéces d'hommes qui soient bonnes; il faut éviter les autres genres, comme mauvais; ou, si l'on ne peut les éviter, prendre garde de les irriter; le vulgaire étant un bête cruelle qui devient furieuse & féroce. Après que Timalphes eut parlé de la sorte, ne pourroit-on pas, lui-je, ramener du vice à la vertu les gens rusez & les fols? N'y a-t'il aucun moyen de remédier au crime? Ah! s'il en est quelqu'un, faites-moi la grace de me l'aprendre. Il me répondit en ces termes.

De la même maniere que la nature a assujéti le corps à beaucoup de maladies, de même l'esprit a beaucoup d'affections contagieuses; elle a par conséquent préparé des peines à ces deux parties qui composent l'homme. Vous voyez jusqu'à quel point le genre des humains se livre à l'amour. Cependant la nature lui a fourni plusieurs remédes pour se garantir de cette folle passion. Si elle ne lui avoit donné de tels moyens, on auroit raison de se plaindre d'elle & de croire qu'elle auroit été de mauvaise humeur en vous formant.

Il faut donc convenir que la même nature, en vous nuisant, vous a été utile, & qu'elle a été aussi ingénieuse à vous donner les remédes, qu'elle l'a été en vous ocasionnant les maux; ce qui fait qu'on peut douter si elle est une tendre mere ou une cruelle marâtre. Mais passons sous silence les maladies & les remédes pharmaciques, qui concernent le corps: assez de livres ont traité ces matiéres, pour n'avoir à nous entretenir que de l'esprit; afin que vous compreniez mieux l'explication de ce que vous m'avez deman-

demandé, je vais m'étendre autant que la chose le requiert.

Comme, dès les commencements, la nature ne produit que des orties, des chardons, & de méchantes herbes, si la terre n'est fréquemment cultivée, & si l'on n'a pas soin, par un travail assidu, de détruire les mauvaises productions, avec le râteau & le soc: ce qui ne suffit pas encore, il faut substituër à ces mauvaises herbes de bonnes semences, & les cultiver avec soin, après les avoir semées; de la même façon, l'esprit, tant qu'il est renfermé dans la prison corporelle, est hérissé de toutes sortes de vices, & devient presque féroce, si l'on ne se donne pas un soin infini de le cultiver. Il faut en arracher les vices, & à leur place ensemencer les vertus.

Vous êtes sans doute curieux de sçavoir quelle est la culture de l'esprit? C'est la sagesse; c'est-à-dire, ce le qui enseigne les bonnes mœurs, qui rend les hommes bons, qui aprend aux mortels la façon de vivre bien, & qui leur persuade d'aimer la piété & la justice, & d'éviter les crimes: voilà quelle est la véritable sagesse, & non pas celle à laquelle, dans le tems present, s'atachent jour & nuit les Médecins & les Moines rusez, qui ne cherchent qu'à pénétrer les causes secrétes de la nature & à découvrir ses ressorts cachez; ne retirant d'au re utilité de cette étude, que de prononcer les grands mots de matiére premiere, de vuide & de mille autres chiméres, & cela pour paroître sçavants: ils n'en recuëillent pas plus d'utilité, qu'une personne qui rempliroit sa bourse d'air.

O la belle sagesse, dont l'étude ne procure à la jeunesse qu'une grande avidité de gain & une stérile & orguëilleuse ambition, sans aucune utilité! On ne peut pas dire que cette étude contribuë à cultiver l'esprit, & l'on ne peut l'apeller sagesse, mais tout au plus, science; si elle ne découvre pas les détours ambigus de la vérité; celui qui l'a aprise, sçait, & n'est pas sage.

Ces

Ces deux choses sont distinguées par un grand intervale : la sagesse produit le fruit de vie, & la science en produit la fleur ; l'une est utile & nécessaire, & l'autre embellit & donne l'ornement ; la premiere s'atache à considérer l'intérieur de l'homme, & la seconde est ocupée à l'examen des choses extérieures ; l'une le rend pieux & juste ; l'autre le rend sçavant & éclairé : la sagesse est enfin la seule qui cultive l'ame & qui enseigne les bonnes mœurs ; elle détruit tous les vices & séme les vertus, qu'elle arrose & fait fructifier par une pluye Céleste.

O lumiére du genre-humain ! O véritable chemin de salut, secours, port, soulagement, régle de la vie, paix, médecine de l'ame, azile respectable ! O sagesse, plus douce & meilleure que le nectar ! Qui est-ce, hélas ! qui vous aime aujourd'hui ? Qui est-ce qui vous suit ? Dans quel endroit êtes-vous honorée sur la terre ? Vous régniez autrefois dans les Temples, dans le Lycée & le Portique, dans les Colléges, où l'on instruisoit la jeunesse, dans les Conseils & dans les Cours des Rois.

Vous êtes à present inconnuë à tout le monde ; les bagatelles & les rêveries Poëtiques régnent à vôtre place. Qu'enseigne-t'on aujourd'hui aux enfants, qu'aprend-on autre chose à cette imprudente jeunesse, que des Fables honteuses, ou du moins inutiles ?

On voit dans les écoles un Précepteur assis sur le trône élevé de l'ignorance, qui tient un livre ouvert, d'où il tire ses leçons; il regarde de part & d'autre ses jeunes Disciples, qui ont la bouche béante, les yeux ouverts, & les oreilles atentives ; il leur debite d'une voix tonnante, des mascarades tragiques ; il commence à leur raconter les actions les plus infâmes & les plus comiques; il leur fait un détail circonstancié des amours insensez des anciens, & leur fait un honteux narré de choses monstrueuses, cruelles & déplorables.

O têtes, qui avez besoin d'une forte doze d'hellébore ! C'est de pareilles leçons que sont imbuës de

jeunes

jeunes ames ; vous nourrissez de pareils fruits ces tendres innocents : c'est de ce sel enfin que vous réveillez leur adolescence pétulante. Ne rougirez-vous point de passer vôtre vie dans de pareils emplois ? Devez-vous être étonnez, après de pareilles leçons, de voir par tout des pervers & des scélérats ? Voilà la dangereuse semence qui multiplie les vices. Puisque la chose que vous négligez le plus est la culture de ces jeunes ames, vous méritez, à bien plus juste tître, le nom de corrupteurs que de Précepteurs des enfants. Commencez par vous connoître vous-mêmes, avant de vous charger du soin d'enseigner aux autres la façon de vivre ; revêtez-vous de saintes mœurs, & n'imitez pas la façon de vivre des bêtes les plus méprisables.

Pour vous, me dit mon conducteur, écoutez-moi ; je vais vous enseigner en peu de mots de quelle façon l'ame doit être cultivée. Sur-tout méditez fréquemment, qu'il est un seul Dieu, immense, éternel, très-grand, très-bon & tout-puissant, qui a créé de rien, & par sa seule volonté, le Ciel & tous les astres innombrables, dont il est éclairé, & toutes les choses visibles, aussi-bien que celles que nôtre vuë ne sçauroit découvrir : il les a créez sans qu'on puisse en citer l'époque ; il les conserve & les gouverne avec une atention toute divine. Respectez-le, craignez-le, adorez-le, loüez-le, & priez-le souvent ; le jour, la nuit, au lever de l'aurore, à midi & au coucher du soleil : voilà la premiere vertu ; voilà la premiere sagesse. Reconnoissez-le pour Roi des habitans Célestes & pour Pere des hommes ; aimez-le, loüez-le avec sincérité, craignez sa juste colére & la fléchissez par des vœux ardents ; sans ce principe il n'est pas de vertus ; cela suffit à l'homme.

Ayez toûjours Dieu dans le cœur & le priez souvent de bouche ; vous ne pouvez rien aquérir de plus grand qu'une piété pareille ; voilà la porte des autres vertus qui ne peuvent être aquises, ni les vices chassez sans le secours divin. Sou-

Souvenez-vous d'invoquer les Citoyens Céleſtes, les Angéliques-Phalanges, ſerviteurs de ce Roi ſouverain, les ſaints Miniſtres, qui exécutent les ordres de ſa divine Majeſté, & qui environnent en tout tems ſon Trône formidable, dans les campagnes immenſes des feux les plus purs & les plus ſereins: priez-les, dis-je, qu'ils vous aſſiſtent, qu'ils éloignent de vous les dangers, & qu'ils daignent enfin vous recommander à Dieu; ils le peuvent aſſûrément, & les eſprits Angéliques ont coûtume de ſecourir celui qui les prie, & ils font réüſſir les vœux des humains.

Gardez-vous, je vous prie, du ſyſtême ignorant de ceux qui croient que rien n'eſt plus eſtimable que la nature de l'homme, & que jamais Dieu n'a rien fait de meilleur; les inſenſez qu'ils ſont voyent tant d'animaux habiter la terre & les mers, & s'imaginent que l'Ether & les globes des étoiles n'ont aucuns habitants; & ils croyent deſerts les eſpaces immenſes du Ciel.

O eſprits dépravez! ô ames aveuglées de ténèbres! hélas! les ſens humains peuvent-ils tout comprendre? Il y a mille choſes qui trompent les yeux & que l'on conçoit cependant par la réfléxion. Doit-on préférer les ſenſations que les organes raportent à l'eſprit, préférablement aux choſes que conçoit la raiſon & la réfléxoin, qui nous enſeignent qu'il y a des Dieux & que le Ciel eſt habité. Donc les étoiles ſont elles-mêmes des divinitez, ou des temples lumineux, dans leſquels habitent les Dieux?

Ces fondements étant jettez, embraſſez la juſtice; ne faites tort à qui que ce ſoit, ni en paroles ni en actions quelconques; ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fut fait; voilà la loi la meilleure de la nature, ſans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu ni aquérir la Céleſte éternité.

Reſpectez l'honneur, la réputation & le bien de vôtre prochain; que l'envie, la colére & la cupidité ne vous entraînent pas; ſecourez de vos ſoins charitables,

tables, ceux que vous connoiſſez être bons; faites du bien enfin juſques aux méchants mêmes, afin qu'ils ne vous nuiſent ni ne vous faſſent point de mal.

Soyez incorruptible aux preſents; que l'amour ni la haïne ne vous écartent pas de la juſtice; ce ſont ces trois choſes qui éteignent la lumiére de l'ame & l'écartent du droit chemin.

Souvenez-vous toûjours de Dieu, & que vous devez mourir un jour; fuyez tous les charmes & les plaiſirs du corps; mettez un frein à la volupté, elle eſt très-pernicieuſe au genre-humain; rien n'eſt plus contraire à la vertu, qui veut ſans ceſſe s'élever vers les aſtres, dont elle a pris naiſſance, que la volupté, dont le propre eſt de ramper dans les lieux bas & terreſtres; elle n'aplique ſes regards qu'à la terre, à la façon des bêtes; elle ſuffoque les forces de l'ame & du corps; elle rend les hommes lâches & pareſſeux & leur cauſe les plus cruelles maladies.

Voilà la Circé, les Syrénes & l'hameçon de l'inique Démon: c'eſt par ce filet qu'il en prend une innombrable quantité, qu'il les empêche après leur mort d'entrer dans le Ciel, leur patrie, & qu'il les renferme avec lui dans les ténèbres de l'averne. Fuyez-donc avec ſoin le flâteur & doux poiſon de cet ennemi infernal, de peur que vous ne vous en repentiez trop tard.

Quand un âge avancé vous fera ſentir que vous avez ſacrifié vôtre eſprit, vôtre réputation, vôtre corps, & tout ce que vous ayiez de plus cher à ce petit goût de miel & à cette vaine douceur, alors vous vous récrierez comme beaucoup d'autres.

O beaux temps, que je vous ai mal connus! Où fuyez-vous? Hélas, miſérables que je ſuis, ſi Jupiter me rendoit les années de mon enfance & qu'il me fut permis de revenir ſur la terre, que je ſuyrois avec plaiſir le ſentier étroit de la vertu! Rien n'eſt meilleur au monde. C'eſt elle qui nous reſte dans tous les tems: les honneurs & la loüange lui ſont

ſont attribuez ; elle augmente le bien, conſerve la vie ; & ſurvit après la mort.

Malheureux que je ſuis ! la flâteuſe volupté m'a trompé; elle s'eſt retirée & m'a abandonné dans mes malheurs; tandis que j'étois jeune, je ne fréquentois que des lieux de proſtitution, pendant que je me livrois à la gourmandiſe, au ſommeil & au jeu : inſenſé que j'étois ! je n'ai voulu rien aprendre ; je haïſſois les livres & l'étude ; j'ai mépriſé les beaux arts ; je me trouve à preſent ignorant, infâme, ſans fortune, le corps caſſé, l'eſprit hébêté & les ſens débilitez.

J'ai vécû juſqu'à preſent, comme celui qui croit veiller pendant qu'il dort, & ſe trompe. Les lâches & les pareſſeux tiennent de pareils diſcours quand ils tombent dans la vieilleſſe, & que prêts à mourir, ils font ſur leur vie paſſée un trop tardif examen. Ces ſortes de gens ferment les étables quand les troupeaux ſe ſont perdus ; c'eſt vouloir profiter de l'ocaſion quand on l'a laiſſé échaper, & chercher le Médecin quand il n'y a plus d'eſpérance de ſalut.

O miſérables ! connoiſſez le prix du tems pendant que vous le poſſédez ; l'heure s'échape avec vîteſſe & ne revient jamais : les larmes & les gémiſſements ne font rien à une perſonne morte; la Médecine veut être adminiſtrée à tems ; il faut donc embraſſer la vertu dans la fleur de ſon âge & choiſir le vrai chemin de la vie ; il faut alors ſe ſervir de la raiſon & ſe livrer à des études honnêtes : c'eſt lorſque l'eſprit eſt encore ſouple qu'il le faut ſoûmettre à la prudence, de peur qu'il ne devienne l'eſclave des voluptés & ne s'écarte du droit chemin : c'eſt être ſage que de l'être de bonne heure ; la ſageſſe tardive reſſemble à la folie ; elle ſe repent en vain, en déplorant le tems perdu qui eſt irréparable.

Il faut outre cela ſe garder de la ſoif des richeſſes & de l'avidité de l'or ; car l'avarice renferme preſque tous les vices, les actions lâches, l'impiété, le

le parjure, le larcin, les rapines, la fraude, les tromperies, les embusches, les trahisons, les quérelles, les carnages : je n'aurois jamais fait de les dénombrer; rien enfin n'est si sordide que l'avare, qui s'enterre lui-même comme une taupe; il ne souhaite, il n'aime & ne connoît rien, que ce qui procéde de la terre; c'est pour des choses si basses qu'il commet toutes sortes de crimes. L'insensé qu'il est n'a d'autre Dieu que son argent, qu'il adore; il ne voit pas, ce malheureux déplorable, combien la vie de l'homme est courte & fragile; il n'aperçoit pas la mort qui d'un arc toûjours bandé décoche des fléches dans le cœur des hommes, & qui n'épargne ni le jeune, ni le sçavant, ni le riche, ne fait nulle différence des sujets.

Souvent la mort est plus près de lui qu'il ne pense & lui porte des coups imprévus.

Pour vous, me dit Timalphes, gardez-vous bien d'estimer les richesses de la terre, & les biens soûmis à l'empire de l'aveugle destin : personne ne les posséde en propre; ils dépendent de l'Arbitre de la fortune, qui les ôte & les donne à son gré, & l'on est obligé de les abandonner à la mort.

Ces biens changent de maîtres avec vicissitude; ce sont donc d'autres biens qu'il faut que vous cherchiez; il faut que vous souhaitiez de meilleures richesses, qui sont durables, sur lesquelles ni la mort, ni le sort n'ont aucune puissance; c'est celles-là qu'il faut acumuler jour & nuit; vous serez alors vrayment riche & vrayment heureux.

Quand même vous auriez tout ce que le peuple admire & desire, comme de l'argent, un fond de terre, une maison, des troupeaux, vous pouvez vous en servir, mais avec modestie & justice. Ayez pitié du pauvre autant que vous le pourrez, ne méprisez jamais les misérables; par ce moyen vous aquérerez la loüange & le salut éternel, & vous échangerez vos biens terrestres contre des biens Célestes.

C'est être un loup, & non pas un homme, que de ne pas avoir de la clémence, de n'être pas touché du sort misérable d'autrui & de refuser ses secours à un ami qui vous les demande : si, au contraire, vous êtes pauvre, soûtenez vôtre pauvreté avec patience ; celui à qui le sort a le plus donné de biens, a plus de soins, de soucis & d'accidents fâcheux à essuyer que vous ; il est opressé par le poids de ses possessions, de façon qu'à peine peut-il s'élever à la contemplation des choses Célestes.

Il faut être débarrassé de tous poids terrestres, quand on veut s'élever jusqu'aux astres ; car plus on recherche la terre, plus on s'éloigne du Ciel & de la lumiére : or celui qui a des tresors, a son cœur dans le même endroit, qui semble tourner autour du lieu où ils sont cachez.

La pauvreté est utile à beaucoup de gens, elle les allége & les soulage, & semble leur prêter des aîles pour s'élever aux astres. Il faut aussi que vous évitiez l'orguëil, qui est la source des contestations & de la haïne ; l'ambition partage les Villes en factions différentes ; elle est la cause de la ruïne de beaucoup de gens.

Rome n'a été détruite que par cette peste, & n'a été oprimée que par la guerre civile. Fuyez ce monstre infernal, si vous voulez être l'ami de Dieu, & joüir du Ciel après vôtre mort.

Jamais le superbe n'aima les Dieux ni n'en fut aimé ; Dieu aime les gens humbles & doux, & il habite volontiers dans les ames debonnaires & sans ambition ; il écarte de lui, au contraire, les ames pleines du vent des vanitez & ne permet pas qu'elles soüillent le Ciel de leurs presences, ni qu'elles habitent avec lui.

Hommes, qui n'êtes que des outres vuides, de quoi vous sert donc vôtre orguëil, vos tîtres illustres & vos grands noms, que la mort vous enleve à l'instant & qu'elle vous fait oublier dans les eaux du

Léthé ?

Léthé ? Vous cherchez à mériter les loüanges du vulgaire : vous voulez lui plaire : de quel jugement, dites-moi, le petit peuple est-il capable ? Qu'importe qu'il vous croye des Dieux, quand vous n'êtes que des animaux, qui n'avez d'humain que la figure extérieure ?

Si vous trompez des hommes ignorants, croyez-vous aussi en imposer aux Dieux ? Hélas ! vous excitez chez eux un rire pitoyable ; car ils connoissent vos mœurs & vos crimes cachez.

Mais, que dis-je, aveugles que vous êtes, vous ne connoissez pas de Dieux ; vous ne croyez pas que vos ames survivent à la destruction de vos corps : vous ne cherchez & ne desirez que les commoditez de la vie presente, & vous vous moquez de la future. Que de bêtes, hélas ! vivent dans un corps humain. Voilà la cause de vôtre erreur & de vôtre ruïne ; c'est que vous ne connoissez, avec un esprit épais, que des corps grossiers ; vous n'avez nulle idée des choses vrayes, vous n'en connoissez que les ombres & les simulacres, & la plus grande partie des hommes se plaît à se repaître de fumée. Insensez que vous êtes, qui a-t'il de plus leger & de plus vain ? Qu'y a-t'il en effet de plus ridicule que de rechercher des honneurs qu'on n'a pas méritez, tandis qu'on ne daigne pas s'en procurer un véritable ?

Nous voyons les méchants, les ignorants, les gens sans esprit, élevez à des postes éminents ; nous les voyons commander à des gens qui valent mieux qu'eux & auxquels ils dévroient être asservis, parce que la fortune se jouë des choses humaines : elle confond tout, sans aucun ordre ; elle éleve le plus souvent de lâches esclaves, qui ont mérité la prison & les suplices.

Si cette fortune étoit sensée, elle donneroit aux seuls sages la conduite de l'Univers, comme il seroit juste qu'elle le fit, alors tout seroit dans l'ordre ; les loix reprendroient leur vigueur ; les choses sa-

crées seroient entre les mains de Ministres purs & innocents, & les Dieux se communiqueroient aux hommes; mais, hélas! elle se plaît à favoriser des Pantomimes.

Dieu souffre pourtant ces choses, qu'il pourroit corriger; pourquoi ne les souffririons-nous pas? Hélas! il est fort inutile de prouver la vérité par la plus solide raison; on ne fait de grands progrès; on se charge de la haïne publique; on se fait mépriser, & la sagesse a toûjours tort, quand elle n'est pas soûtenuë de la force ou de l'authorité; ce qui fait qu'il vaut mieux se taire. Pour vous, méprisez les loüanges du vulgaire insensé & les presents de l'aveugle fortune, & ne vous atachez de toutes vos forces qu'à plaire à Dieu.

C'est la vraye gloire & le véritable honneur dont vous êtes sûr de joüir après vôtre mort; prérogative qui n'est acordée dans le Ciel qu'aux hommes justes & pieux. Voilà le vrai bonheur, qui est réservé à ceux qui sont doux & humbles de cœur: les orguëilleux, au contraire, plongez dans une tristesse inexprimable, répandent des larmes améres dans les valées du Styx.

Calmez donc vôtre colére, elle engendre la fureur, qui fait proférer des paroles insultantes, les querelles en procédent, les blessûres s'ensuivent, & une mort malheureuse en résulte.

La colére confond le jugement de façon, que l'esprit ennyvré d'une bile échauffée ne sçait plus ce qu'il doit faire; il perd le discernement & ne sçait même pas reconnoître sa route. Les actions inconsidérées sont d'ailleurs suivies de honte & de chagrin. Fuyez-là donc; rendez-vous maître de vôtre ame; surmontez-vous vous-même; ayez la force de tolérer; la patience est une excellente vertu; il faut manquer de probité pour ne pas être patient; il faut être absolument féroce, querelleur & litigieux.

Les combats ne conviennent qu'aux bêtes; com-

me

me la paix la plus tranquile eſt le propre des hommes, le ſage la recherche ſur toutes choſes, & préfére de ſouffrir de legéres offenſes, plûtôt que d'encourir des peines plus violentes : il eſt perpetuellement ſur ſes gardes, pour empêcher que d'un petit feu il ne s'allume un grand incendie.

Celui qui ne veut rien ſouffrir, doit ſe bannir du commerce des hommes & ſe retirer dans les montagnes ou dans les bois ; mais celui qui veut habiter dans les Villes, doit paſſer beaucoup de choſes, doit donner un frein à ſa colére, renfermer ſon chagrin dans ſon cœur & ne pas rompre legérement les liens de la paix ; il doit pardonner à ſes amis, autant qu'il eſt poſſible, pour qu'il ſe rende digne lui-même du pardon qu'il a acordé aux autres.

J'ai crû devoir dire ce peu de choſes concernant l'ame, en voilà ſuffiſamment. Celui à qui ce diſcours aura paru court, trouvera certainement ce que j'ai pû obmettre, qui ſe preſentera volontiers à ſes yeux ; car il eſt compris tacitement, ou ſous-entendu dans ce que j'ai dit.

Il faut auſſi lire avec atention les Livres des Sages, rechercher les cauſes des choſes, afin d'orner ſon eſprit de différentes ſciences ; car l'eſprit ſans doctrine, paroît ſans courage & émouſſé. Par ce moyen, comme il a été dit ci-devant, les fols & les ruſez peuvent, en cultivant leur eſprit, avoir du mérite & de la vertu, & parvenir à poſſéder les demeures Céleſtes.

Tandis que mon conducteur m'entretenoit de la ſorte, voilà le meſſager des Dieux, le petit-fils d'Atlas, envoyé par Jupiter même, qui s'aproche de nous pour annoncer à Timalphes qu'il étoit atendu dans les Cieux, parce que tous les Dieux devoient ſe raſſembler dans le Palais de Jupiter, qui vouloit les entretenir de choſes importantes ; ſçavoir, s'il convenoit à Momus de dépoüiller de leurs biens certains Moines, demeurants ſur une coline hors de la

Ville, dont les murs sont arrosez par le poissonneux Fleuve d'Arimini, dont les eaux vont se jetter dans la Mer Adriatique, & s'il faloit leur ôter certaines parties, dont les villageoises privent quelquefois leurs Cocs, puisque ces Moines étoient trop lascifs & trop orguëilleux, qu'ils méprisoient les autres hommes & commettoient licentieusement les choses les plus honteuses, à l'exemple du vieillard qui leur préside.

O honte! comment l'Eglise peut-elle tolérer la vie de ces Porcs, qui ne sont ocupez d'autres soins que de satisfaire leur gourmandise, la luxure & le sommeil. Ce qu'ayant entendu, le fils de la vertu disparut, après m'avoir recommandé à Mercure, qui s'en alloit aux enfers porter à Pluton les ordres secrets de son pere. Il me prit, & m'ayant fait traverser les nuées, il me descendit sur la terre, dans le tems que Clément, natif de Toscanne, étoit à Boulogne avec l'Empereur, & que le même fatiguoit Florence par un long siége.

Le petit-fils d'Atlas, à force d'agiter ses talonnieres aîlées dans les airs, parvint aux rochers escarpez de S. Marin, qui touchent presque les astres, & après un très-petit saut me posa doucement à terre, sur une petite élévation, dans de grasses campagnes, & se hâta de descendre aux enfers.



LE

LE ZODIAQUE
DE LA VIE HUMAINE.

****

LE CAPRICORNE.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocrisie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le sage porte aisément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne sçauroit faire. Les anciens Philosophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la maniére de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au sage de se marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrêmité, où l'on est réduit à défendre les Autels & les foyers domestiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes causoient des maux de cœur & des envies de vômir. L'esprit de Dieu est le seul qui purifie les cœurs; si-tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soûtien de la vie, qui est double, celle de l'esprit & celle du corps. Les sages vivent de celle de l'esprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croyent l'ame mortelle, & souhaitent qu'elle soit telle; les gens de bien, au contraire, se réjoüissent de son immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des miséres humaines, qui élévent l'homme à Dieu. Il ataque, en passant, la Cour du Pape Clement lui-même; & il finit ce Livre, en considérant combien il est difficile de parvenir à la vraye sagesse dans ce monde.

JE vous saluë, petit-fils d'Atlas. Quoi! êtes-vous déja de retour de la valée du Styx? Dites-moi, je

je vous prie, ce qui se passe à la Cour de Pluton? Il y a, répondit Mercure, un grand tumulte & une grande dispute. Pourquoi cela? Je vous le dirai volontiers, quoique je sois fort pressé de retourner vers les Dieux.

Il y a dans les Royaumes sombres une si innombrable troupe de Musulmans, de Chrétiens & de Juifs, que la place n'est pas assez grande pour les contenir. Il n'est pas un coin de vuide, tout est rempli; le vestibule, les salles, tout le Palais du Roi infernal; les Temples, les maisons, les ruës, les places publiques, les remparts, & toute la Ville enfin est ocupée; les campagnes, les colines & les valées; ils se pressent les uns les autres de façon, qu'ils se poussent à coups de pieds & de poings; ils se mordent & se battent avec fureur. Heureusement les Mânes n'ont point d'épées; car ils ne peuvent mourir une seconde fois.

A peine ai-je pû passer & pénétrer la foule des ombres, tant elles étoient pressées; mais je me suis ouvert un passage à force de les fraper de mon caducée. Je suis enfin parvenu jusqu'à l'intérieur du Palais du Roi des ténèbres, qui soûpiroit & paroissoit touché d'une amére tristesse.

Je lui ai exposé les ordres de mon pere; qu'il eût à faire sortir l'Antechrist de sa prison où il étoit renfermé, & qu'on lui donnât la liberté d'aller par tout le monde, d'y faire de faux-miracles, de prêcher l'arrivée du dernier jour, & la ruïne du Monde; de mettre tout en desordre, & de troubler les hommes & les Dieux: car c'est-là l'ordre des immuables destinées. J'ai demandé à Pluton le sujet de sa tristesse. Ne vous paroît-il pas indigne, injuste, & criminel, m'a-t'il dit, que vous ocupiez le Ciel, si large & si immense, où vous êtes en si petit nombre, & où trois hommes à peine, ou du moins un très-petit nombre de plus, sont depuis très-long-tems allé l'habiter avec vous, tandis qu'il vient à chaque instant

ſtant dans mon Royaume, qui eſt très-petit & très-étroit, une innombrable multitude d'hommes, comme tous les Juifs & tous les Mahométans? J'avouë que tous les Chrétiens n'y viennent pas; mais du moins la plus grande partie de ces derniers deſcendent ici bas & s'y viennent ranger pêle-mêle.

Pourquoi les envoye-t'on plûtôt dans mes Etats qu'ailleurs? Et pourquoi mon frere, qui poſſéde l'Ether, ne reçoit-il pas du moins les Prêtres, les Freres Laïcs & les Moines? Que ne leur fait-il habiter les confins du Pôle & remplir ſes Etats? N'a-t'il pas de honte de ne pas reçevoir ces hommes, qui chantent ſi bien dans les Temples chaque jour? Qui fatiguent l'air par les lugubres ſons de leurs cloches ſacrées? Qui brûlent tant d'encens? Qui ſont ſi pitoyables pour les femmes de mauvaiſe vie? Qui abſolvent les autres, ſans pouvoir abſoudre leurs propres péchez? Qui enterrent la nuit les gens en cachette? Qui ornent les Temples des Dieux de ſtatuës, de peintures & de tombeaux? (*a*)

N'a-t'il pas de honte d'envoyer aux enfers & de tourmenter tant de milliers d'hommes, qui ſont en beaucoup plus grand nombre qu'en été les mouches de la Poüille? (*b*) Il n'a même aucun égard pour les Souverains Pontifes, à qui il fait ſouffrir des ſupplices plus cruels qu'aux autres hommes: ce qui fait que ces miſérables ſont renfermez au fond de l'Erèbe & y ſont tourmentez d'une façon effrayante.

C'eſt pourquoi, Mercure, lorſque vous retournerez au Ciel, dites, je vous prie, à mon frere qu'il ait égard à la petite étenduë de mon terrain; qu'il ne mépriſe pas tant mon Domaine; qu'il retire d'ici quelques Moines, ou bien qu'il élargiſſe le Tartare. Je le ferai, lui dis-je, & après je me ſuis retiré.

Je vais à preſent retrouver les Dieux; il faut que je

(*a*) L'Auteur critique les Statuës & les Peintures qui ſont dans les Temples, en cela de l'avis des Iconoclastes, ou *briſeurs d'Images.*

(*b*) Province d'Italie, dans le Royaume de Naples.

je me dépêche. Allez en paix, lui dis-je, ne m'oubliez pas : souvenez-vous quelquefois de ma Muse : dictez-moi mes vers ; le papier & les plumes sont prêts, & j'ai pour écrire du loisir de reste. Commencez par m'enseigner de quel ordre est l'homme sage. Celui qui doit être tel, aussi-bien qu'heureux, doit d'abord être né sous un astre favorable ; car il y a une grande différence de naître sous tel, ou tel autre aspect des Planettes, si l'on en croit ceux qui connoissent les facultez, les mouvements & les noms des astres ; qui observent l'heure de la naissance des hommes, & prédisent, par ces moyens, leurs destinées.

O combien grande, & combien admirable est la puissance du Ciel ! Sans lui la terre cesseroit de produire, & la mer d'engendrer ses humides habitants. Le Ciel est l'Ocean, Pere de toutes choses; les Astres sont les Nymphes, ses Sœurs; c'est delà que tous les biens se répandent sur la terre.

Personne ne peut donc être sage & heureux, s'il est né sous un Ciel contraire & sous des Astres sinistres. Il importe beaucoup aussi à quels parents on doit la naissance ; aussi-bien que la façon dont on a été nourri ou élevé ; car on se ressouvient ordinairement, dans l'âge adulte, des mœurs qu'on a reçûës & des sciences qu'on a aprises dans l'enfance : ces choses durent long-tems, & font une forte impression sur l'esprit ; ce sont enfin les préjugez des premieres années.

Il faut donc qu'un maître ait de la probité, de la science & de la prudence pour instruire un enfant ; qu'il l'acoûtume de bonne heure à la vertu, & qu'il le conduise de part & d'autre, comme un habile Ecuyer conduit un cheval, en se servant tantôt de la bride & tantôt de l'éperon.

On ne doit pas se contenter de l'enseigner par des paroles, on doit encore l'engager plus fortement par l'exemple; car on diroit en vain de belles choses, si les actions démentoient les paroles. On doit s'a-

tacher

tacher à s'éloigner de la fréquentation des gens criminels & luxurieux.

Les commerces honteux corrompent les mœurs les plus saintes; ce poison en a fait périr plusieurs. Si l'on veut connoître quel est un homme, il faut sçavoir quels sont ses amis ; la nature & Dieu même unissent les semblables : les gens habitent & vivent volontiers avec ceux qui leur ressemblent.

Que les parens, & un Précepteur, prennent donc garde, de concert, que quelque jeune débauché ne soüille, par des mœurs obscènes, l'enfant qu'on souhaite avec ardeur qui soit un jour heureux; nôtre penchant vers le vice n'est déja que trop fort.

Il faut que le jeune éleve, qu'on veut rendre sage, lise les Auteurs grecs & latins, afin, qu'autant qu'il se pourra, il y puise la doctrine. Qu'il s'atache aux Auteurs les plus châtiez, & qu'il fuye tous les écrits qui ne sont pas dans les bornes de l'honnêteté.

Il arrive rarement qu'un ignorant soit honnête homme; l'ignorance précipite l'esprit dans les plus noires ténèbres de l'erreur. Il ne faut cependant pas fatiguer cet éleve, par une étude trop violente ni par un travail trop assidu, de crainte qu'au lieu de lui inspirer la sagesse on ne le fasse devenir insensé, ou qu'il ne tombe malade, ou même n'en meure : toutes choses immodérées nuisent & ne peuvent durer long-tems; celui, au contraire, qui ménage son atention, & donne du relâche à son esprit, par les amusements & la récréation, trouve une nouvelle vigueur dans le repos & dans une oisiveté de quelque heures. Quoiqu'il y ait beaucoup de bonnes maniéres d'élever la jeunesse, les principales sont cependant celles qui enseignent & démontrent quelle est la nature & les astres. Que nôtre jeune Philosophe s'y aplique donc de toutes ses forces, & à mesure qu'il parviendra à une âge plus avancé, qu'il y consacre ses plus meures années, aussi-bien qu'à la lecture du livre dont

nous

nous venons de parler. Qu'il exerce son esprit avec soin, en le cultivant ; qu'il devienne juste & pieux, & couronne sa vie d'un double laurier.

Qu'il est beau qu'un même homme réünisse la science & la probité, la prudence & la doctrine ! La science insensée est cependant dangereuse ; le sçavant injuste est un furieux, armé d'une épée. Il ne suffit pas encore de prendre soin de l'esprit & de l'orner de la science & des bonnes mœurs, si l'on ne donne une grande atention au corps ; car quand ce dernier ne joüit pas de la santé, il refuse d'éxécuter les ordres de l'esprit, qui conçoit les plus beaux & les plus grands desseins.

Il faut donc s'atacher à ne se nourrir que de viandes saines, afin qu'il en résulte un sang pur ; car les humeurs pécantes, qui affligent les membres, ne sont ordinairement formées que par les mauvaises nourritures. Il faut fuïr l'yvresse, & éviter l'excès des viandes, qui incommodent la tête & l'estomac & envelopent le cerveau de fumées, d'où s'ensuit la stupidité & un assoupissement journalier.

L'homme sçavant & juste doit donc boire & manger avec modération, & doit aussi faire un éxercice modéré dans des tems marquez, pour rétablir ses forces : la paresse les diminuë ; une trop grande oisiveté débilite les nerfs, & le repos trop assidu affoiblit les jointures.

Il faut être en garde en outre contre un trop grand chaud & un trop gand froid; un air trop épais, par exemple, & un païs trop marécageux peuvent nuire, sur-tout en été, pendant la canicule, & dans le tems qu'on entend le chant des cigales, cachées sous les feüilles. Il faut enfin aporter toute son étude à tenir le corps en bonne santé, afin qu'il puisse éxécuter les ordres de l'esprit ; ce qui ne peut arriver aisément, si l'on est dans la pauvreté : il faut donc posséder un peu de richesses, soit par un héritage, soit par le hazard, ou qu'elles soient aquises par le travail.

Le

Le pauvre a beaucoup à ſouffrir par tout, & il n'eſt pas poſſible de mener une vie heureuſe ſans un peu de fortune. Ah que la vertu eſt gémiſſante, quand elle eſt privée de ſecours ! Combien de mépris n'a-t'elle pas à eſſuyer quand elle eſt pauvre ?

Celui-là eſt riche à juſte tître, qui a de l'eſprit, de l'éloquence, de la prudence, & quelque art avec lequel il puiſſe, par tout où il ſe trouve, gagner dequoi vivre honnêtement; dans quelques endroits éloignez qu'il ſe rencontre, il porte ſes biens avec lui, & ne manque pas de commoditez, qui lui font paſſer une vie heureuſe; il ne craint pas les voleurs ni les armes des cruels brigands, & il eſt auſſi-tôt revêtu qu'il a été dépoüillé.

La véritable vertu ne céde pas à la fortune; chaque ville, tout l'Univers enfin eſt la patrie d'un homme vertueux & courageux; mais celui, au contraire, qui n'eſt pas vertueux, quoiqu'il poſſéde de fort grands héritages & une prodigieuſe quantité d'or, ne peut pas aller où il veut; il ne peut parcourir le monde ni examiner les différentes mœurs des hommes; il ne ſçauroit voir différents païs ni vivre par tout; il ne peut entraîner à ſa ſuite, ſes terres, ſes maiſons ni ſes coffres forts; il craint les voleurs & l'inconſtance de la mer, & il ſeroit bien-tôt réduit à la triſte mendicité & à vivre des charitez d'autrui, s'il s'y expoſoit: il eſt donc forcé de ne point changer de demeure & de ne point ſortir de ſa patrie, où il fait ſa récolte & ſa vendange. Il eſt comme renfermé dans les bornes des biens qu'il a reçûs du ſort, auxquels la petiteſſe de ſon génie le force de ſe tenir; ce qui fait qu'il ne ſçauroit contempler une infinité de belles choſes qui ſont dans l'Univers, & qu'il eſt forcé d'habiter ſa priſon.

C'eſt-là ce qui a déterminé les anciens ſages à inventer, par une recherche ſubtile, la Pierre (*a*) qui leur

(*a*) Je ne doute nullement que le lecteur ne m'atende à cette

leur pût servir de fidèle Viatique, qui pût les suivre en tous lieux, & jamais ne leur manquer; c'est par son

---

cette Note, comme à une pierre d'achopement. Cette Science a fait broncher de beaucoup plus habiles gens que moi. Il n'a pas été acordé à tous les hommes de pénétrer les plus sublimes mystéres de la nature, parmi lesquels La Pierre Philosophale tient le premier degré.

J'ai lû presque tous les Auteurs qui traitent de ce Grand Art, sans pouvoir les aprofondir. J'ai consulté ceux qui avoient le plus de réputation sur ces matiéres. Je n'ai pas même négligé les Manuscrits; & j'avouë que toutes les connoissances que j'en ai pû tirer, ne sont encore qu imparfaites.

Je me mets, malgré tous mes soins, au plus bas rang de ceux que les Adeptes apellent prophanes. J'ai même la témérité de penser que bien des Auteurs, qui ont la réputation d'avoir opéré le Grand Oeuvre, ne l'ont aquise qu'en écrivant obscurément, & en copiant les passages des vrais Philosophes, sur l'interprétation desquels ils avoient faits de vains efforts.

Ce n'est pas que je nie la possibilité du Grand Oeuvre; j'en suis, au contraire, pleinement convaincu. Il ne seroit pas possible que de si grands hommes, qui en ont fait de si amples Traitez, eussent pû donner la plus sérieuse étude de leur vie à une chimére, ou s'ils avoient été entrainez par une aveugle crédulité, on n'en liroit pas, parmi eux, qui feroient les serments les plus authentiques, & qui prendroient à témoin les choses les plus respectables & les plus sacrées de la vérité, qu'ils vont vous avancer.

J'avouë que bien des gens ont été séduits par l'imposture. Je conviens qu'une infinité de malheureux ont impunément pris le nom de Philosophes. Il est sûr que ces mêmes ont eu beau jeu, pour en imposer à la plus grande partie des hommes, au sujet de la *Transmutation Metallique*.

Tous les Chimistes vulgaires, qui ont un peu d'expérience, sçavent, à n'en point douter, qu'en dessoulphrant, avec des corrosifs les deux Métaux parfaits, & en jettant ce soulphre sur pareille quantité ou poids de de Mercure, ou Métaux imparfaits, la Transmutation se fait à l'instant.

Cependant le commun des hommes crie miracle à de pareilles expériences; les bourses s'ouvrent, & le frauduleux Alchimiste profite de leur simplicité.

La Pierre des Philosophes est d'une toute autre nature; elle transmuë les Métaux, sans avoir besoin d'emprunter les Soulphres des autres Métaux parfaits, & elle est

son secours qu'ils ont parcouru différents Royaumes & diverses Provinces, où ils ont puisé des connoissances

---

est la souveraine Médecine pour guérir les Mixtes des trois Régnes.

Je ne m'amuserai pas à faire une plus ample description. Je me contenterai de donner au Public une sorte de Programme ou d'Introduction à cette Science, faite par un Seigneur Allemand, qui m'a été envoyé par un de mes amis.

Ce morceau est suffisant, pour donner une idée juste de l'ART, pour faire voir de suite ce que des milliers de volumes ont écrit sans ordre. C'est, en un mot, une sorte de Thèse que ce Seigneur prétend soûtenir à la face de l'Univers.

Il s'y donne pour le tenant du Tournoy, & semble inviter à la dispute les Sçavants sur cette matiére, à la maniére d'Allemagne, où l'on soûtient des Thèses publiques sur cette Science.

Ce petit Ouvrage est en Latin; mais je le donne en François, pour la commodité de bien des ENFANS DE L'ART, qui ne sont pas lettrez.

****

SÇIENCE ECRITE

DE TOUT L'ART HERME'TIQUE,

Qui n'a pas été puisée dans les Livres d'autrui; mais qui a été justifiée & prouvée par l'expérience même.

Mise en lumiere, en l'honneur & gloire des ENFANTS DE L'ART, *les Ides de Septembre de l'année 1731. par un Philosophe, connu pour tel.*

I.

L'ALCHIMIE est une étude, qui imite la nature, & va beaucoup plus loin que cette servante de la Divinité.

II.

Ce n'est pas la lecture des Livres Philosophiques qui constituënt le Philosophe; mais bien plûtôt la pratique, précédée des découvertes d'un fidel ami, qui nous démontre l'ART.

III.

Nôtre ART est aisé & difficile, très-précieux & vil, selon le sujet qui s'y aplique & s'y atache.

ſances ſans bornes. Ils ont autrefois, dans la plus profonde triſteſſe, imploré les Dieux, après leur avoir

---

I V.

Il eſt aiſé, en ce qu'il ne ſe conduit que ſelon la voye de la ſimple nature.

V.

Il eſt difficile, en ce qu'il nous découvre tous les myſtéres de cette ſçavante ouvriere, & nous rend les confidents de ſes reſſorts cachez.

V I.

Il eſt très-précieux, par raport à ceux qui recherchent nôtre ART, dans les choſes précieuſes & chéres.

V I I.

Il eſt vil, en ce qu'il tire ſon origine d'une choſe, ſinon vile, du moins très-commune & très-connuë.

V I I I.

La Matiére des Philoſophes eſt unique, en eſſence & en nombre, & ne dépend point de pluſieurs ſujets.

I X.

Ce n'eſt point dans le régne Aſtral qu'il faut chercher nôtre matiére, quoiqu'elle renferme toute la vertu des Aſtres.

X.

Ce n'eſt pas auſſi dans les Eléments, quoiqu'elle les ait concentrez en elle-même.

X I.

Le régne Animal ne peut pas non plus nous la donner, quoiqu'elle ſoit doüée d'une ame très-noble.

X I I.

Le régne Végétal ne peut pas nous fournir nôtre Matiére, quoiqu'elle ait un eſprit végétatif & une vertu beaucoup plus multipliante que tous les Végétaux.

X I I I.

C'eſt enfin dans la derniere Famille de la nature, je veux dire le régne Minéral, qu'il faut la découvrir, quoiqu'elle ne ſoit ni or, ni argent, ni Mercure vif, ni aucun des autres Métaux & Minéraux, majeurs & mineurs, à l'exception de ce que les Philoſophes apellent leur ELECTRE MINE'RAL, non meur, ou la *Magnéſie Philoſophique*, qu'ils apellent leur SATURNE, qui n'eſt nullement le commun, & qui ne peut être compris par le ſens ordinaire des Chimiſtes vulgaires.

X I V.

La Matiére des Philoſophes doit être cruë; c'eſt-à-dire, n'avoir jamais paſſé par le feu.

X V.

avoir sacrifié, selon la coûtume, des brebis de deux ans; ils se sont sur-tout adressez à Mercure, au Soleil, à la

---

X V.

Nôtre MAGNE'SIE est la vraye & unique Matiére de LA PIERRE PHILOSOPHALE, dans nôtre voye universelle, qui est humide & séche.

X V I.

La solution de nôtre Matiére est, ou violente, ou douce, ou bénigne.

X V I I.

Le Feu des Philosophes, en tant que le plus grand & le premier de leurs Secrets (puisque c'est sa seule connoissance qui distingue le Philosophe des Sophistes) est triple, le naturel, le surnaturel, & l'elémentaire.

X V I I I.

C'est le Feu naturel, qui fait le Soulphre d'Or de la MAGNE'SIE.

X I X.

Le Feu surnaturel, est le MEUSTRUE dissolvant des Philosophes, qui n'est pas corrosif. C'est un feu non igné, une eau non aqueuse, un esprit corporel, & un corps spirituel; en un mot, un feu froid, dont la chaleur l'emporte cependant sur la naturelle & l'artificielle. Il n'est que cette chaleur qui puisse dissoudre l'Or radicalement, sans aucune corrosion, & le rendre fusible & potable, qui est, de toutes les Médecines & de tous les remédes, le meilleur & le plus agissant.

X X.

Le Feu Elémentaire est la clef du naturel & du surnaturel, & cependant les deux derniers engendrent le premier.

X X I.

Le Feu surnaturel est la Mere du Mercure des Philosophes; le naturel en est le Pere, & l'Elémentaire en est la Nourrice & la Gouvernante.

X X I I.

Le Mercure des Philosophes est simple, ou double, ou triple.

X X I I I.

Le simple, est la FONTAINE AIGRELETTE des Philosophes, ou leur *Vinaigre Philosophique*, qui est le premier fondement, & l'unique principe de la PIERRE; c'est lui qui extrait les Soulphres des Métaux, résout & volatilise leurs Sels.

à la Lune, & leur ont fait cette priére avec un cœur pur !

O hon-

XXIV.

Le double, qui est la Terre Feüillée Philosophique, est un Parfum & un Oxicrat très-doux, une eau qui ne moüille pas les mains ; enfin il est, ce que les Philosophes apellent leur AZOTH. *

XXV.

Le Mercure triple, est la premiere Matiére des Philosophes, qui renferme leurs trois principes ; sçavoir, Sel, Soulphre, & Mercure Philosophiques, unis inséparablement par le lien de conjonction. C'est enfin ce Mercure, qui se scelle Hermétiquement de lui-méme, & cette eau mélée de feu.

XXVI.

Nous avons cinq solutions de nôtre Matiére.

1°. De la Matiére cruë, pour en tirer le Feu des Philosophes.

2°. Afin que ce feu secret, étant extrait, il fasse paroître le *Feu Vitriolin*, non commun ; mais Philosophique, qu'on apelle PLOME DES PHILOSOPHES.

3°. Que ce *Feu Vitriolique* passe, par la putréfaction, au Cahos des Philosophes.

4°. DE L'OR PHILOSOPHIQUE, par le propre Aimant Mercuriel.

5°. DE LA TERRE PHILOSOPHIQUE, afin d'en former le double Mercure.

XXVII.

Il paroît deux Putréfactions; celle de nôtre *Vitriol*, & celle de la *Terre Adamique*, ainsi apellée par les Philosophes, afin d'en préparer la *Terre Feüillée*, ou le double Mercure.

XXVIII.

Les Philosophes n'ont qu'un Aimant & deux Aciers.

XXIX.

Le Mercure simple des Philosophes, est l'Aimant de leur Soulphre. C'est par lui qu'on tire l'Or des Philosophes, qui est beaucoup plus précieux que l'Or Vulgaire. Il est aussi l'Aimant du Sel Philosophique. C'est avec lui qu'on lave la Terre Philosophique, & qu'on la rend volatile, afin qu'ils se joignent éxactement, & qu'ils fassent, ce qu'on apelle Mercure double.

XXX.

L'un & l'autre Acier, tant sulphureux que salin, doit faire COIT onze fois avec l'Aimant Mercuriel, afin qu'il aquierre,

* Azoth signifie commencement & fin. Ce mot a été composé, par les Philosophes, d'Alpha & d'Omega, premiere & derniere lettres des Grecs; du Z, derniere lettre des Latins; & du Tau, derniere lettre des Hebreux, que quelques speculatifs ont prétendu representer mysterieusement la Croix de Jesus-Christ.

O honneur du monde ! ô Titan, le plus beau des Dieux ! ô Fille de Latône, qui chassez les ombres de la

---

re, par cette cohobation réïtérée, une nature régénérée, très-noble.

XXXI.

La volatilisation de la Terre Philosophique, par l'Esprit du Mercure, (afin que le Sel des Métaux, qui est la PIERRE méme, soit engendrée) demande un Artiste ingénieux, assidu & patient.

XXXII.

Le grand mystére, est de sçavoir volatiliser la Terre Philosophique. Sans cette volatilisation, les autres travaux sont inutils & vains. Les Philosophes ont été très-réservez sur cet article, Raymond-Lulle, Bazile Valentin, Théophraste, Paracelse, Geberd, Arnauld de Villeneuve, Melchior, Michel Sendivogius, le Comte Trevisan, le Morien, & plusieurs autres, ont été très-secrets & très-obscurs. Ils n'en ont dépeint le procédé qu'avec différents hiéroglyphes, & en ont parlé avec des termes très-variez. Eu égard à la diversité des Phénoménes qui paroissent dans cette élaboration; les uns lui ont donné le nom de NITRE VIERGE, extrait de la TERRE ADAMIQUE, d'autres l'ont nommé GRANDS JOURS DE SALOMON, quelquefois les CHAMPS DE MARS; ailleurs, BENOITE VERDEUR DE VE'NUS, quelquefois MIROIRS D'OR DE VE'NUS; en d'autres endroits, TERRE DE PARADIS; quelquefois MOISSON PORTANT FEÜILLES ET FRUITS; dans des ocasions HUILE DE TALC DES PHILOSOPHES; tantôt MERCURE AMALGAME'; d'autres MASSE DE PERLES, préte à se coaguler, MASSE STYGIENNE, MER GLACIALE; quelquefois LUNE ENGROSSE'E PAR MERCURE; quelquefois DIAMANT PHILOSOPHIQUE, TERRE FEÜILLE'E, TARTRE DES PHILOSOPHES, MANNE, DRAGON DEVORANT SA PROPRE QUEUE. On ne finiroit pas à les raporter.

XXXIII.

La Terre Feüillée des Philosophes se compose avec leur Or liquide, selon le poids de nature : elle est pour lors premiére Matiére, à laquelle, si l'on proportionne le *Feu Gradué Philosophique* (que les Philosophes apellent *l'Huile de Saturne*, ou le *Cachet d'Hermès*,) cette Terre est conduite à l'Elixir blanc & rouge : elle se teint & se parfait par ses propres Eléments, qui sont l'Air & le Feu, & se multiplie à l'infini.

XXXIV.

la nuit! ô inconstant & fugitif enfant de Jupiter & de Maïa, qui avez la faculté de vous changer en tant

---

X X X I V.

Il n'y a point de voye particuliére qu'elle ne soit émanée de la Source universelle. Il ne faut donc pas ajoûter foi aux fables des Sophistes du tems present, qui sçavent extorquer de l'argent aux sujets trop crédules, & les trompent par l'espoir d'un gain futur, qui n'arrivera jamais.

X X X V.

Les Particuliers réels, se font par le simple Esprit du Mercure des Philosophes, qui est Solaire & Lunaire, comme la Pierre de Feu de Bazile Valentin, l'augmentation de l'Or & de l'Argent, le Cuivre conduit à des degrez de perfection. La Transmutation de l'Or & de l'Argent, en une teinture *Tingente*; la maturation du Mercure vif, en Argent & en Or, & plusieurs autres.

X X X V I.

Le double Mercure des Philosophes rend l'Hüile de Talc, que quelques-uns ont apellé leur Gur. Il conserve la fleur de la jeunesse, jusque dans la vieillesse la plus avancée. Il peut dissoudre plusieurs petites perles, pour en faire de très-grosses, plus belles de beaucoup, en qualité & en beauté, que les naturelles.

X X X V I I.

La Teinture parfaite, outre la Transmutation des Métaux, multipliée à l'infini, rétablit & fortifie la santé; elle rend fécondes les femmes stériles; elle transmuë les Cristaux en Pierres précieuses & en Diamants; elle éxubére les derniers en Escarboucles, & rend le verre Malléable.

X X X V I I I.

En un mot, les mystéres de la Pierre sont si grands, qu'à peine la raison humaine peut-elle les conçevoir.

X X X I X.

C'est ainsi, dit Hermès, que Dieu créa le monde.

X L.

La Pierre renferme en elle enfin, les secrets, les richesses, les miracles, & les forces des trois Régnes.

LE TOUT PROCE'DE D'UNE SEULE CHOSE.

Tre's-celebre Medecin, ou Chymiste, qui que vous soyez, résolvez-moi, si vous le pouvez, & s'il vous plaît, ce *Syllogisme*; sinon, si vous m'en fournissez l'ocasion, je suis prêt à vous le résoudre démonstrativement. Je

tant de maniéres & de vous revêtir de tant de formes ; ſoyez-nous favorables, & écoutez nos plaintes ! Nous ſommes un petit nombre de gens, qui élevons nôtre eſprit aux choſes ſublimes, dont le génie & le cœur ſont remplis de ſageſſe ; tandis que nous faiſons nos efforts pour connoître les cauſes des choſes,

---

Je dirai, en paſſant, que ce Programme jettera tous ſes lecteurs dans les expériences des Minéraux, atendu qu'il déſigne cet *Electre Minéral*, non meur, comme la Matiere de la Pierre.

Tâchons d'expliquer ce que les Philoſophes entendent par leur *Electre Minéral*.

Nôtre Matiére, diſent-ils tous, ſe trouve ſur mer & ſur terre. Ils diſent vrai.

Mais, dans un autre endroit, ils avertiſſent qu'on ne la peut trouver en aucun endroit du monde. Ils ne nous trompent pas.

On entend, par des Minéraux, les Sels quelconques ; c'eſt ce Sel Philoſophique, dont parle *Philaléthe*, & qu'il apelle le premier Eſtre de tous les Sels, qu'il faut rendre tel ; c'eſt-à-dire, le compoſer par un Aimant atractif des vertus Céleſtes, qui eſt la premiére Matiére de la Pierre, & qui eſt *l'Electre Minéral*, paroiſſant ſous la forme d'un *Fray de Grenoüilles*. Ils n'ont donc pas tort d'exclure tous Métaux & Minéraux ; puiſque ce Minéral eſt formé par l'Artiſte d'une choſe, tirée d'une Miniére, qui n'eſt rien moins que les Mines ordinaires, & cette choſe eſt l'Aimant des vertus Céleſtes ; auſſi, ſe récrient-t'ils, nôtre Matiére a ſes propres Miniéres.

Ce qui a trompé encore une infinité d'Artiſtes, qui ont travaille ſur la vraye Matiére ſans fruit, c'eſt qu'ils ont pris le Sceau d'Hermès pour un Vaſe luté, à la Lampe d'émailleur, ou éxactement bouché par un Luth.

Et je crois qu'il faut que nôtre Matiére ſe faſſe un Luth elle-même ; c'eſt-à-dire, que le Ver à Soye ſe renferme de lui-même en ſa Coque.

Je crois en outre qu'aucun des Feux des Chimiſtes ne doit ſervir à l'Oeuvre.

Sur l'Ateſtation des Philoſophes, j'exclus tous les *Feux de Fourneaux à Vent, de Rétorte, de Réverbére, de Lampe, de Ventre de Cheval*, & m'en tiendrois à leur Feu ſecret.

choses, pour pénétrer les secrets de la nature, & mesurer le Ciel par nôtre raisonnement, nous sommes écrasez par la pauvreté, nous souffrons mille incommoditez & nous mourons de faim; pendant qu'un peuple vil & insensé s'empare de toutes les richesses, personne n'a pitié de nous; si nous avons recours à quelqu'un dans nos nécessitez, on nous montre au doigt, & l'on se moque de nos spéculations; nous sommes réduits enfin à bêcher la terre, à avoir soin des bestiaux, à tirer le fumier des étables, & à servir des insensez pour gagner nôtre pain.

O Divinitez bien-faisantes, ayez pitié de nous! (Si les Dieux sont sensibles aux priéres des bons) montrez-nous un chemin facile pour vivre honnêtement; que nous puissions pénétrer les détours où se renferme la vérité.

Ces Dieux arrivérent à cette invocation; Phœbus répondit le premier.

Respectable race de demi-Dieux, digne du Ciel & de la faveur des habitants de l'Olympe, soyez atentifs & renfermez mes paroles dans vos ames.

Prenez ce jeune Arcadien, infidèle & trop fugitif, plongez-le, & le noyez dans les eaux du Styx; que le Dieu, que la terre de Lemnos adore, le reçoive dans son giron, enfermé dans une prison de verre, afin qu'il l'éléve & le mette en croix; ensévelissez-en la pourriture; un esprit émané de nôtre corps pénétrera ses membres dégoûtants; &, par un ordre admirable, le retirera peu-à-peu des ombres noires; alors il paroîtra revêtu d'une robe dorée & sera tout brillant d'argent; mettez-le sur les charbons, il deviendra tout autre & sera renouvellé comme le Phœnix; tous les corps qu'il aura touchez seront rendus parfaits, & il vaincra l'ordre & les loix de la nature; il changera les espéces, & mettra en fuite la pauvreté.

Phœbus se tût, après ces paroles; Mercure & Diane firent un signe d'aprobation, & se retirérent ensuite tous trois vers les Cieux.

Alors

Alors les hommes réfléchirent ſur ces Oracles énigmatiques des eſprits divins : leurs penſées douteuſes leur firent faire pluſieurs expériences à grands frais, & ils trouvérent enfin ce grand Art qui l'emporte de bien loin au-deſſus de tous les autres : ils firent la *Pierre Ethérée*, qu'il n'eſt pas permis au Vulgaire de connoître, & que les méchants recherchent inutilement.

Celui qui eſt aſſez heureux de la poſſéder, peut habiter par tout avec honneur ; il ne craint ni les revers de fortune ni les atentâts des brigands ; mais les Dieux n'acordent ce don précieux qu'à un petit nombre de gens.

Quelqu'un demandera, peut-être, s'il convient au ſage de ſe marier, de s'ocuper à faire des enfants, & de s'enchaîner par le lien de l'hymenée ?

Quoique quelques gens ayent fait l'éloge de cet état ; il ne convient cependant pas, ſelon moi, aux hommes ſublimes.

Une femme, l'amour qu'on a pour ſes enfants, détournent les divins eſprits des ſages de la contemplation des choſes Céleſtes. Que celui-là, qui eſt ataché aux choſes de la terre, faſſe ſes plaiſirs d'une femme & de ſes enfants ; qu'il ſe ſoûmette au joug de pluſieurs hymenées, cela convient à ſon inclination ; mais le vrai ſage n'a de goût que pour le célibat ; il doit être chaſte, & pur d'eſprit & de corps ; car celui qui ſçait ſe contenter de peu de nourriture, ſe paſſe aiſément des plaiſirs de Vénus ; il prie ſouvent ſon Dieu avec une fervente dévotion ; il contemple & éleve ſon eſprit vers les choſes Céleſtes : il joüira de Dieu ; il aura des viſions & poſſédera l'inéfable honneur de s'entretenir avec lui ; il deviendra heureux, & lira dans l'avenir.

Une virginité pure eſt la choſe la plus agréable aux Dieux ; ils ſe communiquent à celui qui eſt dans cet heureux état, & lui révelent les plus ocultes arcanes : ils fuyent, au contraire, la luxure & ſes hon-

honteux passe-tems, & détestent la lubricité.

Cependant personne ne peut posséder la virginité, que par les secours & la presence de Dieu; c'est un don Céleste, au-dessus des mérites & des forces humaines; sans lui on ne peut être parfaitement sage.

Examinons à present s'il convient au sage de porter les armes, de soüiller sa main dans le sang d'un ennemi, & d'aquérir, par les combats, une réputation immortelle? Beaucoup de gens estiment qu'on ne sçauroit aquérir de vertu, de loüange, de gloire, & de réputation véritables, qu'à la guerre.

O aveugles! ô misérables! pourquoi croyez-vous que la guerre soit préférable à la paix? Il n'est rien de si honteux que la guerre, & rien n'est plus éloigné de la raison; car si la raison & les Loix faisoient par tout la régle des actions des hommes, il n'y auroit jamais de guerre, & l'on joüiroit d'une paix inviolable.

La Justice est oprimée par la guerre, & les Loix se taisent par la violence: alors la fureur & le vice sont dans une honteuse liberté; les méchants mettent des casques & des plumes; ils frapent, ils volent, ils tuënt impunément, & prophanent tout sans aucune crainte pour la Justice.

La paix convient à l'homme, & la guerre à la bête féroce. L'insensé aime les armes, & les desire dans la seule vûë de la fainéantise, & pour mener une vie plus luxurieuse & plus licentieuse que ne lui permet son revenu.

Le soldat, en un mot, s'engage, vend sa vie à vil prix & s'expose aux dangers, afin de raporter chez lui du butin & des dépoüilles; mais celui qui est content du patrimoine de ses peres, & qui a quelques talents pour s'entretenir & nourrir les siens, s'il joüit de son bon sens, il fuit la guerre & ne demande que la paix.

Mais, dira-t'on, les grands Rois & les grands Capitaines se plaisent souvent aux armes, & se livrent aux

aux exercices de Mars. Que s'ensuit-il pour cela? Ne sçait-on pas que ces mêmes personnes sont souvent dans le délire & sont infectez de cette contagion des crimes, & que des Etats entiers ont été détruits par leurs belliqueuses folies.

Leur avarice leur fait souhaiter davantage, à proportion que leur Domaine est plus étendu; tout l'or du Tage ne suffiroit pas à les enrichir. C'est cette fureur qui fait prendre les armes aux Rois & aux Capitaines; c'est enfin pour gagner un Empire, par le carnage de beaucoup de misérables.

Quoique la guerre soit honteuse, mortelle & illicite, elle a cependant son utilité. Pendant la paix, les usuriers & les malhonnêtes gens amassent & s'aproprient tous les biens; dans le tems de la guerre, au contraire, le soldat enléve par violence les biens mal aquis de ces mêmes gens.

On peut dire, avec justice, que ce sont les loups qui se vangent du renard, & les forts qui rendent la pareille aux rusez; tout est ainsi varié par le tems.

Outre cela les Rois, pendant la paix, dépoüillent leurs peuples & éxigent de l'argent, par mille ruses & par mille moyens; le trésor Royal engloutiroit enfin toutes les richesses, si par un juste retour, en tems de guerre, cet amas, fait par une seule personne, ne se trouvoit distribué à plusieurs.

Il se trouve encore une certaine espéce d'hommes paresseux, qui n'ont ni bien, ni sciences, ni profession, ni métier, qui sont adonnez à la méchanceté & au crime, qui sont hardis & impies: Dieu envoye à la guerre de tels hommes; ou, pour mieux dire, ces ombres d'hommes, dans certains tems, pour y être tuez: c'est ainsi que sa sagesse infinie purge le genre-humain.

Pour lors ceux qui restent au monde vivent plusieurs années, contents d'être délivrez de cette peste, jusqu'à ce qu'il recroisse encore de ces mauvaises herbes, destinées à être arrachées par une

nouvelle guerre & à être coupées par le fer.

C'eſt de cette façon que Jupiter écume le monde, & qu'il le purifie par le miniſtére des furies ; voilà l'ordre qu'il a établi depuis la premiere origine. Les deſtins ont conduit cette viciſſitude, depuis que le téméraire Prométhée aporta les feux Ethérez ſur la terre; depuis que Déucalion & Pirrha, ſon épouſe, donnérent la naiſſance à tant de milliers d'hommes, en jettant des pierres par-deſſus leurs têtes.

Le ſage doit donc n'être guidé que par la raiſon, aimer ſur-tout la paix,& donner tous ſes ſoins & faire tous ſes efforts pour la conſerver, à moins qu'il ne ſe trouve forcé de combatre pour ſa Patrie, pour ſa propre défenſe, ou pour celle des ſiens ; il mérite pour lors le pardon, & une guerre pareille ceſſe d'être criminelle.

Le droit, & la plus éxacte Juſtice, permettent de repouſſer la force, par la force, & la fraude, par la fraude, de même qu'il eſt juſte de récompenſer le mérite.

Il faut éxaminer à preſent ſi le ſage doit profeſſer quelque art pour ſe ſecourir dans la pauvreté, au cas que quelque accident lui ait enlevé ſon patrimoine, ou qu'une fortune contraire l'ait précipité dans l'adverſité,après lui avoir ôté tous ſes moyens, afin qu'il ne mendie pas & ne ſouffre ni la faim ni le froid ? Le ſage peut faire quelque choſe honnêtement, dont il ſe ſoulage dans ſa miſére.

S'il eſt bon & ſçavant Médecin, ſon art lui donnera ſuffiſamment dequoi vivre, & il guérira les maladies. Apollon autrefois s'eſt plû à cette ſcience; & ſon fils Eſculape, (a) l'éléve de Chiron, s'eſt immortaliſé par elle,

Le

(a) Fils d'Apollon & de Coronis ; il fut tiré du ſein de ſa Mere, qu'Apollon tua pour ſon infidélité. Il fut alaité par une chévre, & l'on confia le ſoin de ſon éducation au Centaure

Le fameux Achilles enfin, quoique fils de Pelée & de Thétis, l'a aprise. Péon (*a*) & Machaon (*b*) s'y sont rendus illustres : Hypocrates (*c*) y a aquis un honneur immortel. Qu'ai-je besoin de citer tant d'autres exemples de gens à qui cet art a fourni du gain, des loüanges & de la réputation après leur mort ?

Jamais un bon Médecin ne sera mendiant, parce que l'art de la Médecine découvre plusieurs sciences ocultes, & démontre les propriétez des fleurs, des herbes, des pierres, & de tout ce que la terre renferme dans son sein, & elle donne des connoissances certaines des forces de la prévoyante nature ; elle considére toutes les parties du corps humain & raméne beaucoup de gens des portes de la mort.

Quel est l'art qui peut mieux convenir au sage, que celui qui met en état de guérir les esprits par des conseils,

---

taure Chiron en Thessalie (qui éleva aussi Achilles, & le nourrit de moële de Lion.) Il aprit au jeune Esculape la Médecine ; il guérit des maladies, si desespérées, que Jupiter, indigné, le foudroya. Apollon, son pere, le mit dans le Ciel parmi les Astres. La peste etant a Rome, l'Oracle consulté, répondit qu'il faloit amener Esculape de son Temple d'Epidaure. Les peuples ne voulant pas consentir qu'on leur enlevât leur Divinité, Esculape passa dans le Navire des Romains en forme de Dragon. Ce Dragon est un Mystére, à ce qu'on prétend, de la pierre, & plusieurs Auteurs confondent Esculape avec Hermès, quoiqu'ils ne fussent pas Contemporains, se mettant peu en peine de l'Anacronisme, pour parvenir à faire reçevoir leurs idées.

(*a*) Grand Médecin, qu'on disoit avoir guéri les Dieux. Pluton, blessé par Hercules, eut recours à lui.

(*b*) On prétend qu'il fut tué au Siége de Troyes.

(*c*) Natif de l'Isle de Cos. Il étoit fils d'Héraclides & de Praxitée. Son pere étoit descendant d'Esculape. Il fut le premier qui donna des Préceptes de Médecine. Il étoit en telle réputation, qu'on fit le proverbe.

Hippocrates qui tam fallere quam falli nescit.

conſeils, & les corps par des remédes ? C'eſt conſerver l'une & l'autre partie de l'homme. Ce n'eſt donc qu'au ſage qu'il apartient de conſerver l'homme entier.

Quand le ſage commence à vieillir, que ſa barbe & ſes cheveux commencent à blanchir, il faut alors qu'il ſe repoſe, qu'il s'arrête, qu'il ceſſe de courir le monde, qu'il ſe fixe une demeure aſſurée, propre à lui faire paſſer tranquilement le reſte de ſa vie, & où il ne puiſſe manquer de rien pendant ſa vieilleſſe.

Alors il doit rechercher la retraite & ſe contenter d'un petit nombre d'amis ; il doit ſouvent être ſeul, prier Dieu d'un cœur pur ; ſe livrer ſouvent à la contemplation des choſes divines, & chaſſer de ſon ame tous les ſoins humains.

Les Dieux ne manqueront pas d'habiter avec celui qui ſe retire dans une petite retraite, dans une valée écartée, ſur une coline ſolitaire, dans le plus épais d'un bois, ou ſur le ſommet d'une montagne. Il n'y a pas pour lui tant de ſûreté à vivre avec beaucoup de gens, ni d'habiter les grandes Villes, remplies d'hommes inſenſez, parmi des voleurs, des ſacriléges, des gens avides, quérelleurs, ambitieux.

Le ſage fuit le commerce du grand monde. La ſageſſe eſt toûjours odieuſe aux hommes, à cauſe qu'elle différe de bien loin de leurs mœurs : les choſes contraires ſe nuiſent & ſe détruiſent toûjours ; voilà ce qui a fait périr pluſieurs ſages ; ce n'eſt que pour avoir voulu corriger les mœurs des foux, quand ils les voyoient ſe conduire mal, pour leur avoir parlé avec vérité, & n'avoir pû garder un criminel ſilence à la vûë de leurs forfaits, qu'ils ont été perſécutez & aſſaſſinez par ces ſcélérats.

Il faut donc que le ſage ſe retire du vulgaire, qu'il ſe cache, afin que pendant qu'il s'aplique à la connoiſſance de la vérité, il ne ſoit pas le témoin des actions honteuſes & n'encoure aucun danger ; qu'il ait peu

d'amis,

d'amis, ſçavants & ſages; avec ces précautions la preſence des Dieux ne le quittera pas.

Les immortels ſe plaiſent avec le ſage; ils ſe communiquent, ſe font voir, & ſe font entendre par lui, & ils rempliſſent ſon ame de douceurs admirables; le ſage enfin eſt heureux ſur la terre & dans le Ciel.

Allez, ô aveugles mortels! allez amaſſer des richeſſes, rempliſſez vos coffres de treſors: employez-y les moyens permis & même les défendus; ornez-vous d'anneaux précieux; portez des colliers de perles les plus rares; revétiſſez-vous des habits de ſoye les plus magnifiques; faites-vous précéder ſur les places publiques par d'éclatantes trompettes: allez, vous dis-je, ô aveugles mortels! allez rechercher les Sceptres, les Diadêmes, les Empires, & tout ce qu'une aveugle fortune vous peut acorder par un inconſtant caprice. Hélas, de ſi belles choſes ſont d'une courte durée! Ce ſont de beaux ſonges & de belles chiméres, que le deſtin vous ôte, que la mort détruit & qui s'échapent ſans retour, comme une vaine fumée.

Allez, vous dis-je, miſérables, vous ſaiſir de ces nuées chimériques; vous vous reſſouviendrez dans les derniers moments de vôtre vie de l'excès de vôtre dépravation; vous connoîtrez juſqu'à quel point vous avez été inſenſez, & vous vous repentirez en vain de n'avoir pas ſuivi le véritable chemin.

Reconnoiſſez donc vôtre erreur, pendant qu'il en eſt encore tems. O ames ſans droiture! ô cœurs avilis! Pourquoi, à l'imitation des bêtes, ne tournez-vous vos regards que vers la terre? Pourquoi n'élevez-vous pas vos contemplations vers les Celeſtes demeures? C'eſt-là qu'eſt placé le monde véritable; c'eſt-là que ceux qui craignent & ſervent Dieu reçoivent une vie véritable; c'eſt-là qu'on ceſſe d'être ſous la puſſance de la mort & des deſtins; ce ſont-là les vrayes richeſſes & les vrais délices, que le tout-puiſſant reſerve pour les ſeuls ſages & pour

ceux qui ne sont plus assujétis à la courte durée des tems.

C'est donc pour l'aquisition de ces choses qu'il faut aporter toute vôtre atention, tandis que les destins vous le permettent & que les Parques vous en donnent le loisir. Hélas ! la vie des hommes ne dépent-elle pas d'un cheveu délié ? Ne voit-on pas les choses de la terre ne durer que très-peu de tems & se dissiper dans les airs, comme une fumée délicate ?

Où sont à present tant de Rois ennorgueïllis de leurs tresors ? Que sont devenus tant de Souverains Pontifes, qui s'estimoient égaux aux Dieux ? Ils ont disparu ; leurs ossements pourris gissent dans des sépulcres, & peut-être leurs ames, éloignées des demeures des Bienheureux, sont-elles dans les enfers, où elles reçoivent la juste punition de leur faste & de leurs crimes. Ah qu'ils voudroient à present être revétus de leurs corps anciens, ou de membres nouveaux ! On les verroit mépriser les richesses, & abandonner les Royaumes, pour mener une vie pure & sans tache dans la plus pauvre cabanne, afin d'apaiser la Divinité, par la justice de leurs mœurs, & joüir après leur mort des demeures Ethérées : mais leurs regrets son inutiles ; & c'est être sage en vain que de l'être trop tard.

Qu'on se hâte donc de plaire à Dieu par ses vertus ; & qu'on s'éforce de gagner le Ciel, par un mépris généreux de tous les biens terrestres.

Aprenez, par l'exemple du sage, à faire peu de cas des choses humaines, à mépriser les commoditez fugitives de la vie presente, pour vous assûrer les délices d'une vie future, qui vous sont promises par les Dieux mêmes.

C'est ainsi, que sur le sommet des Montagnes de Galatie, vivoit de mon tems un sage, qui se contentoit d'un petit nombre d'amis ; il passoit sa vie dans une petite cabanne où il se livroit au jeûne ; il étoit maigre, avoit la barbe longue, & il étoit grossiérement :

ment vétu. Il possédoit une profonde érudition ; son air & son visage étoient vénérables ; il habitoit un Hermitage, écarté de tout commerce, au milieu des forêts ; il avoit une éxacte connoissance de l'avenir, & rendoit des Oracles à ceux qui le consultoient, dont l'effet justifioit la vérité, & qui ne cédoient pas à ceux de Delphes.

Informé, par sa réputation, je fis un grand chemin & montai au faîte du Mont Sacré, où il faisoit sa demeure ; je trouvai ce vieillard assis sous un rocher, exposé au soleil : après nous être réciproquement saluez, il m'engagea à m'asseoir près de lui ; ce que je fis : je lui demandai pourquoi il avoit choisi un pareil genre de vie, & de quelle maniere il pouvoit habiter ces roches, où manquoient toutes les choses nécessaires aux usages humains ?

Ce saint homme me répondit de la sorte : j'ai vécu autrefois dans les Villes, quand je croyois qu'il n'y avoit autre chose à desirer que les richesses & les commoditez de la vie presente : je suivois l'exemple & l'erreur du vulgaire ; je me plaisois à la compagnie des hommes & je me livrois avec précipitation à leurs plaisirs vains & déréglez : j'étois trompé sans cesse, par les aparences d'un bien séducteur & qui n'avoit que des illusions ; mais quand, par les secours de l'âge, j'eus aquis une prudence plus consommée, je fis une plus sérieuse étude des mœurs & des actions des hommes ; alors la Divinité permit que je fusse capable d'aprofondir leurs façons de vivre, avec les secours d'un éxamen plus sensé.

Je découvris bien-tôt qu'il n'y avoit chez eux que honte & scélératesse, couvertes d'un vain nom de vertus.

Je vis les innocents (*a*) exposez aux suplices, & les

(*a*) Pour peu que le lecteur se ressouvienne d'une petite piece de Poësie, qui a couru, il y a environ 14. à 15. ans, à Paris, & qui finissoit, après plusieurs ; *J'ai vû*, répétez de

les coupables marcher tête levée avec impunité ; je vis, ce qu'on apelle la vertu, confonduë avec le vice, & le vice honoré des noms de la vertu ; je vis le pauvre oprimé, & la faveur l'emporter sur le mérite ; je vis vendre la justice, la bonne-foi cesser d'éxister, & la pudeur céder la place à l'effronterie ; je vis les beaux arts employez au maintien de la fraude ; je vis des brigands tenir des logements & des hôtelleries publiques, afin d'être plus en état de voler & d'égorger les étrangers endormis.

Je contemplois mille gens, qui n'avoient d'autre talent que le larcin & la fraude, & dont les paroles & les actions honteuses les rendoient dignes du dernier suplice ; j'ai vû craindre & louër de pareilles gens ; j'ai vû revêtir d'honneurs & de dignitez des hommes, qui n'en méritoient pas le nom & dont la conduite deshonoroit l'humanité ; j'ai vû la Religion soüillée par l'avarice : j'ai vû des Prêtres n'avoir d'autre ocupation que celle de satisfaire leur luxure & leurs apétits déréglez, dont l'aplication entiére enfin étoit d'aquérir des richesses, par les aparences d'une piété simulée, d'épuiser avec adresse les tresors du peuple hébêté.

J'ai vû ces mêmes s'arroger avec effronterie l'authorité d'ouvrir les Cieux, de fermer les enfers, d'envoyer, selon leurs volontez, les ames d'un côté ou de l'autre, & prêcher avec une ostentation impie l'efficacité de leurs priéres sur les Dieux, dont ils se disoient disposer à leur volonté.

Voilà quels sont les sujets de ma retraite ; ce sont-là les motifs qui m'ont fait quiter le séjour des Villes. J'ai trouvé plus de sûreté au milieu de ces deserts, & j'ai formé le dessein de passer le reste de mes

---

de suite, *toutes ces choses, & je n'ai pas vingt ans.* Il s'apercevra aisément qu'elle a été totalement copiée dans ce passage de PALINGENE.

mes jours ſur cette montagne, où eſt la Chapelle de S. Sylveſtre, où ſont retracez les glorieux monuments de la pénitence de ce grand homme.

Quoique ces lieux paroiſſent inhabitables, ce ſont cependant ceux qui ſont les plus propres à faire la demeure des Saints, des amateurs de la paix, & de ceux dont l'unique félicité eſt de ſervir Dieu, de ſe livrer entiers aux délices de la contemplation, & de s'unir intimement aux Citoyens heureux de l'Ether.

Mais vous êtes ſans doute ſurpris de me voir vivre parmi ces pierres & ces rochers inhabitez, où manque tout ce qui eſt néceſſaire aux uſages de la vie des hommes? Hélas! vous ceſſeriez bien-tôt d'être étonné, ſi vous aviez reçû un ſoufle Céleſte, ſi l'Eſprit Saint de Dieu, qui épure les cœurs, s'étoit emparé du vôtre.

C'eſt lui qui éléve les ames, les plus enſevelies dans une chair mortelle, comme le Mercure ſe ſublime par la rapidité du feu ſur lequel on l'a poſé, où il aquiert, par ſa purification, une blancheur plus éclatante que la nége: cet Eſprit Saint, de la même maniére, embellit nôtre ame, dirige nôtre cœur & nous revêt de l'amour Céleſte, après nous avoir débarraſſé des deſirs des choſes terreſtres.

L'eſprit, embraſé de ce feu Divin, ne trouve rien d'inſuportable; les plus rudes travaux lui paroiſſent legers, parce que l'amour le conduit, & qu'il eſt d'ailleurs gagné par l'eſpoir d'une récompenſe ſans bornes.

L'eſpérance & l'amour ſont les deux aiguillons, qui nous donnent une ſainte audace & un généreux mépris pour les plus grands travaux. Il faut demander ces graces, par des priéres ferventes & aſſiduës, afin que cet Eſprit Saint nous pénétre & que, de concert avec l'eſpoir de cette grande récompenſe, il produiſe chez nous cet amour Divin, avec lequel nôtre eſprit embraſé s'éléve juſqu'aux Cieux; qu'il quite avec dedain la terre & les plaiſirs corporels,

&

& fasse les derniers efforts pour s'unir à Dieu.

Pouvez-vous à present être étonné de me voir habiter ces lieux, secouru que je suis de cette flâme Divine. La vie la plus dure a pour moi des douceurs ; au milieu de ces rochers arides ; quoique, par un perpétuel miracle, je n'aye jamais manqué sur cette montagne d'aucunes des choses nécessaires à la vie ; autant qu'a pû l'éxiger une nature modérée & détachée du luxe.

Celui qui aime la vertu se contente de peu ; il se borne au nécessaire. Quand on préfére la vie de l'esprit à celle du corps, on ne s'embarrasse jamais des desirs du superflu. Il faut que vous sçachiez qu'il y a deux vies, une qui regarde le corps, qui est celle des insensez & du peuple imbécile, qui n'a aucune élévation dans ses idées, & qui fait de ses apétits déréglez une divinité prophane.

Cette vie lui est commune, avec les animaux & les bêtes féroces ; mais l'autre vie, au contraire, qui est celle de l'esprit, est la même que celle des Dieux ; c'est elle qui anime les nobles descendants de ces Estres illustres ; c'est elle enfin qui leur a fait décerner, à cause de leurs grandes actions, les honneurs de l'Apothéose, ou la qualité de Héros & demi-Dieux.

La terre produit rarement de pareils hommes. Cette mere des méchants, & cette marâtre des justes, ne produit les derniers qu'avec effort. Mais comme je m'aperçois que vous êtes atentif à mes discours, je vais vous dire quelque chose de satisfaisant sur cette vie de l'esprit, qui, quand il est compris par une personne juste, n'a jamais manqué de lui plaire.

Il est certain que l'homme n'est pas seulement composé du corps, mais qu'il l'est encore de l'ame. C'est cette derniere qui est la source de la vie ; c'est d'elle que procédent le mouvement & la sensation, renfermées au-dedans de nous-mêmes ; c'est elle

enfin

enfin qui nous donne l'eſprit, qui eſt la plus noble des parties qui nous compoſent, & par laquelle les hommes ont opéré de tous tems des choſes merveilleuſes dans l'Univers.

Quelques gens ont prétendu qu'elle étoit mortelle; qu'elle ſubiſſoit la deſtruction avec le corps & ſe trouvoit enfin entiérement anéantie. Hélas! il n'eſt que des dépravez, qui ſont livrez aux plaiſirs charnels, aux vices & au mépris des Dieux, qui puiſſent imaginer l'ame mortelle! Ils deſirent qu'elle ſoit telle, parce qu'ils redoutent les juſtes ſuplices qu'ont mérité leurs forfaits, & ſouhaitent que leurs Mânes ne leur ſurvivent pas, par la crainte qu'ils ont du ſéjour du Tartare.

Ils n'ont d'autre reſſource qu'un pareil délire, pour éviter les tourments que méritent leurs crimes; mais il eſt une autre partie d'hommes, meilleure & plus excellente, qui eſt embraſée de l'amour des vertus & indignée par l'horreur des vices: ceux-là croyent l'ame impériſſable; ils ſe félicitent de ſon immortalité; parce qu'ils eſpérent des récompenſes & qu'ils comptent joüir d'une meilleure vie.

Aſſûrément le ſentiment des derniers eſt le plus juſte & le plus excellent: l'opinion des honnêtes gens ſur une choſe, ſur laquelle il pourroit y avoir quelque doute, doit être toûjours préférée à celle des méchants; & l'on doit, ſans balancer, ſuivre l'éxemple des grands hommes & des plus Saints perſonnages. Il y a beaucoup plus de ſûreté à ſe joindre au parti des juſtes qu'à celui des impies.

Et l'on peut dire qu'on doit moins éxaminer ce que certaines gens ont avancé, que ce qu'ils ont été, & qu'elle conduite ils ont tenuë: il eſt donc par conſéquent beaucoup plus avantageux de croire, avec un petit nombre de juſtes, que les ames ſont immortelles, que de s'apuyer ſur le jugement des méchants, pour croire qu'elles ne ſurvivent pas à la deſtruction de nos corps. Mais je vais mieux prouver

ver encore l'immortalité des ames, par le raisonnement suivant.

Si Dieu fait toûjours ce qui est le mieux (comme les personnes justes & les gens pieux en conviennent, & comme la sagesse nous le dicte) il n'y a plus de doute que les ames sont immortelles; parce qu'il est assûrément meilleur qu'elles joüissent d'une vie éternelle, que si elles étoient détruites avec les corps; ce que je démontre de la façon suivante.

Si la mort détruit les ames, & s'il n'est pas d'autre vie que la corporelle, il s'ensuit qu'on doit regarder Dieu comme injuste & comme méchant, par la raison qu'on voit prospérer quantité d'hommes lâches, ignorants & pervers; nous les voyons comblez de richesses, d'honneurs, de dignitez, & même quelquefois de l'authorité Souveraine: ils péchent avec impunité & joüissent d'un sort heureux dans ce monde.

On voit les justes & les bons, au contraire, oprimez par l'adversité, tourmentez par la pauvreté, & passer leur vie dans un méprisable oubli.

Ou bien Dieu est injuste de souffrir de telles choses, ou bien il faut convenir qu'il acorde des récompenses dans une autre vie; sinon, il faudroit qu'il ne voulût pas sçavoir ce que font les hommes sur la terre; alors Dieu pourroit-il passer pour clément? Dévroit-on le regarder comme bon, s'il ne nous avoit acordé qu'une vie d'une durée si courte & si incertaine, dont la plus grande partie est employée au sommeil, l'autre à une infinité de peines & de soucis différents, & qui se passe enfin avec plus de vîtesse que le cours des eaux les plus rapides?

Pourquoi donc, misérables mortels, bâtissez-vous des Temples magnifiques? Pour quel dessein chargez-vous les Autels de riches offrandes? Pourquoi, les jours de Fêtes, ornez-vous de lauriers les Portiques Sacrez? Pourquoi brûlez-vous des encens? A quel dessein faites-vous des fumigations & d'autres

tres honorables offrandes ? Eſt-ce ſeulement pour la conſervation de cette vie miſérable, qui eſt tourmentée ſans ceſſe; tantôt par un froid inſuportable, tantôt par une chaleur immodérée, par la peſte, par une cruelle famine, ou par les horreurs de la guerre ? Vous êtes ſans ceſſe en butte aux maladies, à des accidents & à la triſte pauvreté, expoſez enfin aux ataques de mille inſectes.

Réjoüiſſez-vous de paſſer une vie auſſi deſagréable, remplie de tant de travaux; préparez vos nourritures à la ſueur de vôtre front; & après un très-court eſpace, il faut ſubir la mort irrévocable, pour être mis dans le tombeau & y devenir la pâture des vers.

O la belle vie ! ô le beau preſent des Dieux ! l'homme eſt né dans ce monde, parmi les animaux & les bêtes féroces; il vit parmi des inſenſez & des impies; il y eſt tourmenté par la pluye, la nége, la glace, la bouë, la pouſſiére; la nuit il reſpire un air ſouvent corrompu par les nuées, les vents & les plus obſcures tempêtes; il y ſouffre de la douleur, il eſt dans les gémiſſements; & pour combler tous ſes maux, il meurt enfin.

O l'heureuſe patrie ! ô le bien-heureux ſéjour, pour en faire tant d'honneurs aux Dieux ! Il mérite aſſurément beaucoup que nous les fatiguions par nos priéres, ſi nous n'avons d'autre vie que celle de ce corps impur & fragile. Je ne vois pas que nous devions tant de loüanges aux Dieux; nous ne ſommes plus tenus de leur faire tant d'honneurs dans leurs Temples, pour nous avoir créez de ſi miſérables habitans d'un ſéjour inſuportable, pour y ſouffrir tant de maux & pour être éternellement anéantis.

Il faut donc abſolument convenir que les ames ne ſont pas détruites par la mort; mais qu'au contraire elles vivent, ou dans les airs, ou dans le Ciel, à l'imitation des Dieux, ou il faudroit taxer Dieu d'injuſtice & de cruauté.

Ces ames éxiſtent dans ces demeures ſans corps,

ſans avoir beſoin de dormir & de ſe nourrir ; elles y reçoivent les récompenſes & les peines qu'elles ont méritées.

Conſervez, me dit le vieillard, ces choſes au fond de vôtre cœur ; car ſi on les debite aux inſenſez, ils s'en moquent ; aucune lumiére ne peut éclairer de pareils aveugles : pour vous, continua-t'il, croyez fermement, & tenez pour certain que la nature de l'eſprit eſt immortelle, qu'elle eſt indépendante du ſort & de l'Empire des Parques : c'eſt-là la baze & le fondement du ſalut.

Après avoir poſé ces principes, parlons à preſent de la vie de l'ame, qui nous rend ſemblables aux Dieux & nous met en état de joüir du ſéjour de l'Olympe : mais parce que les contraires paroiſſent mieux quand ils ſont en opoſition, il faut auparavant parler de la vie du corps, qui nous précipite vers la terre & nous arrache des demeures Ethérées, en nous rendant ſemblables aux brutes, par des affections abſolument contraires à l'eſprit.

C'eſt cette vie corporelle, qui anime celui qui recherche les ſuperbes honneurs & qui eſt avide des vaines loüanges, ſans les vouloir aquérir par la vertu ; qui n'a d'autre but que de plaire aux yeux des hommes ; qui fait ſon unique étude d'aquérir des richeſſes indifféremment, ou par les voyes permiſes ou par des moyens frauduleux, & qui place en ces biens périſſables toute ſon inclination.

Cet homme doit être regardé comme une taupe, qui eſt toûjours enſevelie dans les entrailles de la terre ; c'eſt un aveugle qui ne peut plus élever ſes regards vers le Ciel : il eſt enchaîné par la luxure, la gourmandiſe, & par les charmes déçevants de la chair ; il ceſſe d'avoir de la pudeur ; il ſe livre aux plaiſirs de Vénus ; il n'eſt ocupé que du ſoin de ſatisfaire à ſes apétits déréglez ; il ne recuëille à ſa mort, pour fruit de ſa démence, que d'être une plus graſſe nourriture des vers.

Ces

Ces ſortes de gens ſont mépriſables ; ils ſe couvrent d'infâmie, & ils doivent à juſte tître être regardez comme des hommes charnels, par l'amour qu'ils ont pour la chair. La vie de pareilles gens différe peu de celle des bêtes brutes : celui, au contraire, qui eſt détaché des loüanges humaines, qui a pour les plaiſirs de la terre un mépris généreux, qui, pendant ſa vie a conſervé ſa chaſteté & ſa piété, eſt aſſûrément un homme chez qui les inclinations de l'eſprit ont prévalu.

Chez lui l'ame, après avoir ſoûmis le corps & ſes actions déréglées, commande avec liberté, & du haut de la tête, comme d'une citadelle élevée, gouverne tout le corps.

La vie de l'eſprit n'eſt donc autre choſe que de ſçavoir donner des bornes à une honteuſe volupté, & de dompter la gourmandiſe & les apétits révoltez de de la chair ; de ſoûmettre cette derniere à l'eſprit, de mépriſer tout ce qui doit à la terre ſa production, & d'être uniquement atachée aux Céleſtes contentements, de ſouhaiter ſeulement le Ciel, & de faire tous ſes efforts pour le pouvoir aquérir.

C'eſt la Patrie des eſprits & le ſéjour de la félicité. C'eſt-là qu'après leur mort, les ames juſtes & brillantes de leurs vertus, vont ſe rendre : c'eſt-là, que dans une lumiére éternelle, elles joüiſſent d'une récompenſe ſans bornes & ſans fin. Pour parvenir à ce bonheur, il faut apliquer ſon eſprit à la lecture & à l'étude des Livres qui traitent de l'ame, des Dieux, de la mort, de la miſérable condition de cette vie, & de pareilles choſes : c'eſt à ces écrits, que l'homme ſpirituel & ſage, doit s'apliquer avec ſoin jour & nuit : il doit ſe plaire à les lire, à en parler, & à y réfléchir en lui-même. Qu'il évite avec ſoin la lecture des Auteurs obſcènes, & qu'il fuye les converſations honteuſes, qui ont corrompu beaucoup d'ames excellentes ; car la bonne lecture nourrit l'eſprit ; mais lecture des mauvais livres fait un auſſi

grand dommage, à celui qui les lit, qu'une mauvaise nourriture fait de tort à celui qui la mange.

Quoiqu'il faille observer avec soin ces préceptes; on doit en outre vâquer, avec un soin extrême, à la méditation; rien ne nous aproche davantage de Dieu & ne nous éloigne plus du vil amour de la chair: c'est par ce moyen que nous parvenons à connoître la misérable condition de cette vie, dont la courte durée, & les maux qui l'acompagnent, la font regarder plûtôt comme une mort que comme une vie véritable.

Quel est l'homme sensé, qui ne la regardera pas comme infiniment au-dessous de la mort même! Quel est le sage qui ne ressentira pas l'amertume dont elle est de toutes parts acompagnée? Si l'on en éxamine avec soin les événements, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'elle n'a aucun bien véritable & sincére: la nature a jetté un vénin sur toutes les choses de la vie; elles ont presque toutes une double face; l'extérieur en paroît blanc & flâteur, & l'intérieur en est noir & affreux; c'est par ces fausses aparences que les yeux des hommes sont fascinez.

Hélas! s'il y a quelque avantage & quelque bien en cette vie, il est aussi passager que la fumée & aussi peu durable qu'une nuée. La révolution des tems change avec vîtesse les choses de la vie: la dure Atropos ne permet pas que rien subsiste sur la terre dans un état constant; la mort rend vains tous les projets des hommes & foule aux pieds leurs fastueuses entreprises, qui se dissipent par la course rapide de la vicissitude.

O gloire humaine, que vous êtes labile & fugitive! Vous ressemblez aux bouteilles qui s'élevent sur l'eau dans son boüillonnement; elles s'enflent & périssent à l'instant, au soufle du moindre vent: de même, un moment de courte durée, enleve tous les biens & il n'en reste que le ressouvenir, qui paroît même fabuleux.

On

On raconte que tel a éxisté, qu'il a fait telle chose, qu'il a combatu, vaincu; qu'il a été amoureux, qu'il a régné, conquis des nations & subjugué des peuples entiers; qu'il a composé des ouvrages. Que sont devenuës toutes ces choses? On n'en trouve qu'à peine le souvenir. Où est à present un tel homme? On ne le trouve nulle part. Qu'est-il à present? Rien. Où est-il allé? Il s'est dissipé dans les airs.

Hélas! tout ce qui se passe de plus merveilleux & de plus beau sur la terre, n'est qu'un amusement puérile, de beaux songes & de merveilleuses rêveries.

A quoi peut nous servir le passé? Une chose éxistante n'est-elle pas préférable à mille choses qui ont cessé d'éxister? Mais, hélas! le present s'envole sur des aîles fugitives & entraîne après lui ce qui avoit fait l'objet de nôtre plus soûmise vénération. Celui qui s'est fait une douce habitude de méditer souvent sur de pareils sujets, & qui s'en retrace à tous moments les passagéres images, n'est pas longtems à se dépoüiller de l'amour du monde.

Plein d'horreur pour la terre, il éléve ses desirs vers l'Olympe; pour peu d'ailleurs qu'il récapitule en lui-même de combien de miséres & de bassesses la condition humaine est chargée, qu'il réfléchisse qu'il est contraint par les desirs d'une chair fragile, que sa structure est tissuë d'ossements endurcis, qu'il est rempli de fécès immondes & d'un sang corrompu; qu'il est enfin toûjours mal-propre, à moins qu'un soin assidu & un bain perpétuel ne lui rende toute sa netteté.

O vase affreux! ô séjour peu suportable de l'ame! C'est par vous que nous souffrons tant de maladies; vous êtes la source éternelle de nos besoins. O habillement insuportable! ô dure prison! ô sépulcre animé! C'est vous qui étouffez l'esprit & la raison, & qui l'envelopez de ténèbres effroyables: c'est de vous enfin que procéde l'ignorance qui acable le genre-humain.

O terre, qui devez être métamorphosée en terre, vôtre premier principe, & qui devez un jour servir de nourriture aux vers dans le court espace d'un tombeau ! Que celui-là est à plaindre, qui s'atache à vos vains desirs & qui abandonne la véritable vie de l'esprit & les Célestes presents que l'on reçoit des Dieux ! Tandis qu'il n'est ocupé que des commoditez du corps, il abandonne entiérement la justice & la piété ; il s'imagine qu'il n'est point d'autre vie que celle qui l'anime ; il tombe dans la démence ; il oublie quel il est, & perd entiérement de vûë sa premiere Patrie; il ne se souvient plus d'où il est parti, pour venir habiter ces ténèbres & ces Royaumes sombres, il devient enfin participant des miséres de la chair, sa prison.

En effet, peut-on douter qu'un esprit, qui se borne dans l'étenduë des apétits du corps & qui se fait un capital de s'associer aux besoins de ces membres terrestres; peut-on douter, dis-je, qu'il ne soit misérable, jusqu'à ce qu'il ait brisé de pareils liens & se soit rendu aux climats Ethérez, si le poids des vices ne l'arrête pas en chemin & ne le précipite pas vers la terre, ou dans les plus basses régions de l'air ; car l'Ether ne sçauroit rien souffrir d'impur, & jamais les méchants & les insensez ne sont parvenus aux Célestes Portiques.

Pendant que le vieillard me tenoit ce langage, le soleil avoit fini sa carriere, & ses Coursiers s'alloient repaître d'ambrosie pour se délasser des fatigues du jour ; la nuit se préparoit à couvrir nôtre hémisphére d'un voile ténébreux : je me retirai enfin & repris le chemin de Rome.

Tandis que je poursuivois ma route, la lune, dans son plein, communiquoit à la nuit sa lumiére : je marchois seul, en méditant ce que je venois d'entendre : tout-à-coup je fus abordé par trois compagnons de voyage ; je leur parlai d'une façon, qui leur témoignoit ma joye de les avoir rencontrez, &

leur

leur demandai où ils se rendoient ? Nous allons à Rome, me répondirent-ils.

Sur ces entrefaites un d'eux me regarde, & m'apellant par mon nom ; d'où venez-vous à présent ; me dit-il ? Je satisfis sa curiosité, en lui disant que je quittois un sage, qui habitoit sur le sommet escarpé de la Montagne d'Apollon ; il se mit sur le champ à rire. Que vous êtes insensé, me dit-il, si vous pensez trouver quelque sage sur la face de la terre ! Sçachez que celui là paroît sage qui est le moins fol, quoiqu'il soit encore en démence.

La sagesse est un attribut qui n'appartient qu'aux Dieux seuls, du nombre desquels nous sommes tous trois. Je m'apelle SARRACILE; celui-ci SATHIEL, & celui-là JANA. Quoique nous paroissions sous la figure humaine, nous sommes cependant des Dieux & nous habitons les confins des Royaumes lunaires ; car c'est là qu'habite une grande quantité de Divinitez d'un ordre inférieur ; & c'est à eux enfin que l'Empire de la terre & de la mer a été acordé.

Ces paroles me firent frémir; je cachai cependant ma frayeur, & je m'enhardis à leur demander la raison qui les obligeoit de se rendre à Rome. Nous avons un compagnon, qui s'appelle AMMON, me répondit le même, qu'un certain jeune homme natif d'Ombrie, & l'un des principaux Courtisans du Grand-Prêtre URSIN, retient de force à son service & qu'il a contraint, par art magique, d'éxécuter ses volontez.

O combien grande est la puissance accordée au genre-humain, puisqu'il force les Dieux mêmes ! Vous devez de-là conclure que vos ames sont divines & qu'elles ne sont pas assujéties au tribut de la mort. En effet, s'il ne restoit rien de vous, si vôtre ame enfin étoit mortelle, comme vôtre corps, quel droit un si vil animal, une si frivole image, auroit-il sur les Dieux ? S'il n'y avoit chez vous rien de sacré, pourquoi les Dieux feroient-ils tant de cas des hom-

mes ? Et pour quelle raiſon pourroient-ils leur céder en quelque façon ? Moi-même, qui vous parle, je me ſuis vû forcé d'éxécuter les volontez d'un certain Allemand & de me renfermer dans un corps de cryſtal ; mais un mien PETIT FRERE BARBU, briſa mes liens, & me délivra, en rompant ma priſon.

Nous allons donc à Rome, à deſſein de délivrer nôtre compagnon du dur eſclavage où il ſe trouve réduit, ſi nous en pouvons trouver les moyens, & pour conduire en même-tems aux enfers, cette nuit, certains des plus grands Seigneurs de Rome.

A peine achevoit il de parler, qu'il s'éleva à l'inſtant un vent doux. SATHIEL prit la parole, & s'écria, chers Compagnons, voilà nôtre confrére relâché de la Ville ; ce petit ſoufle, qui le précéde, me l'annonce. L'effet juſtifia auſſi-tôt ce qu'il avoit avancé ; car il parût ſur le champ, ſous la figure d'un beau jeune homme: ils le félicitent ſur ſon arrivée ; ils lui témoignent leur joye, en le ſaluant, & lui demandent, avec empreſſement, ce qui ſe paſſe à Rome. Tout le monde, répondit-il, s'abandonne à l'envie, à la luxure, à la gourmandiſe, au vol & à la fourberie ; on y confond enfin les deux ſexes. Le Grand-Prêtre Clément ſe prépare à prendre les armes pour écraſer Martin Luther ; & c'eſt pour cette éxécution qu'il garde à ſa ſolde les Troupes Eſpagnoles.

Ce n'eſt plus par la voye d'une juſte déciſion, ni en conſéquence d'une diſpute en régle, qu'il prétend défendre ſes droits ; mais c'eſt aux armes qu'il a recours.

Il ſemble qu'on s'embarraſſe peu que ce ſoit le Concile, ou les fictions de Luther (a) qui l'emportent, les

(a) M. Bayle, *dans ſes Conjectures*, pour ſçavoir comment s'apelloit de ſon vrai nom PALINGENE, dit qu'il étoit de ces ſçavants Luthériens, à qui Renée de France Ducheſſe de Ferrare faiſoit [illegible]nſion, la façon dont il traite Luther,

les Pontifes n'ont de goût que pour la guerre ; ils sont peu de cas de toute autre chose, & paroissent se soucier peu des préceptes des SS. Peres & des divins Dogmes de J. C. ils se vantent d'être les Maîtres de l'Univers & que tout leur est permis.

Hélas, celui qui a la force, ne s'embarrasse plus de la Justice, qu'il oprime par la violence ! Mais, après tout, mes chers compagnons, nous avons de grandes espérances dans de pareilles conjonctures, & nous pouvons nous flâter, au milieu du carnage de tant de milliers d'hommes, de conduire bien des ames au Mânoir ténébreux.

Après qu'il eut parlé de la sorte, ils se dirent encore entr'eux plusieurs choses : ils disparûrent ensuite & me laissérent seul, abandonné à la plus violente tristesse. Quoi, disois-je en moi-même, SARRACILE m'a dit qu'il n'étoit point de sage sur la terre ! La plus amere inquiétude s'empara de mon cœur. Hélas, c'est donc en vain, poursuivis-je, qu'on vous recherche avec tant de soin, sagesse désirable ! Les loüanges qu'on vous donne sont donc vaines, & l'espoir qu'on fonde, en vous désirant, est donc inutile, puisque vous n'êtes acordée qu'aux habitans du Ciel ? Quoi, il est donc indispensable aux mortels de tomber dans le délire pendant le cours de cette vie misérable, d'être perpétuellement ridicules, & de donner aux Dieux des spectacles burlesques ? ô malheureux genre-humain.

O luxure effrénée de nos peres ! d'où vous est venuë cette malheureuse cupidité de procréer des enfants ? Arrêtez ; que faites-vous ? Vous donnez le jour à des misérables & à des insensez. Pourquoi donc, à la naissance d'un premier né, célébrez-vous des

Luther, justifie qu'il n'étoit pas son Sectateur. Je crois avoir débrouillé ce cahos. PALINGENE s'appelloit de son vrai nom, PERDRO-ANGELO-MANZOLY.

des jeux & donnez-vous des festins superbes ? Vous vous abandonnez à une joye folâtre ; vous faites des libations au milieu des danses bachiques. Hélas! cet enfant, dont vous célébrez la naissance, va passer ses jours sous la conduite de la misére & de la folie ; ou bien (ce qui seroit préférable) il sera mis au rang des pâles ombres.

O aveuglement de l'esprit humain ! vous ignorez le sort qui vous attend. Misérables mortels, vous vous réjoüissez des choses qui devroient faire l'objet de vos plus tristes réfléxions ! Je méditois ainsi, j'étois rempli de ces fâcheuses idées, en regagnant le lieu de mon séjour pour y prendre du repos. Le paresseux sommeil s'empara de mes sens. En voilà assez sur le sage, il est tems, ô Muse, de quitter la lyre ; cessons de toucher des cordes qui ne sont plus d'accord, & prions l'Auteur & le Maître du monde, que sa clémence nous permette d'achever par nos accents, les deux Signes de notre Zodiaque. Nous avons des choses beaucoup plus merveilleuses à chanter. Quoique mon esprit ressente son insuffisance pour annoncer de si grands Mystéres ; nôtre Verseau va découvrir la nature entiére, & nôtre dernier Chant décrira le Tabernacle sacré des Dieux.



LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE VERSEAU.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

Ce Livre donne des préceptes Astronomiques ; il décrit tous les Cercles du monde, l'ordre & le mouvement des Planettes, selon le systême de Ptolomée; il fait une énumération éxacte, non-seulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel, & des étoiles qui les composent ; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après-quoi il agite la question de la matiére & de la forme. Il avance que l'Ether, le plus pur & le plus élevé, est plus dur que le diamant. Il donne, pour raison des Eclipses, l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel, en tournant, ne fait aucun bruit & ne rend point de son. Il avance que les Astres changent & gouvernent tout, & qu'ils se meuvent avec le Soleil. Il explique pourquoi les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prouve que le Ciel est le premier mobile ; & que tous les Globes, aussi-bien que lui, tournent sans cesse, par un ordre une fois donné par le Créateur : que ce sont les formes qui donnent l'Estre aux choses; que l'Ether est peuplé d'habitans, qui vivent sans avoir besoin de nourriture. Il donne la raison des taches qu'on aperçoit dans la Lune. Il affirme, en Physicien, que la matiére est éternelle ; & en qualité de Théologien, il nie que cela puisse être. Il parle, selon la Philosophie à la fin du present Livre, des Eléments & des Météores, & ensuite il donne son sentiment.

L'AMOUR de la nature, mere de tout ce qui éxiste, & la cupidité, née avec moi, de connoître les causes secrétes de la vie & de toutes les choses,

choses, me persuade de puiser de nouveau dans les fontaines des Muses, & de me reposer encore sur les cimes du Parnasse à l'ombre des lauriers qu'elles produisent.

Revenez, Muse, aportez vôtre lyre : c'est à present qu'il vous faut une veine féconde, que vous avez besoin de tous les efforts de vôtre génie & des dons de la plus sçavante voix. Rien n'est plus grave que les sujets que vous avez à traiter : vous allez décrire la face de la nature entiére, & vous allez faire l'énumération de l'Univers.

Tout ce qui a été dans le commencement des siécles ; ce qui est, ou qui sera jamais, est apellé Estre. Ce nom renferme toutes choses ; mais parmi toutes celles que la sagesse de Dieu a créées, il en est qui joüissent de la vie sans avoir de corps ; d'autres, au contraire, sont inanimées, ou vivent dans un corps : ce Livre ne parlera pas des premieres ; mais celui qui le suit ne laissera rien à desier sur cet objet.

Ma Muse va chanter d'autres sujets ; elle va décrire les lieux les plus élevez de la masse du monde, & les confins les plus reculez que le Ciel environne dans ses espaces immenses, qu'il entraîne par un mouvement éternel & circulaire, & par lequel il renferme tous les Estres au-dedans de lui-même.

Il est partagé en cinq Zônes, ou Ceintures, chacune desquelles est habitée par des peuples qui sont convenables à sa température ; du moins n'y a-t'il rien qui puisse empêcher qu'on le présume ; car les Divinitez ne sont sensibles ni au froid le plus rigoureux, ni à la chaleur la plus brûlante ; de pareilles incommoditez n'étant faites que pour la terre. Le respectable Ether n'a jamais de glace & ne craint point les embrasements du feu. Quoiqu'il roule sans cesse, il demeure cependant toûjours le même, sans jamais quiter le lieu qu'il ocupe ; car il a été placé, par une raison toute Divine, entre deux Pôles fixes & stables qui le retiennent, un desquels nous paroît

paroît toûjours & entraîne avec ſoi les deux Ourſes du côté de l'Ocean ; l'autre Pôle eſt placé à la partie opoſée du Globe de la Terre & paroît, aux yeux des Antipodes, comme une foible lumiére qui reſſemble à la nuit.

Des Cercles, égaux en nombre aux Zônes, partagent toute la maſſe de l'Ether en autant de parties égales. Celui qui eſt le plus proche de l'Ourſe, s'apelle Arctique ; après ſuit le Cercle, qui coupe le Cancer par le milieu, & qui contraint le Soleil de s'éloigner un peu de nous & de rétrograder. Le Cercle ſuivant partage le Globe en deux moitiez égales, & rend les jours égaux aux nuits. (*a*) Le Cercle, qui vient enſuite, coupe en deux le Capricorne, au-delà duquel le Soleil ne peut paſſer, & duquel il recommence à revenir petit-à-petit vers nous : le cinquiéme, & dernier Cercle (*b*) enfin, qui eſt le plus voiſin du Midy, comme du Pôle Méridional, opoſé au nôtre, en retient le nom.

Par-deſſus tous ces Segments, il ſe trouve un autre Cercle oblique, qui partage le Ciel, & ſous lequel le Soleil décrit ſa route & fournit l'eſpace d'une année, compoſée de douze Mois. (*c*) Il y a auſſi un Cercle Lactée, (*d*) qui coupe les genoux des Jumeaux, la queuë du Scorpion, les deux Tropiques, le Zodiaque oblique, le milieu de l'Arc du Sagittaire, les cuiſſes du Centaure, l'Aigle, le Cocher, le Cygne, & touche enfin Perſée. Il y a des Cercles que les Grecs nomment paralleles ; le Soleil en forme un chaque jour, en faiſant ſon cours, d'Orient

(*a*) Ce Cercle s'apelle la Ligne Equinoxiale.

(*b*) Méridional.

(*c*) LE ZODIAQUE.

(*d*) VOYE, L'ACTE'E, ainſi nommée, parce qu'elle eſt plus brillante & plus blanche, étant compoſée d'une infinité d'étoiles preſſées, qui la font paroître plus reſplendiſſante pendant la nuit, que le reſte du Ciel. La moindre de ces étoiles eſt, à ce qu'on prétend, plus groſſe que la lune.

d'Orient en Occident ; ils ſont coupez par deux grands Cercles, qu'on nomme les Colûres, (*a*) paſſant d'un Pôle à l'autre ; l'un marque les Solſtices, aux points où commencent l'Ecrevice & le Capricorne ; l'autre déſigne les Equinoxes, en touchant le Bélier & la Balance. Il y a encore pluſieurs Cercles qui s'entrecoupent ſous les Pôles & qu'on nomme les Méridiens ; ceux-là paſſent par nôtre Zénith. (*b*) L'Horizon (*c*) eſt un autre Cercle, qui coupe le Globe en deux Hémiſphéres & borne nôtre vûë de tous côtez, ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs.

Le vaſte eſpace, qui environne la Terre, eſt diviſé en neuf Orbes, dont le plus éloigné porte le nom de premier Mobile ; (*d*) il a ſon mouvement d'Orient en Occident ; il quitte les Indes, pour paſſer chez les Eſpagnols & les Maures ; il fait ſa courſe en un jour, & entraîne avec rapidité tous les Corps Céleſtes, ſans qu'aucun Aſtre le faſſe diſtinguer ; (*e*) les autres Orbes prennent une route opoſée, & courent de l'Occident vers l'Orient.

Le plus grand eſt tout brillant d'un nombre infini d'étoiles, à peine parcourt-il un degré en cent ans.

Le

(*a*) Cercles en la Sphére, dont l'un paſſe par les Points des Equinoxes, & l'autre par ceux des Tropiques, ſe coupant au Pôle à Angles droits, ainſi nommez, parce qu'il n'y en a jamais que la moitié ſur l'horiſon des mots Κολεύω, *couper, retrancher*, & de ουρα, *queuë, extrémité.*

(*b*) Point du CIEL, au-deſſus de nôtre tête, ou point VERTICAL ; comme NADIR eſt le point ſous nos pieds.

(*c*) Cercle, qui borne nôtre hémiſphére, ορίζων, qui termine ορίζω, *finis termino ;* Ορος, *borne, qui termine.*

(*d*) C'eſt lui qui donne le mouvement.

(*e*) Ce Cercle n'a point d'Aſtres, ce même premier Mobile.

Le Ciel de Saturne (*a*) est placé le plus proche de celui-là : il fait sa révolution en trente années.

Jupiter (*b*) est au-dessous, & au bout de douze ans il revient au point d'où il étoit parti.

Mars, (*c*) dont la révolution est achevée en deux ans, sort au-dessous de Jupiter ; le Soleil (*d*) vient ensuite,

(*a*) On apelle le Ciel de Saturne, comme des autres six Planetes, le Cercle que chacune d'elles parcourt.

SATURNE a vingt-huit mille cinq cens une lieuës de diamétre, font quatre-vingt-cinq mille cinq cens trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil, en vingt-neuf ans cinq mois cinq jours & treize heures. Il est dix fois plus éloigné de la Terre que le Soleil, puisqu'il est à trois cens millions cinq cens quatre-vingt-dix mille soixante-dix lieuës d'elle ; desorte qu'une meule de moulin, qui fera quinze toises en une seconde, mille toises ou demie lieuë en une minute, trente lieuës en une heure, sept cens vingt lieuës en un jour ; il lui faudra onze cens quarante ans pour tomber de Saturne jusqu'à nous.

Le plus grand des Rois de la terre se tient très-orguëilleux de dominer la plus grande partie de l'Asie, qui n'est qu'une des quatre parties du petit Monde que nous ocupons, lequel Monde n'est qu'un point dans l'Univers ; cependant le Roi de la Chine croit y tenir un grand rang. Quel sujet d'humiliation pour lui, si ses Astronomes lui representent quelquefois cette immensité.

(*b*) JUPITER a vingt-neuf mille six cens quatre-vingt neuf lieuës de diamétre, par conséquent quatre-vingt-neuf mille soixante-sept lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en onze ans dix mois & seize jours. Sa distance de la terre est de cent soixante-trois millions huit cens soixante dix-huit mille lieuës.

(*c*) MARS a quinze cens cinquante-une lieuë de diamétre, par conséquent quatre mille six cens cinquante-trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en un an dix mois vingt-un jours & dix-huit heures ; sa distance de la terre est de quarante-huit millions vingt-huit mille huit cens soixante lieuës. Voilà les trois Planettes, qu'on apelle supérieures, parce qu'elles sont au-dessus du Soleil.

(*d*) LE SOLEIL est la Planette, apellée *Médianne*, parce qu'il tient le milieu des autres Planettes ; & , selon le systême de Copernic, il est au centre de l'Univers connu ; car chacune des Etoiles pourroit bien être un Soleil d'un monde inconnu.

ensuite, qui parcourt tout l'Oympe en trois cens soixante-cinq jours & six heures.

Il voit sous lui l'Orbe de Vénus, (*a*) qui employe à sa course dix-sept jours moins que le Soleil.

Mercure, (*b*) qui la suit, va d'un pas encore plus rapide, & sa révolution est achevée en neuf jours moins que ne dure celle de Vénus.

Enfin la Lune (*c*) ocupe le dernier Orbe, & au bout

---

inconnu. Quoiqu'il en soit; soit que la Terre tourne, comme huitiéme Planette; soit que le Soleil fasse cette fonction, selon Ptolomée; ce Roi des Astres a deux cens quatre vingt-six mille cinq cens lieuës de diamétre, qui font huit cens cinquante-neuf mille cinq cens lieuës de circuit. Il tourne, ou fait tourner la Terre, en trois cens soixante-cinq jours & six heures, qui font l'année de douze mois; ou bien il tourne sur lui-méme en un mois; sa distance de la Terre est de trente millions neuf cens soixante-dix-neuf mille deux cens quinze lieuës.

(*a*) VÉNUS est la premiere des Planettes inférieures: elle a deux mille huit cens vingt lieuës de diamétre, par conséquent huit mille quatre cens soixante de circuit. Elle tourne autour du Soleil en sept mois quatorze jours & sept heures; sa distance de la Terre est de vingt-deux millions sept cens quatre-vingt-cinq mille trois cens quarante-cinq lieuës.

(*b*) MERCURE a onze cens quatre-vingt-sept lieuës de diamétre, par conséquent trois mille cinq cens soixante-une lieuës de circuit. Il tourne en deux mois & vingt-huit jours; sa distance de la Terre est de douze millions cent quatre-vingt-seize mille trois cens cinq lieuës.

(*c*) LA LUNE a sept cens soixante-quatorze lieuës de diamétre, par conséquent deux mille trois cens trente-deux de circuit. Elle tourne autour de la Terre en vingt-cinq jours sept heures quarante-cinq minutes six secondes; sa distance de la Terre est de quatre-vingt-trois mille deux cens soixante-quatre lieuës.

LA TERRE enfin, qui est regardée comme la huitiéme Planette, a trois mille lieuës de diamétre, par conséquent neuf mille lieuës de tour, ou trois cens soixante degrez, chaque degré a vingt-cinq lieuës, qui font juste les neuf mille lieuës.

Il faut observer que les proportions que j'ai données, du diametre

bout de vingt-neuf jours & huit heures elle recommence toûjours son cours.

Il y a sept Etoiles errantes ; la plus élevée se nomme Saturne ; il a deux stations ; l'une est Ganiméde, ou le Verseau ; l'autre est le Capricorne.

Jupiter ocupe celles des Poissons & du Sagittaire.

Le Scorpion, & le Bélier, sont destinez pour Mars.

Le Soleil s'est aproprié le Lion.

Vénus se repose dans la Balance & le Taureau.

L'aimable Vierge, & les Jumeaux, sont pour Mercure, & l'Ecrevice pour la Lune.

Et voici ce qu'il faut sçavoir des Signes Célestes.

Le Zodiaque, que le Soleil parcourt en un an, en contient douze, dont six portent le surnom de Septentrionaux, & les six autres celui de Méridionaux ; les premiers commencent par le Bélier, & finissent avec la Vierge ; ceux qui sont vers le Midy, commencent par la Balance & finissent par les Poissons. En voici les noms propres, qui sont à la tête de mes Chants, (a) *le Bélier, le Taureau, les Jumeaux, l'Ecrevice, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons.*

Deux de ces Signes sont toûjours en oposition ; c'est-

---

diamétre à la circonférence, ne sont pas totalement justes ; parce que, selon la suputation commune, trois fois le diamétre font la circonférence ; c'est sur celle-là que je me suis tenu. Or, selon Archimede, cette proportion n'est pas juste ; car le diamétre, selon ce dernier, est, par raport à la circonférence, ce que sept est à vingt-deux ; c'est-a-dire, que le diamétre est un peu moindre que le tiers de la circonférence. J'ai seulement voulu donner une idée de la grandeur & de la distance de ces Globes, sans entrer dans des fractions Astronómiques, pour lesquelles je sens mon insuffisance. Les sept Planettes désignent aussi quelquefois les sept Métaux.

(a) Les douze Signes du Zodiaque servent aussi quelquefois de Caractéres Chimiques, pour désigner les douze principales opérations de la Chimie.

c'eſt-à-dire, que quand le premier ſe léve, le ſeptiéme ſe couche; lorſque le Bélier ſe montre ſur l'hori-

Septentriaux commandants.	*Méridonnaux obéiſſants.*
♈ -- CALCINER.	♎ -- SUBLIMER.
♉ -- CONGELER.	♏ -- SE'PARER.
♊ -- FIXER.	♐ -- INCE'RER.
♋ -- DISSOUDRE.	♑ -- FERMENTER.
♌ -- COHOBER.	♒ -- MULTIPLIER.
♍ -- DISTILER.	♓ -- PROJETER.

Les douze Signes du Zodiaque s'expriment par deux Vers latins.

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libra, que Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Piſcea.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver les raiſons ſimples, qui ont déterminé les Anciens à donner aux douze Signes les noms qu'ils portent. On trouvera par la ſuite les raiſons Mythologiques.

Le Soleil, au Printems, renouvelle l'année. C'eſt au tems de Pâques qu'on mange les jeunes Agneaux, ce qui fait que le mois de Mars porte le nom du BELIER, pere de l'Agneau.

Avril, porte celui du TAUREAU; parce que c'eſt la ſaiſon de manger le Veau.

May, celui des JUMEAUX, parce que les Chévres, qui ſont en chaleur en Novembre & qui portent cinq mois, mettent bas ordinairement deux petits au mois de May.

Le Soleil, en Juin, parvient au Solſtice d'Eſté, & ceſſe de s'avancer vers le Pôle. Il commence à rétrograder vers l'Equateur; ce qui fait qu'on a nommé ECREVICE le Signe de ce mois, puiſque ſon alûre eſt d'aller à reculons.

Le Soleil, en Juillet, eſt dans toute la force de ſa chaleur; & comme on prend le LION pour deſigner la force, il ſert ici de hyérogliphe à ce mois.

Août, tems où l'on moiſſonne, eſt caractériſé par LA VIERGE, qui tient un épi. Il ne faut point d'explication pour faire connoître qu'on a voulu déſigner les Moiſſonneuſes.

Septembre, où LA BALANCE déſigne l'Equinoxe, marque l'égalité des jours & des nuits.

Octobre,

l'horiſon, la Balance fuit deſſous ; il en eſt de même du Taureau & du Scorpion : quand celui-ci ſe couche, l'autre paroît ſur nôtre Hémiſphére.

Les Conſtellations, qui ſont entre la tête de l'Ecrevice & les extrêmitez du Sagittaire, ſe nomment droites; celles, au contraire, qui ſe trouvent depuis le commencement du Scorpion juſqu'aux Jumeaux, ſont obliques.

Chaque Signe ocupe trente degrez en longueur, ſur douze de largeur. (*a*) Il y en a trois Terreſtres, qui ſont, le Capricorne, le Taureau & la Vierge; trois Aëriens, la Balance, le Verſeau, les Jumeaux; trois Aquatiques, le Scorpion, l'Ecrevice, les Poiſſons; enfin, trois Ignez; le Belier, le Sagittaire, le Lion.

Ces trois derniers, & les trois Aëriens, préſident ſur l'homme, & ſont conſidérez comme heureux; & les ſix autres, qui préſident ſur les femmes, ſont malheureux, ſi l'on en croit les Aſtrologues.

Le Bélier, l'Ecrevice, la Balance, & le Capricorne, ſont Mobiles; le Lion, le Taureau, le Scorpion,

---

Octobre, où LE SCORPION, animal qui pique dangereuſement de ſa queuë, nous déſigne les maladies, qui arrivent à la chute des feüilles en Automne, de même que la piqueure d'autres inſectes qui incommodent pendant ce tems.

Novembre, LE SAGITTAIRE, déſigne la Chaſſe; parce que c'eſt dans cette ſaiſon qu'on s'y adonne davantage, où le Gibier eſt meilleur.

Décembre, où ſe rencontre le Solſtice d'Hyver, où le Soleil remonte juſqu'à l'autre Tropique, eſt marqué par un BOUC, atendu que les Chévres, & animaux de pareille eſpéce, broutent en grimpant.

Janvier, ſaiſon fâcheuſe de nége, de pluye & de frimats, eſt déſigné par LE VERSEAU.

Fevrier, par LES POISSONS, vû que la génération de ces animaux commence à ſe déclarer à la fin de l'Hyver.

(*a*) Chacun de ces Signes ocupe trois cens ſoixante degrez quarrez.

pion, & le Verseau, sont fixes ; les Jumeaux, la Vierge, le Sagittaire, & les Poissons, sont communs.

Outre ces Signes, il y a trente-trois Constellations au Firmament ; vingt dans l'Hémisphére Septentrional, & les autres dans le Méridional. Les premieres sont les deux Ourses, dont l'une, qui est Hélice, (*a*) l'emporte en éclat sur les plus grands Astres ; Cinosûre, (*b*) nommée la petite, sert de guide aux Pilotes.

On découvre, entre ces deux Ourses, le Dragon, serpentant comme un Fleuve ; d'un côté est Céphée, (*c*) de l'autre Cassiopée, (*d*) voisine de la Couronne d'Ariadne. (*e*)

Près du Cygne, (*f*) on aperçoit Hercules, qui semble

(*a*) LA GRANDE OURSE. Constellation. On a prétendu que c'étoit une ville du Golphe de Corinthe, qui avoit été engloutie par la Mer, & que les Poëtes ont mise au rang des Astres.

(*b*) Calisto, Nymphe de Diane, engrossée par Jupiter, & mise au rang des Astres.

(*c*) Roi d'Ethiopie, pere d'Androméde ; Persée la délivra d'un Monstre, & par une Métamorphose, ce Roi fut mis au Ciel.

(*d*) Femme de Céphée. On nommoit de ce nom une Contrée, vers les Frontiéres de la Macédoine, à cause d'une petite ville d'Epire, apellée Cassiope.

(*e*) Fille de Minos. Lorsque Thésée fut envoyé en Créte, avec les autres jeunes Athéniens, destinez pour servir de proye au Minotaure ; Ariadne en devint amoureuse & lui donna un Peloton de fil pour l'aider a ressortir du Labyrinthe. Ce jeune Héros l'emmena, & par une ingratitude, dont on ne voit que trop d'exemples, il l'abandonna dans Naxos, Isle de l'Archipel. Il y avoit dans cette Isle un fameux Temple, consacré à Bachus, dont le Grand-Prêtre épousa Ariadne. Les Poëtes ont feint que ce fut Bachus même, & que ce Dieu plaça, parmi les Etoiles, la Couronne de cette Princesse.

(*f*) Jupiter, transformé en Cigne, abusa de Léda, femme de Tindare. Lorsqu'elle se baignoit dans le Fleuve Eurotas, elle acoucha d'un œuf, qui renfermoit Pollux & Héléne,

semble admirer & écouter la Lyre d'Arion ; (*a*) au-delà d'Hercules, Bootes (*b*) paroît garder la grande Ourse ; Persée est aussi dans cet Hémisphére, où il tient la tête de Méduse degoutante de sang.

Là se voit le Cocher, le Serpentaire, & le Serpent ; la Fléche, qui perce l'aîle de l'Aigle, (*c*) le Dauphin, qui nage dans les airs, Pégase & Andromède, qui le suit. Derriere elle, est le Delta. (*d*)

Les treize Constellations Méridionales, sont la Baleine, tuée par Persée ; (*e*) Orion, (*f*) sous ses armes,

ne, qui étoient du fait de Jupiter ; & quelque-tems après elle acoucha d'un autre œuf, du fait de Tindare son mari, qui contenoit Castor & Clitemnestre ; ce qui fait qu'on apelle les Jumeaux, Signe Céleste. Les Tindarides, comme qui diroit les fils de Tindare, par une Loi qui subsiste encore actuellement, où le mari d'une femme est toujours censé le pere des enfans dont elle acouche ; *Constante matrimonio filius est quem nuptiæ demonstrant.*

(*a*) Le meme que celui dont nous avons parlé, qui fut sauvé du naufrage par un Dauphin.

(*b*) Quelques-uns croyent que c'est le Bouvier, qui conduisoit le Chariot où étoit le nœud Gordien ; d'autres estiment qu'il est le même que l'Argus, gardien de la Vache Io ; d'autres enfin, que c'est celui qu'Hercules rencontra mourant de faim ; que ce Bouvier se mit à maudire Hercules, parce qu'il mangea un de ses Taureaux.

(*c*) Cét Aigle est le même que le Vautour, qui mangeoit les entrailles renaissantes du Prométhée. Hercules le tua d'une de ses fléches, dont il le perça sous l'aile.

(*d*) Quatriéme lettre des Grecs, regardée avec vénération, parce qu'elle represente le nombre mystérieux de quatre. Cette Constellation est faite comme le △, qui est triangulaire. On prétend qu'une contrée d'Egypte portoit ce nom, parce qu'elle en avoit la figure. La plupart des Peintres representent Dieu comme un *Triangle Lumineux.* Ce qui est de sur, c'est que le Saint Nom de Dieu est exprimé, presque en toutes les Langues, en quatre lettres.

(*e*) Monstre Marin, qui vouloit dévorer Androméde.

(*f*) Il étoit fils de la Terre, (selon Apollodore) homme d'une grandeur démesurée. Il étoit fils de Neptune & d'Euriale, selon Phérécide : son pere lui avoit donné le pouvoir de marcher sur la mer.

La

armes, l'Eridan, ou le Nil (*a*) a plusieurs bouches; le Liévre timide, le grand & le petit Chien, (*b*) qui semblent le suivre, le Vaisseau des Argonautes, (*c*) l'Autel, (*d*) le grand Vase (*e*) d'Apollon près du Corbeau; le fier Centaure est au-dessus; & près, l'Hydre de Lerne, domptée par Hercules. On trouve aussi dans cette Région le poisson Austral.

Voilà quelles sont les Constellations; examinons à present combien chacune comprend d'Etoiles. Hélice, qu'on nomme la grande Ourse, à cause de sa splendeur, en a sept; & quoique Cinosure en ait vingt & une, on la nomme la petite, parce qu'elle rend moins de lumiére.

Le vigilant Dragon, placé entre les deux Ourses, en comprend quinze, & Persée dix-neuf.

On

La plus commune opinion, selon Homére & Ovide, est qu'il étoit fils de Jupiter. Il aima la Chasse, & mourut de la morsûre d'un Scorpion. Neptune & Mercure le changérent en un Signe Céleste, en reconnoissance de ce qu'il les avoit logez. Voilà une hospitalité bien récompensée.

(*a*) Le plus renommé Fleuve d'Affrique. On prétend qu'il a sa source dans la Haute-Ethyopie, au Royaume du Preste-Jean, ou Roi des Abyssins. Il arrose l'Egypte, qu'il fertilise par ses débordements, en sortant du Grand Caire. Il forme le Delta Δ des Grecs, & se decharge dans la mer par sept embouchûres, & selon quelques Géographes, par neuf.

(*b*) La Canicule.

(*c*) C'est le nom qu'on donne à ces braves de la Gréce, qui, sous la conduite de Jason, firent voile en Colchide, pour la Conquête de la TOISON D'OR. Les principaux étoient, Hercules, Hylas, Thésée, & son ami Pirithoüs, Orphée Poëte de Thrace, Pelée, Télamon pere d'Ajax. Leur Vaisseau, qu'on apelle le NAVIRE ARGO, a été mis au rang des Astres.

(*d*) Autel de pitié à Athénes, où les Héraclides demandérent aux Athéniens du secours contre les poursuites d'Eurystée.

(*e*) Vase d'Or, donné à Hercules par le Soleil, dans lequel, comme dans un Navire, il passa la mer & parvint à la terre, qui est à l'oposite de la Lybie.

On en compte treize sur Cassiopée, neuf dans la Couronne, & seulement trois dans le Cygne de Léda; dix-neuf composent la Constellation d'Hercules; quatorze celle de Bootes, sur la Ceinture duquel l'Etoile de la queuë d'Hélice jette ses brillants rayons. Persée est désigné par dix-sept Etoiles, & le Cocher par sept; on donne le nom de la Chévre (*a*) à la plus grande, qui paroît sur son épaule gauche, & celui des Chévreaux aux deux autres, qu'il porte sur sa main gauche, & qui souvent effrayent les Nautonniers.

Le Serpentaire est composé de dix-sept Etoiles, & son Serpent de vingt-deux; la Lyre d'Orphée en a neuf. On n'en compte que quatre sur la Fléche, & autant sur l'Aigle, ravisseur du beau Ganiméde; mais le Céleste Dauphin en a dix petites, & l'on en distingue dix-huit sur Pégase.

Andromède en fait briller vingt, & trois forment le Delta ou le Triangle. Je vais à present faire l'énumération des Etoiles, qui forment les Signes du Zodiaque; le Bélier (*b*) marche à la tête, & est composé de dix-huit Etoiles.

Le Taureau (*c*) de vingt & une; & l'on donne le nom de Plaïades (*d*) aux sept qui sont sur son dos;

(*a*) Amalthée, chévre, nourrice de Jupiter.

(*b*) LE BELIER, étoit un Mouton, sur lequel Phrixus & sa sœur Hellès, montérent pour passer la mer à la nage. Hellès se noya, & cette mer prit son nom, HELLESPONT; Phrixus parvint a Coléhos, & sacrifia ce Mouton, à TOISON D'OR, à Jupiter, dont la Conquête fut depuis faite par Jason. Il désigne le mois de Mars. On croit que c'est dans ce tems que la nature se ranime, que les Philosophes commencent L'OEUVRE. Voyez les EMBLESMES DU TRIOMPHE HERMÉTIQUE.

(*c*) Métamorphose, sous laquelle Jupiter enleva Europe.

(*d*) Filles d'Athlas & de Pléïonné; elles étoient, Alcyöne, Nérépe, Cæléno, Electra, Stérope, Taygéte, Maïa, mere de Mercure, qu'elle conçût avec Jupiter. LE TAUREAU est le Signe du mois d'Avril. Heureuse saison pour la fertilité de la terre; ce qui fait qu'on fait naitre Mercure en ce tems.

dos ; & les sept qu'il porte sur la tête, sont nommées les Hyades, (*a*) parce qu'elles pronostiquent la pluye. On compte dix-huit Etoiles sur les Jumeaux ; (*b*) sçavoir, dix sur l'un, & huit sur l'autre ; l'Ecrevice en a autant : des deux qui paroissent sur son dos ; l'une se nomme l'Ane ; l'autre la Créche : il y en a dix-neuf sur le Lion ; (*c*) & dix-huit sur la Vierge, qui porte un Epi.

Deux

(*a*) Nymphes, qui demeuroient à Nisa, ville d'Asie, transformées en Etoiles par Jupiter.

(*b*) Castor & Pollux, apellez Tyndarides, comme nous l'avons dit ci-devant ; Pollux & Héléne étoient nez d'un œuf, dont acoucha Leda, du fait de Jupiter, changé en Cygne ; & Castor & Clytemnestre étoient d'un autre œuf, dont la meme acoucha quelque-tems après, du fait de son mari Tyndare.

Pollux, comme étant de la race de Jupiter, étoit immortel, & Castor fut tué à l'expédition de la Colchide, en nétoyant les Mers de Pirates. Pollux voulut lui faire part de son immortalité ; desorte qu'ils mouroient & vivoient l'un après l'autre. Le fondement de cette Fable provient de ce que ces deux Constellations ne se font jamais bien voir toutes deux à la fois.

(*c*) Lion de Némée, tué par Hercules. Cette bête avoit été engendrée par Typhon & étoit invulnérable. Hercules en le cherchant, arriva a la ville de Cleone, ou il fut reçu par Molorchus, pauvre gagne denier, qui voulant festoyer son nouvel hôte, se disposoit à immoler une Victime. Hercules lui dit de différer, & qu'il la gardât jusqu'au trentiéme jour d'après, parce que s'il retournoit, sain & sauf de sa Chasse, il l'immoleroit à Jupiter le Conservateur ; & s'il mouroit en combatant le lion, qu'alors Molorchus le lui sacrifia, comme a un Héros demi-Dieu. Il parvint a la forêt de Némée. Il se mit à la quéte du lion, & le trouva. Il tira sur lui plusieurs fleches inutilement. Il charpenta une massuë, avec laquelle il le poursuivit jusques dans la caverne, qui avoit deux issuës, dont il boucha l'une, & entrant par l'autre, il assaillit la béte & l'etouffa. Il la chargea sur ses épaules pour l'emporter a Mycénes. Il trouva Molorchus préparé à lui sacrifier la Victime, qui fut immolée par Hercules a Jupiter le Conservateur. Cette Fable paroit avoir été totalement copiée sur SAMSON.

Deux Etoiles repreſentent la Balance ; (*a*) mais le Corps du Scorpion eſt couvert de quinze ; il en paroît autant ſur celui du Sagittaire, (*b*) & il tient ſous ſes pieds une Couronne qui en a ſept. Enfin on en découvre vingt-deux ſur le Capricorne ; quatorze ſur le Verſeau, (*c*) & dix-huit ſur l'un des Poiſſons, quoique l'autre n'en ait que douze.

Paſſons aux Conſtellations Méridionales ; quoique nous n'en ayons pas une connoiſſance fort éxacte, atendu leur éloignement.

La Baleine eſt composée de trente Etoiles ; le Nil en a un pareil nombre ; le Liévre en a ſix ; Orion en a dix-ſept ; le grand Chien en a dix-neuf ; mais le petit n'en a que trois ; le Navire d'Argos en a vingt-trois ; le Centaure en a une de plus ; mais la Victime, (*d*) qu'il porte renverſée dans ſes mains, eſt ornée de douze étoiles, & l'Autel brille de quatre.

On en compte vingt-ſix ſur l'Hydre ; elle ocupe, par ſa longueur, l'eſpace de trois Signes ; ſçavoir, l'Ecrevice, le Lion rugiſſant, & la Vierge. Le Corbeau a ſept étoiles, le Vaſe en a huit, & le Poiſſon Méridional douze.

Il faut à preſent décrire le lever & le coucher de ces Aſtres : ils ſe levent & ſe couchent de trois maniéres ; on nomme lever ou coucher, Coſmique ou du Monde ; quand le matin, au ſoleil levant, quelque Signe ſe leve avec lui, de la Région de l'Aurore, ou bien quand il ſe couche le matin dans les eaux. On apelle lever Chronique, celui d'un Aſtre, qui ſe leve ou

(*a*) La Balance qu'Aſtrée, en ſe retirant de la terre, changea en Conſtellation ; elle ſert d'atribut à Thémis. On la met quelquefois dans les mains de Rhée.

(*b*) C'étoit le Centaure Chiron, qui étoit fils de Saturne & de Philyra.

(*c*) Ganiméde, enlevé par Jupiter, eut la fonction de verſer le nectar aux Dieux ; c'eſt pourquoi il eſt l'un des Signes Céleſtes, qu'on repreſente tenant un vaſe qu'il renverſe.

(*d*) Le Loup.

ve ou ſe couche, pendant que le Soleil ſe plonge dans les gouffres de l'Ocean, & qu'il permet que d'autres Etoiles fixes répandent leur lumiére ; on regarde enfin comme lever Héliaque, lorſqu'un Aſtre eſt caché par le Soleil, qui en eſt voiſin ; & que celui-ci, paſſant, laiſſe à l'autre la liberté de ſe montrer ; on regarde, au contraire, comme coucher Héliaque, quand le Soleil entre dans quelque Signe, qu'il l'offuſque par ſa lumiére & l'empêche d'être vû.

Il me reſte maintenant à expliquer de quelle maniére chacun des Signes ſe leve & ſe couche, pourvû que je ſois inſpiré par les Muſes & qu'Apollon ne me refuſe pas ſon aſſiſtance.

Quand le Bélier ſe leve, la partie gauche d'Andromède ſe leve auſſi, & la tête de Perſée, avec la moitié du Corps, juſqu'au ventre de l'Autel, ſe cache alors vers l'Occident ; le Taureau, qui paroît aller en arriere, monte, & alors Perſée paroît tout entier, & l'on découvre la plus grande partie du Cocher & la queuë de la Baleine ; l'Autel diſparoît entiérement.

Le Bouvier, gardien de l'Ourſe, ſe cache dans les eaux au lever des Jumeaux : la Baleine paroît toute entiére, & les prémiéres parties de l'Eridan, avec l'Orion armé, ſe levent ; dans ce moment le Serpentaire a les pieds cachez dans la mer ; l'Ecreviſſe, à ſon lever, cache la moitié de la Couronne, la queuë de la Baleine, le Poiſſon Méridional, la tête d'Hercules & la moitié de ſon ventre. Le Serpentaire, depuis les épaules juſqu'aux genoux, & ſon Serpent, dont il ne paroît plus que la tête, & preſque tout le Bouvier ; mais, de l'autre côté, paroiſſent le Corps d'Orion, juſqu'à la ceinture, tout le Fleuve du Nil. L'Aigle, le Liévre, le petit Chien, les jambes du grand, & toute la tête de l'Hydre de Lerne, paroiſſent à nos yeux, avec le magnanime Lion ; pendant ce tems, le Bouvier tout entier, le Serpen-

Serpentaire, & son Serpent; tout le reste de la resplendissante Couronne, & Hercules, se plongent dans la Mer d'Hespérie, excepté cependant le genoüil & le pied gauche d'Hercules.

Lorsque la Vierge se leve, on découvre tout le grand Chien, le Vase & le Navire de Thessalie, jusqu'aux voiles, qui sont atachées à son mât élevé; à l'oposite se cachent le Dauphin, tout le Cygne, excepté sa queuë, la Fléche, la Lyre, & la premiére partie du Nil; Pégase a le col & la tête cachez, & le reste du corps à découvert.

Quand la Balance se leve, tout le Navire d'Argos, & le Bouvier tout entier, paroissent, ainsi que l'Hydre, à sa queuë près; Hercules montre son genoüil & sa jambe droite; on voit briller la queuë du Centaure & la moitié de la Couronne; alors le reste du corps du Cheval Aîlé, la queuë du Cygne, la Baleine, jusqu'à la tête, & celle d'Andromède, se cachent dans les eaux, aussi-bien que Céphée pere d'Andromède, qui y plonge ses épaules, ses mains & sa tête.

Le Scorpion se leve, & avec lui, paroissent la queuë de l'Hydre, le Cheval de Chiron, la Victime qu'il tient dans sa main, le reste de la Couronne, la tête du Serpent, & celle du Serpentaire; alors disparoissent le reste du Corps d'Andromède, Céphée, depuis la tête jusqu'à la ceinture, deux Courbûres de l'Eridan, la Cassiopée; le Chien & l'Orion commencent aussi à passer sous l'Horizon.

Quand le Sagittaire se leve, il fait paroître avec lui le Serpentaire, & tout son Serpent, la tête & la main gauche d'Hercules, toute la lyre, la tête & la poitrine de Céphée Roi d'Ethiopie; alors on voit disparoître tout Orion; le Liévre, le grand Chien, & le Cocher, à l'exception de la tête & des pieds: Persée disparoît aussi, à l'exception du pied & de la cuisse droite; le Navire des Argonautes ne laisse plus voir que sa Poupe.

Quand le Capricorne se leve, il fait lever le Cygne, la Fléche, l'Autel, & l'Aigle; il fait disparoître la Poupe du Navire des Argonautes & le petit Chien. Persée se cache, pendant que le beau Ganiméde, ou le Verseau, paroît : le Pégase se montre aussi; la tête de l'Hydre se cache alors, aussi-bien que le reste du corps de Chiron.

Quand les Poissons se levent, la partie droite du corps d'Andromède se voit, aussi-bien que le Poisson Méridional, pendant que l'Hydre & le Centaure se cachent. Je crois avoir suffisamment expliqué le lever & le coucher des Astres; passons, sans nous arrêter plus long-tems, à une autre matiére; mais il faut avant tout invoquer Uranie; il faut implorer son secours & la prier de nous révéler les plus secrets mystéres.

Belle Uranie, qui pénétrez jusqu'à l'intérieur le plus sacré de l'Olympe, qui habitez les Temples étoilez, & les demeures brillantes des Dieux; respectable Uranie, venez à mon secours. Expliquez-moi les Arcanes les plus impénétrables des Divinitez; secourez-moi; je vais chanter vos Domaines & vos véritables Royaumes. Permettez, qu'en esprit, je voye les Dieux Larès de l'Ether, & que j'aproche des murs enflâmez de l'Univers.

Commencez, Déesse, par m'expliquer si la matiére dont le Ciel est formé, est solide & dure? Ou bien si elle est délicate & fluide, comme l'air que nous partageons avec facilité par nos moindres mouvements? après-quoi je vous ferai d'autres questions.

Il y a deux premiers principes de toute la nature, que l'on apelle matiére & forme; c'est d'eux que procédent toutes les créations les plus variées; la terre, l'eau, l'air, le feu, l'Ether même, en sont formez. C'est donc une erreur de croire, comme quelques-uns, que les corps Célestes n'ont aucune matiére; parce, disent-ils, que s'ils en étoient composez, il se trou-

trouveroit en eux des contraires, qui formeroient une corruption qui ocasionneroit leur destruction.

Ce Systéme ne me paroît pas soutenable; car ce n'est pas la faute de la matiére, si le tems détruit les corps; on ne peut pas dire non plus que les contraires se corrompent par eux-mêmes, si leurs forces sont égales; ou bien il faudroit convenir que les uns fussent plus forts que les autres; parce que quand les forces & les puissances sont pareilles, il se fait un combat avec égalité, & dont aucun des deux parties n'a la victoire.

Dieu voulant donc former un Ciel, qui fût éternel, a choisi les plus pures & les meilleures parties de la matiére prémiére, & leur a donné une telle tempérie, qu'ils ne peuvent se préjudicier l'un à l'autre, ce qui force ces contraires d'avoir une paix durable entr'eux. Par conséquent le Ciel est éternel, & n'est susceptible d'aucune destruction des tems.

Il faut ensuite tirer une conséquence que l'Ether est d'une extrême dureté, parce que nous voyons les choses les plus solides durer le plus long-tems. Il doit donc être plus dur que le diamant, & la liaison des parties qui le composent doit être assez forte pour mépriser le fer & le feu, & ne craindre de force que celle du Souverain Seigneur qui l'a formé.

Il y a encore une autre raison; c'est que le premier Mobile entraîne les Sphéres qu'il contient en lui-même; il les force de roûler, selon son mouvement, & il les précipite par son action, malgré leur résistance, dans des espaces qui semblent s'y oposer; ce qui ne pourroit arriver s'ils n'étoient construits de corps durs. Joignez à cet argument cette réfléxion, qui est que la partie de la lune, qui n'est pas éclairée ni touchée par les rayons du soleil son frere, est très-semblable au Ciel; de même que les étoiles, qui paroissent pendant le jour être de la même couleur que le Ciel. Cependant la lune & les étoiles sont des corps durs; ce qui nous est évidemment prouvé par les

Eclipses, puisque l'interposition de la lune, entre le Soleil & nous, s'oposent au passage de sa lumiere & en interceptent les rayons, dont la terre se trouve dans ces moments privée.

Il faut donc convenir que l'Olympe est dur, sans quoi il ne pourroit conserver aux astres leur fixation. Ils seroient, sans cette qualité, errants de côté & d'autre, & n'auroient pas de place certaine. Cependant le Ciel n'est pas un corps opâque, comme les étoiles, puisque de la terre où nous sommes placez nous découvrons les astres.

Si donc les corps Célestes sont très-durs & très-purs, ils doivent, m'objectera-t'on, former des sons par leurs mouvements & leurs atouchements les uns contre les autres, & doivent faire un concert agréable aux Célestes habitans, comme plusieurs sçavants Philosophes, d'une probité reconnuë, l'ont prétendu? Muse, il faut que vous me leviez cette difficulté.

Quoique les corps Célestes soient durs & capables d'offusquer les regards humains, ils ne rendent cependant aucuns sons, n'étant touchez par aucuns corps solides. S'ils ne sont pas touchez, ils ne peuvent rendre de sons, étant d'ailleurs très-épais & n'étant point environnez d'air, sans lequel on ne peut espérer des sons. Ils font donc leur cours sans bruit.

Outre cela, il y a huit Sphéres inférieures, (*a*) qui tournent de la même maniere vers l'aurore. Elles vont au-devant les unes des autres, sans se choquer ni se fraper; mais elles marchent par un ordre certain & par des mouvements fixes dans le même chemin. Elles se trouvent conduites par une douce circulation & entraînées tacitement & dans le silence, comme une danse, dont les acteurs ne s'entre-choquent point.

Le

(*a*) Le Ciel des Etoiles, & les sept Planettes.

Le ſeul premier mobile, comme il a déja été dit, décrit un cours contraire à celui des aſtres, ſans cependant faire aucun bruit ni rendre aucun ſon, puiſqu'il n'y a aucun air dans les régions Ethérées, & que d'ailleurs la ſuperficie des Sphéres eſt très-unie, ce qui fait qu'ils roûlent avec célérité & vîteſſe, ſans être arrêtez par aucune inégalité, & leurs extrêmitez ne ſe rencontrent qu'avec un atouchement délicat; ce qui, par conſéquent, n'eſt qu'un mouvement ſilentieux.

Les Anciens ont donc mal-à-propos penſé que le mouvement des Sphéres formoit une harmonie qui ne nous étoit pas ſenſible, parce qu'elle ſurpaſſoit les ſenſations de nos oreilles; de la même maniére qu'ils ont prétendu que la chute des eaux du Nil ne s'entend pas quand on eſt proche de ſes Cataractes, & qu'elle fait un bruit épouvantable à un certain éloignement. Il eſt ſûr que ce ſont-là des fauſſetez; cette raiſon eſt abſolument vaine; car pourquoi s'imaginer qu'il y a du ſon dans les Cieux, ſi jamais perſonne ne l'a entendu? Il eſt même honteux d'avancer ce qui ne peut ſe démontrer & dont on peut donner une négative irréfutable.

Jamais on ne doit avancer des nouveautez qu'on ne ſoit prêt d'en établir la vérité, & les paroles, qui ſont deſtituées de raiſon, ne méritent aucune croyance.

Examinons maintenant ſi le Ciel eſt rond; car la figure Sphérique eſt la plus parfaite, par la raiſon qu'elle n'a en ſoi ni commencement ni fin; parce que d'ailleurs elle a plus de capacité, de ſimplicité, de beauté, & qu'elle eſt la plus facilement ſuſceptible de mouvement, ſur-tout vers le milieu; car l'Ether tourne autour de la terre, qui eſt au centre du monde.

Une figure auſſi parfaite que l'Orbiculaire, convient donc au Ciel, au ſoleil, à la lune, & à tous les aſtres en général, quoique l'ignorance téméraire des

re des Peintres nous les dépeignent autrement. (*a*)

Il ne faut pas à present s'imaginer que les étoiles soient de la plus épaisse matiére de l'Univers, parce que chacune d'elles est composée d'une espéce qui lui est propre, distinguée du Ciel par une différence totale; car elles sont aussi peu semblables, que le cormier l'est à l'orme, le poirier au cérisier, l'embryon enfin à l'homme acompli. Différentes couleurs nous en marquent les différences; leurs vertus & leurs clartez différent infiniment aussi: chaque étoile a sa puissance qui lui est propre, & chacune d'elles a aussi une nature différente. Il ne faut donc regarder le Ciel que comme la demeure convenable aux étoiles, & non pas comme la substance & la matiére qui les compose.

Quelle vertu peut-on attribuër au Ciel? Assûrément toute la force est dans les astres; ce sont eux qui gouvernent toute la terre & qui changent la face de la nature: ils forment les Créations sur la terre & ont le gouvernement de toutes choses; l'Astronomie l'enseigne, & la plus commune opinion le fait croire. Car non-seulement le Ciel differe des étoiles, par sa condensation & sa raréfaction, mais il différe encore d'elles par ses aparences, sa nature & sa vertu.

Il faut à present examiner la quantité des astres; si leurs mouvements sont éternels, s'ils sont fixes en une place, selon l'ancien sentiment de Platon; s'ils sont deserts, ou s'ils sont habitez; si tous les astres sont d'une grandeur égale; car on doit présumer qu'il y en a une infinité de petits qui ne sont pas perceptibles à la vûë. Il y en a aussi de fort grands, mais en très-petit nombre, qui sont placez de côté & d'autre dans le Ciel, qui rendent une lumiére considérable, dont les Astronômes ont fait différentes

(*a*) Le Poëte critique ici les Peintres, qui dépeignent le Soleil, comme un homme dans un Char, trainé par quatre chevaux, Pyrhoïs, Eoüs, Ethon & Phlégon.

rentes figures & ont dépeint l'immense Ether d'une infinité de Signes.

Parmi ces astres du premier ordre, il y en a de si grands, qu'ils surpassent par leur étenduë la masse de la terre & de la mer, comme cela nous est prouvé par l'Astronomie & par l'éclipse du Soleil, qui nous démontre évidemment combien grande est la lune, puisqu'elle est capable d'obscurcir le Soleil, quoiqu'ils nous paroissent petits, atendu leur immense éloignement; car la perspective, nous enseigne que plus une chose est éloignée & plus elle diminuë & trompe les yeux des spectateurs. A l'égard des étoiles fixes, elles roulent sur leur propre axe, selon le sentiment de Platon, ce qui les fait paroître étincelantes.

Ce n'est donc pas leur éloignement, comme quelques-uns l'ont prétendu, qui cause leur tremblante lumiére. Cette raison est puérile, & n'a nul fondement; car ce n'est pas l'éloignement qui fait étinceler un objet lumineux; au contraire, il l'obscurcit.

Il n'y a d'ailleurs que le mouvement, qui, en fortifiant l'action de la lumiére, forme l'étincellement. C'est encore ce mouvement, dont nous avons parlé, qui fait la circulation des astres avec le Soleil; Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, Mercure & Vénus, ne se meuvent pas de la même façon; mais ils se tiennent aux Epicicles; ce qui fait que Saturne, Jupiter & Mars n'étincellent pas comme le Soleil, quoiqu'ils soient beaucoup plus élevez & plus éloignez, & qu'ils soient près des étoiles fixes: la raison est que leur mouvement n'est pas pareil à celui du Soleil; mais qu'ils sont, au contraire, conduits par les Epicicles.

Quelqu'un peut objecter que le Soleil n'étincelle pas. Pour détruire cette objection, il ne faut que le regarder le matin quand il se leve, ou que le soir il se plonge dans les eaux, qui sont les deux tems où l'on peut fixer sur lui ses regards; on s'aperçoit qu'il roule

roule sur son axe & qu'il étincelle. L'on doit donc cesser d'être étonné de voir les astres faire un pareil mouvement.

On doit être infiniment plus surpris que des corps répandus dans un Ciel aussi immense soient entraînez, par un cours si rapide, qu'il surpasse en vîtesse les oyseaux, les vents & la foudre; d'où il faut conclure que le Souverain Créateur de l'Univers a distingué ses ouvrages admirables de deux maniéres; par le mouvement & par le repos.

C'est au centre de la terre que paroît être placé le repos; tout le reste est susceptible de mouvement. L'eau coule, l'air & le feu sont dans une agitation perpétuelle; mais c'est sur-tout dans le Ciel qu'est le mouvement le plus violent.

Plus une Sphére est élevée, & plus son cours & son agitation sont rapides, & plus elle parcourt le Monde avec vîtesse. (*a*) Le premier mobile enfin a le plus de vîtesse. On doit regarder, comme mouvement le plus violent, celui qui parcourt le plus grand espace en moins de tems.

Ce premier mobile parcoureroit l'Univers en un clin d'œil, si les Sphéres qu'il contient en soi, n'arrêtoient son cours & sa vîtesse; sans quoi il entraîneroit avec lui la terre & l'Ocean. Aucun animal n'y pourroit subsister.

Quel sujet d'admiration! Et qui est-ce qui ne doit pas frémir de respect, de voir s'agiter une si grande masse en si peu de tems? De lui voir fournir une carriere si étenduë, recommencer sa course après

(*a*) Un Auteur très-grave, Mr. de la Bruyére, avance qu'un animal, qui seroit assez vîte pour faire 25. lieuës par heure, seroit vingt-cinq mille ans à faire le tour que le Soleil décrit en vingt-quatre heures. Suposons, pour un instant, que le Soleil tourne autour de la terre, de laquelle il est éloigné de trente millions de lieuës: c'est cent quatre-vingt millions neuf mille lieuës qu'il faut qu'il fasse en vingt-quatre heures, y compris les trois mille lieuës d'épaisseur du diamétre de la terre.

après l'avoir achevée, ne cesser jamais de se mouvoir, & sans aucune difficulté? C'est ce qui a fait croire, à certaines gens, que les astres étoient conduits par des Divinitez, dont chacune d'elles avoit l'intendance d'un Globe particulier, & qu'ils assujétissoient les Dieux, comme des esclaves, employez à tourner la meule d'un moulin, sans avoir de relâche, pour conduire jour & nuit ces masses effroyables. Assûrément c'est avoir des idées basses de la félicité des Dieux, que de penser de la sorte. Ce sont-là des rêveries & des pensées vaines, de ceux qui cherchent à se distinguer du commun des hommes par leurs sentiments.

O monde insensé! combien ne produisez-vous pas de gens bizarres, & qui se plaisent à passer pour sçavants par des sentiments particuliers? Pourquoi faut-il être en garde contre certaines gens, qui n'ont d'autre mérite qu'une réputation mal aquise, & d'autre renommée que la vaine qualité d'auteurs de volumes immenses?

Souvent les plus grands hommes se sont rendus garants des choses les plus fausses, parce que la prudence la plus consommée ne nous met pas à l'abri de l'erreur.

C'est à la seule raison qu'il faut avoir recours; c'est elle seule qui doit nous persuader dans les choses douteuses, & non pas les discours des hommes, qui souvent sont trompeurs. Quelle raison en effet peut nous persuader que des Dieux soient les moteurs du Ciel & des étoiles? N'est-il pas plus naturel que les astres conservent en eux cette vertu motrice qu'ils ont une fois reçûë du Créateur?

Quel honneur, quel gain & quel plaisir résulteroit-il pour les Dieux, d'être sans cesse ocupez à conduire les Globles Célestes, & fournir les commoditez de la vie à des hommes insensez? D'être ocupez à conduire des bêtes féroces, de vils troupeaux, des oyseaux, ou des poissons? En bonne foi,

soi, convient-il à des maîtres de servir leurs esclaves? Et peut-on condamner des Divinitez à un si humiliant esclavage, afin de fournir des pâturages aux animaux & des nourritures aux mortels dépravez? N'est-il pas plus naturel d'attribuër aux Dieux une liberté entiére & de les laisser libres de faire tout ce qui leur plaît? Pourquoi leur donner d'aussi dures entraves & les assujétir dans le même lieu; semblables à des potiers de terre, qui ne quitent pas le vase qu'ils travaillent ou la rouë qu'ils tournent? Peut-on les croire sans cesse ocupez à soûtenir le monde, comme l'échalas l'est à soûtenir la Vigne? Au lieu de les abandonner aux délices d'un innocent loisir; peut-on leur attribuër une pareille ocupation? Peut-on croire qu'elle les flâte: & ces rouës éternelles qu'on leur fait tourner, sont-elles capables de borner agréablement leurs Célestes idées?

On peut dire que c'est-là un sentiment d'hommes sages bien digne de remarque; mais malheureusement la raison le combat & le détruit manifestement.

Rien n'est éternel par soi-même, que le Souverain Créateur de l'Univers, & aprés lui, la nature des choses qu'il a créées, par une loi immuable; aprés les avoir tirées des abîmes du néant, elles subsistent dans le même ordre qu'il l'a ordonné, quand il a jetté les fondements du monde.

L'eau sera toûjours liquide, le feu brûlant, la terre stable & solide, & l'air mobile; le Ciel doit toûjours tourner en conséquence de sa volonté; les herbes auront toûjours les mêmes formes & les mêmes vertus qui leur furent atribuées; les arbres, les animaux enfin seront les mêmes dans tous les tems.

Jusqu'à present a-t'on vû changer l'ordre de la nature? Non, la volonté Divine fut toûjours immuable. C'est pourquoi, si le mouvement du Ciel est éternel, il faut qu'il soit naturel, comme celui des choses pesantes & legéres. Ce qui est émané de la nature n'est pas sujet à destruction.

S'il

S'il y avoit un autre moteur, il faudroit qu'il se reposât quelquefois ; car tout ce qui est violent ne peut être d'une éternelle durée. Peut-on conclure que la nature des choses pesantes & legéres soit plus puissante que celle des Cieux & des astres ? Et ne doit-on pas inférer que les derniers possédent en eux le principe du mouvement plûtôt que les premiers ? Ne peuvent-ils enfin se mouvoir, sans reçevoir leur agitation de la part des Divinitez ? Il faudroit donc imaginer que le feu & la terre sont plus nobles que les régions de l'Ether, puisque le feu a son mouvement sans secours étranger, & que ces éléments tendent par eux-mêmes & se pressent d'arriver, l'un de la circonférence au centre, & l'autre du centre à la circonférence.

Il faut donc croire que les corps Célestes se meuvent par eux-mêmes & par leur propre configuration, aussi-bien que la terre & le feu ; car la nature est plus puissante que tel autre principe de mouvement qu'on puisse imaginer.

Il n'est que Dieu seul qui l'emporte sur la nature; il n'est enfin que lui qui soit meilleur & plus grand dans le vaste Univers.

La nature n'est autre chose que la loi, imposée par le Tout-puissant & le souverain Pere de toutes choses, qu'il a imposée depuis l'origine du monde & qui doit durer inviolablement jusqu'à la consommation des siécles.

Dieu a placé cette loi dans la forme des choses, de façon, que quand la forme donne l'Estre aux choses, cette forme éxécute les ordres de Dieu, sans pouvoir s'écarter de sa loi primordiale ; car les formes engendrent les choses, telles qu'étoient les formes primitives émanées de la main du Tout-puissant.

Voilà ce qu'on peut proprement apeller la nature, qui l'emporte par son excellence sur la forme & sur la matiére ; car forme & matiére sont les principes de toutes choses ; les causes premiéres & les

agents nécessaires à tous les composez mixtes ; & non pas la nature, qui n'est qu'un nom chimérique & sans fondement.

Mais il me paroît qu'en voilà assez sur ce sujet ; examinons à present si les régions heureuses du Ciel sont desertes ou habitées ? Le Ciel étant aussi grand, d'une beauté si éclatante, tout brillant de tant d'astres, composez d'une matiére si noble ; seroit-il naturel, dis-je, que le Ciel fut inhabité, tandis que la terre & la mer sont peuplez d'habitans innombrables ? La terre est-elle un lieu plus agréable, égale-t'elle les beautez, la grandeur & l'excellence de l'Olympe ? Quelle pourroit être la cause que la terre auroit tant de citoyens & de tant de différentes formes, pendant que l'Ether seroit inhabité ?

Y auroit-il de la prudence à un grand Roi de bâtir un Palais d'une immense structure, de l'orner du marbre le plus rare, de l'enrichir d'or, de faire que les dedans & les dehors fussent l'objet de l'admiration, pour ne pas vouloir qu'un si superbe édifice fut habité ; mais qu'au contraire, il n'y eut que les écuries & les étables d'ocupées ?

Ne peut-on pas apliquer à la terre cette comparaison, puisqu'elle est remplie d'ordures, de poussiére, de fange, de fumier, d'ossements d'animaux, de chairs putréfiées & de tous les excréments des brutes ? Qui pourroit, en un mot, décrire les choses impures & soüillées que la terre & la mer renferment dans leur sein ? Qu'on y joigne les pluyes, les broüillards, les nuées, les vents & les implacables tempêtes, qui boulversent les mers, qui ébranlent la terre, jusques dans ses fondements, & mettent l'air dans une agitation effroyable. Malgré ces infirmitez, la terre est peuplée d'animaux, d'espéces innombrables ; & l'on peut après cela imaginer le Ciel inhabité ?

O Ciel, vous seriez dépourvû d'habitans ! Non, cela n'est pas possible : il est plus naturel d'imagi-

ner

ner du vuide dans le cerveau de ceux qui ont des imaginations si creuses. L'Ether a ses citoyens, & les astres sont les villes du Ciel & la demeure des Dieux : c'est-là que sont les vrais peuples, les véritables Rois ; c'est-là qu'est, en un mot, le séjour de la vérité : en ces bas lieux, au contraire, il n'y a que les ombres des choses, leurs images & d'affreux simulacres, que le tems détruit, soüille & dissout, & que la mort enfin anéantit.

C'est aux Cieux qu'habitent les véritables bienheureux, les immortels & les vrais sages.

Les malheureux, les mortels, & les insensez, peuplent la terre. Dans l'Olympe, est la paix, la lumiére & la souveraine volupté. La terre est troublée par une guerre continuë, par des ténèbres, & par des douleurs de toute espéce. Qu'on cesse donc de loüer la terre, d'être ataché à cette vie mortelle, & qu'on cesse de préférer cette étable de brutes aux Mânoirs Célestes. Il ne faut donc plus douter que l'Ether ne soit plus dur que le diamant & ne soit habité?

Mais comment, dira-t'on, les Célestes habitans peuvent-ils y demeurer? De quelle façon peuvent-ils se transporter de côté & d'autre dans ces vastes régions? Peut-on labourer ou ensemencer le Ciel? De quelle façon faire croître les dons de Cérès & de Bachus, & les autres fruits nécessaires aux usages de la vie? Ces objections sont frivoles & dignes d'être tournées en ridicule ; car quoi que l'Ether soit d'une éxacte solidité, il ne laisse pas d'être porreux, & peut facilement être cultivé. Je ne vois rien qui s'opose à la possibilité du transport des Divinitez, d'un côté & d'autre. Puisque ces Intelligences ont reçû du Créateur du monde des corps très-déliez & très-imperceptibles, ils n'ont besoin d'aucune ouverture pour passer ; les murs les plus épais, les marbres les plus solides, ne leur sont pas impénétrables, tant leur composition est atamée.

Ne voit-on pas les poissons habiter sous les eaux?

Les grenoüilles dans le limon ; les salamandres dans le feu ; les caméléons dans l'air, & les cigales vivre de rosée ? Croiroit-on ces merveilles, sans les avoir vûës ?

Combien est-il de choses que nous croyons ne pouvoir être, dont l'expérience nous justifie l'éxistence ? Pourquoi, par conséquent, Dieu n'auroit-il pas pû créer de pareils habitants des Cieux, & les constituër de façon, qu'ils peuvent habiter l'Ether, sans avoir besoin de nourriture ?

Si Dieu a pû le faire, certainement il l'a voulu ; car il est de la grandeur de sa Toute-puissance d'avoir peuplé des demeures si vastes, qui sans cela auroient été inutiles & superfluës. Est-il besoin d'ailleurs que les Intelligences se préparent des aliments par leur labourage ? Leurs corps, étant immortels, n'ont pas besoin de restauration.

Les nourritures ne sont indispensables, que parce qu'elles rétablissent le dépérissement des corps corruptibles. Les Dieux ne sont tourmentez ni par la faim, ni par la soif ; la pauvreté leur est inconnuë. Rien n'est mortel au-dessus de la Sphére de la lune: Dieu n'a réservé tout ces maux que pour la terre : il l'a renfermée dans le milieu du monde, afin qu'elle ne pût soüiller la sérénité du Ciel.

Ces immortels joüissent d'une félicité inaltérable ; ils se desaltérent de nectar, & se nourrissent dans des champs d'ambrosie, dont les plaines du Ciel sont de tous côtez remplies.

Il y a outre cela des degrez de félicité pour ces spirituels habitans ; leur condition est plus heureuse, à proportion de leur élévation vers l'Ether.

Examinons maintenant quelles sont les taches qui nous paroissent dans la lune, sur lesquelles les avis sont si partagez. Il faut d'abord établir pour principe que rien dans le Ciel n'est lumineux que le soleil ; toutes les étoiles empruntent de lui leur lumiére, aussi-bien que la lune, qui est la derniere des

étoiles,

étoiles, & qui ocupe les plus bas lieux & plus prochains de la terre : il faut par conséquent qu'elle soit plus opâque, moins diaphane & moins lumineuse. De-là vient que ses parties ne sont pas également blanches, également serrées, unies & lumineuses ; ce qui fait que la lune ne brille pas dans sa totalité & paroît remplie de taches ; car les parties blanches, serrées & pôlies, reçoivent la réfraction du soleil, quand il est aux Antipodes, & les autres parties les plus crasses ne sont pas susceptibles de lumiére : la lune luit donc ; mais pendant une partie de son cours ; elle paroît sous la forme d'une nuée blanche qui a des taches.

C'est ainsi que les vers luisants rendent leur nocturne lueur, & perdent, au retour du jour, la foible lumiére dont ils étoient ornez : ils representent alors leur couleur véritable & perdent le faux éclat que les ombres de la nuit leur avoient facilité. En effet, la vérité ne craint pas le plus grand jour ; le mensonge, au contraire, se plaît dans les ténèbres.

Examinons à present si le Ciel a subsisté de toute éternité ; s'il a eu un commencement & s'il doit finir un jour. (*a*) Cette matiére a fait le sujet de la dispute des plus grands Philosophes : les uns & les autres sont d'avis oposez, & leurs opinions différent totalement, ce qui prouve la difficulté qui se rencontre à résoudre une chose si douteuse & si difficile ; car la vérité se cache dans la caverne la plus obscure.

Il y a eu des Philosophes qui ont crû que le monde avoit été formé d'un principe, qu'il avoit eu un commencement & qu'il avoit été autrefois composé d'une matiére éternelle, par la souveraine puissance de Dieu. Ils prétendent aussi que Dieu, & cette matiére, avoient éxisté de toute éternité, & que c'est par conséquent d'eux que procédent toutes les créatures. D'autres

(*a*) Qu'on lise le Traite' des Pre'adamites de Peyre're. Ce Livre, quoiqu'universellement condamné, est assez curieux.

D'autres ſont d'un avis contraire : ces derniers eſtiment que le monde a été créé de rien, qu'aucune matiére n'a précédé ſa création & n'eſt entrée dans ſa compoſition : ils croyent en outre que tout a été créé par le Verbe & l'ordre de Dieu.

D'autres enfin, apuyez de raiſons qu'ils aléguent, prétendent que le monde a ſubſiſté de tout tems, tel qu'il eſt, & qu'il doit ſubſiſter éternellement le même. Examinons maintenant quel eſt le meilleur de ces ſentiments.

Le mien ſeroit de croire que le monde a été, eſt, & ſera éternellement ce qu'il eſt. Si je n'étois pas arrêté par la Religion des Chrétiens, & par celle des Juifs, ſectateurs des Préceptes de Moyſe; car enfin pourquoi le monde n'auroit-il pas ſubſiſté de toute éternité; ſeroit-ce parce que Dieu ne l'auroit pû ou ſçû créer de toute éternité, & qu'il ſeroit devenu plus habile dans un tems que dans l'autre? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pû faire, ou qu'il ne l'auroit pas voulu? S'il ne l'a pû ni voulu dans un tems, il n'a dû le pouvoir ni le vouloir dans un autre, n'y ayant point de ſucceſſions dans Dieu.

S'il n'étoit pas juſte ni utile que le monde fût fait dans un tems, il n'a pas dû l'être dans un autre. Pourquoi donc le monde a-t'il été créé? Si, au contraire, il étoit utile & convenable que le monde fût créé; pourquoi Dieu atendoit-il ſi tard à le faire? Car à peine compte-t'on depuis Adam huit mille ans. Pourquoi l'âge du monde eſt-il ſi court, en comparaiſon de l'éternité?

Outre ce, quelle raiſon a pû déterminer Dieu à créér ce monde? Avoit-il beſoin de cette création? auquel cas il n'a pû le créér aſſez-tôt, ſans quoi il auroit ſouffert une privation : s'il n'en a pas eu beſoin; pourquoi donc l'a-t'il fait? L'auroit-il créé inutilement? Dieu ne ſçauroit rien faire d'inutile; on ne ſçauroit l'imaginer ſans être inſenſé. Il y a donc eu quelque cauſe de cette création? Mais qu'elle

qu'elle est-elle ? C'est sans doute sa grande bonté, & sa puissance infinie, qui l'ont engagé à ne pas tenir tant de belles choses renfermées en lui-même & à les faire paroître répanduës, ocupant l'immensité du vuide.

Ce seroit en vain qu'on regarderoit comme bonne, & comme puissante, une personne de laquelle il ne résulteroit rien de grand & de beau : si donc Dieu a toûjours été puissant & bon ; pourquoi n'a-t'il pas voulu de tous tems créér le monde ? & pourquoi a-t'il différé tant d'années ? Il n'y a aucune raison reçevable, aucune fiction provenante de l'esprit le plus rafiné qui puisse prévaloir à cette vérité.

Si l'on peut se fier aux raisonnements humains ; il faut croire que le monde est éternel, qu'il n'a jamais eu de commencement & qu'il n'aura jamais de fin. Mais, dira-t'on, Dieu a révélé ces faits à Moyse. Nous devons les croire ; je l'avouë ; la raison en pareil cas doit se soumettre à la foi ; c'est un esclavage qu'elle doit subir ; car Dieu ne trompe pas, & n'est pas capable de se tromper, si jamais il a daigné révéler ses secrets à quelque mortel.

C'est donc une puérilité que de croire qu'il y ait eu une matiére éternelle ni un cahos : car pourquoi Dieu auroit-il laissé cette matiére inutile & si longtems informe, s'il a pû créér le Monde de tout tems ? C'est en vain qu'on différe à opérer une chose quand elle se peut faire sur l'heure.

Ceux qui pensent que le monde a été de toute éternité ; qu'il n'a jamais été fait ni créé par personne ; qu'il a subsisté par lui-même avant les siécles, & qu'il n'aura jamais de fin, se trompent assûrément ; la raison même contrarie ce sentiment : car il ne peut pas y avoir deux choses parfaites au souverain degré : ces deux principes ne pourroient être d'acord & se feroient une guerre éternelle ; on verroit en ce cas cesser l'admirable harmonie qui régne dans l'Univers.

Un

Un seul principe doit éxister, qui préside à toutes choses. S'il est le premier, il est indispensablement la cause de toutes les autres choses; il devient le principe efficient, & ce qui le suit n'est que l'effet. Il faut donc inférer que Dieu a créé le monde éternel de rien; en voici la raison: la bonté & la puissance de Dieu sont éternelles, par conséquent sa volonté est éternelle aussi: il a donc dû toûjours vouloir créér le monde? En posant ce principe, qui paroît raisonnable, on ne peut plus douter que le monde n'ait subsisté de tout tems, dans l'ordre admirable où l'a mis le souverain & l'adorable Ouvrier à qui il doit sa création.

Il en est du monde, par raport à Dieu, comme du soleil par raport à la lumiére: si l'on acorde au soleil l'éternité, il faut aussi l'acorder à la lumiére qui est son effet: le monde est de même l'effet dont Dieu est la cause.

Passons à present aux éléments, qui émanent du Ciel par degrez, & tâchons d'en parler avec toute la dignité que requiert une pareille matiére. Quelques Philosophes ont prétendu qu'il y avoit une région de Feu (*a*) sous le Ciel, qui étoit contiguë & immédiate à

(*a*) J'ai vû peu de Philosophes parler avec plus de dignité des Eléments que Cornélius Agrippa. Voici comme s'en explique cet Auteur, dans sa PHILOSOPHIE OCULTE, *Tom. I. Pag. 7. Edition de la Haye 1727.*

„ Chaque Élément a deux qualitez spécifiques, dont la „ premiere lui est propre & inséparable; & l'autre, com„ me moyenne entre deux, convient avec la suivante; car „ le feu est chaud & sec, la terre est séche & froide, l'eau „ est froide & humide, & l'air est humide & chaud; & „ c'est par deux qualitez oposées que les Eléments sont „ contraires entr'eux, comme le feu à l'eau, & la terre „ à l'air.

„ Les Eléments ont encore une autre espéce d'oposition „ entr'eux. Quelques-uns sont pesants, comme la terre & „ l'eau; & d'autres sont legers, comme l'air & le feu; la „ terre est la seule immobile, & les trois autres mobiles. „ Les Stoïciens apellent la terre & l'eau, *Eléments passifs*; „ & l'air & le feu, *actifs*.

„ Platon

te à la Sphére de la lune; que ce feu ne rendoit pas de lumiére, qu'il étoit cependant capable d'aduftion & d'une chaleur étonnante.

La

„ Platon donne trois qualitez à chaque Elément ; à la „ terre, *l'obfcurité*, *l'épaiffeur*, & *le repos* ; & au feu, *la clarté*, *la pénétration*, *la raréfaction*, & *le mouvement*. C'eft en „ cela que le feu & la terre font contraires ; mais les deux „ autres Eléments, comme l'air & l'eau, empruntent de la „ terre & du feu leurs qualitez. Deforte que l'air prend „ deux qualitez du feu ; *la raréfaction*, & *le mouvement* ; & „ une de la terre ; fçavoir, *l'obfcurité*.

„ Au contraire, l'eau en prend deux de la terre, *l'obfcurité*, & *l'épaiffeur* ; & une du feu ; fçavoir, *le mouvement* ; mais le feu eft deux fois plus raréfié que l'air, „ trois fois plus mobile, & quatre fois plus actif : l'air eft „ deux fois plus actif que l'eau, trois fois plus raréfié, & „ quatre fois plus mobile.

„ Enfuite l'eau eft deux fois plus active que la terre, „ trois fois plus raréfié, & quatre fois plus mobile ; ainfi „ le feu a le même raport avec l'air, que l'air avec l'eau, „ & l'eau avec la terre ; & réciproquement la terre avec „ l'eau, & l'eau avec l'air ; & enfin l'air avec le feu.

„ Chacun de ces Eléments a trois différentes qualitez, „ faifant entr'eux quatre le nombre de douze qualitez ; & „ paffant par le nombre de fept à celui de dix, l'on parvient „ à cette fupréme unité, d'où dépendent toutes les vertus.

Le même Auteur pourfuit, Chap. V. „ Pour l'opération „ de toutes fortes de merveilleux effets, Hermès dit que le „ feu & la terre fuffifent : *Ignis & Azoth tibi fufficiunt.* La „ terre eft paffive, & le feu eft actif. Le feu, dit Dionysius, paroît clairement fur toutes chofes & en toutes „ chofes, & il eft cependant tout enfemble caché & inconnu, quand il éxifte par lui-méme, & fans le mélange „ de la matiére combuftible, fur laquelle il fait paroître „ fon action : il eft immenfe & indivifible, difpofé de foi-„ méme à fa propre action mobile ; & fe communiquant „ d'une certaine maniére à tout ce qui s'aproche de lui, il „ renouvelle les forces & conferve la nature ; il eft illuminatif, incompréhenfible, par l'éclat différent qui l'environne & dont il eft couvert ; il eft clair, divifé, s'élévant & fe portant en haut, montant en pointe ; élevé, „ fans aucune diminution, mouvant toûjours, dès qu'une „ fois il eft mû. Il comprend les autres Eléments, étant in-

„ com-

La raiſon nous engage à croire ce ſentiment, atendu que nous voyons pendant la nuit, dans le beau tems, voltiger des flambeaux, & qu'on aperçoit des

---

„ compréhenſible, ſans avoir beſoin d'aucun d'eux, croiſ-
„ ſant imperceptiblement de ſoi-même, & faiſant paroître
„ ſa grandeur aux objets auxquels il ſe communique. Il eſt
„ actif, puiſſant, preſent, inviſiblement à toutes choſes.
„ Il ne veut pas être négligé, réduiſant ſubitement la ma-
„ tiére, comme par une eſpéce de vangeance, générale-
„ ment & proprement, à un uſage naturel, impalpable,
„ ſans diminution, quoiqu'il ſe communique libéralement à
„ toutes ſortes de ſujets.

„ Le feu, dit Pline, eſt une portion des choſes naturel-
„ les, qui eſt immenſe & d'une activité infinie, & dont il
„ n'eſt pas aiſé de dire, s'il eſt plus fécond à produire que
„ puiſſant à détruire.

„ Le feu eſt d'un genre particulier, pénétrant par tout,
„ comme diſent les Pithagoriciens, ſe dilatant en haut
„ vers le Ciel, éclairant, mais reſſerré en bas, ténébreux
„ & mortifiant, conſervant au milieu une partie de cha-
„ cune de ſes propriétez. Le feu eſt donc le ſeul de ſon eſ-
„ péce, agiſſant différemment ſur le ſujet auquel il s'ata-
„ che, & ſe diſtribuant auſſi différemment ſur le ſujet au-
„ quel il adhére?

„ Il ſe trouve dans tous les Eſtres. Dans les pierres, d'un
„ coup d'acier on l'en fait ſortir. Dans la terre, qui fume
„ en la foüillant. Dans l'eau, puiſqu'il échauffe les fontai-
„ nes & les puits. Dans l'air, que nous voyons s'embraſer.
„ Les animaux, & tout ce qui a vie enfin, s'en nourriſſent
„ & ne ſubſiſtent que par le feu qu'ils renferment.

„ Le feu élémentaire conſomme tout, par ſon ardeur, &
„ rend tout ſtérile par ſon obſcurité; mais le feu Céleſte
„ & luiſant chaſſe les eſprits ténébreux; ce qui fait auſſi nô-
„ feu, ayant la reſſemblance & la portée de cette lumiére
„ ſupérieure, & de celui qui dit; *Je ſuis la Lumiere du Mon-*
„ *de*, qui eſt le vrai feu, Pere des Lumiéres, dont nous
„ avons reçû toutes bonnes choſes, qui eſt venu répandre
„ l'éclat de ſon feu, & l'a communiqué, premiérement
„ au Soleil & aux autres Corps Céleſtes, l'influant de
„ ſa capacité & de ſes propriétez, par des inſtruments
„ moyens à nôtre feu.

„ Ainſi, de même que les eſprits des ténèbres, ſont plus
„ forts dans les ténèbres mêmes; de même les bons eſprits,
„ qui

des flâmes qui se répandent dans le liquide de l'air, qui ressemblent à des astres qui tombent du Ciel; ce qui ne provient que de ce que des fumées & des vapeurs délicates s'élevent au-dessus des airs & sont embrasées par le feu qui leur est supérieur.

Il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de vapeurs, dont une est legére, séche & très-susceptible d'inflâmation, ce qui forme ces feux volants dans l'immensité du vuide de l'air; l'autre vapeur est plus froide, plus pesante & plus crasse; c'est de cette derniere que proviennent les nuées, les broüillards, les pluyes, les néges, les foudres, les vents, les tonnerres, la rosée, la grêle, & les gelées blanches: or s'il n'y avoit pas du feu sous le Ciel, cette vapeur ne pourroit y monter ni paroître étincelante dans les ombres de la nuit; outre que le feu ayant plus de legéreté que l'air, doit par conséquent ocuper une place plus élevée: il doit donc être placé sous le Ciel, & doit être voisin de l'Orbe de la lune.

Au-dessous, immédiatement, est l'air, (*a*) qui participe

„ qui sont les Anges de lumiere, deviennent plus forts par „ la lumiére, non-seulement Divine, Solaire & Céleste; „ mais encore de celle du feu qui est chez nous.

C'est par cette raison, que les premiers Auteurs des Religions & des cérémonies, ont ordonné de ne point faire d'Oraisons, de Psalmodies, ni aucunes cérémonies, qu'après avoir allumé des Cierges, (c'est aussi pourquoi Pithagore a dit qu'il ne faloit point parler de Dieu, sans avoir de la lumiére) & qu'ils ont voulu qu on tint des Cierges & des feux allumez auprès des corps morts, pour chasser les esprits malins; & ils ont prétendu qu'on ne pouvoit les éloigner & les faire retirer dans la terre, que par des cérémonies Mystérieuses: & le Tout-puissant même vouloit, dans l'ancienne Loi, que tous les Sacrifices qu'on lui faisoit, lui fussent offerts par le feu, & qu'il brulat toûjours sur l'Autel: ce que les Vestales faisoient aussi ordinairement chez les Romains. Elles le conservoient & le gardoient continuellement, sous peine d'être enterrées vives.

(*a*) Voyons ce que dit le même Auteur sur cet Elément, Pag. 16.

„ L'air

cipe à le chaleur de la région Ethérée. La partie mitoyenne de l'air est froide ; c'est-là que les nuées se rassemblent, que les foudres s'embrasent avec un bruit éclatant & causent une détonation effrayante ; les vents secouënt les nuées, avec des efforts qui les brisent, les dispersent & les dissipent à la fin.

La partie la plus basse de l'air est chaude & humide ; elle est humectée par la vapeur qui s'exhale des eaux & est échauffée par les rayons du Soleil, réfléchis par la terre ; ce qui forme les broüillards, les pluyes, les gelées blanches, la rosée, les néges, & les vents de toute espéce.

Les Vents (*a*) font à l'air différentes impressions ; ils

„ L'air est un esprit vital, qui pénétre tous les Estres, les „ faisant tous vivre & subsister, liant, remuant & remplis- „ sant tout : c'est pourquoi les Docteurs Hébreux ne le met- „ tent point parmi les Eléments ; mais ils le regardent com- „ me un moyen & le lieu des différents Estres, & comme „ l'esprit qui fortifie tous les ressorts de la nature ; car il est „ le premier à reçevoir toutes les influences des corps Cé- „ lestes, & les communiquer à chacun des autres Elements, „ & aux Mixtes ; il reçoit de méme, & retient comme un „ miroir divin, les impressions de toutes les choses, tant „ naturelles que divines, aussi-bien que des paroles ou dis- „ cours ; & en les portant avec soi, à mesure qu'il entre „ dans les corps des hommes & des animaux, il leur four- „ nit des matiéres de songes, de présages & d'augures „ merveilleux.

C'est delà qu'il arrive, comme l'on dit, que ceux qui pas- sent par quelque lieu où a été tué un homme, ou bien où il y a un corps nouvellement enterré, sont émus de crainte & de frayeur ; parce que l'air étant plein en cet endroit des horribles espéces de cét homicide, dont ils sont aussi tou- chez, il les remplit de ces mémes espéces, leur cause des troubles, d'où se forme la frayeur. On n'a qu'a lire, à cet égard, le TRAITE' DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE DE JAQUES AIMARD.

(*a*) Voyons ce qu'en dit le méme Auteur, PAG. 19 „ Il y en a quatre principaux, qui soufient des quatre coins „ du Ciel ; sçavoir, le NOTUS, du côté du Midy ; BO- „ RE'E, du côte du Septentrion ; ZE'PHIRE, du côt- „ d...

ils le rendent froid même pendant l'été, & l'échauffent pendant l'hyver ; ils causent différentes maladies,

---

,, de l'Occident ; & APE'LE'OTE, ou EURUS, du
,, côté de l'Orient ; lesquels sont ainsi énoncez en ces deux
,, vers de PONTANUS.

A summo Boreas, Notus imo spirat olympo,
Occasum insedit Zephirus, venit Eurus ab ortu.

NOTUS, ou le vent du Midy, est nébuleux & humide, chaud & maladif. S. JE'RÔME l'apelle, *verse Pluye*. OVIDE le décrit ainsi.

,, Le vent NOTUS, s'envole avec des aîles moüillées,
,, couvrant son visage terrible d'obscuritez, épaisses com-
,, me poix ; sa barbe pesante fait couler l eau par des che-
,, veux blancs ; les nuës s assemblent sur son front ; ses ailes
,, & son sein font degouter l'eau.

Mais BORE'E, contraire à NOTUS, est le vent du Septentrion, violent & faisant bruit. Il chasse les nuës, rend l'air serein, & congèle l'eau. OVIDE le fait ainsi parler.

,, J'ai une puissance propre, par laquelle je chasse & fais
,, trembler les nuës, tristes & soûmises à mon commande-
,, ment. Je renverse les arbres ; je fais durcir les vapeurs,
,, & je couvre la terre de grêle. Je suis toûjours le même,
,, lorsque je rencontre les autres vents sous la voute des
,, Cieux ; (car c'est-là ma Plaine) je me bats, avec un si
,, grand effort, que l'air, qui se rencontre au milieu de
,, nos coups, en retentit, & qu'il part des éclairs de
,, la concavité des nuës. C'est moi, qui, lorsque je suis
,, rentré & reserré au fond des antres de la terre, inquiéte
,, les Manes & cause les tremblements.

Et ZE'PHIRE, qui s'apelle aussi FAVONIUS, est un vent très-leger, qui soufle de l'Occident, & est doux, froid & humide, adoucissant les rigueurs de l'hyver, produisant toutes les herbes & les fleurs.

EURUS, contraire à celui-ci, qui s'apelle encore SUBSOLAIRE & APE'LE'OTTE, est celui de l'Orient. C'est un vent aqueux, nébuleux, & dévorant promptement. OVIDE les exprime en ces vers.

Eurus ad auroram Nabathæa que regna recessit
Persida que, & radiis juga subdita matutinis
Vesper & occiduo quæ littora sole tepescunt
Proxima sunt Zephyro. Scytiam septem que triones
Horrifer invasit Boreas contraria tellus
Nubibus assiduis pluviâ que madescit ab austro.

dies, en empeſtant l'air ou en le purifiant ; ils font croître, ou détruiſent les productions de la terre ; ils font enfin mourir ou vivre ſes fruits.

Le vent d'Orient, procéde de l'Aurore ; celui du Midy vient des contrées de la Lybie. Le Zéphire ſoufle du côté du couchant ; & le vent du Nord arrive des Montagnes gelées de la Scythie, & procéde de l'Ourſe glacée.

Parmi ces vents, il y en a encore d'autres ſubdiviſez, qui agitent l'air, la terre & la mer. C'eſt donc des vents que les nuées ſont formées. C'eſt de la fonte de ces nuées que procédent les pluyes, la nége, la foudre, la roſée, la grêle, & les gelées blanches du matin, ſelon les différents tems & les différentes façons dont ils agitent l'air.

Les vents, qui s'élevent dans le milieu du jour, engendrent les nuées, la pluye & la chaleur; les vents du Nord cauſent le froid le plus glacial, la nége, les gelées blanches & les broüillards. Et dans l'été, au contraire, ils rendent le Ciel ſerein : le Zéphire produit les fleurs ; il orne la terre d'une riante verdure ; il fait chanter les oyſeaux, & revêt les arbres d'une chévelure nouvelle : le vent d'Orient eſt ſouvent bon, & quelquefois auſſi il excite des tempêtes, qui effrayent la terre & la mer.

Ces vents ſont gouvernez, ou par les aſtres, ou par des Dieux aëriens. Comme quand un Magicien veut découvrir les treſors cachez dans les entrailles de la terre, il conſacre un livre, ou force, par ſon art, quelque Démon ; ſa conjuration fait élever les vents, excite la tempête, renverſe les moiſſons & détruit les dons de Bachus ; de même, la vapeur qui s'exhale des eaux, fournit le ſujet aux vents, & les Divinitez de l'air ſont les cauſes prémiéres du mouvement : de pareilles choſes ſont ignorées du vulgaire, & le peuple imbécile ne ſçauroit les croire ; que doit-on inférer de leur ignorance, ſinon qu'il ne faut pas ſemer des pierres précieuſes devant les plus vils animaux.

C'eſt

C'est à vous, Sçavants, que je parle, vous dont l'esprit a plus d'élévation. Soyez assurez qu'il y a non-seulement dans le Ciel, mais même dans les airs, une quantité innombrable d'Intelligences, qui excitent les vents & les tempêtes, qui font gronder le tonnerre & tomber la foudre ; ce n'est pas que je croye pour cela qu'il n'y ait pas d'autres causes qui font naître les vents, comme le soleil, la lune, & les astres sur-tout; enfin les sept Planettes, qu'on apelle astres errants.

La vapeur qui s'exhale est différemment déterminée par eux. J'ai vû moi-même, étant à Rome, sous le régne de Léon X. un ouvrage d'argile, qui avoit la figure d'un jeune homme, qui exhaloit par la bouche un vent très-fort, & l'eau qu'il avoit dans son estomach en sortoit en forme de vapeur, qui, étant excitée par le feu, rendoit un son pareil à celui d'un vent très-fort.

Le vent est donc causé par l'eau, qui se résout & s'exhale en vapeur par l'impulsion de la chaleur ; car les contraires ont coûtume de se fuïr. Dans la partie la plus basse de l'air, dont nous avons déja parlé, on découvre souvent les destins des Rois, les Cométes, & l'Arc-en-Ciel. Ce sont les rayons du Soleil, qui se forment dans la nuée, qui font paroître l'Iris. Plusieurs étoiles n'en paroissent souvent qu'une à travers de la vapeur; comme quand il paroît un cercle lumineux qui environne la lune, ce cercle est un présage de vent.

Il nous paroît de même quelquefois qu'il y a trois Soleils ; il n'y en a cependant qu'un ; alors c'est l'image du Soleil, qui se multiplie dans les nuées comme dans un miroir.

Après la partie la plus basse de l'air, l'eau (*a*) se

(*a*) Le même Auteur nous enseigne, PAG. 13. *& suiv.* „ Que l'eau est si absolument nécessaire, qu'aucun animal „ ne peut vivre sans elle ; qu'aucune herbe ni plante ne „ peut

se trouve enfin placée ; elle forme l'Ocean, (*a*) qui environne toute la terre, & qui passant par le Détroit

---

„ peut produire, si l'eau ne l'humecte. La vertu séminale „ de toutes choses se trouve en elle, a commencer par les „ animaux, dont il est évident que la semence est aqueuse; „ & ensuite des fruits & des herbes, puisque, quoique leurs „ semences soient terrestres, si l'eau ne les arrose, elles „ ne sçauroient devenir fécondes.

Moïse décrit la terre & l'eau, comme les seules capables de produire l'ame vivante ; mais il atribuë a l'eau la production des volatils & des poissons.

(*a*) Je ne peux m'empêcher de raporter ici quelques fragments d'un Manuscrit, intitulé ENTRETIENS DE TE'LIAMED, *Philosophe Indien, avec un Missionnaire François, au passage que fit au Caire ce Philosophe, aux années 1715. & 1716. écrits par le Missionnaire, en 1724. a un de ses amis.*

Le premier entretien de ce Manuscrit, contient les preuves de la diminution de la Mer, & de la fabrication en son sein de tous les terreins aparents du Globe.

Le second renferme les opinions conformes à ce Systême, & celles qui lui sont oposées, avec la réfutation de ces dernieres.

Le troisiéme comprend les conséquences naturelles, que tout ce qui a vie a dû sortir des eaux de la Mer ; ces conséquences sont soûtenuës de divers faits & conjectures.

Comment l'état de l'Univers se peut perpétuër de lui-même, dans les vicissitudes continuelles qui y arrivent, & les aparences qu'il y a sur les Phénoménes, que l'on a vû dans le Ciel jusqu'à present, & sur les diminutions de la Mer ?

Que les Globes opâques deviennent lumineux, & que les lumineux repassent à l'état de ceux-ci, après en avoir été tirez par un embrasement total.

J'espére que le fragment, que je vais citer ici, déterminera l'Auteur a donner au public ce morceau, qui est d'une Philosophie totalement nouvelle ; & je suis persuadé que si son Systême est insoûtenable en entier, on y découvrira du moins des véritez dans quelques parties, qui enrichiront la RE'PUBLIQUE DES LETTRES, & aideront à perfectionner la connoissance de la nature, qu'on a encore qu'ébauchée. Voici comme il débute, en faisant parler le Missionnaire.

Puisque vous desirez, Monsieur, que je vous fasse un plus ample

ample recit de l'opinion bizarre d'un Voyageur, que je vis ici souvent, aux années 1715. & 1716. de laquelle je vous parlai dans ma Lettre du mois de May 1717. je vais m'en aquiter, avec toute l'éxactitude qui me sera possible, & j'espére y réüssir, d'autant mieux, que j'ai encore l'idée presente des choses singuliéres que ce Voyageur me dit, dont je ne crois pas devoir obmettre les moindres particularitez.

Cet Etranger, qui avoit pris quelque confiance en moi, & qui pensoit m'avoir quelques obligations, pour les petits services que je lui avois rendus, aux Voyages qu'il avoit entrepris de cette ville du Caire, vers les Deserts, qui bornent l'Egypte; à son couchant, vers la Nubie, le Sinaï & la Syrie: pressé par mes instances, à son départ d'Egypte, pour la Mer Rouge & des Indes, de m'informer de son païs, de son nom, de sa famille, de sa Religion, & des motifs de ses Voyages, me tint à peu près ce discours.

Je me suis toûjours deffendu, Monsieur, de vous parler de ma Religion, parce que mes sentiments à cet égard ne peuvent vous être d'aucune utilité, & que tous les hommes étant prévenus en faveur de celle dans laquelle ils sont nez; c'est les offenser que d'en contredire les dogmes & de n'être pas de leur opinion.

J'ai sur ce principe, & suivant le conseil de feu mon pere, évité toute ma vie d'entrer dans cette matiére, pour ne pas donner lieu à des disputes, dans lesquelles les hommes se font un point d'honneur & de conscience de soûtenir leurs sentimens, & qu'elles n'aboutissent le plus souvent qu'à de mutuelles indispositions.

Je ne vous parlerois pas même de mes sentiments, sur la composition de ce Globe que nous habitons, dont l'étude fait l'objet de mes Voyages; si je n'avois reconnu en vous un esprit capable de triompher des préjugez de la naissance, & de ne se point effaroucher des choses que j'ai à vous dire, oposées en aparence à ce qui est contenu dans les Livres de vôtre Religion, quoiqu'elles y soient conformes dans le fond.

Les Philosophes (permettez-moi de me mettre de ce nombre, sans l'avoir bien mérité) trouvent rarement ces heureuses dispositions parmi ceux de vôtre Secte; ils ne les ont pas même rencontré dans les siécles & les païs de li-

noms, tantôt de Mer Egée, d'Ionie, de Toſcanne, de Mer Adriatique, ou de Golphe Perſique, ſelon les

---

berté, où il a été dangereux pour quelques-uns d'avoir parlé contre le ſentiment du vulgaire. Vous avez d'ailleurs, ajouta-t'il, beaucoup voyagé, & vû les païs maritimes. Vous avez de la curioſité pour les merveilles de la nature ; vous aimez enfin à douter ; un homme qui oſe le faire a un grand avantage ſur celui qui croit aveuglément. Le premier, s'il eſt dans l'erreur, eſt en état d'en ſortir au moyen de ſes doutes, & l'aveugle crédule n'en ſera jamais tiré.

Les connoiſſances, qu'on a aquiſes en doutant, dit un de vos Auteurs, & en comparant le vray-ſemblable d'une opinion à ſon opoſée, ſont certainement les plus ſûres ; car elles partent de nôtre raiſon & non de nos préjugez ſouvent fautifs.

Le deſir de connoître la vérité & de s'en inſtruire, la docilité à écouter, ſans prévention, & la retenuë à ne ſe déterminer qu'après avoir médité long-tems ſur les raiſons de probabilité ou de fauſſeté, pour des opinions diverſes, ſont les ſûrs moyens de démêler le vray.

Si, avec cette conduite, on encourt preſque toûjours le blâme du général des hommes, on doit s'en conſoler ; car comme le nombre des ignorants eſt infiniment plus grand que celui des ſages ; c'eſt preſque une preuve qu'on eſt dans la voye de la vérité, lorſqu'on ſe trouve du moindre parti.

Vous avez donc, pourſuivit-il, Monſieur, les principales diſpoſitions pour entrer dans les obſervations que j'ai à vous faire ; vous vous trouvez de plus en Egypte, où il y a des choſes ſi particuliéres en faveur de mon Syſtême, que nul païs du monde n'en renferme de plus ſenſibles ; tout cela me fait eſpérer que vous vous rendrez à l'évidence des preuves que je vous en raporterai.

A l'égard de ma famille, de mon nom, & de mon païs ; ce que je puis vous en dire, eſt que je dois le jour à un pere, alors avancé en âge, dans un païs fort éloigné du vôtre, & même de celui-ci ; mon nom de famille, qui doit vous être indifférend, ſi ce n'eſt par l'amitié que vous avez pour moi & pour mon fils, eſt TE'LIAMED.

Mon pere, qui ſe trouva aſſez abondamment pourvû des biens de la fortune, avoit été élevé, par mon ayeul, dans les Sçiences ; ſur-tout dans l'Hiſtoire & la méditation de la nature, qu'il avoit depuis beaucoup étudiée, & ſur laquelle il avoit fait de grands progrès.

Mon

les endroits qu'elle arrose. Elle passe par les cavernes & les gouffres de la terre ; elle fluë & refluë sans cesse ;

Mon pere eut soin de nourrir en moi la même inclination qu'il avoit héritée de mon ayeul ; & pour m'instruire d'autant mieux de la composition du Globe que nous habitons, dont il avoit fait sa principale étude ; il voulut bien, tout vieux qu'il étoit, voyager & le méditer avec moi ; mais la mort, qui me l'enleva bien-tôt, ne lui permit pas de me perfectionner dans cette connoissance.

Cependant la passion, qu'il m'avoit inspirée pour elle, & le même desir d'instruire mon fils de ces choses, me rend moi-même errant avec lui dans le monde à l'âge où vous me voyez.

Une observation que mon ayeul avoit faite, & qu'il communiqua à mon pere, fut la cause d'une étude, qui dura toute leur vie & qui a fait la principale ocupation de la mienne.

La maison de mes Ancêtres, que je posséde encore, est bâtie au bord de la Mer, à la pointe d'une presqu'Isle, très-étroite & très-longue ; au devant de cette maison est une petite Isle, bas-fond ou éceüil, qu'un Rocher dur, & d'une forme parfaitement horisontale à la Mer, compose.

Mon ayeul, étant jeune, avoit remarqué, à ce qu'il assura à mon pere, que dans le plus grand calme de toutes les saisons, la Mer restoit toujours supérieure à la cime de ce Rocher & le couvroit de ses eaux.

Cependant, vingt-deux années avant qu'il mourut, qui fut la 78. de sa vie, la superficie de ce Rocher, en pareil calme, se vit à sec.

Ce fait, qui surprit mon ayeul, lui fit naître quelque doute sur la vérité de l'opinion établie, parmi le général des hommes, que la Mer de diminuë pas, & penser, en même-tems, que si cette diminution aparente, par la découverte de ce Rocher, étoit effective, il falloit que ce fut la constitution d'une précédente, dont les terreins, plus élevez que la Mer, porteroient ou renfermeroient en eux des marques.

Cela l'engagea à les examiner, avec plus d'atention qu'il n'avoit fait jusques-là. Il reconnut qu'en effet ces lieux, déja éloignez d'elle, n'étoient pas dissemblables à ceux qui en étoient voisins, & qu'elle baignoit même encore ; qu'ils étoient d'un même aspect, & qu'il y avoit, aux plus éloignez, comme aux plus prochains, des coquillages de Mer, collez ou inférez à leur superficie.

Vingt

ceſſe ; elle prend différents goûts & différentes odeurs, ſelon les différences des terres, par les entrailles

---

Vingt ſortes de pétrifications différentes s'offroient à ſes yeux. Il en trouvoit de profondes & de ſuperficielles ; les unes d'une ſubſtance uniforme ; les autres d'une matiére variée.

Des Carriéres de pierre-de-taille, dures & tendres, de pluſieurs couleurs & de différents grains ; des compoſitions de cailloux ; d'autres de piéces raportées, blanches, noires, griſâtres, d'un aſſemblage ſouvent biſarre ; des Carriéres de marbre blanc, noir, de couleur d'agathe, rayé & ſans rayûre.

Le principe d'une ſi grande variété, dans nos terreins, joint aux lits, divers en épaiſſeur & en ſubſtance, comme en couleur, dont la plus grande partie de ces Carriéres étoient compoſées, embarraſſoient ſa raiſon.

D'un coté, ſi ce Globe avoit été fait en un moment, & par la puiſſance d'une volonté auſſi effective qu'abſoluë, il lui paroiſſoit que ſa ſubſtance ſolide auroit été d'une ſeule matiére, & qu'elle ne ſe ſeroit pas ſur-tout arrangée par lits, les uns ſur les autres, avec juſteſſe, dans leur inégalité même de ſubſtance & de couleur, ce qui dénotoit une compoſition ſucceſſive dans ces lits, juſtifiée par cent corps étrangers, même ayant eu vie, inſérez en leur matiére.

D'un autre côté, il ne pouvoit pas comprendre comment la Mer auroit pû former ces pétrifications, puiſqu'elles étoient extérieures & que la Mer leur étoit inférieure. Il ne ſçavoit comment elle auroit pû rencontrer dans ſon ſein des matéreaux ſi divers à y employer.

Cette réfléxion le fit retourner ſur ſes rivages, pour y contempler de nouveau, ſurmonter ſes doutes & découvrir enfin la véritable origine des terreins, ſur l'exemple des hommes illuſtres & ſçavants, qui peuploient ſon ſiécle. Il ſe détermina à employer ſa vie à la recherche d'un objet qui lui parut ſi important.

Il obſervoit le travail des vagues, qui venoient mourir à ſes pieds, le ſable & les cailloux que la Mer y amenoit, ſelon les tems de ſon calme ou de ſon agitation.

Non content de cette ſpéculation, il emmenoit avec lui d'habiles plongeurs, qu'il faiſoit deſcendre dans la Mer, avec des habits propres à cette opération. Ils étoient munis chacun d'une Bouſſole & d'un petit bâton peintu, au bout duquel une banderolle étoit atachée, au moyen de laquelle ils

trailles deſquelles elle paſſe ; elle devient enfin ſulphureuſe, quand elle a touché à des Mines de ſoulphre.

Voilà

---

ils reconnoiſſoient le ſens & la force des courants, ce qu'il réitéroit à pluſieurs fois, en tems différents & pendant des vents opoſez.

Il ne s'en tint pas-là. Il inventa de nouveaux habits de plongeurs, pour arriver aux endroits les plus profonds & où aucunes ſondes ne pouvoient arriver.

L'Auteur, en cet endroit, fait une grande deſcription des habits de plongeurs.

Pour lors il comparoît l'état des fonds de la Mer, avec celui des terres qui y correſpondoient, afin de reconnoître le raport qu'il pouvoit y avoir dans leur conformation, entre les courants qui régnoient dans le fond de la Mer, & les vents ordinaires aux Côtes atenantes, dont il avoit un ſoin extrême de s'informer.

Il obſervoit s'il y avoit des enfoncements dans le fond de la Mer, correſpondants aux Golphes des terrains voiſins ; & des élévations, au contraire, à la ſuite des Caps ; ce qui étoit preſque toûjours.

Il s'arrêtoit long-tems ſur les Iſles & les Rochers des Côtes, qu'il viſitoit & où il conſidéroit ce qui ſe paſſoit dans les tems de tempête & de calme, non-ſeulement à leurs propres rivages, mais encore à ceux du continent voiſin, afin de mieux juger, par le travail actuel de la Mer, de la maniére dont elle avoit pû précédemment (ſi cela étoit véritable) former les diverſes ſortes de terreins qui s'élevoient de ces rivages.

Il viſita, au levant & au couchant de ſa maiſon, l'étenduë de cent cinquante lieuës de Côtes, qui couroient de l'Eſt à l'Oüeſt, & le fond de la Mer y joignant. Voici les principales obſervations qu'il tira de ce long & pénible travail.

Que la Mer avoit preſque en toute ſon étenduë des courants ; qu'il y en avoit de généraux ; c'eſt-à-dire, de conſidérables, allant d'une partie du Globe à l'autre. Par exemple, de l'Eſt à l'Oüeſt, & du Nord au Sud ; & d'autres tous contraires ; qu'il y en avoit d'alternatifs & ſe repliant ſur eux-mêmes, après un certain eſpace de tems, comme le flux & reflux de la Mer ; & cela ſur-tout dans le voiſinage des Côtes & dans les grands Golphes.

Qu'il y en avoit d'autres continuels, ſans autres variations,

Voilà la raison pourquoi les sources des fleuves sont intarissables. Ils se pressent de se précipiter dans la

---

tions, que le plus ou le moins de rapidité durant leurs cours; qu'il y en avoit de propres à certaines Côtes & lieux, lesquels étoient aidez ou contrariez, par les vents ou une Mer supérieure, favorable ou contraire.

Qu'un courant en r ncontroit un autre qui lui étoit oposé; qu'en ce cas il se faisoit entr'eux le même contraste, qui arrive entre les eaux d'un Fleuve, lorsqu'elles rencontrent les eaux de la Mer, & qu'il s'ensuivoit aussi le même effet; c'est-à-dire, qu'il se formoit là une barre des matiéres, dont les eaux de ces courants étoient chargez, & des amas de sable & de limon, d'autant plus étendus & plus élevez, que ces courants avoient de largeur & de force, & la Mer de profondeur.

Qu'il y avoit encore des courants de travers à d'autres, que le plus fort coupoit le plus foible, dont il terminoit ainsi le cours, arrêtant à ses côtez les matiéres dont son adversaire étoit chargé, ce qui faisoit souvent une suite de Montagnes, quelquefois doubles, lorsqu'un courant, puissant & rapide, en séparoit deux oposez, & les laissant à droite & à gauche, continuoit sa course entre les dépôts de leurs matiéres, comme dans une profonde valée.

Que les eaux de la Mer, quelques claires qu'elles parussent, étoient toûjours chargées de quelques matiéres, qu'elles enlevoient en certains endroits, & desquelles elles se dépoüilloient en d'autres.

Qu'elles en amassoient, à proportion de la rapidité de leurs courants, & de la disposition des fonds par lesquels ils passoient, ou, par des hazards survenant à leurs eaux, pendant leur route.

Qu'en passant dans des lieux étroits, ils les minoient & emportoient leurs matiéres, comme un Fleuve reserré entre ses bords, ou, qui dans sa rapidité, rencontre un lieu de peu de profondeur ou de peu de solidité, les use; & que ces courants de la Mer, après avoir épuisé la matiére de certaines couches, ou de certains endroits, qu'eux-mêmes ou d'autres avoient formez précédemment, en rencontrant d'une autre sorte de qualitez & de couleur diverse, dont ils se chargent successivement, vont composer ailleurs des arrangements des mêmes matiéres.

Que de grandes tempêtes, survenant aux endroits d'où ils partent, ou par lesquels ils font leur route, ce qu'elles détachent

la mer, pour revenir sur leurs pas; ils vont & reviennent, font leur cours en cercle; enfin ils circulent

---

détachent de certains fonds, les coquillages, ou les poissons qu'elles tuënt, ou brisent; les arbres, les plantes, les feüilles d'arbres, que les riviéres débordées ou les torrents entraînent dans les Mers, par lesquelles ces courants font leur route; tout cela étoit également voituré par eux, avec les matiéres ordinaires à leurs eaux, & déposé, partie dans la route même, lorsque ces courants, moins reserrez, par la disposition des lieux de leur passage, alloient plus lentement, & l'autre partie aux endroits où ils se terminoient, qui étoient toûjours des amas de sable ou de limon, dans le fond d'une Mer qui les couvre encore, ou à d'autres, au cas qu'elle ne les cache plus, qui sont, ou les Rochers, ou les Isles & Bancs, ou les Continents aparents aujourd'hui sur la surface de ses eaux.

Que ces Courants, abordants à ces côtez, y rencontroient des matéréaux d'une autre sorte, qu'ils employent, comme ceux-là, dans leurs fabrications différentes, suivant la disposition des lieux où ils les arrangeoient. Il remarque, que vers les embouchûres des Fleuves, qui se dégorgent dans la Mer, des rivieres & des torrents, il se faisoit en son sein des amas & des séparations; d'un côté, de sable, de gravier & de cailloux; & de l'autre, des limons & des bouës, diverses en couleur & en quantité, suivant celle des mêmes choses que les eaux des riviéres voisines y charrioient avec elles.

Que ces petites Montagnes étoient plus fermes, lorsqu'elles n'étoient composées que de limon ou de bouë; que les dernieres renfermoient beaucoup d'herbes, qui, s'arrêtant sur leur superficie, étoient ensuite ensevelies sous de nouveaux limons qui survenoient aux premiers; qu'elles étoient sujettes, par la molesse de leur substance, à être muës, & leurs lits dérangez ou confondus; puisqu'aprés de grandes tempêtes, ou de pareils débordements des Fleuves, au voisinage desquels elles se trouvent, mon ayeul, & ses plongeurs, en avoient souvent trouvé, qui avoient changé leur forme précédente, aplanie ou alongée.

Qu'aux Plages, de peu de profondeur, la Mer rouloit & portoit, vers le rivage, jusqu'au plus loin qu'il lui étoit possible, tout ce que ses eaux rencontroient.

Que dans les Plages, au-devant desquelles il y avoit des Isles, ou des Rochers, qu'elle pouvoit briser dans les Golphes

lent sur la terre, comme le sang dans le corps humain. La même eau forme les lacs, les marais bourbeux,

---

phes, sur les eaux desquels il y avoit des Rochers pendants, dont les débris tomboient en des fonds de sable, & fermez, où des riviéres & des torrents rapides aboutissoient; que là on y trouvoit des pierres, des cailloux, du gravier, & du sable; la Mer, après les avoir reçus, les raportoit à ses rivages; les ayant roulez, frotez long tems ensemble, & arrondis en cette sorte, les plaçoit enfin de maniére, que ses vagues n'avoient plus de force, pour retirer avec elle les cailloux, sur lesquels le peu d'eau qui restoit, ne lui laissoit plus la liberte d'ajouter que du gravier, ensuite que du sable sur ce meme gravier; cette derniere augmentation meme n'alloit pas fort loin, puisqu'après une épaisseur peu considérable, elle restoit a sec, au commencement, dans les tems de calme, & puis ensuite en tous états.

Il s'aperçut, au contraire, que les Plages étant oposées à une Mer vaste; elle n'aportoit a ses rivages que quelques coquillages, avec du sable & de la vase, selon la substance des fonds qu elle venoit de parcourir.

Qu'aux rivages, escarpez de la Mer, il se reformoit à leurs pieds de nouvelles Montagnes, composées, tantot de plus grosses pierres, & tantôt de plus petites, suivant la nature de la pierre des lieux supérieurs, que les injures du tems brisoient & qui tomboient à la Mer, & que parmi ces pierres, tant grandes que petites, il y en avoit quelquefois d'une couleur & qualité différentes, que le hazard y avoit aportées de loin.

Toutes lesquelles piéces étoient unies ensemble, par la vase ou le sable, dans lequel elles étoient tombées, ou que les eaux de la Mer avoient depuis fourré entr'elles.

Qu'il n'y avoit de matiéres, ou de pierres étrangéres à ces amas, que lorsque le fond de la Mer étoit de sable, & qu'il n'y en avoit presque point lorsqu'il étoit de vase; la Mer ne pouvant, dans ce dernier cas, rouler de ces fonds des matiéres vers ses bords, parce qu'elles étoient retenues en route par la molesse de la vase où elles s'enfonçoient.

Qu'aux pieds des Côtes escarpées, où la Mer étoit profonde, le fond étoit toujours de vase; ses eaux, repoussées des Rochers, se repliant sur elles-memes, ne pouvant y rien voiturer de pesant; qu'alors cette vase étoit teinte, par les eaux qui y tomboient des Montagnes en tems de pluye, selon

beux, les fontaines, les plus claires, & les puits intarissables.

Il faut donc conclure que c'est de l'Ocean que procédent toutes les eaux qui arrosent la terre, tant celles qui paroissent à l'extérieur, que celles qui se précipitent dans ses gouffres, & celles qui tombent des nuées.

Mais pourquoi, dira-t'on, la mer est-elle salée? Est-elle naturellement telle? Je ne le crois pas: ce goût lui est communiqué par la terre, qui est remplie de Montagnes de sel, qui sont couvertes par la mer qui les dissout. Ce n'est donc pas le soleil, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais plûtôt le sel qui lui communique ce goût: car en ce cas, le soleil communiqueroit aux étangs la même qualité.

C'est pourquoi la nature prévoyante a caché sous la mer cette partie de la terre, qui, par sa trop grande salûre, ne pouvoit être aux hommes d'aucune utilité, & leur a réservé seulement celle qui étoit la meil-

---

lon la couleur des terres qu'elles y entraînoient avec elles; qu'elles étoient jaunes, même quelquefois rouges, ou diverses, selon l'impression qu'elles reçevoient de la nature des arbres, de leurs feüilles, ou de leurs fruits, des plantes, des herbes, & généralement de toutes les autres choses qu'elles nourrissoient en elles, qui y pourrissoient & s'y mêloient.

Qu'à l'égard des rivages, de pierres ou de Rochers, qui n'étoient pas escarpez, mais seulement raboteux, & que la Mer abordoit par un fonds à peu près semblable, elle les batoit presque toûjours avec douceur, à cause de divers Rochers dont sa route étoit semée, & qui rompoient la force de ses vagues; qu'elle n'aportoit en ces lieux que du sable, de petits cailloux, des coquillages, avec une infinité d'impuretez, & de choses de peu de poids, qu'elle arrachoit en arrivant d'un fond embarrassé, & dont elle augmentoit, petit-à-petit, les Rochers de ses bords.

En voilà assez, pour connoître que le dessein de l'Auteur du Manuscrit, n'est autre que de prouver que c'est la Mer qui forme tous les Terreins par son mouvement actuel.

meilleure, la plus digne & la plus fertile; où sont les montagnes, les colines, les tertres, les éminences, les valées, les campagnes, les rochers, les défilez, les cimes, les forêts, les étangs, les lacs, les fontaines, les fleuves, les marais, les villes, les villages, les citadelles, les pierres, les métaux, & toutes les choses nécessaires à la conservation de la vie des hommes.

La nature & la Divinité ont préposé l'homme (*a*) à la terre & à toutes ses richesses; ils l'ont fait le Roi des animaux, tant de ceux qui habitent la terre, que des Monstres Marins: c'est à ce dessein que la raison lui a été acordée, afin qu'il fût plus excellent qu'aucun d'eux, & pût à juste titre posséder l'Empire du monde; qu'il pût connoître Dieu, le craindre & le servir.

Il se trouve un centre au milieu de la terre, qui la soûtient: Dieu a ordonné que toutes les choses pesantes devoient tendre vers ce centre, & qu'aucun mouvement naturel ne les en écartât. La terre (*b*) est donc immobile & contrebalancée par son propre

(*a*) Le grand d'Espagnette, dans son Enchiridion, PHYSICÆ RESTITUTÆ, s'en exprime, par ce bel éloge sur la nature de ce Maitre des animaux, CANON XXXVII.

„ Postremus opificis labor tanquam operis umbilicus, „ aut corollarium, homo tamem prodiit mundanæ, fa„ bricæ compendium & Divinæ naturæ imaguncula. In par„ tem Sextæ Lucis, & totius operis novissimam ejus ortum „ distulit Creator, ut dives universæ naturæ supellex, om„ niaque, superiorum & inferiorum munera, in humanam „ naturam, tanquam in alteram paudoram confluerent sic „ rebus universi jam ordinatis, operis complemento, qui „ solus deficiebat additus est homo; quo natura multiplici „ luce robustior facta mundiora Elementa, in temperamen„ tum perfectum contribueret; & limus purior ad vasficti„ le tam exquisitum effingendum haberetur. Talem Globus „ inferior, ejus que incolæ, rectorem postulabant, ut sequi „ jugum non detrectarent.

(*b*) Mais la base, & le fondement de tous les Elements, c'est la Terre; (dit CORNELIUS AGRIPPA) car elle est

propre poids; toutes ses parties se pressent de tous côtez vers le centre, & font entr'elles un Globe immense, condensé, solide & épais, autour duquel le soleil tourne, dans un char traîné par quatre coursiers, précédez par l'aurore, qui fait naître les fleurs. La partie de la terre, oposée au soleil, est dans une nuit obscure, qui n'est ocasionnée que par l'ombre de la terre, qui se trouvant interposée entre le soleil & la lune, forme une éclipse lunaire, qui épouvente certains peuples, qui s'imaginent que la lune est éclipsée par un charme magique.

Les nuits sont par conséquent plus longues, à proportion que le soleil est plus éloigné de nous, & plus courtes, à mesure qu'il en est plus proche & qu'il entre dans les Signes Septentrionaux, vers le Cancer; ce qui n'est causé, comme nous l'avons déja dit, que par la masse prodigieuse de la terre & par l'élévation des montagnes qui rendent sa surface raboteuse, que la prudente nature a oposé, afin que les nuits chan-

---

est l'objet, le sujet & le réceptacle de tous les rayons & de toutes les influences Célestes. Elle renferme les semences de toutes choses, & contient toutes les vertus séminales; c'est ce qui fait qu'on l'apelle ANIMALE, VE'GE'TANTE, & MINE'RALE; parce qu'étant renduë féconde, par les autres Eléments, & les Cieux, elle est capable d'elle-même d'engendrer toutes choses: elle est susceptible de toutes sortes de féconditez, &, comme la premiere mere, capable de pulluler & de donner une naissance sans fin, & un acroissement infini à toutes choses; & ainsi elle est le centre, le fondement & la mere de tout. Quoique vous lui ôtiez ses soulphres naturels, épurez & subtilisez; pour peu qu'elle se rafraîchisse & qu'elle soit exposée à l'air, elle devient aussi-tôt fertile & féconde, par les vertus des Corps Célestes, & produit d'elle-même des Plantes, des Vers, des Animaux, des Pierres, & des Métaux. Elle a en elle des secrets très-puissants, étant une fois purifiée par le feu, qui la fait revenir à son ancienne simplicité & pureté. Elle est la matiére prémiére de nôtre création, & le vrai reméde de nôtre restauration & de nôtre conservation.

changeassent, à proportion de l'élévation de leurs cimes orguëilleuses.

Car plus le soleil s'aproche du Midy, & plus on voit augmenter les ombres des montagnes, qui retardent le lever de l'aurore & rendent les jours plus courts. Nous avons, pendant ce tems, les hyvers; & nos Antipodes sont brûlez par une chaleur peu suportable. Quand le soleil est enfin parvenu aux lieux les plus élevez du Cancer, les nuits sont très-courtes, & les chaleurs recommencent à se faire sentir, & par conséquent l'hyver fait souffrir ses rigueurs à nos Antipodes.

C'est ainsi que, par une course variée, le soleil diversifie le tems & partage l'année en quatre parties égales. Il environne le Globe de la terre, donne à tous les peuples ses influences indispensables & forme la température nécessaire à toutes les parties du monde, qui est habité de toutes parts par des hommes & couvert de forêts & de mers.

La nature n'a pas voulu que le soleil répandit des rayons inutiles, ou qui ne serviroient qu'à des bêtes ou à des poissons. La terre entiére est habitée; il n'est pas un lieu, sous aucune Zône, où les mortels ne puissent vivre & même avoir des habitations commodes, malgré le froid le plus insurpotable ou la chaleur la plus brûlante.

On voit qu'où la nature paroît avoir été ingrate, d'un côté; elle se trouve bienfaisante, par un correctif oposé; elle a réüni les extrêmitez d'une marâtre & d'une bonne mere; elle donne enfin les remédes où elle a fait naître les maladies.

Où la chaleur, par exemple, se trouve insuportable, là régnent des vents rafraîchissants & des montagnes glacées, des forêts d'une épaisseur impénétrable, des fontaines & des fleuves qui garantissent les hommes de la chaleur. La nuit, dans ces lieux, est égale aux jours: elle tempére, par sa fraîcheur, le chaud de la journée; de-là vient qu'on ne

ne doit pas croire que la Zône du milieu soit absolument abandonnée ; mais qu'elle doit bien plûtôt avoir quantité d'habitants, qui se garantissent de ses incommoditez, par leur propre génie, ou par les correctifs que leur a fourni la prudente nature. Les Zônes, qui sont aux deux extrêmitez, quoique glaciales, sont habitées de même. La raison nous engage à en être persuadez.

Ne voit-on pas en effet, que dans ces Zônes froides la nature produit une quantité prodigieuse de bois ? Les hommes, par raison, y construisent quantité de foyers, s'y vétissent des peaux les plus chaudes de différents animaux, qui les garantissent des rigueurs des hyvers ; aussi bien que mille autres préservatifs que la raison leur suggére contre le froid. Leurs aliments ont plus de substance, où ils sçavent se pourvoir chez les étrangers de ce qui leur manque. C'est donc à tort qu'un Grec a avancé qu'il n'y avoit qu'une partie des Zônes ocupée, & que l'homme n'habitoit que la plus petite portion de l'Univers. Il prétendoit à tort que le reste de la terre étoit abandonné, ou du moins n'étoit habité que par des poissons & des bêtes féroces ; ce qu'il n'est pas possible d'imaginer.

La nature auroit-elle logé l'homme plus à l'étroit que les bêtes ? & son empire doit-il être plus borné ? Mais non, la terre est entiérement habitée. C'est une vérité constante, & les mortels peuvent éxister sur toute sa surface : leur génie leur fait corriger les défauts de la nature.

Comme nous aprochons de la fin de ce Chant, & que nous allons commencer celui qui est dédié aux Poissons ; éxaminons, dans le peu qui nous reste, quelle est la raison des tremblements de terre ; quelles peuvent être les forces qui l'ébranlent, & ce qui peut ocasionner les secousses dont on la voit agitée. Cela ne vient que des vastes & innombrables cavernes, qu'elle renferme dans son sein, qui compriment

des vents, qui, dans les combats qu'ils ont entr'eux, ébranlent la terre & renverſent avec fureur les villes toutes entiéres, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient fait une iſſuë & qu'ils ſe ſoient emparé du vuide de l'air où ils ne ſont pas long-tems en paix.

Ces vents ne ſont engendrez dans les entrailles de la terre, que par des fumées que le feu entraîne des eaux qui lui ſont voiſines; car l'humidité contient en elle quantité de feu, ce qui eſt étonnant : ce que j'avance eſt cependant fondé ſur la vérité; pour en être perſuadé, il ne faut qu'avoir éxaminé le Volcan de l'Ethna, où l'on trouve des ſources d'eaux chaudes, auſſi-bien que le Mont Veſuve, qui produit une ſi abondante quantité de vins.

Les Mânes, qui ſont dans ces Royaumes ſoûterrains, agitent ces vents, & ils habitent dans des obſcures cavernes. Ce n'eſt donc pas mal-à-propos qu'on a tant debité de merveilles ſur les enfers. Aucun lieu n'eſt inutile; tout eſt peuplé deſſus la terre, dans l'air, dans le feu, ſous le Ciel, & deſſus enfin, où eſt la demeure Sacrée du Souverain Empereur du Monde. Répoſez-vous, Muſe, & préparez-vous à vos derniers travaux.



LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES POISSONS.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choses créées ; il y a hors des confins du Ciel une lumiére immense, qui n'est pas corporelle. Dans ce Chant, on raporte les rêveries des anciens Philosophes sur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être ocupé par des habitants. Le Poëte s'éforce de prouver qu'il y a une lumiére incorporelle, & qu'elle est la forme qui communique l'estre aux choses ; que cette lumiére ne peut être vûë des yeux corporels ; ce qui lui donne ocasion de raporter des choses étonnantes des formes sans matiére. Il prétend que l'Ether, & cette lumiére, sont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées d'une ruïne & d'un anéantissement éternel. Il exhorte les hommes, justes & pieux, à mépriser les biens de la terre & à s'atacher aux choses Célestes ; il les console par l'espoir d'une vie éternelle. Il prétend qu'il est facile aux hommes de s'entretenir avec les mauvais Démons, ce qui n'est pas de même avec les bons ; cette faveur n'est acordée qu'à ceux qui sont purifiez. Il assûre que c'est être méchant, que de ne pas convenir de pareilles véritez ; & après avoir rendu graces à Dieu, il finit son Poëme.

DIEU souverain, Roi tout-puissant, Pere très-bon, dont la sagesse ineffable a fait le monde de rien ; qui le gouvernez & le conservez avec une divine sollicitude : vous qui êtes le commencement & la fin de toutes choses; c'est

c'est à vous que tout obéït ; rien ne vous égale en grandeur, en bonté, en beauté & en excellence ; vous habitez dessus les plus hauts Cieux (a) & vôtre félicité est inaltérable : mon esprit, pour s'élever à vous, n'a plus besoin des Muses, d'Apollon, du Parnasse, ni des fontaines de Castalie, où puisent ordinairement les Poëtes, qui debitent de pompeuses rêveries & de vaines extravagances au vulgaire insensé.

Il me faut, ô mon Dieu, vôtre secours divin, & vôtre faveur, à qui rien ne résiste ; je suis altéré des eaux de vos Graces Sacrées ; je n'apelle, je n'implore, je ne demande & ne suplie que vous seul, afin que vôtre inspiration Céleste influë sur cet Ouvrage commencé & me le fasse conduire à une heureuse fin. Remplissez donc mon cœur, ô mon Dieu, de vôtre esprit adorable, faites qu'avec son secours je puisse pénétrer jusqu'à l'intérieur de vôtre Empire, & que je puisse exprimer au reste des humains vos merveilles indicibles. Un pareil sujet doit donner à mes Chants un honneur immortel.

On croit que hors l'enceinte du Ciel il n'y a rien ; & l'on s'imagine que les extrêmitez du Ciel sont les confins de l'Univers ; que la nature languissante cesse d'agir par-delà ces bornes ; mais la raison me persuade du contraire ; car si la nature finit avec l'Ether ; pourquoi Dieu n'auroit-il rien fait par-delà ? Seroit-ce parce qu'il n'auroit sçû rien faire de plus ? Sa science ou sa puissance lui auroient-elles manqué ? L'un & l'autre de ces deux raisonnements ne sont pas admis-

(a) Quand PALINGENE avance que Dieu habite au-dessus des plus hauts Cieux ; il n'entend pas une presence locale, telle que seroit celle d'un individu quelconque ; mais c'est une expression, ajustée au sens litéral, dont JESUS-CHRIST même, les Prophêtes, les Apôtres, & tous les SS. Peres, n'ont pas fait difficulté de se servir, puisque le CHRIST commence ainsi l'Oraison Dominicale ; NOTRE PERE, QUI ESTES AUX CIEUX.

admissibles; car la science Divine n'est point bornée, & sa puissance est infinie. Il n'est aucun estre qui ait pû le borner, & il n'a pas dû se borner lui-même.

J'avance là de grandes choses, qui sont prouvées par des arguments très-forts.

Si quelque chose est capable de finir & de terminer Dieu, donc cette chose est plus forte que Dieu même, & il faut que son action surpasse la puissance Divine? On ne peut assurément pas s'imaginer qu'aucun estre soit doüé d'une telle puissance : Dieu ne peut donc jamais finir & n'a pas dû se donner des bornes à lui-même ?

Quel est l'estre qui veut se donner une fin à lui-même? N'est-il pas plus naturel qu'il étende sa liberté & ses forces ? On ne cherche pas à diminuër; le bien-être engage à étendre ses droits & à se donner un vol plus étendu : Dieu pouvant donc être très-grand a dû vouloir être tel, & n'a pas assûrément reserré ses forces; il n'est pas possible de le croire autrement. Dieu n'a point de fin, à moins qu'il n'ait été borné par un estre qui lui soit supérieur, & la raison nous force de croire qu'il n'a pas dû se donner une fin à lui-même.

Après cela, nous devons conclure que l'ouvrage du Tout-puissant est infini, sans quoi sa puissance & sa science seroient vaines; car s'il a pû & sçû créér quelque chose de plus beau & de plus grand que les Cieux, & qu'il ne l'ait pas voulu, sa science & sa puissance deviennent donc inutiles ?

De la même maniére, que si quelqu'un qui seroit en état d'exercer un art, l'abandonnoit sans l'exercer, il cesseroit de mériter le nom d'Artiste; cet art seroit changé en une nonchalance méprisable.

Il faut croire qu'il n'y a rien d'inutile en la nature de Dieu, puisqu'elle est infiniment parfaite : Dieu a donc fait tout ce qu'il a pû faire, & sa puissance n'a jamais été inutile ni nonchalante dans ses productions ? Et comme il a pû créér des choses infinies, il faut

faut croire qu'il les a fait telles, qu'il a déployé toute sa puissance, & qu'il n'a rien réservé d'inutile au-dedans de lui-même.

Quoique le sentiment du sçavant Aristote soit, qu'il n'y a pas de corps infini, ce que j'avouë, cela ne détruit pas ce que j'avance sur l'infinité du monde; car je ne prétends pas qu'il y ait des corps au-delà des bornes du Ciel; il n'y a qu'une lumiére immense, très-pure & incorporelle, qui l'emporte, par sa clarté, mille fois au-delà de celle de nôtre soleil & que nos yeux terrestres ne pourroient soûtenir.

Sa source est dans Dieu même; c'est de lui qu'elle procéde, & c'est en elle que sont répanduës de toutes parts les plus nobles Intelligences, qui habitent cette lumiére avec leur souverain Roi. Les Intelligences, d'un ordre inférieur, habitent l'Ether.

Le monde est de cette façon partagé en trois Dominations ou trois Royaumes, qui sont; la partie Céleste; celle qui est sous les Cieux; chacune desquelles a des limites; & la troisiéme, qui n'a point de bornes, & qui au-delà du Ciel, étincelle d'une admirable clarté.

Quelqu'un peut objecter, qu'il n'y a point de lumiére incorporelle, & que par conséquent il n'est point de lumiére par-delà le Ciel. Cette objection ne seroit pas fondée; la raison justifie la vérité de ce que j'avance. Pour en être convaincu, il ne faut que faire ce raisonnement. Pourquoi le Soleil est-il lumineux? Ce n'est pas parce que la matiére dont il est composé est lumineuse; ce n'est qu'à sa forme qu'il doit la lumiére qui éclaire le monde.

C'est la forme seule qui donne l'estre à toutes choses, comme la Physique nous l'enseigne; c'est donc la forme & non pas la matiére qui rend le Soleil lumineux, & c'est de la forme enfin que résulte la force & la beauté?

Si une si grande lumiére a été donnée à des formes corporelles; pourquoi pourroit-on croire que les

formes

formes incorporelles en eussent été privées, puisqu'elles sont plus pures, plus délicates & plus susceptibles du beau & du bon : Il s'ensuit donc que les formes des Intelligences sont très-lumineuses, mais d'une clarté qui n'est pas perceptible à nos yeux corporels.

Parmi ces Estres Divins, il y a des degrez ; plus ils ont de dignité & de puissance, & plus ils répandent de lumiére. Ils n'ont besoin, pour être ornez, ni de l'or, des pierres prétieuses, ni de la Pourpre ; ils brillent par un éclat glorieux & inextingible.

Dieu, qui est leur Souverain Monarque, l'emporte en gloire sur eux, comme le Soleil surpasse en clarté les autres étoiles. Loin de les obscurcir, par la Divine lumiére qu'il répand, il soûtient la leur, tant sa bonté & sa sagesse sont grandes.

On peut encore objecter que l'air, étant le sujet & le fondement de la lumiére, qu'où il n'y a pas d'air, comme hors des confins du Ciel, il n'y a par conséquent point de lumiére. Cette objection n'est pas mieux fondée que la précédente ; car l'air n'est pas le sujet de la lumiére & ne renferme point de clarté ; c'est, au contraire, l'air qui est dans la lumiére. Ce n'est point au sentiment d'Aristote, ni des autres Philosophes, qu'il faut s'en raporter ; mais c'est la raison seule qu'il faut consulter.

Il faut prendre une lanterne bien fermée, ou bien un flambeau, qui éclaire un endroit obscur à travers une fente ; que quelqu'un pour lors agite l'air, vis-à-vis du rayon de lumiére, l'air sera forcé de passer à travers le rayon de lumiére, sans émouvoir la lumiére. Si l'air étoit lui-même le sujet de la lumiére, le même mouvement agiteroit l'air & le rayon de lumiére qui se trouveroit entraîné par son sujet.

Outre cela, si quelqu'un porte pendant la nuit une torche allumée, la lumiére du flambeau est émuë par l'agitation de la personne qui la porte ; à mesure qu'elle change de lieu, elle éclaire les différents

férents endroits où elle est transportée : l'air cependant reste en repos & demeure immobile pendant que la lumiére le parcourt. Que si l'air étoit le sujet de la lumiére, il seroit émû & marcheroit avec elle ; ce qui n'arrive pas. Par où l'on justifie que la lumiére n'a pas besoin de l'air, en qualité de sujet, & qu'elle peut subsister sans lui, sur-tout la lumiére Divine, dont le Soleil terrestre n'est qu'une portioncule.

On doit le regarder comme un miroir qui la réfléchit, de la même maniére qu'on n'aperçoit pas le feu sublunaire, quoiqu'il soit renfermé dans sa propre sphére ; mais seulement la matiére, qui l'environne, qui s'enflâme. Alors on voit des Signes, qui semblent être des étoiles, qui tombent du Ciel, ou des masses enflâmées qui brillent dans les ténèbres de la nuit & qui forment des prestiges, qui causent de grandes frayeurs aux esprits pusillanimes.

La lumiére Divine, de la même façon, n'est pas plus perceptible aux yeux corporels que la sublunaire. On ne peut en avoir qu'une imparfaite idée, dans le Soleil même, atendu que la matiére, dont il est composé, est seulement la plus homogêne à la clarté.

Dieu l'a créé tel, afin qu'il fût capable de reçevoir l'impression de sa propre lumiére, la communiquer ensuite à l'Univers, avec le jour, la vie, & tous les biens, dont nous admirons la prodigalité de ce Souverain Maître à nôtre égard.

Cette même lumiére Divine s'unit intimement aux formes des Intelligences ; mais non pas à toutes avec égalité : (*a*) toutes les étoiles ne sont pas également lumineuses ; l'une l'emporte sur l'autre, à proportion de son degré de perfection.

Cette lumiére Divine n'en est pas pour cela plus altérée, qu'une chandelle qui communique sa lumié-

(*a*) On peut soutenir cette vérité, par les paroles de JESUS-CHRIST même : *Multæ sunt mansiones in domo Patris mei*, dit le Sauveur.

re

re à pluſieurs autres : elle peut enfin , ſans rien perdre de ſes droits, communiquer ſa félicité à mille autres bienheureux.

Il me reſte à preſent à relever les objections qu'on pourroit me faire ; ſçavoir , s'il y-a quelqu'autre choſe d'infini hors de l'enceinte du monde ? Quoiqu'avec tous les mortels raſſemblez , je ne ſois pas digne de tenter une route ſi impratiquable , ſur laquelle aucun Prophête n'oſa marcher ; je vais faire mes efforts pour découvrir aux hommes les treſors de Dieu , aidé de ſa ſainte permiſſion & ſoûtenu de ſa grace , qu'il ne m'a jamais refuſée, toutes les fois que je l'ai imploré.

Il faut d'abord convenir que Dieu eſt le Pere & le Créateur univerſel de toutes choſes ; qu'il eſt la ſource intariſſable du bon & du beau ; parce qu'il eſt lui-même le ſouverain bien & la plus parfaite beauté. Par tout donc où Dieu habite , ſa gloire reſpectable , qui en eſt indiviſible , y habite avec lui ? C'eſt d'elle enfin que procédent le bon, & le beau au plus parfait degré.

C'eſt Dieu, qui après avoir créé, illuſtre & embellit ſans ceſſe la terre , la mer , l'Ether , les Globes Céleſtes enfin , qui ont le ſouverain bonheur d'aprocher le plus près du centre de ſa gloire.

Qu'on ceſſe donc de croire que les Eſtres , qui ne ſont pas compoſez de matiére , ſoient des Eſtres chimériques ; ils ſont d'autant plus vrais , d'autant plus beaux,& d'autant plus parfaits,qu'ils ont moins de matiére & plus reçû de forme. (*a*) La derniere ſe ſoûtient par elle-même , ſans avoir beſoin de la matiére pour ſubſiſter , & eſt mille fois plus parfaite que les Eſtres, qui ne peuvent éxiſter ſans matiére.

Ce ſont ces formes pures , que la vieilleſſe & les tems

(*a*) La plûpart des Philoſophes ont regardé les ames comme des formes intellectuelles.

tems les plus reculez ne peuvent corrompre. Sur elles les destins & les parques n'eurent jamais de droits: ces Estres spirituels, & beaux par excellence, sont plus nombreux mille fois que toutes les choses que la nature a créez dans ce monde corporel : c'est de cette source intarissable qu'émanent sans interruption les félicitez innénarrables des bienheureux. Voilà les félicitez, que les organes humains ne peuvent raconter & que la durée des siécles ne peut détruire.

L'esprit divin du grand Platon eut autrefois une juste idée de ces formes incorporelles, malgré les envieux, qui de tout tems ont fait de vains efforts pour détruire la solidité de ses raisonnements & pour jetter un ridicule sur ses sçavants écrits. (*a*)

Les Mystéres des Dieux ne furent jamais faits pour le commun des hommes ; peu de gens les conçoivent ; il n'est que ceux à qui Dieu a communiqué sa lumiére qui puissent entrevoir de pareilles véritez. Ces Célestes Intelligences sont en plus grand nombre que les feüilles de toutes les forêts, les sables de tous les rivages, les poissons de toutes les mers, & les étoiles de l'Empirée ; ou, pour mieux dire enfin, ces esprits heureux sont innombrables. Car enfin, pourquoi Dieu auroit-il rendu leur nombre fini, puisqu'il l'a pû faire infini, pour être infiniment plus glorifié ; le monde étant d'ailleurs sans bornes, comme nous l'avons ci-devant démontré par des raisons solides ?

Or, puisqu'ils sont incorporels & immatériels, ils ne sont pas sujets aux tems ; la vieillesse n'aporte aucun changement à leur essence ; ils ne souffrent aucune calamité; ils n'ont pas besoin de réparer leurs forces, par le sommeil & par les nourritures ; ils joüissent d'une jeunesse éternelle & d'une liberté entiére ;

(*a*) Platon, quand il a parlé des formes sans matiére, a été critiqué aussi injustement qu'Aristote, quand il a parlé de la matiére sans forme.

tiére ; aucun d'eux n'eſt aſſujéti à l'autre, & aucun d'eux n'a le droit de contraindre l'autre ; ils n'ont qu'un Maître, qu'un Roi, & qu'un Pere, qui leur eſt commun à tous. Ils le reſpectent, l'aiment, aſſiſtent autour de ſon Trône, lui obéïſſent & le ſervent, & trouvent leur félicité dans cet emploi ; leur joye enfin ne ſe peut décrire, quand ils chantent ſes loüanges & ſes faits merveilleux ; chacun d'eux eſt ennyvré de l'émulation de lui plaire.

Loin de ces Peuples divins, la diſcorde cruelle, la haïne & l'envie font place à une paix éternelle ; un amour mutuel les anime ; aucun ſoupçon ne les trouble, & nulle tromperie n'altére leur félicité : ils ſont tranquiles poſſeſſeurs de la plus ſublime partie du monde ; tout eſt vie parmi eux, & leur ſort eſt mille fois plus noble que celui de ceux qui habitent le Ciel & les aſtres ; car plus les Intelligences habitent les lieux voiſins de la terre, plus leur condition diminuë, & moins leur félicité eſt parfaite. C'eſt donc, par une extrêmité opoſée, que ceux qui habitent hors des confins du Ciel, ſont ſouverainement bons, parfaitement beaux & heureux par excellence.

Les Génies, (*a*) au contraire, qui habitent les obſcures entrailles de la terre, ſont hydeux malfaiſants & d'une condition miſérable ; ce qui jadis a pû donner lieu aux Poëtes de feindre les enfers, où ſont tourmentez les ſcélérats après leur mort. Ils cherchent en vain dans ces lieux la paix & le repos, qu'on

(*a*) Quelques Cabaliſtes ont prétendu que les quatre Eléments étoient habitez. Le Feu, par les *Salamandres.* L'Air, par les *Sylphes.* L'Eau, par les *Nymphes* ; & La Terre enfin, par les *Gnômes.* J'ai lû, dans un Voyage au Pérou ; que les Ouvriers, qui travailloient aux Mines du Chili & du Potoſi, rencontroient, dans leurs chemins ſoûterrains, des petits *Gnômes*, très-hydeux, & qu'ils étoient ſi familiers, que les Ouvriers leur avoient impoſé des noms. C'eſt un Voyageur qui le dit. Ces faits méritent confirmation.

qu'on ne peut posséder quand on est privé de la lumiére. Mais, hélas! je crains bien de parler inutilement & de proférer des sons infructueux, en voulant procurer aux aveugles l'éclat de la lumiére.

Le genre-humain est parvenu à un point de délire, qu'à peine croit-il les Dieux & les enfers. La plus grande partie traite de ridicules ceux qui leur assurent l'immortalité de l'ame. Ce sentiment ocasionne leur atachement pour les richesses; leur plus grand soin enfin est d'aquérir de l'or & des pierres précieuses: ils font de l'or une divinité prophane, & c'est à lui qu'ils adressent leurs vœux les plus sincéres.

C'est lui qui excite chez le soldat l'audace furieuse dans les combats; le marchand abandonne ses enfants, l'épouse la plus chére, son domestique, & le climat le plus heureux, pour s'embarquer sur une mer orageuse; les sons horribles de ses flots ne l'épouventent pas; il se transporte enfin dans un monde nouveau, sans autre conducteur, qu'un mât fragile & une voile inconstante. Un autre ne s'aplique qu'à trouver des détours, des astuces délicates & des ruses (*a*) pour amasser de l'or; tout le monde en veut avoir, & ce métal a sur le cœur humain des droits impéreux. Les châtiments les plus cruels, la perte de la vie même, ne peuvent étancher cette soif sacrilége.

O mortels, atachez à la terre, qui ne différez des brutes que par la seule figure! jusqu'à quand serez-vous atachez à l'or, qui fait que l'on confond le sage avec l'insensé, quand une forutne aveugle prodigue ses faveurs aux méchants?

Aprenez qu'il est des choses infiniment meilleures que l'or, que Dieu n'acorde ni aux insensez ni aux méchants, je veux dire les vertus, qui sont, la piété, la

(*a*) On pourroit définir la chicanne, comme l'art des ruses & des astuces. Je placerois volontiers, dans la même cathégorie, le chicanneur & le bréteur, ou spadassin.

la prudence, la juſtice ; & ſur-tout la ſageſſe, qui l'emporte ſur toutes les choſes du monde. Celui qui poſſéde ces véritables biens, eſt une divinité mortelle, ou un homme immortel, & qui a des félicitez inexprimables à eſpérer après ſa mort.

Celui qui ſe ſoüille de vices, ſe trouve précipité, à la fin de ſes jours, dans les abîmes des enfers. Rien n'eſt ſi vrai que ce que j'avance : ne croyez pas que ce ſoit des chiméres, ou des rêveries, mortels aveuglez. Croyez-moi ; malheur à vous ſi vous ne le croyez pas ; quand vous aurez ceſſé de vivre, vous le croirez, mais trop tard ; vous êtes à preſent dan la joïe ; mais hélas ! vos plaiſirs ſeront changez e larmes améres ; un tems viendra que vous ſerez giſſant, nuds, pauvres & miſérables ; alors vous demanderez des ſecours, d'une voix humble & ſupliante, après avoir été ennorgueïllis de vos r cheſſes & de vos dominations, qui vous ont f mépriſer les Dieux & les hommes.

Pour vous, qui avez le cœur juſte & pieux, &ui renfermez une ame d'une condition plus élévée, ui avez du divin dans vôtre origine, ceſſez de vous nbarraſſer des choſes terreſtres, qui ſont auſſi paſgéres qu'une nuée, & qui ſont l'apanage ordinai des inſenſez & des méchants. La mort, en peu de ms, leur ravit ces biens ; ne vous fondez plus ſur de choſes auſſi périſſables, ou ne vous en ſervez qu'utant que les beſoins de la vie ne peuvent s'en priv.

Soyez contents de la médiocrité ; que tus vos deſirs ſe tournent vers le Ciel ; que tous os ſens s'apliquent aux choſes Céleſtes ; c'eſt-là ue ſont les vrais biens, qui doivent durer toûjour, & qui ne ſeront jamais poſſédez par l'inſenſé par le ſcélérat.

Tout ce qui flâte ſur la terre, n'eſt q bagatelles, qui ſont l'objet des plus ardents deſis des hommes terreſtres, qui ſont de niveau aec les animaux les plus ſtupides. Ils les enviſagnt comme le

ſouverain bien ; ils encourent mille dangers pour les aquérir ; ils ſe livrent des combats & s'expoſent à la mort pour ſe les conſerver ; ils s'ennorguëilliſſent de leur poſſeſſion & ſe plaiſent dans l'ordure, comme les plus vils inſectes ; ces gens vils, & mépriſables, ſe plaiſent aux choſes honteuſes.

Abandonnez, croyez-moi, des choſes ſi terreſtres ; laiſſez à ces pourceaux de pareilles ordures, & que les choſes Céleſtes deviennent le noble objet de toute vôtre ambition : les grandes choſes conviennent aux grands hommes, & les grandes entreprises aux hommes coùrageux ; la vie terreſtre n'eſt qu'un paſſage.

Dieu vous a donné pour patrie l'Ether ; ſouhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bien-heureuſes, afin qu'après être ſortis de la priſon corporelle ; après, dis-je, avoir abandonné vôtre corps aux vers, aux animaux voraces, vous puiſſiez vivre en ces lieux dans une félicité ſans bornes, débarraſſez d'une chair impure & caduque, exempts de travaux & de maladies, arrachez enfin à l'empire de la mort & ſortis de cette valée de larmes.

La terre en effet mérite-t'elle un autre nom? C'eſt l'étable du monde ; c'eſt enfin la productrice & la nourrice de tous les maux ; c'eſt-là que régne le cruel Démon, en qualité de pere & de Roi de tous les crimes. Il faut donc penſer ſouvent à la mort ; il faut ſe la repreſenter comme prochaine & menaçante : on doit ſe retracer que la jeuneſſe n'eſt pas exempte de ſes coups imprévûs.

O vie, que vous êtes fragile & ſujéte à différents hazards ! Que vous êtes courte & incertaine ! Vous diſparoiſſez comme une vapeur. L'un expire d'un côté, & l'autre périt d'autre part ; c'eſt vous aujourd'hui ; ce ſera demain moi. Petit-à-petit nous ſommes tous détruits ; ſemblables à des agneaux qu'un boucher reſerve dans une bergerie, & qu'il deſtine à être égorgez les uns après les autres ; il les dépéce

dépéce tous, jusqu'à ce que ses étables soient vuides.

Méprisez donc cette vie fragile, qui commence par les pleurs, dont le milieu n'est que travaux & que larmes, & qui se termine enfin par la mort. Il n'y a qu'un insensé qui puisse chérir une vie pareille; il en est une autre, que vous devez atendre, qui sera éxempte de ces calamitez; elle sera acordée après la mort à ceux qui ont servi Dieu par un culte pieux, qui n'ont point mis leur espérance aux choses de la terre, qui se sont maintenus chastes, innocents, amateurs de la vérité & de la pureté.

Ceux qui croyent que l'Ether est peuplé de Divinitez, voudroient sçavoir le moyen, s'il en est quelqu'un, de pouvoir s'entretenir & avoir commerc avec eux. (*a*) Ce seroit là le plus rare present qu pû

(*a*) Nous sommes enfin parvenus à un article bien délicat. Il est ici question de parler de La Cabale. Comment pouvoir s'entretenir d'une Science qu'on n'a point aprise & de laquelle on ne trouve pas de Maître competent? Si-mais cette Science fut réelle, elle a dû éxister parmi les anciens Hébreux; ou si ce n'est qu'une chimére spéculatif, on se donne un certain ridicule d'en discourir, que je ux bien essuyer.

Cette Science, suposé que ç'en soit une, est totalent décriée. Le nom de Magie, qu'on lui a donné, p en mauvaise part, en est peut-être la cause, parce qu'on perdu de vûe depuis long-temps les anciens Mages Pans, qui étoient des Sages & des Philosophes du premier dre, d'où elle a tiré son nom.

Ceux qu'on apelle *Sorciers*, ne sont rien moins e *Cabalistes*. Ce sont tout au plus de malheureux empoisoneurs, qui aprêtent des Breuvages, des Philtres, ou des Méfices, que le feu seul, en les embrasant, peut expier; cependant on apelle ces sortes de gens *Magiciens*.

Pour moi j'ai toûjours regardé *la Cabale*, comp la connoissance la plus parfaite de la Divinité & de la ature, & comme la plus sublime Philosophie. Heureux cox qui sont initiez a de pareils Mystéres! Ils sont séparez u commun des hommes, par un intervalle qu'on ne sçauoit mesurer. Je crois même que cette Science n'est qu'une iterprétation & une intelligence parfaite des Livres Sacrez. Je ne suis rien moins

pût arriver à l'homme, & je crois qu'il en est peu qui soient dignes d'un si grand honneur. Je ne suis pas

moins que *Cabaliste*; ainsi ce que j'en pourrai dire ne sçauroit tirer à conséquence.

J'ai seulement lu quelques Auteurs, qui en traitent, que je n'ai pas entendus. Je ne peux donc pas les condamner. Je m'en suis pris à mon ignorance, & n'ai pas voulu suivre le torrent de ceux qui condamnent *ipso facto*, ce qu'ils n'entendent pas. Je crois enfin que la Philosophie ordinaire n'est qu'une partie de *la Cabale*, de même que l'Algébre n'est qu'une partie des Mathématiques. J'ai recherché, parmi les Auteurs, qui m'ont paru les moins suspects; j'ai consulté ceux qui m'ont paru connoitre quelques principes de ces Sciences, & je n'ai reconnu, chez les uns & les autres, que des raisonnements à perte de vûë, qui n'étoient soûtenus d'aucune réalité. Cependant, à travers leurs différents sentiments, j'ai entrevû que L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE étoit la prémiére porte de *la Cabale*, dont voici quelques régles générales.

I.

Il faut observer le moment, l'heure, le mois, la saison, & l'année.

II.

Il faut connoître le climat, la province, les mœurs des bitans, quel Signe, quel Planette, & quelle Etoile à du avoir sur ce climat, ou cette province, & même sur le u particulier de la naissance.

III.

faut connoître la signification de chaque Maison, & voir si le est fortunée ou malheureuse.

IV.

faut connoître le Signe, ou les Signes qui ocupent la Mayn; éxaminer leurs natures & leurs significations, & obser éxactement le degré du Signe, qui est à la pointe de chaq Maison.

V.

Il ft sçavoir quels sont les Seigneurs des Signes qui ocupent la Maison; quels Planettes sont jointes avec eux, & quels aects ils reçoivent des autres Planettes.

VI.

Il faut rendre les Almutes des lieux, où sont logez les Seigneurs de haque Maison, & les Seigneurs des triplicitez de ces Mains.

VIII.

pas éloigné de croire que plusieurs hommes se sont entretenus avec les Démons, qu'ils évoquent par des

---

VII.

Il faut prendre les Consignificateurs & les Planettes fortunez, & ceux qui se réjoüissent en chaque Maison, lorsqu'ils s'y trouvent, & voir en quel lieu ils sont logez.

VIII.

Il faudra voir quels sont les Planettes infortunez de chaque Maison.

IX.

Il faut observer quels sont les Planettes, les Etoiles fixes, Autisces & Contreautisces, qui se trouvent logez en chaque Maison.

X.

Il faudra observer les aspects, qui sont envoyez à la pointe de chaque Maison & à chaque Planette.

XI.

Il faut sçavoir quel Planette, ou quel lieu du Ciel a quelque pouvoir particulier sur chaque Maison; & comment la Maison, le Seigneur de la Maison, & le Planette, sont regardez de tout ce qui est dans le Ciel.

XII.

Il faut trouver la force ou la foiblesse de tous les Significateurs des points des Maisons, & soustraire les degrez de foiblesse, pour sçavoir l'étenduë, la vertu ou la force de chaque Maison, ou de chaque Planette, au regard du bien ou du mal sensible qui peut arriver par son influence.

XIII.

Tout Astre, ou tout Point du Ciel, agit avec plus de force, lorsqu'il est dans une distance, où sa vertu est la plus puissante, que lorsqu'il est dans une distance où il n'a pas tant de vertu ni de puissance.

XIV.

Toute partie du Ciel, ou tout Astre, qui est plus proche de nous, agit avec plus de force & de vertu, si ce lieu lui convient pour cet effet, que lorsqu'il en est éloigné.

XV.

Toute partie du Ciel agit sur les choses inférieures, suivant la disposition de la matiére.

XVI.

Tout point du Ciel, ou toute Etoile, qui agit selon sa nature, influë avec plus de force & de vertu, que lorsqu'elle agit par accident.

XVII.

des charmes, d'autant plus facilement, qu'ils sont plus voisins de la terre & qu'ils vivent dans l'air : ils sont

---

XVII.

Quelque Point du Ciel, ou quelque Etoile, qui agit par accident, influë en ce moment avec plus de force & de vertu accidentelle, que par sa force & sa vertu naturelle.

XVIII.

L'influence générale, qui cause un bien ou un mal général, suspend l'effet des influences des nativitez particuliéres, qui sont contrariées & puissamment combatuës par l'influence générale.

S. Thomas, dans son TRAITE' CONTRE LES GENTILS, *Liv. III, Ch.* 82. démontre la force & la vertu que les Corps Célestes ont sur les corps inférieurs, & conclut de cette sorte, par ce Silogisme.

Corpora ergo Cælestia movent, &
Disponunt corpora inferiora,
Corpora igitur Cælestia
Sunt motiva & regitiva omnium,
Inferiorum corporum,
Opportet ergo quod motus Cæli
Causa sit omnium aliorum motuum.

Hypocrate, au Livre de L'AIR DES EAUX ET DES LIEUX, s'exprime de cette maniére. ,, Il faut sur-tout observer les ,, grands changements de tems, afin de ne point admini- ,, strer de remédes dans ces saisons fâcheuses. Il faut toû- ,, jours laisser écouler dix jours, ou environ. Les deux Sol- ,, stices sont très-dangereux ; sur-tout celui d'Esté, aussi- ,, bien que les deux Equinoxes ; sur-tout celui d'Automne. ,, Il faut avoir égard au lever des Astres ; sur-tout de la Ca- ,, nicule, & au coucher de L'ARCTÛRE, Etoile de la prémié- ,, re grandeur, à la queuë de l'Ourse & à celui des Pléïades.

Et dans un autre endroit, il dit ; ,, Qu'il faut observer le le- ,, ver & le coucher des Astres, qui sont les causes des chan- ,, gements & des maux, ocasionnez par l'excès des nourri- ,, tures, qui font la plûpart des maladies." Il seroit donc nécessaire que MM. les Médecins s'apliquassent à l'Astrologie.

Ces principes d'Astrologie nous conduisent droit à la *Cabale Speculative*, sur laquelle CORNELIUS AGRIPPA s'est fort étendu, dans sa PHILOSOPHIE OCULTE. Il faut commencer par sçavoir quels sont les 72. grands noms de Dieu, portez par les 72. Anges, porteurs du nom de Dieu, SCHEMHAM-PHORAS, dont voici la Table suivante.

VEHUIAH,

sont fréquemment dans la compagnie des hommes; ils

VEHUIAH.	*LEUVIAH.	*ANIEL.	*MEBAHIAH.
JELIEL.	*PAHALIAH.	*HAAMIAH.	*POJEL.
SILAEL.	*NELCHAEL.	*REHAHEL.	*NEMAMIAH.
ELEMIAH.	*JEJAJEL.	*JEJAZEL.	*JEJALEL.
MAHASIAH.	*MELAHEL.	*BAHAHEL.	*HARABEL.
LELAHEL.	*HAHIVIAH.	*MICHAEL.	*MIZRAHEL.
ACHAIAH.	*NITHHAIAH.	*VEVALIAH.	*UMABEL.
CAHETHEL.	*HAAIAH.	*JELAHIAH.	*JAHHEL.
HAZIEL.	*JERATHEL.	*SCALIAH.	*ANNAVEL.
ALADIAH.	*SECHIAH.	*ARIEL.	*MEHIEL.
LAVIAH.	*REYEL.	*AZALIAH.	*DAMABIAH.
HAHAIAH.	*OMAEL.	*MICHAEL.	*MANAKEL.
JESALEL.	*LECABEL.	*VEHUEL.	*EJAEL.
MEBAHEL.	*VASAVIAH.	*DANIEL.	*HABUJAH.
HARIEL.	*JEHUIAH.	*HAHASIAH.	*ROCHEL.
HAKAMIAH.	*LEHAIAH.	*IMAMIAH.	*JABANIAH.
LEVIAH.	*CHAVAKIAH.	*NANAEL.	*HAJAJEL.
CALIEL.	*MANADEL.	*NITHAEL.	*MUMIAH.

NOMS DE DIEU, TRE'S-SACREZ, CABALISTIQUES, & les dix Se'phiroths.

EHEIE'....	Je seray.	*Sa numération.*	KETHER....	Diadéme.
JOD, ou TETRAGRAMMATON...	Premier engendré, s'atribuë au fils de Dieu.	*Num.*	HOCHMA...	Sagesse.
TE'TRAGRAMMATON-ELOHIM......	S'atribuë au Saint Esprit.	*Num.*	BINA.....	Intelligence.
EL........	....	*Num.*	HÆSED.....	Clémence, bonté.
ELOHIM-GIBOR....	....	*Num.*	GEBURACH.	Dieu fort, punissant les crimes.
ELOHA....	....	*Num.*	TIPHERETH,*	* Beauté.
TETRAGRAMMATON-SABAOTH, ou ADONAI-SABAOTH...	....	*Num.*	NEZAH.....	Triomphe, victoire.
ELOHIM-SABAOTH...	Dieu de pié-té & de concorde.	*Num.*	HOD.....	Loüange.
SCHADDAI..		*Num.*	ZESOD....	Toutpuissant fondateur.
ADONAI-MELECH...	Roy.	*Num.*	MALEHUD..	Royaume, Empire.

Il

ils leur aparoiſſent, les ſervent de leur plein gré, & ſont ſouvent épris d'amitié pour les jeunes gens.

Les Divinitez Ethérées, au contraire, n'aiment pas la terre; ils ne daignent pas prendre connoiſſance des choſes d'ici-bas; ils déteſtent les impiétez des hommes, qui leur font détourner la vûë. Ils ſçavent juſqu'à quel point la nature-humaine eſt inſenſée, dépravée, fauſſe, perfide, audacieuſe, mépriſante, & blaſphêmatrice des Dieux; ce qui fait qu'il eſt très-difficile de commercer avec eux: c'eſt une grace qu'ils acordent rarement aux hommes; ils ne prêtent pas l'oreille à leurs priéres; ils détournent les yeux de deſſus leurs Offrandes, qui ne procédent ſouvent que de richeſſes, aquiſes par la fraude ou par l'uſure.

Après s'être enrichis, par une voye pareille, ils aportent dans les Temples une petite partie de leurs richeſſes; comme ſi le Ciel étoit une choſe vénale.

Animaux à deux pieds, avez-vous pû vous imaginer que les Dieux ſont avares, qu'ils deſirent l'or & des pierres précieuſes? Avez-vous pû croire qu'ils ayent beſoin de quelque choſe de vôtre part? Avez-vous crû les corrompre, comme le commun des hom-

---

Il y a outre cela dix degrez, pour arriver à la connoiſſance Cabaliitique; qui ſont, *l'objet, le diaphane, le ſens extérieur, le ſens intérieur, la fantaiſie, le jugement brute, le jugement humain, la raiſon, l'intellect, & l'eſprit.*

Il y a dans LA CABALE *deux Maiſons Principales, & cinquante Portes d'Intelligence.*

Voyez le COMMENTAIRE DE JEAN L'ARCHANGE à ce ſujet. Et pour la CABALE-PRATIQUE, il faut voir les PRINCIPES MAGIQUES DE PIERRE DE ABAN.

Il donne une aſſez éxacte énumération de la *Table Hébramine*, & de tous les *Génies*, qui préſident aux heures de jour, à celles de nuit, aux différents jours de la ſemaine, aux quatre Parties du Monde, aux quatre Saiſons. Il enſeigne les Fumigations, les Caractéres, & les Priéres. Il marque leur Analogie, avec les Planettes; & une infinité de choſes, plus curieuſes peut-être pour la ſpéculation que pour les effets.

mes ? Vos presents ſont-ils capables de les tenter ? Puiſqu'ils ſont parfaitement heureux ; tout ne leur apartient-il pas ; la terre, la mer, & l'Ether ? Comment pouvez-vous donc donner aux Dieux ce qui leur apartient ? N'eſt-ce pas d'eux que vous tenez tout ? Si les dons que vous leur offrez leur ſont inutiles, il eſt par conſéquent difficile d'atirer leur preſence par ce moyen. Mais quoique nous reconnoiſſions la grandeur de cette entrepriſe, nous allons cependant éxaminer juſqu'à quel point nos forces ſont étenduës de ce côté-là. Il faut d'abord aprofondir les cauſes qui nous atirent les graces de ces Intelligences.

Ils ne peuvent être touchez par les richeſſes, la nobleſſe, les Dominations, les Empires, ni par les plus faſtueux triomphes : la beauté ni la force ne les interreſſent pas davantage ; ils mépriſent toutes ces choſes : ce n'eſt donc pas par ces moyens qu'on atire leurs divins regards ; il faut donc chercher une autre voye, pour atirer leur preſence & leur entretien. Mes Chants ſeront-ils aſſez heureux pour la décrire, & pour enſeigner ce grand Art Cabaliſtique ? Oüi, ſi les Intelligences me ſont propices.

Il faut d'abord avoir le corps & l'eſprit purs. Ah ! qu'en pareil cas l'homme devient agréable aux Dieux. Il les force de lui acorder tout leur amour ; ils déteſtent (que dis-je) ils abhorrent d'autant plus l'impureté, que leur nature eſt plus parfaite & plus épurée : il faut donc donner tous ſes ſoins pour ſe purifier parfaitement ; il faut ſe dévêtir du vieil-homme & du vêtement noir du péché ; il faut être orné de la robe blanche ; le blanc eſt l'apanage des Dieux, & le noir eſt celui des Mânes. J'avouë qu'il eſt difficile de parvenir à ce point de perfection. Quel eſt celui qui paſſe ſa vie ſans crime ? Où eſt l'homme qui ſoit exempt de toutes taches ? Chaque choſe ſe reſſent du vice de la nature ; il n'eſt rien de ſi beau ſur la terre qui n'ait quelque tache.

Il y a des péchez frivoles, véniels, & de si petite conséquence, qu'on peut presqu'assurer qu'ils n'offensent pas les Dieux & n'atirent pas leur indignation; de pareilles fautes ne sont pas des ulcéres, & ne doivent être regardées que comme quelques taches répanduës sur un beau corps: les Intelligences acordent facilement le pardon de pareilles fautes, en considération de l'infirmité de la nature-humaine; les fautes graves, au contraire, les offensent sensiblement; ils haïssent, ils méprisent & détestent tous les criminels; ils refusent leurs offrandes, s'ils n'ont pas effacé leurs péchez par l'effusion de leurs larmes; s'ils n'ont pas fait succéder la pureté & la candeur aux taches noires que le crime leur a fait contracter, & s'ils n'ont pas obtenu leur pardon, par les priéres les plus ferventes, par la douleur la plus amére, & par la pratique de la vertu.

Il faut enfin qu'ils se dépoüillent de leur vieille peau; semblables au serpent, qui abandonne au printems sa peau & ses écailles antiques, qu'il laisse au milieu des rochers; alors il leve vers le Ciel sa tête altiére; l'orguëil qui le posséde paroît à sa contenance, & sa langue à trois pointes forme d'horribles sifflements.

C'est par une purification pareille qu'on peut apaiser les Intelligences; c'est pour lors qu'ils se manifestent & qu'ils nous rendent des oracles. Il faut en outre joindre la couleur de roses à la blanche; * c'est ce mêlange heureux qui forme les plus beaux visages; comme quand on broye & qu'on mêle sur le porphyre le blanc avec le rouge; il en résulte une couleur de roses, qui désigne l'amour, parce qu'il est semblable au feu qui rend des flâmes rouges; la couleur & la chaleur en sont émanées. Il faut encore aimer fortement ces Divinitez; ce n'est que par l'amour violent qu'on leur porte, qu'on se rend dignes d'en être aimé; quiconque aime les Dieux & vit avec pureté, n'en peut être méprisé; il joüira, tôt ou

* Cet endroit regarde le Grand Oeuvre. C'est la jonction du Lys blanc, avec la Rose rouge.

ou tard, de la récompenſe de l'amour qu'il leur á porté ; il ſera éxaucé dans ſes priéres, & peut compter ſur une félicité aſſûrée.

Mais, hélas! quel eſt celui qui aime les Dieux, ou, pour mieux dire, quel eſt celui qui ne leur préfére pas les plaiſirs corporels & même honteux? La plus grande partie des hommes employent leurs biens à nourrir des oyſeaux de proye, pour leurs plaiſirs, ou bien à engraiſſer des chevaux; un autre recherche les honneurs avec une ambition déme-ſurée ; il eſt le joüet de la fortune ; cet autre ſe renferme comme un hybou dans une maſure pour conſerver ſes treſors ; celui-ci, épris de l'amour des richeſſes, les amaſſe par toutes ſortes de moyens ; il leur adreſſe une prophane & ſacrilége adoration.

Hélas! ceux qui ſont pareillement atachez aux choſes de la terre ne ſe ſoucient pas beaucoup des choſes Céleſtes; on ne peut en même-tems ſervir deux maîtres opoſez : celui qui ſe revêt de blanc doit mépriſer la couleur noire ; ſi la lumiére flâte quelqu'un, les ténèbres l'atriſtent ; celui qui aime la douceur ne ſçauroit s'acoûtumer à l'amertume ; celui qui aproche de la terre s'éloigne du Ciel ; & l'on ne peut aimer les demeures Ethérées, qu'après s'être dépoüillé de l'amour terreſtre.

Mais, ô douleur! qu'il eſt peu de gens qui puiſſent mépriſer les choſes d'ici bas, pour s'élever au Ciel, ſur les aîles de la contemplation! J'avouë qu'il eſt difficile d'y parvenir ; mais la grandeur de la récompenſe rend faciles les plus grands travaux ; on les entreprend avec plaiſir pour l'aquérir. Qu'eſt-il en effet de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec les Divinitez? Quel prix plus noble peut nous donner de l'émulation? Qu'y a-t'il enfin de ſi pénible que nous ne devions pas ſuporter pour y parvenir?

Les gens adonnez à la môleſſe ſouhaiteroient qu'il y eût des récompenſes atachées à la digeſtion. Ne ſçait-on pas que le chemin de la vertu eſt preſque

impratiquable ? Celui qui eſt laborieux aquiert la ſageſſe & les honneurs, qui ſont inſéparables de la ſolide vertu. Le courageux ſoldat remporte des dépoüilles glorieuſes; & le lâche militaire n'eût jamais de gloire. Il faut donc faire les derniers efforts pour aquérir l'amitié des Dieux ; c'eſt à eux qu'on doit tous les heureux ſuccès qui arrivent pendant la vie, & la récompenſe ſans bornes attribuée après la mort.

Pourquoi faire tant de cas de la terre, qu'il faut abandonner après un inſtant de joüiſſance ? Aveugles que nous ſommes ! avons-nous pû penſer que les biens fugitifs dont nous joüiſſons ſeroient éternels ? Quelle démence ! Il faut en outre fatiguer les Dieux, par les priéres les plus ferventes & les plus aſſiduës. Il ne ſuffit pas d'avoir détruit le vieil-homme ; il faut avoir une foi fervente, ſoûtenuë d'oraiſons réïtérées, qui nous procurent une glorieuſe victoire & nous faſſent joüir de la lumiére la plus pure, qui éclaire nôtre entendement.

Un vieux chêne n'eſt pas abatu du premier coup ; une ſeule goutte d'eau ne cave pas le marbre ; Rome n'a pas été conſtruite en un jour ; les moiſſons, les animaux, & les forêts, ne ſe forment que petit-à-petit, & ils ne doivent leur cruë qu'à de longues années. Peut-on après cela eſpérer de conſommer un ſi grand œuvre en ſi peu de tems ? Les plus grands Rois ne ſont pas acceſſibles à la prémiére ſollicitation ; les Dieux ſont d'une condition bien plus élévée; peut-on eſpérer qu'ils comblent nos vœux, s'ils ne ſont, pour ainſi dire, forcez de ſe rendre aux priéres les plus aſſiduës ?

On doit vâquer à l'oraiſon trois ou quatre fois chaque jour, pour atirer leurs Céleſtes preſences & pour être inſtruits de leurs divins Arcanes. Courage, mortels, croyez mes leçons, mettez-les en pratique, ſûrs d'aquérir dès cette vie périſſable une félicité ſans bornes, & de vous en aſſûrer une beau-

coup

coup plus étenduë, quand vous serez dépoüillez de cette chair corruptible, au milieu d'un fleuve de délices dont les Cieux sont arrosez.

C'est-là que vous découvrirez ce fameux monde Archétype, & que vous aprocherez de la gloire immortelle du Pere universel de toutes les choses créées, qui est le plus beau & le meilleur de tous les Estres, qui est la Source Eternelle de la vie & de la plus pure lumiére.

Que de gens vont s'imaginer que jamais les Intelligences ne se sont communiquées aux mortels & vont traiter mes écrits de rêveries! Je leur pardonne volontiers; la nature n'a pas donné à tout le monde le même génie. Il est des hommes qui ne sont agitez que du soin des choses Célestes; les matiéres les plus sublimes les ocupent; très-peu d'autres, marchant plus terre-à-terre, s'en tiennent à la médiocrité; ils apréhendent de s'élever par un vol trop rapide; ils aiment la terre, leur patrie, & n'osent un instant la perdre de vuë: ils n'osent imiter ces oyseaux, qui s'élévent dans le vuide des airs & gagnent les lieux les plus sublimes, soûtenus de leurs aîles empénnées; d'autres volatils, moins hardis, ne quitent jamais la moyenne région de l'air; les plus pesants enfin n'osent s'écarter de la terre.

Il ne sera plus étonnant que mes écrits ne fassent pas d'impression sur le vulgaire; la pesanteur de leur entendement en sera cause. Je n'ai cependant rien avancé qui n'eût pour base la vérité. En effet, quel est celui qui auroit pû passer sa vie sur les montagnes les plus escarpées, ou habiter tout seul au milieu des deserts? Il se seroit bien-tôt livré au desespoir, s'il n'avoit été consolé par quelque Divinité. Croyez-moi, celui qui habite les retraites & qui fuit tout commerce humain doit être regardé comme un insensé, ou il doit avoir quelque chose de surnaturel à l'homme, & il doit avoir de fréquents entretiens avec les Saints.

C'est de cette façon qu'ont vécu les anciens Prophêtes, & plusieurs Peres, après la mort du Christ, qu'on place au rang des Saints; & même de nôtre tems plusieurs Anacorétes. Peut-on croireque d'aussi grands hommes soient insensez, hébêtez, ou méprisables, quand on les voit parler avec prudence & connoissance, faire des miracles étonnants & prédire l'avenir ? N'est-il pas plus naturel de croire qu'ils sont animez de l'Esprit Divin ? Outre cela, la Ste. Eglise nous aprend qu'il y en a eu qui ont eu des visions. Je ne vois pas, après de pareils témoignages, qu'on puisse douter.

Il est donc possible à l'homme de s'entretenir avec les Intelligences heureuses, ce qui me paroît être le bien le plus parfait qui puisse arriver à un mortel pendant cette vie, jusqu'à ce que son ame, dépoüillée de la prison corporelle, entraîne avec elle ces trois parties qui la composent, qui sont, l'esprit, le sens & le mouvement, pour parvenir à la félicité parfaite, dont on joüit dans la région du feu, où il sera déïfié lui-même, en habitant avec les Divinitez !

O Ciel, que vous êtes immense ! ô Cour Royale des Divinitez, que vous êtes pure, belle & admirable ! De combien d'étoiles ne brillez-vous pas de toutes parts ! Vous regorgez de délices. En effet, si la terre, qui est la demeure des hommes & des autres animaux, qui est la plus vile portion du monde, est ornée de si belles productions; que doit-ce être, à plus forte raison, que la demeure des Dieux, maîtres de toutes les choses créées, & qui possédent les Dominations les plus étenduës ? Plût à Dieu, qu'après que les fatales Sœurs auront rempli la trame de mes destinées, & que je serai débarrassé de ce corps corruptible, je puisse joüir de ces demeures heureuses !

J'ai enfin parcouru, par mes Chants, les douze Signes du Zodiaque, par l'assistance Divine, qui ne m'a pas abandonné. J'ai fini un Ouvrage long, qui

m'a coûté des ſoins & des veilles. Quelles graces n'ai-je pas à vous rendre, Prince Souverain de l'Univers ! C'eſt par vos Ordres Sacrez que j'oſai me charger d'une telle entrepriſe ; vous m'en avez donné les forces. Si j'ai fait quelque choſe de bon ; ſi mes écrits ont quelque beauté, vous en devez être loüé & glorifié à jamais.

Tout ce qui eſt bon, tout ce qui eſt beau dans la nature, procéde immédiatement de vous. Vous en êtes la Source inépuiſable. Vous êtes le commencement & la fin de mon Ouvrage, & vous avez conduit mon génie & ma main. Je n'en rends graces qu'à vous ; & c'eſt à vous ſeul qu'en eſt dû tout l'honneur.

Si j'ai quelque récompenſe à eſpérer, je vous demande, ô mon Dieu ! que quand je ſerai parvenu à la fin de mes jours ; & quand je ſerai prêt de finir cette vie, qui n'eſt tiſſuë que de ſonges vains & de fictions chimériques, & qui n'eſt remplie que de peines & de travaux, où le vrai ſage trouve tant d'amertume, vous daigniez pardonner tous mes crimes, être indulgent à ma miſérable condition : vous daigniez oublier les fautes, que m'a fait commettre l'aveuglement de mon eſprit, & que vous vouliez permettre que mon ame joüiſſe d'un plein repos dans le Ciel.

Pour vous, mon Livre, parcourez l'Univers, allez vous livrer à la plus noire envie. Vous allez trouver d'aboyants Critiques, dont la dent vénimeuſe va vous déchirer ; vous trouverez bien des gens, qui, étant incapables de rien produire de loüable, font leurs efforts pour détruire les productions des autres, & qui ne s'atirent de réputation que ſur les ruïnes de celle d'autrui. Fuyez de pareils envieux ; leur bouche eſt empoiſonnée. Ne vous livrez qu'aux gens ſçavants & bons ; ils ſont en petit nombre, & vous ne ſerez bien reçû que de cette petite quantité. Souvenez-vous que Dieu même n'a donné à la nature qu'un petit nombre de choſes excellentes.

Apro-

Aprochez-vous des bons avec respect ; c'est d'eux que vous reçevrez la récompense. Je suis assez content de leur seule aprobation : embarrassez-vous peu des discours du vulgaire ; méprisez même ses ridicules entretiens ; ses jugements sont insensez, & son raisonnement imbécile. Il n'y a que la folie qui puisse être de son goût. Chacun cherche des mets propres à son palais ; tout le monde ne goûte pas les mêmes plaisirs. Les gens sçavants, & les bons, saisissent avec avidité la piété, la vérité & l'honnêteté ; ils lisent & aprennent avec joye ce qui concerne ces vertus ; c'est-là leur nourriture & la consolation de leur esprit. Vous serez agréable à de pareilles gens, si je ne me trompe, & vous en reçevrez un acuëil favorable.

Allez donc, Livre heureux, subsister dans l'avenir le plus reculé ; & après que mes membres auront été déposez dans un triste tombeau, soyez mon survivant. Parcourez les Peuples & les Royaumes entiers, & répandez mon nom aux deux bouts de l'Univers.

FIN.

TABLE

Des Sommaires, Livres & Signes, contenus au Tom. 2.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME.

LA BALANCE.

Dans ce Chant, l'unité de Dieu, premier principe de toutes choses, est prouvée ; on y montre évidemment qu'il est souverainement parfait, simple, éxistant, très-sage ; qu'il est le souverain bien ; qu'il est éternel, infini & incorporel. Le Poëte traite, en passant, de la pesanteur & de la legereté. Il y établit qu'au défaut des sens, qui sont trompeurs, on doit se conduire par une saine raison, qui est la régle infaillible de la vérité. Il dévelope son systême des habitans raisonnables de l'Ether, qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hommes.

mes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il atribuë la cause du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne ensuite son sentiment sur la douleur & la lassitude, sur les passions de l'ame & les sens du corps. Il croit que c'est l'ame seule qui agit par les organes corporels ; que par conséquent ce ne sont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainsi des autres sens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirez des plus pures sources de la Philosophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la nécessité & l'utilité de ce dogme, qu'il insinuë & qu'il inculque, en se faisant à lui-même des objections qu'il réfute.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.
LE SCORPION.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé ; que c'est delà que procedent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes ; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'éforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine ; mais bien plûtôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine joüit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continuelle à la raison ; que si, au contraire, elle est soûmise & entrainée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave ; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la derniere, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens

sont

ſont ſouvent malheureux & les méchants preſque toûjours fortunez, & cela par la diſtinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'eſprit, de ceux du vulgaire & de ceux des ſages. Dans toute l'étenduë de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

LE SAGITTAIRE.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il eſt enlevé dans la lune, où pendant qu'il expoſe ce qu'il a vû, il ſemble propoſer le ſentiment des Pithagoriciens ſur la Métempſicoſe : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'éxcitent à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Démons conſpirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui ſont ſoûmis à un ſeul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-deſſus. Il tourne enſuite ſon éxamen ſur le ſpectacle des choſes humaines. Il diſtingue cinq eſpéces d'hommes ; ſçavoir, les pieux, les prudents, les ruſez, les fols, & les furieux. Il corrige, par la ſeule doctrine des mœurs, les fols & les ruſez. La ſcience & la ſageſſe ſont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui eſt la plus néceſſaire. Il prend delà ocaſion de donner différents préceptes ſuccints & ſolides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Pape lui-même, à la fin de ce livre.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

LE CAPRICORNE.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocriſie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le ſage porte aiſément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne ſçau-

roit

roit faire. Les anciens Philosophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la maniére de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au sage de se marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrêmité, où l'on est réduit à défendre les Autels & les foyers domestiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes causoient des maux de cœur & des envies de vômir. L'esprit de Dieu est le seul qui purifie les cœurs; si-tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soûtien de la vie, qui est double; celle de l'esprit & celle du corps. Les sages vivent de celle de l'esprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croyent l'ame mortelle, & souhaitent qu'elle soit telle; les gens de bien, au contraire, se réjoüissent de son immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des miséres humaines, qui élévent l'homme à Dieu. Il ataque, en passant, la Cour du Pape Clément lui-même; & il finit ce Livre, en considérant combien il est difficile de parvenir à la vraye sagesse dans ce monde.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.
LE VERSEAU.

Ce Livre donne des préceptes Astronomiques; il décrit tous les Cercles du monde, l'ordre & le mouvement des Planettes, selon le systême de Ptolomée; il fait une énumération éxacte, non-seulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel, & des étoiles qui les composent; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après-quoi il agite la question de la matiére & de la forme. Il avance que l'Ether, le plus pur & le plus élevé, est plus dur que le diamant. Il donne, pour raison des Eclipses, l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel, en tournant, ne fait aucun bruit & ne rend point de son. Il avance que les Astres changent & gouvernent tout,

& qu'ils se meuvent avec le Soleil. Il explique pourquoi les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prouve que le Ciel est le premier mobile ; & que tous les Globes, aussi-bien que lui, tournent sans cesse, par un ordre une fois donné par le Createur : que ce sont les formes qui donnent l'estre aux choses ; que l'Ether est peuplé d'habitans, qui vivent sans avoir besoin de nourriture. Il donne la raison des taches qu'on aperçoit dans la Lune. Il affirme, en Physicien, que la matiére est éternelle ; & en qualité de Théologien, il nie que cela puisse être. Il parle, selon la Philosophie à la fin du present Livre, des Eléments & des Météores, & ensuite il donne son sentiment.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

LES POISSONS.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choses créées ; il y a hors des confins du Ciel une lumiére immense qui n'est pas corporelle. Dans ce Chant, on raporte les rêveries des anciens Philosophes sur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être ocupé par des habitants. Le Poëte s'éforce de prouver qu'il y a une lumiére incorporelle, & qu'elle est la forme qui communique l'estre aux choses ; que cette lumiére ne peut être vûë des yeux corporels ; ce qui lui donne ocasion de raporter des choses étonnantes des formes sans matiére. Il prétend que l'Ether, & cette lumiere, sont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées d'une ruïne & d'un anéantissement éternel. Il exhorte les hommes, justes & pieux, à mépriser les biens de la terre & à s'atacher aux choses Célestes ; il les console par l'espoir d'une vie éternelle. Il prétend qu'il est facile aux hommes de s'entretenir avec les mauvais Démons, ce qui n'est pas de même avec les bons ; cette faveur n'est acordée qu'à ceux qui sont purifiez. Il assure que c'est être méchant, que de ne pas convenir de pareilles véritez ; & après avoir rendu graces à Dieu, il finit son Poëme.

Fin de la Table.



